



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



KG

10303

~~Exp 95.200~~ KB10303



Harvard College Library

FROM

THE LIBRARY OF

PROFESSOR E. W. GURNEY,

(Class of 1852).

Received ~~20 May, 1890~~

29 June, 1891.





HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME VI.

THE 100 YEARS

1911

1911

1911



# HISTOIRE DE POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

*Par Dom VINCENT THUILLIER, Bénédictin de la  
Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE  
OU

UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,  
ENRICHİ DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,  
OÙ TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE,  
*soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées,  
démontrées, & représentées en Figures.*

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous  
ceux qui suivent le parti des armes.

*Par M. DE FOLARD, Chevalier de l'Ordre Militaire de  
Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

NOUVELLE EDITION  
revûë, corrigée & augmentée d'un Supplement.  
TOME SIXIEME.



*rec*  
A AMSTERDAM,  
Chez ARKSTÉE ET MERKUS,  
M. DCC. LXXIV.

RG 10305

~~Ch 75, 200~~

Harvard College Library,

29 June 1891.

From the Library of

Prof. E. W. GURNEY.



## P R É F A C E.



**L'**ACUEIL que le Public a fait aux Volumes précédens de mon Commentaire sur Polybe en France comme dans les Païs étrangers, & l'empressement qu'il a fait paroître pour les autres, qu'il croioit devoir les suivre, est une marque d'estime bien honorable & bien flatteuse pour moi. Après cela je puis me consoler des chagrins & des affaires qu'une foule de Critiques ont tâché de me susciter, & m'embarasser peu des Ecrits imprimés & des Libelles diffamatoires qu'ils ont répandus contre moi. Si je m'en suis plaint dans ma Préface du Volume précédent, c'est que je ne vois rien de moins digne des gens de guerre, dont la grande passion devoit être une noble émulation d'égaliser ou de surpasser le mérite & la gloire des grands hommes, ou de ceux qui travaillent à le devenir par leurs actions ou par leurs écrits; mais de travailler à leur perte, parce que leur réputation nous incommode & nous fait sentir les morsures de l'envie, c'est une des plus honteuses passions qu'on puisse jamais concevoir; qu'en ont-ils retiré? Bien loin de me nuire, ils ont augmenté ma gloire, & se sont couverts de honte & de confusion. Un honnête homme qui se trouve malheureusement atteint d'une passion si honteuse & si rongeante, feroit beaucoup mieux de s'en soulager sur le sujet qui la cause, que d'employer des moïens qui le dishonorent. Quoiqu'il en soit, toutes ces attaques n'ont servi de rien pour leur guérison, & ne m'ont pas donné lieu de me plaindre de la peine que j'ai prise. J'ose me flatter que depuis les Anciens il n'avoit paru sur la guerre aucun Ouvrage si étendu, si utile, & où les principes de cette grande science fussent plus clairement expliqués & plus solidement démontrés. Le témoignage que je me rends ici, je le tire d'Ouvrages imprimés & des Lettres que j'ai reçues des plus habiles Guerriers de l'Europe.

*Tome VI.*

a

Je

Je ne doute point que le Public ne soit extrêmement surpris, en lisant ce sixième Volume, de ne trouver que le texte de mon Auteur, & de me voir ainsi terminer ma course. Que sont donc devenues, dira-t-il, ces belles promesses que fait la Préface du Volume précédent? Votre science militaire est-elle épuisée? Non elle ne l'est pas. Quoiqu'elle ne soit pas inépuisable, il m'en restoit certainement assez pour tenir ma parole. Mais personne n'ignore que des ordres supérieurs m'ont imposé silence, ou ne m'ont permis de continuer à parler, qu'à des conditions, qui me paroissent déranger trop le système que je m'étois formé. Au reste j'ai lieu d'espérer qu'on me saura gré d'avoir mis au jour les réflexions qu'une longue étude & une expérience aussi longue m'ont fait faire sur la guerre. Les principes de la science militaire nous étoient entièrement inconnus, & d'ailleurs les plus belles & les plus sçavantes parties qui regardent le Général d'armée, n'avoient jamais été traitées que d'une manière très-superficielle. Je les ai réduites en principes & en méthode, ce qu'aucun Auteur n'avoit fait ni pensé à le faire.

On a été là-dessus dans de si épaisses ténèbres, l'on croioit si peu que la guerre fût une science, & qu'elle pût s'apprendre comme toutes les autres, qu'on croioit fermement au contraire que l'on ne pouvoit s'y rendre habile que par une longue expérience. Peut-on rien imaginer de plus étrange que cette opinion! Cependant combien est-elle enracinée parmi le plus grand nombre des Officiers! Que leur répondre? Rien: sinon que si les parties différentes de la guerre, entre autres les marches, les mouvemens généraux & la tactique, ne pouvoient s'apprendre que par l'expérience ou par un long usage, un Royaume par exemple comme la France, ou tout autre Etat de l'Europe, approcheroit de sa décadence selon le plus ou le moins de tems qu'il se maintiendrait en paix, & que si cette paix où nous vivons duroit encore quelques années, je ne pense pas qu'il en fallût davantage pour renverser l'état. Car où en serions-nous? Trouverions-nous des Officiers qui sçussent ces parties de la guerre? Ceux qui les ont pratiquées, soit par routine ou autrement, seroient morts ou hors d'état de servir: les autres qui leur succédroient, tireroient-ils de l'expérience ce qu'ils n'ont jamais vu ni pratiqué, & apprend-on des autres ce qui ne peut s'apprendre que par l'usage? Je le demande, encore une fois, où en serions-nous, & sur-tout si nous avions affaire à un voisin qui auroit pratiqué contre d'autres ennemis ce qu'une longue paix ne nous a pas permis de voir ni de pratiquer nous-mêmes? Ce que je viens de dire ici, est fort étendu

Pag. II.  
ch. 2. édit.  
de Paris. lecteur.

Ce qu'il y a eu de fâcheux pour moi dans un Ouvrage aussi vaste

te

té & d'un travail aussi grand que le mien, c'est que je me suis trouvé entièrement dépourvu du secours des Auteurs dogmatiques de l'antiquité. Il y en avoit une infinité, mais tout cela s'est perdu par les malheurs & la barbarie des tems. L'Histoire nous a conservé les titres de quelques-uns de ces Livres, & les noms de quelques Auteurs qui avoient écrit de la guerre, entre autres de Pyrrhus Roi des Epirotes : car pour ce qui est des Auteurs de la moienne antiquité, c'est fort peu de chose. A peine ont-ils donné une idée de la guerre, tant ils sont abrégés. Il ne nous en reste qu'un au dessus de tous les autres, qui est Végèce. Onosander & l'Empereur Leon, tous deux Grecs, n'en approchent pas ? & tous les trois ne sont guères plus étendus que nos Modernes. Mais ils sont plus sçavans, bien que la science des armes fût presque tombée & même oubliée de leur tems. Je n'en connois que deux parmi les Modernes qui puissent les égaler, Montécuculi & le Duc de Rohan, grands admirateurs des Anciens, qu'ils connoissoient parfaitement. Ce n'est pas dans la moienne antiquité qu'il faut aller chercher nos Maîtres, comme ils le disent eux-mêmes, c'est chez les Grecs & les Romains, lorsque ces peuples étoient dans leur fleur & que leur discipline militaire, ou pour mieux dire la science de la guerre qui renferme tout, avoit été portée au plus haut point de perfection où ces grands génies avoient pû la porter. C'est surtout chez les Romains qu'il faut les chercher. Ce sont eux qui d'une routine, car la guerre n'étoit autre chose au commencement, passèrent à des principes certains & assurés par la recherche & l'application ; après quoi la guerre s'apprit comme les autres sciences. Il y eut alors des Maîtres & des Professeurs pour l'enseigner, & l'expérience ne fut plus nécessaire pour former d'excellens Officiers & des Généraux d'armées : elle ne servoit que pour les perfectionner, comme Thycydide, Xénophon & Plutarque nous l'assurent.

Il n'est pas surprenant que les sciences aient eu un commencement, & que celle des armes, qui les embrasse toutes, ait eu le sien, puisque la malice & les passions des hommes l'ont introduite dans le monde ; mais après la décadence de l'Empire Romain, qui engloutit & soumit tous les autres par la vertu, le courage & la discipline de ses peuples, discipline qui les rendit vertueux & courageux ; cette belle science, qui est celle des honnêtes gens, tomba & se perdit entièrement au moment que Rome croula par les vices, la licence & le luxe affreux de ses citiens, & l'ambition demésurée des grands. De là les guerres civiles & l'inondation des peuples barbares, qui ne faisant qu'un désert de l'Italie, & portant dans la Grèce les mêmes calamités & les mêmes horreurs ; détruisirent la mémoire des connoissances que l'on avoit acquises dans les arts & dans les sciences. Celle de la guerre

périt comme les autres, de sorte qu'il a fallu recommencer tout de nouveau à rechercher ce qu'on avoit sçu si parfaitement plus de quatorze cens ans auparavant. Mais il me paroît fort étrange que les arts & les sciences aient commencé à naître, & même aient été portées au degré d'avancement où nous les voions aujourd'hui, & que l'on ait travaillé si tard à tirer la guerre de ses véritables principes, & à perfectionner cette science, sans laquelle les autres ne sçauroient se maintenir.

Cela vient peut-être de ce que l'on n'a point été assez excité à l'étudier & à l'apprendre. Cependant à quelle science devoit-on plus exciter? Si les Princes ou leurs Ministres faisoient attention au danger qu'il y a de témoigner de l'indifférence pour ceux qui s'y appliquent, ils seroient les plus ardens à y porter ceux en qui ils remarqueroient des dispositions pour l'acquérir. Par cette indifférence, on ruine l'émulation & le désir de bien faire, & l'on expose l'Etat à une entière décadence. Quand ensuite on ouvre les yeux, il est toujours trop tard: l'on voit avec étonnement qu'il n'y a plus de remède au mal, & l'on s'aperçoit que l'on est aussi peu en pouvoir de punir la désobéissance & la lâcheté, que de récompenser les bonnes actions, que personne ne cherche. L'Histoire ancienne & moderne est toute parsemée de ces fortes d'exemples. On se souviendra des Romains, où les armes étoient si fort en estime, & chez lesquels la reconnoissance des services & de la vertu militaire n'avoit point de bornes, non plus que le châtimement des mauvaises actions. C'est sur ces deux poles que toute puissance doit se soutenir, ôtez un de ces deux appuis, il faut que tout tombe. Les Egyptiens, si grands politiques, sçavoient cela avant les Romains, & à l'égard de leur milice leur politique étoit admirable. Jamais troupes n'ont été mieux traitées à l'égard de leur solde, plus honorées & plus dignement récompensées que celles-là. Il faut entendre Hérodote & Diodore là-dessus. M. Rollin, qui est un Auteur très poli, n'a pas manqué d'en parler. Voici ce que dit Diodore dans cet

*Hist. anc.  
des Egypt.  
des Cor-  
inag. Sc.  
pag. 92.*

Auteur, qui mérite d'être remarqué des hommes d'Etat: *par-là, dit-il, parlant de la manière dont on traitoit les soldats, on les rendoit plus affectionnés & plus courageux; & l'on trouvoit, remarque Diodore, qui c'eût été manquer contre les règles non seulement de la bonne politique, mais du bon sens, que de confier la défense & la sûreté de l'Etat à des gens qui n'auroient en aucun intérêt à sa conservation.* Leurs biens mêmes n'étoient sujets à aucun impôt, non plus que leur solde: tout au contraire du tems de Tibère, comme l'assure Tacite, on retranchoit toujours une partie de la solde des troupes Romaines, ce qui causa une infinité de révoltes, avilit enfin la milice, & lui abattit le courage: car rien ne l'énerve plus que la pauvreté.

L'Egyp-



L'Egypte tomba comme tous les autres Empires qui négligent la discipline militaire, & qui n'ont aucun ménagement ni aucun soin des troupes. Sethon en est une bonne preuve. Il négligea la milice & l'eut en si grand mépris, croiant la paix éternelle, qu'il lui ôta tous ses privilèges, & alla jusqu'au point, dit le même Auteur, *de les dépouiller des fonds de terre que les Rois ses prédécesseurs lui avoient assignés.* <sup>Ibid. p. 151.</sup>

Que pouvoit-il arriver d'une si misérable politique? La guerre se fit-elle à peine sentir, que les Officiers & les soldats accablés de tant d'injures & de mépris, ne voulurent point marcher. Cet indigne Prince, qui se vit déserté de tout ce qu'il avoit de troupes, leva promptement une armée composée de tout ce qu'il y avoit de canaille dans ses Etats, ne croiant pas qu'il fallût autre chose pour avoir des soldats que de les armer. Il marcha au Roi des Arabes, & se fit battre de la manière du monde la plus complète. L'Ecriture nous l'apprend, comme M. Rollin le remarque. Mais Hérodote ne dit pas cela. Il prétend, sur le témoignage sans doute des Prêtres Egyptiens, que les Dieux se mêlèrent de cette affaire. Il falloit un prodige pour faire vaincre une telle armée, & un Roi dévot. Une multitude de rats fut chargée de cette besogne; ils rongèrent toutes les cordes des arcs & les courroies des boucliers de l'armée ennemie, & cela dans une nuit: de sorte qu'elle se vit désarmée & contrainte de prendre la fuite. Fable impertinente, plus digne d'être racontée dans un cercle de vieilles & de nourrices, que d'être consacrée à la postérité par un Historien aussi sensé que ce Grec célèbre.

Ceux qui ont de la disposition pour la guerre, dont le nombre n'est pas grand, quelque peine qu'ils se donnent, quelque effort qu'il fassent pour s'y rendre habiles, s'ils n'ont aucun principe ni méthode pour l'étudier, & s'ils espèrent d'acquérir cette science par l'usage, ils n'en viendront jamais à bout: car les parties de la guerre se présentent sur tant de cas divers & de faces différentes, & si dissemblables par la nature des lieux, qu'il est impossible que l'expérience puisse jamais nous servir de leçon, si nous ne joignons à cette expérience une étude perpétuelle & très-méditée de l'Histoire ancienne & moderne, & plusieurs autres connoissances aussi nécessaires. Il faut qu'elle soit encore accompagnée d'observations & de recherches, & je ne dis rien ici que mon Auteur n'ait dit avant moi; ce qui nous conduira comme par la main à la découverte des principes, sans lesquels il n'est pas possible de rien établir d'assuré dans la science que je prêche si fort.

D'ailleurs on ne peut douter que les hommes ne soient nés avec toutes les qualités, le naturel & les caractères propres à déterrer peu à peu les arts & les sciences, pour peu d'application qu'on donne à celles pour lesquelles on a du penchant; étant certain qu'ils ne sont pas nés avec ces arts & ces sciences. Chacun sait qu'elles ne leur sont pas na-

turelles. On peut avoir des talens & un beau naturel pour la guerre; mais si on ne cultive pas ces talens & ces qualités par l'étude & la méditation de cette science, il ne faut pas espérer que Dieu nous l'accorde par infusion, & cependant, à voir le peu d'application que chacun apporte à s'y rendre capable, on croiroit assez qu'elle s'apprend en un jour, & que cette lumière d'ordre, de ruse, d'artifice pour s'en bien démêler, de profondeur dans la conduite des guerres les plus difficiles, de prévoyance & de précaution qui nous éclaire, qui ne perd ni ne s'éteint point dans les dangers les plus éminens, naît avec nous, & que nous sommes de ces génies extraordinaires que la providence se plaît quelquefois à faire paroître dans le monde & de loin à loin pour sauver ou renverser les Monarchies.

Thémistocles fut un de ceux là. Son génie supérieur au dessus de tous les Guerriers de son siècle, lui tint lieu d'art & d'expérience. Je ne sais si je l'ai cité quelque part ailleurs; mais comme cette dernière Préface me met en droit de revenir sur les mêmes matières, lorsque je les trouve de grande importance, j'alléguerai encore ce passage. *Personne, dit Thucydide, n'a mieux montré que Thémistocles ce que peut la nature sans l'art, & il a mérité d'être admiré pour cela de tous les siècles; puisque par une prudence naturelle, sans avoir jamais rien appris, il voioit par tout ce qu'il falloit faire & en devinoit l'issue, s'acquittoit bien de ce qu'il avoit en main; jugeoit bien des choses dont il n'avoit point d'expérience, & par la bonté de sa nature, & la vivacité de son esprit régloit toutes sortes d'affaires en un instant.* Plutarque tient à peu près le même langage.

Ce n'est pas une chose fort rare à la guerre, que de voir des gens qui se font une gloire d'être ignorans & de se déclarer ennemis de toutes sortes d'études; mais nous ne voions aucun Thémistocles. La preuve qu'ils ne ressemblent pas à ce Grec célèbre, se trouve dans tout ce qu'ils entreprennent. Thucydide a raison de dire, que ce grand Capitaine a mérité d'être admiré pour cela de tous les siècles, & nous l'admirons encore, puisque jusque ici nous n'avons point vu un homme qui lui ressemble, sinon dans le mépris qu'on fait des études qui sont indispensables aux gens de guerre, & dont cet habile Guerrier pouvoit fort bien se passer, par son esprit, ses talens & mille autres belles qualités naturelles, dont les faux Thémistocles sont absolument dépourvus; en un mot il ne lui fallut point d'autre apprentissage pour se former, il étoit né pour la guerre comme pour la politique.

De l'air dont vous parlez, diront quelques-uns, ne croiroit-on pas que les hommes naissent tous égaux & également propres à réussir dans les mêmes desseins, les mêmes pratiques & les mêmes guerres? Et cependant le contraire se remarque dans tous les hommes

mes

mes. Ohacun nait avec ses talens naturels, les uns pour une chose, les autres pour une autre; l'expérience, ou si vous voulez l'étude & l'application perfectionnent ces talens & les augmentent. On ne peut le nier. Mais on ne sauroit convenir que l'une & l'autre nous en aquirerent de nouveaux, & nous rendent également habiles dans toutes les parties de la guerre, ou tous les talens naturels nous manqueront.

Tous les divers genres de vie ne sauroient être infus & rassemblés dans un seul sujet à l'égard des armes, quelque application qu'on y apporte. Il est très-rare dans une armée qu'il ne se trouve pas des gens qui ont & qui possèdent très-bien les parties qui manquent au Général, & c'est à celui-ci à chercher ces sortes de gens.

Vous réussirez très-bien à faire camper une armée, & même à la faire marcher, que vous ne sauriez où vous en ferez s'il faut la mettre en bataille & la faire combattre. Un autre se trouvera très-propre à commander un corps de troupes, qui perdra la tramontane s'il n'est plus fort de la moitié: celui-ci rendra un très-bon compte d'un poste où il commandera; dans une bataille il exécutera très-bien les ordres de son Général, il les changera même selon les occasions & les diverses circonstances, & réussira parfaitement. Ne lui en demandez pas davantage, il est fait pour obéir & pour ces sortes de cas; mais d'engager en chef une affaire générale, il se conduira pitoiablement, ce n'est pas là son fait, il sortiroit de sa sphère.

Un Général d'armée, qui sera très-capable de conduire une guerre offensive, qui s'en fera même tiré très-glorieusement, perdra toute sa réputation dans une défensive, qui est de toutes la plus difficile, la plus digne d'un grand courage & d'un Capitaine du premier ordre, & c'est pourtant celle que les esprits vulgaires proposent ordinairement, & que la poltronnerie souhaite le plus.

Tous les hommes en sont logés là. Cette variété se trouve dans les talens comme dans les corps & dans les esprits. Un seul ne peut pas tout imaginer, tout savoir, tout remuer, mettre tout en mouvement & en action par lui-même; il a besoin des conseils des autres, desquels il tire ou peut tirer mille secours, & eux réciproquement de lui selon ses lumières & son intelligence dans le métier: mais qu'un Général d'armée sache tout & n'ignore rien d'une science comme la guerre, c'est de quoi on peut raisonnablement douter ou n'en rien croire.

Je répondrai à toutes ces demandes, que ceux qui en douteroient ou n'en croiroient rien, seroient très-déraisonnables. Les exemples contraires sautent aux yeux. Sans remonter plus haut, ni descendre plus bas que César; ce grand homme a possédé toutes les parties de la guerre dans toute leur étendue, & combien d'autres tout comme lui? Dira-t-on:

et on qu'il étoit né avec elles, ou qu'il les avoit reçues par infusion? Non: il les devoit à l'étude & à l'application, comme Philippe, comme Alexandre, comme Epaminondas, comme Sertorius, Lucullus & plusieurs autres anciens & modernes.

J'ai déjà dit mille fois, & tout ce qu'il y a d'Officiers habiles ne me démentira pas, je m'assûre, que la guerre dans l'état où elle est aujourd'hui, presque dans toutes ses parties, est une pure routine; que nous n'avons ni principes ni système: Sur ce pied-là il est impossible de s'y rendre capable & d'apprendre cette belle science. Cela est démonstratif; mais si ces principes étoient découverts, comme ils le sont en effet, au moins en partie, dans mes Ouvrages, il est évident que nous nous rendrions plus habiles & plus sçavans que nous ne le sommes dans cette belle science, que nous l'étudierions dans toutes ses parties, que nos talens se développeroient, s'étendroient sur toutes, que nous n'en ignorerions aucune, & celui qui ne sauroit que les marches & les campemens se perfectionneroit dans celles-ci, en connoîtroit toute l'étendue, & pousseroit peut-être plus loin que je n'ai fait dans toutes les autres, puisque je n'ai pû les épuiser toutes dans un Ouvrage qui ne me le permettoit nullement.

Les Généraux Grecs & Romains étoient braves & sçavans, cela ne pouvoit être autrement par la constitution de leur gouvernement & de leurs lois militaires; ce qui faisoit qu'il étoit très-difficile qu'on pût s'avancer autrement que par la vertu: car l'intrigue & la faveur ne pouvoient être d'aucun effet, chacun montoit aux honneurs & à son rang, à moins que des actions extraordinaires & des talens trop marqués ne les poussassent contre l'ordre ordinaire, & cela seul les élevoit.

Nous n'avons point de loix qui nous obligent à étudier les sciences qui ont rapport à notre profession. Nous ne voions ni Académies, ni Ecoles militaires, ni Champ de Mars, aucun Monarque n'a pensé à un tel établissement, bien que ces Académies soient aussi utiles à plusieurs puissances de l'Europe, & aussi glorieuses aux Souverains que toutes les autres que l'on a établies. Celles-ci ont fait des découvertes, en feroit-on moins dans la science de la guerre? Y trouveroit-on moins de quoi s'occuper? Car elle n'est point isolée & séparée des autres sciences. Je me suis vû dans la nécessité de les étudier & de les apprendre dans le cours de mes études, & de reconnoître qu'elles avoient plusieurs parties communes avec la guerre, & qu'elles se prêtoient mutuellement du secours & de la lumière. Qui auroit jamais pensé que celle-ci fût capable de perfectionner le goût, qu'elle nous apprit à raisonner & à penser juste? Et cependant il n'y a rien de plus véritable, puisqu'elle est fondée sur le bon sens, de sorte qu'elle l'affine, rend la raison plus vive & plus active &

& l'esprit plus pénétrant, & lorsqu'on cherche à y faire de grands progrès, la Physique & la Géométrie dans leurs plus belles parties sont absolument nécessaires. Je n'avance rien ici que Polybe n'ait déjà dit. La lecture réfléchie des Historiens de l'antiquité, comme celle des modernes, est très-nécessaire, & rien n'est plus capable de nous former le goût, l'esprit & le raisonnement, nous élever l'ame & nous porter aux grandes choses. Ses loix nous font connoître, contre le sentiment d'une infinité de gens, que la vertu peut s'enseigner. Ces loix s'opposent à la naissance des vices les plus dangereux, & lors même qu'ils semblent avoir pour ainsi dire rompu leur gourmette, elles les arrêtent tout court; car la crainte de l'infamie & la rigueur des châtimens nous tirent peu à peu du penchant qui nous y porte, & fait souvent que les plus corrompus & les plus malhonnêtes gens deviennent bons, à l'exemple des autres qui vivent tout autrement: car de la crainte des peines on passe par degrés à celle de l'infamie, qui nous paroît plus terrible que la mort. Cette discipline qui nous porte au bien n'est pas celle d'un Cloître, elle ne nous éloigne & ne nous fait haïr que les vices opposés aux vertus purement militaires. Je ne vise pas à faire des Saints, mais de braves & d'honnêtes gens selon le monde, & d'excellens sujets pour la patrie, & rien n'est plus aisé que cela: car tout dépend de l'éducation. Il n'y a point de mauvaises natures, la valeur s'enseigne comme la Physique & la Géométrie, & l'on devient brave par une bonne & sévère discipline. Pyrrhus disoit qu'on lève des hommes, il m'importe peu si ce sont des Sibarites efféminés, lâches & corrompus, je sçaurai bien les rendre bons & les changer en tout autres hommes: tant les loix militaires & une excellente discipline ont de force & de pouvoir. S'est-on jamais avisé de travailler à la recherche d'une discipline qui puisse produire de si bons effets? Qui peut ignorer qu'elle n'ait eu son existence chez les Grecs & chez Romains? On doit à M. Colbert, plutôt qu'au Cardinal de Richelieu, les progrès des sciences en France, par les établissemens qu'il a faits & les récompenses attachées à ceux qui s'y distinguoient par leurs découvertes. Jamais l'émulation ne fut plus grande. La guerre est-elle si méprisable & l'étude si peu nécessaire, pour ne pas nous porter à des établissemens qui puissent contribuer à son avancement & à sa perfection? On ne voit pas qu'aucune Puissance de l'Europe ait ouvert les yeux sur une chose si nécessaire, ni rien fait qui puisse nous inciter & encourager à l'étude de la guerre. Elle est de toutes la plus ingrate & la moins cultivée, il n'y a pas lieu d'en être surpris, puisqu'elle ne mène à rien. Quoiqu'il en soit, il est très sûr que le brave, qui n'est seulement que cela, & qui ne sçait que sa routine, ou peu s'en faut, est très rarement un bon Général. Quelque rempli, quelque enflé qu'il soit de l'opinion de son

Tome VI.

b

son

son mérite, quelque petit retour sur lui-même lui fera voir clair chez lui. Alors il sent très-bien son ignorance, ou quelque chose de fort approchant, & cette ignorance le retient au moment qu'il s'agit d'une entreprise d'une extrême conséquence & douteuse. Il n'ose pas hasarder ses troupes par la défiance où il est de sa capacité, & cette défiance le retient suspendu & incertain dans l'exécution de quelque entreprise que ce soit. Il tremble pour sa réputation, qu'il craint de perdre, & cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échappe. J'appelle cela poltronnerie d'esprit, ce qui fait qu'il hazarde moins & qu'il vit dans une incertitude perpétuelle & sans rien faire que de médiocre. S'il hazarde, c'est par boutade & toujours sans conduite, & ne donne que des marques de sa valeur. Il réussit quelquefois, & surtout lorsqu'il a affaire à un Antagoniste semblable à lui, ou d'un courage moins relevé.

Le Général sçavant, qui ne lui cède pas en valeur, & quand même il en auroit moins, est plus fier, plus sûr de son fait, plus haut à la main, plus entreprenant, parce qu'il agit par méthode & par art. Il est brave d'esprit comme de cœur, parce qu'il est d'une prévoyance plus vaste & d'une plus grande capacité; il sent tout cela, & il agit par cela seul, étant certain que l'ignorance produit cette poltronnerie d'esprit, & celle-ci l'excès de circonspection.

Ceux qui prétendent que l'expérience suffit pour former un grand Capitaine, car il faut y revenir encore, me pourroient faire une objection, qu'il est bon de prévenir & de ruiner avant qu'elle leur vienne à l'esprit. Ce Chef d'armée que vous voulez si sçavant & si appliqué, diront-ils, est une chose fort rare, & l'on voit par tout dans l'Histoire, que ceux qui n'ont nulle étude, pas seulement l'ombre, avec leur seule expérience imitatoire, ne remportent pas moins de grandes victoires, & ceux-là se rencontrent quelquefois chez les Anciens, mais il y en a en foule chez les Modernes. Je n'ai garde de n'en pas convenir. Cette objection ne prouve rien pourtant, & fait ici une forte batterie contre les partisans de l'expérience toute nue, & ne mérite d'être relevée que par ce que j'ai déjà dit, je pense, dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*.

J'adresse tout ce que je viens de dire aux parens de la jeune Noblesse que l'on destine pour la guerre & pour la conduite des Etats, & à ceux qui sont nés, sans passer par tous les degrés de la milice, pour être à la tête des armées & nous commander, c'est-à-dire aux Souverains & aux Grands du monde, étant d'une extrême conséquence pour la gloire, comme pour le salut des Roiaumes & des Républiques, que tous généralement sçachent de quelle utilité il est que leurs enfans s'appliquent aux sciences nécessaires à la profession des armes, & ces sciences ne sont pas en petit nombre, mais faciles, & ne leur  
coû-



coûteront jamais autant de soins & autant de veilles qu'elles m'en ont coûté. J'ai tout ébauché. Ils ont mes Ouvrages, qu'ils les lisent avec attention: ce ne sera pas sans fruit, en attendant que quelque autre fasse mieux que je n'ai fait pour augmenter leurs connoissances.

Si je n'ai pas poursuivi cet Ouvrage jusqu'aux bornes que je m'étois proposées, j'en ai dit les raisons plus haut, & j'en ai un sensible regret; mais ce qui me touche le plus est le sixième Livre de mon Auteur, qui est presque fini, & auquel j'ajoutois par des conjectures probables ce qui n'avoit pû échapper à la durée des siècles & à la négligence des hommes. J'avois encore poussé plus loin, j'avois joint aux Fragmens qui nous restent ce qui manquoit de plus important des batailles & des fameuses révolutions du siècle de mon Auteur: objet grand, magnifique & digne de la curiosité des lecteurs, qui me conduisoit au grand & au sublime de la guerre par la sublimité des matières. Car la nouveauté de celles-ci n'y aide pas peu. Qu'on ne s'étonne point de ce que je vais dire. Ensuite du cinquième Volume de ce grand Ouvrage, étoit tout ce qu'il y avoit de plus beau; de moins publié & de plus intéressant dans l'antiquité militaire: car l'expérience de la guerre m'avoit mis sur la voie du vrai à l'égard de bien des choses auparavant inconnues aux Auteurs qui avoient écrit de la milice des Grecs & des Romains, & même des Carthaginois & des divers peuples de l'Asie, qui bien que plus sçavans & plus éclairés que je ne le suis, ne pouvoient pas, n'étant point guerriers, comprendre ou remarquer un grand nombre de passages semés par-ci par-là dans une infinité d'Historiens Grecs & Latins & quelques autres Ecrivains, où j'avois observé mille excellentes choses de leur milice auxquelles personne n'avoit pris garde. Ces découvertes, qui pouvoient m'acquérir quelque gloire, étoient en si grand nombre, qu'il me sembloit qu'il ne me coûteroit plus rien de travailler à un Traité complet de cette admirable discipline des Grecs & des Romains, qu'on croioit être ensevelie dans un oubli & des ténèbres éternelles, sans espérance de la voir paroître: discipline qui eût peut-être été regardée des Connoisseurs, non comme une production de l'esprit humain, comme dit Végèce de la légion, mais plutôt comme une institution inspirée d'en haut. A ces loix célèbres, à cette discipline si désirée & si peu attendue, j'y joignois la mienne, je prenois des uns & des autres, & très-souvent je m'éloignois d'eux tous, je les désapprouvois même quand je croiois que j'avois raison, par rapport au tems, aux mœurs, à la nature de nos armes, à la religion même, à la politique des Princes, à l'humeur de la nation, & même à celle des autres.

Les marches de ces fameux guerriers, leur méthode de combattre

& de se ranger, renfermoient une Dissertation considérable. C'est ce qui m'a le plus coûté. Car l'endroit du sixième Livre de mon Auteur, où il avoit traité ces trois sçavantes parties de l'art ne s'y trouvent plus. Je m'étonne que Casaubon n'ait pas remarqué dans sa version Latine, qu'il y avoit une lacune considérable dans le texte Grec; où ces belles matières étoient traitées. Quelle perte! on ne peut trop le regretter.

Je l'avouerai franchement, j'avois fait mes délices de ce qui me restoit encore à donner au Public pour finir glorieusement un si grand Ouvrage. Tout me rioit, & tout rit lorsque les matières deviennent toujours plus riches & plus abondantes pour l'instruction des gens de guerre, comme pour l'amusement des hommes de Lettres, outre que ce que je traitois étoit le plus à la portée de mon esprit & de mes connoissances. Car je finissois par les parties de la guerre que j'ai les plus pratiquées ou vû pratiquer, & pour lesquelles je me sentoiss plus de naturel.

J'ai regret, je le répète encore, d'être réduit à abandonner un Ouvrage si répandu dans toute l'Europe, & qu'il paroît que le Public n'a pas désapprouvé. Il se peut faire que cet accueil ne soit dû qu'aux nouveautés qui s'y trouvent. Car les nouveautés littéraires jointes à la découverte de ce qui nous a été caché jusques ici de la milice des Anciens, leurs principes & leur méthode dans la discipline militaire & dans toutes les parties qui embrassent la science des armes, ne m'ont attiré ni suscité aucune affaire, ni d'envieux parmi les gens de Lettres. J'appelle ainsi, non ceux qui raisonnent de tout à tort & à travers; mais ceux que la raison & le bon sens guident dans tous leurs discours: non ceux qui interprètent témérairement les intentions d'un Auteur ou lui en prêtent de mauvaises; mais ceux qui se font un devoir de prendre fidèlement ses pensées & d'expliquer favorablement celles qui, prises dans un sens forcé, pourroient lui faire tort: non ceux qui sur des passages ou tronqués ou tirés de leur place naturelle forment des accusations atroces; mais ceux qui représentent de bonne foi le plan & le dessein d'un Ecrivain. Or mon dessein n'a jamais été d'offenser qui que ce soit, & cette redoutable sincérité dont on m'accuse, & dont je me fais gloire, ne sçauroit m'être imputée comme un défaut, si l'on me lit avec équité. Rien ne m'empêchoit de couvrir mes conceptions sous des nuages épais, d'entortiller mes paroles & mes allusions, & d'échapper par une obscurité affectée à toute la pénétration de mes Censeurs. Personne ne m'a accusé d'avoir employé ces figures énigmatiques, ces sortes de tromperies ne sont pas dignes d'un honnête homme. Je n'ai avancé que ce qu'il est permis de dire, ce n'est point vouloir offenser que de rapporter les fautes de quelques-uns. Les plus grands hommes y sont sujets, même dans leurs desseins les mieux con-

certés & les plus heureux : il y en a peu où les Connoisseurs ne trouvent quelque défaut.

Cela me fait souvenir d'une belle pensée que mon ami M. Jean le Clerc me fournira. *Tous les Grands, dit-il, ont des défauts mêlés parmi leurs vertus, & ressemblent aux ronces enflammées, dont les épines se trouvent au milieu de la clarté qu'elles rendent.* Il y a beaucoup de ceux-ci, & un plus grand nombre qui sont tout épines & qui ne rendent aucune clarté.

Ceux qui me blâment d'avoir dépouillé quelques Officiers de la gloire de certaines actions, dont ils jouissoient tranquillement, sont très-injustes, puisque premièrement je ne leur ai fait là-dessus nul reproche, n'ayant fait autre chose que narrer simplement le fait, & en second lieu que j'ai tâché de prouver par plusieurs témoignages qui m'ont paru irréprochables, qu'elles n'appartenoient point à ceux auxquels on les avoit attribuées, ou qui s'en étoient dit les auteurs.

Quelques-uns en fort petit nombre, & cela ne me surprend guères, ont été peu satisfaits de mes parallèles & de mes portraits, ils les trouvent un peu trop libres, c'est-à-dire que le vrai leur déplait. Mais je n'ai fait, ce me semble, le portrait de qui que ce soit qui ne lui soit très-avantageux, & lorsque j'ai dépeint le caractère de quelques anciens, ou de quelques modernes morts depuis très-long-tems, je n'ai eu aucune intention de faire allusion à quelque vivant, ni entendu malice en la moindre chose du monde. J'ai dit leurs défauts, est-ce qu'ils en étoient exemts. Ne diroit-on pas que chaque homme a les siens particuliers, sans qu'il soit permis aux autres de les voir? Que répondre à ces personnes-là? Si ce n'est qu'ils ne font pas beaucoup d'honneur à ceux qu'ils prétendent que j'ai en vûe, c'est avouer qu'ils reconnoissent en eux des vices ou des défauts que je n'ai jamais cru qu'ils eussent. J'avoue franchement que je n'ai jamais eu en vûe que ceux que je nomme, & sûrement ils n'ont pas lieu d'être fort fâchés.

Si j'ai loué c'est avec justice, sans flatterie & sans m'écarter du vrai en la moindre chose. Ai-je traité des actions des Dieux? Veut-on que je produise mes Acteurs comme des Etres qui n'ont rien d'humain, doués d'une suprême intelligence & d'une espèce toute singulière? On diroit qu'on veut que je les donne comme tels, dès qu'on trouve étrange que j'en parle comme des gens sujets à erreur, & chez lesquels le bien & le mal se trouvent toujours péle-mêle ensemble. Est-ce un crime que de produire les fautes d'ignorance ou d'inadvertance? Et peut-on ne pas louer ceux qui le méritent, sans déplaire aux autres? Pendant qu'on me fait ce petit reproche, quelques-uns se plaignent de ma maigreur dans certains éloges que je pouvois un peu plus allonger. J'ai de l'encens en petite quantité, qu'on

qu'on souffre que je le ménage. Il me restoit encore des sujets d'un grand mérite à célébrer. Je ne le puis, mon Ouvrage restant imparfait. D'ailleurs mon dessein n'a jamais été de remplir mon Livre d'éloges, mais de louer ou blâmer seulement par les faits; mes Acteurs bons & mauvais sont en trop grand nombre pour perdre mon tems au dénombrement de leurs grandes qualités, & en termes qui ne signifient rien. Quand je dis qu'un tel a fait l'action d'un Guerrier habile & consommé dans le métier, n'est-ce pas assez? Un passage de Bayle sur l'article de l'éloge me vient en mémoire, il est assez beau pour mériter d'être copié. *La valeur subtile de l'encens ne leur plaît pas, cela ne peut être découvert qu'à un petit nombre de personnes, il faut que le grossier y entre, qu'on loue à outrance, sans mesure, sans nul égard à la vérité, afin que toutes sortes d'esprits saisissent l'éloge & l'empauement.* Qu'on soit fâché de mon épargne sur l'article de l'éloge & de ma franchise sur le blâme, peu m'importe, j'aime & je chéris trop la vérité dans tous les deux pour lui être infidèle; jamais maîtresse ne m'a tant coûté ni fait tant d'honneur, au contraire des autres qui content beaucoup & n'en font aucun.

Si l'on n'avoit que cela à me reprocher, ce n'étoit pas la peine qu'on m'en parlât, & cependant quelques-uns l'ont fait dans des Ecrits imprimés en assez bon nombre, & dans des Libelles diffamatoires sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, & il s'en est même trouvé d'assez acharnés contre moi pour me citer en manuscrit faux & calomnieux au Tribunal le plus respectable des gens de guerre: comme si l'innocence pouvoit être traduite aux tribunaux des gens d'honneur, justes, pleins d'équité & d'admiration pour la vertu, sans en sortir triomphante. Ces hommes respectables & le Ministre lui-même, par respect pour cette innocence, qui paroît nûe dans mes Ouvrages, auroient cru la rendre problématique & douteuse, si j'eusse entré en justification. On ne m'en a demandé aucune, elle se trouvoit visible dans mes Ecrits, dans lesquels on cherchoit par des sens détournés & mille actes de mauvaise foi à me faire dire ce à quoi je n'avois jamais pensé, artifice suranné qu'on doit laisser en propre aux imposteurs les plus misérables. Qu'il y en ait encore qui travaillent à se deshonorier & à se rendre méprisables aux honnêtes gens & à mes amis particuliers, que ces gens travaillent à tâcher de me perdre dans leur esprit & à me ravir leur estime & leur amitié par leurs discours, cela surpasse toute lâcheté & toute malice.

J'ai dû mépriser ces gens-là, qui n'ont d'autres armes pour me combattre que celles dont la pointe tourne contre eux. Je n'ai pas daigné leur répondre.

C'est ainsi que j'en ai usé envers l'Auteur des infiniment petites & plates brochures, qu'il imprime à ses dépens & qu'il distribue  
gra-

*gratis*. Il doute, dit-il, dans un nouvel Ecrit d'un siile aussi amer que ses autres ouvrages, que ce que je rapporte du siège de la citadelle de Modène soit conforme à la vérité ; lorsque j'écris dans un tems, où la plupart de ceux qui s'y sont trouvés sont encore en vie. Il s'imagine peut-être que cela s'est passé au bon vieux tems ou dans celui du bombardement de Gènes, où il nous apprend dans un des journaux périodiques, qu'il fut du nombre de ceux qui attaquèrent le fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna, & qu'il escalada un fort à la tête de ses grenadiers avec une hardiesse & une conduite digne d'une éternelle mémoire. Je lui en ferois mes complimens, & j'aurois inséré ce grand exploit dans mon Commentaire en faveur du ton modeste qu'il prend à la rapporter, si tout ce qu'il nous débite des dangers & des travaux qu'il y essuia ne passoit chez beaucoup de gens graves pour une imagination, qu'il n'est permis de faire valoir que lorsqu'il n'y a plus personne au monde de ceux qui s'y sont trouvés qui puissent nous démentir : car ceux qui se croient bien vieux en peuvent trouver de leur âge, & malheureusement il s'est rencontré un Officier général de Marine qui se trouva à cette descente, & qui nous a tirés du doute où nous étions. Il nous assure qu'il n'y eut aucune escalade, ni autre fort qu'une maison crénelée & armée de parapets ou d'un blindage à l'épreuve des mousquetades ; que celui qui se faisoit fête de cette escalade ne fut que simple spectateur, & que n'étant alors qu'Officier subalterne, il n'avoit pu être chargé de cette entreprise. Si j'avois été tout seul dans cette conversation, je serois suspect ; mais il y avoit deux Jésuites. J'ai oublié le nom de l'un des deux. Mais l'autre est le Père Sarrabat, qui est un sçavant homme, connu même par ses Ouvrages, & Professeur de Philosophie & de Mathématique à Avignon. Voilà notre Auteur dépossédé de cette action, il peut en chercher une autre de son invention. Cela n'empêche pas, comme je l'ai déjà dit, que les escalades ne soient très-rarés.

Le même Auteur nous transporte en Amérique pour en trouver, car les deux de Messine sont aussi imaginaires que celle de Gènes. Je n'en connois que deux ou trois pendant le cours de la guerre de 1701. celle de Modène & de Cette. Celle-ci fait beaucoup d'honneur à M. le Duc de Noailles, brave, vigoureux & hardi : je me ferai toujours un plaisir de le produire par tout, autant par ses qualités militaires que par son esprit & son goût pour les belles Lettres & pour les beaux arts, & par l'estime de ceux qui les professent dans un tems où il semble que l'ignorance veuille en triompher.

Je ne me suis pas moins fait un plaisir de célébrer le mérite des Sçavans de l'Europe, qui se sont rendus recommandables par leurs ouvrages & leurs belles découvertes dans les arts & dans les sciences :

car

car ils ne sont pas moins grands ni moins célèbres que les plus grands Capitaines dans celle des armes, à laquelle ils ont dû ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Ce qui paroîtra sans doute bien surprenant aux Sçavans, & bien glorieux pour les Lettres, c'est que les Guerriers les plus admirés anciens & modernes ont été sçavans & les plus universels génies de leur tems, & même les Conquérans qu'il nous a plu d'appeller barbares, entre autres Mahomet II. car il est rare, au jugement de Thucydide & de Xénophon, qui étoient guerriers & grands politiques, qu'un homme sans étude & sans nulle application dans les armes & dans les sciences, qui ont en très-grand nombre beaucoup d'affinité avec elles, puisse être un Général même médiocre; c'est encore ce que l'Histoire nous apprend.

J'ai un catalogue très-bien rempli des grands Capitaines qui se sont illustrés par la grandeur de leurs connoissances, Francesco Patrizi en a donné un dans son *Paralelli militari*, qui est un très-bon Livre, & qui mérite d'être lû. Il y en a un si grand nombre qu'il en remplit un Chapitre entier, & nous fait voir qu'il ne faut pas espérer d'entrer dans le temple de la gloire sans les Lettres, parce que la science des armes les renferme toutes, du moins les plus belles parties, c'est ce que Brantôme nous apprend lui-même. Ce sont ceux-là qui sont dignes de nous commander; & qui peuvent compter sur la victoire sans que le hazard ou la fortune en prenne la peine, & sans craindre qu'elle leur tourne jamais le dos. Il en est tout autrement des autres, qui ne leur ressembleront pas, & chez lesquels les heureux succès ont cette vertu de couvrir & de cacher leur ignorance, qui se découvre pleinement lorsque la fortune, à laquelle ils doivent tout, les abandonne. Ils ne la rattrapent plus. On ne doit pas être surpris, après tout ce que je viens de dire, si les plus grands Capitaines anciens & modernes ont fait de si grandes choses, & ont sçu réparer leurs disgrâces & les fautes où ils peuvent être tombés.

J'ai connu des gens qui ne sçavent rien & d'autres beaucoup, ou du moins qui ont une très-grande lecture, une grande application à leur métier & l'esprit orné, & cela par tout où j'ai voyagé. J'ai remarqué que ceux-ci raisonnoient très-bien de la guerre, & les autres très-mal, en un mot pitoiablement, malgré leur grande expérience: je parle du grand de la guerre, & c'est là la pierre de touche pour lier connoissance avec eux & les bien connoître. Charles XII. Roi de Suède n'étoit pas le seul Prince qui fit usage de cette pierre. Il y en a cependant peu qui soient en état de le faire. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on se trompe si fort dans le choix des sujets, & si les plus dignes de commander ne sont pas toujours employés, c'est un grand mal; mais il est de tous les tems. Il y a une infinité de raisons de



de cela dans mes Ouvrages, auxquels je reviens après cette petite digression.

Qu'il me soit permis de dire ici ce qu'il me semble que les découvertes & les principes qui s'y trouvent répandus ont eu le bonheur d'être approuvés non seulement par tout ce qu'il y a d'habiles Guerriers & d'hommes de Lettres dans le Roïaume, mais encore par les Allemands, les Anglois & les Hollandois. Il y a deux sçavantes Critiques imprimées de deux Officiers de ces derniers. Je souhaisois ardemment de connoître ces deux Auteurs, tant je suis satisfait de leur manière d'attaquer un Ouvrage. Rien de plus poli, de plus civil, de plus honnête & de plus judicieux; mes amis se sont si bien remués en Hollande, que j'ai enfin appris que l'Auteur de la Critique, à laquelle je vais d'abord répondre, est M. Terson, Lieutenant Colonel du régiment du Prince de Nassau Siégen, & on attribue l'autre à M. de Savornin, Général Major des armées de Hollande, qui est un sçavant Officier d'infanterie, que j'ai l'honneur de connoître pour avoir été son prisonnier.

C'eût été une espèce de merveille, si ces deux habiles hommes écrivant ainsi avec politesse, n'eussent pas été versés dans l'infanterie & les grandes parties de la guerre: car l'ignorance seule peut substituer aux raisons, des malhonnêtetés grossières & des termes offensans. Il faut que je l'avoüe, les remarques de ces deux Messieurs sont bonnes, solides & sçavantes, bien qu'ils n'aient pas toujours bien pris garde aux objections qu'ils me font, que je m'étois faites moi-même, & que j'avois réfutées. Rien ne me fait plus d'honneur que d'avoir à me défendre contre de tels Adversaires. *Quand on est bien réfuté, dit le sçavant M. le Clerc très-judicieusement dans son Extrait du Livre des Observations de Gottfredi Oceralius, on en doit être bien aise, parce qu'on en peut profiter, & que le public en profite aussi: quand on l'est mal, on ne doit pas non plus en être fâché, puisqu'on voit par-là qu'on ne s'étoit point trompé, & que le public ne manque pas de le reconnoître tôt ou tard. Ce n'est que la vérité que l'on doit rechercher que l'on est toujours obligé de suivre, & qu'il faut sans doute préférer à sa réputation, si néanmoins la réputation en souffre, ce que je ne crois point. C'est plutôt l'augmenter que de la diminuer, quand on reconnoît de bonne foi qu'on s'étoit trompé: comme elle doit diminuer au contraire si l'on témoigne de l'opiniâtreté, rien ne peut fâcher que les expressions malhonnêtes & de mépris; encore retombent-elles plutôt sur ceux qui les emploient que sur ceux qui les souffrent.*

La première de ces deux Critiques contre mon Système des Colonnes, est insérée dans les *Lettres Sérieuses & Badines sur les Ouvrages des Sçavans, &c.* elle compose deux Lettres à un ami, *Imprimées à la Haie chez Van Duren, 1 part. dont 1729.*

Tome VI.

c

dont l'une a pour titre: *Qu'il n'appartient qu'à un homme de guerre de décider du nouveau Polybe*. Apparemment qu'il a cru par ce titre, que ceux qui m'ont réfuté dans les brochures qui ont paru n'étoient pas gens de guerre: ils l'étoient pourtant, & ils l'avoient faite toute leur vie. Le titre de l'autre, qui s'adresse à la même personne, le voici: *Sentiment d'un homme de guerre sur le nouveau Système du Chevalier de Folard, ainsi qu'il l'expose dans les quatre premiers Volumes de ses Commentaires de l'Histoire de Polybe*. Cet Ouvrage a moins l'air d'une réfutation de mon Système, bien qu'il soit attaqué, que d'une apologie de ma Colonne & de ma méthode de combattre. Ce sçavant Officier général embrassant & approuvant presque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & mes raisonnemens, & il ne s'est pas souvenu que dans ma Préface du second Tome de mon Commentaire page vj. j'ai répondu à ses objections, que j'avois très-bien prévues.

Le dernier qui m'a censuré est M. Terson, tous les deux habiles & consommés dans la science des armes, & tous les deux sont tombés dans le même défaut d'avoir oublié que je me suis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon *Traité de la Colonne*, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroissent; ce qui m'obligera de suivre dans ces deux réponses la même loi que je me suis imposée en plusieurs endroits, de ramener selon le besoin certains principes, certaines maximes déjà répétées, j'en ai vu la nécessité. Pour revenir à mes deux sçavans Hollandois, quels qu'ils puissent être ils méritent une particulière attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande considération dans ce pays-là, pour ne pas l'encourager, on y sçait reconnoître les services rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne sur de trop grandes pensées. On n'accusera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois, qui laissoient les Officiers dans l'oubli & dans le mépris sans aucune reconnaissance: ils sont trop grands politiques pour ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent si bien eux-mêmes.

M. Terson porte ses Objections sur l'insertion de mes colonnes dans mes lignes; si cette Lettre, qui se trouve dans la *Bibliothèque Francoise*, Tome XIV. n'étoit point remplie d'éloges de mes Ecrits militaires, que je ne crois pas mériter, je l'eusse insérée toute entière dans cette Préface, je m'en dispenserais donc, & je m'arrêterai seulement à ce qui est purement critique, & j'en userai de même à l'égard de l'autre.

L'Auteur entre d'abord en matière. *Son Traité de la Colonne*, dit-il, *qui est sa production favorite, est selon mes connoissances en général*

*val admirable, plein d'une grande fécondité, de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions & les ont peu pratiquées. Il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plupart de nos Officiers Hollandois ne scauroient encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous les ordres de bataille. Les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coutumes de leurs pères & de leurs manières ordinaires.*

J'avoué à l'Auteur que j'ai beaucoup trouvé de Critiques en mon chemin, & très-pitoiables. Je m'en suis assez plaint, & ceux mêmes que j'ai réfutés étoient très-peu dignes de l'être, puisqu'ils n'ont pas touché à mes principes & à ma méthode, & je doute que ces misérables brochures, toutes calomnieuses, aient jamais paru en Hollande, & passé même les environs des endroits où elles ont été imprimées. Car si je n'avois pris la peine de répondre à quelques-unes, on ignoreroit encore leur existence. Si Messieurs les Officiers Hollandois, dont je fais très-grand cas, ne m'approuvent pas en tout, je leur répondrai qu'il n'y a personne sur la terre qui ne prête le flanc à la censure par quelque côté, & je n'ai garde de me fâcher. Ce seroit un prodige si un Ouvrage tel que le mien en étoit exempt. M. Deidier, qui est un sçavant Officier & Ingénieur du Roi, m'a fait appercevoir bien des fautes d'omission & de commission sur bien des choses qui ne touchent en rien mes principes, je lui ferai honneur de ses judicieux avis, comme je suis prêt à faire un semblable compliment de docilité à mes deux Censeurs, lorsqu'ils me donneront & me fourniront de bonnes raisons & de bonnes preuves contre mon Système; mais il ne m'a pas paru que celles qu'il alléguent soient assez solides, puisqu'il me sera aisé de les réfuter: & quant à mes ordres de bataille, dont je produis un assez bon nombre de ma façon, est-ce qu'ils n'ont pas pris garde que je les accompagne d'observations, & qu'en un mot je les démontre? Tant qu'on me laissera si bien remparé, il ne faut pas espérer de réussir & de me forcer dans un tel poste, qui est celui de la vérité. Inutilement m'attaquera-t-on, tant cette vérité me frappe: & si ces deux habiles Hollandois, qui raisonnent avec une très-grande intelligence des choses, n'ont attaqué mon Système que dans certains défauts ou certains foibles qui leur sembloient remarquables, pour ne l'avoir pas examiné aussi pleinement que la chose le méritoit, que devois-je attendre des autres dont l'ignorance est à peine concevable, rejetant tout sans m'entendre & sans rien prouver? Car je ne vois pas que mes deux Censeurs rejettent rien, ils adoptent & embrassent au contraire mon Système & en reconnoissent la force, puisqu'ils conviennent du défaut que je remarque dans nos bataillons minces; & pour une plus grande perfection dans mes colonnes, ils ont cru qu'il falloit y ajouter leurs divers feux par pelotons, sans pourtant nous expliquer par quelle méthode ils

pourront les y introduire. Je ne les empêche pas, quoique persuadé que les miens sont plus redoutables par leur simplicité.

Je vois par-là que les colonnes dans ma tactique sont de leur goût, & je m'assure qu'après avoir satisfait à toutes leurs Objections, ils n'y trouveront d'autre inconvénient que ce que l'Auteur de la Lettre dit, que *les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coutumes de leurs pères & de leurs manières ordinaires*. Rien n'est plus vrai que ce qu'il dit là, & rien ne me paroît plus important que de m'arrêter un peu sur ce texte, qui a un extrême besoin de commentaire.

Nous savons assez quelle est la force de la coutume, ou des usages généralement reçus, & son autorité dans les armes comme par tout, quoique le plus souvent elles ne choquent pas moins les lumières naturelles que les lumières militaires. Ce n'est pas là le merveilleux de l'affaire, c'est que malgré l'expérience, qui nous la représente extravagante & sans aucune ombre de raison, par les mauvais effets qui en naissent, on ne laisse pas que de la suivre sans en démordre, tant la pièce est de résistance, & on aime mieux risquer de se faire battre honteusement toutes les campagnes deux ou trois fois plutôt que de la quitter, & suivre une autre façon de combattre. Les Romains ont dû à cette bêtise des autres nations la gloire de leur Empire. Témoins les Gaulois, les Allemans, les Bataves, les Anglois & les Grecs eux-mêmes, pour n'avoir rien voulu changer dans leurs armes offensives, & dans les défensives, comme Polybe nous le fait assez remarquer; ils furent perpétuellement vaincus, ce qui ne pouvoit arriver, s'ils eussent imité leurs ennemis. Cela n'est-il pas bien plaisant? Je trouve Bayle très-judicieux & très-vrai dans ces réflexions sur cette matière. Je ne les ai pas oubliées, mais je ne sçai où les chercher maintenant. Je les débiterai à peu près. Il dit que la coutume, lorsqu'elle est longue & généralement suivie, émousse réellement le bon sens, l'esprit, déranger toute notre cervelle & nous ôte toute voie d'examen. Sans doute qu'il a raison: de bonne foi peut-on en être surpris? Puisque la multitude des gens de guerre, grands & petits, ne s'appliquant & n'étudiant point les sciences nécessaires à leur profession & vivant sans aucune défiance sur les usages & les pratiques reçus, il est impossible qu'ils puissent jamais en découvrir le faux. Encore une fois, il ne faut pas être surpris si cette coutume émousse l'esprit à la longue. Les traces qu'elle fait d'abord dans le cerveau dans notre plus grande jeunesse, s'approfondissent toujours davantage par les fréquentes répétitions, toujours sur les mêmes lignes, & l'opinion que nous avons du mérite de nos Chefs, qui nous instruisent, n'y aide pas peu; ce qui fait que l'esprit & la raison s'affoiblissent & diminuent, & cette diminution ôtant l'une & l'autre nous ôte toute volonté à la recherche du vrai, sans qu'il nous vienne le moins du monde en la pensée de voir si  
ceux,

ceux, qui sont les auteurs & les inventeurs de cette coutume, ou ceux qui la suivent, ne se sont point égarés de la route du sens commun. Ce qui la rend encore plus forte & plus redoutable, c'est, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'opinion où l'on est du mérite de ceux qui l'ont établie, & des grands hommes qui l'ont suivie & qui ont fait de grandes actions, sans l'avoir jamais abandonnée pour en prendre une autre, comme si on ne pouvoit rien imaginer de meilleur. Belles raisons, en vérité! comme si les grands emplois où l'on est élevé, de longs services, des victoires remportées donnoient du poids à la fausseté & à des usages contraires aux règles de la guerre & du bon sens. Est-ce que les usages & les pratiques généralement reçues & aussi anciennes, si l'on veut, que le monde, sont une marque de vérité & de perfection? Rien de plus faux que cela: je l'ai fait assez voir en mille endroits de mes Ouvrages. Écoutons Morus dans son Utopie, où il se moque de ces dévots extravagans de l'usage, & s'égaie à merveille sur cette matière comme sur bien d'autres.

Ceux qui sont les admirateurs zélés de la vénérable coutume, dit-il, *manquent-ils de bonnes raisons pour la défendre, voici leur dernier retranchement*, leur Hercule. *Nos ancêtres*, répondent-ils gravement, *ont jugé que cet usage étoit le meilleur, & plutôt au ciel que nous les égalassions en prudence, après cela, comme s'ils avoient admirablement plaidé une bonne cause, & non pas une sottise, ils se remettent tout glorieux en leur place.*

Sur ce pied-là il faudroit se conduire, non par la voie de l'examen, mais par la voie de l'autorité qui radote. Si ces grands hommes ont réussi, c'est qu'ils ont eu affaire à des Antagonistes qui alloient le même chemin & tout devant eux. Dans ce cas-là le hazard est par tout le maître, mais les Héros de routine ne sont rien moins que des Héros. L'on verra dans peu que les vérités à l'égard de mon Système des Colonnes & de ma Tactique, sont du nombre de celles dont les hommes les plus prévenus & les plus passionnés en faveur de la coutume ne disputent point.

L'Auteur nous assure dans le second Article, que cette manière de se ranger & d'attaquer est ordinairement sujette à de fâcheux & dangereux inconvéniens, & toujours au débordement de l'armée opposée, supposant que les deux armées sont à peu près également nombreuses, & même de plus d'un grand tiers. Si la cavalerie est rangée en seconde & troisième ligne derrière l'infanterie, comme M. de Tolard la pose dans quelque plan, en effet quel front lui peut-il rester après ses colonnes formées & ses bataillons sur dix de hauteur?

Je doute que l'Auteur de la Critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici. Du moins je ne croiois pas que qui que ce fût s'avîât de

me combattre dans un défilé si embarrassant, sans être obligé d'en sortir, & de convenir qu'on s'y étoit engagé sans aucun examen. Ma façon de combattre & la distribution de mes armes dans mes ordres de bataille, & particulièrement dans celui dont il s'agit ici, est à l'abri de tout fâcheux & dangereux inconvénient. Le débordement ou les surpassemens des aîles, qui me sont opposées, ne me causent aucune inquiétude, je ne m'en mets nullement en peine, c'est la raison, l'évidence & l'ordre qui m'obligent à parler ainsi, quelque surpassé que je sois, peu m'importe; est-ce qu'on ne voit pas que mes aîles sont égales en force, & même plus fortes que mon front? Cela faute aux yeux. M. le Marquis de Santa-Cruz, Ambassadeur Plénipotentiaire au Congrès de Soissons, si célèbre par ses beaux Ouvrages sur la guerre, l'a très-bien remarqué, je fais soutenir une arme par l'autre; cela est dans les règles & ne peut être contesté, & véritablement ce n'est pas là ce que l'on conteste, & ce seroit renoncer à la raison que de le faire. Mais c'est faute d'attention, qu'en me supposant aussi fort que mon ennemi, & même supérieur d'un tiers en me rangeant comme je fais, on doute quel front peut me rester, après mes colonnes formées & mes bataillons sur dix de hauteur. Bien que je m'embarrasse fort peu d'être surpassé à mes aîles ou de combattre sur un front égal en belle plaine, il est pourtant visible que mes colonnes & mes bataillons ne raccourcissent & ne diminuent presque point le front de mes lignes. Donnons une portion d'un ordre de bataille de ma façon, & celui qui fait le sujet des objections que l'on me fait, supposant un plus grand nombre de bataillons & d'escadrons dans cette portion. Cela m'a paru nécessaire pour un plus grand éclaircissement.

J'appuie mes aîles à une grosse colonne A. de deux sections, j'en fais autant à la seconde ligne B. je place une autre colonne D. au centre. Dix bataillons sont-ils bien capables de réduire mon front à rien, & de me faire déborder de mon ennemi si étrangement; Mais je vois bien que ce n'est pas là la question, ce sont mes bataillons à dix & quelquefois à huit de profondeur; & malheureusement cette épaisseur dans les files ne diminue pas d'un pouce le front de mes lignes. C'est à quoi l'habile Critique n'a pas pris garde. Bien que j'accourcisse de plus de la moitié le front des corps de mon infanterie, on auroit dû voir dans les Figures de mes ordres de bataille, que les espaces d'entre mes bataillons E. sont presque au double plus larges que ceux de mon ennemi, comme on peut voir en F. Il me suffit d'opposer bataillons à bataillons. Dira-t-on que ces espaces sont trop grands? A-t-on quelque bon argument à produire contre ma méthode? Aucun, qui ne puisse être renversé en un instant. Les bataillons de ma première ligne seront infailliblement débordés par les corps de l'ennemi G, diront peut-être ceux qui se mêlent de par-

parler de ce qu'ils n'ont pas compris, & qu'ils auroient pû comprendre s'ils l'avoient bien examiné. Je n'ai pas d'autre dessein que d'aborder & d'en venir aux mains, il me suffit de percer les bataillons H. de sa première; dira-t-on que des files de dix ou de huit de hauteur ne passeront pas sur le ventre, & ne se feront pas faire large à des corps sur quatre de file? Mais, répondra-t-on, ce qui déborde de ces bataillons se repliera sur les flancs de ceux qui ont percé. Cette objection n'est-elle pas bien redoutable? Un bataillon coupé en deux & tout débiffé se repliera sur un autre victorieux, qui fait front de toutes parts, & à qui il ne restera plus rien à faire, que d'achever ces misérables restes étonnés de la prompte défaite du gros. Où sont les soldats capables d'une telle résolution? Mais du moins, repliquera-t-on, les bataillons K. de la seconde ligne voiant de si grands vuides entre les vôtres, passeront entre deux. Quoi, ces gens-là seront-ils assez imprudens & assez braves pour s'enchasser & s'engager entre les distances de mes colonnes ou de mes bataillons E. sur une telle profondeur & plus près-à-près qu'on ne pense par rapport à l'étendue de leurs bataillons minces? Ils seroient défaits infailliblement. Il y a plus que cela, indépendamment de ce que je viens de dire, quoique très-convaincant, oseroient-ils tenter de passer par ces intervalles, puisqu'ils songent à leur en faire passer l'envie en m'enchassant dans les leurs? Car je prétens, & je parle peut être en homme qui sçait son métier, que mes corps L. de ma seconde, en même tems que ceux de ma première E. en viendront aux mains, passeront à travers les intervalles, & courront la ligne ponctuée M. pour tomber tout de leur poids sur la seconde K. de mon ennemi. J'ai proposé cette ruse en différens endroits de mon Commentaire, elle est nouvelle & de ma façon, & je crois à n'en point douter, que tout Général qui la mettra en pratique fera une œuvre très-méritoire, & ne s'ennuiera pas dans le combat qui sera bientôt décidé.

*On remarque, dit-on, que M. de Folard blâme, en toute occasion, les Généraux qui se sont laissés déborder par leurs ennemis, & que c'est à cela qu'il attribue presque toujours la perte des batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos sur les flancs débordés; il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont sçu profiter de ces avantages. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gaieté de cœur, & qu'il ne se jouie pas d'être débordé, ce qu'on regarde comme une espèce de contradiction.*

J'avois fort souhaité, par l'estime que je fais de l'Auteur de cette Lettre, qu'il se fût dispensé de faire de telles objections que celles-ci, tant elles me paroissent peu fortes. Il faut pourtant y répondre, puisqu'elles font le sujet de deux grands articles, où il lui est échappé quelques fautes.

Cé

Ce n'est pas sans de grandes raisons que je blâme les Généraux qui se sont laissés déborder, le nombre des errans sur ce point là est tel que l'Histoire ancienne & moderne en est toute remplie. Des fautes si souvent & si fréquemment répétées, méritent sans doute d'être blâmées, puisqu'on a fait voir qu'il étoit aisé de les éviter. On ne trouve pas toujours des terrains propres à couvrir ses aîles, mais il dépend de nous lorsque nous sommes les plus foibles & que nous craignons d'être débordés de recourir aux moïens de l'art, & ces moïens sont en très-grand nombre dans mes Ouvrages. Les plus grands Capitaines parmi les Anciens formoient l'ordre oblique, qui est de tous le plus admirable, le plus sçavant & le plus rusé, il n'est connu que des plus habiles militaires; mais comme ceux là ne sont pas toujours à la tête des armées, il ne faut pas être surpris si ce merveilleux ordre de bataille n'a encore été pratiqué que très-imparfaitement. Il faut des troupes excellemment disciplinées pour les mouvemens généraux, auxquels on ne les exerce jamais en campagne, & de très-habiles Officiers Majors: avec cela le foible contre le fort sera peu en peine, & il pourra dire tout comme moi, *je ne me soucie pas d'être débordé*. J'ai fait l'éloge de ceux qui ont replié, ou après la déroute d'une aîle, ou lorsqu'ils ont débordé leur ennemi & profité de leur avantage. Ces derniers ne méritent pas autant de gloire que les premiers. J'en louë quelques uns de ceux-ci, & entre autres M. le Marquis d'Avarey à Almanza, dont l'action est célèbre parmi nous, comme parmi nos ennemis mêmes. M. Dillon fit une manœuvre à peu près semblable en Italie à la bataille de Castillon; mais peut-on conclure de ces éloges que je tombe dans *la même faute de gaieté de cœur* dans mes ordres de bataille, en disant que *je ne me soucie pas d'être débordé*? Rien n'est plus vrai que cela; mais le cas est bien différent, c'est que les aîles de ceux qui ne connoissent que leur routine sont en l'air, très-aisées à être doublées & sans force, mais les miennes ne montrent pas le flanc, puisqu'elles sont aussi fortes, & plus même que mon front. On a donc tort de dire que je tombe dans une espèce de contradiction & c'est là une méprise de mon Critique, qui ne tire pourtant point à conséquence contre sa capacité & son expérience.

On use d'un petit correctif dans l'article suivant, où les objections n'ont guères plus de force que les autres. „ Il est vrai, dit-on, que „ M. de Folard met une grosse colonne sur les flancs, & qu'il croit les „ assurer par là; mais on doute que cette colonne soit suffisante pour „ les couvrir. On dit que les troupes de l'ennemi, qui débordent de „ beaucoup, se recourberont sur les flancs, & qu'alors il arrivera de „ deux choses l'une; ou bien que la colonne continuera sa marche, „ ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce recourbement. Si elle con- „ tinuë de marcher, on prétend & on soutient qu'elle sera enfoncée „ in-



„ infailliblement par le recourbement, & cette colonne étant enfon-  
 „ cée, que deviendra le reste de la ligne? Si au contraire elle s'arrête  
 „ pour faire face & pour se défendre contre les troupes du recourbe-  
 „ ment, il faut par la même raison que toute la ligne s'arrête aussi où  
 „ elle pourra être prise en flanc. La colonne qui la couvroit s'étant  
 „ arrêtée, & restant dans cette situation, comment pourra M. de Fo-  
 „ lard parvenir à son but? Puisque, comme il le dit si souvent, toute  
 „ la force de la colonne git dans l'action & le mouvement. Ce qui fait  
 „ illusion à M. de Folard, est ce principe, où il est, que sa colonne ne  
 „ pouvant être entamée, il n'a rien à craindre pour ses flancs, mais  
 „ quand cela seroit, ce qu'on ne lui accorde pas tout-à-fait, il faut  
 „ qu'il convienne qu'il est de toute nécessité, que la colonne s'arrête  
 „ pour faire face aux troupes qui recourbent sur elle, sans quoi elle se-  
 „ roit infailliblement entamée & renversée. Or qu'importe, dit-on,  
 „ qu'elle ne puisse point être entamée, si elle est forcée de s'arrêter &  
 „ de faire face? N'est-elle pas en échec, & ne devient-elle pas inu-  
 „ tile? On croit que c'est ici l'endroit foible du Système de M. de Fo-  
 „ lard. On ne trouve point dans sa Préface du second Tome, ni dans  
 „ son Livre, qu'il lève cette difficulté, à moins qu'il ne veuille qu'on  
 „ prenne un, *je ne me soucie pas d'être débordé*, pour une démonstra-  
 „ tion qu'il n'a rien à craindre.

L'instruction demande que je m'arrête un peu plus sur cet article  
 que sur les autres, & qu'en réfutant les objections qu'on m'y fait,  
 j'y ajoute quelques observations, que j'abrègerai autant qu'il sera  
 possible.

L'Auteur ne prend pas garde que les aîles de ma première & de  
 ma seconde ligne sont également flanquées de mes colonnes, & que  
 la queue de A. n'est séparée de celle de la seconde B. que de la lon-  
 gueur de six halebardes, & l'on peut voir par la Figure que mon ar-  
 mée marche à l'instant que je suis prêt d'en venir aux mains, sur un  
 carré long, & les deux aîles fermées par les colonnes. Je n'ai donc  
 rien à craindre de ce recourbement, qui lui paroît si considérable,  
 & qui ne l'est que dans l'imagination de ceux qui ignorent encore la  
 force de l'infanterie & l'art sur lequel je la range comme ma cavale-  
 rie. Remarque-t-on cet art dans la manière dont nous rangerons au-  
 jourd'hui l'une & l'autre? Que l'on considère qu'une armée étant un  
 corps composé de tant de diverses pièces, il est certainement impos-  
 sible dans la chaleur de l'action, & même un peu avant, qu'elle se mé-  
 ne d'un mouvement si juste, si vrai, qu'elle n'altère ou ne rompe son  
 ordre, & que les corps ne flottent par l'étendue de leur front & le  
 peu de hauteur de leurs files, & se soutiennent tous également sur  
 une ligne parallèle, & c'est ce que nous ne saurions éviter; au lieu  
 que mes ordres de bataille, mes corps ne sont point sujets à ces

Tome VI,

d

dé-

défauts - là par la profondeur de leurs files. Si l'on ajoute encore que la force de mes corps est indépendante de celle des autres, on verra que ma ligne est également forte par tout, & mes aîles toujours assurées, bien que débordées.

D'ailleurs ce recourbement ou cette conversion d'une aîle sur une autre, ou sur toutes les deux, n'est pas une affaire d'un moment contre des troupes & des corps, qui n'étant pas sujets à flotter comme ceux que l'on m'oppose, ont un mouvement si léger & si rapide, qu'on sera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts avant que les troupes, qui replient, aient joint & doublé mes aîles, où il n'y aura sans doute rien à gagner.

Je demande au savant Critique, s'il connoit la méthode des armées Allemandes contre les Turcs dans les actions générales, c'est-à-dire dans les plaines rases & pelées, où les aîles sont en l'air, c'est-à-dire appuyées à rien. Cela empêche-t-il que les Allemans n'attaquent l'ennemi, qui déborde toujours, & souvent aux deux aîles, de plus de la moitié du front des chrétiennes? Qu'il consulte M. le Prince Eugène, la gloire de son siècle, il lui fera bien l'honneur de lui répondre, & il lui répondra comme je fais sans blesser sa modestie, qu'il se met peu en peine d'être débordé. La raison de cela, est qu'il couvre ses flancs & forme un carré long sur deux phalanges, & le recourbement ne l'empêche pas de faire la moitié du chemin pour joindre son ennemi. Il ne s'appuie pas à des colonnes, & cependant il résiste & marche, il y a assez de ce qu'il a contre des Turcs, & moi je fortifie mes aîles contre des Chrétiens mieux disciplinés & plus entendus.

Je veux que le recourbement, qu'on me fait si terrible, & qui n'est rien moins que cela contre mon Système, m'attaque, il ne viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche. Il ne faut pas dire qu'il *arrivera de deux choses l'une; ou bien que la colonne continuera sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement.* Je réponds à cette objection, qu'il n'arrivera qu'une seule de ces deux choses, c'est qu'elle continuera son chemin avec un mépris digne d'elle: car cette aîle ennemie qui débordé ne peut être composée que de cavalerie, on n'a pas accoutumé de mettre la cavalerie autre part; au lieu que ma méthode est bien différente, connoissant parfaitement la force de ces deux sortes d'armes. Que fera cette cavalerie contre deux si puissantes colonnes? Les abordera-t-elle l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus? Et quand elle seroit assez déterminée pour cela, ce qu'il faut bien se garder de croire, si ce n'est la Maison d'un Roi de France, elle rejalliroit sur elles comme contre un roc, sans pouvoir même l'approcher à la longueur de mes pertuisannes. On se souviendra de la colonne, bien qu'imparfaite, du savant & célèbre Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne. J'ai rapporté l'exemple. Il sçut marcher en

co-

colonne & aller son chemin malgré les attaques furieuses & redoublées du grand Roi de Suède Charles XII. à la tête de sept à huit mille chevaux contre quatre à cinq mille hommes d'infanterie bien ferrés & bien armés de feux & de pertuisannes. Il fut très-bien chauffé & très-bien allongé, & se vit enfin obligé de laisser là une infanterie si incommode. S'il eût eu affaire à tout autre qu'à M. de Schoulembourg, qui entendait son infanterie, il se seroit peu arrêté & ennuié, & l'ennemi eût été obligé de se rendre.

Je suis donc en état de marcher avec mes colonnes sans abandonner les flancs de mon armée, sans craindre d'être enfoncé & brisé : par qui le serois-je, je vous prie ? Par des cavaliers l'épée à la main, contre une masse de soldats hérissée de pertuisannes, d'espontons, de halebardes & de baionettes au bout du fusil, & de quatre rangs, qui nous avoient tout à découvert à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à une tempête horrible de coups de fusil. Mon Critique me fournira-t-il quelque fait qui nous fasse juger de la vigueur de la cavalerie contre l'infanterie, même depuis la suppression des piques & l'introduction de la baionette au bout du fusil, me montrera-t-il qu'elle en ait été attaquée, qu'on ait même osé l'aborder ? Sans doute qu'il n'en trouvera aucun exemple ; & si elle ne l'a pas fait, sera-t-elle assez déterminée pour s'abandonner sur une colonne qu'on ne fait par où prendre ? À cela on n'a pas le mot à répondre, & je le crois bien. Ceci n'est cependant qu'une simple escarmouche, je l'attendrai au débouché dans la réponse aux objections de second Critique. Je doute qu'il puisse jamais se tirer d'affaire. Je demande après ce que je viens de dire, si le recourbement dont il fait son Milon ou son Achille, obligera mes deux grosses colonnes A. B. à rester dans le repos & à faire halte pour se défendre, & s'il est bien certain qu'elles seront enfoncées ? Cela n'est pas concevable.

L'Auteur me permettra de lui dire, qu'il n'a pas raison de tirer avantage de ce que j'ai dit si souvent dans mes Ouvrages, que *toute la force de la colonne git dans le mouvement & l'action*. Il n'est rien de plus véritable, mais il n'est pas moins vrai que je l'ai démontrée aussi redoutable dans le repos, lorsqu'il y a des obstacles qui se présentent : car pour marcher & percer, rien ne m'en empêche ; feront-ce des files de quatre contre une hauteur dont on ne voit point le fonds ?

Serois-je dans l'illusion, je vous prie, quand je crois que ma colonne ne peut-être entamée ? Non, puisque le Critique, auquel je dois répondre, en convient. Elle ne sauroit même être inutile, comme il l'avance, puisqu'il me suffit avec quatre bataillons d'occuper toutes les troupes du recourbement, pour ne pas craindre le moins du monde d'être entamé & ensuite renversé. Une action si vigoureuse n'appar-

tient pas à la cavalerie, & moins encore à l'infanterie rangée selon la coutume contre des armes dont elle est privée, & sur des files réduites à rien. Quand même je serois obligé de m'arrêter, ou s'il me plaisoit ainsi; cela empêcheroit-il que mes lignes n'allassent leur train & que je ne conservasse un avantage indépendamment de mes deux colonnes d'appui, puisque j'oppose des bataillons à dix de hauteur contre d'autres à quatre de file, très-débiles & très-flottans? Nous ne nous sommes pas donnés le mot avec le célèbre Marquis de Santa-Cruz, & cependant les bataillons sont les mêmes dans mes lignes. Que si mes colonnes couvrent ma cavalerie, je ne me trouve pas pourtant à deux de jeu avec mon ennemi; je lui oppose mes escadrons N. entrelassés des pelotons P. aux siens Q. dont il manque: car quant à mes bataillons, il faut qu'il prenne la peine d'y faire large sans nulle difficulté. *On croit, dit le Critique, que c'est ici l'endroit foible du Système de M. de Folard.* Je le prie de bien examiner cette décision avant que d'y souscrire, puisque je ne raisonne que sur des principes qui me paroissent démontrés; au lieu que mon Censeur n'est fondé que sur des argumens qui n'ont aucune apparence de vérité, puisqu'ils sont contraires à des faits dont l'évidence consiste dans leur continuation constante jusqu'à nous, ou bien près. On ne sauroit encore paier l'article qui suit. Il n'a pas fait attention à mon Traité de la Colonne, où il y a grand nombre d'objections qu'il fait & que j'ai prévues, que je réfute pleinement & d'une manière où la chicanerie ne sauroit trouver aucun avantage pour se couvrir.

*Autre illusion, dit-il, de M. de Folard, c'est qu'il dit que la colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée. Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que celui qui déborde le verra venir tranquillement jusqu'à trente & quarante pas sans recourir? N'est-il pas plus apparent, & même certain, que dès qu'on verra de loin la colonne en mouvement, on s'avancera pour la prendre en flanc?*

On peut retorquer sur mon Censeur la seconde illusion dont il m'accuse. Je suis toujours dans le même sentiment, & j'y demeure inébranlable, que la colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée. La raison de cela est évidente; c'est que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose, sans l'imiter pourtant dans l'ordre sur lequel l'on combat aujourd'hui: car je ne le laisse guères en repos dans mon Livre, tant il choque la raison & les règles de la guerre. Je puis donc paroître en cet état jusqu'à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, alors la scène change, mes bataillons minces disparaissent dans un instant, leurs files doublent, une partie se trouve à huit ou dix de hauteur,

&

& les autres quadruplent ou quintuplent selon la force des corps, & deviennent colonnes parfaites fraisées de leurs pertuisannes, ainsi que mes bataillons, & ce mouvement est si léger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on le tems de s'apercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette manœuvre je rends inutile ce recourbement dont mon Critique s'est fait si fort fête, & que je crains aussi peu de loin que de près.

Je m'apperçois par les Critiques imprimées, & par les Lettres que je reçois des pays étrangers, que l'on souhaite que je m'explique sur une évolution si savante & si légère: il semble que cela devrait être ainsi; mais j'ai de grandes raisons de ne pas le faire. N'y auroit-il pas des Newtons militaires en Europe, de ces génies méditatifs, inventifs & heureux dans leurs découvertes, qui puissent avoir le bonheur de trouver cette évolution qu'on me demande avec tant d'empressement? Nous leur en ferions honneur: car peut-être se pourroient-ils rencontrer avec celui que j'avois prié de travailler à cette découverte. Il a réussi au-delà même de mon attente, car ce que j'avois fait ne me satisfaisoit point. J'en avois dit quelque chose dans une de mes Préfaces, je n'en suis donc point l'auteur ni l'inventeur. Rendons justice. M. de Robert, mon neveu, Capitaine au Régiment de Picardie, que j'ai élevé depuis l'âge de huit ans, & qui passa avec moi en Suède sous le règne de Charles XII. découvrit le premier la manière de former & de fraiser ma colonne; mais comme il se trouvoit embarrassé de fraiser le dernier rang, M. de Vadicourt, officier habile & Mousquetaire dans la première Compagnie du Roi, le tira d'embarras; de sorte que cette découverte est due à ces deux Messieurs. Depuis ce tems-là M. de Robert a tout changé, & il m'a paru plus de simplicité, plus de légèreté & de promptitude dans cette dernière. Les Savans en jugeront lorsqu'il fera tems de la donner au public, & je crois que le tems d'une guerre sera le meilleur. Voilà les raisons bonnes ou mauvaises qui me dispensent de donner ce qu'on me demande de toutes parts. Passons maintenant à l'article; où mon Critique semble s'être plu davantage; mais je ne vois pas que le terrain lui soit plus favorable, & que sa poudre soit plus sèche que celle dont il use ailleurs.

*On convient, dit-il, que les colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque. On tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au tempéramment fougueux des François, & que M. de Folard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur génie; mais de l'autre côté on croit qu'il y a de l'inconvenient de ranger son armée en colonnes & en des bataillons sur dix de hauteur. On se prive presque entièrement de l'usage du feu, n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie; mais l'ennemi ayant connoissance de cette*

*disposition, n'aura-t-il pas le soin de s'y préparer, & d'apporter des obstacles à cette impétuosité? Quel carnage! quelle déconfiture ne fera-t-il pas, s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front? Ses canons chargés à cartouches, le feu continuel de ses pelotons, & une grêle de grenades & d'autres feux d'artifices, ne mettront-ils pas le désordre & la confusion parmi les attaquans, avant qu'ils puissent percer? Et puis ne sera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, où naturellement le parti qui aura le moins souffert devra rester victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur usage des colonnes, & qu'il seroit mieux de les faire naître ou former dans l'occasion suivant les circonstances, & quand on est à portée de les faire agir. Cela se peut aisément pratiquer avec la tactique de nos pelotons, en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en colonne pour enfoncer & rompre ceux qui sont face.*

Si cet article de mon Critique ne me fournissoit un sujet de trop longue digression pour un discours comme celui-ci, je l'épuiserois sans doute, & je répéteroïis les mêmes objections que je me suis faites pour prévenir les chicanes de mes Adversaires dans tout mon Ouvrage, & particulièrement dans mes Nouvelles découvertes & dans mon Traité de la Colonne: car j'ai lieu de me plaindre qu'on n'y ait pas pris garde, & qu'on s'opiniâtre à revenir sur un terrain déjà perdu, & dont je suis le maître: on feroit mieux de convenir que la pièce est de trop grande résistance, & que l'on perd à l'attaquer sa poudre & son plomb. Car de combattre contre l'évidence & les faits, c'est une entreprise trop hardie, & l'on a très-grande raison d'y trouver à redire. Je n'ai garde de ne pas demeurer d'accord avec mon Critique, que *les colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque*, il me permettra d'ajouter la défense aussi, & *qu'elles conviennent parfaitement bien au tempérament fougueux des François*, & que je ne pouvois rien imaginer de plus conforme à leur génie. On peut bien être assuré que je ne chicanerai pas là-dessus. Quel que puisse être l'Auteur de la Lettre, François ou Hollandois, il paroît qu'il connoît parfaitement la nation François & son humeur vive & impétueuse, & son ardeur après les combats; elle n'a pas dégénéré à cet égard-là, il n'y a qu'à la mener selon cette humeur. Je remarque assez que le Critique connoît combien mon Système est avantageux pour nous, car il est certain qu'on ne sauroit me résister qu'en embrassant le même Système, sans qu'il soit possible, en suivant un ordre semblable, de rencontrer ce qui est le plus favorable au François. on n'en viendra jamais à bout, on ne change & on ne corrige pas le flegme & la pesanteur d'une nation en esprit & en feu. On ne me chicanera pas là-dessus peut-être, mais on ne trouvera pas que je convienne jamais qu'il y ait de l'inconvé-

vénient de ranger son armée en colonnes & en des bataillons sur dix de hauteur. La défaite de cette objection se trouve par tout dans mon Commentaire & dans mes Nouvelles Découvertes, & j'y ai répondu plus haut : car je ne propose rien dans mes ordres de bataille que je ne le démontre tout aussi-tôt, & que je ne fasse voir qu'ils sont fondés sur des mesures & des sûretés dont il est aisé d'en reconnoître le vrai & l'excellence par celle de mes principes; encore ai-je trouvé le secret de les confirmer invinciblement par des faits qui sont infinis. Que l'on remarque donc un peu moins de surprise dans ce qu'il y a de si hardi & de si délicat dans mes ordres de bataille, il n'y a rien que de très-sage & de très-prudent. On y trouve ce qui ne se rencontre nulle part dans notre tactique, qui est la chose du monde la plus foible & la plus contraire aux règles de la guerre; y remarque-t-on que la distribution des armes y soit fort sensée? Quelle pitié, la plus foible ferme celle qui devoit la couvrir, comme si la cavalerie étoit plus forte que l'infanterie. Quelle erreur! Au lieu que dans mon Système chaque espèce d'arme se trouve en lieu où elle puisse agir dans son avantage, & soutient en même tems l'autre, sans qu'aucune puisse demeurer inutile; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que mon Système s'accommode à toutes sortes de situations. Je vais encore plus loin, puisque je fais trouver chaque espèce d'armes sous la main dans un instant, par la découverte que j'ai faite pour faciliter les mouvemens généraux. Aussi l'on peut tout oser par mon Système, & je l'ai fait assez voir dans mes Ouvrages, ce que la témérité la plus audacieuse regarderoit comme impraticable dans notre façon de combattre & de se ranger. Mon Critique est assez équitable pour ne pas contester un Système comme le mien, & si pourtant je n'ai pas tout découvert des grandes parties de la guerre; combien m'en suis-je réservé, & que je n'ai apprises qu'à M. de Robert, qui saura bien un jour les mettre en pratique.

Voici l'article où l'erreur ou la prévention peut être objectée, si je ne me trompe, & j'aurois de la peine d'arrêter mon Critique sur un tel penchant. Il trouve de l'inconvénient dans l'engagement de mes bataillons & de mes colonnes, à cause de leur extrême profondeur, contre des corps qui sont la foiblesse même, & qui deviennent méprisables contre les miens par la violence de leur choc. *On se prive presque entièrement, dit-il, de l'usage du feu, n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie.* Cela est fâcheux de n'avoir autre vûe que vaincre par la voie la plus sûre & la plus courte, je ne croiois pas que cette vûe offrît une objection, qu'elle dût paroître sur ce pied-là, & qu'il fût nécessaire de tirer lorsqu'on a quelque chose de mieux à faire pour la victoire. Le François n'a que faire d'employer des feux d'artifice, cela est bon aux nations qui en manquent du naturel. Cela ne prouve pourtant pas que

que le peu de dépense, que nous faisons à brûler de la poudre pour exercer les soldats aux divers feux, ne soit très-blamable, puisqu'il y a mille cas à la guerre où les feux font presque tout, & où les colonnes ne fauroient être d'aucun usage dans certains momens.

Les autres nations, qui ont leurs pelotons en si grande vénération, sans que je prétende troubler ce culte, ne sont pas si bien fondés qu'ils s'imaginent sur cette pratique. Je pourrois leur faire voir, si c'étoit ici le lieu, combien il y a souvent à décompter dans les choses les plus admirées & les usages les plus communément reçus? Je pourrois même citer des expériences dans le plus grand sang froid, que ces feux par pelotons ne sont pas si redoutables qu'on diroit bien, & encore moins lorsque de part & d'autre, chacun selon sa méthode, se passe par les armes. Bien que je convienne de l'avantage qu'il y a de pouvoir concilier ces feux avec mon principe de colonnes, c'est un bien qu'il ne faut point négliger; mais je doute qu'il puisse réussir, aussi suis-je plus que résigné à le perdre. Si les oiseaux tiroient contre les chasseurs, quelque braves que ceux-ci fussent, ils s'en retourneroient souvent sans dîner. A dire vrai, pour être bien imaginé, il n'est pas pour cela plus redoutable & de plus grande exécution, & lorsqu'on marche droit à ces gens-là, on leur donne bien à penser & un très-grand sujet de se taire ou de mal tirer, & qui plus est, on ne tire pas longtems. Je suis très-persuadé, si la guerre revenoit, qu'il arrivera des bataillons minces & des feux des pelotons contre mes colonnes, ce qui est arrivé aux tourbillons de Descartes, que le mouvement des comètes, qui se fait souvent contre le cours qu'il donne à la matière éthérée, a fait évanouir de telle sorte qu'il est impossible de les prouver.

J'ai tellement épuisé la matière, qu'on remet encore en campagne, en tant d'endroits de mes Ouvrages, que ce seroit abuser un peu trop de la patience de mes lecteurs, que d'y revenir; il auroit fallu y répondre, avant que de me faire appercevoir du grand avantage de ces feux. Je les ai condamnés, parce que la plus grande partie des gens de guerre est gâtée de cette erreur, & je les condamne encore plus dans la nation Française, outre qu'ils sont peu redoutables contre mon Système. Je regarde le tiraillement des deux armées sans se joindre, comme une coutume, qui est plutôt une preuve du défaut de hardiesse & de courage dans les deux parties, qu'une chose fondée sur le bon sens & les règles de la guerre: car on perd beaucoup moins de monde en se joignant & en s'abordant au plutôt, la baïonnette au bout du fusil, sans tirer un seul coup, que de se passer par les armes plusieurs heures entières. Nos marins en usent de même, je l'ai déjà dit dans mon Commen-



mentaire, & le Critique auroit dû s'en souvenir. Ils se canonnent toute une journée dans une action générale pour se couler à fond, l'on s'approche même à la portée des coups de fusil, où l'on perd bien du monde: tout au contraire de nos Corsaires, qui cherchent d'abord à aborder. Je crois ceux-là plus braves & plus sensés. Je parle de la sorte après l'expérience & de mûres observations. Cassano & Malplaquet m'en ont beaucoup fourni. Mon Critique revient pourtant toujours à ses feux; & je lui réitère que je n'en fais nul cas dans mon Système & sous des Généraux braves, entreprenans, & qui raisonneront au moment d'une action générale. On prétend que mes pertuifannes diminuent beaucoup les feux des corps, sans sçavoir que j'ai dit que j'en avois un peu moins d'un septième. Je ne puis me dispenser de le répéter. Je regarde comme une faute considérable d'avoir supprimé les armes de longueur. J'apprens que l'on commence à ouvrir les yeux dans le Nord, que ma secte s'y établit, & qu'elle fait de très-grands progrès: aussi y a-t-il beaucoup de gens très-capables de la prêcher.

L'habile critique n'y prend pas assez garde, lorsqu'il dit que l'ennemi aiant connoissance de ma disposition, aura le soin de s'y préparer & d'apporter des obstacles à la pesanteur & au choc impétueux de mes colonnes & de mes bataillons. Je répons à cela, que mon Système & mes ordres de bataille sont tellement rusés & les mouvemens si prompts, si légers & si subits, que je doute qu'il puisse jamais prévoir sur quel ordre je veux combattre, bien qu'il lui paroisse que je marche à lui dans une disposition semblable à la sienne; puisque j'ai dit en mille endroits de mon Livre, que je débrouille & change mon ordre & la distribution même de mes armes si près de l'ennemi, qu'il ne sçauroit jamais remédier aux embarras que je lui présente. Est-ce que mon Adversaire auroit oublié que j'ai pris tous les devants imaginables contre toutes les attaques qu'on pourroit me faire? En cela j'ai tout lieu de me plaindre de sa mémoire, & me louë infiniment de son habileté & de sa politesse à me redresser.

Je ne sçai comment on a pû trouver à redire à mes ordres de bataille, je doute qu'ils aient été examinés avec assez de précision: car je ne me contente pas de les expliquer, je les prouve d'une manière incontestable, comme je l'ai dit ailleurs, je fais plus, je les démontre, pour quoi n'en pas faire autant pour les combattre?

L'Auteur nous apprend en peu de mots les mesures & les précautions que l'on peut prendre contre mes ordres & la violence de mes colonnes & de mes bataillons, cela fait clairement entendre que ma façon de combattre & de me ranger lui paroît très-sérieuse & très-respectable, & qu'il n'est guères possible d'y résister. La preuve se trouve toute entière dans les précautions qu'il propose pour être en état de soutenir le choc & la pesanteur de cette masse de soldats rangés avec tout l'art

*Tome VI.*

e

qu'il

qu'il m'a été possible d'y mettre, qui perce tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent contre lequel il n'y a point de digue qu'il n'ouvre & qu'il ne renverse, & cependant notre Auteur en propose un contre sa violence. Il s'imagine un très-grand carnage que l'ennemi fera, s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front, ses canons chargés à cartouche, le feu continuel de ses pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifices. On fait beaucoup d'honneur à mes colonnes & à son auteur de les recevoir avec tant de cérémonies. Voilà donc les chevaux de frise ressuscités en faveur de mon Système: ne vaudroit-il pas mieux céder que de se distiller l'esprit à chercher des moïens pour lui résister? Mais d'où vient qu'on ne se sert plus de chevaux de frise comme auparavant? C'est qu'on s'est apperçu que les bataillons minces des François en faisoient si peu de cas, que ces obstacles ne les arrêtoient pas un petit moment. C'est ce que j'ai vu. Je laisse à penser si mes colonnes se feront une affaire de respecter une barrière si peu redoutable. Il ne faut que cela pour arrêter tout d'un coup ces machines & leurs chaînes, qu'il pose pour les grenades & les feux d'artifices, cela est nouveau, sans qu'on en fasse plus grande estime que de ses chevaux hérissés de pointes: car pour les canons chargés à cartouche, il s'en trouve des deux côtés dans les batailles; mais ils n'ont plus lieu lorsqu'on est aux prises, & les feux des pelotons ne sont pas moins imaginaires. Comment charger & tirer, lorsqu'on est arrivé à des chevaux de frise qu'il faut défendre? Cela est-il bien possible? Quant aux armes blanches qu'il m'oppose aussi, mon Critique auroit pu se dispenser d'en faire mention, puisqu'il ne peut m'opposer que des baïonnettes, rejetant mes armes de longueur pour de plus grands feux; au lieu que je rends inutiles les siennes par mes pertuisannes, dont l'allongement va bien au delà: car pour son feu, on ne pourroit le proposer qu'à des gens qui n'ont jamais vu de combats ni de batailles.

Ce qu'il dit qu'on peut faire un meilleur usage des colonnes, ne se trouve point. On n'eût point mal fait de nous le donner, peut-être que l'inventeur m'auroit satisfait sans le recevoir, ne souhaitant d'autre feu que celui que j'ai proposé contre un autre qui n'est que de passage. J'ai assez expliqué ma méthode sans rien laisser à glaner là dessus, les pelotons, qu'il y voudroit introduire, seroient bons si je voulois toujours paroître en colonnes; mais je ne les veux former que dans les cas où elles peuvent être d'usage, & lorsque l'on peut se joindre. Ce qu'il y a de singulier dans cette Critique, c'est que l'Auteur se trouve obligé de reconnoître la vérité & l'excellence de mon Système, & ne le combat que dans le seul cas où je suis débordé, & qui plus est ses objections se trouvent ruinées par avance dans mon Commentaire & dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*: car outre les raisons &

& les exemples que je fournis contre mes Critiques, je propose de plus l'ordre oblique, il faut en parler encore, qui me sauve absolument du débordement, dont on est si fort entêté. Pourquoi n'en pas parler? Un ordre si admirable s'oublie-t-il? Est-il bien possible d'y pouvoir parler? Je ne crois point: c'est le grand secret de se moquer & de se jouer de ses ennemis. J'en ai donné la méthode, & ce n'est autre chose que d'affaiblir une aîle, & même au-delà, autant qu'il vous plaît, & de fortifier l'autre de tout ce que l'on a de troupes d'élite & de vigoureux, & avancer celle-ci sur l'aîle opposée, pendant qu'on recule l'autre, ou qu'on la laisse en repos. Je donne encore la double oblique, que j'ai inventée, beaucoup plus dangereuse, parce que par-là je fais tout mon effort au centre, que j'ouvre par la violence de mes colonnes redoublées, & par ce moyen je sépare mon ennemi de ses aîles. J'ai donné les plans de ces deux ordres, je crois que dans une Critique dans toutes les formes, on devoit s'attacher à ruiner ces deux ordres & les autres qui donnent au foible tout l'avantage de la supériorité: car l'on ne peut ignorer que le nombre ne fait rien contre une disposition plus rusée & plus sçavante que celle que l'ennemi nous oppose; attaque-t-on le corps de la place avant les dehors? Je propose encore les attaques nocturnes sur les mêmes principes. Il falloit nettoier d'abord ces sentimens-là, ce qu'on n'a pas fait. Ne pourroit-on pas attribuer ce silence à la peur de trop affaiblir la censure, au à l'impuissance de combattre à qui se trouve hors de prise?

Finissons cette réponse par un article de l'Auteur, qui m'engage à une réflexion qui peut servir de leçon à la jeune Noblesse. *Le Traité de l'Attaque & de la Défense des places*, dit-il *prouve que M. de Folard connoît & entend bien le détail de cette science, en nous faisant remarquer que nous n'avons rien inventé sur ce sujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers. Il tâche à nous porter de les imiter & de suivre leurs exemples dans la fermeté & dans le courage, absolument nécessaires dans ces sortes d'entreprises, comme dans toutes les autres.* Commentons ce dernier article.

Je n'ai point d'autre but dans mes Ecrits, comme je l'ai dit si souvent, que celui de marquer à la jeune Noblesse & aux Grands du monde la chemin de la gloire qu'ils doivent suivre, & celui de l'infamie qu'ils doivent fuir, les porter tous aux actions vertueuses, & à imiter les guerriers les plus célèbres anciens & modernes dans tout ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Je n'oublie rien, je travaille de tout mon pouvoir à tout ce qui est capable de nous faire aimer cette vertu, si digne de l'être, élever l'ame & les sentimens de ceux qui me lisent, & de donner de l'horreur pour les

vices qui deshonnorent les armes: c'est l'unique fin que je me suis proposée dans mes Ouvrages, s'il m'est possible d'y atteindre dans un siècle aussi corrompu que celui-ci.

Je vais maintenant répondre à la Lettre critique de l'Auteur anonyme, insérée dans la première Partie du Tome II. des *Lettres sérieuses & badines des Ouvrages des Sçavans*. Il paroît qu'il a très-bien lû mon Livre, & qu'il a eu presque tout présent à l'esprit. Quelque habile que soit cet Officier Général, il est pourtant tombé dans le défaut où se sont perdus la plupart de mes Critiques: c'est de ne m'avoir pas toujours bien compris, & de n'avoir pas assez médité la matière; bien que j'aie traité tout ce qui regarde la guerre avec tout le soin, la simplicité & la clarté qu'il m'a été possible d'y répandre. Je rends pourtant justice à ces deux sçavans Hollandois, & j'avoue qu'ils ont très-bien raisonné dans les choses où ils ont donné le plus d'attention. Quant aux autres, bien qu'ils les aient examinées & tournées de tous les côtés pour tâcher d'en trouver le foible, il ne m'a pas paru qu'ils aient réussi: ils ont plutôt travaillé à les fortifier qu'à les affoiblir. Les plus éclairés ouvrent enfin les yeux, & reconnoissent par tant d'attaques inutiles qu'il n'y a rien à faire, & qu'on dispute sur les choses les plus évidentes, & qu'on met en question la vérité démontrée.

Le dernier Critique ne s'écarte presque point de mes sentimens, se contentant seulement de me faire ses objections sur quelques points de ma colonne, qu'il tire du Livre de mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Mais pourquoi puiser dans cette source? Puisqu'il est visible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au Traité de la Colonne & dans mes Préfaces, ce qui me paroissoit foible & sujet à réprobation dans les *Nouvelles Découvertes*; c'est à quoi il falloit prendre garde. C'est là que je suis campé avec toutes mes forces, & c'est m'éviter, ce me semble, que de vouloir me chercher sur un terrain où je ne suis plus. Quoiqu'il en soit, je vais tâcher de satisfaire aux objections de cet Officier, pour remplir le devoir que je me suis fait de ne répondre qu'à celles des plus habiles Maîtres dans l'art de la guerre, tels que je reconnois être celui-ci, parce qu'elles se sentent toujours de l'habileté de ceux qui les font: semblables aux fautes des grands Capitaines, qui sont toujours sçavantes, & qui feroient honneur à un Général médiocre.

L'Auteur de la Lettre se plaint dans la page 92. que je ne fais aucune mention du déplacement de la pique ou pertuisanne, j'en ai donné la raison dans la Préface du troisième Tome de mon Commentaire: c'est à quoi il n'a pas pris garde.

Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la compagnie de grenadiers, dont je fermois ma colonne; mais j'ai changé depuis:

il

il l'eût pu voir encore, s'il eût pu s'en souvenir; dans mon *Traité de la Colonne*, qui est à la tête de mon premier Volume.

Pourquoi le Critique s'attache-t-il encore dans la page 98. à attaquer les défauts des angles de ma colonne, puisque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune prise, si ce n'est ceux d'un bataillon carré? Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait: car en s'y prenant autrement on fait le panégyrique d'un Livre, bien loin de le critiquer. D'ailleurs il n'a pas pris garde que ma colonne n'est composée que de 24. à 26. files de tête à queue. A la vérité il suppose une colonne isolée de retraite & seule sans nul appui; & nullement lorsqu'elle se trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre; mais cela ne prouve pas que les angles soient plus foibles; se trouvant soutenus du feu des faces; & quand même cela ne seroit pas, l'attaque de ces angles n'est pas praticable, à cause de leur petitesse, il n'y auroit qu'un seul cheval qui pût tenter cet endroit-là; & quand il y en auroit dix, ils seroient dans un instant passés par les armes & allongés en même tems par les pertuisannes; & si l'escadron se replie, je laisse à penser s'il tiendra un instant sans y laisser la moitié de son monde. Je ne sçai si en rapportant simplement cette objection, sans autrement la réfuter, ce ne seroit pas assez pour en faire connoître la foiblesse: car de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne sçauroit éviter de former des angles; puisque tous les corps de cavalerie ou d'infanterie sont angulaires, & ils ne sont défectueux ou foibles que lorsqu'on les range sur un carré parfait. On verra qu'en bien des endroits le Critique ne s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections suivantes. A l'égard du choc des deux armes contre ma colonne, elles fortifient plutôt mon Système, & en font connoître la force insurmontable, bien loin de l'affoiblir. - L'oserons-nous avancer? En vain cherchera-t-on des raisons contre mon principe, je doute que personne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai.

Je ne touche point à ses autres remarques, qui prêtent un peu le flanc, il faut nécessairement que je me borne à une très-petite partie: je laisse ce champ à M. de Vadicourt, ancien Mousquetaire de la première Compagnie du Roi, & à M. de Robert, tous les deux formés de ma main dans la science des armes: car sans que je m'en mêle, ils ont tous les deux travaillé à une réponse à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le jugent à propos; supposé que le sçavant Officier Hollandois ne soit pas satisfait de la mienne, dont je serois très-fâché, ne desirant rien davantage que de mériter son estime par une bonne défense, & rien ne fait plus d'honneur que d'avoir affaire à d'habiles gens.

Tout ce qu'il allègue dans la page 104. a été ruiné & réduit à rien

dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* & dans mon Commentaire, & cependant il supprime universellement mes preuves & mes raisons qui le combattent; ce qui est contraire, ce me semble, aux règles & à l'exactitude critique. Il ne produit ma colonne que seule, sans nul appui, au milieu d'une rase campagne, la trouvant trop forte & trop respectable enchaînée & flanquée de mes bataillons. En cela il a raison, & la fait attaquer ainsi isolée par un ou deux bataillons & escadrons, & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec honte. Il prétend, sans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impraticable à la cavalerie, qu'elle embrassera ou se repliera sur la colonne de toutes parts en tête & sur les deux faces, qu'il appelle *flancs*. Je le prie de souffrir que je lui demande si ce repliement est une manœuvre qui se puisse faire en un instant? Et quand même les escadrons & ces bataillons auroient le tems de le faire, les mouvemens en tous sens de la colonne sont-ils si légers, si rapides & si subits, qu'elle aura percé ce qui attaque en tête avant qu'on y ait pris garde. Je laisse à juger si les deux aîles qui auront replié se trouveront à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre le feu prodigieux de ma colonne, dont quatre rangs voient les cavaliers tout à leur aise? & il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit exposé au feu de dix hommes, sans compter les pertuisannes, qu'on ne sçauroit aborder. Ma colonne n'a point de flancs. Je prie mon Censeur de s'en souvenir, puisqu'elle est également forte à mes faces & au front, ou à la tête par où elle choque, sans compter mille autres avantages; au lieu que celui, qui attaque, n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes: car pour les feux on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'infanterie qu'il me fait opposer selon la méthode Hollandoise. A l'égard de celui de la cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle, il le sçait bien lui-même.

Qu'on remarque bien que pour me combattre isolé, il me fait attaquer par la cavalerie & par l'infanterie, ne trouvant pas qu'il soit bien aisé de prendre ma colonne dans une ligne, & en cela je le tiens très-raisonnable, mais il l'est moins, ce me semble, de vouloir m'accabler par tant de diverses sortes d'armes: car ce n'est pas vaincre un ennemi que de l'environner, que de se refuser à lui & de le combattre au loin, par le nombre des feux & extrêmement supérieurs. Il percera deux, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il succombe, sans qu'on puisse se glorifier de l'avoir vaincu. Ce qu'il y a de certain dans cette Critique, c'est que l'Auteur convient par tout de la supériorité & de la force de ma colonne, & par conséquent de celle de l'infanterie qu'on ignoroit auparavant. C'est là le but que je m'étois proposé, & que j'ai enfin atteint. M. le Marquis de Santa-Cruz a de même réussi dans  
cet-

cette recherche, ce qui paroît dans ses Ouvrages, sans que nous aions pris des mesures ensemble pour délivrer les gens de guerre de l'erreur où ils se trouvoient à l'égard de la force de l'infanterie. Nos Systèmes sont assez différens, mais les principes sont les mêmes. Cet habile Auteur militaire convient que toute la force consiste dans la profondeur de ses files, & des armes de longueur mêlées avec les courtes. Le Critique demeure d'accord de tout cela, & du mélange de ses armes, puis on voit visiblement par tout ce qu'il dit qu'il est forcé de convenir qu'en effet cette profondeur & ses armes sont tout ce qu'on peut opposer de plus redoutable au nombre & à la valeur. Comme il sçait parfaitement son infanterie, il embrasse ce sentiment, & en même tems la colonne. Je conseille aux gens de guerre de lire cette Critique, où je renvoie mon lecteur : elle mérite son attention & fait honneur à son Auteur. Voici comme il parle dans la page 106.

„ Quoi, direz-vous ! cette cavalerie & cette infanterie que vous  
 „ venez d'opposer à un bataillon, qui ne fait qu'une section de la co-  
 „ lonne, n'y trouve nulle prise ! Ce bataillon est donc invincible, &  
 „ par conséquent la colonne l'est aussi. Non sans doute, mais pour en  
 „ venir à bout, je crois qu'on sera obligé de s'y prendre comme le  
 „ fameux Prince de Condé s'y prit à la bataille de Rocroi, où ne  
 „ pouvant avec sa cavalerie victorieuse tirer aucune raison de ce fa-  
 „ meux corps d'infanterie Espagnole qui faisoit front par tout, il  
 „ lui opposa de plus son infanterie. Ces deux armes étant jointes en-  
 „ semble, réduisirent à une capitulation honorable ce brave corps, qui  
 „ malheureusement s'enterra, dans cette occasion, avec cette haute  
 „ réputation que l'infanterie Espagnole s'étoit acquise depuis longtems,  
 „ & qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit obtenu de la gé-  
 „ nérosité de ce Prince, cette capitulation, sans le hazard, qui s'y op-  
 „ posa. Aussi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien armé & dis-  
 „ posé qu'il pût être, que ce seul parti à prendre pour se tirer heureu-  
 „ sement d'affaire. A la vérité d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trou-  
 „ vé supérieur en armes : d'infanterie à infanterie, il auroit pu se trou-  
 „ ver égal ; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensem-  
 „ ble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur. Car  
 „ si l'épée de la cavalerie & ses autres armes n'avoient pas été capa-  
 „ bles de faire ouverture dans ce corps pour le rompre, les mousquets  
 „ de l'infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La colonne entière ou  
 „ une de ses sections, se trouvant dans la nécessité de combattre tout  
 „ à la fois, & la cavalerie & l'infanterie agissant de concert, elle ne  
 „ se tireroit pas mieux d'affaire que ne fit ce corps Espagnol. C'est  
 „ bien assez que de seul à seul, elle puisse avec raison se vanter de quel-  
 „ que chose.

Lorsqu'on a entrepris de réfuter un Système dans ce qui nous  
 par

paroît défectueux, & de louer ce qui mérite de l'être, il est bon de l'examiner avec toute l'attention possible, & plutôt trois fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonstratif. Je me les suis faites à moi-même, n'en trouvant point de faites par d'autres. Je l'ai déjà dit plus haut, il falloit donc les transporter dans la Critique, & les considérer placées dans leur Système, liées avec leurs principes généraux & avec leurs conséquences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela, mais je crois que dans cet état on n'auroit scû comment s'y prendre, la vérité ne donnant aucune prise: faute d'avoir embrassé ce parti, mon Censeur me donne un très-grand avantage sur lui: il eût été forcé d'avouer que ma colonne est invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le soit pas, & se met à grands frais de raisonnement pour cela. *Non sans doute*, dit-il, & il tire ses preuves de l'exemple du bataillon carré des Espagnols à la bataille de Rocroi. Ni cet exemple, qui n'est pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favorables. Il eût été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce bataillon si fameux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma colonne, & par-là il me met en état de rétorquer son bataillon contre lui. Il y a même une espèce de contradiction dans ce qu'il avance, parce que ce bataillon & ma colonne sont deux choses bien différentes. Celle-ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraise de ses pertuisannes; mais le carré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est tout couvert; & les piques en ce tems-là, comme dans le nôtre, lorsqu'elles étoient en usage, étoient défectueuses, comme je l'ai prouvé, & il en demeure d'accord, & avoué en même tems que mes pertuisannes sont plus avantageuses & plus parfaites, & en plus petit nombre. D'ailleurs ce bataillon carré étoit à centre vuide, mais ses files étoient sur plus de profondeur que les nôtres, qui ne sont que de quatre. On peut juger de-là si ceux qui ont proposé de combattre de la sorte, entendoient bien l'infanterie; le Critique habile s'en moque.

Je suis grandement surpris qu'il n'ait pas pris garde qu'il n'y a point de conformité entre ce bataillon carré & ma colonne. C'est opposer un corps parfait à un autre qui ne l'est pas, & dont la manière de combattre & de se ranger est toute différente. Je le supplie de bien examiner cela, pour voir si je pense juste. Ma colonne est en état de se rompre, de se partager & de se défendre en tous sens, & pour ainsi dire, par pièces; au lieu que le bataillon carré ne sçauroit le faire sans se perdre. Il ne peut combattre qu'en défensive & fixe dans son terrain, c'est opposer la lenteur & la pesanteur à un corps léger, actif, violent dans le choc, & capable d'attaquer sur toutes sortes de faces, & d'achever son œuvre avec bien plus de vitesse & bien moins de tems qu'il n'en faut pour se disposer & se replier sur elle. Rien de tout cela ne se rencontre dans le bataillon carré vuide.

Je



Je vais faire voir qu'il se contredit manifestement, en accordant à ma colonne attaquée les mêmes avantages qu'au bataillon Espagnol, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en ait tant. *A la vérité*, dit-il, *d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes: d'infanterie à infanterie, il eût pu se trouver égal; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur.* Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement. Il déclare dans ce qu'il répond à une demande, qu'il suppose qu'on lui fait, que l'infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que reboucher contre un corps aussi bien ordonné que ma colonne, & contre des armes trop redoutables pour oser jamais les aborder, & finit ainsi après en avoir fait voir tous les avantages, *ce bataillon est donc invincible?* On lui avoué qu'on l'entend au pied de la lettre. La cavalerie, dit-il plus bas, ne sauroit l'attaquer non plus toute seule, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira contre ce bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort qu'on fasse. On ne lui conteste pas: on va voir dans un moment qu'il sera forcé de convenir qu'en effet elle est *invincible*. Mais si la cavalerie & l'infanterie sont, dit-il, jointes ensemble, qu'elles attaquent de concert, l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut faire. Qui ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces pour détruire, pénétrer & anéantir ce corps? Je veux qu'on bataillon se reple & attaque une partie de ma colonne, & que la cavalerie en fasse autant de son côté, la voilà enveloppée de toutes parts, le mal n'est pas grand: n'est-il pas vrai que partout où l'infanterie attaque, elle trouve la même résistance, les mêmes difficultés, & mêmes obstacles, les mêmes armes & la même profondeur dans les files; enfin tous les mêmes avantages que le Censeur m'accorde? N'attaque-t-elle pas seule de son côté; La cavalerie trouve les mêmes difficultés & les mêmes dangers du sien, & encore plus grands & plus insurmontables. Est-ce que ma colonne se trouve dénuée de quelqu'un de ces avantages pour être attaquée de la sorte? Je ne le vois pas: il nous fait bien comprendre, & en homme qui entend aussi bien la cavalerie que l'infanterie, les désavantages de toutes les deux contre mes colonnes, & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que je lui retorque ses preuves, & que je m'en serve contre lui-même; ainsi ma colonne ne perd aucun de ses avantages en se défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes. Je conclus de là que toutes les deux agissant de concert n'avanceront pas davantage.

Il me vient dans la pensée quelque chose de plus fort encore que ce que je viens de dire. La supériorité du nombre n'y fait rien, si elle est obligée de s'arrêter & de soutenir l'effort des deux armes, ou d'une

seule. Mettons qu'il faille plus d'un bataillon pour envelopper totalement ma colonne, bien entendu que l'on me combattra selon la méthode d'aujourd'hui, sur quatre de file, ou dix si l'on veut, il faut le supposer ainsi, que peut-il arriver de cela? sinon qu'on l'attaquera & qu'on l'embrassera entièrement. On ne sauroit la combattre ni lui opposer un plus grand nombre de monde que la grandeur de l'espace ou du carré qu'elle contient, & de deux corps qui combattent sur un front égal, aucun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne seront pas des files de quatre qui perceront des files de douze, & qui manqueront de pertuisannes, dont l'autre se trouve très-bien fourni. Alléguer le feu de ces bataillons minces, ne n'est pas, ce me semble, bien raisonner, ce feu n'a plus lieu lorsqu'on en vient aux mains. Et à l'égard de la cavalerie, ni ses épées, ni la vigueur de ses chevaux ne servent de rien, & c'est ce que j'ai prouvé plus haut en vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppose s'il veut deux bataillons & autant d'escadrons, & c'est beaucoup contre une seule colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un passage au centre par la célérité de mes mouvemens, il fasse recourber les deux ailes à moitié pour mettre moins de tems à m'environner, à m'ôter celui de percer. Je lui déclare qu'il ne gagnera rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire: car bien loin d'avancer au centre, je tournerai ma colonne sur l'une des ailes qui s'est avancée & qui s'est recourbée à moitié sur les flancs: manœuvre aussi aisée qu'on puisse faire, & en présentant une de mes faces au centre de ces deux bataillons. Je les romprai à l'une de leurs ailes, & la prendrai ensuite en flanc par la face opposée; & quand l'ennemi diminueroit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le remède; & s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre sans qu'il puisse avoir le tems de se recourber: car quant à ses escadrons, ils ne m'empêcheront pas d'aller. Je l'ai démontré en mille endroits de mon Commentaire.

Je serois fort surpris, si l'habile Officier Général Hollandois trouvoit quelque moyen pour échapper aux embarras que je lui propose, & qu'il révoque en doute des vérités si palpables.

Voici une autre objection du Critique, qui n'est pas nouvelle, une plus que toutes les autres qui m'ont été faites, dont les débris & les ruines se trouvent par tout dans mon Commentaire. Cela m'empêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Censeur, dont j'estime infiniment le savoir, & qui ne pèche quelquefois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

*Je conviens encore, dit-il, que tant qu'il agira de pied ferme, (notez qu'il ne se borne qu'à l'attaque environnante de ma colonne,)*

*il*

*il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'infanterie qui agira sur un grand front, ni sur la cavalerie, qui laissant là les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raison est qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déjà fort petit, ne sçauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens.* Il me pardonnera si je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous sommes à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en sçauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne. N'ai-je pas donné une Figure dans mon Traité de la Colonne, qui fait voir clairement que les feux de mes faces sont obliques? S'il suppose que le bataillon mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me servira de tout son feu à une certaine distance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoître l'activité & la légèreté de ma colonne dans les mouvemens, & la pesanteur de son bataillon mince dans les siens, ou à grand front. Je marche droit à ce bataillon flottant & chancelant, je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien: car d'échapper à sa sphère d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux & de la cavalerie, car il met de tout contre ma colonne, je me partagerai en deux, & je leur opposerai des files de douze contre d'autres de quatre.

Le Censeur devoit un peu mieux développer ses autres raisonnemens, qui sans ce défaut paroïtroient plus solides. J'ai déjà dit que son feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma colonne. Quant à sa cavalerie qui m'aborde & s'abandonne sur moi, non aux faces, mais aux angles; ces angles, qu'il allègue, sont, selon moi, une imagination, puisqu'ils n'offrent aucune prise par leur petitesse, & il le fait voir lui-même: car il dit que si mon front, c'est-à-dire la tête de ma colonne, est petit, les angles le sont aussi. Ils échappent donc à la cavalerie: comment s'y prendra-t-on pour les attaquer? Il ajoute que le feu de mon front est fort peu redoutable, par la raison que je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant fort petit, je ne sçaurois *toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens.* Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je qu'ils me passent par les armes, s'ils se plaisent à ce jeu? J'irai à eux, s'ils n'ont pas envie de venir à moi: mon feu est-il perpendiculaire? Du moins celui de mes faces ne sçauroit l'être: & ne voient-elles pas le bataillon à grand front qui me canarde? Elles le voient tout entier, & par un feu oblique. Ma compagnie de grenadiers, qui me sert de réserve, est-elle comptée pour rien? J'avoue que mon feu est par rangs; mais il n'est pas moins fourni, moins vif & moins uni que celui des pelotons: car tous mes rangs tirent les uns après les autres par la méthode que j'ai donnée. Si l'on m'aborde, les pelotons demeurent dans le silence; qui peut en disconvenir?

Écoutez encore notre Critique éclairée. *Une autre raison*, dit-il, *c'est que son feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queue, de sorte qu'il ne peut y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre.* Le Censeur ne prend pas garde que mes Officiers sont beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le sont dans un bataillon à grand front ou rarefié, qu'on me passe cette expression, à cause de la grande profondeur de mes files. Est-il bien difficile aux soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers qu'ils ont devant eux, & dont on peut partager à chacun un certain nombre de files? On pourroit bien plutôt retorquer ce défaut au bataillon à grand front qu'à ma colonne. Cette distribution de files à chaque Officier se pratiquoit chez les Grecs dans leur phalange, qui étoit de seize de profondeur, & les Officiers étoient à la tête comme les miens, qui bordent toute ma colonne. Il n'a pas pris garde que mes Officiers sont presque tous distribués au front & à la queue, & qu'ils bordent toute ma colonne comme un mur qui couvre tout. Ce qu'on remarque de plus admirable dans ma manière de la former, c'est que tout ce qu'il y a de vieux soldats & de plus brave borde ma colonne, & enferme en dedans ce qu'il y a de plus mauvais & de moins expérimenté: il n'a pas coûté davantage à M. de Robert; qui a découvert cette belle & sçavante évolution, de la former de la sorte, que s'il l'avoit fait autrement. Suppose-t-on que ma colonne n'est composée que de soldats de recruë, qu'ils ne sont ni aguerris ni disciplinés, & qu'ils ne sçavent pas ce qu'ils ont à faire en présence de l'ennemi, & qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rang? Faut-il la voix de Stentor pour se faire entendre dans un si petit espace, pour avertir les soldats de ce qu'ils doivent faire? Ces objections sur de telles suppositions me paroissent bien foibles: après avoir très-bien prouvé la force & l'excellence de ma colonne, mon Censeur ne peut pas avoir oublié qu'elle est couverte & fraisée par tout de mes pertuisannes, & cependant il raisonne comme s'il n'y en avoit qu'un seul rang, & revient sans cesse à ses feux qui sont la chose du monde qui m'inquiète le moins. Il prétend que mon premier rang sera détruit, & parmi les morts ou blessés, avant qu'il puisse joindre son foible & mince bataillon, qui ne sçauroit résister un instant contre la violence de mon choc. Il faudroit pour cela que mes soldats ne tirassent qu'avec de la poudre mouillée contre de la sèche, & qu'ils ne chargeassent qu'avec de menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des alouettes ou des étourneaux, & véritablement on ne sçauroit en faire guères plus de cas, lorsqu'on combat selon la méthode que nous suivons. Je crois l'avoir démontré dans mes Ouvrages, & contre tous mes Censeurs, en repous-

repoussant toutes les attaques qu'on a livrées contre mes principes. Il me semble qu'il n'y a guères d'apparence que l'on parvienne à une connoissance plus exacte de la force de l'infanterie, & que l'on trouve une méthode plus excellente que la mienne pour résister à toutes sortes d'efforts; puisque jusques ici on n'a rien trouvé ni pû découvrir qui puisse attaquer solidement mon Système.

Malgré toutes les attaques que mon Critique m'a fait essuier de la manière du monde la plus honnête & la plus civile, où il paroît même que les préjugés de la coutume n'ont aucun pouvoir sur lui, & qu'il se moque de la vénérable routine; malgré tout cela, dis-je, il avouë qu'on ne sçauroit combattre sur des principes plus certains que ceux que je propose. Voici ce qu'il dit des avantages de la colonne.

*Je ne sçai si ces remarques ne fussent pas, dit-il, pour nous faire juger des avantages qu'on pourroit tirer d'une infanterie formée à tous égards sur le modèle de ce bataillon (la colonne) qui fait notre sujet. En voici au moins quelques-uns qui, selon moi, se présentent naturellement, & dont le premier pourra servir de fondement aux autres. Cet avantage est que ce bataillon est impénétrable à la cavalerie, qu'en même tems il est en état de rompre tout autre bataillon qui ne sera pas armé comme lui & qui ne combattra pas sur les mêmes principes, & qu'un tel bataillon est en état de passer par tout, soit plaine, soit pays fourré. Si c'est plaine, il n'a qu'à marcher sur la cavalerie qu'il trouve sur son chemin, couvert de ses armes de longueur. Son feu servi avec modération & à propos est seul capable de l'écarter. Si l'infanterie y tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'est pays fourré, où l'infanterie ennemie se servant de ses avantages, se couvre d'une haie ou autre chose semblable, pourvu qu'elle soit accessible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce bataillon semble être destinée. Après avoir essuyé une seule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puisse faire du mal, obligeant ainsi l'ennemi à quitter son poste, il le franchira aussitôt, & tombera brusquement sur tout ce qui tient ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en prenant quelques précautions de plus, il n'a qu'à agir de même pour atteindre au même but.*

Je ne le chicanerai donc pas dans ce qu'il dit à l'égard de la cavalerie, il n'y a qui que ce soit des habiles gens qui ne lui applaudisse; comme ils ont fait dans ce que j'en ai dit dans mon Commentaire, ses réflexions sont très-judicieuses & très-solides. Je ne sçauois mieux terminer cette Préface qu'en copiant le passage tout en entier; il est long, mais très-instructif & très-nécessaire.

„ Malgré le respect, que la cavalerie de nos jours a marqué  
„ pour le feu, la pique ou la baïonnette de l'infanterie, dit cet ba-

„ *bile Officier*, comme cette dernière combattoit toujours sur un  
 „ grand front & sur peu de hauteur, incommode dans les mouve-  
 „ mens faciles à rompre, on n'a pas laissé de tenir constamment  
 „ pour maxime, qu'une armée de beaucoup inférieure en cavalerie,  
 „ bien que supérieure en infanterie, doit éviter les plaines, &  
 „ qu'ainsi pour remédier à cet inconvénient, il faut tâcher d'avoir  
 „ non seulement une bonne cavalerie, mais de l'avoir surtout éga-  
 „ le, si ce n'est pas supérieure, à celle de l'ennemi. De là cette  
 „ attention de préférence sur cette arme, la grande quantité qu'on en  
 „ a voulu avoir, & les dépenses excessives, tant pour sa levée, que  
 „ pour son entretien. De là cette grande consommation de fourrage,  
 „ qui faute de magasins suffisans décide du succès de toute une cam-  
 „ pagne, & souvent de toute une guerre. De là la nécessité de dé-  
 „ camper, faute de subsistance, en quittant un poste important. De  
 „ là l'impuissance d'entreprendre un siège, d'en tenter la levée, de  
 „ fournir amplement les places attaquées ou menacées, & d'attaquer  
 „ ou de soutenir un poste de pais fourré ou d'un retranchement faute  
 „ d'une nombreuse infanterie.

Ce qu'il  
 faut faire  
 pour se  
 passer d'en  
 avoir tant.

„ Voulez-vous remédier à tout cela? Voulez-vous ne pas être obli-  
 „ gé de vous cacher dans des pais fourrés ou derrière des retranche-  
 „ mens? Voulez-vous avec confiance vous produire en rase campa-  
 „ gne? Aiez de cette infanterie qui passe par tout. Aiez sur elle cette  
 „ attention de préférence, diminuez le nombre excessif de cette cava-  
 „ lerie qu'on a vû poroître, fixez-le hardiment à la moitié. Quand ce  
 „ seroit moins encore, vous en avez suffisamment pour votre usage.  
 „ Vous trouverez par-là le moien d'augmenter considérablement votre  
 „ infanterie & le nombre de vos combattans, sans qu'il vous en coûte  
 „ davantage. Deux escadrons de moins, faisant ensemble trois cens  
 „ combattans, qui ne peuvent vous servir que dans certaines occa-  
 „ sions, vous donneront un bataillon de six cens combattans, qui  
 „ pourront vous servir par tout. Cette diminution de votre cavalerie  
 „ vous épargnera des sommes considérables, bien des peines & un  
 „ tems infini, qu'il faut pour l'établissement de vos magasins, à l'en-  
 „ trée de la campagne. Elle vous donnera la facilité de prévenir l'en-  
 „ nemi & de vous saisir d'un poste, dont le succès de la campagne  
 „ dépendra. Par-là vous serez en état pendant le cours de la cam-  
 „ pagne d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à decamper le  
 „ premier, chose dont vous pouvez tirer souvent de très-grands avan-  
 „ tages, tant pour l'offensive que pour la défensive. Il y a plus.  
 „ Cette augmentation de votre infanterie vous rendant si considéra-  
 „ blement supérieur en infanterie à votre ennemi, vous serez le maître  
 „ d'entreprendre plus facilement des sièges, d'en tenter la levée, de  
 „ fournir amplement vos places attaquées ou menacées, de conserver  
 „ su-

» sûrement vos postes, & de faire quitter facilement à l'ennemi ceux qu'il occupe.

Il eût été à souhaiter pour l'instruction de ceux auxquels les gros Livres font peur, qu'il n'eût pas été si laconique en cette rencontre: il eût trouvé encore d'excellentes choses à dire sur cette matière, du moins eût-il pu renvoyer son lecteur à mon Commentaire, & citer les endroits où se trouvent les raisons dont il se sert, & desquelles il a profité en faveur de mon sentiment, n'en ayant extrait que la moindre partie: car rien n'importe plus aux Princes & aux hommes d'Etat, comme aux gens de guerre, que de mettre toute leur attention à lire & à bien méditer ce que je dis du trop grand nombre de cavalerie. S'ils prennent cette peine, ils ne feront pas un moment en suspens à l'égard de l'erreur où toutes les Puissances de l'Europe sont encore sur ce prodigieux nombre de cavalerie: car qui est-ce qui ne voit pas, par les deux longues guerres dont nous avons été les témoins, que ce nombre exorbitant de cavalerie étoit inutile? Il n'y a ~~plus~~ plus de soixante ans qu'elle étoit plus foible de plus de la moitié, & M. de Turenne trouvoit encore qu'il y en avoit trop, ne se souciant pas trop de la supériorité de cette arme, la faisant même attaquer par son infanterie, & suppléant à sa foiblesse par des pelotons de mousquetaires entrelassés parmi elle pour la soutenir, tant il mettoit de confiance en son infanterie, qu'il mettoit à tout.

Qu'on ne s'avise pas de me citer la Maison du Roi, si brave, si ferme & si intrépide, la seule peut-être au monde, tranchons le mot, l'unique, qui puisse se vanter d'être pure & nette en son honneur & sans nul reproche. Ce sont sans doute les plus braves & les plus valeureux hommes du monde, & si pleins d'honneur, que je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit rien vu de semblable. Je prends le mot d'honneur dans toute son étendue, c'est-à-dire dans tout ce que le militaire a de vertueux & de digne d'être estimé. Qui est-ce de toutes les nations de l'Europe qui ne souscrive à tout ce que je dis? Qu'on ne me la cite pas, encore une fois, cela ne prouveroit rien contre moi.

Seroit-il impossible de former, de discipliner & d'inspirer un semblable & même honneur dans tout ce qu'il y a de cavalerie au monde? Non sans doute il ne le seroit pas: est-ce que ces hommes qui la composent sont paîtris d'un autre limon que nous ne le sommes? Il est donc possible de former des hommes semblables, & de leur influencer le même esprit & le même honneur. Il en est ainsi de l'infanterie, & il est même plus aisé de la rendre encore plus redoutable, par de bonnes loix & une discipline mieux entendue que celle qui est en usage, qui ne consiste uniquement qu'au maniement des armes, comme si cela suffisoit.

Celi-

Celle des Prussiens, dont on parle tant, est plutôt une discipline de corps que d'esprit, comme celle de tous les autres. Nous avons rejeté tout cela, nous en avons ôté, pour ainsi dire, tout le mécanisme, & formé un Système tout nouveau de discipline militaire sur des principes & une méthode plus simple & plus aisée à pratiquer, & infiniment plus assurée pour former de braves soldats & des Officiers capables de les commander, & d'inspirer aux uns & aux autres cet esprit & cet honneur qui nous portent aux grandes actions & à fuir les mauvaises: car par ma discipline on va de soi-même à la connoissance des grandes parties de la guerre.

Il ne me seroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi certains régimens, qui ne sont pas mieux disciplinés ni mieux dressés que les autres, conservent depuis très-longtems je ne sais quel esprit & quel honneur qui les porte à s'exposer aux plus grands dangers, & à ne rien craindre, & surtout en France, comme entre autres le régiment de Navarre & la Vieille Marine, qui, semblables à la Maison du Roi: sont sans peur & sans reproche & d'une hardiesse inconcevable, qui attaquent tout sans délibérer, quelque nombre qu'il se présente, & en viennent toujours à bout. C'est un esprit particulier, diront quelques-uns, & je suis de leur avis, & le souvenir de tant de belles actions qu'ils ont faites qui les anime, & les Officiers comme les soldats se les transmettent les uns aux autres, & pensent toujours à bien faire pour ne point perdre une réputation si précieuse & si digne d'être conservée. Le souvenir de ces actions, & l'estime comme la confiance que les Généraux ont en eux dans les affaires qui sont dans leur crise, tout cela fait un effet surprenant dans leur esprit & leur élève tellement l'ame, qu'il n'y a rien qu'ils ne surmontent, sans qu'on puisse dire que la discipline & les loix militaires y aient la moindre part; mais s'il ne restoit plus aucun des vieux Officiers qui entretenissent ces braves hommes dans cet esprit, il seroit à craindre qu'ils ne le perdissent absolument. Je l'ai déjà dit, & j'ose le répéter. Je crois avoir heureusement découvert & tiré de l'oubli, après tant de siècles, cette admirable discipline, ce bel art de former de braves soldats & des armées obéissantes, pleines d'honneur, & capables de tout oser & de tout entreprendre. Il me seroit aisé de prouver par une infinité d'exemples anciens & modernes, qu'il n'est rien de plus facile que d'introduire dans les troupes & dans les armées la discipline la plus sévère & les remèdes les plus amers pour les porter aux vertus guerrières, sans craindre les suites d'une trop grande sévérité, qui est toujours moins dangereuse que celles qui naissent d'une trop grande mollesse à ne point changer ce qui est capable de tout perdre.

L'Empereur Aurélien, sans remonter plus haut, manqua-t-il son coup lorsqu'il pensa à rétablir la discipline Romaine dans ses armées, dans



dans un tems où la corruption, la défobéiffance, l'efprit féditieux, le luxe, la molleffe & l'ignorance des armes étoient montées au plus haut degré d'oubli & de mépris, & cependant il en vint heureufement à bout par la rigueur des châtimens; ce qui ne fit que leur donner une crainte qui les empêcha de fortir de leur devoir, & les porta aux actions les plus extraordinaires par l'efpérance de monter à tous les degrés de la milice & aux biens de fortune, qui doivent les fuivre, & fur lesquels on comptoit auffi sûrement, qu'on étoit affûré de la grandeur des châtimens. Cet habile Guerrier, comparable aux plus grands de l'antiquité, conçut très bien qu'on ne pouvoit être trop excelfif à châtier les fautes comme à récompenser les belles actions. Où trouver des hommes comme celui-là, & qui aient autant de capacité, de courage & de fermeté pour introduire une telle difcipline dans des armées auffi corrompues & auffi mutines que celles de ce tems-là? Cela tient prefque du prodige, mais ce n'en feroit pas un dans ce tems-ci. Ce grand homme eut pourtant le bonheur de réuffir dans un fi grand defsein. Il n'étoit alors que Général des armées de l'Empereur Valerien, & devint enfuite Empereur lui-même par fa vertu & fes grandes actions, dont fa vie eft toute remplie.

Peut-être conviendrait-on, fi j'avois produit ma difcipline, que par mes loix militaires j'empêche qu'elle ne fe relâche jamais, pour peu d'attention que le Prince y veuille donner. Je l'ai accommodée au tems où nous vivons, aux mœurs, à l'humeur de la nation & à la nature de nos armes, aufquelles j'ai fait quelque changement, comme dans la manière de fe ranger & de combattre pour une plus grande perfection.

Une difcipline imparfaite fans principes & fans méthode, fait que les corps, qui font braves aujourd'hui, comme difent les Efpagnols, fuiront demain comme des lâches & des miférables qui mériteroient d'être décimés, & s'ils ne le font pas, on peut compter qu'une autrefois ils feront très-dignes de l'être, & pour ne l'avoir été, la mode en étant perdue, ils sauteront à une troifième faute femblable; ce qui fait qu'ils dégénèrent peu à peu, & s'accoutument aux mauvaiſes actions, & oublient les bonnes par l'impunité.

La paix, ce bien fi juſtement defiré par tous les peuples, deviendrait un mal infiniment plus grand que ne l'eſt la guerre, fi l'on ne faifoit obſerver la difcipline avec la dernière ſévérité par tous les moïens que les Romains mettoient en uſage; c'eſt dans la paix qu'on doit animer les vieux Officiers par des careſſes & des récompenſes, pour tâcher de les retenir & empêcher qu'ils ne ſe retirent, & enflammer l'émulation par les grâces accordées à ceux qui s'y oppoſent, & par-là on conſerve les Officiers de mérite & l'on en forme d'excellens qui leur ſuccèdent. Sans cet expédient, on doit être affûré que tout ſe trouvera être tombé en décadence lorſque la guerre recommencera.

*Tome VI.*

g

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.



### L I V R E S I X I E M E.

<b>C</b> HAPITRE PREMIER. Combien il y de sortes de Gouvernemens, & comment elles se forment. Origine de la Monarchie.	1
CHAP. II. Origine & chute de l'Aristocratie. Changement de l'Oligarchie en Démocratie, & de la Démocratie en Monarchie. Eloge du Gouvernement de Sparte établi par Lycurgue.	6
CHAP. III. République Romaine. Prétrogatives des différens Ordres qui la composoient.	8
CHAP. IV. Milice des Romains, levée de troupes, légion, armes des différens corps qui la composoient.	12
CHAP. V. Castramétation des Romains.	17
CHAP. VI. Fonctions des soldats Romains dans leur camp.	20
CHAP. VII. Peines & récompenses.	23
CHAP. VIII. Des Républiques de la Grèce, celles de Crète & de Lacédémone.	27
CHAP. IX. République de Carthage. Comparaison qu'en fait l'Auteur avec celle des Romains.	32

### L I V R E V I I.

CHAP. I. Situation de la ville de Leonte en Sicile.	38
CHAP. II. Traité de paix passé entre Annibal, Général des Carthaginois, & Xénophonés, Ambassadeur de Philippe Roi de Macédoine.	39
CHAP. III. Demetrius de Phare persuade à Philippe Roi de Macédoine de jeter du secours dans Ithome, forteresse de Messène. Sentiment contraire d'Aratus.	40
CHAP. IV. Antiochus prend la ville de Sardes par l'industrie de Lagoras de Crète.	41

### L I V R E V I I I.

CHAP. I. Réflexion sur les étages. On fait mal d'ajouter foi trop légèrement.	44
CHAP. II. Grandes actions des Romains & des Carthaginois, constance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entreprises. Utilité d'une Histoire générale.	46
CHAP. III. Marcus Marcellus attaque avec une grande armée l'Achradine de Syracuse. Description de la sambuque. Inventions d'Archimède pour empêcher l'effet des machines de Marcellus & d'Appius.	47
CHAP. IV. Philippe fait empoisonner Aratus. La modération de celui-ci, & les honneurs qu'on lui fit après sa mort.	50

## TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. V. <i>Prise de Lisse &amp; de sa citadelle par Philippe.</i>	51
CHAP. VI. <i>Achée assiégé dans la citadelle de Sardes, est livré à ses ennemis par la trahison de Bolis, &amp; condamné à une mort honteuse par Antiochus.</i>	52
CHAP. VII. <i>Annibal prend la ville de Tarente par surprise.</i>	57

### LIVRE IX.

CHAP. I. <i>De toutes les manières d'écrire l'Histoire, la plus utile c'est celle de raconter les faits.</i>	65
CHAP. II. <i>Siège de Capouë par les Romains après la bataille de Cannas. Annibal s'efforce en vain de le faire lever, &amp; s'avance vers Rome. Comparaison d'Epa-minondas avec Annibal, &amp; des Lacédémoniens avec les Romains.</i>	66
CHAP. III. <i>Si les Romains ont eu raison, &amp; s'il étoit de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses &amp; les ornemens des villes conquises.</i>	72
CHAP. IV. <i>Connoissances nécessaires à un Général d'armée.</i>	73
CHAP. V. <i>Description de la ville d'Agrigente en Sicile.</i>	79
CHAP. VI. <i>Harangue de Chlénéas contre la Maison de Macédoine.</i>	80
CHAP. VII. <i>Discours de Lyciscus, Ambassadeur des Acarnaniens, en faveur de Philippe Roi de Macédoine.</i>	82
CHAP. VIII. <i>Siège d'Egine.</i>	88
CHAP. IX. <i>Source de l'Euphrate, &amp; les pais que ce fleuve parcourt.</i>	ibid.

### LIVRE X.

CHAP. I. <i>Situation avantageuse de Tarente.</i>	90
CHAP. II. <i>Diverses actions de Publius Scipion.</i>	91
CHAP. III. <i>Plainte des Egyptiens contre les Romains.</i>	106
CHAP. IV. <i>Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres Dynasties de l'Asie. Richesses surprenantes du palais du Roi des Mèdes à Ecbatane. Expédition d'Antiochus contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes.</i>	106
CHAP. V. <i>Claud. Marcellus &amp; Crispinus Consuls tués faute de connoissance de la guerre. Un Chef pour l'ordinaire ne doit pas se trouver aux combats particuliers. Eloge d'Annibal.</i>	110
CHAP. VI. <i>Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagna les Espagnols au peuple Romain. Edecon, Indibilis &amp; Mardonius, Rois dans l'Espagne. Il faut plus d'habileté &amp; de prudence pour bien user de la victoire que pour vaincre. Réflexions de Polybe à ce sujet. De quelle manière Asdrubal, frère d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, sortit d'Espagne. Générosité de Scipion en refusant le Roiaume d'Espagne, que lui déferoient les peuples de cette contrée.</i>	112
CHAP. VII. <i>Expédition de Philippe contre Attalus. Digression sur les signaux.</i>	117
CHAP. VIII. <i>Comment les Aspasiens Numides passent par terre dans l'Hircanie.</i>	122
CHAP. IX. <i>Victoire d'Antiochus sur Euthydème, qui s'étoit révolté.</i>	ibid.

## LIVRE XI.

CHAP. I. <i>Victoire des Romains sur Asdrubal, frère d'Annibal.</i>	124
CHAP. II. <i>Harangue faite aux Etoliens sur leur guerre avec Philippe.</i>	127
CHAP. III. <i>Sentimens de Philopœmen sur la façon des armes. Bataille de Mantinée.</i>	129
CHAP. IV. <i>Eloge d'Annibal.</i>	135
CHAP. V. <i>Défaite d'Asdrubal, fils de Giscon, par Pub. Scipion.</i>	<i>ibid.</i>
CHAP. IV. <i>Scipion réprime une sédition qui s'étoit formée parmi ses soldats.</i>	138
CHAP. VII. <i>Indibilis est défait en bataille rangée.</i>	142
CHAP. VIII. <i>Antiochus rétablit Euthydème dans sa première dignité. Expéditions d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Asie.</i>	144

## LIVRE XII.

CHAP. I. <i>Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique &amp; sur l'Isle de Corse.</i>	146
CHAP. II. <i>Particularités sur les Locriens.</i>	148
CHAP. III. <i>Deux sortes de faussetés à distinguer dans une Histoire.</i>	149
CHAP. IV. <i>Timée ne mérite aucune créance ni sur Démocharès, ni sur Agathocles, Tyran de Syracuse.</i>	150
CHAP. V. <i>Loi de Zaleucus.</i>	151
CHAP. VI. <i>Contradictions où est tombé Callisthène en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius.</i>	152
CHAP. VII. <i>Motifs qui doivent porter à la paix.</i>	155
CHAP. VIII. <i>Ce qu'il a manqué à Timée pour être bon Historien.</i>	156

## LIVRE XIII.

CHAP. I. <i>Franchise &amp; droiture des Achéens dans les affaires publiques.</i>	158
CHAP. II. <i>Portrait d'Héraclide.</i>	159
CHAP. III. <i>Force de la vérité.</i>	160
CHAP. IV. <i>Cruauté inouïe de Nabis, Tyran de Lacédémone.</i>	<i>ibid.</i>

## LIVRE XIV.

<i>Stratagème de Scipion pour ruiner, sans combattre, les armées d'Asdrubal &amp; de Syphax. Roi des Numides.</i>	162
---	-----

## LIVRE XV.

CHAP. I. <i>Perfidie des Carthaginois à l'égard des Ambassadeurs que Scipion leur avoit envoyés. Retour d'Annibal en Afrique. Bataille de Zama.</i>	170
OBSERVATIONS sur la bataille de Zama.	181
CHAP. II. <i>Traité de paix conclu entre les Romains &amp; les Carthaginois.</i>	192
CHAP. III. <i>Procédé injuste de Philippe &amp; d'Antiochus contre le fils de Ptolémée.</i>	194
CHAP. IV. <i>Mauvaise foi de Philippe à l'égard des Ciniens.</i>	195

TABLE DES CHAPITRES.		liij
CHAP. V. <i>Fin tragique d'Agathocles &amp; de toute sa famille.</i>		197

## LIVRE XVI.

CHAP. I. <i>Bataille navale entre Philippe Roi de Macédoine &amp; Attalus.</i>	204
CHAP. II. <i>Raison pourquoi plusieurs abandonnent leurs entreprises.</i>	209
CHAP. III. <i>Stratagème de Philippe pour s'emparer de Prinaffe.</i>	210
CHAP. IV. <i>Chose à remarquer dans la ville d'Iasse.</i>	ibid.
CHAP. V. <i>Retour de Scipion &amp; son triomphe. Mort de Syphax.</i>	211
CHAP. VI. <i>Philippe rétablit ses affaires, &amp; fait heureusement la guerre contre Attalus &amp; les Rhodiens.</i>	212
CHAP. VII. <i>Description d'Abyde &amp; de Seste. Siège de cette première ville par Philippe.</i>	213
CHAP. VIII. <i>Expédition de Philopœmen contre Nabis, Tyran de Lacédémone.</i>	217

## LIVRE XVII.

CHAP. I. <i>Le Sénat Romain déclare la guerre à Philippe Roi de Macédoine.</i>	219
CHAP. II. <i>L'homme est pire que les bêtes.</i>	227
CHAP. III. <i>Réflexions de l'Historien sur les pieux des Romains. Deux batailles entre Philippe &amp; Flaminius. Observations sur la phalange Macédonienne.</i>	ibid.
CHAP. IV. <i>On se trompe, quelque fin que l'on soit, quand on croit facilement.</i>	237
CHAP. V. <i>Conférence, à Lysimachie, entre le Roi Antiochus &amp; les Ambassadeurs Romains.</i>	238
CHAP. VI. <i>Mort de Scopas.</i>	240

\*\*\*\*\*

## AMBASSADES DE POLYBE.

I. <b>H</b> iéronyme de Syracuse, partie par sa propre imprudence, partie par de mauvais conseils, rompt le Traité qu'Hieron son aieul avoit fait avec les Romains, & fait alliance avec les Carthaginois.	245
II. <i>Ambassade des Romains à Ptolémée pour en avoir des grains.</i>	248
III. <i>Attalus après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athènes, persuade aux Athéniens de se liguier avec lui contre ce Prince. Honneurs qu'il reçoit dans cette ville.</i>	ibid.
IV. <i>Ordres que les Romains envoient à Philippe en faveur des Grecs &amp; d'Attalus.</i>	250
V. <i>Ambassades des Achéens &amp; des Romains aux Rhodiens.</i>	ibid.
VI. <i>Les Romains &amp; les Etoliens commencent à se brouiller ensemble après la bataille de Cynoscéphales. Conférence entre les Alliés &amp; Philippe, où la paix fut conclue. Indignation des Etoliens à ce sujet.</i>	251
VII. <i>La paix avec Philippe est ratifiée à Rome. Création de dix Commissaires pour régler les affaires de Grèce. Les Achéens demandent en vain de faire alliance avec les Romains.</i>	254
VIII. <i>Les Béotiens commencent à se détacher des Romains. Brachylles, Général des Béotiens, est tué par les partisans des Romains.</i>	255

liv TABLE DES AMBASSADES.

- IX. *Sénatusconsulte sur la paix faite avec Philippe. Les Etoliens seuls en sont inébran-  
tens, & le décrient. Un héraut dans les jeux Isthmiques, publie le Sénatuscon-  
sulté fait pour la liberté des Grecs. Réponse de Flaminius & des dix Commissai-  
res aux Ambassadeurs d'Antiochus, de Philippe & des Etoliens.* 256
- X. *Lucius Cornélius arrive auprès d'Antiochus.* 259
- XI. *Réponse des Béotiens aux Ambassadeurs de Philippe.* 260
- XII. *Ambassades des Epirotes & des Eléens auprès d'Antiochus.* *ibid.*
- XIII. *Après la prise d'Héraclée par les Romains, les Etoliens envoient plusieurs fois  
à Rome des Ambassadeurs, & sont enfin obligés de se rendre à la foi des Romains.  
Trompés par le mot de Foi, & instruits ensuite de la force de ce mot, ils sont ef-  
fraidés & rompent le Traité. Retour de Nicandre, envoyé par les Etoliens à An-  
tiochus, & sa conférence avec Philippe.* 261
- XIV. *Ambassade des Lacédémoniens auprès du Sénat Romain.* 263
- XV. *Le Sénat Romain reconnoît les services que Philippe avoit rendus à la Républi-  
que pendant la guerre contre Antiochus.* 264
- XVI. *Fêtes chez les Romains après une victoire. Réponse du Sénat aux Ambassa-  
deurs Etoliens.* *ibid.*
- XVII. *Ambassade des Athéniens auprès des Romains pour les Etoliens. Embarras  
où les propositions des Romains jettent les Etoliens.* 265
- XVIII. *Ambassade des Phocéens auprès d'Antiochus.* 266
- XIX. *Lettres du Consul Lucius.* 267
- XX. *Etroite alliance entre Eumène & les Achéens.* *ibid.*
- XXI. *Eumène assiégé dans Pergame, détourne les Romains d'accepter la paix pro-  
posée par Antiochus.* *ibid.*
- XXII. *Antiochus & les Romains attirent Prusias dans leur alliance.* 268
- XXIII. *Après le passage des Romains en Asie, Antiochus épouvanté envoie des Am-  
bassadeurs pour demander la paix. Les instructions qu'il leur donne tant pour le  
Conseil que pour Publius Scipion en particulier.* 269
- XXIV. *Paix entre Antiochus & les Romains, & à quelles conditions.* 271
- XXV. *Demandes d'Eumène & des Ambassadeurs dans le Sénat, réponses qu'ils en  
reçoivent.* 273
- XXVI. *Amynandre rétabli dans son Royaume, envoie des Ambassadeurs aux Scipions  
à Ephèse. Les Etoliens se rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Aperantie & de  
la Delopie. Ils tâchent, après la défaite d'Antiochus, d'apaiser la colere des  
Romains.* 278
- XXVII. *Les Romains assiègent Ambracie. Avarice d'un des trois Ambassadeurs Eto-  
liens.* 279
- XXVIII. *Ambracie après un assez long siège, se rend au Consul. Paix entre les  
Etoliens & les Romains. Articles du Traité.* 280
- XXIX. *En quel tems le Consul Manlius fit la guerre aux Galates.* 284
- XXX. *Moagètes Tyran de Chypre, ne se résout qu'à peine à préférer son salut à son  
argent.* *ibid.*
- XXXI. *Exploits de Manlius dans la Pamphylie & dans la Carie pendant la guerre  
des Gallo-Grecs.* 285
- XXXII. *Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs.* *ibid.*
- XXXIII. *Eposognat, Roi dans la Gallo-Grèce, exhorte en vain les autres Rois du  
même pays de se soumettre aux Romains.* 286

# TABLE DES AMBASSADES. 14

XXXIV. Piége que les Gaulois Tectosages tendirent à Manlius sous prétexte d'une conférence.	287
XXXV. Ambassades de toutes les nations de l'Asie vers Manlius. Traité de paix entre Antiochus & les Romains.	288
XXXVI. Les dix Commissaires régulent les affaires de l'Asie.	291
XXXVII. Les Achéens se brouillent avec les Romains. Ambassades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, & des Achéens à Ptolémée.	292
XXXVIII. Les Béotiens indifférents peu à peu contre eux les Romains & les Achéens.	293
XXXIX. Dispute entre les Lyciens & les Rhodiens.	294
XL. Ambassades de différentes nations à Rome contre Philippe. Ambassade des Romains vers le même Prince.	295
XLI. Conseil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, & pour répondre à des Ambassadeurs envoyés de plusieurs endroits. Deux factions parmi les Achéens, lesquelles avoient pour Chefs, l'une, Aristène & Diophane, l'autre, Philopæmen & Lycortas. <i>ibid.</i>	299
XLII. Différentes Ambassades vers les Romains. Ambassades des Romains auprès de Philippe & des Grecs.	300
XLIII. Conseil des Achéens donné aux Députés Romains à Clitor en Arcadie.	301
XLIV. Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. Il envoie son fils Demetrius à Rome.	302
XLV. Les Commissaires Romains arrivent en Crète & mettent ordre aux affaires de cette Isle.	303
XLVI. Plaintes des Ambassadeurs de la Grèce contre Philippe. Réponses que le Sénat Romain leur donna & à Demetrius fils du Roi de Macédoine.	306
XLVII. Philopæmen rompt les mesures que Titus & ses ennemis avoient prises contre lui.	307
XLVIII. Philippe sort des villes Grecques de la Thrace. Expédition de ce Prince contre les Barbares.	ibid.
XLIX. Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilés.	308
L. Commencement des malheurs de Demetrius fils de Philippe.	ibid.
LI. Différentes réponses du Sénat aux différens Ambassadeurs.	310
LII. Lycortas après avoir soumis les Messéniens, venge la mort de Philopæmen.	311
LIII. Lycortas rétablit les Messéniens dans leur premier état. Dissimulation des Romains à l'égard des Achéens. Sparte est attribuée à la Ligue d'Achaïe. Ambassade à Rome de la part des citoyens & des exilés de Lacédémone.	312
LIV. Rétablissement des bannis de Lacédémone refusé.	313
LV. Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Eumène & Ariarathe.	314
LVI. Eumène envoie ses frères à Rome. Promesses qu'ils reçoivent de la part du Sénat.	315
LVII. Pourquoi les Achéens choisirent pour Ambassadeurs vers Ptolémée Lycortas, Polybe son fils & le jeune Aratus.	316
LVIII. Sentimens généreux de Lycortas dans l'assemblée des Achéens. Députation au Sénat de la part de cette nation. Callistrates, un des Ambassadeurs, trahit sa République & tous les Grecs.	319
LIX. Eumène & Ariarathe font la paix avec Pharnace. Articles du Traité.	320
LX. Ambassade des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. Les Rhodiens amènent à Persée Laodice sa femme.	

# lvj      T A B L E D E S A M B A S S A D E S.

LXI. Indignation des Rhodiens contre le Decret fait par le Sénat de Rome en faveur des Lyciens.	320
LXII. Les Dardaniens députent à Rome pour demander du secours contre les Bastarnes & Persée.	321
LXIII. Les Béotiens se divisent imprudemment les uns des autres.	ibid.
LXIV. Sage politique d'Hégésiloque, Prytane des Rhodiens, pour conserver à sa nation l'amitié du peuple Romain.	323
LXV. Persée envoie des Ambassadeurs chez les Rhodiens pour sonder leurs intentions.	324
LXVI. Ambassades réciproques de Persée chez les Béotiens, & des Béotiens chez Persée.	325
LXVII. Faktion à Rhodes contre les Romains.	ibid.
LXVIII. Le Sénat ordonne que les Ambassadeurs de Persée sortent de Rome & de l'Italie.	327
LXIX. Persée, quoique victorieux, demande la paix & ne peut l'obtenir.	ibid.
LXX. Convention des Rhodiens avec Persée pour la rançon des prisonniers.	328
LXXI. Ambassade à Rome de la part d'Antiochus.	329
LXXII. Antiochus & Ptolémée envoient des Ambassadeurs au Sénat Romain.	ibid.
LXXIII. Ambassade des Rhodiens à Rome pour renouveler l'alliance & obtenir la permission de transporter les bleds.	330
LXXIV. Les Achéens assemblent leur Conseil pour Caius Popillius. On lui accorde la même prérogative à Therme dans l'Etolie. Division dans ce dernier Conseil. Délibération des Achéens sur l'Ambassade des Romains. Archon est fait Préteur, & Polybe Général de la cavalerie. Attalus demande aux Achéens que les statues autrefois érigées à son frère Eumène, soient relevées.	ibid.
LXXV. Division dans le Conseil des Acarnaniens.	333
LXXVI. Persée envoie une Ambassade à Gentius.	334
LXXVII. Nouvelle Ambassade de la part de Persée vers Gentius aussi inutile que les deux premières.	335
LXXVIII. Decret des Achéens pour secourir les Romains contre Persée. Polybe est choisi pour aller vers le Consul en qualité d'Ambassadeur. Ambassade vers Attalus; autre Ambassade des Achéens vers Ptolémée. Conférence de Polybe avec le Consul. Expédient de Polybe pour épargner à sa patrie de grandes dépenses.	336
LXXIX. Ambassade des Cydoniates, qui étoient dans Crète, vers Eumène.	338
LXXX. Deux Ambassades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre au Consul dans la Macédoine. Marcius trompe les Rhodiens. Imprudence & légèreté de ces Insulaires.	ibid.
LXXXI. Comment se conduisit Antiochus après la conquête de l'Egypte. Différentes Ambassades qu'il y trouva.	340
LXXXII. Conférence des Ambassadeurs de la Grèce vers Antiochus après la conquête de l'Egypte. Raisons sur lesquelles les Rois de Syrie appuient leurs prétentions sur la Cœlesyrie.	341
LXXXIII. Antiochus envoie des Ambassadeurs & de l'argent à Rome.	342
LXXXIV. Conférence des Ambassadeurs Rhodiens avec Antiochus, en Egypte.	ibid.
LXXXV. Préparatifs de Persée contre les Romains. Différentes Ambassades de ce Prince vers Gentius, Eumène, Antiochus & les Rhodiens.	343
LXXXVI. Deux Ambassades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Persée, l'autre en Crète pour faire alliance avec les Candiot.	344
LXXXVII. Ce qui se passa à Rhodes après que les Ambassadeurs de Gentius y furent arrivés.	345
	LXXXVIII.



# TABLE DES AMBASSADES. lvij

LXXXVIII. Accueil que reçoivent à Rome les Ambassadeurs de Rhodes.	346
LXXXIX. Les Rois d'Egypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, & en particulier Lycortas & Polybe. Délibération des Achéens à ce sujet.	347
XC. Ambassade des Romains dans l'Egypte.	349
XCI. Fourbe de Callicrates pour empêcher que les Achéens n'envoiasent du secours aux Ptolémées.	ibid.
XCII. Popilius va en qualité d'Ambassadeur trouver Antiochus en Egypte. De là il passe dans l'Isle de Chypre. Ce qu'il y fait.	350
XCIII. Attalus, frère d'Eumène, court risque de perdre le Roiaume de Pergame. Stratius, son Médecin, le sauve de ce péril. Des Ambassadeurs Rhodiens appaisent les Romains en faveur de leur Isle. Astymède blâmé pour avoir justifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. Différens événemens arrivés aux Rhodiens dans le même tems.	351
XCIV. Députations de la Grèce aux dix Commissaires envoyés en Macédoine après la défaite de Persée. Conduite de ces Commissaires chez les Grecs.	355
XCV. Députation à Rome de la part des Rois d'Egypte. Ménalcidas renvoyé à la prière de Popilius.	356
XCVI. Pourquoi le Sénat rendit la liberté au fils du Roi Cotys.	357
XCVII. Basseffe d'ame de Prusias Roi de Bithynie. Expédient dont le Sénat se servit pour humilier Eumène.	ibid.
XCVIII. Injustice des Athéniens à l'égard des Haliartes.	359
XCIX. Les Rhodiens évacuent Caune & Stratonice.	ibid.
C. Guerre des Cnossiens & des Gortyniens contre les Rhautiens. Ambassade des Rhodiens à Rome pour y demander une alliance qui leur est refusée.	360
CI. Accueil que reçoit Tiberius à la Cour d'Antiochus.	ibid.
CII. Députation des Gallo-Grecs à Rome.	361
CIII. Haine des Péloponnésiens contre Callicrates.	ibid.
CIV. Eumène est accusé à Rome par les Ambassadeurs de Prusias. Astymède va une seconde fois à Rome, & obtient enfin l'alliance.	ibid.
CV. Réponse des Romains au sujet des Grecs qui dans leur patrie avoient favorisé le parti de Persée.	363
CVI. Attalus & Athénée justifient Eumène leur frère auprès du Sénat.	364
CVII. Demetrius en otage à Rome, demande en vain d'être renvoyé en Syrie. Pourquoi le Sénat aimoit mieux que le fils d'Antiochus régnât que Demetrius. Députation de Rome dans le Levant.	365
CVIII. Marcus Junius est député vers Ariarathe.	366
CIX. Le Roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance.	ibid.
CX. Ambassade des Rhodiens à Rome.	367
CXI. Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens.	ibid.
CXII. Ariarathe offre des sacrifices aux Dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. Il députe à Lysias pour le prier de lui envoyer les os de sa mère & de sa sœur.	368
CXIII. Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le Roiaume de Chypre. Reflexion de l'Historien sur la politique des Romains.	ibid.
CXIV. Demetrius Soter s'évade de Rome, & retourne en Syrie pour y régner.	369
CXV. Le plus jeune des Ptolémées tâche de se soumettre l'Isle de Chypre & la Cyrénaïque.	373
CXVI. Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées.	374

Tome VI.

h

lviii TABLE DES AMBASSADES.

- CXVII. *Le Sénat prend le parti du cadet des Ptolémées, & rompt avec l'aîné.* 375
- CXVIII. *Démêlés de Massinissa avec les Carthaginois, toujours décidés par les Romains en faveur du Prince, quoiqu'ils ne fussent pas toujours justes.* *ibid.*
- CXIX. *Prusias, Eumène & Ariarathe députent à Rome.* 376
- CXX. *Accueil que fait Demetrius aux Ambassadeurs Romains. Il députe lui-même à Rome, & y fait conduire les meurtriers d'Octavius.* *ibid.*
- CXXI. *Ambassadeurs d'Ariarathe & d'Attalus bien reçus à Rome.* 377
- CXXII. *Les Ambassadeurs de Demetrius arrivent à Rome. Hardiesse étrange de Leptines, meurtrier d'Octavius. Epouvante d'Isocrate. Députation des Achéens à Rome au sujet de Polybe & de Stratius.* *ibid.*
- CXXIII. *Députation des Athéniens & des Achéens à Rome, au sujet des habitans de Délos qui s'étoient transportés dans l'Achaïe.* 379
- CXXIV. *Les Lissiens & les Daorsiens députent à Rome contre les Dalmates.* 380
- CXXV. *Fannius est mal reçu par les Dalmates. Cause & prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple.* *ibid.*
- CXXVI. *Ariarathe vint à Rome, & y perd sa cause contre les Ambassadeurs de Demetrius & d'Holophernes.* 381
- CXXVII. *Phénice, ville d'Epire, députe à Rome.* 382
- CXXVIII. *Athénée vient à Rome pour accuser Prusias.* *ibid.*
- CXXIX. *Députation des Romains vers Prusias en faveur d'Attalus. Délibération du Sénat sur les Achéens relégués en Italie.* *ibid.*
- CXXX. *Ambassade des Achéens à Rome.* 383
- CXXXI. *Les Marseillois demandent du secours aux Romains.* *ibid.*
- CXXXII. *Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome & en obtient du secours.* 384
- CXXXIII. *Dix Commissaires sont envoyés en Asie pour réprimer la témérité de Prusias.* *ibid.*
- CXXXIV. *Guerre des Romains en faveur des Marseillois contre les Oxybiens & les Décéates.* 385
- CXXXV. *Les Romains rompent avec Prusias & se disposent à lui faire la guerre.* 386
- CXXXVI. *Paix entre Prusias & Attalus.* 387
- CXXXVII. *Députation des Achéens en faveur de leurs exilés.* *ibid.*
- CXXXVIII. *Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. Ambassade des Rhodiens au sujet de leur guerre contre les Candiots.* 388
- CXXXIX. *Les Candiots & les Rhodiens députent aux Achéens. Eloge d'Antiphatès de Crète.* *ibid.*
- CXL. *Attalus fils d'Eumène & Demetrius fils de Demetrius Soter viennent à Rome. Héraclide obtient du Sénat que les Enfans d'Antiochus retournent en Syrie.* 389
- CXLI. *Les Belles & les Tithes, alliés du peuple Romain, députent à Rome. Les Arévaques, ses ennemis, y députent aussi. Guerre contre ces derniers. Courage de Scipion Emilianus.* 390
- CXLII. *Commencement de la troisième guerre Punique. Les Carthaginois sont enfin forcés de se livrer aux Romains en forme de dédition. Ce qu'on entend par ce mot.* 392
- CXLIII. *Origine de la haine des Romains contre les Achéens.* 394

CXLIV. *Sextus, Député Romain, arrive dans l'Achaïe. Les Achéens s'achèvent à leur ruine.* 395

## EXEMPLES DE VERTUS ET DE VICES.

I. <b>L</b> <i>Ucius Tarquinius.</i>	399	XXXVII. <i>Philippe.</i>	433
II. <b>L</b> <i>Hiéronimus, Hiéron son aïeul &amp; Gélon son père, Tyrans de Syracuse.</i>	400	XXXVIII. <i>Qui l'on doit appeler traître.</i>	434
III. <i>Gorgus de Messène.</i>	401	XXXIX. <i>Attalus.</i>	436
IV. <i>Philippe Roi de Macédoine.</i>	402	XL. <i>Nabis.</i>	437
V. <i>Aratus.</i>	403	XLI. <i>Paul Emile &amp; P. Scipion son fils.</i>	ibid.
VI. <i>Théopompe.</i>	404	XLII. <i>Attalus.</i>	438
VII. <i>Cavarus, Roi des Gaulois dans la Thrace.</i>	407	XLIII. <i>Les Béotiens.</i>	439
VIII. <i>Antiochus.</i>	ibid.	XLIV. <i>Les mêmes.</i>	441
IX. <i>Asdrubal fils de Giscon.</i>	408	XLV. <i>Pamphilidas &amp; Pasistrate.</i>	442
X. <i>Annibal.</i>	ibid.	XLVI. <i>Diophanes.</i>	ibid.
XI. <i>Publius Scipion.</i>	411	XLVII. <i>Moagètes.</i>	ibid.
XII. <i>Philopœmen.</i>	ibid.	XLVIII. <i>Ptolémée Roi d'Egypte.</i>	443
XIII. <i>Philippe Roi de Macédoine.</i>	413	XLIX. <i>Apollonias, femme d'Attalus Roi de Pergame, &amp; mère d'Eumène.</i>	ibid.
XIV. <i>Le même.</i>	414	L. <i>Ortiagon Roi des Gaulois en Asie.</i>	444
XV. <i>Le même.</i>	ibid.	LI. <i>Aristoniquus.</i>	ibid.
XVI. <i>Timée.</i>	ibid.	LII. <i>Dinocrates.</i>	ibid.
XVII. <i>Le même.</i>	417	LIII. <i>Philippe.</i>	445
XVIII. <i>Le même.</i>	418	LIV. <i>Philopœmen &amp; Lycortas, Prétours des Achéens.</i>	446
XIX. <i>Le même.</i>	419	LV. <i>Annibal.</i>	447
XX. <i>Le même.</i>	ibid.	LVI. <i>Pub. Scipion.</i>	ibid.
XXI. <i>Les Etoliens.</i>	420	LVII. <i>Chæron.</i>	ibid.
XXII. <i>Scopas.</i>	421	LVIII. <i>Philopœmen &amp; Aristhène.</i>	448
XXIII. <i>Damoclès.</i>	ibid.	LIX. <i>Persée.</i>	449
XXIV. <i>Nabis, Tyran de Lacédémone.</i>	ibid.	LX. <i>Philippe.</i>	ibid.
XXV. <i>Ptolémée Philopator.</i>	422	LXI. <i>Corys, Roi de Thrace.</i>	450
XXVI. <i>Molpagoras.</i>	423	LXII. <i>Ptolémée, Gouverneur de Chypre.</i>	ibid.
XXVII. <i>Philippe.</i>	ibid.	LXIII. <i>Céphale.</i>	ibid.
XXVIII. <i>Sosibe.</i>	ibid.	LXIV. <i>Théodote &amp; Philostrate.</i>	452
XXIX. <i>Agathocles.</i>	424	LXV. <i>Pharnace &amp; Attalus.</i>	ibid.
XXX. <i>Antiochus.</i>	ibid.	LXVI. <i>Les Crétois.</i>	453
XXXI. <i>Philippe.</i>	425	LXVII. <i>Antiochus.</i>	ibid.
XXXII. <i>Nabis.</i>	ibid.	LXVIII. <i>Dinon &amp; Polyarate.</i>	ibid.
XXXIII. <i>Zénon &amp; Antisthène, Historiens Rhodiens.</i>	426	LXIX. <i>Les Etoliens &amp; les Epirotes.</i>	456
XXXIV. <i>Tlépolème.</i>	431	LXX. <i>Callicrates &amp; Andronidas.</i>	457
XXXV. <i>Le même.</i>	432	LXXI. <i>C. Sulpitius Gallus.</i>	ibid.
XXXVI. <i>Les Gazéens.</i>	ibid.		

LXXII. <i>Antiochus.</i>	458	<i>des.</i>	469
LXXIII. <i>Famille des Scipions.</i>	ibid.	LXXXIII. <i>Asdrubal, Général des Car-</i>	
LXXIV. <i>Charope.</i>	464	<i>thaginois.</i>	470
LXXV. <i>Eumène.</i>	465	LXXXIV. <i>Pythias.</i>	472
LXXVI. <i>Attalus frère d'Eumène.</i>	466	LXXXV. <i>Dicæus.</i>	ibid.
LXXVII. <i>Prusias.</i>	ibid.	LXXXVI. <i>Le même.</i>	474
LXXVIII. <i>Aristocrates, Préteur de Rho-</i>		LXXXVII. <i>Aulus Posthumius Albinus.</i>	475
<i>des.</i>	467		
LXXIX. <i>Archias.</i>	ibid.	LXXXVIII. <i>Philopæmen.</i>	476
LXXX. <i>Les Priéniens.</i>	468	LXXXIX. <i>Polybe.</i>	477
LXXXI. <i>Prusias.</i>	ibid.	XC. <i>L. Mummius.</i>	479
LXXXII. <i>Massinissa, Roi des Numi-</i>		XCI. <i>Ptolémée, Roi de Syrie.</i>	ibid.





# HISTOIRE

DE

# POLYBE.

LIVRE SIXIEME.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Combien il y a de sortes de Gouvernemens, & comment elles se forment ;  
Origine de la Monarchie.*

QUAND on n'a à traiter que des Républiques de la Grèce, de l'accroissement des unes ou de la ruine totale des autres, on n'a nulle peine à raconter ce qui s'y est passé, & à prédire ce qui dans la suite y arrivera. Car quoi de plus aisé que de rapporter ce que l'on fait, ou de conjecturer par ce qui s'est fait autrefois, ce qui doit se faire à l'avenir ? Il n'en est pas de même de la République Romaine. Son état présent est difficile à développer, à cause de la variété qui se remar-

*Tome VI.*

A

que dans son gouvernement; & l'on ne peut que difficilement décider sur ce qu'elle deviendra, parce que l'on ne connoît point assez comment elle se conduisoit autrefois, soit dans les affaires générales, soit dans les particulières. C'est pourquoi sans une étude & une application très-sérieuse on ne débrouillera jamais, comme il faut, les avantages qui distinguent cette République de toutes les autres.

La plupart de ceux qui ont écrit avec méthode des différens Gouvernemens, en ont distingué de trois sortes, savoir la Royauté, l'Aristocratie, & la Démocratie: on ne voit pas trop si par-là ils ont voulu nous faire entendre qu'il n'y en avoit point d'autres, ou que c'étoient là les trois meilleures; mais quoiqu'il en soit, j'ose dire qu'ils se sont trompés sur l'un & l'autre point. Ce ne sont point les meilleures, puisque non seulement la raison, mais encore l'expérience nous apprend que la forme de gouvernement la plus parfaite, c'est celle qui est composée des trois qu'ils rapportent. Telle fut par exemple celle que Lycurgue établit le premier à Lacédémone. Ce ne sont pas non plus les seules qu'il y ait, car les Gouvernemens Monarchiques & Tyranniques sont fort différens de la Royauté, quoique sur quelque rapport de celui-ci avec les autres, les Monarques & les Tyrans colorent autant qu'il leur est possible & fardent ces noms de celui de Rois. Il y a eu aussi plusieurs Etats gouvernés par un petit nombre de personnes choisies. A les voir on auroit cru que c'étoient des Etats Aristocratiques, cependant ces deux sortes de Gouvernemens ne se ressemblent presque en aucune manière. On doit porter le même jugement de la Démocratie.

Pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, il ne faut que remarquer que toute Monarchie n'est pas Royauté, mais celle-là seulement, à laquelle les sujets se soumettent de bon gré, & où tout se fait plutôt par raison que par crainte & par violence. Toute Oligarchie ne mérite pas non plus le nom d'Aristocratie. Il n'y a que celle où l'on choisit les plus justes & les plus prudens pour être à la tête des affaires. En vain aussi donneroit-on le nom de Démocratie à un Etat, où la populace seroit maîtresse de faire tout ce qu'il lui plairoit, & où l'on seroit depuis longtems dans l'usage de révéler les Dieux, d'être soumis à ceux dont on tient le jour, de respecter les anciens, & d'obéir aux loix: on ne doit appeler Démocratie qu'un Etat, où le sentiment qui l'emporte sur les autres, est celui du plus grand nombre.

On doit donc distinguer six sortes de Gouvernemens, les trois dont tout le monde parle & dont nous venons de parler, & trois qui ont du rapport avec les premiers, savoir le gouvernement d'un seul, celui de peu de personnes, & celui de la multitude. Le gouvernement d'un seul ou la Monarchie s'établit sans art & par le pur mouvement de la nature: de la Monarchie vient la Royauté, lorsqu'on y ajoute l'art & qu'on en corrige les défauts; & quand elle dégénère en Tyrannie,

dont elle approche beaucoup, sur les ruines de l'une & de l'autre s'élève l'Aristocratie, qui se change comme naturellement en Oligarchie, & de là en Démocratie, lorsque le peuple s'irrite & se venge des injustices de ceux qui le gouvernent. Enfin de la Démocratie, lorsque le peuple devient insolent & qu'il méprise les loix, s'engendre le gouvernement de la multitude.

On connoîtra clairement la vérité de tout ce que je viens d'avancer, si l'on considère les principes naturels, la naissance & les changemens de chaque sorte de ces Gouvernemens. Les commencemens d'un Etat sont surtout nécessaires à savoir. Sans cette connoissance il est impossible de voir clair dans ses progrès, dans sa plus grande force, dans les changemens qui lui arriveront, & de deviner quand & comment il finira, & en quelle forme il se changera. C'est aussi de cette manière que je veux entrer dans l'examen de la République Romaine, parce que son premier établissement & ses progrès sont conformes aux loix de la nature.

On dira peut-être que l'on trouve cette matière du changement des Etats, traitée avec exactitude dans Platon & quelques autres Philosophes. Mais comme Platon s'étend fort sur ce sujet, & que peu de gens sont capables de l'entendre, je crois que je ne ferai pas mal d'en extraire ici ce qui peut convenir à une Histoire & être à la portée de tout le monde. En cas qu'une explication générale laisse quelque chose à désirer, le détail où nous entrerons ensuite levera les doutes qu'on auroit pû former.

Quel est donc le commencement des sociétés civiles, & d'où dirons-nous qu'elles tirent leur origine? Quand un déluge, une maladie pestilentielle, une famine ou d'autres calamités semblables emportent la plus grande partie des hommes, comme il est déjà arrivé, & comme il arrivera sans doute encore: la ruine des hommes entraîne avec elle celle des usages, des coutumes & des arts. De ceux qui ont échappé à ce naufrage général, comme d'une semence, s'élèvent de nouveaux hommes, qui foibles naturellement & incapables de se soutenir par eux-mêmes, se joignent & s'assemblent les uns avec les autres, comme font les autres animaux. Alors c'est une nécessité que celui qui en forces du corps & en hardiesse surpasse ses semblables, soit à leur tête & les conduise en maître. Et l'on doit reconnoître en cela l'ouvrage de la nature; puisque parmi les autres animaux, qui certainement ne suivent que ses loix, nous voyons que les plus forts dominent sur les autres. Les taureaux, les sangliers, les coqs ont chez eux le rang de conducteurs & de Capitaines. Telle est selon toutes les apparences la disposition des hommes dans ces commencemens. Ils s'attroupent ensemble & se mettent sous la conduite des plus forts & des plus courageux, & voilà ce qu'on peut appeller Monarchie, lorsque celui qui comman-

de ne mesure son autorité que par ses forces. Quand par succession de tems une éducation commune & un fréquent commerce ont formé des nœuds plus étroits, alors commence à naître la Royauté, l'idée de l'honnête & du juste se forme dans l'esprit aussi-bien que celle des vices qui leur sont opposés.

C'est donc de cette sorte que les Républiques ou les Sociétés civiles ont pris naissance. Du penchant naturel, qu'ont l'homme & la femme l'un pour l'autre, naissent des enfans. Lorsque ceux-ci sont parvenus à un certain âge, si sans reconnoissance pour ceux qui les ont élevés ils ne les secourent point, mais qu'au contraire ils prennent plaisir à les décrier ou à leur faire tort, il est clair que ceux qui seront témoins de ces mauvais traitemens, après l'avoir été des soins, des inquiétudes & des peines que les parens ont prises pour l'éducation de ces enfans, seront indignés de leur ingratitude. Faisant alors usage de leur esprit & de leur raison qui les distingue des autres animaux, ils ne demeureront pas indifférens, ils feront réflexion sur un traitement si indigne, & en seront d'autant plus choqués, que prévoyant l'avenir ils craindront le même sort pour eux-mêmes. Qu'un homme secouru par un autre & tiré d'un péril pressant, au lieu de lui rendre la pareille dans l'occasion, entreprenne de lui faire tort, il est constant que ceux qui seront informés de ce mauvais procédé en seront piqués, qu'ils entreront dans le ressentiment de la personne lésée; & qu'ils se croiront exposés à souffrir un jour la même infortune. De là naît dans l'esprit une certaine connoissance du devoir, on en approfondit la force & la nécessité, & c'est en cela que consiste le commencement & la fin de la justice.

Pourquoi au contraire donne-t-on tant d'applaudissemens à celui qui se jette le premier dans les périls & défend ses semblables contre le choc & la fureur des plus forts animaux? Pourquoi encore n'a-t-on que du mépris pour un homme lâche qui craint de s'exposer pour le salut de ceux qu'il devroit secourir? Cela ne peut venir que de la réflexion qu'on fait alors sur le honteux & sur l'honnête, & sur la différence qu'il y a entre ces deux choses. On commence alors à penser que l'honnête est digne qu'on le recherche & qu'on le pratique, à cause de l'utilité qui en revient, & que le honteux mérite toute notre aversion. Lorsque celui qui est à la tête des autres & qui les surpasse en forces passe pour favoriser toujours ceux dont nous venons de parler, & qu'il s'est acquis la réputation d'homme juste & équitable, alors on cesse de redouter la violence, on se rend & on se soumet à lui par raison, on lui maintient son autorité quelque vieux qu'il devienne; on se joint & on conspire ensemble pour le défendre contre tous ceux qui attaquent sa puissance: & c'est ainsi que la raison aiant pris le dessus sur la férocité & sur la force, cet homme de Monarque devient Roi insensible.



ment & sans qu'on s'en apperçoive. C'est là parmi les hommes la première notion de l'honnête & du juste, & des vices contraires à ces deux vertus. C'est là l'origine & le commencement de la vraie Royauté. On ne les en laisse pas seulement jouir ces hommes respectables, on la conserve encore à leurs descendans, parce qu'on se persuade que tenant la naissance & l'éducation de ces grands hommes, ils en auront aussi l'esprit & les mœurs : mais dès que le peuple n'est plus content de ces descendans, il se choisit alors des Magistrats & des Rois, & ne règle plus son choix sur la force & le courage ; mais connoissant par expérience combien les avantages de l'esprit l'emportent sur ceux du corps, il donne ses suffrages à celui qui lui paroît avoir le plus de sagesse & de raison.

Dans les premiers tems, ceux que le peuple s'étoit choisi pour Rois, passaient tout le tems de leur vie dans cette suprême dignité, s'occupant à fortifier des postes avantageux, à les enfermer de murailles, & à étendre leurs frontières, tant pour la sûreté de l'Etat que pour mettre leurs sujets dans une plus grande abondance. Comme ils ne cherchoient point à se distinguer par leurs habits ni par leur table, & qu'au contraire leur manière de vivre étoit en tout la même que celle de leurs sujets, ils faisoient les délices de leur peuple, & personne ne leur portoit envie. Mais ceux qui vinrent ensuite ne se contentèrent pas d'être en sûreté, & d'avoir plus même qu'il ne falloit pour satisfaire aux besoins de la nature, l'abondance où ils se trouvèrent ne fit qu'enflammer leurs passions, ils s'imaginèrent qu'un Roi devoit être plus richement vêtu, & plus pompeusement servi que ses sujets, que dans ses amours, quelque illégitimes qu'ils fussent, personne n'avoit droit de le contredire. De ces desordres, les uns offensèrent & excitèrent l'envie, les autres rendirent les Rois odieux & soulevèrent contre eux leur peuple, & la Royauté se changea en Tyrannie. Alors on se mit en devoir de la détruire en détruisant les Rois eux-mêmes, & ce dessein, ce ne fut pas de vils aventuriers, mais les plus illustres, les plus braves & les plus hardis des sujets qui l'exécutèrent ; parce que ce sont ceux-là qui peuvent le moins supporter les hauteurs & l'insolence des Princes. Le peuple que la conduite des Rois avoit irrité, ne se vit pas plutôt des Chefs qu'il leur prêta main forte. Ainsi périrent la Royauté & la Monarchie.

## CHAPITRE II.

*Origine & chute de l'Aristocratie. Changement de l'Oligarchie en Démocratie, & de la Démocratie en Monarchie. Eloge du Gouvernement de Sparte établi par Lyncurgue.*

**L**A ruine de ces deux sortes de Gouvernemens donna naissance à l'Aristocratie. Le peuple, sensible au bien-fait de ceux qui l'avoient délivré des Monarques, mit ses généreux Citoyens à sa tête & se soumit à leur conduite. Ceux-ci touchés de l'honneur qu'on leur avoit fait, s'appliquèrent d'abord sur toutes choses à se rendre utiles à la République, & donnèrent tous leurs soins & toute leur attention à faire en sorte que le peuple en général & les particuliers eussent à se louer de leur gouvernement. Mais dans la suite leurs enfans aiant succédé à cette même puissance, gens aussi peu accoutumés au travail, qu'ignorans sur l'égalité & la liberté, qui sont le fondement d'une République, & élevés dès leur naissance dans les honneurs & les dignités de leurs pères, s'abandonnèrent les uns à amasser des richesses & de l'argent par des voies injustes, les autres aux plaisirs de la table, & d'autres encore aux débauches & aux amours les plus infâmes. Par cette conduite ils réveillèrent dans l'esprit du peuple les sentimens qu'il avoit eus à l'égard des Tyrans, & le portèrent à se défaire d'eux de la même manière.

Ainsi l'Aristocratie fut changée en Oligarchie. Car quelque Citoyen voyant l'envie & la haine dont tout le peuple étoit animé contre les Chefs, & aiant pris la hardiesse de faire ou de dire quelque chose contre eux, il trouva tous ses Concitoyens dans la disposition de se soulever & de lui prêter la main. On tua les uns, on chassa les autres. Alors comme on craignoit encore les injustices des premiers Rois, on se garda bien de rétablir la Royauté. On ne voulut pas non plus confier le gouvernement à un certain nombre de personnes, la mémoire étoit trop récente des désordres de leur administration. Il ne restoit donc plus au peuple d'autre espérance que dans lui-même, il se tourna de ce côté-là, & se chargeant lui-même du Gouvernement & du soin des affaires, il changea l'Oligarchie en Démocratie.

Tant qu'il resta quelqu'un de ceux qui avoient souffert des Gouvernemens précédens, on se trouva bien du populaire, on ne voioit rien au-dessus de l'égalité & de la liberté dont on y jouissoit. Cela se maintint assez pendant quelque tems. Mais au bout d'une certaine succession d'hommes, on commença de se lasser de ces deux grands avantages, l'usage & l'habitude en fit perdre le goût & l'estime. Les grandes richesses firent naître dans quelques-uns l'envie de dominer. Possédés de cet-

te passion, & ne pouvant parvenir à leur but ni par eux-mêmes, ni par leurs vertus, ils emploierent leurs biens à suborner & à corrompre le peuple par toutes sortes de voies. Celui-ci gagné par les largesses sur lesquelles il vivoit, donna les mains à leur ambition, & dès-lors périt le Gouvernement populaire, rien ne se fit plus que par la force & par la violence. Car quand le peuple est une fois accoutumé à vivre sans qu'il lui en coûte, & à prendre ses besoins sur le bien d'autrui, si alors il se présente un Chef entreprenant, audacieux, & que la misère exclut des charges, il se porte aux derniers excès. Il s'ameute, ce ne sont plus que meurtres, qu'exils, que partages des terres, jusqu'à ce qu'enfin un nouveau Maître, un Monarque usurpe le pouvoir & dompte ces fureurs.

Telle est la révolution des Etats, tel est l'ordre suivant lequel la nature change la forme des Républiques. Avec ces connoissances, si l'on peut se tromper sur le tems, en prédisant ce qu'un Etat deviendra, on ne se trompera guères en jugeant à quel degré d'accroissement ou de décadence il est, & en quelle forme de Gouvernement il se changera, pourvu qu'on porte ce jugement sans passion & sans préjugés. En suivant cette méthode il est aisé de connoître l'établissement, le progrès, la splendeur, & le changement futur de la République Romaine : car il n'y en a point qui se soit plus établie & plus augmentée selon les loix de la nature, & qui doive plus selon les mêmes loix prendre une autre forme, comme je le ferai voir dans la suite. Mais auparavant il faut dire un mot des loix de Lycorgue, cela ne nous écartera pas de notre dessein.

Ce grand Législateur, qui avoit compris que tous ces changemens, dont nous avons parlé, étoient naturellement inévitables, s'étoit persuadé que toute forme de Gouvernement, qui étoit simple & ne subsistoit que par elle-même, étoit de peu de durée & tomboit bien-tôt dans le défaut que la nature semble y avoir attaché. En effet comme la rouille naît avec le fer, & les vers avec le bois, de sorte que quand même rien du dehors n'attaqueroit le fer & le bois, ils ne laisseroient pas que de se détruire, parce qu'ils portent en eux-mêmes la cause de leur destruction : de même chaque espèce particulière de Gouvernement a naturellement en soi certain défaut qui devient la cause de sa ruine. La Monarchie se perd par la Royauté ; l'Aristocratie par l'Oligarchie ; la Démocratie par la violence : & ce que nous avons dit fait voir, qu'il n'est pas possible qu'avec le tems ces sortes de Gouvernemens ne dégénèrent. Lycorgue pour éviter cet inconvénient n'en a pris aucun seul & en particulier, mais il a ramassé dans tous ce que chacun avoit de meilleur, de peur que l'un en l'emportant sur l'autre ne tombât dans le défaut qui y tient naturellement. Dans sa République la force de l'une tient toujours la force de l'autre en respect. Aucune d'elles n'emporte la balan-

ce. Elles se tiennent toutes mutuellement dans l'équilibre : c'est comme un vaisseau que les vents poussent également de tous côtés. La crainte du peuple, qui avoit sa part dans le Gouvernement, empêchoit les Rois d'abuser de leur pouvoir : d'un autre côté le peuple étoit retenu dans le respect dû aux Rois par la crainte du Sénat, qui composé de gens choisis ne devoit pas manquer de se ranger toujours du côté de la justice : de là il arrivoit que le parti le plus foible, mais qui tenoit pour les loix, devenoit le plus fort, par le poids que lui donnoit le Sénat. C'est à la faveur d'un si sage tempérament que les Spartiates ont conservé plus longtems leur liberté, qu'aucun autre peuple dont nous aions connoissance ; & c'est en prévoyant la cause & le tems de certains événemens que Lycurgue a établi cette République.

A l'égard des Romains, ils sont arrivés au même but, sans cependant y avoir été conduits par choix & par raison. Ce n'est qu'après une infinité de combats & de troubles qu'ayant appris à leurs dépens la forme de Gouvernement qui leur étoit la plus avantageuse, ils établirent enfin une République semblable à celle de Lycurgue, & la plus parfaite que nous connoissions.

Pour porter des Historiens un jugement juste & raisonnable, il ne faut point en juger sur ce qu'ils ont omis, mais sur ce qu'ils ont écrit. Si dans ce qu'ils rapportent il se rencontre quelque chose de faux, il faut croire que ce n'est que par ignorance qu'ils ont omis certaines choses ; si au contraire tout est vrai, on doit conclure en leur faveur que leur silence sur certaines choses ne vient point de leur ignorance, mais qu'ils ont eu de bonnes raisons pour le garder.

### CHAPITRE III.

*République Romaine. Prérogatives des différens Ordres qui la composoient.*

**L**Es trois sortes de Gouvernemens dont j'ai parlé composoient la République Romaine, & toutes trois étoient tellement balancées l'une par l'autre, que personne, même parmi les Romains, ne pouvoit assurer sans crainte de se tromper, si le Gouvernement y étoit Aristocratique, ou populaire, ou Monarchique. En jettant les yeux sur le pouvoir des Consuls, on eût cru qu'il étoit Monarchique & Royal : à voir celui du Sénat, on l'eût pris pour une Aristocratie, & qui auroit regardé la part qu'avoit le peuple dans les affaires, il auroit jugé d'abord que c'étoit un Etat populaire. Or voici, à peu de choses près, en quoi consistoient alors, & en quoi consistent encore les droits des Consuls, du Sénat & du peuple.

Tant

# TABLE DES MATIERES.

- Nicolas**, Général des armées de Ptolémée, commande celle de terre, & perd la bataille, a 327. & *suiv.*
- Noailles** (M. le Duc de) son éloge, a 177.
- Noblesse**. On a toujours été entêté sur ce point, a 259. Hardiesse des faiseurs de généalogies, 260.
- Noué** (de la) ses discours politiques, a 331.
- Numides** Aspasien, comment ils passent par terre dans l'Hircanie, b 122.
- O.**
- Offensive**. Réflexions sur la manière de bien établir l'état d'une guerre offensive, a 237. & *suiv.*
- Officiers**. En quelle occasion un Officier particulier peut ne point attendre, pour agir, les ordres de son Général, a 94, 95. il est de la bonne politique d'attirer à son service les meilleurs Officiers de ses voisins, 320, 321. Un Officier qui s'est rendu lâchement doit être dégradé & puni de mort, 361.
- Officiers**: de quelle manière ils étoient choisis chez les Romains, b 13, 15. qualités qu'ils devoient avoir, *ibid.*
- Oiseaux**: Vizir qui feint d'entendre le langage des oiseaux, a 166, 167.
- Oligarchie**, son origine & sa chute, b 6.
- Oligyrte**, a 10.
- Olympie**, a 10, 171.
- Olynthe**, ville, b 80.
- Omarion**, a 397.
- Orange** (le Prince d') passe la Meuse, a 128. la Boyne, 151.
- Orchomène**, a 5, 10, 11.
- Ordonnance**, comparaison de la Macédonienne & de la Romaine, b 233. & *suiv.*
- Orgyse**, a 410.
- Origue**, a 279.
- Orléans** (le Père d') Jésuite. On relève quelques expressions de ses *Révolutions d'Angleterre*, a 377.
- Ortiagon**, Roi des Gaulois en Asie, ses belles qualités, b 444.
- Otages**, il ne faut se fier à son ennemi que lorsqu'on a des otages qui puissent répondre de sa fidélité, b 45, 46.
- Oxus**, fleuve, b 122.
- P.**
- Paix**, une longue paix est-elle avantageuse à la nation Française? a 19. jusqu'où l'on doit porter l'amour de la paix, 55.
- Paix**, motifs qui doivent porter à la paix, b 155.
- Traité de paix des Macédoniens avec les Carthaginois, 39, 40. des Romains avec Carthage, 192.
- Palée**, a 204.
- Palus-Méotides**: description de ce lac, a 62. & *suivantes.*
- Pamphie**, a 206.
- Parapotamie**, a 328.
- Parrhasie**, a 260.
- Partis**: il en faut par tout dans un tems de soupçon, a 85.
- Parthenion**, a 49.
- Passage** de rivières. *Voiez* Rivières.
- Patras**, a 10.
- Patres**, a 195.
- Pednéliste**, a 341. guerres avec les Selgiens, *ibid.* & *suiv.*
- Pelagonie**, a 410.
- Pelicania**, a 346.
- Pella**, a 229.
- Pellène**, a 11, 194.
- Péloponèse**. Etat de ce pays par rapport aux armes après la mort de Cléomène, a 6, 7. Avis aux Péloponésiens, 55, 56. Penchant qu'ils ont pour la vie douce & tranquille, 409.
- Péluse**, a 317.
- Péonie**, a 401.
- Peparthie**, île, b 118.
- Pergame**. Il y avoit dans cette ville lorsque Prusias y entra, une Bibliothèque de deux cens mille volumes, a 413.
- Perge**, a 343.
- Péril**. Rien ne précipite plus dans le péril que le trop grand soin de s'en éloigner, a 228.
- Perfée**: lâcheté de ce Roi de Macédoine, a 157, 158.
- Perfée**, fils de Philippe, envoie des Ambassadeurs à Rhodes, b 324. en Béotie, 325. au Roi d'Illyrie, 334. victorieux il demande la paix & ne peut l'obtenir, 327. Préparatifs de guerre contre les Romains, 343. & *suiv.*
- Peur**: effets de cette passion, a 157, 158, 271, 272. Moins de dissiper les terreurs paniques, 411, 412.
- Pharée**, a 191.
- Pharsale**, a 403.
- Phase**, a 312.
- Phébaidés**, a 410.
- Phérée**, a 403.
- Phiabiens**, a 192.
- Phialie**, a 192.
- Philippe**, encore enfant, succède à Démétrius son père Roi de Macédoine, a 3. belles qualités de ce jeune Prince, 15. Sage réponse qu'il fait aux Députés de Lacédémone soulevée contre lui, 50. il délibère avec les Alliés sur les mesures qu'il falloit prendre contre les Etoliens, 50, 51. Toute la Grèce conçoit de lui de grandes espérances, 52. il détache Scerdilaïdas du parti des Etoliens, 53, 54. il se jette dans la Thessalie & dans l'Epire, 74. il s'amuse mal à propos au siège d'Ambracie, 77. il reçoit avec bonté Demetrius de Pharos, chassé d'Illyrie par les Romains, 127, 410. Réflexions sur son passage de l'Achéloüs en présence de l'ennemi, 118. & *suiv.* il défait les Eléens, 155. escalade Plophis, 170. Cette entreprise fut-elle téméraire? 173. & *suiv.* Eloge de ce Prince, 191. Applau-

Tome VI.

Q99

# T A B L É D E S M A T I E R E S.

- diffemens qu'il reçoit à Argos, 195. il prend la résolution d'armer sur mer, 201. Trois de ses principaux Officiers conspirent contre lui, 202. il passe en Etolie, 208. sa marche dans les défilés de Therme, 208. Réflexions sur cette marche, 217. *Et suiv.* Excès que ses soldats commirent dans Therme, 209. Réflexions sur cette manière violente de faire la guerre, *ibid.* *Et suiv.* sa retraite, 214, 215. Réflexions sur cette retraite, 217. *Et suiv.* il punit les Conjurés, 217, 240. il ravage la Laconie, *Et suiv.* il échoue devant Mélitée, 402. il assiège Thèbes & lui donne le nom de *Philippopolis*, 402, 403. il se laisse flatter de la conquête de l'univers, 404. Réflexions sur cette chimère, *ibid.* *Et suiv.* il termine la guerre des Alliés, 406, 407. Occupé de son expédition contre les Romains, il met ordre aux affaires d'Illyrie, 410, 411. il fait construire cent vaisseaux & se met en mer, 411. une terreur panique s'empare de ses troupes, 411, 412. fait un Traité de paix avec les Carthaginois, b 39, 40. Avec quelle bonne foi il observoit les Traités, 40. il fait empoisonner Aratus, un de ses plus fidèles serviteurs, 50, 51. Harangues pour & contre sa Maison, 80, 82. *Et suiv.* il assiège Egine, 82. commencement de son expédition contre Attalus, Roi de Pergame, 117. *Et suiv.* il est disposé à accorder la paix aux Eoliens, 129. il est battu sur mer par Attalus, & s'attribue la victoire, 204. *Et suiv.* Stratagème par lequel il s'empare de Pinasse, 210. grandes qualités de ce Prince, 212. il assiège Abyde, 213. Réponse qu'il fait à l'Ambassadeur des Romains, 216. Il entre en conférence avec Flaminius, 219. Les Romains lui déclarent la guerre, 226. il perd la bataille de Cynocéphales, 228. sa fermeté dans les plus grands revers, 237. nouvelle négociation avec Flaminius & qui aboutit à la paix, 253, 254, 255, 258. sa générosité envers Nicandre, 263. ses services sont reconnus par les Romains, 264. il traite cruellement les habitans de Maronée, 301. ses dispositions pour les Romains, 302. il envoie son fils Demetrius à Rome pour y soutenir ses intérêts, 303. *Et suiv.* son expédition contre les Barbares, 307. il est jaloux des honneurs que son fils reçoit à Rome, 308. ses vertus & ses vices, 402.
- Philippe de Macédoine**, père d'Alexandre, choissoit toujours pour ses entreprises les saisons les plus rudes & les plus mauvaises, 183. son éloge sur sa manière de faire la guerre, 212.
- Philisbourg** escaladé par Baumbergher, a 188, 189.
- Philopemen**, sa naissance & son éducation, b 412. Sentiment de ce Guerrier sur la façon des armes, 129. ses grandes qualités, 130. il gagne la bataille de Mantinée, & tue de sa propre main Machanidas, Tyran de Lacédémone, 131. *Et suiv.* son expédition contre Nabis, Tyran de Sparte, 217, 218. il rompt les mesures que ses ennemis avoient prises contre lui, 307. Lycortas, père de Polybe, venge sa mort, 310.
- Philoterie**, a 328.
- Philias**, a 9.
- Phocée**, a 346.
- Phryxe**, a 191.
- Phygallée**, a 3.
- Phyxion**, a 398.
- Picolomini** escalade de Mouzon, a 185.
- Pie** qui contrefait avec la voix tout ce qu'elle entend, a 41.
- Pindare**: maxime de ce Poète sur la paix, réfutée par Polybe, a 55.
- Pierre le Grand** Czar de Moscovie, a 320.
- Pique**: on devoit, selon les règles de la guerre, conserver cette arme, a 322, 323.
- Pissée**, a 410.
- Places**: en quel cas il s'en trouve d'impreuables, a 175. les attaques d'emblée & par escalade étoient autrefois plus difficiles qu'elles ne le seroient aujourd'hui, 178. *Et suiv.* Précautions à prendre dans ces sortes d'entreprises, 181. *Et suiv.* Défense contre les escalades ou attaques d'emblée, 186. *Et suiv.* Les places qui ont des fossés secs sont très-aisées à être insultées ou surprises par intelligence; mesures que doit prendre un Gouverneur, 105. *Et suivantes.*
- Places**, les plus fortes sont souvent celles que l'on prend avec plus de facilité, b 79.
- Platée** surprise par les Thébains, a 108, 109.
- Platon**, sentiment de Polybe sur sa République, b 29.
- Poison**. Il est contre le droit des gens de s'en servir à la guerre, a 275.
- Polémarches**: quelles étoient les fonctions de ces Magistrats, a 34.
- Polybe** ne rapporte rien qu'il n'ait vu ou qu'il n'ait appris de témoins oculaires, a 2. En quoi il excelle le plus, 18. Différence de son Histoire de toutes celles qui l'ont précédée, 202, 243. On déplore la perte de la plupart de ses Ouvrages, 412. ce qu'il pensoit de la République de Platon, b 29. des Dieux, 36. il rend de grands services aux Locriens, 148. sa plus grande Déesse, c'étoit la Vérité, 160. comment il traçoit les prodiges rapportés par des Historiens, 211. il est envoyé en Ambassade avec Lycortas, son père, vers Ptolémée, 315. il est fait Capitaine général de la cavalerie, 332. il est choisi pour aller vers le Consul en qualité d'Ambassadeur, 336. Expédient dont il use pour épargner à sa patrie de grandes dépenses, 337. Les Ptolémées demandent que les troupes qu'ils attendoient des Achéens soient commandées par Lycortas & Polybe, 347. Sages conseils de Polybe à Demetrius Soter, 366. Les Achéens demandent à Rome le retour de ceux de leur nation, & surtout de Polybe, 379. Liaison de Polybe avec Scipion Emilien, 459. *Et suiv.* son zèle pour l'honneur de sa patrie, 477. Il gouverne pour les Romains les villes conquises de l'Asie, & leur fait accepter la nouvelle forme de

# TABLE DES MATIERES.

gouvernement qu'on y avoit établie, *ibid.*  
*Polychne*, a 59.  
*Polycrate* d'Argos & *Andromaque* d'Aspende réforment toute la discipline militaire des Egyptiens, a 322.  
*Pont-Euxin*: description de cette mer, a 61. & *suiv.*  
*Pontons* de cuivre employés premièrement par les François, a 310. Ce que l'Auteur pense des pontons de cuir bouilli, 310, 311.  
*Ponts* des Anciens pour le passage des grandes rivières, a 304. & *suivantes.*  
*Portes* Caspiennes, a 260.  
*Prasie*, a 59.  
*Praslin* (M. le Marquis de) sa conduite à la surprise de Crémone, a 87, 97, 99, 101.  
*Presle* (M. de) périt à Crémone après s'être signalé, a 101.  
*Princes*, ils doivent éviter surtout d'exciter l'envie de leurs voisins, b 72. Combien un jeune Prince doit être en garde contre les flatteurs, 247.  
*Princes*, soldats Romains, c'étoient les plus forts & les plus vigoureux de l'infanterie, b 14. leurs armes, 15.  
*Prodiges*, usages que Polybe vouloit que l'on en fît, b 211.  
*Prostatis* est fait Gouverneur de Psophis, a 171.  
*Prusias* Roi de Bysance, maintenu sur le trône par Cavarus Roi des Gaulois, a 71. Exploit mémorable de ce Roi contre les Gaulois, a 412, 413.  
*Prusias*, Roi de Bithynie, deshonne à Rome par ses bassesses la majesté royale, b 357, 358. il est puni de ses impiétés, 467. son caractère, 468.  
*Prytanis*, Philosophe Péripatéticien, donne des loix aux habitans de Mégapolis, a 397.  
*Psophis*, ville presque inaccessible, a 156. escaladée par Philippe, 170. Réflexions sur cette entreprisse, 173. & *suiv.*  
*Ptolémaïde*: a 317.  
*Ptolémée Philopator*: sa lâcheté & sa négligence à mettre ordre à ses affaires, a 318, 321. Mœurs de ce Prince, lorsqu'après la mort de son frère Magas, il se fut emparé du trône. 243, 244. Etat de l'armée que Sosibie son Ministre oppose à Antiochus, 323, 324. Combats sur terre & sur mer, où les Egyptiens sont défaits, 328, 329. Réflexions sur ces deux actions, 334. & *suiv.* il est abandonné de plusieurs braves Officiers, 326. il se dispose à marcher en personne contre Antiochus, 394. Théodote entre la nuit dans sa tente pour le poignarder, 366. Bataille entre les deux Rois que Ptolémée gagne, 366. & *suiv.* Réflexions sur cette action mémorable, 369. & *suivantes.* Ptolémée reprend toutes les villes de la Basse Syrie, qu'Antiochus lui avoit enlevées, 389. Honneurs extraordinaires qu'il reçoit par tout, *ibid.* sa générosité envers les Rhodiens, 393. ses sujets enflés des avantages remportés à Raphie, se révoltent, 410.  
*Ptolémée* est proclamé Roi avant l'âge, b 241, 242.

L'Egypte est en paix pendant que tout le reste de l'univers a les armes à la main, 248.  
*Ptolémée*. Caractères des différens Princes de ce nom qui ont régné en Egypte, a 245. & *suiv.*  
*Pyle*, a 33.  
*Pyrges*, a 191.

## R.

*Rabatamane*, a 229, 230.  
*Railleries*: un Roi doit-il se les permettre? a 245.  
*Raphie*: situation de cette ville, a 365. Action générale entre Antiochus & Ptolémée, 365, 366. Réflexions sur cette fameuse journée, 369. & *suiv.*  
*Récompenses*. Attention qu'un Prince doit avoir à récompenser ceux qui l'ont bien servi, a 256, 257. Actions à la guerre qui méritent le plus d'être récompensées, 360, 361.  
*Récompenses*, chez les Romains pour les soldats qui se sont distingués, b 24, 25.  
*République*: origine des Républiques, b 6. cause de leur décadence, 35, 36. République Romaine, *Voiez* Rome: de Sparte, *Voiez* Lacédémone; d'Athènes, *Voiez* Athènes; de Carthage, *Voiez* Carthage; de Thèbes, *Voiez* Thèbes; de Crète, 28.  
*Retraites*. Elles sont très-difficiles dans un pais de défilés, a 24. Réflexions sur celle de Philippe dans les montagnes de Therme, 217. & *suiv.* Retraites simulées, stratagèmes qui réussissent toujours, 342. & *suiv.*  
*Revel* (M. le Comte de) sa conduite à Crémone, a 87, 97, 99, 101.  
*Révoltes*: il n'est jamais permis de prendre les armes contre son Souverain, a 265, 266, 285, 286, 314.  
*Rhinocerure*, a 365, 370.  
*Rhodiens*: un tremblement de terre renverse leur fameux Colosse, leurs arsenaux, les murs de la ville, a 391. Largesses immenses que toutes les Puissances leur font comme à l'envi, 393, 394.  
*Richelieu* M. le Cardinal de, il vouloit être homme de guerre, a 14. Maximes admirables répandues dans son *Testament politique*, 289. On le justifie contre les invectives de Montrésor, 294, 295. Réflexions sur son Ministère, 312, 313.  
*Rios*, a 10.  
*Rivières*: hypothèses sur la formation des rivières, fontaines, lacs, mers, a 62. & *suiv.* Observations sur le passage des rivières de vive force & qui se trouvent guéables en certains endroits, 121. & *suiv.* Défense du passage des rivières à gué, 121. & *suiv.* Précautions à prendre, 145. Ordre sur lequel on doit combattre, 145, 146. Passage de la Boyne par le Prince d'Orange, 151. Observations sur le passage du Tigre par l'armée d'Antiochus, 264. & *suivantes.* 268. & *suivantes.* Ponts des Anciens pour le passage des grandes rivières, 304. & *suivantes.*  
*Robert* (le Prince) neveu de Charles I. Roi d'An-

# TABLE DES MATIERES.

gleterre, ruine entièrement les affaires du Roi par son acharnement à poursuivre les fuyards en trois différentes batailles, *a* 374. *Et suiv.*

**Rohan (le Prince de)** n'a point été loué comme il méritoit de l'être, *a* 149.

**Roi**: de quelle manière il doit gouverner, *a* 213. doit-il se permettre la raillerie? 245. Il est toujours mieux qu'un Roi commande ses armées en personne que par ses Lieutenans, 266, 267, 298, 306, 307. Vices qui le font mépriser & haïr, 256, 257. Il n'est jamais permis de prendre les armes contre son Souverain, 265, 266, 285, 286, 313.

**Royaume**: source de son agrandissement, *a* 385, 386.

**Roiauté**, son origine & sa chute, *b* 5. *Et suiv.*

**Rome**, constitution de cette République la plus parfaite que nous connoissons, *b* 8. *Et suiv.* son gouvernement l'emporte sur celui de Lacédémone pour la force & la facilité d'étendre ses conquêtes, 31. Comparaison de Rome avec Carthage, 32. *Et suiv.*

**Romains**, castramentation des Romains, *b* 17. Fonctions de leurs soldats dans le camp, 20. Peines & récompenses, 23. Manière de décamper, 25. Comparaison des Romains avec les Carthaginois, 32. *Et suiv.* Grandes actions des Romains & des Carthaginois, 46, 47. Les Romains assiégent Capoue après la bataille de Cannes, 67. *Et suiv.* Consternation où ils furent à la vue d'Annibal aux portes de Rome, 69. Comparaison des Romains & des Lacédémoniens, 70, 71. Si les Romains ont eu raison de transporter dans leur patrie les richesses & les ornemens des villes conquises, 72. *Et suivantes.* Victoire qu'ils remportent sur Asdrubal, frère d'Annibal, 124. *Et suiv.* ils font la paix avec les Carthaginois, 193. ils déclarent la guerre à Philippe Roi de Macédoine, 226. Comparaison des armes & de l'ordonnance des Romains avec celles des Macédoniens, 233. *Et suiv.* Le but des Romains en faisant la guerre à une Puissance, n'étoit pas de la détruire entièrement, 252. ils créent dix Commissaires pour régler les affaires de la Grèce, 254. ils font publier dans les jeux Isthmiques le Sénatusconsulte sur la paix faite avec Philippe, & qui assure la liberté des Grecs, *Et suivantes.* Fêtes chez les Romains après une victoire, 264. ils reçoivent des Ambassadeurs de toutes les nations de l'Asie, 272. font la paix avec Antiochus, 289, 290. règlent les affaires de l'Asie, 291. mettent ordre aux affaires de Crète, 302. leur politique, 369. ils forcent les Carthaginois de se livrer à eux en forme de dédition: 393. Corruption des Romains après la défaite de Persée & le renversement du trône de Macédoine, 460. *Et suiv.*

**Roquepiquez (M. de)** se distingue à Crémone, *a* 101.

**Roffignols**: ils sont capables de discipline & d'éducation, *a* 41.

**Ruse**: il étoit plus glorieux chez les Grecs de vaincre par la ruse & l'artifice que par la force, *a* 264. On se laisse prendre aux ruses les plus surannées, 265. S'il y en a qui ne soient pas permises, 399. *Et suivantes.*

S.

**Saint-Pater (M. de)** Lieutenant Général des armées du Roi, *a* 151.

**Saint Remi (M. de)** ses Mémoires sur l'artillerie, *a* 311.

**Sambuque**, description de cette machine, *b* 47.

**Salvoisen**: ses heureuses qualités pour les armes, *a* 148.

**Samique**, *a* 191.

**Samus Poëte**, qui avoit été élevé avec Philippe, *a* 210.

**Sandoval** commence à Adam la généalogie de Charles-Quint, & la continue de père en fils jusqu'à cet Empereur, *a* 260.

**Sundras (Gatien de Courtiz de)**: éloge de cet Officier Historien, *a* 295, 301.

**Sapho**, désespérée de ne pouvoir plaire à son amant, se précipite du haut d'un rocher, *a* 254.

**Saporza**, *a* 341.

**Sardes**, *a* 345. est surprise par Antiochus, *b* 41.

**Sason**, *a* 412.

**Savari (Jean)** Interprète de Charles XII. Roi de Suède, présente un Placet au Grand Seigneur en faveur de son Maître, *a* 352.

**Saül**: en quoi consistoit sa maladie, *a* 46.

**Saxe (M. le Comte de)** Maréchal de camp dans les troupes de France, est investi dans une hôtellerie par les Confédérés de Pologne, il en sort l'épée à la main & se retire heureusement, *a* 361, 362, 363.

**Scerdiladdas** quitte le parti des Etoliens & se joint aux Alliés, *a* 53, 54. Acte d'hostilité fait par son ordre contre Philippe, 398. il prend plusieurs villes, 410. il avertit les Romains des desseins de Philippe, 412.

**Sciences**: sans les sciences il est difficile de devenir grand Capitaine, *a* 177. sont nécessaires à un Général d'armée, *b* 74. *Et suiv.*

**Scipion (le grand)** caractère & abrégé de la vie de ce grand Capitaine, *b* 91. *Et suiv.* il assiège & prend Carthage-la-neuve, 97, 98. pendant un quartier d'hiver il gagne les Espagnols aux Romains, 112. *Et suiv.* il refuse la Roiauté, 116. défait Asdrubal fils de Giscon, 136. réprime une sédition qui s'étoit formée parmi ses soldats, 138. *Et suiv.* il ruine entièrement, sans combattre, les armées d'Asdrubal & de Syphax, 162. *Et suiv.* se venge de la perfidie des Carthaginois, 173. a une conférence avec Annibal, & refuse de faire la paix, 174. On se prépare à la bataille, 176. Elle se donne à Zama, & Scipion remporte une victoire complète sur Annibal, 178. *Et suivantes.* Observations sur cette bataille, 181. *Et suivantes.* Idée qu'avoit Scipion de Denis & d'Agathocles, Tyrans de



# TABLE DES MATIERES.

- Syracuse**, 203. il revient à Rome & triomphe, 211. il accorde la paix à Antiochus, 271, 272.
- Scipion Emilien** s'attache Polybe & se fait admirer dès l'âge de dix-huit ans par sa sagesse, son desintéressement & toutes les autres vertus qui font les grands hommes, b 459. & suiv.
- Scopas**, Préteur des Etoliens, a 52. se jette sur la Macédoine & y fait le dégât, 77. ses impiétés, là même. Mort tragique de ce Ministre, b 240.
- Scopie**, a 403.
- Scotuse**, ville, b 118.
- Scythopie**, a 328.
- Sédition** dans une armée. De quelle manière Scipion réprima celle qui s'étoit formée parmi ses troupes, b 138. & suivantes.
- Segre**: passage de cette rivière par César, a 127, 128.
- Séne**: Labiénus la passe, a 137, 138.
- Séleucie**: sa situation, a 315. elle est escaladée par Antiochus, 316.
- Selgiens**: leurs guerres avec les Pednéliens, a 341. leur courage, 343, 345.
- Sémiramis**: elle passe l'Indus sur un pont de bateaux, a 305.
- Sénat**, droits des Consuls, du Sénat & du Peuple dans la République Romaine, b 9. & suiv.
- Senef**. Relation du combat de Senef, a 27. & suiv.
- Sertorius**: sa manière de faire la guerre, a 168, 169.
- Services**: Attention qu'un Prince doit avoir à récompenser ceux qui l'ont bien servi, a 256, 257.
- Seste**, description de cette ville, b 216.
- Sida**, a 343.
- Sidon**, a 328.
- Sinope**, a 73.
- Skonk** escalade en 1635. par les Espagnols, a 180.
- Smyrne**, a 346.
- Soissons (M. le Comte de)**: mesures qu'il prenoit contre l'amour-propre, a 14.
- Soldats**. Comment il faut exercer les nouveaux soldats, a 471. Soins que l'on doit avoir d'exercer les troupes, soit pendant la guerre soit pendant la paix, 380. Il est dangereux de se servir de soldats étrangers ou mercénaires, 318. & suiv. Courage héroïque de sept soldats François, 350.
- Soldats Romains**: différence qu'il y avoit parmi eux, b 24. & suiv. leurs fonctions dans le camp, 20. peines & récompenses, 23, 24. soldes, 25.
- Sophagazone**, Roi des Indiens, b 144.
- Sosibé**, premier Ministre de Ptolémée Philopator Roi d'Egypte: sa conduite envers Cléomène Roi de Lacédémone, a 244. & suiv. Expédient dont il s'avise pour arrêter le progrès des armes d'Antiochus, 318. Portrait de ce grand Ministre, 332, 333, 381, 382, 391, 392. veut délivrer Achée, & ceux qu'il envoie pour ce sujet livrent ce Prince à Antiochus, qui le fait mourir cruellement, b 52. & suiv.
- Softrate**, fameux Statuaire, a 19.
- Souverain**. Voyez Roi.
- Sparte**, voyez Lacédémone.
- Strave**, a 207, 208.
- Strozzi**, sa mort, a 255.
- Styllagie**, a 191.
- Suisses**: éloge de cette nation, a 329.
- Superstition**, c'étoit le soutien de la République Romaine, b 35.
- Surprise** de la ville de Sardes, b 41.
- Surprises** de villes. Observations sur ces sortes d'entreprises, a 77. & suivantes. Relation de la surprise de Crémone, 81. & suiv. Mesures à prendre dans la surprise d'une place, 105. & suiv. Exemples remarquables de surprises de places, 111. & suiv.
- Syphax**, Roi des Maséyliens Numides, prend parti pour les Carthaginois, & voit, par un stratagème de Scipion, ruiner son armée sans pouvoir combattre, b 162. & suivantes. Il perd son Royaume, 173. suit le char de triomphe de Scipion & meurt, 212.
- Syracuse**, défendue par Archimède contre les machines des Romains, b 46.
- Syringe**, ville, b 109.

## T.

- TAbrique**: preuves de la foiblesse de la nôtre, a 386. comparaison de l'ordonnance des Macédoniens avec celle des Romains, b 233. & suiv.
- Tages**, ville, b 108.
- Tambrace**, ville, b 109.
- Tapyriens**, a 260.
- Tarente** est livrée à Annibal, b 58. & suiv. Situation avantageuse de cette ville, 90, 91.
- Tarentule**: remède contre son venin, a 43.
- Tarquinius (Lucius)** Roi de Rome: son portrait, b 399.
- Tartares**. Ceux de la Chine se servent de longs fouets au lieu de trompettes, a 47.
- Taurion**, Officier général du Roi de Macédoine, a 5, 199, 239. Gouverneur du Péloponèse pour Philippe, empoisonne Aratus par ordre du Roi, b 50.
- Tégér**, a 48, 221.
- Téiens**, a 346.
- Telphisse**, a 191.
- Telphussiens**, a 171.
- Temnos**, a 346.
- Thabor**, a 328, 329.
- Thalamas**, forteresse des Eléens, assiégée par Philippe, a 172.
- Thèbes** dans la Phthotide, a 402.
- Thébes**, défauts du gouvernement de cette République, b 27.
- Théodote**, Gouverneur de la Basse Syrie, trahit Ptolémée. Réflexions sur la cause de cette trahison, a 256, 257. il se tourne du côté d'Antiochus, 317. il se signale à la bataille du mont Liban, 328, 329. il passe dans le camp de Ptolémée & entre dans sa tente pour le poignarder,

## TABLE DES MATIERES.

- 365, 366. Il commande vingt mille hommes à la bataille de Raphie, 367.
- Théopompe*: critique de son Histoire & réfutation de ses invectives contre Philippe Roi de Macédoine, b 412. & *suiv.*
- Thérme*, sa situation & ses richesses, a 208, 209.
- Thessaliens*: leur cavalerie est invincible en bataille rangée, hors de là on ne peut en tirer aucun service, a 8.
- Thésie*, a 208.
- Tibère* fut-il libéral comme Tacite le prétend? a 395.
- Tichos*, a 195.
- Tigre*: passage de ce fleuve par l'armée d'Antiochus, a 364. & *suiv.* 368. & *suivantes.*
- Timée*, ce qui lui manque pour être un bon Historien, b 156. il est refusé sur ce qu'il dit de l'Afrique & de l'Isle de Corse, 146 & *suiv.* il ne mérite aucune créance ni sur Démocharès, ni sur Agathocles, Tyran de Syracuse, 150. Critique de son Histoire, 414. & *suiv.*
- Timoleon*, belle action de ce grand Capitaine, a 143, 144.
- Timothee*, Musicien célèbre du tems d'Alexandre: effets de sa Musique, a 55.
- Tisamene*, fils d'Oraste, premier Roi des Achéens, a 2.
- Tisse*, montagne, b 18.
- Tite*: faute qu'il fit au siège de Jérusalem, a 113, 114.
- Tiépolème*, Capitaine & Ministre d'Etat sous Ptolémée Philopator: son caractère, a 431.
- Tour-Fraguier* (M. de la) défend la Cassine de la Bouline, a 355 & *suiv.*
- Traître*, qui mérite ce nom, b 434. & *suiv.*
- Triaires*, c'étoient les plus anciens soldats, b 14. leurs armes, 14, 15.
- Tribuns du peuple*, devoir de ces Magistrats, b 11.
- Tribuns militaires*, d'où ils étoient tirés & leurs fonctions, b 12. & *suiv.*
- Trichonie*, a 208.
- Trière*, a 327.
- Tripolis*, a 194.
- Troupes*. Voyez *Soldats*.
- Tryphalé*, a 191.
- Turcs*: défaut de leurs armes & de leur tactique, a 153.
- Turenne*, a 20, 124, 152, 173, 292, 301. étoit-il inférieur à M. le Prince? 380.
- Tyranée*, a 191.
- Tyr*, a 317.
- Turée*, a 5.
- Tyrée*, célèbre joueur de flutte, fait remporter la victoire aux Lacédémoniens, a 45.
- U.
- Uladus*, Vaivode de Valaquie, ses talens pour la guerre, a 148.
- Ulm* surprise par les Bavares, a 111, 112.
- Usages*: Réflexions où l'on combat les préjugés de la coutume à l'égard de certains usages contraires aux regles de la guerre, a 321. & *suiv.* 331. & *suiv.* 341.
- V.
- Vaillant*, son Histoire des Ptolémées Rois d'Egypte, a 245.
- Vainqueur*, il doit faire paroître de la modération, de la douceur & l'humanité, b 252.
- Vaisseaux*: méthode des Anciens pour transporter leurs vaisseaux, a 206, 207. Bravoure du régiment des Vaisseaux, a 88, 97, 98.
- Valeur*: la parfaite valeur ne se trouve nulle part, a 7, 8. elle est seule sujette à des transports divinement inspirés, 173.
- Valiere* (M. de) Maréchal des camps & armées du Roi, donne un avis qui eût sauvé Landau, a 186.
- Vassor*: son Histoire de Louis XIII. très-instructive pour les gens de guerre, a 18.
- Velites*, quelle place ils occupent dans les légions & leurs armes, a 15.
- Vendôme* (M. le Duc de) étoit toujours disposé à tenter une surprise, a 79.
- Vérité*, sa force, b 160.
- Vercingetorix*: son habileté à conduire une guerre défensive, a 300, 301.
- Vespasien*: beau mot de cet Empereur au lit de la mort, a 391.
- Victoire*: jamais après une victoire on ne doit donner aux vaincus le tems de se reconnoître, a 173. & *suiv.* Elle dépend ordinairement de la défaite d'une première ligne, 299.
- Villars* (M. le Maréchal Duc de) a 190.
- Villars le Sieur du* ses Mémoires, a 148.
- Villelongue* (M. de) fit-il tenir au Grand Seigneur un placet en faveur de Charles XII. Roi de Suède? a 352.
- Villeroi* (M. le Maréchal Duc de) a 82, 83, 86, 89, 95.
- Weiimar* (M. le Duc de) a 228.
- Weideren* défend Skenk, a 180.
- Wirtemberg* (M. le Prince de) attaque la Cassine de la Bouline, a 356. son courage, 360.
- Witkind*, Général des Saxons contre Charlemagne, ternit sa gloire, a 161.
- X.
- Xénète*, Général d'armée sous Antiochus, passe le Tigre, a 264. & *suiv.* 268. & *suiv.* il livre bataille à Molon & la perd, 261, 262. sa mort, 263.
- Xenophanes*: Ambassadeur de Philippe de Macédoine, fait un Traité de paix avec Annibal, b 39, 40.
- Xenophon*: stratagème dont il use pour se faciliter le passage d'une rivière, a 135.
- Xerxès* fait faire un pont sur le Bosphore de Thrace, a 306, 307.

## TABLE DES MATIERES.

Z.

**Z Acynthe**, a 205.

**Zagre**, a 290, 311.

**Zaleucus**, formule singulière qu'il prescrit pour disputer sur le sens d'une loi, b 151, 152.

**Zama**, lieu où le fameux Annibal est vaincu par Scipion, b 176. *Et suiv.* Observations sur cette bataille, 181. *Et suiv.*

**Zarace**, a 59.

**Zénon**, Historien Rhodien, critique de son Histoire, b 426. *Et suiv.*

**Zeuxis**, Officier général d'Antiochus, s'expose généreusement aux ressentimens du Ministre en donnant au Roi de bons conseils, a 279. part qu'il eut à la prise de Séleucie, 316.

**Zisca** défait l'Empereur Sigismond & l'oblige de prendre la fuite, a 342.

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux, la Traduction de Polybe par Dom Vincent Thuillier, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, avec les Commentaires & Dissertations de M. le Chevalier Folard; & je crois que le Public équitable verra avec plaisir les recherches & les découvertes qui y sont répandues sur la Tactique des Anciens & sur la Science militaire, sans qu'il fasse un crime à l'Auteur de ces Commentaires, de la vivacité & de la sincérité de son stile. A Paris ce 27. Février 1727. Signé, LANCELOT.

*Fin de la Table des Matières.*





Tant que les Consuls restent dans la ville, ils sont maîtres des affaires publiques. Tous les autres Magistrats, à l'exception des Tribuns, leur sont soumis & leur obéissent. Ils conduisent les Ambassadeurs dans le Sénat. Dans les délibérations ce sont eux qui font le rapport des choses sur lesquelles il est important de délibérer. Le droit de faire les senatusconsultes leur appartient. Ce sont eux qui sont chargés des affaires publiques qui doivent se faire par le peuple, de convoquer les assemblées, d'y proposer ce dont il s'agit, & de faire des loix sur la pluralité des suffrages. Sur tout ce qui regarde la guerre ils ont une autorité presque souveraine, comme de commander aux alliés ce qu'il leur plaît; de créer des Tribuns militaires, de faire des armées, de lever des troupes; en campagne, de punir qui bon leur semble, & de tirer du trésor public tout ce qu'ils jugent à propos, le Questeur les suit par tout & exécute sans délai tous leurs ordres. A considérer cette puissance du Consulat, ne diroit-on pas que le Gouvernement des Romains étoit Monarchique & Royal? Au reste, que dans ce que je viens de dire ou dans ce que je dirai dans la suite, il arrive dans quelque tems d'ici quelque changement, ce que j'avance n'en sera pas moins vrai.

Les droits du Sénat sont premièrement d'être maître des deniers publics. Rien n'entre dans le trésor, rien n'en sort que par ses ordres. Sans un senatusconsulte les Questeurs n'en peuvent rien tirer, même pour les besoins particuliers; il n'y a que les dépenses à faire pour les Consuls qui soient exceptées. Ces sommes considérables que les Censeurs sont obligés tous les cinq ans d'employer aux réparations des édifices publics, c'est le Sénat qui permet aux Censeurs de les prendre. De plus les trahisons, les conspirations, les empoisonnemens, les assassinats, en un mot tous les délits qui se commettent dans l'Italie & qui méritent une punition publique, c'est au Sénat à en connoître: il lui appartient encore de juger des différends qui s'élèvent entre les particuliers ou les villes d'Italie, de les reprendre lorsqu'ils manquent à leur devoir, de les protéger & défendre quand ils ont besoin de secours. C'est lui qui envoie les Ambassadeurs hors d'Italie, ou pour réconcilier les Puissances entre elles, ou pour faire des remontrances; ou pour ordonner, ou pour entreprendre, ou pour déclarer la guerre. Il donne audience aux Ambassadeurs qui viennent à Rome, délibère sur leurs instructions & donne la réponse convenable. Rien de tout cela n'appartient au peuple, de sorte qu'en l'absence du Consul, il semble que le Gouvernement soit purement Aristocratique. Bien des Grecs, bien des Rois mêmes en sont persuadés, parce que tout ce qu'ils portent d'affaires à Rome est confirmé par le Sénat.

Après cela l'on sera sans doute en peine de savoir quelle part il reste au peuple dans ce Gouvernement; puisque d'un côté le Sénat a en sa

disposition les revenus de la République, & que les dépenses ne se font que par son ordre; & de l'autre que pour la guerre les Consuls ont un pouvoir absolu ou d'en faire les préparatifs, ou de se gouverner en campagne comme il leur plaît. Cependant le peuple a sa part, & une part très-considérable, car il est seul maître des récompenses & des peines, & c'est de là que dépend la solidité de tous les établissemens humains quels qu'ils soient. Si par ignorance ou par malice on manque de placer les unes & les autres à propos, les bons seront traités comme les méchants, & les méchants comme les bons, on ne verra que désordre & que confusion.

Le peuple a aussi sa juridiction & son tribunal; il condamne à l'amende, quand l'injustice commise demande cette punition, & cela regarde surtout les personnes constituées en dignités. Il a seul le droit de condamner à la mort; sur quoi je ne puis omettre une chose très-mémorable qui se trouve chez ce peuple. C'est que la coutume donne droit à l'accusé, pendant qu'on procède à son jugement, de sortir ouvertement de la ville & de se condamner lui-même, restât-il encore une tribu qui n'auroit pas porté son jugement: & alors il peut en sûreté se retirer à Naples, à Préneſte, à Tibur, dans toutes les villes alliées des Romains. Le peuple donne aussi les dignités à ceux qui les méritent, & par conséquent la plus belle récompense qu'on puisse, dans un Gouvernement, accorder à la vertu. C'est lui qui approuve & rejette les loix selon qu'il lui plaît; & ce qui est le plus important, on le consulte sur la paix ou sur la guerre, qu'il s'agisse de faire une alliance, de terminer une guerre, de conclure un Traité, c'est à lui de ratifier tous ces projets, ou de les rejeter. Sur ces droits ne seroit-on pas bien fondé à dire que le peuple a la plus grande part dans le Gouvernement, & que ce Gouvernement est populaire?

On vient de voir comment les trois formes de Gouvernement ont chacune leur part dans la République Romaine: voyons maintenant de quelle manière elles peuvent s'opposer l'une à l'autre, ou se secourir mutuellement.

Quand un Citoyen revêtu de la dignité Consulaire sort de la ville à la tête d'une armée, quoiqu'il semble avoir une puissance absolue, il a cependant besoin du peuple & du Sénat, & sans leur secours il ne peut seul consommer aucune affaire. Son armée, sans l'ordre du Sénat, ne peut avoir ni vivres, ni habits, ni solde: en sorte que les Chefs ont beau former des desseins, ils ne réussiront jamais, si le Sénat n'entre pas dans leurs vûes, ou y met opposition. Ce Consul est-il en campagne, le Sénat est maître d'interrompre ses entreprises. C'est lui qui, l'année du Consulat écoulée, envoie à l'armée un autre Chef, ou ordonne à celui qui la commande d'y demeurer. C'est à lui de relever l'éclat & la gloire des beaux exploits ou de la rabaisser. Ce qu'on

appelle chez les Romains le triomphe, cérémonie pompeuse, où l'on met sous les yeux du peuple les victoires remportées par les Généraux, les Consuls ne peuvent l'obtenir, si le Collège des Sénateurs n'y consent & ne fournit l'argent nécessaire. D'un autre côté, comme le peuple a le pouvoir de finir la guerre, quelque éloignés de Rome qu'ils soient, il faut nécessairement qu'ils reviennent dans leur patrie. Car c'est au peuple, comme j'ai déjà dit, qu'il appartient de ratifier ou de casser les Traités. Mais ce qui est plus considérable, ces Consuls, après avoir déposé leur autorité, sont obligés de rendre compte au peuple de l'usage qu'ils en ont fait, ce qui les tient toujours dans le respect à l'égard du Sénat & du peuple.

Pour venir au Sénat, quelque grande que soit l'autorité de ce Collège, il est néanmoins obligé d'écouter le peuple dans les affaires qui concernent le corps de la République. Dans les punitions qui se doivent infliger à ceux qui dans l'administration des affaires publiques ont commis des fautes dignes de mort, il ne peut rien statuer que le peuple ne l'ait auparavant confirmé. Il en est de même des choses qui regardent le Sénat lui-même: car si quelqu'un propose une loi qui tende ou à retrancher quelque chose de la puissance dont le Sénat est en possession, ou à détruire sa prééminence & sa dignité, ou à lui ôter de ses biens, le peuple est en droit de la recevoir ou de la rejeter. De plus qu'un seul Tribun s'oppose aux résolutions du Sénat, celui-ci ne peut passer outre, il ne peut pas même s'assembler, si un de ces Magistrats s'y oppose. Or le devoir de ces Magistrats c'est de ne rien faire que ce qu'il plaît au peuple, & consulter en tout sa volonté. Tout cela retient l'autorité des Sénateurs dans de justes bornes, & les oblige d'avoir des égards pour le peuple.

De son côté le peuple est dans la dépendance du Sénat, & a besoin ou de tout l'ordre des Sénateurs, ou de quelqu'un d'eux. Il y a dans toute l'Italie grand nombre d'ouvrages publics dont les Censeurs sont chargés, érection de nouveaux édifices, réparation des anciens, levée d'impôts sur les rivières, les ports, les jardins, les mines, les terres, en un mot tout ce qui est renfermé dans l'étendue de la domination des Romains. Tous ces ouvrages, c'est le peuple qui les fait, en sorte qu'il n'y a presque personne qui n'y tienne par quelque endroit. Les uns les prennent à ferme des Censeurs, les autres s'associent avec les fermiers; ceux-ci sont caution, ceux-là engagent pour les autres leurs biens au public, & le petit peuple travaille. Or c'est le Sénat qui connoît & ordonne de tous ces ouvrages. Il prolonge les termes, il fait des remises quand il est arrivé quelque accident, il casse les baux si l'on ne peut les exécuter, enfin il se rencontre mille circonstances où le Sénat peut ou nuire beaucoup, ou faire beaucoup de grâces à ceux qui sont chargés des ouvrages publics, puisque c'est à lui que

toutes ces choses se rapportent. Son privilège principal, c'est que de chez lui se tirent les Juges de la plupart des différends tant particuliers que publics, pour peu qu'ils soient importants. Ainsi chacun recherche sa protection & se donne bien de garde de desobéir à ses ordres, dans la crainte que dans la suite il n'ait besoin de son secours. On obéit avec la même soumission aux ordres des Consuls, parce que tous en général & chacun en particulier doit en campagne tomber sous leur puissance.

Chaque partie de l'Etat peut aider ou incommoder l'autre, & de là il arrive qu'agissant toutes de concert elles sont inébranlables, & c'est ce qui donne à la République Romaine un avantage infini sur toutes les autres. Qu'une guerre étrangère la menace & la presse jusqu'à obliger les trois parties du Gouvernement à concourir ensemble & à s'aider mutuellement, cette union lui donne tant de forces, que rien n'est négligé. Tout le Monde alors conspire à l'envi au même dessein. Les choses se font aussi à tems & à point nommé, parce que tous en général & chacun en particulier fait ses efforts pour exécuter ce qui a été résolu. C'est pour cela que cette République est invincible, & qu'elle vient à bout de tout ce qu'elle entreprend. Mais quand les Romains délivrés des guerres étrangères & jouissant tranquillement de leur bonne fortune & de l'heureuse abondance que leurs conquêtes leur ont procurée, abusent de leur bonheur & en deviennent insolens, comme il arrive d'ordinaire, c'est alors qu'on voit cette République tirer de sa constitution même le remède à ses maux. Car aussi-tôt qu'une partie s'élevant orgueilleusement au-dessus des autres veut s'arroger plus de pouvoir & d'autorité qu'elle n'en doit avoir, comme elle ne peut se suffire à elle-même, & que toutes peuvent réciproquement s'opposer aux volontés les unes des autres, il faut qu'elle se contienne dans les bornes prescrites & demeure dans l'égalité, retenue qu'elle est d'un côté par la résistance des autres parties, & de l'autre par la crainte qu'elle a toujours qu'on ne tombe sur elle. Ainsi tout dans cette République se conserve toujours dans le même état.



#### C H A P I T R E IV.

*Milice des Romains, levée des troupes, légion, armes des différens corps qui la composent.*

**A**près l'élection des Consuls, on choisit des Tribuns militaires. On en tire quatorze des Citoiens qui ont servi cinq ans, & dix de ceux qui ont fait dix campagnes: car il n'y a pas de Citoiens qui a-



vant quarante-six ans ne soit obligé de porter les armes, ou dix ans dans la cavalerie, ou seize dans l'infanterie. On n'en excepte que ceux dont le bien ne passe pas quatre cens dragmes, ceux-ci on les réserve pour la marine. Cependant quand la nécessité le demande, les gens de pied sont retenus pendant vingt ans. Personne ne peut être élevé à aucun degré de Magistrature, qu'il n'ait été dix ans à la guerre.

Quand il se doit faire une levée de soldats, ce qui se fait tous les ans, les Consuls avertissent auparavant le peuple du jour où doivent s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu & tous ces Romains se trouvant à l'assemblée, dans le Capitole, les plus jeunes des Tribuns dans l'ordre qu'ils ont été créés ou que les Consuls leur prescrivent, se partagent en plusieurs bandes, parce que l'armée chez les Romains est composée de quatre légions. Les quatre premiers Tribuns nommés sont pour la première légion, les trois suivans pour la seconde, quatre autres pour la troisième, les trois derniers pour la quatrième. Des plus anciens, les deux premiers entrent dans la première légion, les trois suivans sont mis dans la seconde, les deux ensuite sont pour la troisième, & les trois derniers pour la quatrième.

Cette division faite, & les Tribuns placés de sorte que les légions ont chacune pareil nombre de Chefs, ceux-ci assis séparément tirent les tribus aux sorts l'une après l'autre, & appellent à eux celle qui leur est échûe, & ensuite ils en choisissent quatre hommes à peu près égaux en taille, en âge & en forces; quand ils se sont approchés, les premiers Tribuns choisissent les soldats de la première légion, les suivans ceux de la seconde, & ainsi des autres. Après ces quatre il s'en approche quatre autres, & alors les premiers Tribuns font le choix de la seconde légion, les suivans & ceux qui sont après eux de la seconde & de la troisième, & les derniers de la première. Quatre autres viennent ensuite, & les premiers Tribuns choisissent pour la troisième légion, & les derniers pour la seconde. Ce même ordre s'observe jusqu'à la fin, d'où il arrive que chaque légion est composée d'hommes de même âge & de mêmes forces. Quand on a levé le nombre nécessaire, & qui quelquefois se monte à 4200, & quelquefois, quand le danger est plus grand, à 5000, on fait de la cavalerie. Autrefois on ne pensoit aux cavaliers qu'après avoir levé les gens de pied, & pour 4000. hommes d'infanterie on prenoit 200. chevaux; mais à présent on commence par eux, & le Censeur les choisit selon le revenu qu'ils ont; à chaque légion on en met 300. La levée ainsi faite, les Tribuns asssemblent chacun leurs légions, & choisissant un des plus braves ils lui font jurer qu'il obéira aux ordres des Officiers, & qu'il fera son possible pour les exécuter. Tous les autres passant à leur tour devant le Tribun, font le même serment.

En même tems les Consuls dépêchent vers les villes d'Italie pour ils

veulent tirer du secours, pour faire sçavoir aux Magistrats le nombre des troupes dont ils ont besoin, le jour & le lieu du rendez-vous. Ces villes font une levée de la même manière qu'à Rome, même choix, même serment; on donne un Chef & un Questeur à ces troupes, & on les fait marcher.

Les Tribuns de Rome, après le serment, marquent aux légions le jour & le lieu où elles doivent se trouver sans armes, puis ils les congédient. Quand elles se sont assemblées au jour marqué, des plus jeunes & des moins riches on en fait les Velites; ceux qui les suivent en âge, sont les Hastaires; les plus forts & les plus vigoureux composent les Princes, & on prend les plus anciens pour en faire les Triaires. Ainsi chez les Romains chaque légion est composée de quatre fortes de soldats, qui ont toutes différent nom, différent âge, & différentes armes. Dans chaque légion il y a six cens Triaires, douze cens Princes, autant de Hastaires, le reste est tout de Velites. Si la légion est de plus de quatre mille hommes, on la divise à proportion, en sorte néanmoins que le nombre des Triaires ne change jamais.

Les Velites sont armés d'une épée, d'un javelot & d'une parme, espèce de bouclier fort & assez grand pour mettre son homme à couvert car il est de figure ronde & a trois pieds de diamètre. Ils ont aussi quelque vil ornement sur la tête, comme une peau de loup ou autre chose semblable, tant pour les couvrir que pour les distinguer, & faire connoître aux Officiers particuliers ceux qui se sont signalés, ou non, dans les combats; leur javelot est une espèce de dard, dont le bois a pour l'ordinaire deux coudées de long, & un doigt de grosseur. La pointe est longue d'un grand palme & si amenuisée, qu'au premier coup elle se fausse, de sorte que les ennemis ne peuvent la renvoyer, c'est ce qui la distingue des autres traits.

Les Hastaires plus avancés en âge ont ordre de porter l'armure complète, c'est-à-dire un bouclier convexe, large de deux pieds & demi & long de quatre pieds, le plus long est environ de quatre pieds & un palme. Il est fait de deux planches collées ensemble, & couvert par dehors, premièrement d'un linge, & par dessus d'un cuir de veau. Les bords en haut & en bas sont garnis de fer pour recevoir les coups de taille, & pour empêcher qu'ils ne se pourrissent contre terre. Le convexe est encore couvert d'une plaque de fer, laquelle pare les grands coups comme de pierres, de saisses & de tout autre trait violent. L'épée est une autre arme des Hastaires, qui la portent sur la cuisse droite & l'appellent l'épée Espagnole. Elle frappe d'estoc & de taille, parce que la lame en est forte. Ils portent outre cela deux piles, un casque d'airain & des bottines. De ces piles, les uns sont gros, les autres menus: les plus forts sont ou ronds ou quarrés; les ronds ont quatre doigts de diamètre, & les quarrés ont

le diamètre d'un de leurs côtés: les plus menus ressembloit assez aux traits que les Hastaires sont encore obligés de porter. La hampe de tous ces piques tant gros que menus, est longue à peu près de trois coudées; le fer en forme de hameçon qui y est attaché, est de la même longueur que la hampe. Il avance jusqu'au milieu du bois & y est si bien cloué, qu'il ne peut se lâcher sans se rompre, quoiqu'au bas & à l'endroit où il est joint avec le bois, il ait un doigt & demi d'épaisseur. Sur la tête ils portent un panache rouge ou noir de trois plumes droites, & hautes d'une coudée, ce qui joint à leurs autres armes les fait paroître une fois plus hauts & leur donne un air grand & formidable. Les moindres soldats portent outre cela sur la poitrine une lame d'airain, laquelle a douze doigts de tous les côtés, & qu'ils appellent le garde-cœur. Mais ceux qui sont riches de plus de dix mille dragmes, au lieu de ce plastron, portent une cotte de mailles. Les Princes & les Triaires sont armés de la même manière; excepté qu'au lieu de piques ils ont des demi-piques.

Entre ces trois dernières sortes de soldats on en choisit dix des plus prudents & des plus braves pour en faire des Capitaines: les plus jeunes n'ont point de part à ce choix. Après ces dix on en choisit encore dix autres, & ces vingt sont appelés Capitaines d'ordonnance. Le premier élu a droit d'entrer dans le Conseil de guerre. Il y a encore vingt autres Chefs pour conduire la queue, & ce sont les vingt premiers qui les choisissent. Chaque corps, à l'exception des Velites, est partagé en dix troupes, & chaque troupe a quatre Officiers, deux à la tête & deux à la queue. Les Velites sont répandus en nombre égal dans les trois autres ordres. On appelle ces troupes compagnie, bande ou enseigne: & les Chefs Centurions ou Capitaines. Dans chaque compagnie il y a deux enseignes, & ce sont les deux plus braves au choix des Officiers. La raison pour laquelle on met deux Capitaines dans chaque compagnie, c'est qu'on ne sçait ce que fera un Capitaine, ni ce qui pourra lui arriver; & comme en matière de guerre les excuses n'ont pas lieu, on ne veut pas qu'une compagnie puisse dire qu'elle n'avoit point de Chef. De ces deux Capitaines, le premier élu, quand ils se trouvent tous deux, marche à la droite de la compagnie, & le dernier à la gauche; lorsque l'un des deux est absent, celui qui reste la conduit toute. Dans le choix de ces Chefs on ne cherche pas tant qu'ils soient audacieux & entreprenans, que sages, constants & de bon conseil. On ne demande pas non plus, qu'ils soient prompts à en venir aux mains & à commencer le combat; mais qu'ils résistent constamment lorsqu'on les presse, & qu'ils meurent plutôt que d'abandonner leur poste.

La cavalerie se divise de la même manière en dix compagnies, de chacune desquelles on tire trois Capitaines qui choisissent trois au-

tres Officiers pour être à la queue. Le premier Capitaine commande la compagnie, les deux autres tiennent lieu de Décurions, & tous sont appelés de ce nom. En l'absence du premier, le second prend le commandement.

Les armes de la cavalerie sont à présent les mêmes que celles des Grecs, mais anciennement ils n'avoient point de cuirasses, ils combattoient avec une simple bande qui couvroit leur nudité. Cela leur donnoit beaucoup de facilité pour descendre & remonter promptement à cheval, mais nus comme ils étoient ils couroient de grands risques dans la mêlée. D'ailleurs leurs lances leur étoient fort inutiles pour deux raisons, la première parce qu'étant minces & branlantes, elles ne pouvoient être lancées juste, & qu'avant de frapper l'ennemi, la plupart se brisoient par la seule agitation des chevaux. La seconde raison, c'est que ces lances n'étant point ferrées par le bout d'en bas, quand elles s'étoient rompuës par le premier coup, le reste ne pouvoit plus leur servir de rien. Leur bouclier étoit fait de cuir de bœuf, & assez semblable à ces gâteaux ovales dont on se sert dans les sacrifices. Cette sorte de bouclier n'étoit d'aucune défense, & si jamais il n'étoit assez ferme pour résister, il l'étoit encore beaucoup moins, lorsque les pluies l'avoient amolli & gâté. C'est pourquoi leur armure leur aiant bientôt déplû, ils la changèrent contre celle des Grecs. En effet les lances de ceux-ci étant roides & fermes portent le premier coup juste & violent, & servent également par le bout ferré d'en bas. De même leurs boucliers sont toujours durs & fermes, soit pour se défendre ou pour attaquer. Ainsi les Romains préférèrent bientôt ces armes aux leurs, car c'est de tous les peuples celui qui abandonne le plus facilement ses coutumes pour en prendre de meilleures.

Après que les Tribuns militaires ont partagé les troupes & donné pour les armes les ordres nécessaires, ils congédient l'assemblée. Le jour venu où les troupes ont juré de s'assembler dans le lieu marqué par les Consuls, rien ne peut les en dispenser, rien ne les relève de leur serment que les auspices & les difficultés absolument insurmontables. Chaque Consul marque séparément un rendez-vous aux troupes qui lui sont destinées, & c'est ordinairement la moitié des alliés & deux légions Romaines. Quand tous ces soldats alliés & Romains sont assemblés, douze Officiers choisis par les Consuls & qu'on appelle Préfets, sont chargés d'en régler la distribution & d'en former l'armée. D'abord entre les alliés on fait choix des mieux faits & des plus braves pour la cavalerie & l'infanterie qui doivent être auprès des Consuls. Ceux-là s'appellent les extraordinaires. Pour cela on tire des alliés autant d'infanterie qu'il y en a dans les légions Romaines, mais deux fois autant de cavalerie, & on prend le tiers de celle-ci pour les extraordinaires, & la cinquième partie de l'infanterie. Les Préfets par-  
tagent

tagent le reste en deux parties, dont l'une s'appelle l'aîle droite, & l'autre l'aîle gauche. Tout cela étant réglé, les Tribuns font camper les Romains & les alliés. Comme ce campement se fait en tout tems & en tout lieu de la même manière, il est bon de donner ici une idée de la disposition des armées Romaines, soit dans les campemens, soit dans les marches & dans les batailles rangées. Ce seroit être bien indifférent sur les choses les plus curieuses, que de ne vouloir pas se donner la peine d'apprendre une méthode si digne d'être connue.

## CHAPITRE V.

### *Castrametation des Romains.*

**V**Oici donc de quelle manière campoient les Romains. Le lieu pris pour le camp, on dresse la tente du Général dans l'endroit d'où il pourra le plus facilement voir tout ce qui se passe & envoyer ses ordres. On plante un drapeau où la tente doit être mise, & autour l'on mesure un espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, & que le terrain que le Consul occupe soit de quatre arpens. On loge les légions Romaines à l'un des côtés le plus commode pour aller à l'eau & au fourage. Pour la disposition des légions, nous disions tout à l'heure qu'il y avoit dans chacune six Tribuns & deux légions pour chaque Consul. Ils ont donc l'un & l'autre chacun douze Tribuns, qui sont tous logés sur une ligne droite, parallèle au côté que l'on a choisi, & distante de ce côté de cinquante pieds. C'est dans cet espace que sont les chevaux, les bêtes de charge, & tout l'équipage des Tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon, qu'elles ont derrière elles le prétoire, & devant tout le reste du camp. C'est pourquoi nous appellerons désormais le front, cette ligne qui régarde le camp; les tentes des Tribuns également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les légions. On mesure ensuite un autre espace de cent pieds le long des tentes des Tribuns, & aiant tiré une ligne qui parallèle à ces tentes ferme la largeur de ce terrain, on commence à loger les légions.

Pour cela on coupe perpendiculairement la ligne par le milieu; du point où elle est coupée on tire une ligne droite, & à vingt-cinq pieds de chaque côté de cette ligne on loge la cavalerie des deux légions vis-à-vis l'une de l'autre, & séparées par un espace de cinquante pieds. Les tentes, soit de la cavalerie ou de l'infanterie, sont disposées de la même manière, car les manipules & les turmes occupent un espace quarré & sont tournés vers les ruës: la longueur de cet espace est de cent pieds le long de la ruë, & pour la largeur on fait en sorte pour l'ordi-

*Tome VI.*

C

naire qu'elle soit égale à la longueur, excepté au logement des alliés. Quand les légions sont plus nombreuses, on augmente à proportion la longueur & la largeur du terrain. La cavalerie ainsi logée vers le milieu des tentes des Tribuns, il se fait une espèce de rue qui commence à la ligne dont nous avons parlé, & à la place qui est devant les tentes des Tribuns. Tout le camp est ainsi coupé en rues, parce que des deux côtés les manipules & les turmes sont rangés en longueur.

Derrière la cavalerie sont logés les Triaires, un manipule derrière une turme, l'une & l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les Triaires tournent le dos à la cavalerie, & chaque manipule n'a de largeur que la moitié de sa longueur, parce que pour l'ordinaire ils sont moitié moins que les autres corps. Malgré cette inégalité du nombre, comme on diminue de la largeur, ils ne laissent pas d'occuper en longueur un espace égal aux autres.

A cinquante pieds des Triaires vis-à-vis on place les Princes sur le bord de l'intervalle, ce qui fait une seconde rue, qui commence aussi bien que celle de la cavalerie à la ligne droite ou à l'espace de cent pieds qui sépare les Tribuns, & finit au côté que nous avons appelé le front du camp.

Au dos des Princes on met les Hastaires, qui tournés à l'opposite se touchent par le terrain; & comme chaque partie d'une légion est composée de dix manipules, il arrive de là, que toutes les rues sont également longues, & qu'elles aboutissent toutes au côté qui est le front du camp, vers lequel sont aussi tournés les derniers manipules.

Les Hastaires logés, à cinquante pieds d'eux & vis-à-vis campe la cavalerie des alliés, commençant à la même ligne & s'étendant jusqu'au même côté que les Hastaires. Or les alliés, après qu'on en a retranché les extraordinaires, sont en infanterie égaux en nombre aux légions Romaines; mais en cavalerie ils ont le double, & l'on en ôte un tiers pour en faire la cavalerie extraordinaire. On leur donne donc en largeur du terrain à proportion de leur nombre, mais en longueur ils n'occupent pas plus d'espace que les légions Romaines. Les quatre rues faites, derrière cette cavalerie se place l'infanterie des alliés, en donnant à leur terrain une largeur proportionnée & se tournant du côté du retranchement, de sorte qu'elle a vûe sur deux côtés du camp.

A la tête de chaque manipule sont d'un côté & d'un autre les tentes des Centurions. Dans la disposition tant de la cavalerie que de l'infanterie, on observe qu'entre la cinquième & la sixième cohorte, il y ait une séparation de cinquante pieds, laquelle fait une nouvelle rue qui traversant le camp est parallèle aux tentes des Tribuns. Cette rue s'appelle la Quintaine, parce qu'elle se trouve au-dessous de cinq cohortes. L'espace qui reste derrière les tentes des Tribuns & aux

deux côtés de la tente du Consul, on en prend une partie pour le marché; & l'autre pour le Questeur & les munitions.

A droite & à gauche, derrière la dernière tente des Tribuns, proche les côtés du camp & en droite ligne est le logement de la cavalerie extraordinaire & des autres cavaliers volontaires. Toute cette cavalerie a vûë une partie sur la place du Questeur, & l'autre sur le marché. Elle ne campe pas seulement auprès des Consuls, souvent elle les accompagne dans les marches, en un mot elle est pour l'ordinaire à portée du Consul & du Questeur, pour exécuter ce qu'ils jugent à propos. Derrière ces cavaliers se loge l'infanterie extraordinaire & la volontaire. Ils ont vûë sur le retranchement, & font pour le Consul & le Questeur le même service que la cavalerie dont nous venons de parler.

Devant ces dernières troupes on laisse un espace de cent pieds, parallèle aux tentes des Tribuns, & qui s'étendant sur les places du marché & du trésor traverse toutes les parties du camp. Au dessus de cet espace est logée la cavalerie extraordinaire des alliés, aiant vûë sur le marché, le prétoire & le trésor. Un chemin ou une rue large de cinquante pieds, partage en deux le terrain de la cavalerie extraordinaire, descendant à angle droit depuis le côté qui ferme le derrière du camp jusqu'à l'espace dont nous parlions tout à l'heure, & au terrain qu'occupe le prétoire. Enfin derrière la cavalerie extraordinaire des alliés, campe leur infanterie extraordinaire, tournée du côté du retranchement & de la queue du camp. Ce qui reste d'espace vuide des deux côtés, est destiné aux étrangers & aux alliés qui viennent au camp pour quelque occasion que ce soit. Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des terres que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens pieds de distance, & ce vuide leur est d'un très-grand usage soit pour l'entrée, soit pour la sortie des légions. Car chaque corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas risque de se renverser & de se fouler aux pieds. De plus on met là les bestiaux & tout ce qui se prend sur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puisse être jeté jusqu'à eux, ou si cela arrive ce n'est que très-rarement, & encore qu'en peuvent-ils souffrir, étant à une si grande distance & à couvert sous leurs tentes?

Après le détail que nous avons fait du nombre des fantassins & des chevaux dans chaque légion, soit qu'elles soient de quatre ou cinq mille hommes; de la hauteur, longueur & largeur des cohortes, de l'intervalle qu'on laisse pour les rues & pour les places, il est aisé de con-

cevoir l'étendue du terrain qu'occupe une armée Romaine, & par conséquent toute la circonférence du camp.

Si dès l'entrée de la campagne il s'assemble un plus grand nombre d'alliés qu'à l'ordinaire, ou que pour quelque raison il en vienne de nouveaux pendant le cours de la campagne, outre le terrain que nous avons marqué, on fait un logement à ceux-ci dans le voisinage du prétoire, dût-on pour cela, s'il étoit nécessaire, ne se servir que d'une place pour le marché & le trésor. A l'égard de ceux qui avoient joint d'abord l'armée Romaine, des deux côtés du camp on leur faisoit une rue pour les loger après les légions.

Que s'il arrive que quatre légions & deux Consuls se rencontrent au dedans du même retranchement, pour comprendre la manière dont ils sont campés, il ne faut que s'imaginer deux armées tournées l'une vers l'autre, & jointe par les côtés où les extraordinaires de l'une & de l'autre armée sont placés, c'est-à-dire par la queue du camp : & alors le camp fait un quarré long, qui occupe un terrain double du premier, & qui a une fois & demie plus de tour. Telle est la manière de se camper des Consuls lorsqu'ils se joignent ensemble : mais quand ils campent séparément, toute la différence qu'il y a, c'est que le marché, le trésor & les tentes des Consuls se mettent entre les deux camps.



## C H A P I T R E VI.

### *Fonctions des soldats Romains dans leur camp.*

**L**E camp ainsi disposé, les Tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque légion tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront ils le porteront aux Tribuns. Ensuite on commande deux cohortes tant des Princes que des Hastaires de chaque légion, pour avoir soin du quartier des Tribuns. Car comme pendant le jour les Romains passent la plupart du tems dans cette place, on a soin d'y faire jeter de l'eau & de la tenir propre. Des cohortes qui restent, car nous avons vu que dans chaque légion il y avoit six Tribuns & vingt cohortes de Princes & de Hastaires, chaque Tribun en tire trois au sort pour son usage particulier. Ces trois cohortes sont obligées, chacune à leur tour, de dresser sa tente, d'aplanir le terrain, d'alentour, & de clorre, s'il en est besoin, ses équipages de haïes pour plus grande sûreté. Elles font aussi la garde autour de lui. Cette garde est de quatre soldats, deux devant la tente & deux derrière proche les chevaux. Comme chaque Tribun a trois cohortes, & que chacune d'elles est de plus de cent



hommes, sans compter les Triaires & les Velites qui ne servent point, ce service n'est pas pénible, puisqu'il ne revient à chaque compagnie que de quatre en quatre jours. Cette garde est non seulement pour faire toutes les fonctions auxquelles il plaît au Tribun de l'employer, mais encore pour relever sa dignité & son autorité.

Pour les Triaires, exemts du service des Tribuns, ils font la garde auprès des chevaux, quatre par cohorte chaque jour pour la turme qui est immédiatement derrière eux. Leur fonction est de veiller sur bien des choses, mais particulièrement sur les chevaux, de peur qu'ils ne s'embarassent dans leurs liens, ou que détachés & mêlés parmi les autres chevaux, ils ne causent du trouble & de l'émotion dans le camp. De toutes les cohortes d'infanterie il y en a toujours une qui à son tour fait garde à la tente du Consul, tant pour la sûreté de sa personne, que pour l'ornement de sa dignité.

Le fossé & le retranchement, c'est aux alliés à les faire aux deux côtés où ils sont logés: les deux autres côtés sont pour les Romains, un pour chaque légion. Chaque côté se distribue par parties selon le nombre des cohortes, & à chacune il y a un Centurion qui préside à tout l'ouvrage; & quand tout le côté est fini, ce sont deux Tribuns qui l'examinent & l'approuvent. Les Tribuns sont encore chargés du soin de tout le reste du camp, où ils commandent deux tour à tour pendant deux des six mois que dure la campagne. Ceux à qui ce commandement tombe par sort, président à tout ce qui se fait dans le camp. Cette charge parmi les alliés est exercée par les Préfets.

Dès le point du jour les cavaliers & les Centurions se rendent aux tentes des Tribuns, & ceux-ci à celle du Consul, dont ils apprennent ce qui se doit faire & en font part aux cavaliers & aux Centurions, qui le communiquent aux soldats quand l'occasion s'en présente.

Le signal de la nuit se donne de cette manière. Des cohortes de la cavalerie & de l'infanterie, qui ont leurs logemens au dernier rang, on choisit un soldat que l'on exemte de toutes les gardes. Tous les jours au coucher du Soleil ce soldat se rend à la tente du Tribun, y prend le signal, qui est une petite planche, où l'on a écrit quelque mot, & s'en retourne à sa cohorte. Ensuite prenant quelques témoins il met la planche & le signal entre les mains du Chef de la cohorte suivante. Celui-ci le donne à celui qui le suit: & ainsi des autres, jusqu'à ce que le signal passe aux cohortes qui sont les plus voisines des Tribuns, auxquels il faut que ce signal soit reporté avant la fin du jour, & c'est par ce moyen qu'ils savent que le signal a été donné à toutes les cohortes, & que c'est par elles qu'il leur est venu. S'il en manque quelqu'un, sur le champ il examine le fait, & voit par l'inscription quelle cohorte n'a point apporté le signal,

& celui qui en est cause est aussi-tôt puni selon qu'il le mérite.

Pour les gardes de la nuit, il y a une cohorte entière pour le Général & le prétoire. Les Tribuns & les chevaux sont gardés par les soldats que l'on tire pour cela de chaque cohorte selon ce que nous avons dit plus haut. La garde de chaque cohorte se prend de la cohorte même. Les autres gardes se distribuent au gré du Général. Pour l'ordinaire on en donne trois au Questeur & trois à chacun des deux Légats. Les côtés extérieurs sont au soin des Velites, qui pendant le jour montent la garde tout le long du retranchement. Car tel est leur service, & de plus il y en a dix pour chaque porte du camp.

Des quatre tirés de chaque cohorte pour la garde, celui qui la doit monter le premier est conduit sur le soir par un Officier subalterne au Tribun, qui leur donne à tous une petite pièce de bois marquée de quelque caractère, après quoi ils s'en vont chacun à son poste.

C'est la cavalerie qui fait les rondes. Dans chaque légion le Capitaine de la première turme avertit le matin un de ses Officiers subalternes de donner ordre à quatre cavaliers de sa turme de faire la ronde avant le dîner. Sur le soir il doit encore avertir le Capitaine de la seconde turme de faire la ronde le jour suivant. Celui-ci averti donne le même avis pour le troisième jour, & les autres de suite font la même chose. Là-dessus l'Officier subalterne de la première turme en prend quatre cavaliers, qui tirent au sort la garde. Ensuite ils se rendent à la tente du Tribun, dont ils apprennent par écrit quel corps & combien de gardes ils doivent visiter. Après quoi ces quatre cavaliers montent la garde à la première compagnie des Triaires, dont le Capitaine est chargé de sonner de la trompette à chaque heure que la garde doit être montée. Le signal donné, le cavalier à qui la première garde est échüe, en fait la ronde accompagné de quelques amis dont il se sert pour témoins : & il visite non seulement les gardes postées au retranchement & aux portes, mais encore toutes celles qui sont à chaque cohorte & à chaque turme. S'il trouve la garde de la première veille sur pied & alerte, il reçoit d'elle la petite pièce de bois ; s'il la rencontre endormie, si quelqu'un y manque, il prend à témoin ceux qui sont proche & se retire. Toutes les autres tournées se font de la même manière. A chaque veille on sonne de la trompette, afin que ceux qui doivent faire la ronde & ceux qui font la garde soient avertis en même tems : & c'est pendant le jour une des fonctions des Capitaines de la première cohorte des Triaires de chaque légion.

## C H A P I T R E VII.

*Peines & récompenses.*

Ceux qui ont fait la ronde portent dès le point du jour au Tribun la petite pièce de bois. S'il n'en manque aucune, on n'a rien à se reprocher, & ils se retirent. Si l'on en rapporte moins qu'il n'y a de gardes, on examine sur ce qui est écrit dessus quelle garde ne s'est point trouvée à son poste. Quand on la connoît on appelle le Capitaine. Celui-ci fait venir ceux qui avoient été commandés pour la garde. On les confronte avec la ronde. Si la garde est en faute, la ronde aussi-tôt produit les témoins qu'elle a pris. Car elle est obligée à cela, faute de quoi elle porte seule toute la faute. On assemble ensuite le conseil de guerre. Le Tribun juge, & le coupable est bastonné.

Or la bastonnade se fait ainsi. Le Tribun prenant un bâton ne fait qu'en toucher le criminel, & aussi-tôt après tous les légionnaires fondent sur lui à coups de bâtons & de pierres, en sorte que le plus souvent il perd la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échape, il n'est pas pour cela sauvé. En vain il retourneroit dans sa patrie, ce retour lui est interdit, & personne de ses parens ou amis n'oseroit lui ouvrir sa maison. Il ne reste plus aucune ressource quand on est une fois tombé dans ce malheur. L'Officier subalterne & le Chef de turme sont punis de même genre de supplice, s'ils manquent d'avertir à propos, celui-là la ronde, celui-ci le Chef de la turme suivante. Une punition si sévère fait que la discipline à l'égard des gardes nocturnes & toujours exactement observée.

Les soldats reçoivent les ordres des Tribuns, & ceux-ci des Confuls. Le Tribun est le maître lorsqu'il y a des amendes à imposer, ou des gages à prendre, ou des punitions à faire.

La bastonnade est encore le supplice de ceux qui volent dans le camp, qui rendent quelque faux témoignage, qui dans leur jeunesse abusent de leur corps & se prêtent à quelque infamie, qui ont été repris trois fois de la même faute. Tels sont les crimes punissables. Il en est d'autres qui sont pour les soldats une note de lâcheté & d'infamie: comme par exemple si par intérêt on se vante aux Tribuns d'un exploit que l'on n'a pas fait, si par crainte on a abandonné son poste, ou jetté ses armes pendant le combat. Aussi voit-on des soldats qui dans la crainte d'être punis ou deshonorés, bravent tous les périls, & qui attaqués par un nombre beaucoup supérieur demeurent inébranlables dans leur poste. D'autres après avoir perdu

par hazard leur bouclier ou leur épée, ou quelque autre arme dans le combat, se jettent au travers des ennemis, ou pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou pour éviter par la mort la honte attachée à la lâcheté & les reproches de leurs compagnons.

S'il arrive que plusieurs soient en même tems coupables des mêmes fautes, & que des cohortes entières aient été chassées de leurs postes, alors au lieu de bastonner ou de faire mourir, ils se servent d'un expédient qui n'est pas moins avantageux que terrible. Le Tribun assemble la légion, il se fait présenter les coupables, & après une sévère reprimande, il les fait tirer au sort, & en sépare cinq, huit, vingt, plus ou moins, selon le nombre de ceux qui par crainte ont commis quelque lâcheté. Chaque dixième d'entre eux est destiné au supplice, & ceux sur qui le sort tombe sont bastonnés sans remission. Le reste est condamné à ne recevoir que de l'orge au lieu de bled, & à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqué par les ennemis. Or comme le danger & la crainte de mourir sont égales pour tous à cause de l'incertitude du sort, & que la peine honteuse de ne vivre que d'orge s'étend également à tous ces lâches, on trouve dans cette discipline & un préservatif contre les fautes à venir, & un remède pour les fautes passées.

Ils ont encore un excellent moien pour inspirer du courage à la jeunesse. Après un combat, si quelques soldats s'y sont distingués, le Consul assemble la légion, fait approcher de lui ceux qui se sont signalés par quelque action de vigueur, donne d'abord de grandes louanges à cet exploit particulier, en y joignant tout ce qui s'est passé de mémorable dans leur vie, & ensuite il distribue de grandes récompenses. Il fait présent d'une lance à celui qui a blessé l'ennemi; à celui qui l'a tué & dépouillé, si c'est un fantassin, on lui donne une coupe; si c'est un cavalier, il reçoit un harnois, quoiqu'autrefois on ne donnât qu'une lance. Ceci pourtant ne doit pas s'entendre d'un soldat qui auroit tué ou dépouillé un ennemi dans une bataille rangée ou dans l'attaque d'une place: mais de celui qui dans une escarmouche ou en quelque occasion où il n'y a aucune nécessité de combattre en particulier, court de plein gré & par pure valeur insulter l'ennemi.

Dans la prise d'une ville, ceux qui les premiers montent sur la muraille, reçoivent une couronne d'or. Il y a aussi des récompenses pour ceux qui défendent ou sauvent des citoyens ou des alliés. Ce sont ceux qui ont été délivrés qui couronnent eux-mêmes leur libérateur; s'ils refusent de le faire, le Tribun les y contraint. Ils ont outre cela pendant toute leur vie le même respect pour lui que pour leur père, & il faut qu'ils lui rendent tous les devoirs qu'ils rendroient à ceux qui leur ont donné la vie.

Ce

Ce n'est pas seulement à ceux qui sont en campagne & qui servent actuellement que ces récompenses inspirent du courage & de l'émulation, c'est encore à ceux qui sont restés chez eux. Car sans parler de la gloire qui accompagne à l'armée ces présens, & la réputation qu'ils donnent dans la patrie, ceux qui les ont reçus ont droit, au retour de la campagne, de se trouver aux jeux & aux fêtes dans un habit qu'il n'est permis de porter qu'à ceux dont les Consuls ont honoré la valeur. Ils suspendent encore aux endroits les plus apparens de leur maison les dépouilles qu'ils ont remportées sur les ennemis, pour être des monumens & des témoignages de leur vertu. Tel est le soin & le bel ordre avec lequel on dispense les peines & les honneurs militaires; doit-on être surpris après cela que les guerres, que les Romains entreprennent, aient un heureux succès?

La solde du fantassin est de deux oboles par jour. Les Capitaines ont le double, la cavalerie une dragme. La ration de pain pour l'infanterie, est de la moitié au plus d'un médimne attique de bled; celle du cavalier de sept médimnes d'orge par mois & deux de bled. L'infanterie des alliés reçoit la même chose que celle des Romains; leur cavalerie, un médimne & un tiers de bled & sept d'orge. Cette distribution se fait aux alliés gratuitement; mais à l'égard des Romains, on leur retient sur la solde une certaine somme marquée pour les vivres, les habits ou les armes qu'on doit leur donner.

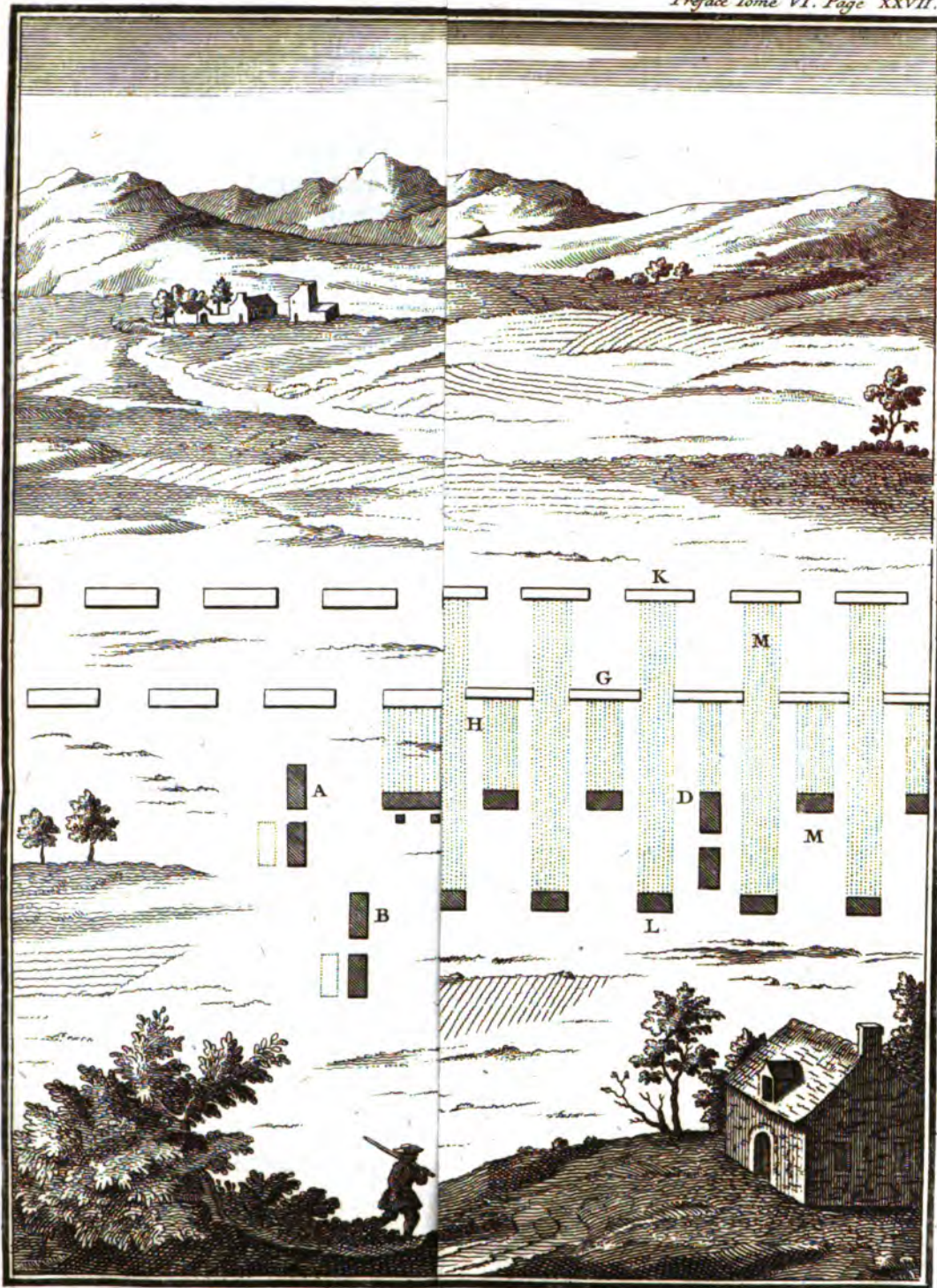
Pour décamper, voici la manière dont ils s'y prennent. Le premier signal donné, on détend les tentes & on plie bagages, en commençant néanmoins par celles du Consul & des Tribuns. Car il n'est permis de dresser & de détendre les tentes que celles-là n'aient été dressées ou détendues. Au second signal on met les bagages sur les bêtes de charge, & au troisième les premiers marchent & tout le camp s'ébranle.

L'avantgarde le plus souvent est composée des extraordinaires, après eux l'aile droite des alliés, qui est suivie du bagage des uns & des autres. Marche ensuite une des légions Romaines, ayant derrière elle son bagage. L'autre légion vient après, suivie de son bagage & de celui des alliés qui marchent derrière elle. Car en marche c'est l'aile gauche des alliés qui ferme l'arrièregarde. La cavalerie marche, tantôt à la queue de son corps, tantôt à côté des bêtes de charge, pour les contenir & les mettre à couvert d'insulte. Quand il y a lieu de craindre pour l'arrièregarde, on se contente de faire passer de la tête à la queue les extraordinaires des alliés, sans rien changer dans le reste. Les légions & les ailes changent de rang à l'alternative, marchant un jour à la tête, le jour suivant à la queue, afin que tous profitent également de l'eau & des vivres qui se rencontrent sur la route. Si l'on craint d'être attaqué & que l'on marche en pays découverts, on se

est d'une autre disposition. Les Hastaires, les Princes & les Triaires sont rangés les uns derrière les autres à égale distance en forme de triple phalange, les Hastaires aiant devant eux leurs équipages, & derrière, ceux des Princes, qui sont suivis des équipages des Triaires, de sorte que les équipages & les différens corps de troupes sont mêlés alternativement. La marche ainsi disposée, si l'ennemi se présente, soit à gauche, soit à droite; on fait tourner les corps du côté que l'ennemi paroît, les équipages restant derrière. De cette manière, en un moment & par un seul mouvement toute l'armée est rangée en bataille: à moins que les Hastaires n'aient une évolution à faire; car alors les équipages & le monde qui les suit ont derrière le corps rangés en bataille un lieu sûr contre tout danger.

Quand le tems de camper approche, un Tribun & quelques Centurions prennent le devant. Après avoir examiné l'endroit où le camp doit être assis, ils commencent d'abord par choisir un terrain pour la tente du Consul, & l'aspect ou le côté de ce terrain où l'on devra loger les légions. Cela fait, on mesure l'étendue de terrain que doit occuper le prétoire, ensuite on tire la ligne sur laquelle se dresseront les tentes des Tribuns, au côté opposé une autre ligne pour le logement des légions, & enfin l'on prend les dimensions de l'autre côté du prétoire. On peut voir plus haut le détail que nous avons fait de toutes ces choses. Comme toutes les distances sont marquées & connues par un long usage, toutes ces mesures sont prises en fort peu de tems. Après quoi on plante le premier drapeau à l'endroit où sera logé le Consul, le second au côté que l'on a choisi, le troisième au milieu de la ligne sur laquelle seront les Tribuns, le quatrième au logement des légions. Ces drapeaux sont de couleur de pourpre, celui du Consul est blanc. Aux autres endroits on fiche de simples piques, ou des drapeaux d'autres couleurs. Les rues se forment ensuite; & l'on plante des piques dans chacune. En sorte que quand les légions en marche approchent & commencent à découvrir le camp, elles en connoissent d'abord toutes les parties, le drapeau du Consul leur servant à distinguer tout le reste: & comme d'ailleurs chacun occupe toujours la même place dans le camp, chacun sçait aussi dans quelle rue & en quel endroit de cette rue il doit loger. A peu près comme si un corps de troupes entroit dans une ville où il auroit pris naissance. Car de même qu'alors, tous connoissant en gros & en détail en quel endroit de la ville est leur demeure, d'abord qu'ils auroient passé les portes, iroient sans se tromper, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, chacun chez soi, la même chose arrive dans le camp des Romains. C'est cette facilité qu'ils recherchent, sur tout dans les campemens. En quoi ils ont pris une voie tout opposée à celle des Grecs. Car chez ceux-ci, quand il s'agit de camper, le lieu le plus fort par sa situation est toujours celui





PORTIODE FOLARD.





qu'ils choisissent, tant pour s'épargner la peine de conduire un fossé autour du camp, que parce qu'ils se persuadent que des fortifications faites par la nature même sont beaucoup plus sûres que celles de l'art. De là vient la nécessité où ils sont de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, & d'en varier les différentes parties; ce qui cause une confusion qui ne permet pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps: au lieu que les Romains comptent pour rien la peine de creuser le fossé & les autres travaux, en comparaison de la facilité & de l'avantage qui se trouve à camper toujours de la même façon. Voilà ce que nous avons à dire des légions & sur tout de leur manière de camper.



## CHAPITRE VIII

*Des Républiques de la Grèce, celles de Crète & de Lacédémone.*

Presque tous les Historiens nous ont parlé avec éloge des Républiques de Lacédémone, de Crète, de Mantinée & de Carthage. Celles d'Athènes & de Thèbes ont eu aussi leurs panégyristes. Pour moi je n'ai rien à dire des quatre premières; & à l'égard des deux autres elles ont fait si peu de progrès, elles se sont si peu conservées dans l'état florissant où elles se sont vûes quelquefois, & elles ont si fort négligé de faire les changemens que la prudence demandoit, qu'elles ne méritent pas qu'on s'y arrête beaucoup. Si quelquefois leurs affaires paroissent être sur un bon pied, c'étoit un éclat passager qui ne donnoit que de vaines espérances pour l'avenir, tout d'un coup un événement fâcheux les remettoit dans le premier état. Les Thébains ne se sont fait quelque réputation parmi les Grecs en attaquant les Lacédémoniens, que parce que ceux-ci avoient eu l'imprudence de s'attirer la haine de leurs alliés, & qu'ils avoient à leur tête un ou deux Citoyens qui sçavoient la faute que les Lacédémoniens avoient faite. Une preuve évidente que ce n'est point à la constitution de leur Gouvernement, mais au mérite de ceux qui gouvernoient, qu'ils étoient redevables des heureux succès, c'est que cette République ne s'est étendue & n'a fleuri qu'autant qu'Epaminondas & Pélopidas ont vécu, & qu'elle est pour ainsi dire morte avec ces deux grands hommes.

Il faut penser à peu près la même chose de la République d'Athènes. Heureuse de tems en tems, mais parvenue au comble de la gloire, du tems de Thémistocle, elle tomba bientôt de ce haut degré de pro-

spérité. Le partage & la diversité des sentimens en fut la cause. Car il en a toujours été des Athéniens comme d'un vaisseau où personne ne commande. Ici quand les matelots, ou menacés de l'ennemi, ou agités de la tempête s'accordent tous & obéissent de concert aux ordres du pilote, tout ce qui s'y doit faire se fait avec la plus grande exactitude; mais lorsque commençant à se rassurer, ils refusent d'obéir, ne s'accordent pas sur ce que l'on doit faire, & se soulèvent les uns contre les autres; que les uns veulent continuer la route, les autres aborder en quelque endroit, que ceux-ci déploient les voiles, & ceux-là ordonnent qu'elles soient ferlées; cette division séditieuse donne un spectacle horrible aux vaisseaux voisins, & expose celui dont elle trouble la manœuvre à un péril évident. Aussi en voit-on qui après avoir traversé de grandes mers & essuïé les tempêtes les plus affreuses, viennent faire naufrage au port & échouer contre la terre. C'est une image fidèle de la République d'Athènes. Après être échappée quelquefois aux secousses les plus terribles par la bonne conduite du peuple & de ceux qui le gouvernoient, on l'a vûe dans la bonace même se briser imprudemment contre les écueils les plus visibles. Laïssons donc là ces deux Républiques, où la multitude dispose de tout au gré de ses passions. Dans la première tout se fait avec précipitation & avec aigreur; dans l'autre on donne trop à la force & à la violence.

Passons à celle de Crète, & examinons un peu ce qu'en assurent les plus habiles Historiens de l'antiquité, Ephore, Xénophon, Callistène & Platon. Ils disent premièrement qu'elle est semblable à celle de Lacédémone, & en second lieu qu'elle mérite des louanges. Il me semble qu'ils se sont trompés sur l'un & l'autre point. On en pourra juger par ce que je vais dire. Je commence par la différence que je trouve entre ces deux Républiques. Trois choses caractérisent en particulier celle de Lacédémone, la première est l'égalité des biens en fond de terre, dont il n'est permis à personne de posséder plus qu'un autre, & qui doivent être également distribués à tous les Citoïens. La seconde est le mépris que l'on y fait des richesses, mépris qui bannit la jalousie, passion qui ne vient que du plus & du moins que possèdent les Citoïens. Enfin chez les Lacédémoniens les enfans des Rois succèdent à la dignité de leurs pères, & ceux qu'on appelle vieillards & par les avis desquels tout se règle & s'exécute, conservent cette autorité jusqu'à la mort. Chez les Candiots, rien de semblable. Il leur est permis par les loix d'acquérir des fonds de terre tant qu'il leur plaît, sans qu'aucunes bornes leur soient prescrites. Parmi eux, les richesses sont en si grande estime, que non seulement il est nécessaire d'en amasser, mais encore que rien ne fait plus d'honneur. En un mot le honteux amour du gain & des richesses s'est tellement établi parmi eux, que cette Isle est le seul país au monde, où le gain de quelque nature qu'il soit, pas-

Je pour honnête & pour légitime. Enfin la Magistrature chez eux est annuelle, & s'exerce comme dans le Gouvernement populaire. Ces deux Républiques sont donc entièrement opposées l'une à l'autre, & je ne conçois pas comment ces Historiens ont pu dire qu'elles se ressembloient. Je leur passe de n'avoir pas apperçu ces différences; mais après avoir montré fort au long que Lycurgue est le seul Législateur qui ait bien connu d'où dépendoit la force & la durée d'un Gouvernement; que toute République ne se soutenant que par la valeur dans la guerre & l'union parmi les Citoyens, Lycurgue en bannissant de la sienne le desir des richesses en a banni aussi la discorde & la dissention; & que c'étoit pour cela que le Gouvernement de Lacédémone l'emportoit sur tous les autres de la Grèce: voyant au contraire que chez les Candiots la passion des richesses y produit, je ne dis pas seulement des divisions particulières, mais encore des séditions générales, des meurtres & des guerres civiles, comment malgré une différence si considérable ont-ils osé dire que ces deux Gouvernemens étoient semblables? Cependant Ephore traitant de ces deux Républiques en parle en même termes, à l'exception de noms propres, auxquels, si l'on manque de faire attention, on ne fait plus de laquelle des deux on doit l'entendre.

Après avoir prouvé le peu de rapport qu'ont ensemble ces deux Gouvernemens, faisons voir maintenant que celui de Crète n'est digne ni d'être loué ni d'être imité. Il me paroît que toute République est fondée sur deux choses, les loix & les mœurs, & que de là dépend l'estime ou le mépris que l'on fait de ses forces & de sa constitution. Or les loix & les mœurs que l'on doit préférer, sont celles qui rendant la vie des particuliers innocente & irréprochable forment tout un Etat à l'humanité & la justice: au lieu qu'on doit rejeter celles qui produisent des effets tout contraires. Comme donc on assure hardiment qu'un Etat & les membres qui le composent sont justes, lorsqu'on y voit des loix & des mœurs justes; de même quand on voit régner l'avarice parmi les particuliers, & l'Etat se porter à des actions injustes, on est bien fondé à dire que les loix y sont mauvaises, que les mœurs des particuliers y sont déréglées, que tout l'Etat est méprisable. Jugeons maintenant des Candiots par ces principes. Si vous les considérez en particulier, il est très-peu d'hommes qui soient plus fourbes & plus trompeurs: si vous regardez l'Etat, il n'en est point où l'on prenne des desseins plus injustes. C'est donc avec raison qu'après avoir nié que ce Gouvernement fût semblable à celui de Lacédémone, nous le rejettons comme n'étant ni à choisir ni à imiter.

Il ne seroit pas juste non plus de proposer ici la République de Platon, quoique certains Philosophes la vantent beaucoup. Car comme dans les combats des artisans ou des athlètes, on n'admet pas ceux qui n'y sont pas reçus & qui ne s'y sont pas préparés; de même la Répu-

blique de Platon doit être exclue d'une dispute sur la préférence, jusqu'à ce qu'elle ait produit quelque action dont elle soit l'auteur. La comparer, telle qu'elle a été jusqu'à présent, avec les Républiques de Lacédémone, de Rome & de Carthage; ce seroit comparer une statue humaine avec des hommes vivans & animés: de quelque beauté que l'on supposât cette statue, la comparaison qu'on en feroit avec des êtres animés ne pourroit toujours paroître que défectueuse & très-peu convenable. Laissons donc cette République, & voyons celle de Lacédémone.

Quand je considère les loix que Lycurgue a établies pour maintenir l'union & la concorde parmi les Citoiens, & pour mettre la Laconie à couvert d'insulte, & faire que les peuples jouissent d'une liberté solide, elles me paroissent si justes & si sages, que je me sens porté à croire qu'elles viennent plutôt d'un Dieu que d'un homme. Par l'égalité de biens, par la frugalité & la simplicité dans la manière de vivre, il accoutumoit les Lacédémoniens à la tempérance, & éloignoit de l'Etat tout sujet de discorde. En les exerçant aux travaux & aux choses qui répugnent le plus à la nature, il les rendoit vaillans & intrépides: & quand ces vertus se trouvent réunies dans un seul homme ou dans un Etat, il est difficile que l'un se porte au mal & que l'autre soit envahi par les ennemis du dehors. On peut donc dire que Lycurgue, en faisant de la tempérance & de la valeur comme la base de sa République, a mis toute la Laconie en état de ne rien craindre du dehors, & a procuré à ses peuples une liberté durable. Mais il me semble que ce sage Législateur s'est oublié sur ce point, qui est d'empêcher qu'on ne travaillât à étendre les bornes de l'Etat, qu'on n'ambitionnât l'empire sur ses voisins, qu'on ne se rendit le maître & l'arbitre des affaires. On ne voit rien sur cela ni dans les loix qui concernent les parties différentes de la République, ni dans celles qui regardent l'Etat en général. Cependant ce n'étoit point assez que les particuliers fussent sobres, modérés & contents de la portion de biens qui leur étoit donnée; il falloit encore mettre tout l'Etat dans la nécessité de suivre cet esprit, ou le lui inspirer. Or c'est ce que Lycurgue n'a point fait. Il a exterminé l'envie & la jalousie d'entre les particuliers, il les a instruits de tout ce qu'ils devoient savoir sur les loix de l'Etat: mais il a permis qu'ils fussent très-jaloux des autres Grecs, qu'ils aimassent à les dominer, qu'ils tâchassent de s'enrichir à leurs dépens. Car qui ne fait que les Lacédémoniens furent presque les premiers entre les Grecs, qui avides des terres de leurs voisins portèrent la guerre chez les Messéniens pour faire de l'argent des prisonniers qu'ils prendroient? Qui ne fait que ce furent eux qui s'obstinèrent de telle sorte au siège de Messène, qu'ils firent serment de ne le point lever que la ville ne fût prise? Il est encore notoire que par envie de dominer sur les Grecs, ils eurent la foi-

Blessé de se soumettre aux ordres de gens qu'ils avoient vaincus. Car après avoir combattu pour la liberté commune de la Grèce, & avoir défait les Perses qui vouloient l'envahir, après les avoir forcés de retourner dans leur pays, ils leur livrèrent par le traité de paix fait par Antalcidas les villes mêmes pour lesquelles ils avoient pris les armes, dans la vûe de tirer d'eux l'argent dont ils avoient besoin pour se soumettre les Grecs. Ce fut alors qu'ils sentirent en quoi leur Gouvernement étoit défectueux. Car tant qu'ils bornèrent leur ambition aux terres de leurs voisins & à la conquête du Péloponèse, il leur fut aisé d'avoir de la Laconie même autant de vivres & de munitions qu'ils en avoient besoin, ayant peu de chemin à faire pour retourner chez eux & pour en faire voiturer des provisions: mais dès qu'ils voulurent mettre des flotes sur mer & porter la guerre avec leur infanterie hors du Péloponèse, alors ils s'aperçurent que ni leur monnoie de fer, ni l'échange annuel des fruits qui avoit été établi par Lycurgue, ne suffisoit pas, & que sans une monnoie commune & des richesses étrangères, ils ne pouvoient rien entreprendre. Ce fut ce qui obligea de mandier le secours des Perses, de lever des impôts sur les Insulaires, & de mettre à contribution tous les Grecs; persuadés que s'ils s'en tenoient aux loix de Lycurgue, ils ne viendroient jamais à bout de subjuguier les Grecs, & ne manqueroient pas d'échouer dans toutes leurs entreprises. Mais pourquoi, dira-t-on, cette digression? Pour faire voir que le Gouvernement institué par Lycurgue se suffisoit à lui-même, tant qu'il ne s'agissoit que de la conservation de l'Etat & de la défense de la liberté: car il faut convenir avec ceux qui louent & approuvent ce Gouvernement, qu'il n'y en a point & qu'il n'y en a jamais eu qui lui soit préférable. Mais on doit aussi tomber d'accord que si l'on ambitionne de s'agrandir, de se faire respecter, de commander à un peuple nombreux, d'avoir sous sa domination un plus grand nombre de sujets, & d'attirer sur soi tous les regards, on doit, dis-je, avouer que le Gouvernement est imparfait, & que celui des Romains l'emporte de beaucoup pour la force & la facilité d'étendre ses conquêtes. Ce qui s'est passé jusqu'à présent dans l'un & l'autre, prouve évidemment ce que j'avance. Les Lacédémoniens, pour avoir tenté de s'assujettir les Grecs, ont couru risque de perdre leur propre liberté: les Romains au contraire, aidés par la facilité qu'ils avoient, après la conquête de l'Italie, de se fournir de toutes sortes de munitions, se sont soumis en peu de tems tout l'univers.

## C H A P I T R E IX.

*République de Carthage. Comparaison qu'en fait l'Auteur avec celle des Romains.*

Pour le Gouvernement de Carthage, il me paroît que par rapport à certains points essentiels il avoit été assez bien établi. Car il y avoit le même pouvoir que si le Gouvernement eût été Aristocratique, & le peuple étoit le maître de certaines choses qui le regardoient. En général cette République ressembloit assez à celles des Romains & des Lacédémoniens. Cependant elle étoit inférieure à celle de Rome du tems de la guerre d'Annibal. Car c'est une loi de la nature pour tous les corps, tous les Gouvernemens & toutes les entreprises. D'abord ces choses croissent & s'augmentent, puis elles prennent leur état de perfection, enfin elles tombent & dépérissent. De ces degrés, le second est celui où elles ont le plus de force & de vigueur, & dont on doit tirer la différence qu'on vit alors entre les deux Gouvernemens. Comme celui de Carthage étoit, avant celui de Rome, parvenu à son état parfait, il en étoit aussi tombé à proportion; au lieu que celui de Rome étoit alors dans toute sa force & dans l'état le plus florissant. Chez les Carthaginois c'étoit le peuple qui dominoit alors dans les délibérations; chez les Romains c'étoit le Sénat. Là on prenoit les avis de la multitude, ici l'on consultoit les plus habiles Citoyens, & c'étoit sur leurs conseils que se faisoient les grandes entreprises. Ce fut par ces sages mesures, que, quoiqu'ils eussent été défaits en bataille rangée, ils eurent enfin le dessus sur les Carthaginois.

Si nous voulons maintenant comparer ces deux Gouvernemens par certains côtés particuliers, nous trouverons d'abord que par rapport à la guerre, les Carthaginois entendent mieux celle de mer que les Romains. C'est une science qui chez eux depuis longtems passe des pères aux enfans, & nul autre peuple n'en fait un plus grand usage. Mais les Romains les surpassent de beaucoup dans la guerre d'infanterie; parce qu'ils s'y appliquent autant que les Carthaginois s'y appliquent peu. La cavalerie même on y fait peu d'attention à Carthage. La raison de cela est que l'on ne s'y sert que de troupes étrangères & mercénaires, & qu'au contraire les Romains tirent les leurs de leur propre pays & de Rome même: & en cela le Gouvernement Romain a un grand avantage sur celui des Carthaginois. Car au lieu que celui-ci remet sa liberté entre les mains des troupes venales, l'autre la défend par lui-même & avec le secours de ses alliés. Cet avantage est suivi

suivi d'un autre, c'est qu'après avoir été vaincus d'abord, ils recouvrent bientôt de nouvelles forces, au lieu que les Carthaginois ont beaucoup plus de peine à se relever. Ajoutons que les Romains; combattant pour leur patrie & pour leurs enfans, ne se relâchent jamais de leur première ardeur, & demeurent fermes dans la résolution de combattre, jusqu'à ce que leurs ennemis soient abattus. Quoiqu'ils n'aient pas été à beaucoup près si forts & si habiles sur mer, cela ne les empêchoit pas de sortir avec succès d'une bataille générale. La valeur des troupes suppléoit à tout ce qui leur manquoit d'ailleurs. Car quoique la science & l'usage de la marine soient d'une grande utilité dans un combat naval, rien cependant ne mène plus sûrement à la victoire que le courage & la bravoure des soldats. Or les peuples d'Italie sont plus vigoureux & plus braves que les Carthaginois & les Africains; outre qu'ils ont parmi eux certains usages qui inspirent à leur jeunesse une extrême ardeur de se signaler dans la guerre. Nous n'en rapporterons qu'un pour faire voir que dans ce Gouvernement, on a eu un soin particulier de porter les hommes à braver tous les périls pour se rendre recommandables dans leur patrie.

Quand il meurt à Rome quelque personnage de considération, on le porte avec pompe à la tribune aux harangues sur le marché, où dressé sur ses pieds, rarement couché, il est exposé à la vue de tout le monde. Ensuite son fils, s'il en a laissé un d'un certain âge & qui soit à Rome, ou en l'absence du fils, un proche parent loué en présence de tout le peuple les vertus du mort & rapporte ses principales actions. Et cet éloge/rappelant à la mémoire & remettant comme sous les yeux tout ce qu'il a fait, excite non seulement dans ceux qui ont eu part à ses actions, mais encore dans les étrangers, un sentiment de douleur & de compassion si vif, que le deuil paroît plutôt être public que particulier à certaine famille. On l'ensevelit ensuite & on lui rend les derniers devoirs, on fait une statuë qui représente son visage au naturel tant pour les traits que pour les couleurs, & on la place dans l'endroit le plus apparent de la maison & sous une espèce de petit temple de bois. Les jours de fêtes on découvre ces statuës, on les orne avec soin; quand quelque autre de la même famille meurt, on les porte aux funérailles, & pour les rendre semblables, même par la taille, à ceux qu'elles représentent, on ajoute au buste le reste du corps. On les revêt aussi d'habits. Si le mort a été Consul ou Préteur, on pare la statuë d'une prétexte; s'il a été Censeur, d'une robe de pourpre; s'il a eu l'honneur du triomphe on fait quelque autre chose d'éclat, d'une étoffe d'or. On les porte sur des chars, précédés des faisceaux, des haches & des autres marques des dignités dont ils ont été revêtus pendant leur vie. Quand on est arrivé à la tribune aux harangues, tous se placent sur des sièges d'ivoire, ce qui forme le spectacle du monde le plus agréable

pour un jeune homme, qui auroit quelque passion pour la belle gloire & pour la vertu. Car qui est-ce qui voiant les honneurs que l'on rend à la vertu de ces grands hommes vivans encore & respirans en quelque sorte dans leurs statues, ne se sentira pas enflammé du désir de les imiter? Se peut-il rien voir de plus beau & de plus touchant? Au reste après que l'Orateur a épuisé tout ce qu'il avoit à dire à la louange du mort, il fait aussi l'éloge des autres dont il voit les statues, en commençant par le plus ancien. Par-là se renouvelle toujours la réputation des Citoyens vertueux, la gloire de ceux qui se sont distingués devient immortelle, les services rendus à la patrie viennent à la connoissance du peuple & passent à la postérité. Et ce qui est de plus important, la jeunesse est animée à ne rien craindre, quand il s'agit du bien commun, dans la vûe d'acquérir la gloire accordée à la vertu. Aussi l'on a vû des Romains combattre seuls dans des affaires générales; d'autres se sont jettés dans un péril de mort inévitable, quelques-uns en tems de guerre pour sauver de leurs Concitoiens, quelques autres pendant la paix pour le salut de la République. On en a encore vû, qui dans les premières charges aiant plus à cœur le bien de la patrie que les liaisons du sang même & de la nature, ont contre la coutume & les loix condamné à mort leurs propres enfans.

Entre une infinité d'exemples de cette passion des Romains pour la gloire, je n'en apporterai qu'un pour autoriser ce que je viens de dire. Horace surnommé le Borgne combattant contre deux des ennemis à l'entrée du pont qui est joignant Rome sur le Tibre, & en appercevant un grand nombre d'autres qui venoient à leur secours, dans la crainte où il étoit que la garde du pont étant forcée les ennemis n'entraissent dans la ville, il se tourne vers ceux qui étoient derrière lui & leur crie de se retirer au plus vite, & de rompre le pont. Tant qu'ils travaillèrent, Horace malgré les plaies dont il étoit tout couvert, soutint l'effort des ennemis, plus frappés encore de sa constance & de son intrépidité que de ses forces & de sa résistance. Le pont rompu & la ville n'ayant plus rien à craindre, il se jetta tout armé dans le fleuve, & préféra au tems qu'il lui restoit à vivre, une mort volontaire pour délivrer sa patrie & acquérir la gloire dont cette mort devoit être suivie. Tant est grande l'ardeur & l'émulation que les coutumes des Romains inspirent à la jeunesse pour les belles actions.

Les moïens dont les Romains se servent pour augmenter leurs biens, sont encore beaucoup plus légitimes que chez les Carthaginois. Chez ceux-ci de quelque manière que l'on s'enrichisse, on n'en est jamais blâmé: chez ceux-là rien n'est plus honteux que de se laisser corrompre par les présens, & d'amasser du bien par de mauvaises voies. Autant qu'ils font cas de richesses légitimement acquises, autant ils ont en horreur celles qu'on se procure par des moïens injustes. Parmi les Cartha-



ginois les dignités s'achètent à force de largesses & de présens ; parmi les Romains c'est un crime capital. Comme donc les prix proposés à la vertu sont différens chez l'un & l'autre peuple, il n'est pas surprenant que les voies pour y parvenir soient différentes.

Mais ce qui a le plus contribué aux progrès de la République Romaine, c'est l'opinion que l'on y a des Dieux ; & la superstition qui est blâmée chez les autres peuples, est à mon sens tout ce qui la soutient. Elle s'est aquis une si grande autorité sur les esprits, & elle influé de telle sorte dans les affaires tant particulières que générales, que cela passe tout ce qu'on peut imaginer. Bien des gens en pourroient être surpris. Pour moi je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite, n'aient eu en vûe la multitude. Car s'il étoit possible qu'un Etat ne fût composé que de gens sages, peut-être que cette institution n'eût pas été nécessaire : mais comme le peuple n'a nulle consistance, qu'il est plein de passions déréglées, qu'il s'emporte sans raison & jusqu'à la violence, il a fallu le retenir par la crainte de choses qu'il ne voioit pas & par tout cet attirail des fictions effraiantes. C'est donc avec grande raison que les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avoit des supplices à craindre dans les enfers, & l'on a grand tort dans notre siècle de rejeter ces sentimens. Car sans parler des autres suites de l'irreligion, chez les Grecs par exemple, confiez un talent à ceux qui manient les deniers publics : en vain vous prenez dix cautions, autant de promesses & deux fois plus de témoins, vous ne pouvez les obliger à rendre votre dépôt. Au contraire les Romains, qui dans la magistrature & les légations disposent de grandes sommes d'argent, n'ont besoin que de la religion du serment pour garder une inviolable fidélité. Parmi les autres peuples un homme qui n'ose toucher aux deniers publics, est un homme rare, au lieu que chez les Romains il est rare de trouver un homme coupable de ce crime.

Mais tout périt, tout est sujet au changement. Il n'est pas besoin de le prouver, l'enchainement nécessaire des causes naturelles en est une preuve incontestable. Or toute espèce de Gouvernement périt de deux manières, l'une vient du dehors, l'autre du dedans. On ne peut sûrement juger quelle fera la première, mais l'autre est certaine & déterminée.

Nous avons déjà dit quelles étoient la première & la seconde sorte de Gouvernement, & comment elles se changeoient l'une en l'autre : de sorte que sur cette matière, qui pourroit joindre les commencemens avec la fin, pourroit aussi prédire ce qui arrivera dans la suite. Au moins selon moi rien n'est plus clair. Car lorsqu'une République, après s'être heureusement délivrée de plusieurs grands périls, est parvenue à ce degré de force & de puissance, où rien ne lui est plus disputé, le peuple ne peut jouir longtems de ce bon-

heur, le luxe & les plaisirs corrompent les mœurs, une ambition demesurée s'empare des esprits, on recherche avec trop d'avidité les dignités & la conduite des affaires; ces desordres faisant tous les jours de nouveaux progrès, la passion de commander & l'espèce d'infamie que l'on mettra à obéir commenceront la ruine de la République, l'arrogance & le luxe l'avanceront, & le peuple l'achevera, lorsque l'avarice des uns se trouvera contraire à ses intérêts, & que l'ambition des autres lui aura donné de trop grandes idées de son pouvoir. Car alors emporté par la colère & n'écoutant plus que ses conseils, il secouera le joug de la soumission, il ne voudra plus que les Chefs partagent également avec lui l'autorité, il se l'attribuera toute entière ou en usurpera la plus grande partie. Après quoi le Gouvernement prendra bien le beau nom de République, c'est-à-dire d'Etat libre & populaire; mais ce ne sera en effet que la domination d'une populace aveugle, ce qui est le plus grand de tous les maux.

Jusqu'ici nous avons fait voir quelle est la constitution de la République Romaine, à quoi elle est redevable de ses progrès, l'état florissant où elle est, en quoi elle surpasse les autres, & en quoi elle leur est inférieure, c'en est assez sur cette matière. Mais avant que de finir, il faut que semblable à un artiste habile qui donne par quelque chef-d'œuvre des preuves de son adresse, je tire de cette partie de l'histoire qui touche au tems que nous avons quitté, & que je raconte en peu de mots un fait qui mette en évidence tout ce que j'ai avancé de la force & de la vigueur qu'avoit alors cette République.

Annibal, après la défaite des Romains à Cannes, ayant pris prisonniers huit mille hommes qui avoient été laissés à la garde du retranchement, leur permit d'envoyer à Rome pour y ménager leur rachat & leur retour. Dix des plus considérables ayant été choisis, ce Général les fit partir après leur avoir fait prêter serment qu'ils le viendroient rejoindre. Un de la troupe fut à peine sorti du retranchement, qu'ayant dit qu'il avoit oublié quelque chose, il retourna, prit ce qu'il avoit laissé & repartit aussi-tôt, croiant par ce premier retour avoir gardé sa foi & satisfait à son serment. Arrivés dans Rome, ils prièrent le Sénat de ne point envier à des prisonniers la consolation de revoir leur patrie, qu'il les condamnât à paier chacun trois dragmes, pourvu qu'il leur permit de rentrer dans leur famille, qu'Annibal ne demandoit rien davantage pour leur rachat, qu'ils ne s'étoient pas rendus indignes de cette grace, qu'ils n'avoient pas craint de combattre, qu'on ne pouvoit rien leur reprocher qui fût deshonneur à Rome, & que laissés pour la garde du camp, c'étoit par pur malheur qu'après la défaite de tout le reste de l'armée ils étoient tombés en la puissance des ennemis. Les Romains avoient fait alors de très-grandes pertes, ils ne se voioient presque plus aucun allié, jamais leur patrie n'avoit été menacée d'un plus grand

péril; cependant après avoir entendu les députés, toujours attentifs à ce qu'il leur convenoit de faire, ils tinrent bon contre leur mauvaise fortune, & rien ne leur échapa de ce que l'intérêt de la République demandoit. Car voyant que le dessein d'Annibal dans cette députation n'étoit que de se procurer de l'argent, & d'éteindre dans ses ennemis l'ardeur de combattre, en leur montrant que quoique vaincus ils ne devoient pas désespérer de leur salut; ils furent si éloignés d'accorder ce qu'on leur demandoit, qu'ils ne se laissèrent ébranler ni à la compassion qu'ils portoient à leurs concitoyens, ni à la vûe des services qu'ils tireroient de ces prisonniers. Ils frustrèrent les intentions & les espérances d'Annibal, en refusant de racheter ces soldats, & firent une loi qui obligeoit ceux qui leur restoient de vaincre ou de mourir: comme n'y ayant pour les vaincus d'autre espérance de salut que celle-là. Cette résolution prise, ils renvoïèrent les neuf députés, qui de bon gré vouloient bien à cause de leur serment retourner à Annibal, & ayant fait garoter celui qui avoit prétendu éluder son serment, ils le firent conduire aux ennemis: de sorte que ce Héros n'eut pas tant de joie d'avoir vaincu les Romains, qu'il fut comme effraïé de la constance & de la grandeur d'ame qui éclatoit dans leurs délibérations.





# HISTOIRE DE POLYBE.



## LIVRE SEPTIÈME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### *Situation de la ville de Leonte en Sicile.*

**L**ÉONTE, à regarder sa position en général, est tournée vers le Septentrion. Elle est traversée, par le milieu, d'un vallon, dans lequel se trouvent les palais, où s'assemblent les Magistrats, & où la justice se rend; c'est là aussi que se tient le marché. Le vallon est fermé de deux côtés par deux montagnes escarpées, dont la cime est toute couverte de maisons & de temples. Il y a deux portes, dont l'une au bout du vallon qui regarde le Midi, conduit à Syracuse; l'autre à l'autre bout du côté du Septentrion mène aux champs qu'on appelle Léontins, & à cette campagne si fameuse par sa fertilité. Au pied de l'une de ces montagnes qui est à l'Occident, coule le Lisse, sur le bord duquel & comme sous le rocher l'on a bâti une longue chaîne de maisons, qui ne sont éloignées du fleuve que de la largeur du chemin dont je viens de parler.



## CHAPITRE II.

*Traité de paix passé entre Annibal Général des Carthaginois, & Xenophanés, Ambassadeur de Philippe Roi de Macédoine.*

**T**Raité qu'Annibal Général, Magon, Murcan, Barmocar, tous les Sénateurs de Carthage, tous les Carthaginois qui servent sous lui, ont fait avec Xenophanés Athénien fils de Cléomaque, lequel nous a été envoyé en qualité d'Ambassadeur par le Roi Philippe fils de Demetrius, tant en son nom qu'au nom des Macédoniens & des alliés.

En présence de Jupiter, de Junon & d'Apollon; en présence de la Déesse des Carthaginois, d'Hercule & d'Iolaus; en présence de Mars, de Triton & de Neptune; en présence de tous les Dieux protecteurs de notre expédition, du Soleil, de la Lune & de la terre; en présence des fleuves, des prés & des eaux; en présence de tous les Dieux que Carthage reconnoît pour ses maîtres; en présence de tous les Dieux qui sont honorés dans la Macédoine & dans tout le reste de la Grèce; en présence de tous les Dieux qui président à la guerre & qui sont présents à ce Traité, Annibal Général, & avec lui tous les Sénateurs de Carthage & tous ses soldats ont dit:

Afin que désormais nous vivions ensemble comme amis & comme frères, soit fait sous votre bon plaisir & le nôtre ce Traité de paix & d'alliance, à condition que le Roi Philippe, les Macédoniens & tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs conserveront & défendront les Seigneurs Carthaginois, Annibal leur Général, les soldats qu'il commande, les Gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique & toutes les villes & nations qui lui sont soumises; les soldats, les alliés & toutes les villes & nations qui nous sont unies dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie, & quiconque dans cette province fera alliance avec nous. D'un autre côté les troupes de Carthage, Utique, toutes les villes qui sont soumises à Carthage, les alliés, les soldats, toutes les villes & nations d'Italie, de la Gaule & de la Ligurie, & les autres alliés que nous avons & que nous pourrions avoir dans ces provinces d'Italie, s'engagent à conserver & à défendre le Roi Philippe, les Macédoniens & tous leurs alliés d'entre les autres Grecs: que nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres, & que nous ne

nous tendrons pas de pièges: que sans délai, sans fraude ni souterrains; nous Macédoniens, &c. nous déclarerons les ennemis des ennemis des Carthaginois, excepté des Rois, des villes & des ports avec qui nous sommes liés par des Traités de paix & d'alliance: que nous Carthaginois, &c. nous serons ennemis de ceux qui feront la guerre au Roi Philippe, excepté des Rois, des villes & des nations qui nous seront unies par des Traités. Que vous entrerez vous, Macédoniens, dans la guerre que nous avons contre les Romains, jusqu'à ce qu'il plaise aux Dieux de donner à nos armes un heureux succès: que vous nous fournirez ce qui nous sera nécessaire, & que vous serez fideles à ce dont nous serons convenus: que si les Dieux nous refusent leur protection contre les Romains & leurs Alliés, & que nous traitions de paix avec eux, nous en traiterons de telle sorte, que vous soyez compris dans le Traité, & aux conditions qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne seront maîtres ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Epidamniens, ni de Phare, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie; & qu'ils rendront à Demetrius de Phare ses parens qu'ils retiennent dans leurs Etats: que si les Romains vous déclarent la guerre ou à nous; selon le besoin nous nous secourerons les uns les autres: que nous ferons la même chose si quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des Rois, des villes & des nations dont nous serons amis & alliés. Si nous jugeons à propos de retrancher ou d'ajouter quelque chose à ce Traité, nous ne le ferons que du consentement des deux parties.



## C H A P I T R E III.

*Demetrius de Phare persuade à Philippe Roi de Macédoine de jeter du secours dans Ithome, forteresse de Messène.  
Sentiment contraire d'Aratus.*

**A**près les sacrifices accoutumés, les entrailles des victimes aiant été présentées à Philippe, il les prit dans sa main, & s'inclinant un peu il demanda à Aratus en les lui montrant ce qu'il en pensoit, si elles ordonnoient de lever le siège de devant la citadelle, ou de la prendre. Alors Demetrius saisissant l'occasion, si vous vous amusez, dit-il, aux rêveries des devins, il faut partir d'ici tout à l'heure; mais si vous agissez en Roi qui entend ses intérêts, vous vous rendrez maître de cette citadelle, de peur que la laissant aujourd'hui, vous n'attendiez en vain un autre tems pour vous la soumettre. Car ce ne sera qu'en

te-

tenant les deux cornes que vous aurez le bœuf en votre puissance. Il entendoit par les deux cornes Ithome & l'Acrocorinthe, & par le bœuf, le Péloponèse. Et vous, Arate, dit Philippe en se tournant vers lui, me conseillez-vous la même chose? Celui-ci après avoir pensé un moment, répondit qu'il n'avoit qu'à la prendre, si cela se pouvoit sans violer la foi qu'il avoit donnée aux Messéniens: mais que si en la prenant il devoit perdre toutes les citadelles & le secours même qu'il avoit reçu d'Antigonus, & par le moien duquel il conservoit tous ses alliés, (il lui insinuoit par-là de quelle importance il étoit de garder sa parole,) il prit garde qu'il ne fût plus avantageux de laisser aux Messéniens, en éloignant ses troupes, une preuve de sa bonne foi, qui lui attacherait non seulement cette ville, mais encore tous ses autres alliés. Si Philippe avoit suivi son inclination, il n'auroit pas craint d'aller contre la foi des Traités. Il est aisé d'en juger par ce qu'il fit ensuite. Mais comme peu de tems auparavant il avoit été aigrement averti par un jeune soldat du danger où il alloit exposer son armée, il ne put résister à la liberté, à l'autorité, aux instances avec lesquelles ce vieillard le prioit de faire attention à son avis. Il abandonna son premier dessein, & prenant la main d'Aratus, hé bien dit-il, reprenons donc le chemin par où nous sommes venus.



## C H A P I T R E IV.

*Antiochus prend la ville de Sardes par l'industrie de Lagoras de Crète.*

**A**Utour de Sardes, nuit & jour & sans relâche il se faisoit des escarmouches, il se donnoit des combats perpétuels. Il n'y avoit forte d'embûches qu'on ne dressât de part & d'autre pour surprendre son ennemi & pour fondre dessus. Décrire tout le détail de cette affaire, cela seroit non seulement inutile, mais encore ennuyeux. Il y avoit déjà deux ans que ce siège duroit, lorsque Lagoras de Crète, homme entendu dans la guerre, y mit fin de cette manière. Il avoit fait réflexion que les places les plus fortes sont souvent celles que l'on prend avec plus de facilité, par la négligence des habitans, qui se reposant de leur sûreté sur les fortifications naturelles ou artificielles de leur ville, ne se mettent pas en peine de la garder. Il savoit encore que les places se prennent quelquefois par les endroits les plus forts, & que l'on croit que les ennemis n'entreprendront pas d'attaquer. Sur cela, quoiqu'il vît bien que Sardes avoit toujours passé pour une forteresse à désespérer quiconque auroit tenté de la prendre d'assaut, & dont

*Tome VI.*

*F*

la faim seule pouvoit faire ouvrir les portes, ces difficultés ne firent qu'augmenter son application à imaginer tous les moïens possibles d'y entrer. S'étant apperçû que la partie du mur, qui joignoit la citadelle à la ville, n'étoit point gardée, il prit dessein de la surprendre par cet endroit, il conçut l'espérance de réussir. La preuve qu'il avoit que ce côté n'étoit point gardé, la voici. Ce mur est bâti sur un rocher extrêmement haut & escarpé, au pied duquel est comme un abîme où l'on jettoit de la ville les corps morts des chevaux & des bêtes de charge. Là s'assembloit tous les jours grand nombre de vautours & d'autres oiseaux carnassiers, qui après s'être rassasiés ne manquoient pas d'aller se reposer sur le rocher & sur la muraille. C'en fut assez à notre Candiot pour juger que cet endroit étoit la plûpart du tems négligé & sans garde. Sur cette pensée, la nuit il descendit sur les lieux & examinoit avec soin comment il pourroit approcher & où il devroit poser les échelles; & ayant trouvé un endroit propre contre un des rochers, il fit aussi-tôt part au Roi de son dessein & de sa découverte. Celui-ci fut charmé de l'espérance qu'on lui donnoit. Il exhorta Lagoras de pousser jusqu'au bout son entreprise, lui promettant que de son côté il feroit tout ce qui seroit possible. Lagoras pria le Roi de lui donner pour compagnons l'Etolien Théodote & Denis Capitaine des gardes, l'un & l'autre lui paroissant avoir toute la force & toute la valeur que son projet demandoit. Les ayant obtenus, tous trois tiennent conseil & agissant de concert n'attendoient plus qu'une nuit, à la fin de laquelle il n'y eût point de Lune. Lorsqu'ils l'eurent trouvée, la veille du jour qu'ils devoient mettre la main à l'œuvre, sur le soir, ils choisirent quinze hommes des plus forts & des plus braves de l'armée, pour porter les échelles, escalader & courir le même péril qu'eux. Ils en prirent trente autres pour les mettre en embuscade à quelque distance; & ceux-ci, lorsque les premiers après l'escalade seroient arrivés à une porte qui étoit proche, devoient venir à cette porte & aider aux autres à la briser. Deux mille hommes devoient les suivre, qui avoient ordre de se jeter dans la ville & de s'emparer du haut du théâtre qui commande la ville & la citadelle. Et de peur que ce détachement ne donnât quelque chose à connoître de l'entreprise, il fit courir le bruit que les Etoliens devoient par certain fossé se jeter dans la ville, & que c'étoit sur cet avis que l'on avoit fait ce détachement pour leur empêcher le passage.

Tout étant prêt pour l'exécution, dès que la Lune se fut cachée, Lagoras & ses gens s'approchent doucement des rochers avec leurs échelles, & se cachent sous une pointe qui s'avançoit sur le fossé. Le jour venu & la garde s'étant retirée de cet endroit, pendant que le Roi envoie selon la coutume des troupes en différens postes, & qu'il en assemble & range d'autres en bataille dans l'Hippodrome, nos gens



travailloient sans que l'on eût le moindre soupçon de leur entreprise. Mais quand on eût appliqué deux échelles, par lesquelles Denis & Lagoras commençoient à monter, il se fit grande rumeur, grande émotion dans le camp. Car quoiqu'on ne vit l'escalade ni de la ville ni de la citadelle, à cause de la pointe qui sortoit du rocher, on voioit à plein du camp cette action hardie & extraordinaire; les uns en étoient étonnés comme d'un prodige, les autres qui en prévoioient les suites, en attendoient avec une joie mêlée de crainte l'événement & le succès. Le Roi fut informé de ce bruit, & pour détourner de cette affaire tant les alliés que ses propres troupes, il fit marcher l'armée vers une porte opposée à celle qui devoit être attaquée, & qui s'appelloit la porte de Perse. Achée qui commandoit dans la citadelle vit cette marche, & surpris d'un mouvement si peu ordinaire aux ennemis, il ne savoit ni en deviner la raison, ni enfin quel parti prendre. Il envoya cependant quelques troupes à cette porte pour arrêter les ennemis; mais comme la descente étoit étroite & escarpée, le secours vint trop tard. Aribasé qui commandoit dans la ville, & qui ne savoit rien de l'affaire, marcha aussi de son côté vers la porte que menaçoit Antiochus, & faisant monter une partie de sa garnison sur la muraille, faisant sortir l'autre de la ville par cette porte, il les exhorta d'arrêter les ennemis & d'en venir aux mains avec eux. Pendant tous ces mouvemens, Lagoras, Théodote, Denis & leur troupe aiant escaladé le rocher, viennent à la porte qui en étoit proche, forçant tous ceux qu'ils rencontrent, & brisent la porte. Aussi-tôt les trente autres sortent de leur embuscade & viennent la briser avec eux. La porte abattue, les deux mille entrent dans la ville & saisissent le haut du théâtre. Les assiégés accourent de la muraille & de la porte de Perse pour avertir leurs compagnons de combattre. La porte s'ouvre pour leur retraite, quelques troupes du Roi les suivent & passent avec eux. Pendant qu'ils s'en rendent maîtres, d'autres les brisent, d'autres se jettent dans la ville. Aribasé & les alliés s'opposent à leur passage, mais après peu de résistance ils se retirèrent dans la citadelle. Après quoi Théodote & Lagoras se tinrent toujours au théâtre, observant habilement tout ce qui se passoit, cependant le reste de l'armée se répandoit de tous côtés dans la ville & la réduisoit au Roi. Enfin les uns égorgeant ceux qui leur venoient à la rencontre, les autres mettant le feu aux maisons, d'autres encore ne songeant qu'à piller & à faire un grand butin, toute la ville fut saccagée & ruinée. C'est ainsi qu'Antiochus devint maître de Sardes.



# HISTOIRE DE POLYBE.



## LIVRE HUITIÈME.

### CHAPITRE PREMIER.

*En quels cas il est pardonnable ou non de se fier à certaines personnes. Archidamus Roi de Lacédémone, Pélopidas de Thèbes, Cneus Cornelius, sont blâmables de l'avoir fait. Achée fut aussi surpris, mais on ne peut lui en faire un crime.*

CE seroit une chose trop hazardeuse que de décider en général si l'on doit blâmer ceux qui se sont fiés à certaines personnes, ou si l'on doit leur pardonner de l'avoir fait : la raison en est, qu'il arrive souvent, qu'après avoir pris toutes les précautions raisonnables, on ne laisse pas d'être trompé : car il y a des gens contre la mauvaise foi desquels toutes les loix du monde ne mettroient pas à couvert. Cela ne doit cependant pas nous empêcher d'assurer qu'il est des tems & des circonstances où l'on doit blâmer les Chefs qui se fient à certaines personnes, & d'autres où la justice demande qu'on leur pardonne. Eclaircissons ceci par des exemples.

Archidamus Roi des Lacédémoniens s'étoit retiré de Lacédémone, parce que l'ambition de Cléomène lui étoit suspecte : mais peu de tems

après s'étant laissé persuader, il revint & se remit entre les mains de son rival. Il en fut puni par la perte de sa dignité & de la vie, sans qu'aucune raison pût justifier sa crédulité dans les siècles futurs. Car les choses étant au même état qu'elles étoient quand il se retira, & l'ambition de Cléomène n'ayant fait que s'accroître, pouvoit-il probablement éviter de périr en se fiant à des gens, à la fureur desquels il n'étoit échappé que par une espèce de miracle ?

Pélopidas de Thèbes connoissant la scélératesse du Tyran Alexandre, & persuadé de cette maxime, que tout Tyran regarde comme ses plus grands ennemis ceux qui prennent la défense de la liberté publique, engagea Epaminondas à prendre les armes pour défendre non seulement la République de Thèbes, mais encore toutes les autres de la Grèce. Malgré cela, & quoiqu'il fût en Thessalie pour abattre & détruire la Monarchie d'Alexandre, ayant eu la foiblesse d'accepter deux fois la fonction d'Ambassadeur auprès de ce Tyran, il tombe en sa puissance, & par-là fit grand tort aux affaires des Thébains. Car pour s'être fié témérairement aux gens dont il devoit le plus se défier, il fut causé que ce peuple perdit toute la gloire que ses belles actions lui avoient acquise. Le Consul Cneus Cornelius fit la même faute pendant la guerre de Sicile. On pourroit citer quantité d'exemples semblables, qui font voir combien sont blâmables ceux qui sans discernement s'abandonnent à la bonne foi de leurs ennemis.

On ne doit pas en user de même à l'égard de ceux qui prennent toutes les sûretés qu'il est raisonnablement permis de prendre. Car ne s'en fier absolument à personne, c'est ne vouloir jamais finir les affaires; on n'est donc pas coupable lorsqu'on ajoute foi après avoir pris les précautions nécessaires. Or les meilleures assurances contre la mauvaise foi, sont les sermens, les enfans, les femmes prises en otage, mais sur tout la vie passée de ceux avec qui l'on traite. Quand malgré tout cela on tombe dans quelque piège, ce n'est plus ceux qui sont trompés, mais ceux qui trompent, que l'on doit blâmer. Les assurances qu'il faut prendre, sont donc celles-là sur tout contre lesquelles celui avec qui l'on a traité ne peut aller. Mais comme il est rare d'en trouver de cette nature, la dernière ressource est d'en chercher de telles; que si nous sommes surpris, au moins on ne pourra pas nous en imputer la faute. Nous avons quantité d'exemples de cette sage conduite dans l'antiquité. Mais il y en a un illustre dans les tems dont nous faisons l'histoire, c'est celui d'Achée, qui ayant pris, pour se mettre parfaitement à l'abri de la perfidie, toutes les sûretés qu'il est possible à l'homme de prendre, ne laissa pas que de tomber en la puissance des ennemis: mais loin qu'on lui en fit un crime, on eut compassion de son malheur; au lieu qu'on n'a eu que de la haine & de l'horreur pour ceux qui l'avoient trompé.

## C H A P I T R E II.

*Grandes actions des Romains & des Carthaginois, constance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entreprises. Utilité d'une Histoire générale.*

**J**E ne crois m'éloigner ni de mon sujet, ni du but que je me suis proposé au commencement de cet Ouvrage, si j'arrête ici mes lecteurs pour leur faire considérer la grandeur des actions des deux Républiques de Rome & de Carthage, & la constance opiniâtre avec laquelle elles poursuivoient leurs entreprises. Car n'est-il pas surprenant que toutes deux aient deux guerres importantes à soutenir, l'une en Italie, l'autre en Espagne, que n'ayant toutes deux que des espérances fort incertaines sur l'avenir, que courant toutes deux le même risque, elles ne se soient pas bornées à ces deux affaires, mais se soient encore disputé la Sardaigne & la Sicile, & que non seulement elles aient embrassé tout par l'espérance, mais encore aient fourni des vivres & des munitions pour tant de projets. On sera plus frappé encore, si l'on examine les choses en détail. Les Romains avoient en Italie deux armées complètes, chacune un Consul à leur tête, ils en avoient encore deux en Espagne, une sur terre que commandoit Cn. Cornelius, l'autre sur mer qui avoit pour Général Publ. Scipion. Il en étoit de même des Carthaginois. Les Romains avoient outre cela une flotte à l'ancre sur les côtes de la Grèce pour suivre Philippe & observer ses desseins, laquelle flotte commandèrent l'un après l'autre Marcus Valerius & Publius Sulpicius. Appius encore commandoit cent galères à cinq rangs de rames, & Marcus Claudius avec une armée de terre menaçoit la Sicile, & Amilcar faisoit la même chose du côté des Carthaginois.

Après tous ces faits je ne pense pas que l'on puisse douter de la vérité de ce que j'ai avancé au commencement de cet Ouvrage, qu'il n'est pas possible par la lecture des Histoires particulières de voir l'ordre & l'économie de tout ce qui s'est passé. Car comment, en ne lisant que les Histoires de Sicile & d'Espagne, connoîtra-t-on de quelle manière la fortune s'y est prise, ou de quelle sorte de Gouvernement elle s'est servie pour faire de nos jours ce qui ne s'étoit jamais fait, & ce qui peut passer pour un prodige, de soumettre à un seul Empire & à une seule Puissance toutes les parties connues de l'univers? On peut bien apprendre par des Histoires particulières comment les Romains ont pris Syracuse; comment ils ont réduit l'Espagne à leur obéissance. Mais sans une Histoire générale il est difficile de comprendre comment ils se

sont soumis toute la terre, quels obstacles en particulier ils ont rencontré dans le vaste dessein de conquérir tout, ce qui les a quelquefois arrêtés & en quels tems. On ne peut donc non plus sans cette Histoire générale bien concevoir la grandeur des actions, ni les forces d'un Gouvernement. Car que les Romains se soient mis en marche pour subjuguier l'Espagne ou la Sicile, qu'ils aient fait la guerre sur terre & sur mer, ces entreprises, à ne les regarder qu'en elles-mêmes, ne sont pas fort extraordinaires: mais quand on considère que toutes ces entreprises & beaucoup d'autres s'exécutoient en même tems par la même Puissance & le même Gouvernement, & qu'on joint à cela les malheurs & les guerres dont l'Italie même étoit en même tems accablée, c'est alors que les faits se développent à l'esprit, & que l'on y voit tout ce qui mérite notre admiration. C'est ainsi qu'on les connoît comme ils doivent être connus. Cela soit dit contre ceux qui s'imaginent que la lecture des Histoires particulières suffit pour nous donner la connoissance d'une Histoire commune & universelle.

## C H A P I T R E III.

*Marcus Marcellus attaque avec une armée navale l'Achradine de Syracuse. Description de la sambuque. Inventions d'Archimède pour empêcher l'effet des machines de Marcellus & d'Appius.*

Lorsque Marcellus attaqua l'Achradine de Syracuse, sa flotte étoit composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards pour nettoier les murailles. Il avoit encore huit galères à cinq rangs, d'un côté desquelles on avoit ôté les bancs, aux unes à droite, aux autres à gauche, & que l'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit pas de bancs. C'étoient ces galères, qui poussées par les rameurs de l'autre côté, approchoient des murailles ce qu'on appelle des sambuques, dont il faut expliquer la construction. C'est une échelle de la largeur de quatre pieds, laquelle dressée est aussi haute que les murailles. De l'un & de l'autre côté de cette échelle regne une balustrade sur laquelle on étend de grandes couvertures. On la couche de son long sur les côtés des deux galères jointes ensemble, de sorte qu'elle passe de beaucoup les éperons, & au haut des mâts de ces galères on met des poulies & des cordes. Quand on doit les mettre en œuvre, on attache les cordes à l'extrémité de la machine, & des gens de dessus la poupe l'élèvent par le moien des poulies: d'autres sur la proue

aident aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galères étant poussées à terre, on applique ces machines à la muraille. Au haut de l'échelle est un petit plancher bordé de trois côtés de claies, sur lequel quatre hommes repoussent en combattant ceux qui des murailles empêchent qu'on n'applique la sambuque. Quand elle est appliquée, & qu'ils sont arrivés sur la muraille, ils jettent bas les claies, & à droite & à gauche ils se répandent dans les forts ou dans les tours. Le reste des troupes les suivent & sans crainte que la machine leur manque, parce qu'elle est fortement attachée aux deux galères. Or ce n'est pas sans raison que cette machine a été appelée sambuque; on lui a donné ce nom, parce que l'échelle étant dressée, il se fait d'elle & du vaisseau joints ensemble une figure qui ressemble à la sambuque.

Tout étant prêt, les Romains pensoient à attaquer les tours. Mais Archimède avoit aussi de son côté disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Les ennemis étoient encore loin de la ville, qu'avec des balistes & des catapultes plus grandes & plus bandées, il les perçoit de tant de traits qu'ils ne sçavoient comment les éviter. Quand les traits passaient au-delà, il en avoit de plus petites & proportionnées à la distance: ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre: de sorte que Marcellus ne sçachant quel parti prendre fut obligé de faire avancer sans bruit ses galères pendant la nuit. Mais quand ils furent vers la terre à la portée du trait, Archimède inventa un autre stratagème contre ceux qui combattoient de leurs vaisseaux. Il fit percer des trous dans la muraille à hauteur d'homme & de la largeur de la main. Par-là on tiroit des flèches & de petits scorpions qui mettoient hors de combat les soldats Romains. De cette manière soit que les ennemis fussent éloignés où qu'ils fussent proche, non seulement il rendoit tous leurs projets inutiles, mais encore il en tuoit une grande partie. Et quand on commençoit à dresser les sambuques, des machines disposées au pied de la muraille au dedans, s'élevoient alors sur les forts & pousoient leurs becs loin au-delà. Telles d'entre elles jettoient des pierres qui ne pesoient pas moins que dix talens, & d'autres des masses de plomb d'une égale pesanteur. Quand les sambuques s'approchoient, on tournoit par le moien d'une corde les becs de ces machines où il étoit nécessaire, & de là on faisoit tomber sur la sambuque une pierre, qui ne brisoit pas seulement cette machine, mais encore le vaisseau, & jettoit ceux qui s'y trouvoient dans un extrême péril.

Il y avoit encore certaines machines qui lançoient des pierres contre les ennemis qui s'avançoient des vaisseaux, quoiqu'ils fussent couverts par des claies, & qu'ils se crussent en sûreté contre les traits qui

qui se jettoient des murailles, & ces pierres tomboient si juste, qu'ils étoient obligés de se retirer de la prouë.

Outre cela il faisoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui, comme un pilote, conduisoit le bec de la machine, aiant attrappé la prouë d'un vaisseau, abaissoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dressé le vaisseau sur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine; mais alors lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, il falloit que quelques vaisseaux tombassent sur le côté, que quelques autres fissent la culbute, & que la plupart tombant de haut sur la prouë fussent submergés. Marcellus étoit dans un très-grand embarras, tous ses projets étoient renversés par les inventions d'Archimède, il faisoit des pertes considérables, les assiégés se moquoient de tous ses efforts. Cependant il ne laissoit pas que de badiner sur les inventions du Machiniste, cet homme, disoit-il, se sert de nos vaisseaux comme de cruches pour puiser de l'eau : & soufflettant nos sambuques, il les chasse avec ignominie comme indignes de sa compagnie. Tel fut le succès du siège par mer.

Appius aiant souffert les mêmes difficultés, s'étoit aussi désisté de son entreprise. Quoique son armée fût encore loin de la ville, elle étoit accablée des pierres & des traits que lançoient les balistes & les catapultes, tant étoit prodigieuse la quantité des traits qui en partoient & la roideur avec laquelle ils étoient poussés. C'étoient des machines dignes du Prince qui en faisoit la dépense, & d'Archimède, qui les dressoit & mettoit en œuvre. Et lorsque les ennemis s'approchoient de la ville, repoussés par les traits qui leur étoient jettés à travers la muraille, ils faisoient des efforts superflus. Si couverts de leurs boucliers ils avançaient avec violence, ils étoient assommés des pierres & des poutres qu'on leur faisoit tomber sur la tête, sans parler des pertes que leur causaient ces mains de fer dont nous avons fait mention plus haut, & qui enlevant les hommes avec leurs armes, les brisoient contre terre ou les précipitoient dans la mer.

Ce Consul s'étant donc retiré dans son camp & aiant assemblé son conseil, on y résolut de tenter toutes sortes de moiens pour surprendre Syracuse, à l'exception d'un siège en forme, & cette résolution fut exécutée. Car pendant huit mois qu'ils restèrent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagèmes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît, à l'assaut près que l'on n'osât jamais tenter. Tant un seul homme & une seule science ont de force dans quelques occasions, quand on sçait les employer à propos. Otez de Syracuse un seul vieillard, avec de si grandes forces sur terre & sur mer, la prise de la ville est inmanquable : & sa seule présence fait que l'on n'ose pas même l'attaquer, au moins de la

*Tome VI.*

G

maniere qu'Archimède pouvoit empêcher. L'unique ressource que les Romains crurent qu'il leur restoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville. Pour cela avec l'armée navale on arrêta tous les vivres qui pouvoient leur venir par mer, & l'autre armée coupa tout ce qui leur venoit par terre. Et pour ne point perdre entièrement le tems qu'ils devoient rester devant Syracuse, mais l'employer ailleurs à quelque chose d'avantageux, les Consuls partagèrent leurs armées. Appius avec les deux tiers demeura au siège, & Marcus avec l'autre tiers alla faire le dégât dans les terres de ceux des Carthaginois, qui tenoient le parti des Siciliens.



#### C H A P I T R E IV.

*Philippe fait empoisonner Aratus. La modération de celui-ci; & les bonheurs qu'on lui fit après sa mort.*

**Q**UOIQUE les Messéniens se fussent déclarés ennemis de Philippe, ce Prince n'en put tirer une vengeance qui soit digne d'être rapportée, bien qu'il se soit mis en devoir de ravager leurs terres. Mais on ne peut rien voir de plus infâme que la manière avec laquelle il a traité ceux qui lui étoient le plus étroitement attachés. Il fit empoisonner Aratus, parce que ce vieillard respectable n'avoit point approuvé ce qu'il avoit fait dans Messène, se servant pour cette indigne action du ministère de Taurion, qui sous ses ordres gouvernoit le Péloponèse. Cette infamie n'éclata point d'abord. Car le poison n'étoit pas de la nature de ceux qui tuent sur le champ, mais de ceux qui conduisent lentement à la mort. On sut la chose de cette manière. Aratus qui ne l'avoit découverte à personne, ne put la cacher à un domestique fidèle & affectionné qui l'avoit secouru avec beaucoup de soin & de zèle pendant sa maladie. Un jour que Céphalon (c'étoit le nom de ce domestique,) avoit aperçu contre la muraille un crachat mêlé de sang, & l'avoit fait remarquer à son maître; telle est, dit Aratus, la récompense de l'amitié que j'ai eue pour Philippe. Voilà le grand, l'admirable effet de la modération, d'avoir plus de honte d'une action criminelle faite contre soi-même, que celui-même qui en est auteur. Et c'est ce que fit alors Aratus, qui après avoir partagé avec Philippe les périls & la gloire de tant de grands exploits, en fut si mal récompensé. Ainsi mourut Aratus, que les Achéens par reconnaissance pour les bienfaits infinis qu'ils en avoient reçus, avoient mis à leur tête, & à qui ils avoient confié le timon de leur République. Ils



lui rendirent après sa mort les honneurs qu'ils lui devoient. Car on lui décerna des sacrifices & les honneurs que méritent les Héros, on fit en un mot tout ce qu'il falloit pour consacrer sa mémoire à l'immortalité. De sorte que s'il reste quelque sentiment aux morts, il n'y a pas lieu de douter qu'Aratus n'ait vû avec complaisance la manière dont les Achéens reconnoissoient les soins & les travaux qu'il avoit essuiés pour eux.



## C H A P I T R E V .

*Prise de Lisse & de sa citadelle par Philippe.*

**I**L y avoit longtems que Philippe avoit des vûes sur Lisse & sur sa citadelle, & qu'il pensoit tout de bon à s'en rendre le maître. Il partit enfin à la tête d'une armée, & après avoir marché deux jours & traversé les défilés, il campa le long de l'Ardaxane assez proche de la ville. Mais comme l'art & la nature avoient concouru à fortifier l'enceinte de cette ville, tant du côté de la mer que du côté de la terre, & que la citadelle, qui n'étoit pas loin de la ville, paroissoit être d'une hauteur & d'une force à ne craindre aucun assaut, il perdit toute espérance d'emporter celle-ci, & se retrancha à n'attaquer que la ville. Entre Lisse & le pied de la montagne où est la citadelle, est un espace tout à fait propre pour faire une attaque. Là Philippe aiant fait escarmoucher, s'avisa fort à propos de ce stratagème. Il donna aux Macédoniens un jour entier pour se reposer, & après les avoir animés à bien faire, il cacha avant le jour la plus grande & la meilleure partie de ses armés à la légère dans des vallons pleins de bois qui étoient du côté des terres au dessus de l'espace dont nous avons parlé; & le jour suivant il mena ses pesamment armés avec le reste de son armure légère de l'autre côté de la ville en côtoiant la mer. Puis aiant fait le tour de la ville, & étant revenu à l'endroit où il avoit escarmouché, on ne douta point qu'il ne fît attaquer la ville par là.

Sur l'avis qu'on avoit eu de l'arrivée de Philippe, il s'étoit assemblé de toute l'Illyrie un-grand nombre d'hommes dans Lisse. Dans la citadelle, que l'on croioit assez forte d'elle-même, on n'y avoit mis qu'une garnison médiocre. Dès que les Macédoniens approchèrent, les assiégés, comptant sur leur nombre & sur leurs fortifications, sortirent en foule de la ville. Le Roi avoit posté ses pesamment armés dans des lieux plats & unis, & avoit donné ordre à l'armure légère d'avancer vers les hauteurs & de venir courageusement aux mains avec les ennemis. Le combat fut quelque tems douteux. Mais ensuite les trou-

pes de Philippe ne pouvant tenir contre les difficultés du terrain & le nombre des ennemis, elles plièrent & se retirèrent dans les pesamment armés. Alors les assiégeans, comme pour les insulter, poussent plus avant, descendent dans la plaine, & livrent combat aux pesamment armés. La garnison de la citadelle s'aperçut que Philippe se battoit en retraite, quoique lentement & faisant ferme par intervalles, & croiant que c'étoit tout de bon qu'il fuioit, elle quitta imprudemment son poste, persuadée que sans elle sa propre situation le défendoit assez. Ces troupes sortent peu à peu de la citadelle, & par différens défilés descendent avec impétuosité dans la plaine, où après la fuite des ennemis elles espéroient faire quelque butin. Alors celles du côté de Philippe qui étoient cachées dans des fonds couverts de bois, sortent de leur embuscade & fondent sur la garnison. Les pesamment armés reviennent à la charge; l'épouvante & la confusion se répandent parmi les ennemis. La garnison de Lisse prend la fuite en désordre & se sauve dans la ville; mais celle de la citadelle fut coupée par l'embuscade. D'où il arriva ce que l'on attendoit le moins, que Philippe prit la citadelle sans aucun danger. Pour la ville, elle fut attaquée si vivement par les Macédoniens, qu'elle ne put tenir que jusqu'au lendemain. Philippe devenu le maître de Lisse & de sa citadelle d'une manière si extraordinaire, le devint en même tems de tous les lieux voisins. Entre autres la plupart des villes d'Illyrie lui ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Après la prise de ces deux forteresses, on vit bien qu'il n'y en avoit plus où l'on peut être à couvert contre ce Prince, & que l'on ne pouvoit lui résister impunément.

---

## C H A P I T R E VI.

*Achéé assiégé dans la citadelle de Sardes, est livré à ses ennemis par la trahison de Bolis, & condamné à une mort honteuse par Antiochus.*

**B**olis étoit Candiot, considéré pendant longtems à la Cour & honoré du commandement. Il avoit la réputation d'homme entendu & d'une hardiesse à tout entreprendre, & passoit pour sçavoir la guerre aussi bien que ceux qui la sçavoient le mieux. Sosibe se l'étant gagné par des entretiens fréquens & s'en étant fait un ami, lui dit qu'il ne pouvoit dans les circonstances présentes faire un plaisir plus sensible au Roi, que de trouver un moyen de sauver Achée. Bolis après l'avoir entendu, lui répondit qu'il y penseroit, & se retira. Après y avoir bien pensé, il alla au bout de deux ou trois jours trouver Sosibe, & lui dit

qu'il se chargeoit de l'affaire, qu'il avoit demeuré du tems dans Sardes, qu'il connoissoit le terrain, & que Cambyle qui y commandoit les Candiots au service d'Antiochus, étoit non seulement son concitoien, mais encore son parent & son ami. Or Cambyle avoit alors en garde un des forts qui sont derrière la citadelle; car comme on n'y peut faire aucuns travaux, il n'avoit pour défense que la troupe de Cambyle. Sosibe fut ravi de cette particularité, & demeura persuadé qu'il n'étoit pas possible absolument de tirer Achée du péril où il étoit, ou que si cela étoit possible, nul autre que Bolis n'étoit plus capable de le faire. Cette chaleur avec laquelle Bolis entreprenoit la chose, fit espérer un prompt succès. Sosibe de son côté lui promettoit que l'argent ne lui manqueroit pas pour l'exécution, & lui en promettoit beaucoup plus quand l'affaire seroit terminée, sans compter les récompenses qu'il devoit attendre de la reconnoissance du Roi & d'Achée, récompenses qu'il exagéra tant qu'il put pour enfler le courage & les espérances de Bolis.

Celui-ci prit la chose si fort à cœur, que s'étant muni de bonnes lettres de créance, il se mit sans délai sur mer. Il alla d'abord à Rhodes trouver Nicomaque, qui avoit pour Achée une tendresse de père, & qui avoit autant de confiance en lui que s'il eût été son propre fils. De Rhodes il fut à Ephèse, où il s'aboucha avec Melancome. Car c'étoit de ces deux hommes qu'Achée se servoit dans les affaires, tant celles qui regardoient Ptolémée que les autres. Après avoir fait part à ces deux personnes de ce dont il s'agissoit, & les ayant trouvés prêts à entrer de leur part dans l'entreprise; il envoya un de ses gens, nommé Arien, à Cambyle, avec ordre de lui dire que Bolis étoit venu d'Alexandrie pour lever quelques troupes étrangères; mais qu'il avoit à conférer avec lui sur quelques affaires importantes, qu'il lui marquât le tems & le lieu où ils pourroient se parler sans témoins. Cambyle n'eut pas entendu ces instructions qu'il se rendit à tout ce que l'on demandoit de lui, & renvoia le messager, qui dit à son maître le jour & le lieu où ils devoient tous deux se rendre pendant la nuit.

Bolis en homme fourbe & artificieux, selon le génie de sa nation, avoit roulé toute l'affaire dans sa tête, & l'avoit considérée par tous ses côtés. Arrivé au rendez-vous, il donne une lettre à Cambyle, & sur cette lettre ils tiennent un conseil vraiment digne de deux Candiots. On n'y délibéra point sur les mesures qu'il falloit prendre pour tirer Achée de péril, on n'y parla point de la foi qui se devoit garder aux intérêts, on ne songea qu'à sa sûreté propre & à ce qui pourroit apporter plus de profit. Il ne fallut pas beaucoup de tems à ces deux perfides pour convenir, premièrement que les dix talens reçus de Sosibe seroient partagés en commun, & en second lieu qu'après avoir reçu d'Antiochus de l'argent & des espérances dignes d'un si grand service, ils lui déclara-

reroient toute l'affaire, & lui promettoient que pourvû qu'il voullût les aider, ils lui livreroient Achée.

Cambyle prit sur lui ce qu'il y avoit à faire auprès d'Antiochus, & Bolis donna parole que dans quelques jours il enverroit Arien à Achée avec des lettres de Nicomaque & de Melancome: mais il laissa à l'autre le soin de faire en sorte qu'Arien pût entrer dans la citadelle & en sortir en toute sûreté. Ils étoient encore convenus que si Achée donnoit dans le panneau & répondoit à Nicomaque & à Melancome, Bolis se chargeroit de l'exécution & viendrait se joindre à Cambyle. Les emplois ainsi partagés, ils se séparèrent, & chacun fit de son côté sa fonction.

Cambyle à la première occasion s'ouvrit au Roi sur le projet. Une nouvelle si extraordinaire produisit dans Antiochus des mouvemens différens. Tantôt ne se possédant pas de joie, il promettoit tout. Tantôt n'osant y ajouter foi, il se faisoit répéter & le projet & les moïens de l'exécuter. Puis revenant à croire & se persuadant que c'étoit une protection visible des Dieux, il prioit & pressoit avec instance Cambyle d'achever ce qu'il avoit commencé.

Bolis agissoit avec le même empressement auprès de Nicomaque & de Melancome, qui ne doutant pas qu'il n'y allât de bonne foi, donnèrent à Arien sans hésiter des lettres écrites en certaines notes dont ils étoient convenus de se servir, & l'envoierent à Achée. Ces lettres l'exhortoient de s'en fier entièrement à Bolis & à Cambyle, mais elles étoient écrites de manière, que quand elles eussent été interceptées, on n'auroit pû déchiffrer rien de ce qu'elles contenoient.

Arien aiant été introduit par Cambyle dans la citadelle, remit les lettres à Achée, & comme dès le commencement il avoit eu part à tout ce qui se faisoit, il rendit exactement raison de tout. Interrogé sur différentes choses qui regardoient ou Sosibe, ou Bolis, ou Nicomaque, ou Melancome, ou Cambyle, il répondoit juste à toutes les questions. Et il répondoit avec autant de constance & de fermeté, que s'il se fût agi de lui-même, parce que la conjuration que tramoient entre eux Cambyle & Bolis lui étoit inconnue. Ces réponses d'Arien jointes aux lettres de Nicomaque & de Melancome, ne permirent pas à Achée de révoquer en doute ce qu'assûroit Arien. Il le renvoya avec des lettres pour ceux qui lui avoient écrit.

Après plusieurs voyages semblables, enfin Achée ne trouva rien de meilleur à faire que de s'en fier entièrement à Nicomaque, d'autant plus qu'il ne lui restoit aucune autre espérance de sortir du péril où il étoit. Il manda qu'il étoit prêt de se mettre entre les mains de Bolis & d'Arien, & qu'on n'avoit qu'à les envoyer. Son dessein étoit d'abord de se tirer du danger qui le menaçoit, & ensuite de prendre la route de la Syrie. Car il se persuadoit que paroissant tout d'un coup chez les

Syriens après une délivrance si extraordinaire, & pendant qu'Antiochus étoit encore devant Sardes, sa présence ne manqueroit pas de causer parmi eux de grands mouvemens, & de faire beaucoup de plaisir aux peuples d'Antioche, de la Coëlesyrie & de Phénicie. Plein de ces grands projets, il attendoit Bolis avec impatience. Melancome aiant reçu ces lettres, fait de nouvelles instances auprès de Bolis, enfla de nouveau ses espérances, & l'envoie. Celui-ci avoit fait auparavant partir Arien pour avertir Cambyle de la nuit qu'il iroit le joindre au lieu marqué. Ils passent ensemble un jour entier à délibérer sur les mesures qu'ils avoient à prendre, & la nuit suivante ils entrèrent dans le camp. Le résultat de la délibération fut, que si Achée sortoit de la citadelle ou seul ou accompagné d'un second avec Bolis & Arien, il seroit aisé de s'en saisir, mais que la chose ne seroit pas facile, si sa suite étoit plus nombreuse, sur tout avec le dessein qu'ils avoient de l'amener vif à Antiochus, pour faire plus de plaisir à ce Prince: que par cette raison il falloit qu'Arien en amenant Achée de la citadelle, marchât devant, comme sachant mieux qu'un autre ce chemin qu'il avoit fait souvent: & que Bolis marcheroit derrière, afin que quand on seroit arrivé à l'endroit où par les soins de Cambyle tous ceux qui étoient d'intelligence dans cette affaire se trouveroient prêts, il feroit Achée au corps, de peur ou que pendant le tumulte & dans l'obscurité il ne se sauvât par la fuite dans des lieux couverts, ou que dans le désespoir il ne se précipitât du haut de quelque rocher, & ne fût ainsi manquer le dessein qu'ils avoient de le mener vif à Antiochus.

Tout étant ainsi disposé, Bolis retourna trouver Cambyle, qui dans la même nuit le conduisit à Antiochus, & le laissa seul avec lui. Le Roi lui fit mille caresses, lui confirma les promesses qu'il avoit déjà faites, & les exhorta vivement l'un & l'autre de faire toute la diligence possible. Nos deux perfides retournent dans le camp, & avant le jour Bolis part avec Arien pour aller à la citadelle, où ils entrèrent avant que le jour parût.

Achée reçut Bolis avec beaucoup de marques d'amitié, & l'interrogea en détail sur tout ce qui regardoit l'affaire pour laquelle il étoit venu: & jugeant sur son air & sa conversation qu'il étoit homme à faire bien espérer de ce qu'il entreprendroit, se livroit à la joie que lui donnoit l'espoir d'une délivrance prochaine: mais cette joie n'étoit pas telle, qu'elle ne fût quelquefois troublée par l'inquiétude où le jettoit la vue des grandes suites que sa sortie de la citadelle pouvoit avoir. Dans cette incertitude, comme il avoit joint à une grande pénétration un long usage des affaires, il ne jugea pas qu'il fût à propos de s'abandonner entièrement à la bonne foi de Bolis. C'est pourquoi il lui dit que pour le présent il ne lui étoit pas possible de le suivre, mais qu'il enverroit avec lui trois ou quatre amis à Melancome, & que sur leur rapport il

se tiendrait prêt à sortir. Achée par-là prenoit toutes les assurances qu'il pouvoit prendre, mais il ne songeoit pas qu'il avoit à faire à un Candiot. Car Bolis s'étoit préparé à tout ce qu'on lui pourroit objecter sur cette entreprife.

La nuit venuë pendant laquelle il avoit dit qu'il enverroit quatre de ses amis, il fit aller Arien & Bolis à la porte de la citadelle, & leur donna ordre d'y attendre ceux qui devoient partir avec eux. Pendant ce tems-là il s'ouvrit enfin à sa femme sur ce qu'il alloit faire. Laodice fut si effrayée d'une nouvelle si extraordinaire, qu'elle en pensa mourir. Achée l'ayant fortifiée & ayant flatté sa douleur par l'espérance d'un meilleur sort, il prit quatre amis à qui il fit prendre des habits médiocres, il en prit un lui-même des plus simples, & dans cet état tous cinq se mirent en chemin. Il avoit donné ordre à un de ses amis de répondre seul à tout ce qu'Arien diroit, de s'informer de lui seul de ce qu'il y auroit à faire, & de dire que les autres étoient des barbares. Quand ils eurent joint Arien, celui-ci marcha devant comme sachant le chemin, Bolis suivit selon qu'on étoit convenu, non sans inquiétude sur le succès de sa trahison. Car quoiqu'il fût Candiot, & par conséquent toujours sur ses gardes contre autrui, il ne pouvoit dans l'obscurité ni reconnoître Achée, ni savoir même s'il étoit dans la troupe. Mais comme la descente étoit difficile & escarpée, qu'il y avoit même des pas glissans & dangereux, l'attention que l'on eut tantôt à soutenir, tantôt à attendre Achée, donna moien à Bolis de le distinguer : ce qu'il auroit eu peine à faire sans ces honnêtetés qu'on avoit accoutumé de lui rendre, & dont on ne pensa point alors à s'abstenir.

Quand on fut arrivé au lieu désigné par Cambyle, Bolis donne le signal par un coup de sifflet. Alors ceux qui étoient en embuscade saisissent les quatre amis : mais Bolis se jette lui-même sur Achée, qui avoit les mains enveloppées dans ses habits, & le ferre par le milieu du corps, de peur qu'il ne lui vînt en pensée de se percer d'un poignard qu'il avoit apporté. Le malheureux Achée se trouve en un moment environné de tous les côtés, ses ennemis s'en rendent les maîtres & le conduisent sur le champ à Antiochus.

Il y avoit longtems que ce Prince étoit rêveur & inquiet dans l'attente de l'événement. Il avoit congédié sa compagnie, & restoit seul sans dormir dans sa tente avec deux ou trois de ses gardes. Quand la troupe de Cambyle fut entrée, & qu'elle eut assis contre terre Achée lié & garoté, ce spectacle lui interdit tellement la parole, qu'il fut longtems sans pouvoir dire un mot. Il en fut enfin si sensiblement touché, qu'il ne put retenir ses larmes. Peut-être se représentoit-il alors combien il est difficile de se mettre à couvert des coups inopinés de la fortune. Cet Achée qui étoit fils d'Andromaque, frère de Laodice femme de Séleucus, qui avoit épousé Laodice fille du Roi Mithridate, qui avoit ré-

régné dans tout le païs d'en-deça du mont Taurus, que ses troupes & celles de ses ennemis croioient en sûreté dans la place la plus forte de l'univers, cet Achée est assis contre terre, réduit en la puissance de ceux qui lui vouloient le plus de mal, sans que personne sçût alors la trahison, sinon ceux qui en étoient les auteurs. Le lendemain au point du jour quand les Courtisans se furent assemblés selon la coutume dans la tente du Roi, & qu'ils virent Achée, il leur arriva ce qui étoit arrivé au Roi même; à peine osèrent-ils en croire leurs propres yeux. On délibéra ensuite quels supplices on feroit souffrir à cet infortuné Prince. Il fut conclu qu'après avoir été d'abord mutilé, il auroit la tête tranchée & cousue dans une peau d'âne, & que le reste de son corps seroit pendu à un gibet. Cette exécution causa une si grande surprise & une si grande consternation dans l'armée, que Laodice qui sçavoit seule que son mari étoit sorti, conjectura son sort en voiant du haut de la citadelle la confusion & le trouble qui étoient parmi les soldats. Un héraut étant venu ensuite rapporter à Laodice ce qui étoit arrivé à son mari, & lui commander de ne se plus mêler des affaires & de sortir de la citadelle, la garnison ne répondit d'abord que par des larmes & des gémissemens inexprimables, non tant à cause de l'amour qu'ils avoient pour Achée, que parce qu'ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un événement si extraordinaire. Après les pleurs, ce fut un embarras extrême quel parti l'on prendroit. Antiochus après la mort d'Achée pressa la citadelle sans relâche, persuadé que quelque occasion se présenteroit d'y entrer, & que ce seroit surtout la garnison qui la lui feroit naître. Cela ne manqua pas. Une sédition s'étant élevée parmi les soldats, il se forma deux partis, l'un pour Ariobaze, l'autre pour Laodice. Et comme ils se défioient l'un de l'autre, ils ne furent pas longtemps sans se rendre à Antiochus eux & la citadelle. Ainsi périt Achée, qui après avoir employé, sans réussir, tous les moyens que l'on peut prendre raisonnablement pour se défendre contre la perfidie, laisse deux grandes leçons à la postérité; la première, qu'il ne faut ajouter foi facilement à personne; l'autre de ne s'enorgueillir point de la prospérité, mais de se persuader qu'étant hommes nous devons nous attendre à tout événement.



## C H A P I T R E V I I .

*Annibal prend la ville de Tarente par trahison.*

**L**Es Tarentins n'étoient d'abord sortis de la ville que comme pour faire quelque expédition. S'étant une nuit approchés du camp des Carthaginois, les uns coururent se cacher dans un bois qui étoit

*Tome VI.*

H

sur le chemin : mais Philémène & Nikon allèrent jusqu'aux portes du camp. Saisis par les gardes ils furent conduits à Annibal sans dire ni d'où ils étoient, ni qui ils étoient, mais seulement qu'ils vouloient parler au Général. Quand ils lui eurent été présentés, ils lui dirent qu'ils étoient bien aises de l'entretenir sans témoins. Annibal ne demandant pas mieux, ils commencèrent par une longue apologie de leur conduite & de celle de leur patrie, & finirent en chargeant les Romains de quantité d'accusations différentes, pour faire entendre à Annibal que ce n'étoit pas sans raison qu'ils avoient pris le parti de les abandonner. Ce Général après les avoir loués de leur résolution & leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, les renvoia en leur ordonnant de revenir au plutôt lui parler une seconde fois de cette affaire. Et pour avoir le tems de penser mûrement à ce que ces jeunes gens lui avoient proposé, & faire croire aux Tarentins que ceux-ci étoient en effet sortis de la ville pour butiner ; il leur dit que quand ils seroient à une distance raisonnable du camp, ils n'avoient qu'à pousser devant eux les bestiaux qui païssoient & les hommes qui les gardoient, qu'ils ne craignissent pas d'être poursuivis, qu'il veilleroit à leur sûreté.

Nikon suivit exactement les ordres qu'il avoit reçus, & Annibal étoit charmé de voir que l'occasion se fût enfin présentée de devenir maître de Tarente. Philémène poussoit encore l'affaire avec plus de chaleur, excité à cela tant par la sûreté avec laquelle il pouvoit parler à Annibal & l'accueil que lui faisoit ce Général, que parce que la quantité de butin qu'il faisoit entrer dans la ville le mettoit hors de tout soupçon. En effet comme il en amenoit assez & pour les sacrifices, & pour régaler ses concitoyens, non seulement on le croioit de bonne foi, mais encore il excitoit beaucoup de gens à l'imiter.

Etant sortis pour la seconde fois, & aiant tout fait de la même manière, ils donnèrent des assurances à Annibal & en reçurent de lui. Les conditions du Traité furent qu'il mettroit les Tarentins en liberté, qu'il n'exigeroit d'eux aucun tribut, qu'il ne leur imposeroit aucune loi, & que quand il seroit entré dans la ville, que le pillage des maisons, qu'y avoient les Romains, appartiendrait aux Carthaginois. Ils convinrent aussi avec Annibal d'un signal, pour être promptement reconnus par la garde de son camp quand ils y viendroient de la ville. Par ce moyen ils avoient toute liberté de venir trouver Annibal aussi souvent qu'ils vouloient, tantôt sous prétexte de butiner, & tantôt pour aller à la chasse.

Après avoir pris ces mesures pour l'avenir, pendant que la plupart du parti étoient l'occasion d'exécuter le projet, on envoioit Philémène à la chasse. Car comme il avoit une forte passion pour cet exercice, on s'imaginoit qu'il n'y en avoit point qu'il eût plus à cœur. C'est pour cela qu'il fut chargé de se concilier, en donnant de sa chasse, pre-



mièrement l'amitié de Caius Livius qui commandoit dans la ville, & ensuite celle des gardes de la porte appelée Téménide. Philémène s'étant aquis cette créance, faisoit entrer sans cesse du gibier dans la ville, soit celui qu'il avoit pris lui-même à la chasse, soit celui qui lui avoit été disposé par Annibal. Il en donnoit une partie au Commandant. Il faisoit part de l'autre aux gardes de la porte, afin qu'ils fussent toujours prêts à lui ouvrir le guichet : car il en entroit & sortoit la plupart du tems pendant la nuit, en apparence par la crainte des ennemis, mais en effet parce que le projet le demandoit ainsi.

Philémène aiant ainsi accoutumé les gardes à lui ouvrir le guichet sans délai, toutes les fois qu'approchant de la muraille pendant la nuit il donneroient un coup de sifflet pour les avertir, les autres conjurés, qui avoient appris que Livius commandoit pour les Romains dans la ville, devoit se trouver certain jour en grande compagnie dans le Musée joignant le marché, prirent ce jour avec Annibal pour l'exécution de leur dessein. Avant ce tems-là ce Général avoit déjà feint une incommodité, afin que les Romains ne fussent pas surpris de le voir rester si longtems dans le même endroit : mais alors il s'étoit fait beaucoup plus malade, & se tenoit éloigné de Tarente de trois jours de marche.

Le tems de l'exécution étant venu, il choisit tant cavaliers que fantassins dix mille hommes des plus agiles & des plus braves, & leur ordonna de prendre des vivres pour quatre jours, & au point du jour il se mit en marche, donnant ordre à quatre-vingt cavaliers Numides de marcher devant l'armée environ trente stades, & de s'écarter à droite & à gauche du chemin, de peur que l'armée ne fût aperçue, & afin de prendre ceux qui se rencontreroient sur la route, ou de crainte que ceux qui échapperoient ne portassent à la ville la nouvelle que la cavalerie Numide faisoit des courses. Quand cette cavalerie eut avancé environ six vingt stades, Annibal fit repaître sur le bord d'une rivière, où l'on ne pouvoit le découvrir, & là aiant assemblé les chefs, sans leur dire ouvertement de quoi il s'agissoit, il se contenta, pour les porter à se signaler dans cette occasion, de les assurer que jamais leur valeur n'auroit été mieux récompensée. Il leur recommanda ensuite de faire garder exactement à chacun son rang dans la marche, de punir sévèrement ceux qui le quitteroient, de faire attention aux ordres qui leur seroient donnés, & de ne rien faire du tout que ce qui leur seroit commandé.

Ensuite aiant renvoyé ces Officiers chacun à son poste, le soir venu, il fait avancer son avantgarde, dans le dessein d'être au pied des murs vers le minuit. Philémène servoit de guide, portant avec lui un fanglier pour faire ouvrir la porte. Livius, comme les conjurés l'avoient prévu, étoit ce jour-là avec ses amis dans le Musée, & il étoit au fort du repas lorsqu'au soir on vint l'avertir que les Numides fourrageoient.

la campagne. Ne pensant pas qu'il y eût autre chose, le soupçonnant même beaucoup moins à cause de cette nouvelle, il fit appeler quelques Capitaines, & leur commanda de prendre au point du jour la moitié de la cavalerie pour arrêter ces courses.

Dès que la nuit fut venue, Nicon, Tragisque & les autres conjurés s'étant rassemblés dans la ville, épioient le moment que Livius reviendrait chez lui. Il ne tarda point à sortir, parce que le repas s'étoit fait de jour. Alors pendant que quelques conjurés se tenoient à l'écart, quelques autres vont au-devant de Livius, & plaisantent entre eux comme pour imiter ceux qui fortoient de table. Quand ils furent proche de Livius, que le vin avoit beaucoup égaïé, on rit, on dit force bons mots de part & d'autre, & rebroussant chemin on conduisit ainsi le Commandant jusqu'à son logis, où n'ayant rien de fâcheux ou de triste dans l'esprit, & ne respirant au contraire que la joie & la mollesse, il succomba d'abord à ce sommeil profond où fait tomber le vin que l'on prend pendant le jour. Ce fut alors que Nicon & Tragisque furent rejoindre leurs compagnons, & que se divisant en trois bandes, ils se portèrent aux avenues les plus commodes du marché, afin que rien de ce qui se passeroit au dehors ou dans la ville ne leur fût caché. Il y en eut aussi qui se mirent auprès du Commandant, persuadés que s'il naissoit quelque soupçon de ce qui menaçoit Livius, ce seroit à lui qu'on en apporteroit les premières nouvelles; & que ce qui se feroit pour détourner le danger se feroit d'abord par lui. Enfin quand la compagnie se fut retirée, que le tumulte fut cessé, & que toute la ville fut endormie, au milieu de la nuit, toutes choses semblant réussir à nos conjurés, ils se réunirent pour l'exécution du projet.

Ils étoient convenus avec les Carthaginois, qu'Annibal s'approcheroit de la ville du côté des terres qui regarde l'Orient, en prenant le chemin de la ville de la porte Téménide, qu'il allumeroit un feu sur le tombeau appelé par quelques-uns d'Hyacinthe, & par quelques autres d'Apollon Hyacinthe; que Tragisque voyant ce feu en allumeroit un autre au dedans de la ville; & qu'ensuite Annibal ayant éteint son feu s'avanceroit lentement & sans bruit vers la porte.

Cet arrangement pris, nos conjurés traversent la partie habitée de la ville, & viennent aux tombeaux. Car ce côté oriental de la ville est tout couvert de ces sortes de monumens, parce que, pour obéir à un ancien oracle qui leur avoit prédit que plus ils seroient d'habitans plus ils seroient heureux, entendant cet oracle des morts, comme des vivans ils enterrent tous leurs morts au dedans de la ville. Arrivés au tombeau de Pythionique, ils attendirent qu'Annibal allumât son feu, qui ne fut pas plutôt allumé, que Nicon & Tragisque pleins de confiance firent aussi le leur, & quand celui-ci d'Annibal fut éteint, il coururent avec impétuosité à la porte pour en égorger la garde, avant que les Carthaginois qui devoient marcher

lentement y arrivassent. La chose réussit, on surprend la garde, & pendant qu'une partie des conjurés la tuë, l'autre brise la porte. Annibal arrive à propos, aiant si prudemment disposé sa marche qu'on n'en eut dans la ville aucune connoissance.

Cette entrée s'étant faite sûrement & sans bruit selon le projet, Annibal croit déjà la chose fort avancée & traverse hardiment la grande rue qui conduit au marché. Il avoit laissé sa cavalerie, au nombre de deux mille chevaux, hors de la porte, pour servir au besoin, en cas qu'il parût quelques ennemis au dehors, ou qu'il arrivât quelque accident imprévu, comme c'est assez l'ordinaire dans ces sortes d'entreprises. Quand il fut aux environs du marché, il fit faire halte à ses troupes, en attendant qu'il eût des nouvelles de Philémène, dont il étoit fort inquiet. Car après avoir pris pour soi d'entrer par la porte Téménide, il avoit envoyé Philémène avec son sanglier & mille Afriquains à la porte voisine, afin qu'usant non d'un seul moien, mais de plusieurs, selon qu'on étoit convenu, on eût aussi plus d'espérance de réussir.

Or Philémène s'étant approché de la muraille à son ordinaire & aiant donné un coup de sifflet, un garde descendit vite pour lui ouvrir le guichet. Pour le presser, Philémène lui dit de dehors qu'il se hâtât d'ouvrir, parce qu'ils étoient fort chargés, qu'ils apportoitent un sanglier. A ces mots ce garde espérant qu'il lui reviendrait quelque chose de cette chasse, parce qu'il avoit toujours eu sa part des précédentes, ouvrit avec beaucoup d'empressement. Philémène qui étoit aux deux premiers bras de la civière, entre le premier avec un autre en habit de pâtre qu'il fait passer pour un paysan. Deux autres le suivent portant les deux autres bras de la civière. Entrés tous quatre, ils commencent par poignarder le garde qui leur avoit ouvert le guichet, & qui s'amusoit bonnement à regarder & à manier le sanglier. Ensuite ils font entrer par le guichet les trente premiers Afriquains, dont les uns brisent la porte, les autres tuent le reste des gardes. On donne après cela le signal, les autres Afriquains entrent & sont conduits au marché selon ce qui avoit été publié.

Annibal, en les voyant, ravi de ce que tout lui réussissoit à souhait, pensa à faire réussir le reste. Il partagea les deux mille Gaulois qu'il avoit en trois corps, & mit à la tête de chacun deux des conjurés. Il y joignit deux de ses Capitaines, avec ordre de se saisir des avenues les plus commodes du marché. Aux conjurés, il leur ordonna de ne faire aucun mal aux Citoyens qu'ils rencontreroient, & de leur crier de loin qu'ils ne sortissent point de chez eux, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Mais les Officiers des Gaulois & des Carthaginois eurent ordre de faire main basse sur tout ce qu'il se présenteroit de Romains. Toutes choses qui furent d'abord exécutées.

Quand on sçut dans la ville que les ennemis y étoient entrés, tout fut rempli de clameurs & de confusion. Livius en fut averti, mais sentant que le vin ne lui permettoit pas d'agir, il sortit de son logis avec ses domestiques, & se faisant ouvrir le guichet de la porte qui conduit au port, il entra dans un des vaisseaux qui étoient à l'ancre, & se rendit avec ses gens dans la citadelle. Après cela Philémène, qui avoit disposé des trompettes Romaines & des gens qui s'étoient accoutumés à en jouer, fit sonner de cet instrument de dessus le théâtre; aussitôt les Romains courent en armes à la citadelle, & entrent par-là dans les vûes des Carthaginois. Car se répandant sans ordre dans les places, les uns tombèrent entre les mains des Carthaginois, les autres entre celles des Gaulois, qui en firent un carnage horrible.

Pendant ce tems-là les Tarentins, ne pouvant sçavoir au vrai ce qui se passoit, restoient tranquilles chez eux. Comme ils n'entendoient que des trompettes Romaines, & que dans la ville il ne se faisoit ni désordre ni pillage, ils crurent que cette émotion ne venoit que des Romains. Mais quand le jour fut venu, & qu'ils virent de leurs troupes tuées sur la place, & des Gaulois qui les dépouilloient, alors ils soupçonnèrent qu'il falloit que les Carthaginois fussent entrés.

Annibal ayant rangé ses troupes en bataille sur le marché, après que les Romains se furent retirés dans la citadelle où ils avoient garnison, & que le jour fut plus avancé, il fit publier par un héraut que les Tarentins eussent à s'assembler sans armes dans le marché. Aussitôt les conjurés coururent de côté & d'autre dans la ville, criant *liberté*, & exhortant de ne rien craindre sous la protection des Carthaginois. Ceux des Citoyens qui étoient attachés aux Romains, entendant ces cris, allèrent les joindre dans la citadelle, mais le reste aimèrent mieux obéir à l'ordre d'Annibal. Ce Général leur parla avec beaucoup de douceur, & il ne dit rien qui ne fût reçu avec applaudissemens, tant on étoit surpris d'une délivrance si extraordinaire. Il congédia ensuite l'assemblée, enjoignant à chacun, à son retour dans sa maison, d'écrire incessamment sur la porte, TARENTIN, & défendant sous peine de la vie d'écrire le même mot sur la porte d'aucun Romain. Puis distribuant dans différens quartiers ceux de ses soldats qu'il croioit les plus propres à ces sortes de coups de mains, il les envoya piller les maisons des Romains, qu'ils connoitroient en ne voyant rien d'écrit sur les portes, & retint les autres en ordre de bataille pour secourir les premiers en cas d'alarme. Les Carthaginois firent dans ce pillage un butin prodigieux, & qui répondoit pour le moins aux espérances qu'ils en avoient conçues.

Ils passèrent cette nuit sous leurs armes: mais le lendemain Annibal ayant tenu conseil avec les Tarentins, résolut d'élever une muraille entre la citadelle & la ville, afin que les Citoyens n'eussent plus rien à ap-

préhender de la part des Romains qui tenoient la citadelle. D'abord il commença par conduire un retranchement parallèle à la muraille & au fossé de cette forteresse; mais se doutant bien d'un côté que les ennemis ne souffriroient pas, & qu'au moins dans cette occasion ils mettroient en œuvre toutes leurs forces, & jugeant de l'autre que rien n'étoit plus nécessaire dans la conjoncture présente que de donner de la terreur aux Romains & d'inspirer de la confiance aux Citoyens de Tarente, il fit choix des meilleures troupes pour repousser tout ce qui s'opposeroit à cet ouvrage. Les Romains se présentèrent en effet dès que l'on eut commencé à jeter le retranchement. Annibal vint & ne fit d'abord qu'une légère escarmouche, seulement pour les échauffer au combat. Quand il y en eut un certain nombre en-deçà du fossé, Annibal donne le signal à ses gens, on fond sur les ennemis, il se fait un grand combat, autant du moins qu'il le pouvoit être dans un terrain ferré & enfermé de murailles. Enfin les Romains furent défaits, une partie passée au fil de l'épée, l'autre repoussée jusqu'au fossé, où elle périt. Annibal ensuite n'ayant plus rien qui l'inquiétât & tout lui réussissant selon ses desirs, continua son retranchement. Par-là il tenoit ses ennemis renfermés & les forçoit de rester dans leurs murailles, de crainte non seulement d'être pris eux-mêmes, mais encore d'être chassés de leur citadelle: & il donna tant de courage & de confiance aux troupes de la ville, qu'avec elles seules, sans le secours des Carthaginois, il se croioit en état de faire tête aux Romains. Un peu en-deçà du retranchement, du côté de la ville, il conduisit ensuite un fossé parallèle au retranchement & à la muraille de la citadelle, & le long du bord qui regardoit la ville il fit élever un rempart sur lequel il mit un nouveau retranchement, qui n'étoit guères moins sûr qu'une muraille. A quelque distance de ce rempart, en approchant toujours de la ville, il fit encore élever une muraille, en la conduisant depuis l'endroit appelé Soteira jusqu'à la rue Bathée. En sorte que sans secours d'hommes les Tarentins par ces fortifications étoient à couvert de toute insulte & toute surprise. Tous ces ouvrages achevés, laissant des troupes suffisantes tant à pied qu'à cheval pour garder la ville, il alla camper sur le bord de la rivière à cinq stades de Tarente. Cette rivière appelée par les uns Galèse, s'appelle aussi par d'autres Eurotas, du nom du fleuve qui passe auprès de Lacédémone. Il y a plusieurs autres choses à Tarente & aux environs à qui l'on donne le même nom qu'à Lacédémone, tant parce que ces peuples ne sont qu'une colonie des Lacédémoniens, que parce qu'ils conservent une étroite liaison avec cette République.

Quand la muraille fut entièrement achevée, ce qui arriva bientôt, à cause du zèle avec lequel les Tarentins y travailloient, & du secours que leur donnoient les Carthaginois: Annibal forma le dessein de prendre

ainsi la citadelle. Il avoit déjà fait tous ces préparatifs pour le siège; lorsqu'un secours venu de Métapont par mer dans la citadelle, enfla de telle sorte le courage des Romains, que faisant pendant la nuit une sortie ils ruinèrent tous les travaux, & renversèrent toutes les machines. Après cet échec, Annibal perdit toute espérance de prendre d'assaut cette forteresse; mais comme il ne restoit plus rien à faire à la muraille, ayant assemblé les Tarentins, il leur dit que dans les circonstances présentes ce qu'ils avoient de plus important à faire, étoit de se rendre maîtres de la mer: que l'entrée du port étant dominée par la citadelle, ils ne pouvoient ni employer de vaisseaux ni sortir du port; au lieu que les Romains recevoient par mer toutes leurs munitions, que tant que les ennemis auroient cette facilité, il n'étoit pas possible d'assurer la liberté de la ville. Il montra ensuite aux Tarentins comment les Romains privés des secours qui leur venoient par mer feroient bientôt obligés de rendre les armes & d'abandonner la citadelle. Les Tarentins tombèrent assez d'accord que ce qu'il disoit étoit juste, mais ils ne concevoient pas comment la chose pouvoit s'exécuter, à moins qu'il ne parût une flotte de la part des Carthaginois. Ce qui étant alors impossible, ils ne pouvoient deviner ce que vouloit dire Annibal. Mais quand ce Général leur eut dit qu'ils n'avoient pas besoin des Carthaginois pour tenir la mer, ils furent bien plus surpris encore, & pûrent beaucoup moins entrer dans sa pensée.

Ce Général avoit remarqué que la place qui étoit entre la muraille qu'on venoit de bâtir & la citadelle, & le long de laquelle on pouvoit aller du port à la mer extérieure, étoit très-commode pour transporter des vaisseaux du port au côté méridional de la ville. A peine eut-il fait cette ouverture aux Tarentins, que non seulement ils applaudirent à son dessein, mais encore qu'admirant ce grand homme ils reconnurent que rien n'étoit au-dessus de sa pénétration & de son courage. C'est pourquoi ayant fait faire des chariots, le projet fut presque aussitôt mis en exécution qu'enfanté, tant on trouva d'ardeur dans le grand nombre des citoyens qui voulurent avoir part à cet ouvrage. Les Tarentins ayant donc traîné des vaisseaux dans la mer extérieure, & ayant par ce moyen coupé aux Romains tout secours étranger, poussèrent sans danger le siège de la citadelle; & Annibal, après avoir laissé à Tarente assez de troupes pour la garder, se mit en marche avec son armée, arriva le troisième jour à son premier camp, & passa là tranquillement le reste de l'hiver.



# HISTOIRE DE POLYBE.



## LIVRE NEUVIÈME.

### CHAPITRE PREMIER.

*De toutes les manières d'écrire l'Histoire, la plus utile c'est celle de raconter les faits.*

**T**ELS sont les faits les plus éclatans qui sont arrivés dans l'olympiade que nous avons marquée, & dans cet espace de quatre ans que nous disons devoir être pris pour une olympiade. Ces faits seront le sujet & la matière des deux Livres suivans.

Je sens bien que ma manière d'écrire l'Histoire a quelque chose de désagréable, & que l'uniformité que l'on y voit, fait qu'elle ne fera du goût que d'une seule espèce de lecteurs. Tous les autres Historiens, au moins la plupart, employant toutes les parties de l'Histoire, attirent à la lecture de leurs Ouvrages un plus grand nombre de personnes. Tels par exemple, qui ne cherchent en lisant qu'à passer agréablement le tems, voient avec plaisir l'origine des familles & des nations. Le sçavant, qui veut approfondir, se plaît à considérer les établissemens des colonies, des fondations des villes, les liaisons des peuples entre eux, comme Ephore les a décrites, &

Tome VI.

I

le politique s'attache aux actions des nations, des villes & des Puissances. Or comme nous nous sommes renfermés dans ces actions & que nous en avons fait tout le sujet de notre ouvrage, il ne peut être du goût que des lecteurs politiques; la plupart des autres n'y trouveront aucun attrait. Nous avons dit ailleurs pourquoi laissant les autres parties de l'Histoire nous nous étions bornés aux actions; mais il ne sera pas mauvais de le répéter ici en peu de mots, de peur qu'on ne l'ait oublié. Comme on trouve dans beaucoup d'Ecrivains qui nous ont précédés ces généalogies, ces établissemens des villes, ces liaisons des peuples entre eux, ces fondations des villes, un Historien qui se tourne de ce côté-là, s'expose à deux inconveniens considérables. Car il faut ou qu'il se fasse honneur du travail d'autrui, ce qui est une vanité honteuse, ou, s'il ne veut pas s'attribuer ce qui ne lui appartient pas, qu'il travaille en vain; puisque de son aveu il ne s'occupe à écrire que des choses que ceux qui étoient avant lui ont éclaircies & transmises à la postérité. C'est pour cette raison & beaucoup d'autres que je n'ai pas jugé à propos d'entrer dans ces détails. J'ai préféré les faits pour deux raisons: la première, parce que comme les faits sont toujours nouveaux, la narration est aussi toujours nouvelle: car pour raconter ce qui s'est fait dans un tems, on n'a que faire de rapporter ce qui s'est passé auparavant dans un autre. L'autre raison, c'est parce que cette manière d'écrire l'Histoire n'a pas seulement toujours été, mais est sur tout de nos jours la plus utile de toutes. En effet nous sommes dans un siècle, où les sciences & les arts ont fait de si grands progrès, que ceux qui les aiment, en quelque cas qu'ils se trouvent, ont des règles de conduite. C'est pour-quoi ayant moins d'égard au plaisir qu'à l'utilité des lecteurs, nous n'avons rien voulu mettre dans notre Histoire que des actions. Si j'ai tort ou non, j'en laisse le jugement à ceux qui la liront avec attention.



## CHAPITRE II.

*Siège de Capoue par les Romains après la bataille de Cannes. Annibal s'efforce en vain de le faire lever, & s'avance vers Rome. Comparaison d'Epaminondas avec Annibal, & des Lacédémoniens avec les Romains.*

Annibal aiant enveloppé le retranchement d'Appius, fit d'abord escarmoucher pour attirer les Romains à un combat. Appius ne donnant pas dans ce piège, il se fit là une espèce de siège. La cavalerie courut par escadrons au camp, & y lança des traits avec de grands cris. L'infanterie tomba aussi dessus par bataillons, & fit effort pour ruiner le retranchement. Mais rien de tout cela ne fut capable d'ébranler les Romains, ni de leur faire quitter l'entreprise. Les armées à la légère repoussèrent ceux qui approchoient du retranchement, & les pesamment armés à couvert des traits sous leurs armes, restèrent tranquillement dans leur rang sous leurs enseignes.

Le Général des Carthaginois, chagrin de ne pouvoir ni entrer dans la ville, ni en faire lever le siège, tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Pour moi je ne suis pas surpris que ce siège ait donné de l'embaras à Annibal, il en donne même à ceux qui en lisent l'histoire. Car n'est-il pas étonnant que ces Romains, qui avoient été défaits par les Carthaginois jusqu'à n'oser plus se présenter devant eux, ne cèdent point & ne quittent pas la campagne? Comment se peut-il faire que ces troupes qui autrefois suivoient le pied des montagnes, s'exposassent alors en plaine & attaquassent la place d'Italie la plus illustre & la plus forte, quoiqu'elles fussent entourées de ces ennemis, qu'ils craignoient auparavant de regarder en face?

Les Carthaginois, quoique toujours victorieux dans les combats, n'avoient quelquefois pas moins d'affaires que les vaincus. La raison de la conduite des uns & des autres n'est pas ce me semble difficile à découvrir. Comme les Romains s'étoient apperçus qu'Annibal devoit toutes ses victoires à sa cavalerie; quand ils avoient été battus, ils faisoient côtoier ce Général par les légions, qu'ils ne conduisoient que par le pied des montagnes, parce que là elles n'avoient rien à souffrir de la cavalerie des Carthaginois. Les uns & les autres devoient aussi se conduire au siège de Capoue comme ils ont fait. Les Romains n'avoient garde de sortir du camp pour combattre la cavalerie ennemie: s'ils restèrent dans leur camp, ce fut pour être à l'abri de cette cavalerie formidable à laquelle ils ne pouvoient résister dans les batailles. D'un autre côté, quoique les Carthaginois n'eussent pas, sans leur ca-

valerie, la hardiesse d'attaquer le retranchement & le fossé des Romains, dont l'infanterie ne cédoit point à la leur; ils eurent néanmoins de grandes raisons pour ne pas rester longtems avec elle dans le même camp. Car premièrement les Romains, pour les enchasser, avoient fait le dégât dans les environs. De plus il n'étoit pas possible de faire apporter de loin du foin ou des orges pour un si grand nombre de chevaux & de bêtes de charge. Et outre cela ils étoient dans une fraieur continuelle qu'il ne vînt de nouvelles troupes au secours des Romains, & que ces troupes campant encore auprès d'eux d'un autre côté ne leur coupassent entièrement les vivres. Annibal jugeant sur ces raisons qu'il tenteroit vainement de faire lever le siège par force, eut recours à un autre expédient, qui étoit de couvrir sa marche, & de se montrer subitement au voisinage de Rome, dans la pensée que jettant ainsi l'épouvante parmi les habitans, il feroit peut-être une tentative utile sur la ville, ou que du moins par cette feinte il obligerait Appius, ou de se retirer de devant Capouë pour accourir au secours de sa patrie, ou de partager son armée, auquel cas il lui seroit aisé de battre & ceux qui viendroient au secours, & ceux qui seroient restés au siège. Dans ce dessein il pensa à faire tenir sûrement une lettre aux assiégés, pour les avertir de ce qu'il projettoit. Car il craignoit fort que sa retraite ne leur fit croire qu'il n'y avoit plus pour eux d'espérance, & ne les portât à quitter son parti & à se rendre aux Romains. Pour cela ayant persuadé à un Africain de se jeter parmi les Romains comme déserteur, & de passer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenoit son dessein, & la raison pour laquelle il s'éloignoit, afin qu'ils ne perdissent pas courage.

Quand les nouvelles vinrent à Rome de ce qui se passoit à Capouë, & qu'Annibal campoit auprès des Romains & les assiégeoit, ce fut une surprise & une terreur extrême; chacun croioit toucher au jour que cette grande guerre alloit se décider. En général, en particulier, on ne fut occupé que du soin d'envoyer du secours & des munitions.

Les assiégés aiant connu par la lettre d'Annibal quel étoit son dessein, & trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuèrent à soutenir le siège. Au bout de cinq jours Annibal fait repaître, & laissant les feux allumés marche avec si peu de bruit, que personne des ennemis ne scavoit qu'il fût parti. Il traverse les Samnites à grandes journées & sans s'arrêter, faisant toujours reconnoître & prendre par son avantgarde toutes les places qui se rencontroient sur la route. On étoit encore à Rome dans les premières inquiétudes sur Capouë & sur ce qui s'y faisoit, lorsqu'Annibal, aiant passé le Tévérone sans être aperçu,

approche de Rome & campe à quarante stades au plus de cette ville. Cette nouvelle jetta Rome dans un trouble & une confusion d'autant plus grande, qu'Annibal ne s'étoit jamais tant approché, & qu'on ne s'attendoit à rien moins. Ce qui augmenta la frayeur fut la pensée qui vint d'abord à l'esprit, qu'il ne pouvoit se faire que les ennemis se fussent tant avancés, si auparavant ils n'eussent défait les légions qui étoient à Capouë. Aussitôt les hommes montent sur les murailles, & se hâtent de s'emparer hors de la ville des postes avantageux. Les femmes courent aux temples, font des vœux aux Dieux, balaient de leurs cheveux le pavé des autels. Car telle est leur coutume lorsque la patrie est menacée de quelque grand péril.

Annibal avoit déjà fortifié son camp, & devoit le lendemain donner le premier assaut à la ville: mais il arriva par hasard une chose singulière qui fut le salut de Rome. Il y avoit déjà du tems que Cneus Fulvius & P. Sulpicius avoient levé une légion, & c'étoit ce jour-là même que les soldats s'étoient obligés par serment de venir à Rome en armes, & actuellement ils en levoient encore une autre dont ils éprouvoient les soldats. De sorte que par le plus grand bonheur du monde il se rencontra ce jour-là à Rome quantité de troupes. Les Consuls se mirent à leur tête, & furent camper hors de la ville. Cela refroidit beaucoup la chaleur d'Annibal, qui avoit quelque espérance d'emporter la ville d'emblée. Mais quand il vit les ennemis rangés devant lui en bataille, & qu'un prisonnier l'eût informé des précautions que les Romains avoient prises, il ne pensa plus à prendre Rome. Il voltigea seulement de côté & d'autre, il ravagea le pays & réduisit en cendre les édifices. Il fit dans les commencemens un butin prodigieux; cela ne doit pas surprendre, il étoit venu pour butiner, & dans un pays où personne ne croioit que l'Ennemi dût jamais venir.

Cependant les Consuls aiant eu assez de résolution pour camper à dix stades des Carthaginois, Annibal qui se voioit un grand butin, & qui d'ailleurs ne pouvoit plus espérer d'entrer de force dans Rome, décampa un matin & se mit en marche. La plus forte raison qu'il en eut, c'est la supputation qu'il avoit faite des jours après lesquels il espéroit qu'Appius informé du péril ou étoit Rome, ou leveroit le siège pour venir au secours de cette ville, ou ne laissant que quelques troupes au siège, viendrait avec la plus grande partie de son armée: deux partis, dont l'un ou l'autre devoit être favorable aux Carthaginois.

Au passage de la rivière, Publius lui donna bien de l'embarras. Car aiant fait rompre les ponts, il l'obligea de la passer à gué, & donna vigoureusement sur ses troupes. Il ne put cependant pas engager une grande action, à cause du grand nombre de cavalerie qu'Anni-

bal, & de la facilité qu'ont les Numides à combattre dans toute sorte de terrains. Mais du moins les Romains emportèrent une bonne partie du butin, & prirent trois cens prisonniers. Ils se retirèrent ensuite en leur camp. Après cela pensant que c'étoit par crainte qu'Annibal faisoit retraite, ils se mirent à le suivre par le pied des montagnes.

D'abord ce Général ne perdant point de vue son premier projet, marchoit à grandes journées. Mais après cinq jours de marche, sur l'avis qu'il reçut qu'Appius n'avoit pas quitté le siège, il fit faire halte, pour donner à ceux qui suivoient le tems de joindre, & pendant la nuit il se jette sur le camp des Romains, en tuë un grand nombre & chasse le reste hors du camp. Le jour venu, voyant que les Romains s'étoient retirés sur une hauteur très-forte, il ne crut pas pouvoir venir à bout de les en chasser. Mais prenant sa marche par la Daunie & traversant le pais des Brutiens, il s'avança si près de Rhége, sans avoir été découvert, que peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de la ville. Il prit au moins tous ceux qui se trouvèrent dans la campagne, & entre autres un grand nombre des citoyens de Rhége.

Peut-on voir ici sans étonnement avec quel courage & quelle émulation les Romains & les Carthaginois se faisoient la guerre? On lit un fait à peu près semblable dans l'histoire d'Epaminondas, & que tout le monde admire. Ce Général des Thébains étant arrivé avec ses alliés à Tégée, & voyant les Lacédémoniens assemblés dans Mantinée avec leurs alliés comme pour leur livrer bataille, donna ordre à ses troupes de repaître de bonne heure, & s'ébranla au commencement de la nuit, comme s'il eût eu dessein de s'emparer des postes avantageux & de présenter le combat. Toute l'armée le croioit ainsi, lorsqu'il fit marcher droit à Lacédémone, & avec une si prodigieuse diligence, qu'il y étoit arrivé à la troisième heure de la nuit. N'y trouvant personne qui défendît la ville, il entra d'emblée jusqu'au marché, & se rendit maître de toute la partie de la ville qui est le long de la rivière. Par hazard quelque déserteur arrive cette nuit-là même à Mantinée, & apprend au Roi Agésilas ce qui se passoit. On court à Lacédémone, & on y arrive dans le tems même que la ville se prenoit. Epaminondas déchu de son espérance fait repaître sur le bord de l'Eurotas, donne quelque repos à ses troupes & retourne par le même chemin, jugeant que les Lacédémoniens étoient tous accourus pour secourir leur patrie, & qu'ils avoient laissé Mantinée sans secours. Cela n'avoit pas manqué. C'est pourquoi il encourage les Thébains, il marche en grande diligence toute la nuit, & paroît au milieu du jour devant Mantinée, où il n'y avoit personne pour lui en défendre l'entrée. Mais les Athéniens voulant partager cette guerre contre les Thébains, se présentèrent alors comme alliés des Lacédémoniens: l'avantgarde des Thébains touchoit déjà au temple de Neptune, qui n'est qu'à sept stades

de la ville, lorsqu'on vit paroître les Athéniens sur la montagne qui commande Mantinée, comme s'ils fussent venus exprès. Ce ne fut qu'alors que ceux qui étoient restés dans la ville, à la vuë de ce secours, osèrent enfin monter sur la muraille & empêcher les Thébains d'en approcher. Ainsi les Historiens ont raison de se plaindre du malheur qui a traversé ces exploits, & de dire qu'Epaminondas a fait tout ce qu'un grand Capitaine devoit faire pour vaincre ses ennemis, mais qu'il a été lui-même vaincu par la fortune.

Il est arrivé quelque chose de pareil à Annibal. Car quand on voit que ce Général tâche d'abord de faire lever le siège en affaiblissant les Romains par de petits combats, que ce moien ne réussissant pas, il va attaquer Rome même; que le hazard faisant encore manquer ce projet, il fait retourner une partie de son armée, & reste lui comme en sentinelle pour être prêt au premier mouvement que feront les assiégeans; qu'enfin il ne demorde pas de son entreprise sans battre les Romains & sans s'être presque rendu maître de Rhége, qui n'admira dans tout cela la conduite de ce grand Général?

Mais les Romains se conduisirent beaucoup mieux dans cette affaire que les Lacédémoniens dans la leur. Ceux-ci en desordre à la première nouvelle, pour sauver Lacédémone, abandonnent autant qu'il étoit en eux Mantinée en proie à leurs ennemis. Ceux-là au contraire gardent leur patrie, sans lever le siège, sans être ébranlés de leur première résolution, sans cesser de presser les assiégés.

Au reste, on ne doit pas prendre ceci pour un éloge des Romains & des Carthaginois. Je leur ai déjà rendu plus d'une fois la justice qu'ils méritent. Je n'ai eu en vûë que ceux qui chez ces deux peuples sont à la tête des affaires, & qui dans la suite doivent être employés pour le bien de leur République, afin que se rappelant & se remettant sous les yeux ce que je viens de dire, ils s'étudient à imiter ces grands modèles, qu'ils se persuadent que quoique certaines actions paroissent hardies & dangereuses, cette hardiesse cependant n'expose à aucun risque, & ne mérite que des louanges & des applaudissemens, & que soit qu'on réussisse ou que l'on ne réussisse pas, on s'acquiert une gloire immortelle, pourvu que ce que l'on fait soit fait avec jugement & avec prudence.



## C H A P I T R E III.

*Si les Romains ont eu raison , & s'il étoit de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses & les ornemens des villes conquises.*

**T**Elle fut la raison qui porta les Romains à transporter dans leur patrie les ornemens dont nous avons parlé , & de n'en rien laisser dans les villes qu'ils avoient soumises à leur domination. De savoir maintenant s'ils ont eu raison , & s'il étoit de leur intérêt d'en agir ainsi , ce seroit le sujet d'une longue discussion. Il y a plus de raisons de croire qu'ils ont eu & qu'ils ont encore tort de le faire aujourd'hui. Si c'étoit en dépouillant ainsi les villes qu'ils eussent commencé à illustrer leur patrie , il est clair qu'ils auroient bien fait d'y transporter ce qui en avoit augmenté la puissance & la gloire. Mais si c'est par une manière de vie très-simple & par un éloignement infini du luxe & de la magnificence qu'ils se sont soumis les peuples chez qui il se trouvoit le plus de ces ornemens & les plus beaux , il faut reconnoître qu'ils ont fait une grande faute de les enlever. Car quitter les mœurs à qui l'on doit ses victoires pour prendre celles des vaincus , & se charger en les prenant de l'envie qui accompagne toujours ces brillans dehors d'une grande fortune , & qui est la chose du monde que les Puissances doivent craindre le plus , c'est assurément une conduite qui ne se peut excuser. Loin de faire des vœux pour la prospérité de gens qui ont envahi des richesses étrangères à qui l'on porte envie , on a compassion de ceux qui en ont été d'abord dépouillés ; & quand le bonheur prend de nouveaux accroissemens , qu'il attire à lui tout ce que les autres possédoient , & qu'il étale ces richesses aux yeux de ceux qui en ont été privés , de là au lieu d'un mal il en arrive deux. Car ce n'est plus des maux d'autrui que ces spectateurs ont compassion , c'est d'eux-mêmes , lorsqu'ils se rappellent leurs propres malheurs. Et alors non seulement l'envie , mais encore la colère les transporte contre ceux que la fortune a élevés sur leurs ruines ; car l'on ne peut guères se souvenir de ses anciennes calamités sans en haïr les auteurs. Si les Romains n'eussent amassé dans leurs conquêtes que de l'or & de l'argent , ils ne seroient pas à blâmer. Pour parvenir à l'Empire universel , il falloit nécessairement ôter ces sortes de secours aux peuples que l'on vouloit vaincre & se les approprier. Mais pour toutes les autres choses , il leur seroit beaucoup plus glorieux de les laisser , où elles étoient , avec l'envie qu'elles attirent , & de mettre la gloire de leur patrie non dans l'abon-

dan-

dance & la beauté des tableaux & des statues, mais dans la gravité des mœurs & la noblesse des sentimens. Au reste, je souhaite que les Conquérans à venir apprennent de ces réflexions à ne pas dépouiller les villes qu'ils se soumettent, & à ne pas faire des calamités d'autrui l'ornement de leur patrie.

# CHAPITRE IV.

## *Connoissances nécessaires à un Général d'armée.*

**L**es affaires de la guerre ne doivent s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions. On peut n'en manquer aucune, lorsqu'on s'y conduit avec prudence. Il y a deux sortes d'actions militaires. Les unes se font à découvert & par la force, les autres par finesse & par occasion. Celles-ci sont en beaucoup plus grand nombre que les autres. Il ne faut que lire l'histoire pour s'en convaincre. De celles qui se font faites par occasion, on en trouve beaucoup plus qui ont été manquées, que de celles qui ont eu un heureux succès. Il est aisé de juger par les événemens. On conviendra encore que la plupart des fautes arrivent par l'ignorance ou la négligence des Chefs. Voions donc de quelle manière on doit se conduire dans les actions de la guerre.

Ce qui se fait à la guerre sans but & sans dessein, ne mérite pas le nom d'actions. Ce sont plutôt des accidens & des hazards; choses dont nous ne parlerons point, parce qu'elles ne sont fondées sur aucune raison solide. Il ne s'agit ici que des actions entreprises avec dessein.

Toute action demande un tems fixe & déterminé pour la commencer, un certain espece de tems pour la faire, un lieu, du secret, des signaux marqués, des personnes par qui & avec qui elle se fasse, & une manière de la faire. Quiconque aura bien rencontré dans toutes ces choses, ne manquera pas de réussir; mais l'omission d'une seule est capable de faire échouer tout le projet. Car tel est le sort des entreprises, une bagatelle, un rien peut les faire manquer, & toutes les mesures ensemble suffisent à peine pour leur donner un heureux succès. C'est ce qui doit engager les Chefs à ne rien négliger dans ces sortes d'occasions.

La première & la principale de toutes les précautions, c'est le secret. Que jamais ni la joie de quelque bon succès inespéré, ni la crainte, ni la familiarité, ni l'affection, ne vous porte à vous ouvrir de votre dessein à des gens qui n'y doivent point avoir part; que ceux-là seuls en soient instruits, sans lesquels il n'est pas possible de l'exécuter. Encore ne faut-il pas le leur communiquer d'abord, mais à mesure que le be-

*Tome VI.*

K

soin

soin de chaque chose vous y obligera. Or ce secret ne consiste pas seulement à se faire, il consiste beaucoup plus à cacher ses dispositions intérieures. Car il est arrivé à bien des gens qu'en gardant le silence ils ont laissé lire tantôt sur leur visage, tantôt dans leurs actions, tout ce qu'ils avoient de secret dans le cœur. Il faut sçavoir en second lieu les routes de jour & de nuit, & les moïens de les faire tant par terre que par mer. Une troisième chose, & la principale, c'est de connoître les différences du tems par la disposition du ciel, & de sçavoir les accommoder à ses desseins. La manière de l'exécution est encore à considérer. C'est souvent elle qui rend possible ce qui paroïssoit ne l'être pas, & qui fait voir l'impossibilité des choses que l'on croioit faisables. Enfin l'on doit faire beaucoup d'attention aux signaux, aux chiffres; aux personnes par lesquelles & avec lesquelles le projet doit être exécuté.

De toutes ces choses, les unes s'apprennent par l'usage, les autres par l'Histoire, & d'autres par règles & par méthode. Le meilleur seroit donc de bien sçavoir par soi-même les chemins & l'endroit où l'on doit aller, la situation de ce lieu, ceux par qui & avec qui l'entreprise doit être exécutée. Si cela ne se peut, il faut du moins avec soin s'informer exactement de toutes ces choses, ne point s'en fier au premier venu, & prendre des gages de fidélité de ceux que l'on a choisis pour guides. Mais ces sortes de connoissances, les Chefs peuvent les aquérir ou par l'usage, ou par leur propre expérience, ou par l'Histoire. Il en est d'autres, où l'on a besoin d'étude & d'observations, comme par exemple celles qui se tirent de l'Astronomie & de la Géométrie. Ce n'est pas qu'il importe beaucoup de posséder en entier l'objet de ces deux sciences, mais il est très-important d'en sçavoir faire quelque usage. Rien n'est plus utile pour connoître ces différences de tems dont nous avons parlé. Ce qu'elles apprennent de plus nécessaire, c'est la durée des jours & des nuits. Si cette durée étoit toujours la même, on n'auroit peut-être pas besoin du secours de ces sciences, elle seroit connue également, de tous. Mais comme il n'y a pas seulement de différence entre le jour & la nuit, & qu'il y en a encore entre un jour & un jour, entre une nuit & une autre nuit; il faut nécessairement sçavoir ce qui les fait croître & diminuer. Sans la connoissance de ces changemens, quel moïen de prendre de justes mesures pour une marche de nuit ou de jour? Comment arriver à tems où l'on se propose d'aller? On arrivera ou trop tôt ou trop tard. Le premier dans ces seules occasions est beaucoup plus dangereux que l'autre. Car celui qui vient trop tard en est quitte pour ne rien faire. Comme il connoît de loin la faute, il se retire sans rien craindre; mais quand on arrive trop tôt & que l'on a été aperçu, outre que l'on manque son entreprise, on court risque d'être entièrement défait. De l'occasion dépendent toutes les actions



actions humaines, mais surtout celles de la guerre. Et pour être à portée de la saisir, il est du devoir d'un Général de connoître le solstice d'été & celui d'hiver, les équinoxes & les différens degrés d'accroissement & de diminution que reçoivent les jours & les nuits entre les deux points équinoxiaux. C'est le seul moien de prendre une mesure de tems proportionnée au chemin que l'on a à faire, ou par terre ou par mer. Il est encore nécessaire de connoître les différentes parties du jour & de la nuit, afin de sçavoir à quelle heure on doit se lever, à quelle heure on doit marcher. Car sans avoir bien commencé, il n'est pas possible de finir heureusement.

Les heures du jour se connoissent par l'ombre, par le chemin que fait le Soleil, par différens espaces de ce chemin que l'on marque sur la terre. Celles de la nuit ne sont pas aisées à connoître, à moins que regardant le ciel on ne sçache juger de la disposition des douze signes. Car il n'est rien de plus facile quand on a étudié la sphère. En effet bien que les nuits soient inégales, il n'y en a cependant point où il ne paroisse six de ces signes sur l'horizon, & par conséquent il faut qu'aux mêmes parties de la nuit il paroisse des parties égales des douze signes. Quand donc on sçait quelle partie du zodiaque le Soleil occupe pendant le jour, on n'a, lorsqu'il est couché, qu'à couper le cercle en deux parties égales, & alors autant que le zodiaque sera élevé sur l'horizon, autant il se fera passé de la nuit. Le nombre & la grandeur des signes étant connus, on connoitra en même tems les différens tems de la nuit. Pendant les nuits où le tems est couvert, il faut faire attention à la Lune. Cet astre est si grand, qu'en quelque endroit du ciel qu'il soit, on en apperçoit la lumière. Quelquefois c'est du tems & du lieu de son lever, d'autres fois c'est du tems & du lieu de son coucher que l'on doit conjecturer les différentes heures de la nuit. Toutes choses qui supposent que l'on connoît parfaitement toutes les différences qui arrivent au lever de la Lune. Au reste, cette étude est facile. Elle ne demande pas plus de tems que n'en met la Lune pour achever son cours, & comme il ne faut que des yeux pour examiner ce cours, tout le monde en est également capable. C'est donc avec raison qu'Homère nous représente Ulysse, ce grand Capitaine, conjecturant par les astres non seulement ce qui concerne la navigation, mais encore ce qui se doit faire sur terre. Car on peut prévoir exactement par ce moien les événemens les plus extraordinaires & les plus capables de jeter souvent dans de très-grands embarras, comme les inondations, les débordemens de fleuves, les gelées extrêmes, les chûtes des neiges, les nuées sombres & épaisses, & autres accidens semblables. Que si nous manquons de prévoir les choses mêmes qui peuvent être prévues, ne serons-nous pas coupables des mauvais succès de la plupart de nos entreprises? C'est pourquoi rien de ce que nous ve-

nous de remarquer ne doit être négligé, de peur de tomber dans les fautes où tant d'autres sont tombés. Citons-en quelques-uns pour servir d'exemples.

Aratus, Général des Achéens, aiant formé le dessein de prendre par surprise la ville de Cynéthe, convient avec ceux des Citoiens qui étoient d'intelligence avec lui, qu'un certain jour il viendrait pendant la nuit proche du fleuve qui descend de la ville, & resteroit là pendant quelque tems avec son armée: qu'au dedans de la ville les conjurés prendroient leur tems vers le milieu du jour pour faire sortir sans bruit un des leurs en manteau, lequel avertiroit Aratus d'approcher plus près & de se poster sur un certain tombeau qui lui avoit été marqué: que les autres se jetteroient en même tems sur les Chefs, qui étoient pour l'ordinaire en garde à la porte, & qui alors seroient endormis: après quoi Aratus sortiroit promptement de son embuscade & viendrait à la porte. Toutes ces mesures prises, dès qu'il fut tems Aratus vient, se cache le long du fleuve & attend le signal. Pendant ce tems-là un Cynéthéen, qui avoit de ses moutons qui paissent autour des villes, aiant quelque chose à dire à son berger, sortit de la porte en manteau vers la cinquième heure du jour, & monta sur le tombeau pour chercher des yeux son berger. Aratus croiant que c'étoit le signal, court vite à la porte. Mais la garde la ferma promptement, parce qu'il ne s'étoit encore rien fait dans la ville. Par-là les Achéens non seulement manquèrent leur entreprise, mais encore furent cause de la perte de ceux qui agissoient de concert avec eux. Car aiant été convaincus de trahison ils furent sur le champ mis à mort. Quelle fut la cause de ce malheur, sinon qu'Aratus étant encore jeune & ne sachant ce que c'étoit que doubles signaux, se contenta de ne prendre qu'un simple signal. Tant il faut peu de chose dans les expéditions militaires pour les faire échouer ou réussir.

Cléomène Roi de Lacédémone s'étoit de même proposé de surprendre Mégalopolis. Il étoit convenu avec quelques gardes de la muraille d'approcher pendant la nuit d'un endroit qu'on appelle la Caverne, & il avoit choisi pour cela la troisième veille, tems auquel ces soldats devoient monter la garde. Mais n'ayant pas fait attention qu'au lever des Pleiades les nuits sont fort courtes, il ne partit de Lacédémone que vers le coucher du Soleil. Il eut donc beau se presser, il étoit grand jour quand il arriva. Il ne laissa pas que de faire effort pour entrer; mais il paia cher sa témérité & son imprudence. Car il fut repoussé honteusement avec perte d'un grand nombre des siens, & courut risque de tout perdre: au lieu que s'il eût bien pris son tems, les conjurés s'étant rendus maîtres des portes, il seroit certainement entré dans la ville.

Nous avons déjà vu ce qui étoit arrivé à Philippe devant Mélitée.

Ce

Ce Prince malgré l'intelligence qu'il avoit dans cette ville, manqua son coup par deux fautes qu'il fit; la première d'avoir apporté des échelles plus courtes qu'il ne falloit, la seconde de ne point s'être présenté à tems. Au lieu de venir au milieu de la nuit pendant que tout devoit être enseveli dans un profond sommeil, comme il étoit convenu, il part de Larisse avant le tems qu'il devoit se mettre en marche, arrive dans le pais des Méliéens: & comme il ne pouvoit rester là de peur qu'on n'apprît dans la ville qu'il y étoit, ni se retirer sans être aperçu, il fallut, malgré qu'il en eût, qu'il allât toujours en avant. Il arrive devant la ville, mais tout le monde y étoit alors fort éveillé. Ses échelles n'étant point proportionnées à la hauteur des murailles, l'escalade ne servit de rien. Il ne put pas non plus entrer par la porte, parce que ce n'étoit pas le tems d'agir pour ceux qui au dedans s'entendoient avec lui. D'un autre côté les habitans irrités fondirent sur lui, & taillèrent en pièces une bonne partie de ses troupes. Il se retira enfin avec la honte de n'avoir rien fait, & apprenant par-là aux Méliéens, comme aux autres peuples, à se défier de lui & à se tenir sur leurs gardes.

Nicias Général des Athéniens avoit fort bien pris son tems pendant la nuit pour retirer son armée saine & sauve de devant Syracuse, & s'étoit retiré dans un lieu sûr d'où il ne pouvoit être découvert par les ennemis. Mais la Lune s'étant alors éclipsée, une vaine superstition lui fit craindre que cela ne fût le présage de quelque malheur. Il suspendit sa marche. La nuit suivante il voulut la continuer, mais les ennemis l'ayant aperçu vinrent fondre sur lui, & l'armée & les Chefs furent obligés de se rendre aux Syracusains. Cependant s'il avoit seulement consulté d'habiles gens sur cette éclipse, il n'en falloit pas davantage, je ne dis pas pour ne point laisser échapper le tems de poursuivre sa marche, mais pour faire servir même cet événement à son dessein, à cause de l'ignorance des ennemis. Car l'ignorance de ceux avec qui l'on a affaire est pour les habiles le chemin qui conduit le plus sûrement aux heureux succès. Voilà jusqu'où l'on doit entrer dans l'Astronomie.

A l'égard de la mesure des échelles, on doit s'y prendre de cette manière. Si quelqu'un de ceux avec qui l'on a intelligence donne la hauteur des murailles, on voit d'abord la proportion que doivent avoir les échelles. Car par exemple si la muraille a dix pieds de hauteur, il en faudra au moins douze aux échelles. Pour proportionner la distance où le pied des échelles doit être de la muraille, avec le nombre de ceux qui doivent y monter; il faut prendre la moitié de la largeur des échelles. A plus de distance, elles se casseront sous le nombre de ceux qui feront l'escalade, & si on les pose plus droites, on n'y pourra monter sans s'exposer au danger de tomber. Que si la murail-

le est inaccessible & qu'on ne puisse la mesurer, on prendra de loin la hauteur de quelque chose que ce soit qui sera élevé perpendiculairement sur un terrain plat. La manière de le faire est aisée pour peu qu'on se soit appliqué aux Mathématiques. Preuve évidente que pour réussir dans les expéditions militaires, il est utile de savoir la Géométrie, non pas à la vérité parfaitement, mais du moins autant qu'il faut pour juger des rapports & des proportions.

Ce n'est pas seulement pour les échelles que la Géométrie est nécessaire, elle l'est encore pour changer selon les occurrences la figure du camp. Par ce moyen on pourra, en prenant quelque figure que ce soit, garder la même proportion entre le camp & ce qui doit y être contenu; ou en gardant la même figure augmenter ou diminuer l'aire du camp, eu égard toujours à ceux qui y entrent ou qui en sortent, comme nous avons fait voir dans notre *Traité des ordres de bataille*.

Et je ne crois pas qu'on me fasse mauvais gré de demander dans un Général quelque connoissance de l'Astronomie & de la Géométrie. Ajouter des connoissances inutiles au genre de vie que nous professons, uniquement pour faire montre & pour parler, c'est une curiosité que je ne saurois approuver; mais je ne puis non plus goûter que dans les choses nécessaires on s'en tienne à l'usage & à la pratique, & je conseille fort de remonter plus haut. Il est absurde que ceux qui s'appliquent à la danse & aux instrumens souffrent qu'on les instruisse de la cadence & de la musique, qu'ils s'exercent même à la lutte, parce que cet exercice passe pour contribuer à la perfection des deux autres; & que des gens qui aspirent au commandement des armées trouvent mauvais qu'on leur inspire quelque teinture des autres arts & des autres sciences. De simples artistes seront-ils donc plus appliqués & plus vifs à se surpasser les uns les autres que ceux qui se proposent de briller & de se signaler dans la plus belle & la plus auguste des dignités? Il n'y a personne de bon sens qui ne reconnoisse combien cela est peu raisonnable. Mais c'en est assez sur cette matière.

La plupart des hommes jugeant de la grandeur d'une ville ou d'un camp par la circonférence, regardent comme une chose incroyable, que, quoique Mégalo polis ait de tour cinquante stades, & que Lacédémone n'en ait que quarante-huit, cette dernière ville soit cependant une fois plus grande que l'autre. Que si pour augmenter la difficulté on leur dit qu'il peut se faire qu'une ville ou un camp de quarante stades de tour soit une fois plus grand qu'un autre de cent stades, c'est pour eux un paradoxe. La cause de cela est que l'on ne se souvient plus de ce que l'on a appris de Géométrie pendant sa jeunesse. Ce qui m'a engagé à parler de cela, c'est que non seulement le peuple, mais encore des Magistrats & des Généraux d'armée sont surpris comment Lacédémone peut être plus grande, & même beaucoup plus grande que  
Mé-

Mégalopolis, avec une circonférence moins étendue. On en voit aussi quelquefois qui mesurent à la circonférence d'un camp le nombre des troupes qu'il peut contenir. Il y en a qui sont dans une autre erreur. Ils prétendent que les villes d'un terrain rompu & inégal ont plus de maisons que celles qui sont bâties dans un terrain plat & uni. Il n'en est pourtant pas ainsi. Car les maisons n'y sont point bâties à raison des inégalités du terrain, mais à raison de la superficie plate où elles sont dressées en ligne perpendiculaire, & sur laquelle les collines elles-mêmes sont élevées. Il ne faut que des yeux pour se convaincre de cette vérité. Imaginons-nous un nombre de maisons bâties de telle sorte sur le penchant d'une colline, qu'elles soient toutes d'une égale hauteur, il est certain que tous les toits feront une superficie égale & parallèle à celle du terrain plat sur lequel est la colline & le fondement de ces maisons. Soit dit en passant en faveur de ceux qui quoique neufs & ignorans sur cette matière, veulent cependant commander les armées & avoir la conduite des affaires.



## CHAPITRE V.

*Description de la ville d'Agrigente en Sicile.*

**A**grigente n'a pas seulement ces avantages sur la plupart des autres villes, elle les surpasse encore en force & en beauté. Bâtie à dix-huit stades de la mer, elle en reçoit toutes les commodités. La nature & l'art semblent avoir conspiré pour la mettre à couvert d'insulte de quelque Côté que ce soit. Car ses murailles sont élevées sur un rocher que la nature & l'art ont rendu fort escarpé. Des fleuves l'environnent tout autour, du côté du Midi celui qui porte le même nom que la ville; & du côté de l'Occident & de l'Afrique, celui qu'on appelle Hypsas. La citadelle est à l'Orient d'été, & défendue tout alentour par un abîme inaccessible. On ne peut entrer dans cette forteresse que par un seul endroit du côté de la ville. Sur la cime du rocher sont deux Temples, l'un de Minerve & l'autre de Jupiter Atabarien comme à Rhodes. Et il étoit raisonnable qu'étant une colonie des Rhodiens, elle donnât à ce Dieu le même nom que ces Insulaires. On y voit encore d'autres ornemens, & entre autres des Temples & des portiques d'une grande beauté. Le Temple du Jupiter Olympien n'est pas à la vérité si orné & si enrichi que ceux de la Grèce, mais pour le dessein & la grandeur il ne le cède à aucun d'eux.

C H A-



## C H A P I T R E VI.

*Harangue de Cbléneas-Etolien contre la Maison des  
Rois de Macédoine.*

**J**E crois, Lacédémoniens, qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse que, si les Grecs ont perdu leur liberté, ce sont les Rois de Macédoine qui en sont la cause. Il est aisé de vous le faire voir. Entre ce corps de Grecs qui habitoient autrefois la Thrace, & qui étoit composé des colonies envoyées d'Athènes & de Chalcide, Olynthe étoit la ville qui avoit le plus d'éclat & de puissance. Philippe l'ayant subjuguée, & ayant intimidé les autres par cet exemple, se rendit maître non seulement des villes de Thrace, mais encore des Thessaliens. A quelque tems de là, après avoir vaincu les Athéniens en bataille rangée, il usa modérément de sa victoire, non pour leur faire du bien, il en étoit fort éloigné, mais afin que le bien qu'il leur faisoit engageât les autres peuples à se soumettre volontairement à sa domination. Votre propre Etat étoit à un tel degré de puissance, qu'il devoit avec le tems devenir le soutien & l'arbitre des autres Républiques de la Grèce. Tout prétexte fut suffisant pour lui déclarer la guerre. Il y vint avec une armée, fit le dégât dans le pais, renversa tous les édifices, partagea le terrain, distribua les villes, donna celle-ci aux Argiens, celle-là aux Tégéates & aux Mégalopolitains, une autre aux Messéniens, ne se souciant pas, pourvu qu'il vous fît tort, que ce fût contre les règles de la justice qu'il faisoit plaisir aux autres. Alexandre son successeur croiant que tant que subsisteroit Thèbes, il resteroit à la Grèce quelque espérance de se relever, la renversa, vous savez tous de quelle manière. Il n'est pas besoin que je m'étende sur la conduite qu'ont gardée à l'égard des Grecs ceux qui lui ont succédé. Est-il quelqu'un si peu instruit dans les affaires, qui n'ait entendu parler de l'indignité avec laquelle Antipater traita les Athéniens & les autres après la victoire qu'il remporta sur les Grecs à Lamia? Il poussa l'insolence & l'injustice jusqu'au point d'établir exprès des gens pour rechercher les exilés, & de les envoyer dans les villes contre ceux qui n'avoient pas pris son parti, ou qui avoient fait quelque peine à la Maison de Macédoine. Les uns furent tirés des Temples avec violence, les autres furent arrachés des autels, & moururent dans les supplices. Ceux qui lui échappèrent par la fuite, furent bannis de toute la Grèce: car il ne leur restoit plus de ressource que chez les Etoliens. Qui ne sçait les maux que les Grecs ont soufferts de la part de Cassander, de Demetrius & d'Antigonus

Go-

Gopata? La mémoire en est encore toute récente, De leur tems on vit mettre des garnisons dans les villes, le gouvernement confié à des tyrans, nulle ville ne fut exemte du nom odieux de servitude. Mais laissons tout cela, & revenons aux dernières actions d'Antigonus, de peur que quelques-uns de vous n'en pénétrant pas la finesse, ne s'imaginent que l'on en doit sçavoir gré aux Macédoniens. Ce seroit être trop simple que de croire que ce fût pour sauver les Achéens qu'Antigonus prit les armes contre vous, ou qu'il eût en vûe de mettre les Lacédémoniens en liberté lorsqu'il souffroit si impatiemment la tyrannie de Cléomène. La crainte & la jalousie ont été les seuls motifs qui l'ont fait agir, la crainte que sa puissance ne fût pas en sûreté si vous établissiez la vôtre dans le Péloponèse, & la jalousie que lui donnoient tant les grandes qualités de Cléomène que l'éclat avec lequel la fortune vous favorisoit. Il vint donc non pour apporter du secours aux habitans du Péloponèse, mais pour ruiner vos espérances & rabaisser votre pouvoir. Ainsi vous ne devez pas tant aimer les Macédoniens de ce que maîtres de votre ville ils ne l'ont pas mise au pillage, que vous devez les hair & les regarder comme ennemis, de ce qu'ils vous ont déjà plusieurs fois empêché de dominer sur la Grèce, lorsque vous étiez le plus en état de le faire. Je ne vous rappellerai pas les crimes de Philippe. Les sacrilèges qu'il commit dans les Temples de Therme sont un exemple assez sensible de son impiété, & la perfidie avec laquelle il viola le Traité fait avec les Messéniens fait voir ce que l'on devoit attendre de sa cruauté. Car il n'y eut entre les Grecs que les Etoliens qui osassent prendre contre Antipater la défense de ceux qui étoient injustement opprimés; eux seuls résisterent à Brennus & à la multitude de barbares qui sous sa conduite faisoient irruption dans la Grèce; eux seuls prirent les armes pour vous remettre sur les Grecs en possession de l'autorité qu'avoient eue vos ancêtres. Mais en voilà assez sur ce sujet. Revenons à notre délibération. Il est en quelque sorte nécessaire d'écrire & d'opiner comme si vous deviez faire la guerre. Mais ne croiez pourtant pas que vous aiez une guerre à faire. Loin que les Achéens; après les pertes qu'ils ont faites, soient en état d'infester notre pais, je crois qu'ils auront assez de graces à rendre aux Dieux, s'ils peuvent conserver le leur propre, lorsqu'ils se verront attaqués tout à la fois par les Eliens & les Messéniens vos alliés, & par nous autres Etoliens. D'ailleurs Philippe rabattra bien de sa fierté, lorsqu'attaqué par terre par les Etoliens il le sera encore du côté de la mer par les Romains & le Roi Attalus. De ce qui s'est déjà fait il est aisé de conjecturer ce qui se fera dans la suite. Car si n'ayant en tête que les Etoliens, il n'a pû les reduire; pourra-t-il suffire contre tant d'ennemis joints ensemble? Toutes ces raisons doivent vous persuader que quand vous ne seriez encore liés par aucun Traité, & que

vous enflammeriez pour la première fois cette affaire, il vous seroit plus avantageux de vous joindre à nous qu'aux Macédoniens. Mais quand même vous auriez déjà pris votre parti, n'en ai-je pas assez dit pour vous en faire prendre un autre? Car si vous aviez conclu votre alliance avec les Etoliens, avant que d'avoir reçu des bienfaits d'Antigonus, peut-être y auroit-il à délibérer si de nouveaux engagements ne devroient pas l'emporter sur les anciens. Mais ce n'est qu'après avoir reçu d'Antigonus cette liberté & ce secours qu'il ne cesse de vanter & de vous reprocher, qu'assemblant votre Conseil & examinant auquel des deux peuples vous vous joindriez, aux Etoliens ou aux Macédoniens, vous avez préféré les premiers, que vous leur avez donné des otages, que vous en avez reçus, & que vous êtes entrés dans la dernière guerre que nous avons contre les Macédoniens. Quel doute peut-il donc encore vous rester? Tout ce que vous aviez de liaisons avec Antigonus & Philippe est maintenant effacé. Il faut donc que vous montriez que depuis ce tems-là vous avez souffert quelque injustice de la part des Etoliens, ou qu'il vous est venu quelque bienfait de celle des Macédoniens. Ni l'une ni l'autre chose n'étant arrivée, violerez-vous les Traités & les sermens, les gages les plus certains d'une constante fidélité, pour vous déclarer en faveur d'un peuple, dont vous avez justement rejeté l'alliance, lors même qu'il vous étoit libre de l'accepter?

Ainsi parla Chlénéas. Chacun regardoit cette harangue comme difficile à réfuter; lorsque Lyciscus Ambassadeur des Acarnaniens se présenta. Il se retint d'abord voyant qu'on s'entretenoit dans l'assemblée de ce qui venoit d'être proposé; mais dès qu'on eut fait silence, il commença de cette manière.



## C H A P I T R E VII.

*Discours de Lyciscus, Ambassadeur des Acarnaniens, en faveur de Philippe Roi de Macédoine.*

**J**E viens ici, Lacédémoniens, de la part de la République d'Acarnanie; mais aiant part aux mêmes espérances que les Macédoniens, nous croions que cette Ambassade leur est commune avec nous. Comme en guerre la grandeur & l'étendue de leur puissance fait que notre sûreté est établie sur leur courage & sur leur valeur; de même, quand il s'agit de délibérer, nous ne séparons pas nos intérêts de leurs droits. Ne soiez donc pas surpris si la plus grande partie de mon discours roule sur Philippe & sur les Macédoniens. Chlénéas sur la fin du  
sien



rien a renfermé tous vos droits en ce peu de paroles : Si, dit-il, depuis que vous avez fait alliance avec les Etoliens, ils vous ont fait quelque tort ou quelque peine, ou si vous avez reçu quelque bienfait de la part des Macedoniens, il est juste que vous mettiez l'affaire en délibération comme si rien ne s'étoit passé. Mais que s'il n'est rien arrivé de semblable, & que malgré cela en alléguant d'Antigonus des faits que vous avez d'abord approuvés, nous nous flattions de vous faire rompre des sermens & des Traités, nous sommes les plus insensés des hommes. Oui, rien de ce qu'a dit Chlénéas n'est arrivé, & que les affaires des Grecs soient encore au même état qu'elles étoient lorsque vous fîtes alliance avec les Etoliens, j'avoue qu'il n'y a personne plus insensé que moi, & qu'il ne faut avoir nul égard à ce que je dois dire. Mais si ces affaires ont tourné tout autrement, comme j'espère le démontrer dans la suite de ce discours, je me persuade que je passerai dans vos esprits pour savoir autant vos intérêts que Chlénéas semble les ignorer. Tel est le but de mon Ambassade, telles sont mes instructions, de vous faire toucher au doigt, que dans les circonstances, où se trouve aujourd'hui la Grèce, il est de la bienfaisance & de votre intérêt de prendre, s'il est possible, un parti qui vous convienne, en partageant avec nous les mêmes espérances, ou, si cela ne se peut faire, en gardant au moins pour le présent une parfaite neutralité. Mais parce qu'on a osé vous prévenir contre la Maison de Macédoine, je crois devoir dire d'abord deux mots pour desabuser ceux qui ont ajouté foi aux accusations portées contre elle. Chlénéas assure que Philippe fils d'Amyntas, par la prise d'Olynthe, s'est soumis toute la Thessalie : & moi je soutiens que non seulement les Thessaliens, mais encore tous les autres Grecs, sont redevables à Philippe de leur salut. Car lorsqu'Onomarque & Philomèle, après la prise de Delphes, se furent criminellement enrichis des dépouilles de ce Temple fameux, qui ne fait que leur puissance étoit montée à un point, qu'aucun des Grecs n'osoit les regarder en face ? Non contents des sacrilèges commis contre la divinité, ils étoient prêts d'envahir toute la Grèce. Alors Philippe affrontant de lui-même le danger, défit les Tyrans, mit en sûreté le Temple, & fut cause que les Grecs jouirent de la liberté. Tout ce qu'il a fait ensuite en rendra un témoignage authentique à la postérité. Car si en le choisissant pour Chef sur mer & sur terre on lui a fait un honneur qu'on n'avoit jamais fait à personne, ce n'est pas pour avoir opprimé les Thessaliens, comme on a la hardiesse de l'avancer, mais pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la Grèce. Il est venu ; dit-on, avec une armée dans la Laconie. Mais vous savez tous qu'il n'y est pas venu de lui-même. Quoiqu'appellé plusieurs fois par ses amis & ses alliés du Péloponèse, à peine put-il s'y résoudre. Et quand il y fut venu, comment s'y conduisit-il ? Ecoutez, Chlénéas. Quoiqu'il pût se servir du

ressentiment & des passions des Etats voisins, pour faire le dégât dans celui-ci & en rabaisser la puissance, & que ce traitement dût plaire beaucoup à ceux qui l'avoient employé, jamais il ne consentit à cette violence. Au contraire après avoir tourné les uns & les autres au bien commun par la terreur de ses armes, il les obligea de terminer à l'amiable leurs différens. Encore ne se constitua-t-il pas juge des contestations, mais il voulut que tous les Grecs ensemble en décidassent. En vérité cette action n'est-elle pas bien digne qu'on lui en fasse un crime? Vous reprochez amèrement à Alexandre d'avoir puni les Thébains de leur révolte, & vous ne dites rien de la manière dont il a vengé tous les Grecs des insultes des Perses, des maux extrêmes dont il vous a tous délivrés, après avoir réduit les Barbares en servitude & leur avoir enlevé ces richesses dont ils corrompoient les Grecs, tantôt les Athéniens & leurs ancêtres, tantôt les Thébains, les soulevant les uns contre les autres & jugeant des coups de désordre affreux auquel Alexandre a mis fin en soumettant l'Asie à la Grèce. Comment osez-vous parler de ses successeurs? Il est vrai que selon les diverses conjonctures comme ils ont fait du bien aux uns, ils ont souvent causé beaucoup de maux à d'autres. Mais ces maux, il vous convient moins qu'à personne de vous en souvenir: à vous, dis-je, dont personne ne se loue, & dont bien des gens se plaignent. Qui a poussé Antigonus à prendre la République des Achéens? Qui est-ce qui a traité avec Alexandre d'Epire pour subjuguier & partager l'Acarnanie, si ce n'est vous? Qui, sinon vous, a donné le commandement des troupes à ces gens audacieux, qui ont eu la témérité de porter leurs mains sur les lieux les plus sacrés? Témoins Timée, qui à Ténare a pillé le Temple de Neptune & à Lyse celui de Diane: Pharyce & Polycrite, dont l'un a dépouillé le Temple de Junon à Argos, & l'autre n'a pas plus respecté celui de Neptune à Mantinée. Témoins encore Lattabe & Nicostrate, qui, aussi perfides que les Scythes & les Gaulois, ont au milieu de la paix insulté l'assemblée des Béotiens. Jamais les successeurs d'Alexandre n'en ont tant fait. Et après tant d'horreurs que vous ne pouvez justifier, vous osez encore vous vanter d'avoir soutenu l'effort des Barbares à l'invasion de Delphes, & dire que les Grecs doivent vous avoir obligation! Mais si l'on doit vous savoir gré de ce seul service, que ne devons-nous pas aux Macédoniens qui emploient la plus grande partie de la vie à défendre la Grèce contre les Barbares? Car qui ne voit qu'elle seroit dans un très-grand péril, si nous n'avions à opposer à nos ennemis, & les Macédoniens & la passion pour la belle gloire dont leurs Rois sont animés? En voulez-vous une preuve convaincante? Dès que les Gaulois, après la défaite de Ptolémée surnommé le Foudre, ne craignirent plus les Macédoniens, ils ne se soucièrent plus des autres Grecs, & se jet-

jettèrent; Brannius à leur tête, au milieu de la Grèce: malheur qui seroit arrivé bien des fois, si les Macédoniens n'eussent été à l'entrée de la Grèce. Je pourrois m'étendre davantage sur leurs anciens exploits, mais je crois en avoir dit assez. On accuse Philippe d'impiété, & on lui reproche la destruction d'un Temple: & on se tait sur les sacrilèges que commirent les Etoliens dans les Temples & dans les bois sacrés de Die & de Dodone. C'est cependant par où l'on devoit commencer. Mais loin de cela les maux que vous avez soufferts, vous les rapportez d'abord en les faisant beaucoup plus grands qu'ils n'ont été en effet; & ceux dont vous êtes les premiers auteurs, vous n'en faites nulle mention, pourquoi cela? Parce que vous sçavez que l'on est porté naturellement à attribuer les injustices & les pertes que l'on a souffertes, à ceux qui ont attaqué les premiers. A l'égard d'Antigonus, je n'ai dessein d'en parler qu'autant qu'il le faut pour ne point paroître mépriser ce qu'il a fait, ni regarder comme rien le service important qu'il vous a rendu. Je ne crois pas qu'il se trouve un plus grand bienfait dans l'Histoire. Il me paroît tel qu'on ne pouvoit y rien ajouter. Faisons-le voir. Ce Prince fait la guerre contre vous, il vous défait en bataille rangée, & devient par-là maître du pais & de la ville. Il pouvoit alors user des droits de conquête. Cependant il fut si fort éloigné de le faire, quoique ce fût contre vos intérêts, qu'entre autres graces aiant chassé le Tyran, & aboli ses loix, il vous rétablit dans la forme de gouvernement que vous aviez reçue de vos pères. En reconnaissance de quoi, en pleine assemblée des Grecs vous l'avez déclaré votre bienfaiteur & votre libérateur. Que falloit-il donc que vous fîssiez? Je vous dirai, Lacédémoniens, ce qu'il m'en semble, & vous ne m'en voudrez point de mal: car ce ne sera pas pour vous rien reprocher mal à propos, mais parce que la conjecture présente m'oblige à vous faire sentir ce que le bien commun demande de vous. Que vous dirai-je donc? Que dans la dernière guerre ce n'étoit pas avec les Etoliens, mais avec les Macédoniens que vous deviez vous joindre, & qu'aujourd'hui que vous en êtes sollicités, vous devez plutôt vous joindre à Philippe qu'aux Etoliens. Cela ne se peut, direz-vous, sans violer la foi des Traités. Mais lequel des deux est le plus criminel, ou de rompre un Traité fait en particulier entre vous & les Etoliens, ou d'en rompre un autre fait en présence de tous les Grecs, écrit sur une colonne & mis au nombre des monumens sacrés? Comment craignez-vous de mépriser un peuple à qui vous n'avez aucune obligation, pendant que vous n'avez nul égard pour Philippe & les Macédoniens, de qui vous tenez la liberté même, que vous avez à présent, de délibérer sur cette affaire? Croiez-vous qu'il soit nécessaire de garder fidélité à ses amis, & qu'on ne soit pas dans la même obligation à l'égard

de ceux à qui l'on doit ce que l'on est? Certes ce n'est pas une action si pieuse d'être fidèles à des conventions écrites, que ç'en est une impie de prendre les armes contre ceux qui nous ont sauvés. C'est néanmoins ce que les Etoliens demandent que vous fassiez. Mais je consens que tout ce que j'ai dit jusqu'ici passe chez certains esprits trop prévenus, pour étranger au sujet qui nous assemble. Je reviens donc à ce qui en fait le principal chef, sçavoir que, si les affaires sont à présent au même état que quand vous fîtes alliance avec les Etoliens, vous devez demeurer fidèles à cette alliance, car c'est ce que nous avons proposé d'abord : mais que si l'état de la Grèce n'est plus le même, il est juste que vous délibériez sur ce à quoi nous vous exhortons, comme si vous n'aviez ci-devant contracté aucun engagement. Or je voudrois bien sçavoir, Cléonice & Chlénéas, quels étoient vos alliés, lorsque vous poussiez les Lacédémoniens à se joindre à vous? N'étoient-ce pas alors tous les Grecs? Mais à présent à qui êtes-vous joints? Dans quelle alliance cherchez-vous à engager les Lacédémoniens, si ce n'est dans celle des Barbares? Il vous sied vraiment bien de dire que vos affaires sont aujourd'hui au même état qu'elles étoient autrefois, & qu'il n'y a point de changement. Alors vous disputiez le premier rang & l'honneur de commander, avec les Achéens & les Macédoniens, gens de même nation, & Philippe Roi de ces derniers : & dans la guerre que les Grecs ont maintenant à soutenir, il s'agit de se délivrer de la servitude dont ils sont menacés par des étrangers, que vous n'avez appelés, il est vrai, que contre Philippé, mais que vous n'avez pas prévus qui viendroient, & contre vous-mêmes & contre toute la Grèce. En tems de guerre lorsqu'en certaines occasions, pour mettre une ville à couvert d'insulte, on y jette une garnison plus forte que ses propres troupes, on fait à la fois deux choses, on se délivre de la crainte des ennemis & on se soumet au pouvoir de ses amis. C'est ce qui est arrivé aux Etoliens. Ils n'avoient en vûe que de se mettre au-dessus de Philippe & d'humilier les Macédoniens, mais sans y penser ils ont attiré d'Occident une nuée, qui peut-être à présent ne couvrira d'abord que la Macédoine, mais qui dans la suite s'étendra sur toute la Grèce & lui causera de grands maux. C'est à tous les Grecs à prévoir la tempête qui les menace, mais c'est principalement à vous, Lacédémoniens. Car quelles croiez-vous que furent les vûes de vos pères lorsqu'ils poussèrent dens un puits & qu'ils jettèrent de la terre sur l'Ambassadeur que Xerxès leur avoit envoieé pour leur demander de l'eau & de la terre, & qu'ils renvoieérent dire à son Maître qu'il avoit obtenu des Lacédémoniens ce qu'il avoit eu ordre de leur demander? pourquoi pensez-vous que Léonides couroit de lui-même à une mort certaine & inévitable? N'est-ce pas pour faire voir que ce n'étoit pas seulement pour

fa

sa liberté qu'il s'exposoit, mais pour celle de tous les autres Grecs. Il seroit beau que les descendants de ces grands hommes se joignissent à des Barbares pour faire avec eux la guerre aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens, aux Béotiens, aux Thessaliens, en un mot, aux Etoliens près, à presque tous les Grecs. Je reconnois là les Etoliens. Ce qu'il y a de plus honteux leur paroît légitime, pourvu qu'ils contentent l'avidité qu'ils ont de s'enrichir. Mais ce n'est pas là votre caractère; Lacédémoniens. Que ne feront-ils pas après leur jonction avec les Romains, eux qui ayant obtenu un secours de la part des Illyriens ont osé contre toutes les loix se saisir par force de Pyle du côté de la mer, assiéger par terre Clitorie, & faire passer les Cynéthéens sous le joug? Et qui après un Traité fait d'abord avec Antigonus pour perdre les Achéens & les Acarnaniens, en font maintenant un avec les Romains contre toute la Grèce. Après cela qui ne s'attendroit pas à une irruption de la part des Romains? Qui n'auroit en horreur l'imprudence des Etoliens qui ont l'audace de conclure de pareils Traités? Déjà ils ont enlevé Oénia-de & Naxe aux Acarnaniens; avant cela ils étoient entrés avec violence dans Anticyre, & conjointement avec les Romains en avoient réduits en servitude les Citoyens: les Romains emmenant avec eux les femmes & les enfans pour leur faire souffrir tous les maux auxquels on est exposé sous une domination étrangère, & les Etoliens partageant entre eux les terres de ce peuple malheureux. Ne convient-il pas bien d'entrer dans une telle alliance? Mais cela conviendrait-il sur tout aux Lacédémoniens, qui avoient fait un décret que s'ils étoient vainqueurs, ils immoleroient aux Dieux chaque dixième des Thébains, parce que ce peuple, au tems de l'irruption des Perses, avoit, seul d'entre les Grecs, résolu de demeurer neutre, quoi que ce fût par nécessité qu'ils avoient pris cette résolution. Je finis, Lacédémoniens, en vous recommandant comme une chose digne de vous, de vous rappeler l'exemple de vos ancêtres, d'être toujours sur vos gardes contre l'irruption des Romains, d'avoir pour suspects les pernicieuses intentions des Etoliens, de n'oublier pas surtout ce qu'Antigonus a fait en votre faveur, de haïr toujours les méchans, de fuir toute société avec les Etoliens, & de vous joindre à l'Achaïe & à la Macédoine. Que si quelqu'un de ceux qui ont parmi vous le plus de crédit & d'autorité, n'est pas de ce dernier avis, au moins tenez-vous en repos & ne prenez point de part à l'injustice des Etoliens....

## C H A P I T R E VIII.

*Siège d'Egine.*

**L**E dessein pris de faire l'attaque d'Egine par les deux tours, Philippe fit mettre devant chacune une tortue & un belier. D'un belier à l'autre vis-à-vis l'entre-deux des tours, on conduisit une galerie parallèle à la muraille. A voir cet ouvrage on l'eût pris lui-même pour une muraille : car les claies qu'on avoit élevées sur les tortues formoient, par la manière dont elles étoient disposées, un édifice tout semblable à une tour ; & sur la galerie qui joignoit les deux tours, on avoit dressé d'autres claies où l'on avoit pratiqué des créneaux. Au pied des tours étoient les travailleurs, qui avec des terres applanissoient les inégalités du chemin : là étoient aussi ceux qui servoient le belier. Au second étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaisseaux & les autres munitions nécessaires contre tout embrasement. Enfin dans le troisième, qui étoit d'égale hauteur avec les tours de la ville, étoit nombre de soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à l'effort du belier. Depuis la galerie, qui étoit entre les deux tours, jusqu'au mur qui joignoit celles de la ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de balistes, dont une jettoit des pierres de trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux tortues. En peu de jours tous ces ouvrages furent entièrement finis, parce que le pays en fournissoit abondamment les matériaux. Car Egine est située sur le golfe de Malée, vers le Midi, vis-à-vis les Throniens, & la terre y est très-fertile ; ce qui donna la facilité à Philippe de trouver tout ce qu'il falloit pour ses préparatifs, qu'il mit en œuvre dès qu'ils furent achevés.

## C H A P I T R E IX.

*Source de l'Euphrate & les pays que ce fleuve parcourt.*

**L'**Euphrate a sa source dans l'Arménie. Il traverse la Syrie & tout le pays qui est depuis là jusqu'à Babylone. On croiroit qu'il se décharge dans la mer rouge. Mais il ne s'y décharge pas. Différens  
ruis-

ruisseaux conduits dans les terres l'épuisent avant qu'il se jette dans la mer. C'est un fleuve tout différent de la plupart des autres. Ceux-ci s'augmentent à mesure qu'ils parcourent plus de pays, se grossissent en hiver, & baissent beaucoup au fort de l'été. L'Euphrate au contraire est fort haut au lever de la canicule, & il n'est nulle part plus grand que dans la Syrie. Plus il avance, plus il diminue. La raison en est que ses accroissemens ne viennent pas des pluies d'hiver, mais de la fonte des neiges: & il diminue, parce qu'on le détourne & qu'on le partage pour ainsi dire par ruisseaux pour lui faire arroser les terres. C'est ce qui rend si long le transport des armées par l'Euphrate, parce que les vaisseaux sont fort chargés & le fleuve tres-bas; de sorte que la force de ses eaux n'est presque d'aucun secours pour la navigation.





# HISTOIRE

DE

# POLYBE.

---

LIVRE DIXIÈME.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Situation avantageuse de Tarente.*



QUOIQUE cette côte d'Italie qui regarde la mer de Sicile & qui s'avance vers la Grèce soit longue depuis le détroit & Rhége jusqu'à Tarente de plus de deux mille stades, elle n'a cependant d'autre port que celui de Tarente. Elle est occupée par beaucoup de peuples barbares, & les Grecs y possèdent des villes célèbres. Les Brutiens, les Lucaniens, une partie des Samnites, les peuples de la Calabre & plusieurs autres habitent ce côté de l'Italie : & les Grecs y ont Rhége, Caulon, Locre, Crotone, Métaponte & Thyre. De sorte que tous ceux, qui de Sicile ou de Grèce viennent à quelques-unes de ces villes, sont obligés d'aborder au port de Tarente, & de décharger là toutes les marchandises qu'ils apportent pour tous les peuples de cette côte. On peut juger combien cette ville est avantageusement située par la fortune qu'ont faite les Crotoniates, qui n'ayant que quelques mouillages d'été où peu de vaisseaux abor-



abordent, ont néanmoins amassé de grandes richesses. Or la seule situation de cette ville a été cause de ce bonheur, situation cependant qui n'a rien de comparable à celle de Tarente. Elle est aussi heureusement placée par rapport aux ports de la mer Adriatique. Mais elle tiroit de là beaucoup plus d'avantages autrefois. Car comme Brindes n'étoit pas alors bâtie, tout ce qui venoit des endroits qui sur la côte opposée sont entre le cap d'Iapige & Siponte, passoit par Tarente pour entrer dans l'Italie, & l'on se servoit de cette ville comme d'un marché pour faire les échanges & tout autre commerce. C'est pour cela que Fabius, qui faisoit grand cas de ce passage, ne s'appliquoit à rien tant qu'à le bien garder.



## CHAPITRE II.

*Diverses actions de Publius Scipion.*

**A**Yant dessein de raconter les exploits que Scipion a faits en Espagne, & de donner en racourci toute l'histoire de sa vie, je crois qu'il est à propos de commencer par faire connoître l'esprit & le caractère de ce Consul. Car comme il a surpassé tout ce qu'il avoit paru avant lui de personnages illustres, il n'y a personne qui ne soit en peine de savoir quelles étoient les qualités naturelles ou acquises d'un homme qui s'est signalé en tant d'occasions. Or c'est ce que ses Historiens n'apprennent pas, ou du moins l'on ne peut chez eux s'en former qu'une fausse idée, tant ils ont mal rencontré sur ce point. Pour peu qu'on soit capable de mettre le prix aux actions que je vais rapporter, on verra que le jugement, que je porte de ces Historiens, n'est pas mal fondé.

Tous sans exception nous le dépeignent comme un de ces favoris de la fortune, lesquels réussissent dans toutes leurs entreprises, quoique la plupart du tems le hazard y ait plus de part que la bonne conduite. Selon eux, il y a dans cette espèce de Héros quelque chose de plus surprenant & de plus divin, pour ainsi dire, que dans ceux qui suivent la raison pour guide en toutes choses. La distinction que l'on doit mettre entre le louable & l'heureux leur est inconnue. Cependant celui-ci est commun même parmi le vulgaire; l'autre ne convient qu'aux hommes judicieux & solides. Ce sont ces derniers qu'il faut regarder comme divins au suprême degré, & comme chéris des Dieux.

Il me paroît que Scipion & Lycurgue, ce fameux Législateur des Lacédémoniens, se ressemblent tout-à-fait & pour le caractère- &

pour la conduite. Car ne croions pas que ce fut en consultant superstitieusement en toutes choses une Prêtresse d'Apollon que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone; ni que Scipion se soit fondé sur des songes & sur des augures pour reculer les bornes de l'Empire Romain: mais tous les deux voiant que la plupart des hommes ne donnent pas aisément dans les projets extraordinaires, craignent de s'exposer aux grands dangers, à moins qu'ils ne croient avoir lieu d'espérer l'assistance des Dieux: l'un ne proposoit jamais rien qu'il n'autorisât d'un oracle de la Pythie, & par là rendoit ses propres pensées plus respectables & plus dignes de foi; & l'autre par la même adresse faisant passer tous ses desseins pour inspirés des Dieux, donnoit à ceux qu'il commandoit plus de confiance & d'ardeur à entreprendre ce qu'il projettoit de plus difficile.

Que la raison & la prudence aient conduit tous les pas de Scipion, & que ses entreprises n'aient été heureuses que parce qu'elles devoient l'être, c'est ce qui se connoitra clairement par tout ce que nous avons à dire de ce grand homme. On convient d'abord qu'il étoit bienfaisant & magnanime. Pour la pénétration d'esprit, la sobriété & l'application aux affaires, il n'y a que ceux qui ont vécu avec lui & qui l'ont parfaitement connu, qui lui accordent ces vertus. Caius Loelius étoit de ce nombre. C'est lui qui m'en a donné cette idée, qui m'a paru d'autant plus juste, qu'ayant été, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la mort de Scipion, témoin perpétuel de toutes ses actions & de toutes ses paroles, il ne me disoit rien qui ne répondît exactement aux actions de ce Consul.

La première occasion, m'a-t-il dit, où il se distingua, fut au combat de cavalerie que son père livra à Annibal sur le bord du Pô. Il n'avoit alors que dix-sept ans, & c'étoit sa première campagne, on lui avoit donné pour sa garde une turme de bonne cavalerie. Dans ce combat appercevant son père enveloppé par les ennemis avec deux ou trois cavaliers & dangereusement blessé, d'abord il exhorte sa turme à courir au secours. Celle-ci aiant peur & hésitant d'avancer, lui-même s'élance avec fureur sur les ennemis. Sa suite est obligée malgré elle de le soutenir, le gros des ennemis s'ouvre épouvanté, & le père sauvé contre toute espérance reconnoit à haute voix devant tout le monde qu'il doit la vie à son fils.

Cette action lui aiant mérité la réputation d'homme, sur l'intrépidité duquel on pouvoit compter, dans la suite il n'y eut pas de périls où il ne se jettât, toutes les fois que la patrie lui remit le soin de sa défense & ses intérêts. Cette conduite n'est pas ce semble d'un Capitaine qui se repose de tout sur la fortune, elle suppose dans lui toutes les parties nécessaires pour commander.

Une

Une autre action brillante suivit de près la première. Son frère aîné Lucius Scipion briguoit l'Édilité. C'est chez les Romains la plus honorable où les jeunes gens puissent aspirer & l'usage demande que les deux à qui l'on donne cette charge soient patriciens. Il y en avoit alors un grand nombre qui briguoient. D'abord Publius n'osa pas demander cette Magistrature pour son frère. Mais quand le tems des comices approcha, faisant réflexion d'un côté que le peuple ne parchoit pas en faveur de Lucius, & de l'autre qu'il en étoit lui-même fort aimé, il pensa que le seul moien de procurer l'Édilité à son frère étoit de la demander tous deux ensemble. Pour faire entrer sa mère dans ce sentiment, car il ne s'agissoit de gagner que la mère, parce que le père étoit alors parti pour aller commander en Espagne, il s'avisa de cet expédient. Pendant qu'elle alloit dévotement de temple en temple, qu'elle faisoit aux Dieux des sacrifices pour son aîné, qu'en un mot elle étoit dans une grande inquiétude sur l'effet de ses prières, il lui dit que déjà deux fois le même songe lui étoit arrivé, qu'il lui sembloit que faits Ediles son frère & lui, ils étoient revenus tous deux de la place au logis, qu'elle étoit venue au devant d'eux jusqu'à la porte, & qu'elle les avoit tendrement embrassés. Un cœur de mère ne put être insensible à ces paroles. Puissai-je, s'écria-t-elle, puissai-je voir un si beau jour. Voudriez-vous, ma mère, que nous fissions une tentative, lui dit Scipion. Elle y consentit, ne s'imaginant pas qu'il fût assez hardi pour cela, & prenant ce qu'il avoit dit pour une plaisanterie de jeune homme. Cependant Scipion donna ordre qu'on lui fît une robe blanche, telle qu'ont coutume de la porter ceux qui briguent des charges; & un matin que sa mère, encore au lit, ne pensoit plus à ce qui s'étoit passé, il se revêtit pour la première fois de cette robe, & se présente en cet état sur la place. Le peuple qui dès auparavant le considéroit & lui vouloit du bien, fut agréablement surpris d'une démarche si extraordinaire. Il s'avance au lieu marqué pour les Candidats, il se met à côté de son frère, & aussitôt tous les suffrages se réunissent non seulement en sa faveur, mais encore en faveur de son frère à sa considération. Ils retournent au logis. La mère est avertie du fait. Transportée de joie elle vient à la porte recevoir ses deux fils, & vole entre leurs bras pour les embrasser.

Après cet événement tous ceux qui avoient ouï parler des songes de Scipion, crurent d'abord que jour & nuit il avoit des entretiens avec les Dieux. Cependant les songes n'y étoient entrés pour rien. Naturellement bienfaisant, magnifique en ses largesses, affable & caressant, il jugea bien que par ces qualités il s'étoit concilié la faveur du peuple. Il scût avec cela prendre finement son tems auprès de sa mère & auprès de ses concitoyens. Voilà tout le mystère. De là l'Édilité,

de là encore la réputation d'homme inspiré des Dieux. Car c'est l'ordinaire. Quand on faute d'esprit, ou par défaut d'expérience, ou par nonchalance on ne peut ni se connoître en occasions, ni pénétrer les causes & les différens biais de chaque chose, on ne manque pas d'attribuer aux Dieux & à la fortune des actions, qui ne sont dûes qu'à la sagacité que donnent les réflexions & la prévoyance. C'est dequoi il étoit bon d'avertir mes lecteurs, de peur que trompés par la fausse idée que l'on s'est faite de Scipion, ils ne fassent pas assez d'attention à ce qu'il y avoit dans lui de plus beau & de plus estimable, je veux dire la dextérité & l'application infatigable aux affaires, vertus qui dans la suite seront mises encore dans un plus grand jour.

Pour revenir aux affaires d'Espagne, aiant fait assembler les troupes il leur dit : Qu'il ne falloit pas s'épouvanter du dernier échec que l'on avoit reçu; que ce n'étoit point par la valeur des Carthaginois que les Romains avoient été vaincus, mais par la trahison des Celtibériens, sur la foi desquels les Chefs s'étoient trop légèrement séparés les uns des autres; que les ennemis se trouvoient aujourd'hui dans les mêmes circonstances; qu'ils s'étoient partagés pour différentes expéditions; que les traitemens indignes qu'ils faisoient à leurs alliés les avoient tous aliénés, & leur en avoient fait autant d'ennemis; qu'une partie de ceux-ci avoit déjà traité avec lui par députés; que le reste non pas à la vérité par amitié, mais pour tirer vengeance des insultes des Cartaginois, viendrait avec joie, à la première lueur d'espérance & dès qu'on verroit les Romains au-delà de l'Ebre; que les Chefs des ennemis n'étant pas d'accord entre eux, ne voudroient pas se joindre pour le venir combattre, & que combattant séparément ils plieroient au premier choc; que toutes ces raisons devoient les animer à passer le fleuve avec confiance, qu'ils se reposassent du reste sur les autres Chefs & sur lui-même.

Après ce discours, aiant laissé à Marcus, qui commandoit avec lui, cinq mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux pour secourir les alliés d'en-deçà du fleuve, il passa de l'autre côté avec le reste de l'armée sans rien découvrir à personne de son dessein, étant dans la résolution de ne rien faire de ce qu'il avoit dit aux soldats. Or ce dessein étoit d'emporter d'emblée la nouvelle Carthage.

Premier trait, mais en même tems trait des mieux marqués du tableau que nous faisons tout à l'heure de Scipion. Il n'a encore que vingt-sept ans, & les affaires dont il se charge sont des affaires dont les disgrâces précédentes ne laissoient espérer aucun succès. Engagé à les soutenir, il laisse les routes fraiées & connues de tout le monde, & s'en fait de nouvelles que ni ses ennemis, ni ceux qui le suivent, ne peuvent deviner. Et ces nouvelles routes il ne les prend que sur des réflexions très-solides.

In-

Informé avant que de partir de Rome que son père n'avoit été vaincu que par la trahison des Celtibériens & parce que l'armée Romaine avoit été partagée, il commença dès lors à ne plus craindre les Carthaginois, comme quantité de gens faisoient, & à s'animer par l'espérance d'un meilleur sort. Aiant appris ensuite que les alliés d'en deça de l'Ebre n'avoient pas changé à l'égard des Romains, que les Chefs des Carthaginois ne s'accordoient pas entre eux, & traitoient durement ceux qui leur étoient soumis, il ne craignit plus rien pour le succès de cette guerre. Et cette confiance n'étoit pas fondée sur la faveur de la fortune, c'étoit le fruit de ses réflexions. A peine est-il arrivé en Espagne, qu'il met tout le monde en mouvement, qu'il fait des questions à tout le monde sur l'état où étoient les affaires des ennemis. On lui dit que de leurs troupes ils avoient fait trois corps d'armée: que Magon à la tête d'un de ces corps étoit au-delà des colonnes d'Hercule chez les Coniens, qu'Asdrubal fils de Giscon campoit avec l'autre dans la Lusitanie proche l'embouchure du Tage, & que l'autre Asdrubal avec le troisième assiégeoit quelque ville des Carpétaniens: qu'enfin il n'y avoit aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de la nouvelle Carthage.

Là-dessus il jugea d'abord qu'il n'étoit pas à propos de tenter une bataille rangée; qu'en prenant ce parti il faudroit ou combattre tous les ennemis rassemblés, & alors ce seroit tout hasarder, tant à cause des pertes précédentes, que parce qu'il avoit beaucoup moins de troupes que les ennemis; ou n'en attaquer qu'un détachement, auquel cas il craignoit que celui-ci mis en fuite & les autres venant à son secours, il ne fût enveloppé & ne tombât dans les mêmes malheurs que Caius son oncle & Publius son père. Il se tourna donc d'un autre côté.

Sachant déjà que la nouvelle Carthage fournissoit des secours infinis aux ennemis, & qu'elle étoit un très-grand obstacle au succès de la guerre présente, il se fit instruire pendant le quartier d'hiver par des prisonniers de tout ce qui la regardoit. Il apprit que c'étoit presque la seule ville d'Espagne qui eût un port propre à recevoir une flotte & une armée navale, qu'elle étoit située de manière que les Carthaginois pouvoient commodément y venir d'Afrique, & faire le trajet de mer qui les en sépare; qu'on y gardoit une grande quantité d'argent, que tous les équipages des armées y étoient, & les ôtages de toute l'Espagne: & ce qui étoit le plus important, qu'on n'y avoit levé que mille hommes pour garder seulement la citadelle, parce qu'il ne venoit dans l'esprit à personne, que les Carthaginois étant maîtres de presque toute l'Espagne, quelqu'un osât songer à mettre le siège devant cette ville; qu'il y avoit à la vérité d'autre monde dans la ville même en grand nombre, mais artisans pour la plupart, ouvriers, gens de mer, tous très-neufs en matière de guerre, & qui ne serviroient qu'à avancer la prise de la ville, si tout d'un coup il se présentoit devant.

Il n'ignoroit non plus ni la situation de la ville, ni les munitions qu'elle renfermoit, ni la disposition de l'étang dont elle est environnée. Quelques pêcheurs l'avoient informé qu'en général cet étang étoit marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, & que fort souvent sur le soir la marée se retiroit. Tout cela lui fit conclure que s'il venoit à bout de son dessein, il incommoderoit autant les ennemis qu'il avanceroit ses propres affaires: que si cela manquoit, il lui seroit aisé, tenant la mer, de se retirer sain & sauf, pourvu seulement qu'il mît son camp en sûreté: chose qui n'étoit pas difficile, vu l'éloignement où étoient les troupes des ennemis. Ainsi laissant tout autre dessein, il ne pensa plus pendant le quartier d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce siège; & ce qui est à remarquer dans un homme de son âge, il ne s'ouvrit sur cette entreprise à personne qu'à C. Lælius, jusqu'à ce qu'il crût qu'il étoit à propos de la faire connoître à tout le monde.

Les Historiens tombent d'accord que ce fut sur ces réflexions que Scipion dressa le plan de sa campagne; & cependant quand ils en ont fait le récit, sans rapporter de raison plausible, bien plus, contre le témoignage de ceux qui ont vécu avec ce Général, ils rapportent je ne sçai comment le succès de cette campagne, non à la prudence de celui qui l'a conduite, mais aux Dieux & à la fortune. Cela est encore formellement contraire à la lettre que Publius écrivit à Philippe, & dans laquelle il dit nettement que tout ce qu'il a fait en général dans l'Espagne, & en particulier le siège de la nouvelle Carthage, il l'a fait sur les réflexions que nous avons rapportées. Revenons.

Après avoir donné ordre en secret à C. Lælius, qui devoit commander la flotte, & à qui seul il avoit fait part de son dessein, de cingler vers la nouvelle Carthage, il se mit à la tête des troupes de terre, & s'avança à grandes journées. Son armée étoit de vingt-cinq mille hommes de pied & de deux mille cinq cents chevaux. Après sept jours de marche il parut devant la ville, & campa du côté qui regardoit le Septentrion. Derrière son camp il fit conduire un fossé & un double retranchement d'une mer à l'autre. Du côté de la ville il ne fit aucune fortification, la seule situation du poste le mettant à couvert de toute insulte.

Comme nous avons à rapporter le siège & la prise de cette ville, il faut en faire connoître la situation & celle des environs. Carthage la neuve est située vers le milieu de la côte d'Espagne dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique. Ce golfe a environ vingt stades de profondeur & dix de largeur à son entrée. Il forme une espèce de port, parce qu'à l'entrée s'élève une île qui des deux côtés ne laisse qu'un passage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent se briser contre cette île, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorsque les vents d'Afrique soufflant des deux côtés agitent la mer.

mer. Ce port est fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'élève une montagne en forme de peninsule sur laquelle est la ville, qui du côté de l'Orient & du Midi est défendue par la mer, & du côté d'Occident par un étang qui s'étend aussi au Septentrion; en sorte que depuis l'étang jusqu'à la mer il ne reste qu'un espace de deux stades, qui joint la ville au continent. La ville vers le milieu est basse & enfoncée. Au midi on y va de la mer par une plaine, le reste est environné de collines, deux hautes & rudes, & trois autres beaucoup plus douces, mais caverneuses & difficiles à approcher. La plus grande de ces trois est à l'Orient, & l'on voit au-dessus le Temple d'Esculape. Celle qui lui est opposée à l'Occident a une situation semblable. Sur celle ci se voit un superbe palais, qu'Asdrubal, dit-on, possédé de la passion de régner, a fait bâtir. Les autres collines couvrent la ville du côté du Septentrion. Celle des trois qui est à l'Orient, s'appelle la colline de Vulcain; l'autre qui en est proche, porte le nom d'Alète, celui qui pour avoir trouvé les mines d'argent a mérité les honneurs divins; la troisième se nomme la colline de Saturne. Pour la commodité des artisans qui travaillent sur les vaisseaux, on a fait en sorte qu'il y eût communication de l'étang à la mer, & sur la langue de terre qui sépare la mer de l'étang, on a bâti un pont pour les bêtes de charge & les chariots qui rapportent de la campagne les choses nécessaires à la vie. Par cette situation des lieux la tête du camp des Romains étoit en sûreté, défendue qu'elle étoit par l'étang & par la mer qui étoit à l'autre côté. Scipion ne s'étoit pas non plus fortifié vis-à-vis l'espace qui est entre l'un & l'autre & qui joint la ville au continent, quoique cet espace répondit au milieu de son camp; soit que par-là il eût dessein d'épouvanter les assiégés, soit que disposé à attaquer il voulût que rien ne l'arrêtât en sortant de son camp ou en s'y retirant. L'enceinte de la ville n'étoit autrefois que de vingt stades, quoique plusieurs Auteurs lui en aient donné quarante. Mais cela n'est point exact. J'en parle avec connoissance de cause. Car je n'ai pas seulement entendu parler de cette ville, je l'ai vûe de mes propres yeux. Aujourd'hui l'enceinte est encore plus petite.

La flotte étant arrivée à propos, Scipion assembla son armée. Dans la harangue qu'il lui fit, il ne se servit pour l'encourager que des raisons qui lui avoient persuadé à lui-même d'entreprendre le siège, & que nous avons rapportées. Après avoir montré que l'entreprise étoit possible, & avoir fait voir en peu de mots combien cette affaire, si elle réussissoit, seroit préjudiciable aux ennemis & avantageuse aux Romains, il promit des couronnes d'or à ceux qui les premiers seroient montés sur la muraille, & les présents accoutumés à quiconque se signaleroit dans cette occasion. Enfin il ajouta que ce dessein lui avoit été inspiré par Neptune, que ce Dieu lui ayant apparu pendant le sommeil lui

Tome VI.

N

avoit

avoit promis qu'au tems de l'attaque il le secoureroit infailliblement & avec tant de force, que toute l'armée reconnoîtroit les effets de sa présence. La justesse & la solidité des raisons qu'il apporta, les couronnes qu'il promit, & par dessus tout cela l'assistance de Neptune, inspirèrent aux soldats une ardeur tout-à-fait grande.

Le lendemain aiant garni la flotte de traits de toute espèce, il donna ordre à Lælius qui la commandoit, de ferrer la ville du côté de la mer. Par terre il détacha deux mille de ses plus forts soldats, leur donna des gens pour porter des échelles, & commença l'attaque à la troisieme heure du jour. Magon qui commandoit dans la ville, aiant partagé sa garnison, laissa cinq cens hommes dans la citadelle, & avec les cinq cens autres alla camper sur la colline qui est à l'Orient. Deux mille habitans, à qui il distribua les armes qui se trouvèrent dans la ville, furent postés à la porte qui conduit à cet endroit qui joint la mer au continent, & qui par conséquent conduisoit aussi au camp des Romains: & le reste des habitans eut ordre de venir au secours en quelque endroit que la muraille fût insultée.

Dès que Scipion eut fait donner par les trompettes le signal de l'assaut, Magon fit marcher les deux mille hommes qui gardoient la porte, persuadé que cette sortie effraieroit les ennemis & renverseroit leur dessein. Ces troupes fondent avec impétuosité sur ceux des Romains qui étoient rangés en bataille au bout de l'isthme. Il se donne là un grand combat. On s'anime de part & d'autre à bien faire. De l'armée & de la ville on accourt pour secourir les siens: mais le secours n'étoit point égal; les Carthaginois ne pouvant sortir que par une porte & aiant un chemin de deux stades à faire, au lieu que les Romains étoient à portée & venoient de plusieurs côtés. Ce qui rendoit le combat si inégal, c'est que Scipion avoit mis ses gens en bataille près de son camp, afin que ce spectacle frapât de loin les assiégés, voyant bien que si ceux qui gardoient la porte & étoient comme l'élite des habitans, étoient une fois défaits, tout seroit en confusion dans la ville, & que personne n'auroit plus la hardiesse de sortir de la porte. Comme de part & d'autre ce n'étoient que des troupes choisies qui combattoient, la victoire fut quelque tems à se déclarer. Enfin les Carthaginois obligés de succomber pour ainsi dire sous le poids des soldats légionnaires qui venoient au camp, furent repoussés. Grand nombre perdirent la vie sur le champ de bataille & en se retirant; mais la plus grande partie fut écrasée en entrant dans la porte: ce qui jeta les habitans dans une si grande consternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en fallut que les Romains n'entraissent dans la ville avec les fuyars, mais du moins cette déroute leur donna moyen d'appliquer sans crainte leurs échelles.

Scipion se trouva dans la mêlée, mais tant qu'il put avec sûreté de sa



sa personne. Trois soldats l'accompagnoient par tout, & le couvrant de leurs boucliers contre les traits qui venoient de la muraille, le préservoit de tout danger. Ainsi tantôt voltigeant sur les côtés, tantôt montant sur les lieux plus élevés, il contribua beaucoup à l'heureux succès de ce combat. Car de cette manière il voyoit tout ce qui se passoit & étoit vû de tout le monde, ce qui animoit le courage des combattans. Cela fut aussi cause que dans le combat rien de ce qui se devoit faire ne fut négligé. Dès que l'occasion se présentoit d'exécuter quelque chose, il étoit toujours prêt à la saisir.

Ceux qui les premiers montèrent aux échelles, n'eurent pas tant à souffrir de la part des assiégés, que de la hauteur des murailles. Les ennemis s'aperçurent de l'embarras où elle les jettoit, & leur résistance en devint plus vigoureuse. En effet comme ces échelles étoient fort hautes, grand nombre y montoient à la fois & les brisoient par la pesanteur du fardeau. Si quelques-unes résistoient, les premiers qui montoient jusqu'au bout étoient éblouis par la profondeur du précipice, & & pour peu qu'ils fussent repoussés, se précipitoient du haut en bas. Si l'on jettoit par les créneaux des poutres ou quelque autre chose semblable, tous ensemble étoient renversés & brisés contre terre. Malgré ces difficultés, les Romains ne laissèrent pas que de continuer l'escalade, avec la même ardeur & le même courage. Les premiers culbutés, les suivans prenoient leur place, jusqu'à ce que le jour commençant à tomber, & les soldats n'en pouvant plus de fatigue, le Général fit enfin sonner la retraite.

Pendant que les assiégés triomphoient & croioient avoir détourné le danger, Scipion en attendant que la mer se retirât, disposa cinq cens hommes avec des échelles sur le bord de l'étang. Il posta à l'endroit, où le combat s'étoit donné, des troupes fraîches, il les exhorte de bien faire leur devoir, & leur donne plus d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. Le signal se donne, on applique les échelles, on escalade la muraille dans toute sa longueur. Grand trouble, grande confusion parmi les Carthaginois. Ils s'imaginoient n'avoir plus rien à craindre, & voilà qu'un nouvel assaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté les traits leur manquoient, & le nombre des morts leur abattoit le courage. Leur embarras étoit extrême, cependant ils se défendirent du mieux qu'ils purent.

Pendant le plus grand feu de l'escalade, la mer commença à se retirer, & les eaux à s'écouler des bords de l'étang: mais par l'embouchure elles se jettoient avec rapidité dans la mer qui y étoit jointe, en sorte que ceux qui ne sçavoient pas la cause de cet écoulement, ne pouvoient assez l'admirer. Alors, Scipion, qui avoit eu soin de tenir des guides tout prêts, commanda aux troupes qu'il avoit postées de ce côté-là, d'entrer dans l'étang & de ne rien appréhender. Car un de ses

grands talens étoit d'élever le courage de ceux qu'il exhortoit, & de les faire entrer dans toutes ses inclinations. Les soldats obéirent & se jetterent à l'envi dans l'étang. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduisoit ce siège, & qu'on se rappella tout ce que Scipion dans sa harangue avoit promis du secours de Neptune; & ce souvenir enflamma tellement le courage des soldats, que faisant la tortue ils fondirent jusqu'à la porte, & tâchèrent de la briser à coups de haches. Ceux qui s'étoient approchés de la muraille à travers de l'étang, voyant les créneaux abandonnés, non seulement ne trouvèrent aucun obstacle à appliquer leurs échelles, mais encore s'emparèrent du haut de la muraille sans combattre: les assiégés s'étant répandus dans les autres endroits, & surtout vers le bout de l'isthme & vers la porte qui y conduisoit, & personne ne s'attendant que les ennemis attaqueroient la muraille du côté de l'étang: outre que les cris confus que jettoit la populace effraïée ne leur permettoient ni d'entendre ni de rien voir de ce qu'il y avoit à faire.

Les Romains ne se furent pas plutôt rendus maîtres de la muraille, qu'ils coururent de côté & d'autre pour attirer les ennemis; leur façon de s'armer leur donnant pour cela beaucoup d'avantage. Arrivés à la porte les uns descendirent & brisèrent les gons, les autres qui étoient au dehors entrèrent dans la ville. Ceux qui escadaient du côté du bout de l'isthme, aiant repoussé les assiégés, s'emparèrent des créneaux. C'est ainsi que la ville fut prise. La colline du côté de l'Orient fut emportée par ceux qui étoient entrés par la porte, après en avoir chassé les Carthaginois qui la gardoient.

Quand Scipion crut qu'il étoit entré assez de soldats dans la ville, il en détacha la plus grande partie contre les habitans, selon que les Romains ont coutume de faire après les sièges, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils rencontreroient, de ne faire quartier à personne, & de ne penser point à piller que le signal n'en fût donné. Je m'imagine qu'ils ne font ce grand carnage que pour donner de la terreur, & que c'est pour cela que souvent dans les prises de villes non seulement ils passent les hommes au fil de l'épée, mais encore coupent en deux les chiens & mettent en pièces les autres animaux: coutume qu'ils observèrent surtout ici, à cause du grand nombre d'animaux qu'ils avoient pris. Scipion ensuite à la tête de mille soldats s'avança vers la citadelle. A son arrivée, Magon voulut d'abord se mettre sur la défensive. Mais faisant réflexion que la ville étoit entièrement au pouvoir des Romains, il envoya demander la vie à Scipion, & lui remit la citadelle. Après quoi le signal du pillage fut donné, & on cessa de tuer. La nuit venue, ceux qui avoient ordre de rester dans le camp, y restèrent. Le Général & ses mille soldats prirent leur logement dans la citadelle. Le reste eut ordre par les Tribuns de sortir des maisons & de

de rassembler par cohortes sur la place tout le butin qu'ils avoient fait, & de passer la nuit auprès. Les armés à la légère furent amenés du camp & postés sur la colline qui regarde l'Orient. Ainsi fut réduite en la puissance des Romains la nouvelle Carthage.

Le lendemain, tout ce qui s'étoit pris tant sur la garnison que sur les citoyens & les artisans aiant été rassemblé sur le marché, les Tribuns le distribuèrent à leurs légions, selon l'usage établi chez les Romains. Or telle est la manière d'agir de ce peuple dans les prises de villes. Chaque jour on tire tantôt des légions en général, tantôt des cohortes en particulier, un certain nombre de troupes selon que la ville est grande ou petite, mais jamais plus de la moitié. Les autres demeurent dans leur poste, soit hors de la ville, soit au dedans, selon qu'il est besoin. Comme leur armée pour l'ordinaire est composée de deux légions Romaines & autant d'alliés, quelquefois même de quatre légions, quoique rarement; toutes ces troupes se dispersent pour butiner, & on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa légion. Le butin vendu à l'encan, ces Tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non seulement à ceux qui sont aux différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidèlement tout ce qu'ils auront gagné, comme nous l'avons dit plus au long quand nous avons traité du Gouvernement.

Au reste par cet usage de partager l'armée & d'en employer une moitié au pillage & de laisser l'autre à la garde des postes, les Romains se sont précautionnés contre les mauvais effets de la passion d'acquérir. Car l'espérance d'avoir part au butin ne pouvant être frustrée à l'égard de personne, & étant aussi certaine pour ceux qui restent aux postes que pour ceux qui font le pillage, la discipline est toujours exactement gardée: au lieu que parmi les autres nations, faute d'observer cette méthode, il arrive souvent de grands desordres. Pour l'ordinaire ce qui donne de la fermeté dans les peines de la vie & fait mépriser les dangers, c'est l'espérance du gain. Il n'est donc pas possible que, quand l'occasion de gagner se présente, ceux qui restent dans le camp ou qui montent quelque garde, ne soient très-fâchés de la perdre, quand on a pour maxime, comme la plupart des peuples, que tout ce qui se prend appartient à celui qui a pris. Car alors un Roi ou un Général a beau ordonner avec soin que tout ce que l'on butine soit apporté à une même masse; on ne manque pas de s'approprier tout ce que l'on a pu mettre de côté. Et comme le plus grand

nombre court à ce but, quand on ne peut réprimer cette ardeur, il y a beaucoup à craindre pour l'Etat. On a vû plus d'une fois des Capitaines, qui après avoir conduit leurs desseins avec beaucoup de succès, quelquefois même après avoir pris des villes, non seulement ont manqué leurs entreprises, mais encore ont été malheureusement défaits, sans autre raison que celle que je viens de rapporter. Les Généraux ne peuvent donc trop faire attention à ce que toutes les troupes, autant qu'il se pourra, espèrent que le butin, lorsqu'il y en aura, leur sera également distribué.

Pendant que les Tribuns faisoient la distribution des dépouilles, le Consul aiant assemblé les prisonniers, qui étoient près de dix mille, ordonna qu'on en fit deux bandes, une des citoyens, de leurs femmes & de leurs enfans, & l'autre des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains, & à ne jamais perdre le souvenir de la grace qu'il alloit leur accorder, il les renvoia chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui & se retirèrent fondant en larmes, mais en larmes de joie, qu'exprimoit de leurs yeux un événement qu'ils attendoient si peu. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étoient maintenant esclaves du peuple Romain, mais que s'ils s'affectionnoient à ce peuple & lui rendoient chacun selon sa profession les services qu'ils devoient, ils pouvoient compter qu'on les mettroit en liberté, dès que la guerre contre les Carthaginois seroit heureusement terminée. Ils étoient au nombre de deux mille, qui eurent ordre d'aller donner leurs noms au Questeur, & on les partagea en bandes de trente, sur chacune desquelles on préposa un Romain pour y veiller.

Parmi le reste des prisonniers, Scipion choisit ceux qui avoient meilleure mine & le plus de vigueur, pour en grossir le nombre de ses rameurs, lequel par ce moien s'accrut de moitié. Il en fournit aussi les galères qu'il avoit prises, de façon qu'il en eut presque le double de ce qu'il avoit auparavant. Car il prit dix-huit galères, & il en avoit trente-cinq. Il fit à ces rameurs la même promesse qu'aux artisans, savoir qu'après qu'il auroit vaincu les Carthaginois, il leur donneroit la liberté, s'ils servoient les Romains avec zèle & avec affection. Cette conduite à l'égard des prisonniers lui gagna & à la République l'amitié & la confiance des citoyens, & par l'espérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artisans, il leur inspira une grande ardeur pour son service: sans compter ses forces de mer, qu'il augmenta de moitié par sa manière d'agir douce & affable.

Il mit ensuite à quartier Magon & ceux des Carthaginois qui avoient été faits prisonniers avec lui, deux desquels étoient du conseil des Anciens & quinze du Sénat. Il les donna en garde à C. Lælius, lui enjoignant d'en avoir tout le soin possible. Puis s'étant fait ame-

amener tous les ôtages qui étoient au nombre de plus de trois cens, il commença par flatter & carresser les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverroient leurs parens. Il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre par la douleur, & à mander chacun dans leur ville à leurs amis, qu'ils étoient sains & saufs, que rien ne leur manquoit, & que les Romains étoient prêts de les renvoyer chacun dans leur patrie, pourvû que leurs compatriotes voulussent bien prendre leur parti & faire alliance avec eux. Après cela ayant choisi entre les dépouilles celles qui convenoient le plus à son dessein, il en fit des présens à chacun selon son sexe & son âge. Il donna aux petites filles des petits portraits & des bracelets, & aux jeunes garçons des poignards & des épées.

Sur ces entrefaites la femme de Mandonius, frère d'Indibilis Roi des Illegètes, vint se jeter aux pieds de Scipion, pour le conjurer les larmes aux yeux de faire garder les Dames faites prisonnières avec plus d'égards & de bienfaisance que n'avoient fait les Carthaginois. Scipion fut touché de voir à ses genoux cette Dame qui étoit avancée en âge, & qui à son air paroissoit de grande considération, & lui demanda dequoi elle avoit besoin. Comme elle ne répondoit pas, il fit appeler ceux qui avoient été chargés du soin des femmes, lesquels lui dirent que les Carthaginois ne les avoient laissé manquer de rien. Cependant cette Dame embrassant toujours ses genoux, & ne cessant de lui répéter la même chose, Scipion embarrassé & soupçonnant que le rapport qu'on lui avoit fait étoit faux, & qu'apparemment les femmes avoient été négligées, il consola ces Dames & les assûra qu'il nommeroit d'autres personnes pour avoir soin d'elles, & qui leur fourniroient abondamment tous leurs besoins. Vous ne prenez pas bien ma pensée, reprit la Dame après un moment de silence, si vous croiez que nous nous jettons à vos pieds pour si peu de chose. Alors Scipion comprit ce que la Dame vouloit dire, & voyant la jeunesse des filles d'Indibilis & de plusieurs Dames illustres, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Le mot seul de cette Dame suffit pour lui faire concevoir tout ce que ces personnes avoient à souffrir. Il lui fit connoître qu'il étoit entré dans sa pensée, puis lui prenant la main, il la consola elle & toutes les autres, & leur promit qu'il veilleroit autant sur elles qui si elles étoient ses sœurs ou ses enfans, & qu'il les donneroit en garde à des gens de la probité desquels il étoit assuré.

Cela fait il mit entre les mains des Questeurs tout l'argent qui avoit été pris sur les Carthaginois, & qui se montoit à plus de six cens talens, lesquels joints aux quatre cens qu'il avoit apportés de Rome, lui donnoient plus de mille talens pour fournir aux frais de la guerre.

Ce-

Ce fut en cette occasion que quelques jeunes soldats Romains, bien instruits du foible de leur Général, lui amenèrent une fille d'une rare beauté, & le prièrent d'agréer le présent qu'ils lui en faisoient. Scipion frappé des charmes de cette jeune personne : si j'étois simple particulier, leur dit-il, vous ne me pourriez faire un présent plus agréable; mais dans la place où je suis rien n'est moins capable de me tenter, faisant entendre par-là que dans certains momens de loisir les jeunes gens trouvent un agréable amusement avec le sexe; mais qu'en tems d'affaires cet amusement-là même troubloit trop la tranquillité du corps & de l'esprit. Il remercia cependant ces soldats, & aiant fait venir le père de la fille, il la lui remit entre les mains, & l'exhorta de la marier avec tel de ses citoyens qu'il jugeroit à propos. Cette modération & cet éloignement des plaisirs fit beaucoup d'honneur à Scipion.

Toutes choses étant ainsi réglées, il mit à la garde des Tribuns le reste des prisonniers. Ensuite il fit monter à C. Lælius une galère à cinq rangs, lui joignit quelques Carthaginois & les plus distingués d'entre ceux qui avoient été pris, & les envoya à Rome pour y apprendre la nouvelle conquête qu'il venoit de faire: persuadé que comme on n'y espéroit rien du côté de l'Espagne, on n'y auroit pas plutôt appris les avantages qu'il avoit remportés, que l'on reprendroit courage & qu'on penseroit plus sérieusement que jamais à pousser cette guerre. Pour lui il resta quelque tems dans la nouvelle Carthage pour y exercer son armée navale, & montrer aux Tribuns de quelle manière ils devoient exercer celle de terre.

Le premier jour il commanda aux légions de courir en armes l'espace de quatre mille pas; le second de fourbir, de nettoier & d'examiner leurs armes devant leurs tentes, le troisième de se divertir, le quatrième de combattre avec des épées de bois couvertes de cuir, & au bout desquelles il y avoit un bouton, & de lancer les javelots garnis aussi d'un bouton à la pointe; le cinquième de recommencer la course qu'ils avoient faite le premier jour. Il eut surtout grand soin d'avoir des quvriers, afin qu'on ne manquât d'aucunes armes, soit pour les exercices soit pour les batailles. C'est pour cela que quoiqu'il eût commis des gens pour prendre garde à leurs besoins, il ne laissoit pas de les visiter lui-même pendant le jour, & de leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire. A voir les légions s'exercer à la guerre sous les murailles de la ville, les troupes de mer faire essai de leur agilité & de leur force à manier les rames, les artisans dans la ville partie aiguïser, partie travailler en bois ou en fer, tout le monde en un mot s'occuper à fabriquer des armes, il n'y avoit personne qui ne pût appliquer à la nouvelle Carthage le mot de Xénophon, que cette ville étoit une vraie manufacture d'armes.

Quand

Quand il crut ses troupes suffisamment exercées, & la ville à couvert de toute insulte par les gardes qu'il y avoit mises & les fortifications qu'il y avoit faites, il se mit en route avec ses deux armées, & marcha vers Targone, aiant avec lui les ôtages qu'il avoit reçûs.

A l'égard de la cavalerie, les mouvemens qu'il croioit les plus utiles en tous tems & auxquels il falloit qu'elle s'exercât, étoient de tourner le cheval à gauche, puis à droit, ensuite de le faire reculer. Pour les escadrons entiers, il les instruisoit à se mouvoir d'un côté, puis à se remettre, à tourner le dos à l'ennemi en deux tems, à lui faire volteface en trois, à partir promptement des aîles ou du centre un ou deux pelotons ensemble, à revenir à leur poste sans se desunir & sans perdre leurs rangs; à se ranger à l'une & à l'autre aîle, ou lorsqu'on pose le camp, ou lorsqu'il faut tourner par derrière l'armée. Il ne leur apprenoit point à se détourner de côté & d'autre par bandes séparées, parce qu'il croioit ce mouvement inutile & peu différent de celui de l'armée en marche. Il les exerçoit encore à avancer à l'ennemi & à faire retraite de manière, que même en courant on ne quittât pas ses rangs, & que le même intervalle se trouvât toujours entre les escadrons. Car rien n'est plus inutile & plus dangereux que de mettre aux mains une cavalerie qui a rompu ses rangs.

Après avoir ainsi instruit & les soldats & les Officiers, il parcourut les villes pour y examiner, premièrement si le peuple entroit bien dans ce qu'il avoit ordonné, & en second lieu si ceux qui y commandoient étoient capables de donner & de bien faire entendre ses ordres. Car il étoit dans ce sentiment, que rien n'étoit plus nécessaire à l'heureux succès des entreprises que l'habileté des Officiers particuliers.

Après avoir ainsi disposé toutes choses, il fit sortir des villes sa cavalerie, & l'assembla dans un lieu où lui-même lui montrait tous les mouvemens qu'elle devoit faire, & faisoit lui-même tous les exercices des armes. Pour cela il ne se tenoit pas toujours à la tête, comme nos Capitaines font aujourd'hui, s'imaginant que la première place est la seule qui leur convienne. C'est ne pas sçavoir son métier & exposer le service que d'être vû de tout le monde & de ne voir personne. Il ne s'agit pas de faire voir que l'on a de l'autorité sur des soldats, il faut montrer qu'on s'entend à les conduire, & se trouver par conséquent tantôt à la tête, tantôt à la queue, tantôt au centre. C'est ce que faisoit Scipion, voltigeant d'escadrons en escadrons, voyant tout par lui-même, instruisant ceux qui n'étoient pas assez instruits, & corrigeant d'abord ce qui n'avoit pas été bien fait. Mais il étoit rare qu'il eût besoin d'instruire ou de corriger, ou si cela arrivoit c'étoit l'affaire d'un moment, tant ses troupes avoient auparavant été exercées en particulier. Un mot de Demetrius de Phalère fait voir l'excellence

*Tome VI.*

O

de

de cette méthode. Il en est, disoit-il, d'une armée comme d'un édifice. Comme celui-ci est solide, lorsqu'on a soigneusement travaillé en détail sur toutes les parties qui le composent, de même une armée est forte, lorsque chaque compagnie, chaque soldat a été instruit avec soin de tout ce qu'il doit faire.



### C H A P I T R E III.

#### *Plainte des Etoliens contre les Romains,*

**D**Ans la conjoncture présente, disoient-ils, on se conduit à notre égard comme si l'on rangeoit une armée en bataille. Ici l'on place pour l'ordinaire à la tête ce qu'il y a de plus léger & de plus brave dans les troupes, & cette partie de l'armée périt la première, pendant que la phalange & les pesamment armés ont tout l'honneur de la victoire. De même les Etoliens & les peuples du Péloponèse qui soutiennent leur parti, sont les premiers exposés; les Romains, comme la phalange, se réservent pour le secours. Si les Etoliens sont vaincus, les Romains feront retraite & se sauveront sans avoir couru aucun risque. Que si les Etoliens sont vainqueurs, ce qu'à Dieu ne plaise, les Romains ne manqueront pas de les soumettre eux & tous les autres peuples de la Grèce.



### C H A P I T R E IV.

*Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres Dynasties de l'Asie. Richesses surprenantes du palais du Roi des Mèdes à Ecbatane. Expédition d'Antiochus contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes.*

**L**A Médie est le plus puissant Roiaume de l'Asie, soit que l'on considère l'étendue du país, soit qu'on la regarde par le nombre & la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'est elle qui fournit toute l'Asie de ces sortes d'animaux, & ses pâturages sont si bons, que les autres Rois y mettent leurs haras. Elle est environnée tout autour de villes Grécques. C'est une précaution que prit Alexandre pour la mettre à couvert des insultes des Barbares qui en sont proche. Il n'y a qu'Ecbatane qui ne soit pas de ce nombre. Cette ville est bâtie au Nord de la Médie, & commande aux país qui



qui font le long des Palus-Méotides & du Pont-Euxin. Elle étoit dès le commencement la capitale du Roiaume. Les richesses & la magnificence des édifices passent de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres villes. Située dans un pays de montagnes sur le penchant du mont Oros, elle n'est point fermée de murailles, mais on y a fait une citadelle d'une force surprenante, & sous laquelle est le palais du Roi. Je ne sçai si je dois parler en détail de ce qui se voioit dans cette ville, ou m'en taire tout-à-fait. C'est un sujet sur lequel pourroient beaucoup s'étendre ces sortes d'Historiens qui aiment à débiter du merveilleux, à exagérer chaque chose, & à faire des digressions. Mais quand on croit ne devoir parler des choses qui passent l'ordinaire qu'avec beaucoup de retenue, on est fort embarrassé. Je dirai cependant que ce palais a sept stades de tour, & que la grandeur & la beauté des bâtimens particuliers donne une grande idée de la puissance de ceux qui les ont élevés les premiers. Car quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cedre & de cyprès, on n'y avoit rien laissé à nud. Les poutres, les lambris & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles étoient revêtues les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du tems d'Alexandre, Antigone & Séleucus Nicator pillèrent le reste. Cependant lorsqu'Antiochus entra dans ce Royaume, le Temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talens.

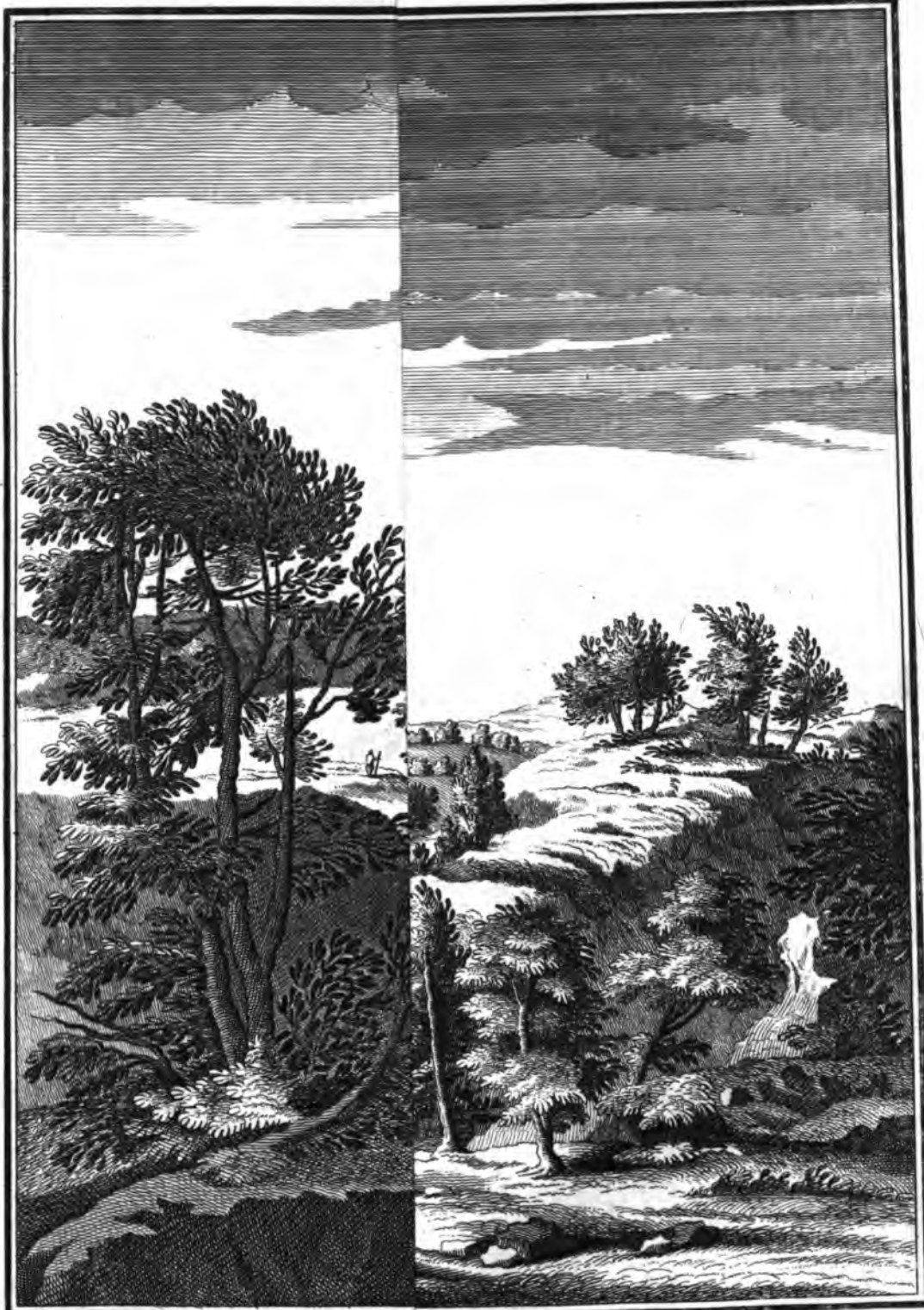
Arfacès s'attendoit bien qu'Antiochus viendrait jusqu'à ce Temple, mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert tel que celui qui est proche, & où surtout l'on ne trouve d'eau nulle part. En effet sur la surface de la terre on n'en voit point du tout; il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux & des puits, mais il faut sçavoir le pays pour les découvrir. Sur cela les habitans du pays débitent une chose qui est vraie, que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux-là mêmes jusqu'à la cinquième génération inclusivement, & que les habitans; animés par cette promesse, n'avoient épargné ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, jusques dans ces deserts; de sorte que même à présent ceux qui se servent de ces eaux ne sçavent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent. Lorsqu'Arfacès vit qu'Antiochus traversoit le désert malgré les difficultés qu'il croioit

devoir l'arrêter, sur le champ il marcha pour combler les puits. Le Roi en fut averti, & fit partir aussitôt Nicomède avec mille chevaux. Mais Arsacès s'étoit déjà retiré, on ne trouva que quelque cavalerie qui bouchoit les ouvertures par lesquelles on descendoit aux ruisseaux, & qui prit la fuite dès qu'elle s'aperçut qu'on venoit à elle.

Nicomède aiant rejoint l'armée, Antiochus après avoir traversé le désert, vint à Hécatompile, ville située au milieu du pays des Parthes, & à qui l'on a donné ce nom; parce qu'elle a des issues pour aller en tous les lieux qui sont alentour. Là il fit faire halte à ses troupes, & aiant fait réflexion que si Arsacès se sentoient en état de le combattre, il ne quitteroit pas son pays & ne chercheroit pas un endroit plus avantageux pour cela que la plaine d'Hécatompile, & qu'en se retirant il donnoit assez à connoître qu'il n'avoit nulle envie de se battre, il prit le parti de passer dans l'Hircanie. Arrivé à Tages, il apprit des habitans que le chemin qu'il avoit à faire pour monter au sommet du mont Labute, d'où l'on décent dans l'Hircanie, étoit extrêmement difficile, & qu'il étoit tout bordé d'une grande multitude de Barbares. Sur ces avis il partagea ses armées à la légère en différentes troupes, il partagea aussi leurs Chefs & marqua quelle route chacun devoit tenir. Il fit la même chose à l'égard des pionniers, qui devoient suivre par tout les armées à la légère, & disposer de telle sorte chaque endroit où ils arriveroient, que les pesamment armés & les bêtes de charge pussent y passer.

Il donna donc l'avantgarde à Diogène. Elle étoit composée d'archers, de frondeurs & de montagnars, qui habiles à lancer des traits & des pierres, sont d'une très-grande utilité dans les détroits, parce que sans garder aucun rang ils se battent d'homme à homme dès que l'occasion se présente, & que tout leur est propre. Il leur joignit deux mille Candiots armés de leurs boucliers, sous la conduite de Polixénide Rhodien. L'arrièregarde que composoient les pesamment armés étoit commandée par Nicomède & Nicolas, le premier de l'Isle de Cos & l'autre d'Etolie.

On n'eut pas fait quelque chemin en avant, que l'on s'aperçut que les endroits, où l'on devoit aller, étoient beaucoup plus difficiles à aborder qu'on ne s'attendoit. La montée avoit trois cens stades de longueur. Il falloit faire une bonne partie de cette route par un chemin creusé par la chute des torrens, & rempli d'arbres & de pierres qui étoient tombées d'elles-mêmes du haut des rochers escarpés qui le bordoient; les Barbares avoient encore rendu ce chemin plus difficile par les abattis d'arbres qu'ils y avoient faits, & par la quantité de pierres qu'ils y avoient jettées: ajoutez qu'ils s'étoient postés le long de cette ravine sur les hauteurs les plus avantageuses & les plus sûres pour défendre le passage: de sorte que s'il eût fallu nécessaire-



*A. défilé du mont la Bute. B. infanterie d'Antiochus combattant en colonie. C. infanterie d'Arsaces. D. infanterie qui s'empare des hauteurs de la vallée.*



fement que toute l'armée d'Antiochus traversât ce chemin, ils avoient tellement pris leurs mesures que ce prince eût été obligé d'abandonner son entreprise. Mais ils n'avoient pas pris garde à tout. Il étoit vrai que la phalange & le bagage ne pouvoient passer que par là, & que les montagnes voisines leur étoient inaccessibles; mais les armées à la légère étoient gens à monter par les rochers mêmes. Aussi Diogène, aiant pris pour monter un autre chemin que la ravine, ne fut pas plutôt tombé sur le premier corps de garde des ennemis, que tout chargea de face. A peine en fut-on venu aux mains, que Diogène saisit l'occasion de gagner le dessus, & en marchant par des routes détournées de se poster plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits & de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jettées de loin avec les frondes. Les premiers chassés & leur poste emporté, les pionniers à mesure que l'on avance nettoient & applanissent les chemins, ce qui étoit bientôt fait, parce qu'on y employoit un grand nombre d'ouvriers. Aussi-tôt les frondeurs, les archers & ceux qui lançoient des javelots courent de côté & d'autre sur le haut, s'assemblent & s'emparent des meilleurs postes, pendant que les pesamment armés montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effraiés se retirent & se ramassent sur le sommet de la montagne, & Antiochus sort enfin du détroit sans coup ferir, avec lenteur cependant & beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au sommet. Les Barbares s'y étant assemblés dans l'espérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchassent, il se donna là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repoussés, parce qu'encore qu'ils combattissent ferrés de front & avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les armées à la légère étoient arrivés par un long circuit pendant la nuit, & qu'ils s'étoient postés derrière eux sur des endroits plus élevés, la fraieur les saisit & ils prirent la fuite. Antiochus ne voulut pas qu'on les poursuivît & fit sonner la retraite, dans le dessein de descendre ferré & en bon ordre dans l'Hircanie. Aiant donc réglé sa marche comme il souhaitoit, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique sans murailles, est cependant considérable tant par le palais du Roi que par l'étendue de son enceinte. Il campa en cet endroit: mais comme la plupart des Barbares après le combat, aussi bien que les peuples du voisinage, s'étoient retirés à Syringe, ville peu éloignée de Tambrace, & qui pour sa force & les autres commodités est comme la capitale de l'Hircanie, il prit le dessein de la réduire en sa puissance. Il fait donc avancer là son armée, il campe tout autour & commence le siège. La plupart de ses approches consistoient en tortues pour mettre à couvert les travailleurs. Car la ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées & profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au

delà une forte muraille. C'étoient là des combats continuels, à peine pouvoit-on suffire de part & d'autre à transporter les morts & les blessés: car on ne combattoit pas seulement sur terre, mais encore dessous dans les mines qu'on y avoit creusées. Cependant à force de monde & de valeur de la part d'Antiochus, les fossés furent bientôt comblés, & la muraille ne tarda pas à crouler sur les mines qu'on avoit faites dessous. Alors les Barbares ne voyant plus de ressource, tuèrent tous les Grecs qui étoient dans la ville, & après avoir pillé tout ce qu'il y avoit de meubles précieux, en sortirent pendant la nuit. Antiochus leur mit en queue Hyperbassis avec les étrangers soudoyés. Ils ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'il jetèrent leurs bagages & revinrent dans la ville: mais les pesamment armés montant par la brèche, ils perdirent toute espérance & se rendirent.



## C H A P I T R E V.

*Claud. Marcellus & Crispinus Consuls tués faute de connoissance de la guerre. Un Chef pour l'ordinaire ne doit pas se trouver aux combats particuliers. Eloge d'Annibal,*

**M.** Claudius Marcellus & T. Quintius Crispinus voulant reconnoître par eux-mêmes le penchant de la montagne qui regardoit le camp des ennemis, après avoir donné ordre à ceux qui étoient dans le camp d'y demeurer, ils prirent avec eux deux bandes de cavalerie, des Vélites & environ trente Licteurs, & s'avancèrent sur les lieux pour les bien examiner. Par hazard quelques Numides accoutumés à tendre des embûches à ceux qui marchent devant pour escarmoucher, & en général à tous ceux qui sortent les premiers du retranchement, s'étoient tapis au pied de la montagne. Ils furent avertis par un homme, qui étoit à la découverte, que quelques troupes étoient montées sur le haut de la montagne. Aussi-tôt ils sortent de leur embuscade, & marchant par des sentiers détournés ils surprennent les consuls, & leur ferment le passage qui conduisoit à leur camp. On en vient aux mains, Marcellus est d'abord jetté sur le carreau avec quelques autres, le reste tout couvert de blessures fut obligé de prendre la fuite par des lieux escarpés, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le fils de Marcellus y fut aussi blessé, il ne se tira de ce danger qu'avec peine, & ce fut une espèce de miracle qu'il en échappât. Les Romains de leur camp voioient ce qui se passoit sur la montagne, mais ils ne purent aller au secours. On y cria, on y fut épouvanté, on brida les chevaux, on prit ses armes, mais pendant ce tems-là l'action se termina.

Mar-

Marcellus parut en cette occasion plus simple & plus imprudent qu'un habile Capitaine, & c'est ce qui lui attira cette disgrâce.

Je ne puis m'empêcher de rapporter souvent de ces sortes de fautes : ~~car~~ entre celles que je vois commettre aux Généraux, celle-ci est une des plus ordinaires. Cependant c'est celle de toutes où paroît le plus l'ignorance d'un Général. Car que peut-on attendre d'un Chef qui ne sçait pas, qu'un homme, qui commande une armée, ne doit pas se mêler dans de petites actions qui ne décident pas des affaires capitales ? A quoi est bon un Général, qui ignore que quand même les conjonctures demanderoient qu'il entreprit quelque action particulière, il faut qu'il périsse beaucoup de ceux qu'il conduit, avant qu'il s'expose lui-même au dernier péril ? S'il y a quelque chose à hasarder, c'est l'affaire d'un aventurier, & non d'un Général. Car dire après avoir manqué son coup qu'on n'y avoit pas pensé, & qu'on n'avoit pas prévu que la chose tourneroit de certaine manière, c'est à mon sens la marque la plus évidente qu'un Général puisse donner de son peu d'expérience & de son incapacité.

Annibal par bien des endroits me paroît un grand Capitaine. Mais en quoi je trouve qu'il a excellé, c'est que pendant tant d'années qu'il a fait la guerre, quoique les conjonctures ne lui aient pas toujours été favorables, il a eu l'adresse d'engager souvent ses ennemis dans des actions particulières, sans que jamais ses ennemis aient pû le tromper lui-même, malgré le grand nombre de combats, & de combats considérables qu'il a donnés : tant étoient grandes les précautions qu'il prenoit pour la sûreté de sa personne. Et l'on ne peut en cela que louer sa prudence. Toute une armée périroit, que tant que le Général subsiste & peut agir, la fortune lui fait naître quantité d'occasions de réparer ses pertes. Mais lui mort, l'armée n'est plus que comme un vaisseau qui a perdu son pilote. Quand elle seroit assez heureuse pour remporter la victoire & abattre ses ennemis, ce bonheur ne lui serviroit de rien, parce que toutes les espérances sont fondées sur les Chefs. Ceci soit dit pour ces Généraux, qui ou par vanité, ou par une légèreté puérile, ou par ignorance, ou par mépris pour leurs ennemis, tombent dans de pareilles fautes. Car il est sûr que les mauvaises suites de la mort d'un Général qui s'est mal à propos exposé, n'arrivent que par quelqu'un de ces défauts.

## CHAPITRE VI

*Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagna les Espagnols au peuple Romain. Edecon, Indibilis & Mardonius Rois dans l'Espagne. Il faut plus d'habileté & de prudence pour bien user de la victoire que pour vaincre. Réflexions de Polybe sur ce sujet. De quelle manière Asdrubal frère d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, sortit d'Espagne. Générosité de Scipion en refusant le Roiaume d'Espagne que lui déferoient les peuples de cette contrée.*

**E**N Espagne Scipion étant en quartier d'hiver à Tarragone, comme nous avons dit plus haut, commença par gagner au peuple Romain l'amitié des Espagnols en leur rendant les otages qu'il en avoit reçus. Edecon, un des Rois du país, lui fut en cette occasion d'un grand secours. Ce Prince, après la prise de Carthage-la-neuve, voyant sa femme & ses enfans au pouvoir de Scipion, & se doutant bien que les Espagnols ne tarderoient pas à se ranger au parti des Romains, forma le dessein d'être un des principaux auteurs de ce changement, porté à cela par l'espérance de recouvrer sa famille, & de se faire un mérite auprès du Consul d'avoir pris de bon gré les intérêts des Romains sans attendre que la nécessité l'y contragnît. Le succès répondit à ses espérances. Dès que les armées eurent été distribuées dans leurs quartiers, il vint à Tarragone accompagné de quelques-uns de ses amis. Il parle à Scipion & lui dit, qu'il rendoit grâces aux Dieux de ce qu'il étoit le premier des Seigneurs du país qui fût venu se rendre à lui, que les autres à la vérité tendoient les mains aux Romains, mais que malgré cela ils envoioient souvent des Ambassadeurs aux Carthaginois & entretenoient des correspondances avec eux; que lui au contraire non seulement venoit lui-même se rendre, mais amenoit encore ses parens & ses amis; que si le Consul vouloit bien le reconnoître pour ami, & pour allié, il en tireroit de grands services, & à présent & dans la suite: qu'à présent les Espagnols ne le verroient pas plutôt entrer dans l'amitié du peuple Romain & obtenir ce qu'il demandoit, qu'ils imiteroient sur le champ son exemple, par le désir qu'ils avoient de recouvrer leurs parens & de se joindre au parti des Romains: & que dans la suite ces mêmes Espagnols gagnés par l'honneur & l'amitié qu'on leur auroit faite, seroient toujours prêts à prendre les armes pour l'aider dans tout ce qui lui restoit à exécuter: qu'il le prioit de lui remettre sa femme & ses enfans, de le compter au nombre de



de ses amis, & en cette qualité de lui permettre de retourner dans son païs, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de montrer combien ses amis & lui avoient à cœur & ses intérêts & ceux des Romains.

Ce discours fini, Scipion qui depuis longtems étoit disposé à ce que lui conseilloit Edecon, & qui rouloit dans son esprit les mêmes pensées, rendit à ce Prince sa femme & ses enfans, lia amitié avec lui, & des conversations familières, se l'attacha par différens endroits, & aiant fait concevoir de grandes espérances à tous les amis qu'il avoit amenés, il les renvoia dans leur païs. Le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, tous les Espagnols d'en déça de l'Ebre, qui auparavant ne vouloient pas de bien aux Romains, se jettèrent dans leur parti d'un consentement unanime, comme Scipion l'avoit projeté. Après le départ d'Edecon, le Consul ne voyant rien à craindre du côté de la mer, congédie son armée navale, il en retint cependant les plus beaux hommes & les plus propres au service pour en augmenter ses troupes de terre, & les distribua dans les compagnies.

Dans ce tems-là Indibilis & Mandonius, deux des plus grands Seigneurs d'Espagne, quoiqu'en apparence très attachés aux Carthaginois, couvoient cependant depuis long-tems le dessein de les abandonner, & n'en cherchoient que l'occasion, aigris de ce qu'Asdrubal, sous prétexte de s'assurer de leur fidélité, leur avoit demandé en ôtage de grosses sommes d'argent, leurs femmes & leurs filles, comme nous l'avons déjà rapporté. L'occasion leur paroissant alors favorable, ils font sortir leurs troupes du camp des Carthaginois, & se retirent de nuit dans ces endroits fortifiés, où leurs ennemis ne pouvoient pas les insulter. Cette défection fut suivie de celle de quantité d'autres Espagnols, qui déjà rebutés de la hauteur & de la fierté des Carthaginois, n'attendoient que ce moment pour faire voir qu'elles étoient leurs dispositions.

Ce n'est pas le seul exemple que nous aions de pareille défection. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, il est beau de conduire une guerre de façon, qu'on remporte une pleine victoire sur ses ennemis; mais il faut encore plus d'habileté & de prudence pour bien user de la victoire. Beaucoup de gens sçavent bien se servir de cet avantage. Les Carthaginois ne sçurent que vaincre. Après avoir défait les armées Romaines & tué les deux Consuls Publius & Caius Scipion, se flattant qu'on ne pouvoit plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée. Que leur en arriva-t-il? Au lieu d'amis & d'alliés ils en firent des ennemis. C'est un malheur qu'ils ne pouvoient éviter, pensant, comme ils faisoient, qu'on gagne les Empires d'une autre façon qu'on ne les garde. Ils devoient sçavoir que la meilleure manière de les garder est de suivre constamment les

maximes qui ont servi à les conquérir. Or il est évident, & on peut le prouver par une infinité d'exemples, que le vrai moien de se rendre maître d'un peuple, c'est de lui faire du bien & de lui en faire espérer davantage. Mais si après l'avoir conquis, on le maltraite & on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris, que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de ceux qu'ils avoient soumis.

Dans des conjonctures si fâcheuses, Asdrubal avoit l'esprit extrêmement agité & inquiet sur les suites funestes dont il étoit menacé. D'un côté la désertion d'Indibilis le chagrinoit, & de l'autre la mauvaise intelligence qui régnoit parmi les principaux Officiers, & la disposition où ils étoient de ne le plus suivre. Il trembloit surtout que Scipion alors ne se présentât. Enfin jugeant que bientôt ce Consul se mettroit en marche, & se voyant abandonné des Espagnols, qui tous à l'envi étoient allés se joindre aux Romains, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de ramasser toutes ses forces & de donner bataille aux ennemis. Sa raison étoit que si le bonheur vouloit qu'il fût vainqueur, il pourroit tranquillement délibérer sur ce qu'il auroit à faire dans la suite ? & que s'il étoit vaincu, il se retireroit dans les Gaules avec ceux qui se feroient sauvés de la mêlée, & qu'emmenant de là une troupe de Barbares il passeroit en Italie pour secourir Annibal son frère & partager ses espérances. Pendant qu'Asdrubal méditoit ce projet, C. Lælius arriva de Rome, & instruisit Scipion des volontés du Sénat. Aussitôt le Consul fit sortir ses troupes de leurs quartiers & rencontra sur sa route les Espagnols, qui venoient à lui avec beaucoup de joie & d'empressement.

Indibilis entre autres, qui lui avoit déjà auparavant envoyé de ses nouvelles, le voyant approcher, sortit du camp & le vint joindre avec ses amis. Dans l'entretien qu'il eut avec Scipion, il lui parla de l'union qu'il avoit eue avec les Carthaginois, des services qu'il leur avoit rendus, de la fidélité qu'il leur avoit gardée, des injustices qu'ils lui avoient faites, des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, & le pria d'être juge entre les Carthaginois & lui: que si c'étoit à tort qu'il se plaignoit d'eux, cela devoit faire conclure à Scipion qu'il ne seroit pas plus fidèle aux Romains; que si au contraire il ne les avoit quittés, que parce qu'il y avoit été comme forcé par la manière outrageante dont ils l'avoient traité, il devoit espérer qu'après avoir embrassé le parti des Romains, il auroit pour eux un attachement inviolable. Il dit encore quantité de choses sur ce sujet; après quoi Scipion prenant la parole répondit qu'il ne doutoit nullement de sa sincérité, qu'il ne vouloit d'autre preuve du mauvais procédé des Carthaginois à l'égard des autres Espagnols, que l'insolence dont ils avoient usé envers la femme & ses filles qu'ils avoient prises en ôtage: au lieu que lui, qui ne les avoit pas à ce titre, mais comme prisonnières & esclaves, les avoit gardées avec autant de soin qu'il

au.

auroit fait lui-même, lui qui étoit leur père. Indibilis témoigna qu'il en étoit persuadé, se prosterna devant lui & lui donna le nom de Roi. Tous ceux qui étoient présens applaudirent à ce mot, mais Scipion le rejetta & se contenta de leur dire qu'ils ne craignissent rien, & qu'ils recevroient de la part des Romains toutes les marques d'amitié qu'ils pourroient souhaiter; & sur le champ il leur mit entre les mains leurs femmes & leurs filles. Le lendemain on fit un Traité, dans lequel on convint qu'ils marcheroient sous les ordres des Officiers Romains, & qu'ils obéiroient à tout ce qui leur seroit commandé de leur part. Ensuite ils retournèrent au camp des Carthaginois, où aiant pris ce qu'ils avoient de troupes, ils revinrent à Scipion, joignirent leurs tentes aux siennes, & marchèrent avec lui contre Asdrubal.

Ce Général des Carthaginois campoit alors dans la campagne de Castulon vers la ville de Betule, assez près des mines d'argent qui sont là. Averti de l'approche des Romains, il s'alla poster dans un endroit, où couvert par ses derrières d'une bonne rivière, il avoit devant lui une plaine, qui enfermée tout autour d'une colline, avoit assez de profondeur pour y être à couvert, & assez d'étendue pour y ranger une armée en bataille. Asdrubal ne bougea de-là, se contentant de mettre sur la colline des corps de garde avancés. D'abord en approchant Scipion ne souhaitoit rien tant que de combattre: mais la situation avantageuse du poste des ennemis l'embarassoit. Il surfit deux jours, après lesquels craignant que Magon & Asdrubal fils de Gescon ne vinssent l'envelopper de tous côtés, il se résolut d'hazarder quelque chose & de tenter un peu l'ennemi. Aiant donc averti son armée de se tenir prête, il retient ses légions dans les retranchemens, il envoie les Velites & quelque infanterie choisie pour insulter les quartiers établis sur la colline. Cet ordre s'exécute avec vigueur. Le Général des Carthaginois attendoit d'abord l'événement sans se mouvoir: mais voyant ses gens pressés, il s'ébranle, & plein de confiance en l'avantage de son poste, il range son armée sur le haut de la colline.

En même tems Scipion lâche tous ses armés à la légère pour soutenir ceux qui avoient commencé l'attaque, puis partage ses troupes en deux corps égaux. Il en donne un à Lælius, avec ordre de gagner par derrière la colline qui étoit à la droite des ennemis, & lui il prend l'autre, fait le tour de la colline & vient fondre sur leur gauche. Ce fut alors qu'Asdrubal fit sortir tout de bon du camp toutes ses troupes, car jusqu'alors il se fioit tant sur son poste, qu'il ne croioit pas que jamais les Romains osassent l'attaquer. Mais il s'y prit trop tard pour ranger son armée. Les Romains profitent de cette faute, tombent sur les pointes avant qu'elles eussent occupé leurs postes, & non seulement montent sans péril sur la colline, mais avançant pendant que les ennemis étoient encore en mouvement pour se ranger,

tombent sur le flanc de ceux qui marchaient, & obligent à tourner le dos tous ceux qui étoient rangés. Quand Asdrubal vit ses troupes plier & prendre la fuite, il suivit le plan qu'il s'étoit fait d'abord. Il ne voulut pas tenir jusqu'à l'extrémité, il prit tout ce qu'il avoit d'argent & d'éléphants, & ralliant les fuyars, il se retira vers le Tage pour de là passer les Pyrénées & descendre chez les Gaulois qui habitent dans ces quartiers-là.

Scipion ne crut pas qu'il fût à propos de le poursuivre, de crainte que les autres Généraux ne vinssent le surprendre, il abandonna seulement le camp des ennemis au pillage. Le Lendemain, tous les prisonniers assemblés au nombre de dix mille fantassins & de plus de deux mille chevaux, il pensa comment il en devoit disposer. Tout ce qu'il y avoit d'Espagnols, qui dans cette occasion avoient pris les armes pour les Carthaginois, vinrent alors se rendre aux Romains, & dans les entretiens qu'ils avoient avec eux, il donnoient à Scipion la qualité de Roi. Edecon avoit été le premier à la lui donner en le saluant, & Indibilis avoit suivi son exemple. Scipion d'abord n'y avoit pas fait d'attention. Mais après la bataille tout le monde le saluant sous ce titre, il y pensa sérieusement. C'est pourquoi aiant fait assembler les Espagnols, il leur dit qu'il vouloit bien passer chez eux pour un homme d'un cœur vraiment roial & être tel en effet : mais qu'il ne vouloit pas que personne l'appellât Roi, & qu'il leur ordonnoit de ne le traiter que de Général.

Qui n'admira ici la grandeur d'ame de ce Consul ? Il est encore fort jeune, & la fortune le favorise tellement, que tous ceux, à la tête desquels il se trouve, se portent d'eux-mêmes à le traiter de Roi ; cependant il ne perd pas de vue ce qu'il est, & rejette loin le titre flatteur dont on veut l'honorer. Mais cette grandeur d'ame surprendra bien davantage, si l'on jette les yeux sur les derniers tems de sa vie. Car après les grands exploits qu'il avoit faits en Espagne, après avoir dompté les Carthaginois, réduit sous la puissance de sa patrie la plus grande & la plus belle partie de l'Afrique, depuis les autels de Philæne jusques aux colonnes d'Hercule ; après avoir conquis l'Asie, vaincu les Rois des Assyriens, assujetti aux Romains la plus grande & la plus considérable partie de l'univers, dans combien d'occasions s'est-il trouvé de se faire Roi ? On peut dire qu'il n'avoit qu'à choisir le pays qui lui plaisoit le plus. Une fortune si rapide & si constante, qui étoit capable d'inspirer un orgueil excessif, je ne dis pas seulement à un homme, mais à une Divinité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne tenta point Scipion. Il étoit si fort au-dessus des autres hommes par sa grandeur d'ame, qu'il n'eut que du mépris pour la Souveraineté, bien cependant au-delà duquel on n'ose rien demander aux Dieux. Il préféra sa patrie & la fidélité qu'il lui devoit à une puissance si éclatante & si heureuse.

Pour

Pour revenir à mon sujet, Scipion aiant séparé les Espagnols du reste des prisonniers, les renvoia tous sans rançon dans leur pais. Il fit présent à Indibilis de trois cens chevaux qu'il lui ordonna de choisir, le reste il le donna à ceux qui n'en avoient point. Il passa ensuite dans le camp des Carthaginois, à cause des avantages de sa situation, & y resta pour y attendre les autres Généraux des Carthaginois & après avoir envoyé quelque monde sur les Pyrénées pour y observer les démarches d'Asdrubal, l'été étant sur sa fin, il se retira à Tarragone, & mit là ses troupes en quartier d'hiver.

## C H A P I T R E VII.

*Expédition de Philippe contre Attalus. Digression sur les signaux.*

Les Etoliens se promettant beaucoup des Romains & du Roi Attalus qui arrivoient à leur secours, jettoient l'épouvante parmi tous les Grecs & leur faisoient la guerre par terre, pendant que P. Sulpitius & Attalus la faisoient par mer. Ce qui fit que les Achéens vinrent prier Philippe de les secourir, parce qu'ils ne craignoient pas seulement les Etoliens, mais encore Machanidas, qui commandoit une armée sur les frontières des Argiens. Les Béotiens menacés par la flotte des ennemis lui demandèrent aussi un Chef & des troupes. Ceux qui implorèrent son secours avec le plus d'instance furent les Eubéens; les Acarnaniens firent les mêmes prières; il vint encore des Ambassadeurs de la part des Epirotes. Le bruit couroit aussi que Scerdilaidas & Pleurat mettoient des troupes en campagne, & que les Thraces qui confinent à la Macédoine, & surtout les Médes, avoient dessein de se jeter dans ce Roiaume, pour peu que Philippe s'en éloignât. De plus les Etoliens s'étoient emparés du pas des Thermopyles, l'avoient fortifié de fossés & d'un retranchement, & y avoient mis une forte garde, se flattant par là de boucher le passage à Philippe, & de l'empêcher de porter du secours à ses alliés d'en-deçà de Pyles.

Des conjonctures si difficiles & si propres à mettre à l'épreuve les forces de l'esprit & du corps des grands Capitaines, piqueront sans doute la curiosité des lecteurs. Car comme on ne connoît jamais mieux la vigueur & la force des animaux que l'on poursuit à la chasse, que lorsqu'ils sont pressés de tous côtés : la même chose arrive à l'égard des Chefs. Philippe nous en va donner un bel exemple. Il congédia ces Ambassades, en leur promettant à toutes qu'il feroit tout son possible pour les contenter : il donna tous ses soins à la guerre, & ne pensa plus qu'à voir en quel endroit & contre qui il falloit d'abord marcher.

Peu après étant informé qu'Attalus étoit passé en Europe, qu'il avoit abordé à l'île de Peparêthe, & qu'il étoit maître de la campagne, il envoya des troupes pour garder la ville. Il fit partir Polyphante avec un nombre suffisant de soldats pour défendre les Phocéens & les terres de la Béotie. Menippe alla par son ordre à Chalcis & dans le reste de l'Eubée avec mille soldats pesamment armés & cinq cents Agrianiens. Lui-même s'avança vers Scotuse, où il avoit donné rendez-vous aux Macédoniens. Aiant appris là qu'Attalus avoit mouillé l'ancre à Nicée, & que les Chefs des Etoliens s'étoient assemblés à Héraclée pour conférer ensemble sur les affaires présentes, il partit de Scotuse dans le dessein de répandre parmi eux la confusion & la terreur. Mais ils étoient partis quand il arriva. Ainsi après avoir fait le dégât dans le pais & pris ce qu'il put de vivres parmi les peuples qui habitent autour du golfe des Eniens, il retourna à Scotuse & y fit camper son armée. Il en repartit quelque tems après suivi seulement de ses armés à la légère & d'une troupe de cavalerie de sa garde, & alla descendre à Démétriade, où il resta pour observer ce que les ennemis tenteroient. Et pour être mieux instruit de tout ce qui se passeroit, il envoya ordre à Peparêthe dans la Phocide & dans l'Eubée de l'avertir de tout par des fanaux allumés sur le Tifée, montagne située dans la Thessalie, & d'où ces peuples peuvent très-commodément informer de ce qui se fait chez eux. Comme cette manière de donner des signaux, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, il est bon que nous nous y arrêtions un peu pour en donner une connoissance plus parfaite.

C'est une chose reconnue de tout le monde, que l'occasion qui a une grande part dans toutes les entreprises, en a une très-grande dans celles qui regardent la guerre. Or de tout ce qui s'est inventé pour la faillir, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, on peut par ce moyen les apprendre à trois ou quatre journées de là, & quelquefois même à une plus grande distance, de sorte qu'on est surpris de recevoir le secours dont on avoit besoin. Autrefois cette manière d'avertir étoit trop simple, & perdoit par-là beaucoup de son utilité. Car pour en faire usage, il falloit être convenu de certains signaux, & comme il y a une infinité de différentes affaires, la plupart ne pouvoient se connoître par des fanaux. Il étoit aisé par exemple d'avertir ceux avec qui l'on étoit convenu, qu'il étoit arrivé une armée à Orée, à Peparêthe ou à Chalcis; mais des événemens qui arrivent sans qu'on s'y attende, & qui demandent qu'on tienne conseil sur le champ & qu'on y apporte du remède, comme une révolte, une trahison, un meurtre ou autre chose semblable, ces sortes, d'événemens, dis-je, ne pou-

pouvoient s'annoncer par le moien des fanaux. Car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événemens qu'il n'est pas possible de prévoir.

Enée, cet Auteur dont nous avons un Ouvrage sur l'art de conduire les armées, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient; mais il s'en faut beaucoup qu'il ne l'ait fait avec tout le succès qu'on auroit souhaité. On en va juger. Ceux, dit-il, qui veulent s'informer mutuellement par des fanaux de ce qui se passe, n'ont qu'à prendre des vases de terre également larges, profonds & percés en quelques endroits; ce sera assez qu'ils aient trois coudées de hauteur & une de profondeur: qu'ils prennent ensuite des morceaux de liège un peu plus petits que l'ouverture des vaisseaux, qu'ils fichent au milieu de ce liège un bâton distingué de trois doigts en trois doigts par quelque enveloppe fort apparente, & qu'ils écrivent sur chacune de ces enveloppes les choses qui arrivent le plus ordinairement pendant une guerre. Sur l'une par exemple, *Il est entré de la cavalerie dans le pais*; sur l'autre, *Il est arrivé de l'infanterie pesamment armée*; sur une troisième, *De l'infanterie légère*; sur la suivante, *De l'infanterie & de la cavalerie*. Sur une autre encore, *Des vaisseaux*; ensuite, *Des vivres*, & de même sur toutes les autres enveloppes, tous les autres événemens qu'ils prévoieront par bonnes raisons devoir arriver, eu égard à la guerre qu'on aura à soutenir: que de part & d'autre on attache à ces vaisseaux des petits tuiaux d'une exacte égalité, en sorte qu'il ne s'écoule ni plus ni moins d'eau des uns que des autres; qu'on remplisse les vases d'eau, qu'on pose dessus les morceaux de liège avec leurs bâtons, & qu'ensuite on ouvre les tuiaux. C'est fait, il est clair que les vases étant égaux, le liège descendra & les bâtons s'enfonceront dans les vases à proportion que ceux-ci se videront: qu'après avoir fait cet essai avec une égale promptitude & de concert, on porte les vaisseaux aux endroits où l'on doit donner & observer les signaux & qu'on y mette le liège, & à mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, qu'on leve un fanal & qu'on le tienne élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre; qu'alors on baisse le fanal & qu'on ouvre les tuiaux: quand l'enveloppe, où la chose dont on veut avertir est écrite, sera descendue au niveau des vases, qu'on leve le flambeau, & que de l'autre côté sur le champ on bouche les tuiaux & qu'on regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau; alors si tout a été exécuté de part & d'autre avec la même promptitude, de part & d'autre on lira la même chose.

Mais cette méthode, quoiqu'un peu différente de celle qui employoit, avec les fanaux, des signes dont on étoit convenu, ne paroît pas

pas encore suffisante. Car on ne peut pas prévoir toutes les choses qui peuvent arriver, & quand on pourroit les prévoir, il seroit impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs quand il arrivera quelque chose à laquelle on ne s'attendoit pas, comment en avertir selon cette méthode? Ajoutons que ce qui est écrit sur le bâton n'est point du tout précis & déterminé. On n'y voit pas combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie, ni en quel endroit du pays sont ces troupes, ni combien de vaisseaux ou combien de vivres sont arrivés. Car pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il auroit fallu les prévoir avant qu'elles arrivassent, & cela n'est pas possible. Cependant ces particularités c'est ce qu'il importe le plus de savoir. Car le moien d'envoyer du secours, si l'on ne sait ni combien on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? Comment avoir confiance en ses forces ou s'en défier, en un mot comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des alliés?

La dernière méthode a pour auteur Cleoxène, d'autres l'attribuent à Démoclite, mais nous l'avons perfectionnée. Elle fixe tout, & par son moien on peut avertir de tout ce qui se passe. Elle demande seulement beaucoup de vigilance & d'attention. La voici. Que l'on prenne toutes les lettres de l'alphabet & qu'on en fasse cinq parties, cinq lettres dans chacune. Il y en aura une qui n'aura que quatre lettres, mais cela est sans conséquence. Que ceux qui seront désignés pour donner & recevoir les signaux écrivent sur cinq tablettes ces cinq parties des lettres, & conviennent ensuite entre eux que celui qui devra donner le signal, levera d'abord deux fanaux à la fois, & qu'il les tiendra levés jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux, afin que de part & d'autre on soit averti que l'on est prêt. Que les fanaux baissés, celui qui donnera le signal élèvera des fanaux par sa gauche pour faire connoître quelle tablette il doit regarder; en sorte que si c'est la première il n'en élève qu'un, si c'est la seconde il en élève deux, & ainsi du reste, & qu'il fera de même par sa droite pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une tablette il faudra qu'il observe & qu'il écrive. Après ces conventions chacun s'étant mis à son poste, il faudra que celui qui donne le signal ait une alidade garnie de deux tuiiaux, afin que celui qui le donne connoisse par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. Qu'on plante droites les tablettes proche de l'alidade, & qu'à droit & à gauche on élève un solide de dix pieds de largeur & environ de la hauteur d'un homme, afin que les fanaux élevés auprès fassent une lumière sûre, & qu'en les baissant on les puisse cacher. Tout cela disposé de part & d'autre, supposé par exemple qu'on veuille annoncer, qu'*environ cent hommes se sont retirés chez les ennemis*, on choisira d'abord les



les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il sera possible, comme, *Krétois cent nous ont quittés*, ce qui exprime la même chose avec moitié moins de lettres. On écrira donc cela sur une petite tablette, & ensuite on l'annoncera de cette manière. La première lettre est un K. qui est dans la seconde partie & sur la seconde tablette: on élèvera donc à gauche deux fanaux pour marquer à celui qui reçoit le signal que c'est la seconde tablette qu'il doit examiner, & à droite cinq qui lui feront connoître que c'est un K, la cinquième lettre de la seconde partie qu'il doit écrire sur une petite tablette. Ensuite quatre à gauche pour marquer l'R. qui est dans la quatrième partie, puis deux à droite pour l'avertir que cette lettre est la seconde de la quatrième partie & qu'il doit écrire, & ainsi de la même façon pour les lettres suivantes. Par cette méthode il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe & déterminée. Si l'on y emploie plusieurs fanaux, c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois: mais d'un autre côté, si l'on y apporte les précautions nécessaires, on en sera satisfait. L'une & l'autre méthode ont cela de commun, qu'il faut s'y être exercé avant que de s'en servir, afin que l'occasion se présentant, on soit en état, sans faire de faute, de se donner réciproquement des nouvelles de ce qu'il importe de sçavoir.

Au reste on sçait que les choses, qui se proposent pour la première fois, sont fort différentes d'elles-mêmes, lorsqu'on y est accoutumé. Ce qui paroissoit d'abord non seulement difficile, mais même impossible, devient par le tems & par l'habitude le plus aisé du monde à pratiquer. Mille exemples font foi de ce que j'avance, mais le plus convainquant de tous est la lecture. Supposons un homme qui n'ait jamais sçu lire, quoiqu'il ait d'ailleurs beaucoup d'esprit; qu'on ordonne devant lui à un enfant, qui a l'usage de la lecture, de lire quelque chose; certainement cet homme ne pourra pas se persuader qu'il faut pour lire que l'on arrête ses yeux, premièrement sur la forme des lettres, secondement sur leur puissance, troisièmement sur la liaison que les unes ont avec les autres, toutes choses qui chacune demandent un certain tems. C'est pourquoi quand il verra cet enfant lire sans s'arrêter & tout d'une haleine six ou sept lignes de suite, il aura toutes les peines du monde à ne pas croire que cet enfant a lû, avant que de venir, ce qu'on lui fait lire. Mais si la lecture est accompagnée de gestes, si les distinctions & les esprits doux ou rudes y sont marqués, jamais on ne le persuadera que l'enfant ne s'est pas préparé. Cela nous apprend que les difficultés qui se présentent d'abord ne doivent pas nous détourner de ce qui est utile. Par l'habitude il n'y a rien de beau ni d'honnête où l'homme ne puisse atteindre, il faut l'acquérir, mais surtout lorsqu'il s'agit de choses d'où dépend notre conservation & notre salut. J'ai fait ici cette réflexion à l'occasion de ce que

Tome VI.

Q

J'ai

J'ai dit plus haut, que les sciences dans notre siècle avoient été portées à un si haut degré de perfection, qu'il n'y en avoit presque point dont on ne pût instruire avec règle & avec méthode; ce qui fait une des plus utiles parties d'une Histoire bien composée.



## C H A P I T R E VIII.

*Comment les Aspasiens Numides passent par terre dans l'Hircanie.*

**L**Es Aspasiens Numides habitent entre l'Oxus & le Tanais, deux fleuves, dont le premier se décharge dans la mer d'Hircanie, & l'autre dans les palus Méotides, tous deux assez grands pour être navigables. Il est étonnant que les Numides traversent l'Oxus, & entrent par terre dans l'Hircanie avec des chevaux. Cela se peut faire, dit-on, de deux manières, dont l'une est vraisemblable, l'autre tient du prodige, quoiqu'absolument elle ne soit pas impossible. Celle-ci est fondée sur ce que l'Oxus prend sa source au mont Caucafé. Grossi ensuite par les eaux qu'il reçoit dans la Bactriane, il roule impétueusement ses flots bourbeux dans la plaine. De là il passe dans un désert par dessus des rochers escarpés, dont la hauteur jointe avec l'abondance des eaux fait que ces eaux se précipitent en bas avec tant de force, qu'elles tombent à plus d'un stade du rocher. On dit que c'est le long de ce rocher, & pour ainsi parler, sous le fleuve même que les Aspasiens passent à cheval pour entrer par terre dans l'Hircanie. L'autre manière à plus de vraisemblance. Car on assure qu'à l'endroit où tombe le fleuve sont de grandes pierres plates qu'il fend & creuse par la violence de sa chute, qu'il parcourt un peu de chemin sous terre, qu'ensuite il reparoît, & que les Barbares, fort instruits de la route du fleuve, entrent par cet endroit, où il ne paroît point, dans l'Hircanie avec leurs chevaux.



## C H A P I T R E IX.

*Victoire d'Antiochus sur Euthydème, qui s'étoit révolté.*

**A**ntiochus averti qu'Euthydème étoit campé proche de Tigurie, & que dix mille chevaux sur le bord de l'Arse en défendoient le passage, prit le parti de faire lever le siège, de passer le fleuve & de marcher

cher droit aux ennemis. Après avoir fait deux jours de marche assez modérée, au troisième aiant après le souper donné ordre à la phalange de lever le camp dès le point du jour, il prend sa cavalerie, ses armés à la légère & mille rondachers, & marche la nuit en diligence pour arriver à la rivière, sur l'avis qu'il avoit eu que la cavalerie ennemie qui en gardoit le bord pendant le jour, se retiroit la nuit dans une ville qui en étoit éloignée au moins de vingt stades. N'ayant à traverser qu'un pais plat & fort commode pour la cavalerie, quand le jour commença à paroître, il avoit déjà fait passer l'Arse à la plus grande partie de ses troupes. La cavalerie Bactrienne informée de la chose par ses espions, court au fleuve & fond sur les ennemis qu'elle rencontre sur sa route. Antiochus se voyant dans la nécessité d'essuyer le premier choc de cette cavalerie, encourage les deux mille chevaux qui avoient coutume de combattre autour de lui, ordonne aux autres de se ranger par enseignes & par escadrons, & de prendre chacun le poste où ils avoient accoutumé de se mettre, & allant au-devant des Bactriens avec ses deux mille chevaux, il en vient aux mains avec les premiers qui se présentent. Il se distingua plus qu'aucun des siens pendant ce combat. De part & d'autre on perdit beaucoup de monde, mais la première troupe des Bactriens fut rompue. La seconde & la troisième étant venus à la charge, le Roi fut pressé, & le desordre commençoit à se mettre dans ses troupes. Mais lorsque Panetole marchoit à son secours avec le reste de la cavalerie, dont la plupart étoit déjà en ordre de bataille, il le tira lui & ses gens du danger où ils étoient, & contraignit ceux des Bactriens qui combattoient tumultuairement & sans ordre, de prendre la fuite. Ils ne s'arrêtèrent, Panetole les poursuivant toujours, que lorsqu'ils eurent joint Euthydème, & qu'après avoir perdu beaucoup de leurs gens. La cavalerie du Roi aiant fait un grand carnage des ennemis & pris un grand nombre de prisonniers, fit retraite & campa ce jour-là même sur le bord du fleuve. Antiochus dans ce combat eut un cheval tué sous lui. Il fut lui-même blessé à la bouche, & perdit quelques-unes de ses dents. De toutes les actions où il s'est trouvé, aucune ne lui a fait une plus grande réputation de valeur que celle-ci. Pour Euthydème, il fut si effrayé de cette bataille, qu'il s'enfuit à Zariaspe, ville de la Bactriane, avec toute son armée.



# HISTOIRE

DE

POLYBE.



LIVRE ONZIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

*Victoire des Romains sur Asdrubal, frère d'Annibal. Ce grand homme meurt glorieusement dans le combat. Sage réflexion de l'Historien sur cet événement. Butin que font les Romains après la bataille.*



SDRUBAL ne trouvant rien dans tout cela qui le contentât, & voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, puisque les ennemis rangés en bataille s'avançoient déjà vers lui, fut obligé de mettre en bataille ses Espagnols & ce qu'il avoit de Gaulois. Il mit à leur tête ses dix éléphants, augmenta la hauteur de ses lignes, renferma toute son armée dans un petit terrain, se mit lui-même au centre derrière les éléphants, & attaqua la gauche des Romains, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion. M. Livius s'avança fièrement & se battit avec vigueur. Claudius qui commandoit la droite ne pouvoit ni approcher ni déborder les enne-

ennemis, à cause de la difficulté des chemins, difficulté qui avoit porté Asdrubal à commencer le combat par l'attaque de la gauche. Dans la peine que lui faisoit cette inaction, il prend conseil du train où il voioit l'affaire, se met a la tête de ses troupes, tourne par derrière le champ de bataille, passe au-delà de la gauche de l'armée Romaine, & charge en flanc ceux des Carthaginois qui combattoient de dessus les éléphants. Jusques-là le combat avoit été fort douteux. On combattoit de part & d'autre avec beaucoup de courage, parce qu'il ne restoit plus de ressource au parti qui auroit été vaincu. Le service des éléphants étoit pour l'un comme pour l'autre. Car resserrés aux milieu des deux armées & percés de traits, ils troubloient également les rangs des Romains & ceux des Espagnols. Mais quand Claudius fut tombé sur les ennemis par leurs derrières, il se fit un grand changement. Les Espagnols furent alors chargés de front & en queue, & taillés en pièces pour la plûpart. Six éléphants furent tués avec ceux qui les conduisoient, & les quatre autres, qui avoient rompu les rangs, furent pris ensuite seuls & sans les Indiens leurs conducteurs. Asdrubal lui-même, qui s'étoit déjà signalé dans plusieurs occasions, se signala encore dans celle-ci, & y perdit la vie glorieusement. Arrêtons-nous un moment à considérer ce grand homme, c'est une justice que nous lui devons.

Nous avons remarqué plus haut qu'il étoit frère d'Annibal; & que celui-ci partant pour l'Italie lui avoit laissé le soin des affaires d'Espagne. Nous avons vû aussi combien de combats il eut à soutenir contre les Romains, dans combien d'embarras l'ont jetté les Chefs qu'on envoioit de tems en tems de Carthage en Espagne, combien is s'est toujours montré digne fils de Barcas, & avec quelle force d'esprit il a toujours soutenu ses malheurs & ses défaites. Nous ne parlerons ici que des divers combats, où il s'est trouvé, & c'est à cet égard qu'il est digne surtout qu'on le considère & qu'on s'étudie à l'imiter.

La plûpart des Généraux & des Rois, lorsqu'il s'agit de donner une bataille générale, n'aiment à se présenter que la gloire & l'utilité qu'ils tireront de la victoire; ils ne pensent qu'à la manière dont ils en useront chacun, en cas que les choses réussissent selon leurs souhaits: jamais ils ne se mettent devant les yeux les suites malheureuses d'une défaite, jamais ils ne s'occupent de la conduite qu'ils devront garder dans les revers de fortune; & cela parce que l'un se présente de soi-même à l'esprit, & que l'autre demande beaucoup de prévoyance. Cependant cette négligence à faire des réflexions sur les malheurs qui peuvent arriver, a souvent été cause que des Chefs, malgré le courage & la valeur des soldats, ont été honteusement vaincus, ont perdu la gloire qu'ils avoient acquise par d'autres exploits, & ont

passé le reste de leurs jours dans la honte & dans l'ignominie. Il est aisé de se convaincre qu'il y a un grand nombre de Généraux qui sont tombés dans cette faute, & que c'est au soin de l'éviter que l'on reconnoît surtout combien un homme est différent d'un autre. Le tems passé nous en fournit une infinité d'exemples.

Asdrubal a tenu tout une autre conduite. Tant qu'il a pû sur de bonnes raisons espérer faire quelque chose qui fût digne de ses premiers exploits, il n'a songé à rien plus dans les combats qu'à se conserver lui-même. Mais depuis que la fortune lui eut ôté toute espérance pour l'avenir, & qu'elle l'eut comme renfermé dans le dernier moment, sans rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la victoire, soit dans la disposition de son armée, soit dans le combat même, il ne laissa pas que de prévoir comment, en cas qu'il fût défait, il céderoit à la nécessité présente, sans rien souffrir qui pût deshonorer ses premiers actions. Bel exemple pour ceux qui sont chargés de la conduite d'une guerre. Ils doivent apprendre de là deux choses: la première à ne pas tromper, en s'exposant témérairement, les espérances de ceux qui ont mis en eux leur confiance; & la seconde à ne point joindre l'infamie aux malheurs par un grand amour pour la vie.

Les Romains après cette victoire pillèrent le camp des ennemis. Quantité de Gaulois y étoient couchés sur de la paille & y dormoient d'ivresse, ils les égorgèrent comme des victimes. Ils assemblèrent aussi tous les prisonniers, & il en revint au trésor public plus de trois cens talens. On compte qu'il resta sur le champ de bataille au mois dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, & deux millé seulement de la part des Romains. Quelques-uns des principaux Catthaginois furent faits prisonniers, tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Cette nouvelle venuë à Rome, on souhaitoit tant qu'elle fût vraie; que d'abord on ne pouvoit la croire. Mais quand plusieurs courriers eurent appris non seulement la victoire, mais encore le détail de l'action, toute la ville fut transportée de joie, chacun s'empressa à orner les lieux sacrés, les Temples furent remplis de gateaux & de victimes pour les sacrifices. En un mot on reprit tant de confiance, que l'on crut qu'Annibal, qu'on redoutoit si fort auparavant, n'étoit déjà plus en Italie.

C H A:

## CHAPITRE II.

*Harangue faite aux Etoliens sur leur guerre avec Philippe.*

**I**L me semble, Etoliens, que Ptolémée & les villes de Rhode, de Byfance, de Chio & de Mitylène, ont assez fait voir combien ils avoient à cœur de n'être plus en guerre avec vous. Ce n'est ni pour la première ni pour la seconde fois que nous venons vous parler de cette paix. Depuis que vous avez entrepris la guerre, nous n'avons laissé échapper aucune occasion de vous remontrer combien il étoit important de la finir : portés à cela tant par la ruine prochaine dont vous êtes menacés, vous & les Macédoniens, que par les maux que nous prévoyions devoir tomber sur votre patrie & sur toute la Grèce. Quand on a mis le feu à quelque matière combustible, on n'est plus maître d'en arrêter les funestes effets, l'embrasement s'étend selon que le vent pousse & que la matière jette de flammes, souvent même celui qui l'a causé est le premier à en éprouver la violence. Il en est de même de la guerre. Une fois allumée, elle commence par consumer ceux qui en sont les auteurs, de là elle se répand & réduit en cendres tout ce qu'elle rencontre, portée de proche en proche & prenant toujours de nouvelles forces par la sottise des peuples. Figurez-vous donc, Etoliens; que tous les Insulaires & tout ce qu'il y a de Grecs dans l'Asie sont ici présents, & vous conjurent de finir la guerre; le mal a passé jusqu'à eux, revenez à vous mêmes, & suivez avec docilité les conseils que l'on vous donne.

En effet si la guerre que vous faites ne vous étoit que préjudiciable, comme la plupart des guerres ont coutume de l'être, & que d'ailleurs elle vous fût glorieuse ou par le motif qui vous a poussés à l'entreprendre, ou par l'honneur qui devoit vous en revenir, on pourroit peut-être vous la pardonner en faveur d'une si louable disposition; mais si c'est la plus honteuse de toutes les guerres, si elle ne peut que vous couvrir de confusion, si elle n'est capable que de vous attirer le blâme & la censure de tous les hommes, ne mérite-t-elle pas que vous y fassiez de sérieuses réflexions? Je vous dirai franchement ce que j'en pense, & si vous êtes sages, vous ne me sçauvez pas mauvais gré de cette liberté. Un reproche fait à propos, & qui vous tire d'un péril évident vous est infiniment plus avantageux, qu'un discours flatteur, qui seroit suivi de votre ruine entière & de celle de tout le reste des Grecs. Souffrez donc que je vous mette devant les yeux l'erreur où vous êtes.

Vous

Vous dites que vous ne prenez les armes contre Philippe que pour empêcher que les Grecs ne tombent sous sa domination, mais cette entreprise ne tend qu'à perdre la Grèce & à la réduire en servitude. Les conditions du Traité que vous avez fait avec les Romains ne permettent pas d'en douter, conditions qui n'étoient d'abord qu'écrites, mais dont on voit aujourd'hui l'exécution. Dès le tems même qu'elles n'étoient qu'écrites, elles vous couvroient déjà de honte, aujourd'hui qu'elles s'accomplissent, elles mettent dans le plus grand jour votre infamie. D'ailleurs Philippe n'est ici qu'un vain nom & un pur prétexte. Car dans cette guerre il ne court aucun risque. Vos conventions ne portent préjudice qu'à ses alliés, aux peuples de la plûpart du Péloponèse, de la Béotie, de l'Eubée, de la Phocide, aux Locriens, aux Thessaliens & aux Epirotes, puisqu'elles portent *que les hommes & les bagages pris appartiendront aux Romains, & que les villes & les terres seront pour vous.* Après la prise d'une ville, vous ne pourriez souffrir qu'on outrageât des citoyens libres, vous auriez horreur de brûler des places que vous auriez conquises, une telle cruauté ne vous paroîtroit digne que des Barbares: & cependant vous faites un Traité qui abandonne aux Barbares toute la Grèce, & la livre en proie aux outrages les plus honteux. D'abord on ne soupçonnoit pas qu'il dût avoir des suites si funestes, mais ce qui vient d'arriver aux Orites & aux infortunés Eginètes met la chose en évidence. La fortune semble avoir pris plaisir à exposer en plein théâtre votre imprudence. Tel a été le commencement de votre guerre, tel jusqu'à présent en a été l'événement. Que devons-nous attendre de sa fin, si tout vous réussit selon vos souhaits, sinon qu'elle sera l'époque malheureuse des maux extrêmes dont toute la Grèce sera accablée? Car quand les Romains auront une fois mis fin à leur guerre d'Italie, ce qui ne peut pas tarder longtems, Annibal étant déjà resserré dans un coin de la Brettie, il est hors de doute qu'ils ne manqueront pas de venir avec toutes leurs forces se jeter sur la Grèce, en apparence pour vous apporter du secours, mais au fond pour en grossir le nombre de leurs conquêtes. Si, après s'en être rendus les maîtres, ils nous traitent favorablement, ils remporteront tout l'honneur & toute la reconnaissance du bienfait: que si au contraire ils usent contre nous du droit de la guerre à la rigueur, ils s'enrichiront des dépouilles de ceux qu'ils auront tués, & réduiront les autres à leur obéissance. Vous prendrez alors les Dieux à temoins, & ni Dieu ne voudra ni homme ne pourra vous secourir.

Voilà, Etoliens, ce que vous deviez prévoir dès le commencement, rien n'étoit plus digne de vous; mais puisqu'il y a plusieurs choses dans l'avenir, où il n'est pas possible à l'homme de pénétrer; au moins aujourd'hui que vous voyez les maux que vous causez, prenez de plus sages mesures pour éviter ceux qui suivront. Pour nous, nous  
n'a-



n'avons rien oublié de ce que des vrais amis devoient dire ou faire sur les conjonctures présentes, & nous vous avons dit librement ce que nous pensions de l'avenir. Il ne nous reste plus qu'à vous exhorter & à vous prier de ne pas vous envier & à vous-mêmes & à toute la Grèce la liberté & la vie.

Comme on se fut apperçu que cet Ambassadeur avoit fait quelque impression sur l'esprit de plusieurs, on fit entrer ceux de Philippe, qui sans grand discours se contentèrent de dire qu'ils n'avoient reçu que deux ordres de leur Maître, le premier d'accepter tout d'un coup la paix de la part des Etoliens en cas qu'ils la proposassent; ou, s'ils refusoient de la faire, de se retirer après avoir pris à témoins les Dieux & les Ambassadeurs de la Grèce là présent; que ce n'étoit pas à Philippe, mais aux Etoliens qu'il faudroit imputer les malheurs que cette guerre attireroit à toute la Grèce.



## C H A P I T R E III.

*Sentimens de Philopœmen sur la façon des armes.  
Bataille de Mantinée.*

C'Etoit une maxime de Philopœmen, que l'éclat & le brillant des armes contribuoit beaucoup à épouvanter les ennemis, & que l'on tiroit des armes d'autant plus de service qu'elles étoient mieux travaillées; qu'il seroit surtout avantageux que l'on transportât aux armes le soin qu'on avoit d'être bien vêtu, & qu'au contraire l'on fit aussi peu de cas de la propreté des habits qu'on en avoit fait jusqu'alors de la propreté des armes; que par-là on épargneroit de grands frais aux particuliers, & qu'on seroit plus en état de fournir aux besoins de l'Etat. Il vouloit qu'un homme prêt à marcher pour quelque expédition ou à suivre l'armée, prît garde que ses bottines serrassent bien ses jambes & fussent plus brillantes que le reste de sa chaussure, & que quand il prend le bouclier, la cuirasse & le casque, il fît attention que ces armes fussent plus propres & plus riches que son manteau & sa tunique, parce qu'en voyant une armée où les choses qui servent à la pompe & à l'ostentation sont plus recherchées que celles qui sont d'usage, on pouvoit juger sûrement qu'à la première bataille qui se donnera elle seroit défaite. Pour tout dire en un mot, il souhaitoit que l'on fût persuadé, que l'affectation de propreté en fait d'habits n'est digne que d'une femme, & d'une femme encore qui n'est pas fort sage, au lieu que le travail & la beauté des armes marque dans un bon citoyen le zèle & la

Tome VI.

R

pas-

passion qu'il a de s'employer avec gloire à son propre bien & à celui de sa patrie.

Il n'y avoit personne de ses auditeurs qui n'applaudît à ce discours & qui n'en admirât la sagesse, de sorte que l'on n'étoit pas plutôt sorti du Conseil, que l'on montrait au doigt ceux que l'on voyoit vêtus proprement, & qu'on en chassoit quelques-uns de la place publique. Mais c'étoit surtout dans les expéditions & quand on se mettoit en campagne que l'on s'étudioit à observer ces judicieuses maximes. Tant une exhortation, faite à propos par un homme respectable, a de force, non seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien, surtout quand sa vie répond à ses paroles, car alors on ne peut presque pas ne point se rendre à ses conseils. C'étoit là le caractère de Philopœmen, simple dans ses habits, frugal dans ses repas, nul soin de ce qui regardoit son corps, dans les conservations parlant peu & de manière à ne pouvoir être repris. Il se fit une étude particulière toute sa vie de ne parler que vrai. Aussi ses moindres paroles étoient toujours écoutées avec respect, & on n'hésitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devoit faire. Peu de mots joints à l'autorité qu'il s'étoit acquise & à la solidité de ses conseils, suffisoient pour refuter les longs discours que faisoient souvent ceux qui lui étoient opposés dans le gouvernement, quelque vraisemblables qu'ils fussent.

L'assemblée congédiée, tous retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avoient entendu dire à Philopœmen, & persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il partit aussi-tôt lui-même pour visiter les villes & donner ordre à tout. Il assembla le peuple, lui marqua ce qu'il étoit à propos qu'il fit, & leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il assembla une armée à Mantinée, pour y défendre contre Machanidas la liberté de tout le Péloponèse.

Ce Tyran de Sparte, plein de confiance en ses forces, ne fut non plus ému de ce soulèvement des Achéens que s'il l'eût souhaité. Dès qu'il eut appris qu'ils étoient à Mantinée, il fit à Tégée un discours aux Lacédémoniens tel que la conjoncture présente le demandoit, & le lendemain à la pointe du jour il se mit en marche à la pointe droite de la phalange, les étrangers soudoyés de l'un & de l'autre côté sur la même ligne, & ensuite des chariots chargés de catapultes & de traits. En même tems Philopœmen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Les Illyriens, les cuirassiers, les étrangers & les armés à la légère sortirent par la porte qui conduit au Temple de Neptune; la phalange par une autre qui regarde l'Occident, & la cavalerie de la ville

ville par une troisième qui en est proche. Les armées à la légère s'emparèrent d'une colline assez grande qui est devant la ville, & qui commande le chemin appelé Xenis & le Temple de Neptune. Il leur joignit les cuirassiers du côté du Midi, & auprès d'eux les Illyriens. Derrière ces troupes la phalange sur une ligne droite, & distinguée par cohortes avec les intervalles, étoit postée le long du fossé qui va au Temple de Neptune à travers la plaine de Mantinée, & qui joint les montagnes qui la séparent du pays des Elisphasiens. La pointe droite étoit composée de la cavalerie des Achéens qu'Aristenète commandoit, & la gauche de tout ce qu'il y avoit d'étrangers qui étoient disposés en plusieurs rangs sans intervalle. Ce fut à la tête de ceux-ci que se mit Philopœmen.

L'heure du combat étant proche & les ennemis en présence, ce Général voltigeant dans les intervalles de la phalange, encouragea ses gens en peu de paroles, mais très-fortes. La plupart même ne furent pas entendues. Car ses soldats l'aimoient tant & avoient tant de confiance en lui, qu'ils se portoit eux-mêmes à combattre avec un empressement & une ardeur incroyable, Eux-mêmes avec une espèce de transport animoient leur Général & le pressoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre étoit que le tems étoit venu où leurs ennemis alloient être réduits à une honteuse servitude, & eux remis dans une liberté glorieuse & à jamais mémorable.

Machanidas faisoit d'abord soupçonner qu'il attaqueroit l'aîle droite avec sa phalange disposée en long. Mais quand il fut plus proche, dans une distance cependant convenable à son dessein, il tourne court à droite, & étendant son armée il donne à sa droite un front égal à la gauche des Achéens, & poste devant elles les catapultes à quelque distance les unes des autres. Philopœmen vit bien que son but n'étoit autre que de lancer des pierres sur les cohortes de la phalange, & d'y jeter le désordre. C'est pourquoi il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par les Tarentins vers le Temple de Neptune, pays plat & comme fait exprès pour la cavalerie. Sur ce début, Machanidas fut obligé de faire la même chose & de mettre aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armées à la légère étant venus peu après pour soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on se battoit d'homme à homme, le combat fut fort longtemps douteux. On ne pouvoit pas même parmi le reste des troupes distinguer de quel côté voloit la poussière, parce que les combattans couroient de part & d'autre, & avoient quitté les postes qu'ils tenoient au commencement. Cependant les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage, leur nombre & la dextérité qu'une grande habitude leur avoit acquise, l'emporta.

R 2

Cela

Cela ne devoit pas manquer alors, & il est rare que cela manque. Car autant que les soldats Républicains sont dans les combats supérieurs à ceux qui servent un Tyran, autant les étrangers qui sont à la solde des Tyrans sont au-dessus de ceux qui se mettent au service des Républiques. C'est que les soldats Républicains combattent pour la liberté, & les sujets d'un Tyran pour la servitude, & que les étrangers à la solde d'une République ne sont animés que par l'espérance du salaire dont on est convenu; au lieu que les autres, s'ils manquent à leur devoir, courent risque de n'être plus employés. Car un peuple libre, après la défaite de ceux qui en vouloient à sa liberté, ne se sert point d'étrangers pour la conserver; un Tyran au contraire a d'autant plus besoin d'eux qu'il aspire à plus de conquêtes. Plus il y a de gens qui souffrent de ses injustices, plus il a d'embûches à craindre. En un mot la sûreté des Tyrans dépend toute des liaisons qu'il entretient avec les étrangers, & des forces qu'il en tire. C'est la raison pourquoi les étrangers de Machanidas témoignèrent tant de valeur en cette occasion. Leur choc fut si rude, que les Illyriens & les cuirassiers qui soutenoient les étrangers ne pûrent y résister. Ils furent entièrement rompus & s'enfuirent en hâte à Mantinée, quoique cette ville fût à sept stades de la bataille.

Ce fut alors que l'on vit avec évidence une vérité dont quelques-uns font difficulté de convenir, que la plupart des événemens militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Chefs. C'est être habile, je le veux, que de faire en sorte, après avoir bien commencé une action, que la fin ne démente pas le commencement; mais la gloire est bien plus grande, lorsqu'après avoir eu du pire au premier choc, loin d'en être ébranlé & de perdre tête, on réfléchit sur les fautes que les bons succès font commettre à son ennemi, & qu'on les tourne à son avantage. Il est assez ordinaire de voir des gens, à qui tout semble prospérer au commencement d'un combat, tourner le dos peu de tems après & être vaincus; & d'autres au contraire qui, après des commencemens très-désavantageux, savent, par leur bonne conduite, changer la face des choses & remporter la victoire, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Nos deux Généraux nous fournissent un exemple des plus sensibles de l'un & de l'autre.

Après la déroute des étrangers & la défaite de l'aile gauche, Machanidas au lieu de suivre son premier dessein, de déborder de ce côté-là & de charger en flanc & de front les Achéens, s'amuse en jeune homme à se mêler avec les troupes étrangères & à poursuivre sans ordre les fuyards: comme si après avoir plié, la crainte seule n'eût point été capable de les faire courir jusqu'aux portes de la ville. Au contraire le Général des Achéens, après avoir fait d'abord son possible pour arrêter

ter ses étrangers, en appelant leurs Officiers chacun par leur nom & en les encourageant à faire ferme, voyant que l'épouvante étoit trop grande, il ne s'épouvanta pas pour cela lui-même, il ne prit pas la fuite, il ne perdit pas espérance. Loin de là, il se mit à une aîle de sa phalange, & dès que l'ennemi à la queue des fuyards eut laissé le champ de bataille vuide, il tourne sur la gauche avec les premières cohortes, & courant en bon ordre vient se saisir du poste que Machanidas avoit abandonné. Par-là, outre qu'il coupoit le chemin au retour de ceux qui poursuivoient, il débordoit l'aîle des ennemis de beaucoup. En cet état il exhorta sa phalange de ne rien craindre, & de demeurer là jusqu'à ce que l'ordre lui vînt de charger. Il m'ordonna aussi de rallier tout ce qu'il étoit resté d'Illyriens, de cuirassiers & d'étrangers, & avec ces troupes de me poster derrière la pointe de la phalange pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors les Lacédémoniens enflés de leurs premiers succès avançaient vers les Achéens sans ordre & piques baissées. Quand ils furent sur le bord du fossé, soit qu'étant si proche des ennemis il ne fût plus tems de changer de résolution; soit qu'un fossé dont la décente étoit aisée, sans eau pendant l'été & sans aucune haie, ne leur parût que méprisable, ils se jetterent dedans sans hésiter. A ce moment fatal aux Lacédémoniens, & auquel Philopœmen s'attendoit depuis longtems, on sonne la charge, on court sur eux avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui en descendant dans le fossé avoient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en resta un grand nombre dans le fossé, tué partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

On feroit mal d'attribuer cet événement au hazard ou à l'occasion; l'habileté du Général en a tout l'honneur. Car dès le commencement Philopœmen s'étoit couvert du fossé, non pour éviter le combat, comme quelques-uns se l'imaginoient; mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il avoit pensé en lui-même qu'il si Machanidas faisoit franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, il arriveroit à sa légion ce qui lui est effectivement arrivé; ou que si arrêté par le fossé il changeoit de sentiment & rompoit par crainte son ordre de bataille, il seroit regardé comme le plus mathabile des hommes d'avoir, sans rien faire de mémorable, abandonné la victoire à son ennemi, & de n'avoir remporté d'une action que la honte d'une entière défaite. Sottise ou bien d'autres sont déjà tombés, qui après s'être rangés en bataille, ne se croiant pas assez forts pour en venir aux mains, soit à cause de l'avantage du poste qu'occupaient les ennemis soit à cause de leur nombre, ou pour d'autres raisons, ont rompu leur ordre, dans l'espérance ou de vaincre à la faveur de leur arrièregarde, ou du moins de s'éloigner des ennemis sans dan-

ger. Il n'y a pas de faute plus grossière & plus honteuse à un Général.

Pour Philopœmen, tout ce qu'il avoit prévu, arriva; les Lacédémoniens s'enfuirent à vauderoute. Voiant ensuite sa phalange victorieuse & tout lui réussir à souhait, il pensa au point décisif, c'est-à-dire à empêcher que le Tyran ne lui échappât. Scachant donc qu'il étoit lui & ses étrangers sur le bord du fossé du côté de la ville où il s'étoit imprudemment engagé en poursuivant les fuiards, & qu'on lui coupoit le chemin de son premier poste, il attendit qu'il revînt. Machanidas en revenant s'aperçut que son armée fuioit, & sentant alors la faute qu'il avoit faite & que tout étoit perdu, il commanda à ce qu'il avoit de troupes de serrer leurs rangs & tenta de passer dans cet ordre au travers des Achéens qui étoient repandus ça & là en poursuivant. Quelques-uns de ses gens le suivirent d'abord, dans l'espérance que cet expédient les tireroit d'affaire. Mais quand en approchant ils virent les Achéens qui gardoient le pont qui étoit sur le fossé, alors perdant courage ils s'écoulèrent, & chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourroit.

Machanidas lui-même ne voiant pas de ressource par le pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopœmen le reconnoît à son mantau de pourpre & à l'équipage de son cheval, il quitte aussitôt Anaxidame, après lui avoir donné ordre de ne pas branler de son poste & de ne faire quartier à aucun étranger, puisque c'étoit par leur moyen que Sparte étendoit sa tyrannie & prenant avec lui Polyène & Simias, deux de ses amis, il passe de l'autre côté du fossé pour arrêter au passage le Tyran & deux hommes qui le suivoient, Anaxidame & un des étrangers. Machanidas aiant enfin rencontré un endroit où le fossé étoit aisé à franchir, pique son cheval & saute le fossé. Mais dans ce moment-là même Philopœmen lui lance sa javeline, puis l'achève avec la hamppe. Anaxidame fut aussi tué par les deux amis; le troisième, pendant qu'on tuoit les deux autres, désespérant de passer prit la fuite. Simias dépouilla les deux morts, enleva les armes & la tête du Tyran, & courut la montrer à ceux qui poursuivoient, afin que la voiant ils ne pussent plus douter de son fort, & poursuivissent avec plus d'ardeur les fuiards jusqu'à Tégée. Ce spectacle fit tout l'effet que l'on s'étoit proposé. Car ils entrèrent d'emblée dans cette ville, & dès le lendemain maîtres de la campagne ils campèrent sur le bord de l'Eurotas. Ainsi ce peuple, qui depuis longtems n'avoit pû chasser les ennemis de son païs, se vit alors en état de ravager sans crainte toute la Laconie. Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens, mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombèrent aussi entre les mains des Achéens.

C H A.

## C H A P I T R E IV.

*Eloge d'Annibal.*

ON ne peut considérer le nombre d'années qu'Annibal a commandé, les batailles générales & les petits combats où il s'est trouvé, les sièges qu'il a faits, la révolte des villes qu'ils avoit conquises, les conjonctures fâcheuses où il s'est rencontré, la grandeur & l'importance de la guerre qu'il a fait aux Romains dans le sein même de l'Italie pendant seize ans, sans jamais donner de relâche à ses troupes, que l'on ne soit transporté d'admiration. Quelle habileté dans l'art de conduire les armées! quel courage! quel usage & quelle expérience dans la guerre! Comme un sage Gouverneur, il a sçu tellement se soumettre & contenir ses gens dans le devoir, que jamais ils ne se remuèrent contre lui, & que jamais il ne s'éleva entre eux aucune sédition. Quoique son armée ne fût composée que de soldats de divers pays, Africains, Espagnols, Gaulois, Carthaginois, Italiens, Grecs, qui n'avoient de commun entre eux ni loix, ni coutumes, ni langage; cependant il vint à bout par son habileté de réunir toutes ces différentes nations, de les réduire au commandement d'un seul Chef, & de leur faire prendre les mêmes vûes que lui. On en feroit peut-être moins surpris, si la fortune, toujours constante à son égard, ne lui eût jamais fait éprouver aucun revers; mais non: si souvent il a eu le vent en poupe, quelquefois aussi il a eu des tempêtes à essuier. Quelle idée tout cela ne doit-il pas donner de l'habileté d'Annibal dans le métier de la guerre! On peut assurer, sans rien risquer, que si ce grand homme n'étoit venu chez les Romains, qu'après avoir essayé ses forces dans les autres parties du monde, il n'auroit pas manqué un seul de ses projets; mais parce qu'il commença par où il devoit finir, comme les Romains furent le premier objet de ses exploits, ils en furent aussi l'écueil.

## C H A P I T R E V.

*Défaite d'Asdrubal fils de Giscon par Pub. Scipion.*

ASdrubal aiant rassemblé ses troupes des villes où elles étoient en quartier, se mit en marche & fut camper assez proche d'une ville appelée Elinge, au pied d'une montagne, où il se fortifia d'un  
re-

retranchement, & où il y avoit devant lui une plaine très propre pour une bataille. Il avoit soixante-dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux & trente-deux éléphants. Aussi tôt Scipion envoya Junius Syllanus à Coleas pour en recevoir les troupes qu'il lui avoit destinées, & qui consistoient en trois mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux. Il prit le reste des alliés, & commença à marcher contre l'ennemi. Il rencontra auprès de Castulon & de Bocyle les troupes que Syllanus amenoit de la part de Coleas. Mais une chose lui donnoit beaucoup d'inquiétude. D'un côté les troupes Romaines, sans alliés, n'étoient pas assez fortes pour donner une bataille décisive, & de l'autre il ne lui paroissoit pas prudent d'hazarder sur la foi des alliés une action de cette conséquence. Après quelque délibération, il prit le parti d'employer de façon les Espagnols, que l'ennemi crût qu'il s'en serviroit, & cependant de ne mettre aux mains que ses propres légions. Il se met ensuite en marche, aiant quarante-cinq mille hommes de pied & trois mille chevaux. Quand il fut près des Carthaginois & en présence, il campa sur des hauteurs qui étoient vis-à-vis des ennemis. Magon croiant que c'étoit justement là le tems de charger les Romains pendant qu'ils campoient, il prit avec lui la plus grande partie de sa cavalerie, & Massinissa les Numides, & ils fondirent sur le camp, comme assurés qu'ils prendroient Scipion au dépourvû. Mais il avoit prévu de loin cet événement, & avoit mis en embuscade derrière une hauteur un nombre de cavalerie égal à celui des Carthaginois. Cette cavalerie se montrant tout d'un coup & lorsqu'on ne s'y attendoit pas, étonna si fort les ennemis, que plusieurs en fuyant tombèrent de leurs chevaux; les autres à la vérité se battirent avec vigueur, mais l'adresse des Romains à sauter en bas de leurs chevaux leur faisoit perdre courage. Ils ne soutinrent que fort peu de tems, & tournèrent le dos, laissant beaucoup de leur monde sur le champ de bataille. D'abord ils se retiroient en assez bon ordre, mais chargés en queue par les Romains, ils rompirent bientôt leurs rangs & s'enfuirent à vauderoute jusqu'à leur camp. Ce succès augmenta l'ardeur que les Romains avoient de combattre, & ralentit beaucoup celle des Carthaginois. Cependant les armées restèrent pendant quelques jours en ordre de bataille dans la plaine, sans rien faire autre chose que s'essayer les uns les autres par des escarmouches & les armés à la légère.

Scipion s'avisa alors de deux stratagèmes. Comme il se retiroit d'ordinaire & rentroit dans son camp plus tard qu'Asdrubal, il avoit observé que ce Général mettoit ses Africains au centre, & les éléphants sur les aîles. Là dessus, le jour qu'il s'étoit proposé de combattre étant venu, au lieu de ranger, comme il avoit coutume de faire, les Romains au centre & les Espagnols aux aîles, il fit tout le contraire, & donna à ses troupes par ce nouvel ordre un grand avantage sur celles des ennemis.

Dès



Dès le grand matin il envoya ordre aux Tribuns & aux soldats de repaître, de se mettre sous les armes & de sortir du camp. Chacun aiant obéi avec joie, se doutant bien de ce qui alloit se passer, il fit marcher devant la cavalerie & les armés à la légère, avec ordre d'approcher du camp des ennemis & d'escarmoucher hardiment, & marcha ensuite lui-même à la tête de l'infanterie. Il ne fut pas plutôt au milieu de la plaine, que contre l'ordre où il avoit coutume de se ranger, il mit les Espagnols au centre & les Romains sur les aîles. La cavalerie arriva au camp des Carthaginois, & l'armée étoit en bataille à la vue de leur camp, qu'ils avoient à peine eu le tems de prendre leurs armes : de sorte qu'Afdrubal fut contraint d'envoyer à la hâte & à jeûn sa cavalerie & ses armés à la légère contre la cavalerie Romaine, & de ranger à l'ordinaire son infanterie dans la plaine assez près du pied de la montagne.

Pendant l'escarmouche, les Romains demeurèrent quelque tems simples spectateurs ; mais comme le jour s'avançoit, & que le combat des armés à la légère ne décidoit rien de part ni d'autre, parce qu'à mesure qu'ils étoient pressés, ils se retiroient vers leurs gens qui en détachent d'autres pour prendre leur place ; enfin Scipion fit passer les siens par les intervalles des cohortes, & les distribua sur chacune des aîles derrière ceux qui étoient en ordre de bataille, les armés à la légère devant & la cavalerie ensuite, puis marcha de front vers les ennemis. Quand il en fut environ à un stade, il commanda aux Espagnols d'avancer toujours dans le même ordre, à l'infanterie & à la cavalerie de l'aîle droite de tourner à droit, & à celle de la gauche de tourner à gauche. Il prit ensuite lui-même à l'aîle droite les trois premières bandes de cavalerie & les trois premiers manipules d'infanterie, c'est-à-dire une cohorte. Lucius Marcius & M. Junius en prirent autant à l'aîle gauche, & les Vélites marchant à la tête selon la coutume, ils tournèrent, Scipion à gauche & les autres à droit, & tombèrent en colonne sur les ennemis, le reste des aîles suivant de près & toujours selon le même mouvement. Pendant que les aîles approchoient ainsi, les Espagnols au front marchent lentement & restoient derrière à une certaine distance. De cette manière Scipion exécuta son projet, qui étoit de combattre par ses deux aîles avec les troupes Romaines contre les colonnes qui étoient aux aîles des ennemis. Les mouvemens qui se firent ensuite, & par le moyen desquels ceux qui suivoient se joignoient sur une ligne droite à ceux qui étoient devant, sembloient opposés les uns aux autres, soit qu'on en jugeât en général d'aîle à aîle, soit que l'on considérât en particulier l'infanterie par rapport à la cavalerie. Car à l'aîle droite la cavalerie se joignant par la droite aux armés à la légère s'efforçoit de déborder les ennemis, & l'infanterie au contraire se joignit par la gauche : au lieu qu'à l'aîle gauche, l'infanterie se joignit par la droite, &

la cavalerie avec les armés à la légère par la gauche. De sorte que par cette évolution la cavalerie & les armés à la légère changèrent d'aîle, & que l'aîle droite devint la gauche.

Ce mouvement n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus Scipion, il se mettoit bien plus en peine de déborder l'ennemi. Et avec raison. Car ce n'est point assez de sçavoir les mouvemens qui doivent se faire, il en faut faire usage lorsque l'occasion s'en presente. Dans cette mêlée les éléphans percés de dards par la cavalerie & par les Vélites, & inquiétés de tous côtés souffrirent beaucoup & n'incommodèrent pas moins leurs amis que leurs ennemis. Car courant ça & là sans ordre ils écrasoient tous ceux qui venoient à leur rencontre. Pour les aîles des Carthaginois elles furent enfoncées sans pouvoir tirer aucun secours du centre où étoient les Africains, l'élite de leur armée. Car la crainte que les Espagnols ne vinssent les attaquer les empêchoit de quitter leur poste pour secourir les aîles; & ils ne pouvoient non plus rien faire dans leur poste, parce que les Espagnols n'étoient pas assez près pour engager l'action avec eux.

Les aîles sur qui rouloit toute la bataille se battirent pendant quelque tems avec courage; mais la chaleur étant devenuë fort grande, les Espagnols, qui avoient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étoient d'une foiblesse à ne pouvoir soutenir les armes, tandis que les Romains pleins de force & de vigueur avoient encore cet avantage sur eux, que par la prudence de leur Général ce qu'il y avoit de plus fort dans leur armée n'avoit eu affaire qu'à ce qu'il y avoit de plus foible dans celle des ennemis. Asdrubal se voyant pressé se battit d'abord en retraite, mais peu après toute son armée s'enfuit & courut au pied de la montagne. De là, comme les Romains la poursuivoient à outrance, elle fut en desordre jusques dans ses retranchemens, d'où même elle auroit été bientôt chassée, si quelque Dieu ne fût venu à son secours. Mais un orage s'étant élevé, il tomba une pluie si abondante & si continuelle, qu'à peine les Romains pûrent gagner leur camp.



## C H A P I T R E VI.

*Scipion réprime une sédition qui s'étoit formée  
parmi ses soldats.*

**Q**UOIQUE Scipion se fût acquis une assez grande expérience dans les affaires, cependant il se trouva dans un très-grand embarras, quand il se vit abandonné, par une défection, d'une partie de son armée. Et l'on ne doit point en être surpris. Car comme en-

entre les incommodités du corps, il est aisé de se précautionner contre celles qui lui viennent du dehors, comme le chaud, le froid, la lassitude ou les blessures, & y remédier quand elles sont arrivées; & qu'au contraire celle qui s'engendrent dans le corps même, telles que sont les ulcères & les maladies, ne peuvent aisément ni se prévoir ni se guérir lorsqu'on en est une fois attaqué; il en est de même d'une République & d'une armée. Pour peu que l'on veille à leur conservation, il est facile de se mettre en garde contre les mauvais desseins de dehors, ou de les secourir quand on les attaque. Mais il est difficile d'apporter remède aux maux qui se produisent au dedans d'elles-mêmes, comme aux partis, aux séditions, aux émeutes populaires. Il faut pour cela une dextérité, une adresse extraordinaire. Il est néanmoins une règle qui me paroît très-propre pour maintenir les armées, les Républiques & les corps en bon état, c'est de ne pas laisser les hommes dans un repos & une oisiveté trop longue, surtout lorsqu'ils sont dans la prospérité & qu'ils jouissent avec abondance de toutes les commodités de la vie.

Pour arrêter les suites que cette sédition pouvoit avoir, Scipion, qui à une extrême vigilance joignoit beaucoup d'adresse & d'activité, s'avisait de cet expédient. Il fut d'avis que l'on promît aux soldats qu'on leur paieroit leur solde, & afin qu'ils ne doutassent point de la sincérité de cette promesse, qu'on levât avec éclat & en diligence les taxes qui avoient été pour cet effet imposées aux villes, voulant par-là leur faire croire que ces levées ne se faisoient que pour les paier. Il voulut encore que les sept Tribuns qu'il avoit déjà envoyés aux soldats révoltés, y retournassent pour les exhorter de rentrer dans leur devoir, & de venir à lui pour recevoir leur solde en corps, s'ils le jugeoient à propos, ou chacun en particulier. Cet avis aiant passé, il ajouta que le tems & les conjonctures apprendroient ce qu'il restoit à faire. Toutes les mesures ainsi prises, on donna tous ses soins à amasser de l'argent. Dès que les Tribuns eurent exécuté l'ordre qu'ils avoient reçu, & que Scipion en eut été averti, il assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre: tous convinrent qu'il falloit fixer le jour que chacun devoit se trouver auprès du Général, & quand tout le monde seroit arrivé, qu'on accorderoit une amnistie à la multitude, mais que les mutins seroient punis avec sévérité. Ces mutins étoient au nombre de trente-cinq.

Le jour venu & les séditieux approchant de la ville, tant pour obtenir le pardon de leur faute, que pour recevoir leur solde, Scipion donna secrètement ordre aux sept Tribuns d'aller au-devant d'eux, de prendre chacun des auteurs de la sédition, de leur faire beaucoup d'amitiés, de les inviter à loger avec eux, ou, si cela ne se pouvoit pas, du moins à prendre avec eux leurs repas. Trois jours auparavant, il

avoit ordonné aux troupes qu'il avoit avec lui, de faire provision de vivres pour plusieurs jours, - parce qu'il devoit marcher avec Syllanus contre Indibilis, qui avoit quitté le parti des Romains. Cette nouvelle rendit encore les féditieux plus fiers & plus hardis, ils se flattèrent qu'ils disposeroient presque de tout à leur gré avec un Général qui n'auroit pas d'autres soldats qu'eux.

Quand ils furent assez près de la ville, il fit dire aux troupes qui étoient dedans de partir avec leurs équipages le lendemain dès qu'il feroit jour; & aux Tribuns & aux Préfets, quand ils seroient sortis de la ville, d'envoyer devant les premiers équipages, mais de faire faire halte aux soldats à la porte, de se partager ensuite à chaque porte, & de veiller à ce qu'aucun des féditieux ne sortît de la ville. Les Tribuns qui avoient ordre d'aller au devant d'eux ne manquèrent pas d'y obéir. Ils furent les joindre dès qu'ils arrivèrent, & leur firent beaucoup de caresses. Il leur avoit été ordonné de s'en saisir d'abord, & après le repas de les lier & garder, sans permettre à personne de sortir de l'endroit où ils auroient mangé, excepté à celui qui devoit porter au Général la nouvelle de ce qui se seroit passé. Tout cela aiant été exécuté, le lendemain au point du jour, Scipion voyant ces féditieux ramassés dans la place publique, il convoqua l'assemblée. Sur le champ tous accoururent selon la coutume, tous dans l'attente de voir leur Général & d'entendre ce qu'il avoit à leur dire sur les affaires présentes. Alors Scipion envoya ordre aux Tribuns qui étoient aux portes d'amener les soldats en armes, & d'envelopper l'assemblée. Il s'avança ensuite, & au premier coup d'œil que tous jettèrent sur lui, ils furent extrêmement surpris de le voir dans une parfaite santé, lui qu'ils croioient encore pouvoir à peine se soutenir.

Il commença par leur dire qu'il ne pouvoit comprendre quels mécontentemens ou quelles espérances les avoient portés à se révolter : que les révoltes contre la patrie & contre les Chefs ne venoient ordinairement que de trois causes, ou de ce que l'on avoit lieu de se plaindre de ses Officiers, ou de ce que l'on n'étoit pas content de la situation présente des affaires, ou de ce que l'on aspirait à quelque chose de plus grand & de plus illustre que ce que l'on avoit.

„ Or dites-moi, je vous prie, laquelle de ces trois causes vous a  
 „ poussés à la révolte? M'auriez-vous scû mauvais gré de ce que votre  
 „ solde ne vous a pas été payée? Mais la faute ne doit pas m'en être  
 „ imputée, car tant que la chose a été en mon pouvoir, l'argent qui  
 „ vous étoit dû ne vous a jamais manqué. Que si c'est Rome qui est cause  
 „ que vous n'avez pas reçu ce que l'on vous doit depuis longtems, falloit-il  
 „ pour cela vous déclarer contre votre patrie, qui jusqu'à présent a fourni  
 „ à tous vos besoins, & dans le sein de laquelle vous avez été élevés?  
 „ Ne valloit-il pas mieux me faire vos plaintes & prier vos amis de

„ vous

„ vous secourir & de vous soulager dans vos peines? Quand pour pa-  
 „ reil sujet des soldats, qui font du service un métier mercenaire, quit-  
 „ tent ceux à la solde desquels ils servent, ils ne sont pas si criminels;  
 „ mais que des gens qui ne font la guerre que pour eux-mêmes, pour  
 „ leurs femmes & pour leurs enfans, tombent dans cette infidélité, c'est  
 „ un crime impardonnable. C'est comme si un fils se plaignant que son  
 „ père l'a trompé dans un compte qu'ils avoient à régler ensemble, s'en-  
 „ alloit en armes arracher la vie à celui dont il a reçu la sienne. Direz-  
 „ vous que je vous ai commandé des travaux plus pénibles qu'aux au-  
 „ tres, que je vous ai exposé à plus de dangers, & que je leur ai fait  
 „ plus de part qu'à vous du butin & des autres émolumens de la guer-  
 „ re? Mais vous n'oseriez m'accuser d'avoir fait cette distinction &  
 „ cette différence, ou quand vous seriez assez hardis pour cela, vous  
 „ ne pourriez le persuader à personne. Quel sujet vous ai-je donc  
 „ donné de vous éloigner de moi? Je voudrois le sçavoir, car il me  
 „ semble que vous n'avez rien à dire, rien même à penser contre la  
 „ conduite que j'ai tenue à votre égard.

„ Vous ne pouvez pas non plus vous jeter sur la situation des af-  
 „ faires présentes. Jamais ont-elles été en meilleur état? Jamais Rome  
 „ a-t-elle remporté de plus grands avantages sur les ennemis? Jamais  
 „ le soldat a-t-il eu de plus grandes espérances? Quelque esprit défiant  
 „ dira peut-être qu'il y a pour vous plus à gagner & plus à espérer chez  
 „ les ennemis. Et quels sont ces ennemis? Indibilis & Mandonius?  
 „ Quoi, ne sçavez vous pas qu'ils ne sont venus de notre côté qu'après  
 „ avoir violé la foi qu'ils devoient aux Carthaginois, & qu'ils ne sont  
 „ retournés chez les Carthaginois qu'après avoir foulé aux pieds la  
 „ fidélité qu'ils nous avoient jurée? Après cela de si honnêtes gens ne  
 „ méritent-ils pas bien qu'on ajoute foi à leurs promesses, & qu'on pren-  
 „ ne les armes en leur faveur contre sa propre patrie? Vous n'espériez  
 „ pas non plus apparemment que combattant sous leurs enseignes vous  
 „ vous rendriez maîtres de l'Espagne. Ni en joignant vos forces avec  
 „ celles d'Indibilis, ni par vous-mêmes, vous n'étiez assez forts pour  
 „ vous opposer à nos conquêtes. Quelles ont donc été vos vûes? Ne  
 „ pourrois-je pas les sçavoir de vous mêmes? Est ce l'expérience, la va-  
 „ leur, l'habileté de ces grands Capitaines, que vous vous êtes choisis,  
 „ qui a gagné votre confiance? Sont-ce les faisceaux & les haches qu'ils  
 „ font marcher devant eux qui vous en ont imposé? Mais j'aurois hon-  
 „ te de m'arrêter là-dessus davantage. Ce n'est rien de tout cela, Ro-  
 „ mains, vous n'avez rien de juste à reprocher, ni à votre patrie, ni à  
 „ votre Général. Je n'ai pour justifier votre faute & auprès de Rome &  
 „ auprès de moi, sinon que la multitude est aisée à tromper, & qu'il est  
 „ facile de la pousser où l'on veut. Elle est susceptible des mêmes agita-  
 „ tions que la mer. Et comme celle-ci, quoique douce, tranquille &

„ stable par elle-même, se conforme & ressemble en quelque sorte aux  
 „ vents que la bouleversent & la tourmentent, quand elle est agitée de  
 „ quelque tempête; de même la multitude est telle qu'il plaît à ceux  
 „ qui la conduisent & aux conseils desquels elle se livre & s'abandon-  
 „ ne. C'est pour cela que tous les Officiers de l'armée & moi nous  
 „ voulons bien vous pardonner votre révolte, & que nous vous pro-  
 „ mettons solennellement d'en bannir à jamais le souvenir. Mais il  
 „ n'y a pas de pardon à espérer pour ceux qui vous l'ont inspirée,  
 „ nous serons inexorables, & l'attentat qu'ils ont commis contre leur  
 „ patrie & contre nous sera puni selon son mérite.

A peine Scipion eut-il fini, que les troupes qui environnoient l'assemblée, frappèrent de leurs épées contre leurs boucliers, selon l'ordre qui leur en avoit été donné. Aussitôt on amena liés & dépouillés les auteurs de la sédition. La multitude fut si effraïée & des soldats qui l'enveloppoient, & du triste spectacle qu'elle avoit devant les yeux, que pendant qu'on déchiroit de verges les uns & que l'on massacroit à coups de haches les autres, personne ne changea de visage & n'osa proférer la moindre parole, & que tous demeurèrent comme immobiles d'étonnement & de crainte. On traîna à travers l'assemblée ces criminels, & ensuite le Général & les autres Officiers engagèrent leur parole aux autres que jamais on ne rappelleroit leur faute. Ceux-ci jurèrent aussi l'un après l'autre aux Tribuns qu'ils seroient obéissans aux ordres de leurs Chefs, & que jamais ils ne concevroient aucun dessein contre Rome. C'est ainsi que Scipion réprima par sa prudence une sédition qui auroit pu causer de grands maux, & qu'il rétablit son armée dans les dispositions où elle étoit avant que ce soulèvement arrivât.



## C H A P I T R E VII.

*Indibiles est défait en bataille rangée.*

Scipion aiant ramassé son armée dans Carthage même, convoqua une assemblée, & lui fit un discours sur la hardiesse & la perfidie d'Indibilis. Il s'étendit fort sur ce sujet, & les raisons dont il se servit animèrent puissamment la multitude à tirer vengeance de l'infidélité de ce Prince. Il rappella ensuite les combats que les Romains avoient donnés aux Espagnols & aux Carthaginois tout ensemble, tandis que c'étoient des Carthaginois qui commandoient, qu'après avoir toujours été vainqueurs dans ces combats, il seroit honteux de douter que combattant contre les Espagnols commandés par Indibilis, ils ne remportassent la victoire; que par cette raison il ne vouloit se servir du secours d'aucun Espagnol, & que les Romains seroient seuls cette expé-  
 di-

dition , afin que toute la terre connût que ce n'étoit point par le secours des Espagnols qu'ils avoient chassé d'Espagne les Carthaginois , mais que leur valeur seule & leur courage avoient défait leurs troupes & celles des Celtibériens. Soions seulement d'accord entre nous , ajouta-t-il , & si jamais nous avons entrepris quelque guerre avec confiance , marchons de même à celle-ci. Ne vous inquiétez pas du succès , je m'en charge avec l'aide des Dieux immortels. A ces mots les troupes conçurent tant d'ardeur & d'assurance , qu'à les voir on eût cru qu'elles étoient en présence des ennemis , & qu'elles étoient près d'en venir aux mains.

Le lendemain de cette assemblée , Scipion se mit en marche. Au bout de dix jours il arriva à l'Ebre , & quatre jours après il l'avoit passé. Il campa d'abord à la vûe des ennemis , dans une vallée qui étoit entre eux & lui. Le jour d'après aiant donné ordre à C. Lælius de tenir sa cavalerie toute prête , & à quelques Tribuns de disposer au combat les Velites , il fit jeter dans cette vallée quelques bestiaux qui étoient à la suite de son armée. Les Espagnols ne furent pas plutôt tombés sur cette proie , que l'on détacha quelques Velites contre eux. L'action s'engage , on envoie de part & d'autre du monde pour soutenir , il se fait dans la vallée une vive escarmouche d'infanterie. Lælius avec sa cavalerie saisit cette occasion de fondre sur ceux qui escarmouchoient , leur coupe le chemin du pied de la montagne , & renverse la plupart de ceux qui étoient répandus dans le vallon. Cet avantage irrite les Barbares , qui pour ne point paroître effrayés & entièrement vaincus , font marcher toute leur armée dès le point du jour & la mettent en bataille. Scipion soupiroit après ce moment ; mais voiant les Espagnols descendre imprudemment dans la vallée , & ranger dans la plaine & cavalerie & infanterie , il différa quelque tems d'aller à eux , pour leur donner le tems de ranger tout le plus de gens de pied qu'ils pourroient. Ce n'est pas qu'il ne se fiât à sa cavalerie , mais il comptoit beaucoup plus sur son infanterie , qui dans les combats concertés & de pied ferme étoit fort supérieure à celle des Espagnols , sans parler des armes & du courage qui la mettoit encore fort au-dessus de l'autre. Quand il y eut autant de gens de pied qu'il souhaitoit , il se mit lui-même en bataille contre ceux qui étoient postés au pied de la montagne , & fit marcher quatre cohortes ferrées contre ceux qui étoient descendus dans la vallée. En même tems Lælius avança avec sa cavalerie par les collines , qui du camp s'étendoient jusques dans le vallon , tomba sur la cavalerie ennemie par ses derrières , & la retint à combattre avec lui. Par-là l'infanterie , qui n'étoit descendue dans la vallée que sur l'espérance qu'elle avoit d'être soutenue par la cavalerie , étant privée de son secours , est pressée & aux abois. La cavalerie n'est pas plus à son aise. Prise dans un détroit & ne sachant où se tourner , elle tue plus

plus de ses gens que les Romains n'en tuent; elle étoit d'autant plus à l'étroit, que son infanterie l'incommodoit en flanc, l'infanterie Romaine en tête & la cavalerie par derrière. Dans ce combat presque tout ce qui étoit descendu dans la vallée fut passé au fil de l'épée, & ceux qui étoient au pied de la montagne furent mis en déroute, c'étoient les armés à la légère, qui faisoient un tiers de toute l'armée. Indibilis se sauva avec eux, & se mit à couvert dans un lieu fortifié. Les affaires d'Espagne finies, Scipion revint à Tarragone, pour aller de là dans sa patrie recevoir l'honneur du triomphe qu'il avoit mérité. Pour y arriver au tems de l'élection des Consuls, après avoir donné ordre à tout ce qu'il y avoit à faire en Espagne, il s'embarqua pour Rome avec Caius & d'autres amis, laissant le soin de l'armée à Syllanus & à Marcius.



## C H A P I T R E VIII.

*Antiochus rétablit Euthydeme dans sa première dignité. Expéditions d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Asie.*

Euthydème tâchoit de se justifier auprès de l'Ambassadeur d'Antiochus, en lui remontrant que ce Prince n'avoit pas raison de vouloir le chasser de son Roiaume; que loin d'avoir quitté son parti, il ne s'étoit rendu maître de la Bactriane qu'en faisant mourir les descendants de ceux qui lui avoient manqué de fidélité. Après avoir parlé longtems sur ce sujet, il pria Télecas de se rendre médiateur entre Antiochus & lui, & de faire ensorte par ses remontrances & ses prières, que ce Prince ne lui enviât pas le nom & la dignité de Roi; que s'il ne se rendoit pas, il n'y auroit de sûreté ni pour l'un ni pour l'autre; qu'un grand nombre de Numides étoit prêt à tomber sur le pais, qui les menaçoit l'un & l'autre d'un péril égal, & qui une fois entrés infecteroient tous les habitans de leur barbarie.

Télecas fut ensuite porter ces paroles à Antiochus, qui cherchant depuis longtems à finir la guerre, accepta volontiers les propositions de paix que Télecas apportoit de la part d'Euthydème. Après plusieurs autres voyages de cet Ambassadeur, Euthydème envoya Démétrius son fils pour ratifier le Traité. Antiochus le reçut bien, & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours & sur l'air de majesté qui régnoit dans toute sa personne qu'il étoit digne d'être Roi, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son père le nom de Roi. Les autres articles du Traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par sermens.

Cet-



Cette affaire conclüe, Antiochus aiant fait distribuer des vivres à son armée & pris les éléphants d'Euthydème, se mit en marche. Après avoir passé le Caucafé, il entra chez les Indiens, & y fit de nouveau amitié avec le Roi Sophagazone. Il y reçut encore des éléphants, de sorte qu'il en eut en tout cent cinquante. Il partit de là après avoir fait une nouvelle provision de vivres, & y laissa Androstènes de Cylique pour avoir soin d'emporter l'argent que ce Roi étoit convenu de lui donner. Quand il eut traversé l'Arachosie, il passa la rivière d'Erymanthe, & entra par la Drangiane dans la Carmanie, où à cause que l'hiver approchoit il mit ses troupes en quartiers. Telle fut l'expédition d'Antiochus dans les hautes provinces, expédition par laquelle il réduisit à son obéissance non seulement les Satrapes de ces contrées, mais encore les villes maritimes & les Puissances qui étoient en deçà du mont Taurus, mit son Roiaume à couvert de toute incurfion, & tint en respect par son courage tous les peuples qu'il s'étoit soumis. Enfin il fit voir par-là & aux peuples de l'Asie & à ceux de l'Europe qu'il étoit véritablement digne de regner.





# HISTOIRE

DE

# POLYBE.



LIVRE DOUZIÈME,  
OU L'ON VOIT UNE CENSURE JUDICIEUSE DE  
*Timée & de Callisthène.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique & sur l'Isle  
de Corse.*



L'AFRIQUE est un país dont on ne peut trop admirer la fertilité. Mais Timée a parlé de cette belle partie du monde en homme qui n'en avoit aucune connoissance, sans lumières, sans jugement, & uniquement sur la foi d'anciennes traditions qui ne méritent aucune créance : comme par exemple que ce sont toutes terres sablonneuses, sèches, & qui ne produisent aucun fruit ; ce que l'on en dit par rapport aux animaux est tout aussi fondé. Il y a dans l'Afrique des chevaux, des beufs, des montons, des chèvres en si grande quantité, que je ne sçai si l'on en pourroit trouver autant dans tout le reste de l'univers. Et c'est pour cela que, comme la plupart des peuples de ce grand

grand país ne savent ce que c'est que de cultiver la terre, ils ne vivent que de la chair des bêtes, & qu'avec les bêtes. Qui ne fait qu'on y voit des éléphants, des lions, des leopards en quantité & d'une force prodigieuse, des busles très-beaux, & des autruches d'une grandeur prodigieuse? Tous animaux dont on ne trouve aucun dans l'Europe. Timée cependant garde sur tout cela un profond silence, & semble n'avoir pris, à tâche que de nous débiter des fables.

Il n'est pas plus fidèle sur l'Isle de Corse. Sur ce qu'il en dit dans son second Livre, on diroit que tout est sauvage dans cette Isle, chèvres, moutons, beufs, cerfs, lièvres, loups, & encore d'autres animaux. Les habitans, selon lui, ne font autre métier que d'aller à la chasse de ces sortes de bêtes. Il est cependant certain qu'il n'y a dans l'Isle de Corse aucun de ces animaux qui soit sauvage, mais seulement des renards, des lapins & des moutons. Le lapin vû de loin ressemble à un lièvre; mais quand on le prend, on s'apperçoit qu'il n'a du lièvre ni la figure ni le goût. Il naît pour l'ordinaire sous terre. La raison pourquoi tous les animaux paroissent là être sauvages, c'est que comme l'Isle est couverte d'arbres, & qu'elle est pleine de rochers & de précipices, les pâtres ne peuvent pas suivre leurs bestiaux dans les paccages. Quand ils trouvent quelque lieu propre pour les faire paître, il sonnent d'une trompette, & chaque troupeau accourt au son de celle de son pâtre, sans jamais prendre l'un pour l'autre. Quand on descend dans l'Isle, & que voiant des chèvres ou des beufs paître seuls, on veut les prendre, ces animaux qui ne sont pas accoutumés à se laisser approcher, prennent d'abord la fuite. Si le pâtre sonne alors de sa trompette, ils accourent à toutes jambes à lui. Là-dessus les étrangers les croient sauvages, & Timée, faute d'examen, s'y est trompé comme les autres.

Au reste ce n'est pas une chose fort surprenante que de voir ces animaux dociles au son d'une trompette. En Italie ceux qui nourrissent des porcs ne le font pas dans des paturages séparés. Ils ne suivent pas leurs troupeaux comme on fait dans la Grèce. Ils marchent devant, & de tems en tems sonnent d'un cornet. Les porcs suivent & courent au son de cet instrument, & chaque troupeau a tellement l'habitude de distinguer le son du cornet de celui à qui il appartient, que cela paroît incroyable à ceux à qui on en parle pour la première fois. Comme on fait en Italie un grand usage des porcs, on en élève une grande quantité, (moindre cependant que dans l'ancienne Italie chez les Etrusques & les Gaulois;) de sorte qu'une truie seule en nourrit mille, & quelquefois davantage. On les conduit hors des étables, les mâles séparés des femelles ou distingués selon leur âge. Mais plusieurs troupeaux se trouvent assemblés dans le même lieu, comme il n'est pas possible de les garder en particulier, & qu'ils se confondent ensemble

ble ou dès en sortant des étables, ou dans les paturages, ou en revenant d'où ils sont partis, pour les distinguer sans peine les porchers ont inventé le cornet, au son duquel ils se séparent d'eux-mêmes de quelque côté que se tournent ceux qui les conduisent, & les suivent avec tant de vitesse qu'il n'y a point de force ni de violence qui puisse les arrêter. En Grèce, lorsque les troupeaux cherchant à paître se sont mêlés les uns avec les autres, celui qui en a un plus nombreux, au premier moment favorable, en enveloppe celui de son voisin & l'emmène avec le sien, ou quelque voleur en embuscade le détourne & s'en saisit, sans que le porcher s'en aperçoive, parce qu'il en est fort éloigné, & que son bétail s'écarte trop par l'ardeur de manger le gland quand il commence à tomber des chênes. Mais ç'en est assez sur ce point.



## C H A P I T R E II.

### *Particularités sur les Locriens.*

**J**Ai fait plusieurs voyages chez les Locriens, & je leur ai même rendu des services considérables. C'est par mon moyen qu'ils furent exempts de marcher en Espagne avec les Romains. Pendant la guerre de Dalmatie, par le Traité fait avec les Romains ils devoient leur envoyer du secours par mer, j'obtins encore qu'ils fussent dispensés d'en envoyer. Aussi m'ont-ils sçu beaucoup de gré de leur avoir épargné les peines, les dangers & les dépenses que ces deux expéditions leur auroient coûté, & il n'y a point d'honneurs & d'amitiés qu'ils ne m'aient faites pour m'en témoigner leur reconnaissance. Je devrois donc être beaucoup plus porté à parler honorablement de ce peuple, qu'à en dire des choses défavantageuses. Mais malgré tout cela, je ne puis dissimuler que ce que dit Aristote de cette colonie me paroît plus véritable que ce que Timée en raconte. Les Locriens eux-mêmes reconnoissent que ce qu'ils en ont appris de leurs ancêtres est conforme à ce qu'Aristote, & non pas à ce que Timée en rapporte.

Ils le prouvent premièrement parce que tout ce qu'il y a chez eux de noble & d'illustre par la naissance, vient des femmes & non pas des hommes. Par exemple on passe chez eux pour noble, lorsqu'on tire son origine des cent familles. Or le titre de noblesse avoit été accordé à ces cent familles par les Locriens avant qu'ils vinssent s'établir en Italie, & ce sont celles dont un oracle avoit ordonné de tirer au sort les cent filles que l'on devoit envoyer tous les ans à Troie. Quelques-unes

mes de ces filles se trouvèrent dans la colonie, & ceux qui en descendent sont encore regardés comme nobles, & on les appelle les enfans de cent familles.

Autre preuve, il y a chez eux une fille à qui le ministère auquel elle est employée fait donner le nom de *Phialephore*. La raison qu'ils donnent de cet établissement, la voici. Dans le tems qu'ils chassèrent les Siciliens de l'endroit d'Italie qu'ils occupent aujourd'hui, ces peuples avoient à la tête de leurs sacrifices un de leurs plus nobles & de leurs plus illustres citoyens. Les Locriens qui n'avoient reçu de leurs pères aucune loi sur les sacrifices, prirent des Siciliens cette coutume, comme la plupart des autres de la même nation, & l'ont depuis toujours gardée, avec ce changement néanmoins, qu'au lieu d'un jeune homme, c'est une jeune fille qui est *Phialephore*, parce que chez eux la noblesse vient des femmes.

Ils ajoutent qu'ils n'ont aucune alliance avec les Locriens de Grèce, & qu'ils n'ont pas ouï dire qu'ils en aient jamais eu; au lieu qu'ils savent par tradition qu'ils en avoient avec les Siciliens. Ils disent même la manière dont on s'y prit pour traiter avec ce peuple, qui est qu'en arrivant dans le país, les Siciliens épouvantés n'ayant pû se défendre de les recevoir, les Locriens leur jurèrent qu'ils vivroient de bonne amitié avec eux, & que le país seroit commun aux deux nations, *tant qu'ils marcheroient sur cette terre & qu'ils porteroient des têtes sur les épaules*: mais qu'avant de faire ce serment ils avoient mis de la terre sous la semelle de leurs souliers & sur leurs épaules des têtes d'ail qui ne paroissent point, & qu'ayant ensuite secoué la terre de leurs souliers & les têtes d'ail de dessus leurs épaules, ils avoient à la première occasion qu'ils avoient crüe favorable, chassé les Siciliens de cette contrée.



## C H A P I T R E I I I .

*Deux sortes de faussetés à distinguer dans une Histoire.*

**T**Imée dit que comme une règle ne laisse pas d'être règle & de mériter ce nom, quoiqu'elle soit ou trop courte ou trop étroite, pourvu qu'elle soit droite; & qu'au contraire on doit l'appeler de tout autre nom, lorsqu'elle manque de cette propriété qui lui est essentielle; il en est de même de l'Histoire. Que le stile n'en soit pas tel qu'il devroit être, que la disposition en soit défectueuse, qu'elle pèche en quelque autre des parties qui lui sont propres, si l'on s'y est étudié à rapporter la vérité, tous ces défauts n'empêchent pas que le

nom d'Histoire ne lui soit donné à juste titre; mais elle est indigne de ce nom, lorsque la vérité ne s'y trouve pas. Pour moi je suis persuadé que la vérité est ce qu'un Historien doit principalement avoir en vûe. J'ai dit même quelque part dans cet Ouvrage qu'une Histoire sans vérité étoit comme un animal sans yeux, parfaitement inutile. Mais je crois en même tems que l'on doit distinguer deux sortes de fausseté, l'une qui vient de l'ignorance de la vérité, l'autre qui se dit de propos délibéré; que celle-ci est la chose du monde la plus odieuse & la plus haïssable, mais qu'il faut excuser ceux qui ne s'écartent de la vérité, que parce qu'elle ne leur étoit pas connue.



#### C H A P I T R E IV.

*Timée ne mérite aucune créance ni sur Democharès ni sur Agathocles, Tyran de Syracuse.*

QUand des personnes sensées veulent tirer vengeance de leurs ennemis, la première chose qu'ils examinent n'est pas ce que leurs ennemis méritent qu'on leur fasse, mais ce qu'il leur convient à eux-mêmes de faire. On doit tenir la même conduite lorsqu'on a du mal à dire de quelqu'un. Il faut d'abord prendre garde non à ce que nos ennemis sont dignes d'entendre, mais à ce qu'il nous sied de leur dire. Car quand on ne suit alors que les mouvemens de la colère ou de la haine, les excès sont inévitables.

C'est la raison pour laquelle nous ferons bien de ne pas ajouter foi aux choses que Timée rapporte contre Democharès. Il n'est en cette occasion ni excusable ni croiable. Son caractère médifant s'y fait trop sentir, & le jette trop visiblement au-delà des bornes de la bienfaisance. Je ne m'en fie pas plus à cet Historien sur le chapitre d'Agathocles; je veux que ce Tyran ait porté l'impiété jusqu'à son comble, mais Timée devoit-il pour cela dire à la fin de son Histoire qu'Agathocles, dès sa plus tendre jeunesse, se prostituoit au premier venu & s'abandonnoit aux plus outrés débauchés, que c'étoit un geai, une buse qui se livroit à quelque infamie que l'on demandât de lui, & que quand il mourut sa femme s'écrioit fondant en larmes: que ne vous ai-je pas?.... Que ne m'avez-vous pas?.... Qui ne sent point ici cette passion de médire dont nous parlions tout à l'heure, ou plutôt qui ne sera surpris de l'excès où cette passion a jetté cet Historien? Car les faits qu'il raconte lui-même d'Agathocles font connoître que la nature en avoit fait un grand homme. Pour quitter la rouë, la fumée & l'argile où il étoit destiné par sa naissance, aller à l'a-

à l'âge de dix-huit ans à Syracuse, subjuguier la Sicile, menacer les Carthaginois d'une ruine entière, vieillir dans la puissance souveraine qu'il s'étoit acquise & mourir Roi, ne falloit-il pas qu'il fût né un grand personnage & qu'il eût des talens extraordinaires pour les grandes entreprises? Timée devoit donc raconter non seulement ce qui pouvoit deshonorer & décrier Agathocles dans la postérité, mais encore ce qui étoit propre à lui faire honneur. C'est là ce qu'on attend de l'Histoire. Mais Timée aveuglé par l'humeur noire & mordante qui le domine, prend un plaisir malin à montrer les défauts & à les exagérer, au lieu qu'il ne fait nulle mention des beaux endroits; cependant il devoit savoir qu'un Historien pêche autant à cacher ce qui s'est fait, qu'à dire ce qui ne s'est point fait.



## C H A P I T R E V.

*Loi de Zaleucus.*

**D**Eux jeunes gens avoient ensemble un procès au sujet d'un domestique. L'un d'eux l'avoit gardé longtems chez lui, l'autre deux jours avant le procès étoit venu dans une campagne l'enlever en l'absence du maître & l'avoit mené de force dans sa maison. Le maître averti de la chose court à cette maison, se saisit du domestique, le conduit devant les Magistrats, & dit qu'il en devoit être le maître en donnant une caution, puisque la loi de Zaleucus portoit que la chose contestée demeureroit en la possession de celui à qui on l'avoit prise, jusqu'à ce que le procès fût terminé. L'autre soutient par la même loi que le domestique devoit lui rester, puisqu'il en étoit possesseur au tems que l'on étoit venu le prendre, & que ce domestique avoit été pris chez lui pour être amené devant les Juges. Ceux-ci ne sachant que décider menent le valet au Cosmopole & lui racontent le fait. Ce premier Magistrat expliqua la loi en disant que quand Zaleucus avoit statué que *la chose contestée demeureroit en la possession de celui à qui on l'avoit prise*, il avoit entendu cela du dernier possesseur & d'une possession qui pendant un certain tems n'auroit pas été contestée. Mais que si quelqu'un ayant emporté de force une chose chez lui, le premier maître intentoit action pour la ravoir, cette action étoit juste. Le jeune homme fut choqué de ce jugement, & nia que ce fût l'esprit du Législateur. Alors le Cosmopole demanda s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui voulût disputer sur l'intention de la Loi selon la formule prescrite par Zaleucus. Cette formule étoit que les deux disputans parlassent la cor-  
de

de au col, en présence de mille personnes, à cette condition, que celui des deux qui détourneroit à un mauvais sens l'intention du Législateur, feroit étranglé devant toute l'assemblée. Le jeune homme répondit à cela que la condition n'étoit pas égale, que le Cosmopole aiant près de quatre vingt-dix ans n'avoit plus que deux ou trois ans à vivre, au lieu que lui selon toutes les apparences avoit encore à vivre beaucoup plus qu'il n'avoit vécu. Ce bon mot tourna l'affaire en plaisanterie, & les Juges décidèrent suivant l'avis du Cosmopole.



## C H A P I T R E VI.

*Contradictions où est tombé Callisthene en racontant des batailles d'Alexandre contre Darius.*

**D**isons en passant quelque chose de la bataille donnée en Cilicie entre Alexandre & Darius, bataille célèbre, qui n'est pas fort éloignée du tems dont nous parlons, & ce qui est de principal, à laquelle Callisthene se trouvoit. Cet Historien raconte qu'Alexandre avoit déjà passé les détroits & ce que l'on appelle dans la Cilicie les Pyles, & que Darius aiant pris sa route par les Pyles Amaniques étoit entré avec son armée dans la Cilicie, lorsque ce Prince averti par les habitans du país qu'Alexandre tournoit vers la Syrie, se mit à le suivre; qu'arrivé près des détroits il campa sur le Pyrame; que le poste qu'il occupoit, n'avoit pas depuis la mer jusqu'au pied de la montagne plus de quatorze stades; que le fleuve venant des montagnes entre des côtés escarpés traversoit obliquement cet espace & alloit de là par une plaine se décharger dans la mer, coulant entre des hauteurs fort roides & inaccessibles.

Après cette discription il dit qu'Alexandre étant revenu sur ses pas pour aller au-devant des ennemis, Darius & ses Officiers avoient rangé leur phalange en bataille dans le camp même qu'il avoit pris d'abord, qu'il s'étoit couvert du Pinare qui couloit proche du camp, qu'il avoit rangé sa cavalerie sur le bord de la mer, auprès d'elle les étrangers soudoiés le long du fleuve, & les Peltastes joignant le pied des montagnes.

Mais comment ces troupes pouvoient-elles être postées devant la phalange, le fleuve passant auprès du camp? Cela n'est pas concevable, ces troupes étoient trop nombreuses. Car au rapport même de Callisthene il y avoit trente mille chevaux & autant d'étrangers soudoiés. Or il est aisé de sçavoir combien ce nombre de troupes devoit oc-



occuper d'espace. La cavalerie se range pour l'ordinaire sur huit de hauteur & c'est la meilleure méthode. Entre les turmes il faut laisser sur le front une distance raisonnable pour la commodité des différens mouvemens. Aussi un stade ne peut contenir que huit cens chevaux ; dix stades, huit mille ; quatre stades, trois mille deux cens, de sorte que dans quatorze stades il ne peut tenir que 11200. chevaux. De plus pour loger dans ce terrain trente mille chevaux, il faudroit en faire trois corps les uns sur les autres sans intervalle. Et cela posé où étoient donc les étrangers foudoiés ? Derrière la cavalerie peut-être. Mais Callisthene ne dit point cela, puisque selon lui au contraire les étrangers eurent affaire dans le combat aux Macédoniens ; d'où l'on doit nécessairement conclure que la moitié du terrain du côté de la mer étoit occupée par la cavalerie, & l'autre moitié du côté des montagnes par les étrangers foudoiés. On peut encore juger de là sur quelle hauteur étoit rangé la cavalerie & combien le fleuve étoit éloigné du camp.

Il dit ensuite que les Macédoniens s'étant avancés, Darius, qui étoit au centre de son armée, appella à lui les étrangers d'une des aîles. Cela ne paroît pas encore trop aisé à comprendre. Car il falloit que la cavalerie & les étrangers fussent joints ensemble au milieu de ce terrain, Or darius se trouvant là parmi les étrangers comment & pourquoi les appelloit-il ? Il ajoute que la cavalerie de l'aîle droite fondit sur Alexandre, & que celui-ci soutint avec vigueur, qu'il vint aussi contre elle & que le combat fut vif & opiniâtre. Mais cet Historien a oublié qu'entre Darius & Alexandre il y avoit un fleuve & un fleuve tel qu'il le décrit un moment auparavant.

Il n'est pas plus judicieux sur ce qui regarde Alexandre. Selon lui ce Prince passa en Asie avec quarante mille hommes de pied, & quatre mille cinq cens chevaux, & pendant qu'il se dispoisoit à entrer dans la Cilicie, il lui vint de Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie & de huit cens de cavalerie. Otons de ce nombre trois mille fantassins & trois cens chevaux pour différens usages, c'est le plus qu'on puisse détacher de l'armée pour cela, il lui restoit donc quarante deux mille hommes de pié. Alexandre avec cette armée aiant passé les détroits, apprit que Darius étoit dans la Cilicie & qu'il n'étoit éloigné de lui que de cent stades. Aussi-tôt il rebrousse chemin, & repasse les détroits, la phalange faisant l'avantgarde, la cavalerie le corps de bataille & les équipages l'arrière-garde. Aussi-tôt qu'il fut dans la plaine il forma la phalange & la mit sur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque tems sur seize ; & quand il fut près des ennemis, sur huit.

Or tout ce récit est encore plus absurde que le précédent. Car en marchant sur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires de six pieds entre chaque rang, un stade tient seize cens hommes, par conséquent dix stades en tiendront seize mille, & vingt stades trente-deux

mille. De là on voit que lorsqu'Alexandre mit son armée sur seize de hauteur, il falloit que le terrain fût de vingt stades; & cependant il lui restoit encore à poster toute sa cavalerie & dix mille fantassins.

Il ajoute que quand Alexandre fut à quarante stades des ennemis, il mena contre eux son armée de front. On auroit peine à imaginer une plus grande absurdité. Car où trouver surtout dans la Cilicie une plaine de vingt stades de largeur, & longue de quarante stades: Or il n'en faut pas moins pour faire marcher de front une phalange armée de sarisses. Et d'ailleurs à combien d'embarras cette sorte d'ordonnance n'est-elle pas sujette? Je ne veux pour le prouver que le témoignage même de Callisthene, qui dit que les torrents qui se précipitent des montagnes creusent tant d'abîmes dans la plaine, que la plupart des Perses y périrent en fuyant.

En vain diroit-il qu'Alexandre vouloit par là faire face aux ennemis en quelque endroit qu'ils parussent. Car rien n'est moins en état de faire face qu'une phalange dont le front est defuni & rompu. Il étoit beaucoup plus aisé de se ranger en ordre de marche, que de présenter de front & sur une seule ligne droite une armée éparse & divisée, & de la mettre aux mains dans un terrain couvert de haies & plein de ravins: Il devoit donc plutôt former deux ou quatre phalanges, à la queue les unes des autres. On auroit pu leur trouver des passages, & il n'auroit pas fallu grand tems pour les ranger en bataille: & d'ailleurs qui empêche qu'on ne se fasse informer par des avant-coureurs de l'arrivée des ennemis longtems avant qu'ils soient en présence? Il fait encore ici une autre faute, car il mène l'armée de front dans une plaine & ne fait pas marcher devant la cavalerie. Elle marche sur une même ligne avec les gens de pied.

Mais voici la plus grande de toutes les absurdités. Quand, dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il se rangea sur huit de hauteur. Il falloit donc de toutes nécessité que la phalange eût quarante stades de longueur. Que l'on serre, si l'on veut, les rangs de telle sorte qu'ils se touchassent les uns les autres, il faudra toujours que le terrain qu'elle occupoit fût long de vingt stades. Et cependant il dit qu'il n'en avoit pas quatorze, & outre cela qu'une partie étoit proche de la mer, l'autre partie sur l'aîle droite, & qu'entre la bataille & les montagnes on avoit laissé un espace raisonnable pour n'être pas sous le corps qui étoit posté au pied de la montagne. Il est vrai que pour couvrir l'armée contre ce corps, il lui en oppose un autre en forme de tenaille. Mais aussi nous lui laissons pour cela dix mille hommes de pied, ce qui est plus qu'il ne demande. Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire que selon cet Historien la phalange avoit tout au plus onze stades de longueur, & par une conséquence nécessaire qu'on avoit logé dans cet

espa-

espace trente-deux mille hommes sur trente de hauteur. Cependant à l'heure du combat la phalange étoit sur huit de hauteur au rapport de Callisthène. Comment excuser des contradictions si manifestes? L'impossibilité des faits qu'il rapporte saute d'abord aux yeux. Après avoir marqué l'intervalle qu'il y avoit entre chaque homme, déterminé la grandeur du terrain, compté le nombre des troupes, il ne pouvoit mentir sans se rendre inexcusable.

Je ferois trop long, si je voulois montrer toutes les absurdités où il est tombé. J'en toucherai seulement quelques-unes. Il dit qu'Alexandre en mettant son armée en bataille prit garde qu'il pût combattre avec le corps que commandoit Darius, & de même que Darius vouloit se battre contre Alexandre; mais qu'ensuite il changea de sentiment, & il ne dit ni comment l'un & l'autre pouvoient connoître en quel quartier de leurs armées ils étoient, ni où Darius se retira après avoir changé de résolution. De plus comment la phalange en bataille est-elle montée sur le bord d'un fleuve, qui presque par tout est escarpé & couvert de buissons? Il n'est pas permis de mettre une si grande ignorance sur le compte d'Alexandre que l'on reconnoît avoir dès son enfance appris & exercé le métier des armes. On ne doit donc s'en prendre qu'à l'Historien, qui étoit si neuf dans les choses de la guerre qu'il n'y sçavoit distinguer ce qui se pouvoit de ce qui ne se pouvoit pas. Mais laissons-là enfin Ephore & Callisthène.

## CHAPITRE VII.

### *Motifs qui doivent porter à la paix.*

ON doit d'abord faire remarquer à l'Assemblée que pendant la guerre c'est le bruit des trompettes qui éveille le matin, & dans la paix, le chant des cocqs. Ensuite qu'Hercule en instituant les jeux Olympiques a montré qu'elle étoit en cela son intention, qu'en faisant la guerre il n'avoit fait de mal à personne que par nécessité & par ordre, & que volontairement il n'avoit jamais porté à personne aucun préjudice: en troisième lieu, que Jupiter dans Homère ne peut souffrir le Dieu Mars. *De tous les Dieux, lui dit-il, qui habitent le haut Olympe vous êtes celui que je hais le plus, parce que vous ne respirez que querelles, que guerres & que bathilles.* Que dans le même Poète le plus sage des Héros dit, *que qui aime la guerre & se plaît dans ses desordres, n'a ni famille, ni amour de la justice, ni foier.* Qu'Euripide s'accorde en cela avec Homère, puisqu'il s'écrie,

O paix; mere des richesses, la plus aimable des Divinités; que je vous desire avec ardeur! Que vous tardiez à venir! Que je crains que la vieillesse ne me surprenne avant que je puisse voir ce tems heureux où tout retentira de nos chansons, & où couronnés de fleurs nous célébrerons des festins! Il faut encore comparer la guerre à la maladie & la paix à la santé. Pendant la paix ceux qui sont malades se rétablissent, pendant la guerre ceux qui sont sains périssent. Dans la paix les vieillards sont ensevelis par les jeunes gens, dans la guerre les jeunes gens le sont par les vieillards. Mais le principal motif que l'on apporte, c'est que dans la guerre on n'est pas en sûreté dans ses propres murailles, au lieu que dans la paix les extrémités mêmes du pais jouissent d'une sécurité parfaite.

## CHAPITRE VIII.

*Ce qu'il a manqué à Timée pour être bon Historien.*

DES deux organes que la nature nous a donnés pour nous informer & nous instruire à fond des choses, l'ouïe & la vûe, celui-ci quoiqu'incomparablement plus certain selon Héraclite (car les yeux sont des témoins tout autrement exacts que les oreilles,) n'est cependant pas la voie dont Timée s'est servi pour parvenir à la connoissance des faits dont il parle. Il a pris la plus douce quoiqu'elle fût la moins sûre. Il n'a rien examiné par ses yeux, il n'a employé que ses oreilles. Bien plus, car des deux manières dont l'ouïe sert à nous instruire des choses, sçavoir la lecture des Livres & nos propres recherches, il n'a fait aucun usage de la dernière: nous l'avons prouvé plus haut. Si l'on veut sçavoir pourquoi il s'en est tenu à la lecture, c'est que par ce moyen on ne court aucun risque, & qu'on n'a rien à souffrir en apprenant. Il n'est besoin pour cela que de se loger dans une ville où il y ait grand nombre de Livres, ou d'avoir auprès de soi une bibliothèque bien fournie. Avec ce secours on peut à l'aise dans un cabinet, sans rien perdre de son repos & de sa tranquillité, s'instruire de ce que l'on cherche, comparer ensemble les Ecrivains passés & observer leurs fautes. Mais pour faire des recherches exactes il en coûte des travaux & de la dépense. Aussi c'est ce qui perfectionne l'Histoire & qui lui donne son prix. On le voit par le témoignage de ceux qui se sont exercés dans ce genre d'écrire. Ephore dit que s'il étoit possible que ceux qui écrivent des faits, en fussent témoins oculaires, ce seroit la meilleure manière de les connoître. Et Théopompe, que celui-là est d'autant plus habile dans les choses de la guerre, qu'il s'est trouvé à un plus grand nom,

nombre de combats, comme le plus éloquent Orateur est celui qui a plaidé le plus de causes. Il en est de même de la Médecine & de l'art de conduire des vaisseaux. Homère nous apprend la même vérité avec encore plus de force & d'énergie, lorsque voulant nous montrer en la personne d'Ulysse quelles doivent être les qualités d'un homme propre aux grandes affaires, *Muse, dit-il, faites-moi l'éloge de cet homme subtil & rusé qui a couru tant de pays, qui a vu tant de villes & connu les mœurs de tant de nations; qui a essuïé sur mer tant de travaux & de peines, qui s'est trouvé dans tant de guerres, & a tant de fois été exposé à la violence des flots.* C'est un Écrivain de ce genre à qui la dignité de l'Histoire demanderoit. Comme Platon dit que les hommes seroient heureux si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes, je dirois volontiers moi qu'il ne manqueroit rien à l'Histoire, si les personnes employées dans les grandes affaires l'écrivoient eux-mêmes, non par manière d'acquit, comme on fait aujourd'hui, mais avec le soin qu'on prendroit si l'on étoit persuadé, que de tous les devoirs de la vie, le plus nécessaire & le plus noble seroit de s'y appliquer; sans que jamais rien pût en détourner; ou si ceux qui se mêlent de l'écrire regardoient l'usage de l'expérience des affaires comme une disposition nécessaire à un Historien. Jusques-là on doit attendre à voir bien des fautes dans les Histoires. Or Timée ne s'est nullement mis en peine de l'acquiescer cette disposition. Il n'est jamais sorti du lieu où il demouroit. Affaires, guerre, politique, voyages, recherches; il sembloit avoir voulu renoncer à tout. Malgré cela il est en réputation de bon Historien. Je ne conçois pas ce qui lui a mérité cet honneur. Car il convient lui-même qu'un Historien doit avoir les qualités dont nous venons de parler; témoin ce qu'il dit dans l'exorde de son sixième Livre, que quelques-uns sont du sentiment que le genre démonstratif demande plus de talens naturels, plus de travail & d'appareil que l'Histoire, & que ce sentiment avoit embarrassé Ephore. Mais comme il ne pouvoit réfuter solidement cette pensée, il tâche de faire voir que l'Histoire a beaucoup de rapport avec le genre démonstratif.



# HISTOIRE

DE

## POLYBE.

---

### LIVRE TREIZIÈME.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*Avarice comparée à l'hydropisie. Franchise & droiture des Achéens dans les affaires publiques. Telle étoit aussi autrefois la manière des Romains.*



La passion d'acquérir est semblable à l'hydropisie. Comme dans celle-ci les liqueurs dont on use au dehors n'adoucissent ni n'étanchent pas la soif, à moins qu'on ne guérisse au dedans ce qui la cause & l'irrite; de même on s'efforceroit en vain de rassasier la passion de s'enrichir, sans avoir auparavant remédié par la raison au vice de l'esprit qui la produit.

Quoique la fraude & la tromperie dans le maniement des affaires publiques ne soient pas dignes d'un Roi, on en a cependant vû qui ne faisoient nul scrupule de s'en servir. Il y en a même qui a force de les voir en usage, ont été jusqu'à soutenir qu'elles étoient nécessaires. Les Achéens étoient fort éloignés de cette pensée. Loin de tromper leurs amis pour augmenter leur puissance, ils ne vouloient pas même que la

la tromperie eût la moindre part aux victoires qu'ils remportoient sur leurs ennemis. La victoire selon eux n'avoit rien d'éclatant ni de solide, si l'on ne combattoit ouvertement & si l'on ne devoit ses succès à son courage. Ils s'étoient faits une loi de ne jamais cacher les traits dont ils devoient se servir, ni d'en lancer de loin, se persuadant que le seul combat légitime est celui qui se fait de près & de pied ferme. C'est pour cela qu'en guerre non seulement ils s'avertissoient les uns les autres du combat qu'ils avoient résolu de donner, mais encore du lieu où il se donneroit. Et aujourd'hui on ne fait aucun cas d'un Général qui ne cache pas ses desseins. On voit encore chez les Romains quelques légères traces de cette ancienne manière de faire la guerre. Car ils la déclarent à leurs ennemis, ils se servent rarement d'embuscades, & se battent de près & de main à main. Maintenant les choses sont bien changées. Il y a parmi les Chefs une espèce d'émulation à se tromper les uns les autres, soit dans les affaires civiles, soit dans les militaires, & ce sont les excès où l'on tombe sur ce sujet qui m'ont fait venir ces réflexions.



## C H A P I T R E II.

*Portrait d'Héraclide.*

**P**hilippe, comme pour donner à Héraclide un sujet de s'exercer, lui ordonna de chercher comment il pourroit nuire à la flotte des Rhodiens & à la faire périr, & en même tems il envoya en Crète des Ambassadeurs pour irriter les Candiots contre ce peuple & les porter à lui déclarer la guerre. Héraclide, homme naturellement malfaisant, reçoit cet ordre avec joie. Il pense aux moyens de l'exécuter, met à la voile & arrive à Rhodes. Il étoit originaire de Tarente, né de parens du plus petit peuple, & qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Il avoit apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il se livra à la plus infame prostitution. Beaucoup d'esprit au reste & une grande mémoire. Terrible à ceux qui lui étoient inférieurs & osant tout contre eux; bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au dessus de lui. Accusé autrefois d'avoir voulu livrer Tarente aux Romains, il avoit été envoyé en exil. Ce n'est pas qu'il eût aucune autorité dans sa patrie, mais parce qu'étant Architecte, sous prétexte de réparer quelque brèche aux murailles de la ville, il avoit trouvé le moyen de s'emparer des clefs de la porte d'où l'on passoit dans les terres. Il se retira chez les Romains,

main, & de là il écrivit à Tarente & à Annibal. Mais quand il se vit découvert, craignant les suites de sa trahison, il se refugia chez Philippe, dont il gagna tellement la confiance, & auprès de qui il se mit en si grand crédit, qu'il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant Roiaume.



### C H A P I T R E III.

#### *Force de la vérité.*

**J**E suis persuadé que la plus grande déesse qu'il y ait parmi les hommes, celle qui a le plus de force & de pouvoir, c'est la vérité. On a beau de tous côtés s'élever contre elle, en vain toutes les probabilités semblent favoriser le mensonge, elle s'insinue & entre par elle-même je ne sçai comment dans l'ame. Quelquefois elle fait éclater d'abord sa puissance, il arrive aussi quelquefois qu'elle demeure longtems obscurcie & comme étouffée sous les ténèbres; mais enfin elle reprend le-dessus par ses propres forces & triomphe glorieusement de son ennemi.



### C H A P I T R E IV.

#### *Cruauté inouïe de Nabis, Tyran de Lacédémone.*

**D**Epuis la défaite des Lacédémoniens par Machanidas, Nabis Tyran de ce peuple dominoit depuis trois ans dans Sparte, sans oser rien entreprendre de considérable. Il ne s'occupoit qu'à jeter des fondemens solides d'une longue & insupportable tyrannie. Pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui étoit resté dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti & aux étrangers qui étoient à sa solde, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous les coins du monde auprès du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur Roi, faisant d'eux ses satellites & sa garde, & fondant sur eux une réputation d'impiété & une puissance qui fût inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens, il fit enforte que, même hors de leur patrie, ils ne



ne trouvaient aucun lieu sûr, aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins par ses émissaires, il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir. Enfin dans les villes où quelques-uns d'eux demeuroient, il faisoit louer des maisons voisines des leurs par des personnes non suspectes, & y envoioit des Candiots, qui par les ouvertures qu'ils faisoient aux murs & par les fenêtres les perçoient de traits, soit qu'ils fussent debout ou couchés: il n'y avoit ni lieu ni tems où les pauvres Lacédémoniens fussent en sûreté, & la plupart d'entre eux périrent misérablement.

Outre cela il inventa une machine, si on peut l'appeller de ce nom, qui représentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le Païs & Sparte en particulier étoit menacée par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'Etat, des dépenses qu'il faisoit pour le culte des Dieux & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ces discours, il n'alloit pas plus loin, c'étoit tout ce qu'il se proposoit. Mais quand quelqu'un refusoit de se rendre & se défendoit de donner, il disoit, *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader, mais je pense qu'Apega vous persuadera.* Apega étoit le nom de sa femme. A peine avoit-il fini ces paroles que la machine paroissoit. Nabis la prenant par la main la levoit de sa chaise, puis passoit à son homme, l'embrassoit, le serroit entre ses bras & l'amenoit bientôt contre la poitrine de la statuë, dont les bras, les mains & le sein étoient hérissés de gros cloux cachés sous les habits; lui appuiant ensuite les mains sur le dos de la femme, & l'attirant par je ne sçai quels ressorts il le serroit contre le sein de la prétendue Apega, & l'obligeoit par ce supplice de dire tout ce qu'il vouloit. Il fit périr de cette manière quantité de ceux dont il n'avoit pû extorquer autrement ce qu'il demandoit.



# HISTOIRE

DE

# POLYBE.

---

LIVRE QUATORZIEME,

---

CHAPITRE PREMIER.

*Stratagème de Scipion pour ruiner, sans combattre, les armées  
d'Asdrubal & de Syphax Roi des Numides.*



PENDANT que les Consuls donnoient tous leurs soins à ces affaires, Scipion en quartiers d'hiver dans l'Afrique ayant appris que les Carthaginois prépareroient une flotte, pensa aussi à s'en préparer une, sans néanmoins quitter le dessein qu'il avoit de mettre le siège devant Utique. Espérant aussi toujours d'attirer Syphax à son parti, il profita du voisinage des armées pour lui députer continuellement du monde, persuadé qu'il viendrait enfin à bout de le détacher de l'alliance des Carthaginois. Deux raisons le portoient à se flatter que ce Prince n'auroit pas longtems la même passion pour la jeune personne qui lui avoit fait embrasser leurs intérêts, la légèreté naturelle avec laquelle les Numides passent de la possession au dégoût, & leur facilité à violer la foi qu'ils ont jurée aux Dieux & aux hommes. Il se repaissoit de cette pensée &

lou-

rouloit dans son esprit de grandes espérances de l'avenir, lorsque craignant d'en venir à un combat avec des ennemis qui lui étoient de beaucoup supérieurs, il s'avisa pour s'en défaire d'une autre expédient.

Quelques-uns de ceux qu'il avoit députés à Syphax, lui avoient rapporté que les Carthaginois dans leurs quartiers se logeoient sous des hutes faites uniquement de bois & de branchages; que celles des Numides qui d'abord s'étoient enrôlés n'étoient que de joncs; que celles des autres que les villes avoient fournies depuis, n'étoient que de feuillage; & que les uns étoient dedans & les autres hors du fossé & du retranchement. Mettre le feu à ces hutes, étoit une affaire à laquelle les ennemis ne s'attendoient pas & d'un avantage infini, Scipion ne pensa plus qu'à l'entreprendre. Jusques-là il avoit toujours rejeté les propositions qu'on lui apportoit de la part de Syphax, qui étoient qu'il falloit que les Carthaginois sortissent de l'Italie & les Romains de l'Afrique, gardant les uns & les autres ce qu'ils avoient entre ces deux Etats avant la guerre. Mais alors il laissa entrevoir à ce Prince que ce qu'il proposoit n'étoit pas impossible, Syphax charmé de cette nouvelle ne prit plus garde de si près à ceux qui alloient & venoient. Ce qui fit que Scipion envoyoit dans son camp & plus souvent & plus de monde à la fois, & que pendant même quelques jours on resta dans le camp les uns des autres sans défiance & sans précaution. Ce fut alors que Scipion fit partir avec ses députés quelques personnes intelligentes & des Officiers déguisés en esclaves pour observer les entrées & les issues des deux camps. Car il y en avoit deux, celui d'Asdrubal où l'on comptoit trente mille hommes de pied & trois mille chevaux, & celui des Numides, où il y avoit dix mille chevaux & cinquante mille hommes d'infanterie. Celui-ci n'étoit qu'à dix stades de l'autre, & il étoit plus aisé à forcer & à brûler, les hutes des Numides n'étant faites, comme nous avons dit, que de roseaux & de feuillages, sans terre & sans bois.

A l'entrée du printems, toutes les mesures étant prises pour exécuter le projet de brûler le camp des ennemis, Scipion fit mettre des vaisseaux en mer & dresser dessus des machines comme pour assiéger Utique par mer. Il détacha deux mille hommes de pied pour s'emparer d'une hauteur qui commandoit la ville & la fortifier par un bon fossé conduit tout autour. Par-là il donnoit à croire aux ennemis qu'il en vouloit à Utique, mais son véritable dessein étoit de mettre là un corps, qui dans le tems de l'expédition empêchat qu'après le départ de l'armée, la garnison d'Utique n'entreprît d'attaquer le camp qui n'en étoit pas loin, & d'assiéger ceux qu'il y auroit laissés pour le garder.

Pendant ces préparatifs, il députoit à Syphax pour savoir de lui s'il étoit toujours dans les mêmes sentimens, si les Carthaginois consentoient à la paix, s'ils ne demanderoient pas de nouvelle délibération

sur ce point, & il avoit donné ordre aux députés de ne pas revenir qu'ils ne lui apportassent réponse sur chacun de ces articles. Cette défense de retourner sans réponse, cette inquiétude sur la disposition où étoient les Carthaginois, persuadèrent au Numide que Scipion songeoit sérieusement à conclure la paix. Dans cette pensée il envoya avertir Asdrubal de ce qui se passoit & l'exhorter à finir la guerre, vivant pendant ce tems-là sans souci & ne s'embarassant pas que les Numides qui venoient de nouveau se logeassent hors du camp. Scipion affectoit la même tranquillité, mais au fond il ne perdoit point de vûe son projet.

Syphax averti de la part des Carthaginois qu'il n'avoit qu'à traiter avec les Romains, transporté de joie en donne avis aux députés, qui sur le champ portèrent cette nouvelle à Scipion. Ce Général lui renvoia dire aussitôt que pour lui il ne demandoit pas mieux que de faire la paix, mais que son conseil étoit du sentiment qu'il falloit continuer la guerre. C'étoit de peur que s'il faisoit quelque acte d'hostilité pendant que l'on traitoit de paix, il ne parût aller contre la bonne foi: au lieu qu'après cette déclaration il croioit être à couvert de tout reproche, quelque chose qu'on entreprît contre les ennemis.

Ce changement fit beaucoup de peine à Syphax, qui avoit déjà conçu de grandes espérances de la paix. Il fut s'aboucher avec Asdrubal, & lui annonça ce qu'il venoit d'apprendre de la part des Romains. Dans l'inquiétude où cette nouvelle les jetta, ils tinrent conseil entre eux sur les mesures qu'ils avoient à prendre: mais ils ne pensèrent à rien moins qu'au péril dont ils étoient menacés, & ne songèrent point du tout aux précautions qui étoient nécessaires pour l'éviter. Toutes leurs vûes se bornèrent à tâcher d'attirer les Romains en rase campagne pour les combattre, ce qu'ils souhaitoient avec une extrême passion.

Jusqu'alors sur les préparatifs que faisoit Scipion & sur les ordres qu'il donnoit, on avoit cru qu'il vouloit surprendre Utique, mais enfin il s'ouvrit sur son dessein à un certain nombre de Tribuns choisis, & les avertit vers le milieu du jour de souper à l'heure ordinaire, & après que toutes les trompettes ensemble auroient sonné, selon la coutume, de faire sortir l'armée du camp. C'est l'usage chez les Romains que toutes les trompettes sonnent vers l'heure du souper proche la tente du Général, parce que c'est le tems que toutes les gardes se distribuent. Ensuite aiant assemblé tous ceux qu'il avoit envoyés reconnoître les deux camps des ennemis, il examina & compara ensemble tout ce qu'ils lui disoient des routes & des entrées de ces camps, consultant surtout Massinissa, à qui les lieux étoient fort connus. Quand tout fut disposé & qu'il eut laissé pour la garde du camp un

un nombre suffisant de bonnes troupes, il se met en marche avec le reste de l'armée sur la fin de la première veille, & arrive aux ennemis, qui étoient à soixante stades de son camp, vers la fin de la troisième. A quelque distance de l'ennemi, il fit deux corps de son armée. Il en donna la moitié & tous les Numides à Lælius & à Massinissa, avec ordre d'attaquer le camp de Syphax, les exhortant de signaler leur courage dans cette occasion & de ne rien faire qu'avec prudence, qu'ils savoient bien qu'en fait d'expéditions nocturnes, il falloit trouver dans son intelligence & sa valeur les ressources que les ténèbres ne permettent pas de trouver par les yeux; puis il s'avança avec le reste des troupes vers le camp d'Asdrubal, au petit pas cependant, parce qu'il étoit résolu de ne pas fondre dessus, que du côté de Lælius on n'eût mis le feu à celui des Numides.

Lælius partage ses troupes en deux corps & leur fait mettre en même tems le feu aux hutes: il n'y fut pas plutôt, que les premières furent d'abord embrasées & que le mal devint irremédiable, tant parce qu'elles se touchoient les unes les autres, qu'à cause de la quantité de matière qui brûloit. Tandis que Lælius comme en réserve attendoit le tems de porter du secours, Massinissa posta ses gens dans tous les endroits par où il savoit que les Numides devoient passer pour se sauver de l'incendie. Aucun des Numides, pas même Syphax, ne soupçonnant d'où venoit ce grand feu, on crut qu'il avoit pris au camp par quelque hazard. Sans penser à autre chose les uns endormis se réveillent, les autres se lèvent de table où ils s'étoient enivrés & sautent hors de leurs hutes; ceux-ci se foulent aux pieds les uns les autres aux portes du camp, ceux-là sont gagnés par le feu & dévorés par les flammes, & ceux qui s'en échappent sont massacrés par les Romains, sans savoir ni ce qu'ils souffroient ni ce qu'ils faisoient.

A la vûe de ce feu, dont la flamme s'élevoit à une hauteur prodigieuse, les Carthaginois crurent que cet embrasement s'étoit fait par hazard; il y en eut quelques-uns qui coururent d'abord au secours; mais tout le reste sortant sans armes de leur camp regardoient de devant le retranchement l'incendie avec une surprise extrême. Alors tout réussissant à Scipion selon ses desirs, il tombe sur ceux qui étoient sortis, passe les uns au fil de l'épée, poursuit les autres & met en même tems le feu à leurs hutes. En un moment voilà dans le camp des Carthaginois le même embrasement & le même carnage que dans celui des Numides. Asdrubal ne songea point à éteindre le feu, il vit bien alors que l'incendie du camp des Numides n'étoit pas venu du hazard comme il l'avoit cru, mais de la ruse & de la hardiesse des Romains, il ne pensa qu'à se sauver, malgré le peu de jour qu'il voioit à la fuite. Car le feu avoit bientôt pris & s'étoit répandu par tout, d'ailleurs

les issues du camp étoient remplies de chevaux, de bêtes de charge & d'hommes partie demi morts & consumés par le feu, partie saisis d'étonnement & de fraieur. Le désordre, la confusion étoit si grande, que quelque courage qu'on se sentit alors, on ne pouvoit espérer de se dérober à travers tant d'obstacles. Les autres Chefs étoient dans le même embarras. Cependant Afrubal & Syphax trouvèrent moyen de s'échapper avec quelques cavaliers. Mais un nombre innombrable d'hommes, de chevaux, de bêtes de charge furent misérablement réduits en cendre, & quelques autres non seulement sans armes, mais même sans habits, en se dérobant au feu, furent égorgés par les Romains. Ce n'étoit dans les deux camps que hurlemens pitoiables, que bruit confus, que saisissement, qu'un fracas extraordinaire, & avec cela un feu horrible & une flamme épouvantable. Une seule de ces choses étoit capable d'effraier, à plus forte raison tant d'accidens joints ensemble. Tout ce qu'on a vu jusqu'à présent d'événemens surprenans n'approche pas de celui-ci, nous ne connoissons rien qui puisse nous en former l'image. C'est aussi le plus beau & le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique sa vie n'ait été qu'une suite d'un grand nombre de beaux exploits.

Le jour venu, malgré la défaite des ennemis, dont les uns étoient morts & les autres en fuite, Scipion ne laissa pas d'exhorter les Tribuns à en poursuivre les restes. Afrubal se fiant en la forte situation de la ville où il s'étoit retiré, l'attendit d'abord de pied ferme, quoiqu'il sût qu'il venoit; mais voyant les habitans se soulever, il craignit de tomber entre les mains de ce Général, & s'enfuit avec ceux qui s'étoient sauvés avec lui de l'incendie, & qui étoient au nombre de cinq cens maîtres & de deux mille fantassins. Aussitôt le soulèvement cessa & la ville se rendit aux Romains. Scipion lui pardonna, mais deux autres villes voisines furent données au pillage. Après quoi il reprit la route de son premier camp.

Cet événement déconcerta les Carthaginois & renversa tous leurs projets. Après avoir espéré d'assiéger les Romains & bloquant par terre & par mer la hauteur voisine d'Utique, sur laquelle ils avoient établi leurs quartiers, & avoir déjà fait pour cela tous leurs préparatifs, ils se voient, par un accident imprévu, obligés d'abandonner honneusement le plat pays, & de craindre pour eux-mêmes & pour leur patrie une ruine totale. On peut juger qu'elle devoit être leur fraieur & leur consternation. Comme cependant les affaires demandoient que l'on pensât sérieusement à l'avenir, le Sénat s'assembla pour en délibérer. Les sentimens furent partagés. Les uns furent d'avis qu'on rappellât Annibal d'Italie, comme ne leur restant plus d'espérance qu'en lui & en son armée. Les autres qu'il falloit demander à Scipion une trêve pendant laquelle on traiteroit de la paix. Il y en eut, & leur sen-

sentiment l'emporta, qui dirent qu'il n'y avoit encore rien à désespérer, qu'on n'avoit qu'à lever de nouvelles troupes, députer à Syphax, qui s'étoit retiré à Abbe dans le voisinage, & rassembler tout ce que l'on pourroit de ceux qui avoient échappé à l'incendie. On fit donc partir Asdrubal pour faire des levées, & l'on députa à Syphax pour le prier de ne pas refuser son secours & de ne pas se désister de son premier projet, qu'incessamment Asdrubal le joindroit avec son armée.

Scipion pensoit toujours à faire le siège d'Utique, mais dès qu'il apprit que Syphax demeureroit dans le parti des Carthaginois, & que ceux-ci assembloient de nouveau une armée, il se mit en marche & fut camper devant cette ville. Il fit en même tems distribuer le butin aux soldats, & leur envoya des marchands pour l'acheter. C'étoit pour lui un profit considérable. Car le dernier avantage faisant espérer aux soldats qu'ils seroient indubitablement les maîtres de l'Afrique, ils ne faisoient point de cas du butin qu'ils venoient de gagner, & le donnoient presque pour rien aux marchands.

Syphax & ses amis vouloient d'abord continuer leur route & se retirer chez eux; mais aiant rencontré autour d'Abbe plus de quatre mille Celtibériens que les Carthaginois avoient levés, ce secours leur releva un peu le courage, & ils n'allèrent pas plus loin. Syphax étoit encore arrêté par sa femme, qui, étant fille d'Asdrubal, le supplioit avec instance de continuer à suivre le parti des Carthaginois & de ne pas les abandonner dans ces conjonctures. Il se laissa gagner, & se rendit à ce qu'on demandoit de lui. D'un autre côté les Carthaginois fondonoient de grandes espérances sur les Celtibériens. Au lieu de quatre mille on disoit qu'il en arrivoit dix mille, tous soldats invincibles & par leur courage & par l'excellence de leurs armes. A cette nouvelle que l'on répandoit de toutes parts, les Carthaginois reprirent courage & se disposèrent plus que jamais à se remettre en campagne. Au bout de trente jours ils s'assemblèrent dans ce qu'on appelle les Grandes-plaines, & campèrent là avec les Numides & les Celtibériens: ce qui faisoit une armée d'environ trente mille hommes.

Scipion n'en fut pas plutôt averti qu'il pensa à marcher contre eux. Il donna ses ordres aux troupes qui par mer & par terre assiégeoient Utique, & part avec tout ce qu'il avoit de légèrement armés. Après cinq jours de marche, il arrive aux Grandes-plaines, & dès le premier jour il campe sur une hauteur à trente stades des ennemis. Le jour suivant il descend dans la plaine, & fait avancer sa cavalerie jusqu'à sept stades devant lui. On resta là deux jours à s'essayer les uns les autres par des escarmouches. Au quatrième de part & d'autre on se mit en bataille. Du côté de Scipion les Hastaires d'abord selon la  
côu-

coutume, ensuite les Princes, & derrière eux les Triaires, la cavalerie Italienne à l'aîle droite, les Numides & Massinissa à l'aîle gauche. De l'autre côté les Celtibériens au centre opposés aux Romains, les Numides sur l'aîle gauche & les Carthaginois sur la droite. Dès la première charge la cavalerie Italienne renversa les Numides, & Massinissa les Carthaginois. On ne devoit pas attendre plus de résistance de la part de gens découragés & abattus par tant de défaites. Mais les Celtibériens combattirent avec beaucoup de valeur, & comme ne pouvant se sauver que par la victoire. Car ne connoissant pas le pays ils ne pouvoient espérer de trouver leur salut dans la fuite; & la perfidie qui leur avoit fait prendre les armes contre les Romains, quoique pendant la guerre d'Espagne on n'eût commis contre eux aucun acte d'hostilité, leur ôtoit toute espérance d'en obtenir quartier. Cependant les aîles rompuës, ils furent bientôt enveloppés par les Princes & les Triaires. On en fit un carnage horrible, dont il n'y en eut que fort peu qui échappèrent. Ils ne laissèrent pas d'être fort utiles aux Carthaginois. Car non seulement ils se battirent avec courage, mais ils favorisèrent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les eussent pas eus en tête & qu'ils eussent d'abord poursuivi les ennemis, à peine en seroit-il resté quelqu'un. Le combat qu'il fallut leur donner fut cause que Syphax avec sa cavalerie se retira sans risque chez lui, & Asdrubal à Carthage avec ce qui s'étoit sauvé de la bataille.

Le Général des Romains après avoir mis ordre aux dépouilles & aux prisonniers, assembla son conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans la suite. Il y fut résolu que pendant que Scipion & une partie de l'armée parcoureroient les villes pour se les soumettre, Lælius & Massinissa avec les Numides & une partie des légions Romaines poursuivroient Syphax pour ne lui pas donner le tems de penser à ses affaires & de réparer ses pertes. Le conseil fini, on se sépara, & on exécuta d'abord ce dont on y étoit convenu. Il y eut des villes qui n'attendirent pas qu'on les forçât de se rendre, tant la crainte des armes de Scipion leur abattoit le courage, les autres furent prises d'emblée. Tout le pays étoit prêt à se soulever contre les Carthaginois, accablé qu'il étoit des longues guerres qui s'étoient faites en Espagne, & des impôts qu'il avoit fallu paier pour les soutenir.

A Carthage quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les esprits, la confusion devint bien plus grande par la perte de la bataille. Ce second coup les consterna & leur fit perdre toute espérance. Cependant il se trouva de généreux Sénateurs qui furent d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étoient devant Utique, de tâcher de leur faire lever le siège & de leur présenter un combat naval pendant qu'ils ne s'attendoient à rien moins & qu'ils n'avoient rien de prêt pour le soutenir. Ils vouloient de plus qu'on dépêchât à An-



Annibal, & que sans délai on tentât encore cette voie de faire tête aux Romains, que selon toutes les apparences ces deux moïens auroient un heureux succès. D'autres cependant soutinrent qu'ils n'étoient pas praticables dans les conjonctures présentes, qu'il valloit mieux fortifier Carthage & se tenir prêt à en soutenir le siège, qu'il se présenteroit assez d'occasions de se tirer d'embarras pourvu que l'on fût bien d'accord, que cependant on devoit délibérer sur les moïens de faire la paix, sur les conditions que l'on voudroit accepter sur la manière dont on se pourroit délivrer des maux dont on étoit accablé. Après une longue discussion, on approuva l'un & l'autre sentiment, de sorte qu'aussitôt après le conseil ceux qui devoient partir pour l'Italie se mirent en mer, l'Amiral monta sur ces vaisseaux, les uns travaillèrent aux fortifications de la ville, & les autres tinrent de fréquens conseils sur ce que chacun avoit à faire.

Comme l'armée Romaine ne trouvoit rien qui lui résistât, & que tout au contraire plioit sous la terreur de ses armes, elle regorgeoit de butin. C'est pourquoi Scipion jugea à propos d'en faire porter la plus grande partie dans son premier camp, d'aller avec les armées à la légère s'emparer d'une forteresse qui étoit au dessus de Tunis & de camper à la vue des Carthaginois, dans la pensée que cela jetteroit l'épouvante parmi eux. Ceux-ci aiant mis en peu de jours sur leurs vaisseaux l'équipage & les vivres nécessaires, se disposoient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorsque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardoient cette place craignirent d'en être attaqués & prirent la fuite. Tunis est environ à six vingt stades de Carthage, d'où on le voit presque de quelque endroit de la ville qu'on le regarde. Nous avons déjà dit que c'étoit un poste que la nature & l'art avoient de concert rendu imprenable. Les Romains étoient à peine campés, que les Carthaginois levèrent l'ancre & vinrent par mer à Utique. Scipion en fut frappé, dans la crainte que son armée navale qui ne s'attendoit pas à cette entreprise & qui ne s'y étoit pas préparée, ne souffrît quelque échec. Il quitte aussitôt Tunis & se hâte de porter du secours de ce côté-là. Il y trouva des vaisseaux de guerre propres, il est vrai, à éloigner ou à approcher des machines, en un mot à faire un siège, mais nullement en état de combattre, au lieu que les ennemis avoient travaillé tout l'hiver à y disposer leur flotte. Désespérant donc de pouvoir résister à l'ennemi dans une bataille, il prit le parti d'environner ces bâtimens de trois ou quatre rangs de vaisseaux de charge, & ensuite . . . *Voiez la suite de cet événement dans le trentième Livre de Tite-Live.*



# HISTOIRE

DE

# POLYBE.

LIVRE QUINZIÈME,

## CHAPITRE PREMIER.

*Perfidie des Carthaginois à l'égard des Ambassadeurs que Scipion leur avoit envoyés. Retour d'Annibal en Afrique. Bataille de Zama.*



CIPION touché de l'enlèvement de son convoi & de l'abondance où étoient les ennemis, beaucoup plus touché encore de l'infidélité des Carthaginois, qui contre la religion du serment & la foi des Traités, recommençoient tout de nouveau la guerre, leur députa L. Servilius, L. Bœbius & La Fabius, pour leur porter ses plaintes & leur apprendre en même tems la nouvelle qu'on lui avoit mandée de Rome, que le peuple Romain avoit ratifié le Traité. Les Ambassadeurs furent d'abord conduits devant le Sénat, & de là devant l'assemblée du peuple. Là & ici ils parlèrent sur les affaires présentes avec beaucoup de force & de liberté. Ils commencèrent par représenter aux Carthaginois ce qu'avoient fait à Tunis les Ambassadeurs envoyés de leur part;

part; qu'en entrant dans le conseil ils ne s'étoient pas contentés d'offrir des libations & d'adorer la terre, selon l'usage observé chez les autres nations, qu'ils s'étoient encore prosternés servilement contre terre & avoient baïsé les piés à toute l'assemblée: que s'étant levés ensuite ils avoient avoué le tort qu'ils avoient eu de violer les Traités faits ci-devant entre les Romains & les Carthaginois, que c'étoit une perfidie pour laquelle ils se reconnoissoient dignes de toute la vengeance qu'il plairoit aux Romains d'en tirer: que cependant ils prioient au nom de la fortune qu'au lieu de les traiter à la rigueur, on fît de leur infidélité, en la leur pardonnant, un exemple à jamais mémorable de la clémence & de la générosité des Romains. Ils ajouterent que Scipion & son conseil, à qui tout cela étoit encore présent, ne pouvoient comprendre sur quoi fondés les Carthaginois avoient oublié ce qui s'étoit dit alors, & avoient osé violer les sermens & la trêve dont on étoit convenu: qu'on étoit presque certain que c'étoit le retour d'Annibal qui leur avoit inspiré cette hardiesse, mais que rien n'étoit moins sensé; qu'il y avoit déjà plus d'un an qu'Annibal sorti d'Italie s'étoit retiré auprès de Lacinium; qu'enfermé là & presque assiégé il n'avoit pû qu'à peine s'esquiver pour repasser en Afrique: que quand même il seroit revenu victorieux & donneroit bataille aux Romains, après les deux qu'ils avoient perdus ils devroient se défier des succès qu'ils se promettoient de l'avenir; & qu'en se flattant de vaincre, il falloit aussi penser que l'on pourroit bien être encore vaincu. En ce cas quels Dieux auroient-ils à invoquer, que diroient-ils pour toucher de compassion leurs vainqueurs? qu'après tant de fourberie & d'imprudence il ne leur resteroit plus rien à espérer ni des Dieux ni des hommes. Après ce discours, les Ambassadeurs se retirèrent.

Il y eut peu de Carthaginois pour l'exécution du Traité. La plupart tant de ceux qui gouvernoient la République que de ceux qui composoient le Conseil, déjà choqués de la dureté des loix qu'on leur avoit imposées, souffroient impatiemment les hauteurs & la fierté des Ambassadeurs. D'ailleurs on ne pouvoit se résoudre à restituer les vaisseaux qui avoient été pris, & à se défaire des munitions dont ces vaisseaux étoient chargés. Mais la principale raison étoit qu'ayant Annibal à opposer aux Romains, ils ne doutoient presque pas que la victoire ne se tournât de leur côté. La multitude fut donc du sentiment de renvoyer les Ambassadeurs sans daigner leur répondre; mais comme ceux qui étoient à la tête des affaires vouloient de quelque manière que ce fût renouveler la guerre, ils tinrent conseil ensemble, dont le résultat fut de dire qu'il falloit avoir soin que les Ambassadeurs retournassent en sûreté dans leur camp. Ils firent équiper en effet deux galères pour les escorter: mais en même tems ils envoièrent à Asdrubal qui commandoit la flotte des Carthaginois dans le voisinage d'Utique, pour

Pavertir de tenir des vaisseaux prêts non loin du camp des Romains, afin que quand les galères d'escorte auroient quitté les Ambassadeurs, il tombât sur le vaisseau qui les conduisoit & le coulât à fond. Ils les renvoierent ensuite, donnant ordre à ceux qui montoient les galères, aussitôt qu'ils auroient passé l'embouchure de la Macre, d'où l'on pouvoit voir le camp des ennemis, de les laisser là & de revenir à Carthage. L'escorte, suivant cet ordre, ne fut pas plutôt arrivée à l'endroit marqué, qu'elle prit honnêtement congé des Romains, les embrassa & reprit la route de Carthage. Les Ambassadeurs, sans rien soupçonner de ce départ précipité, eurent seulement quelque peine qu'on les eût quittés sitôt, dans la pensée que c'étoit par mépris qu'on l'avoit fait. Dès que l'escorte se fut séparée, les Carthaginois sortent de leur embuscade & viennent les attaquer avec trois galères. Ils ne pouvoient de l'éperon frapper leur vaisseau, parce qu'il couloit au dessous, ni venir à l'abordage, parce qu'on les repoussoit avec vigueur; mais voltigeant tout autour ils tuèrent & blessèrent beaucoup de gens de l'équipage, jusqu'à ce qu'enfin les Romains voyant de leurs troupes, qui fourrageoient sur la côte, accourir sur le rivage à leur secours, ils poussèrent leur vaisseau à terre. La plupart de ceux qui le montoient périrent en cette occasion, mais par un bonheur tout extraordinaire les Ambassadeurs en sortirent sains & saufs.

Voilà la guerre allumée avec plus de chaleur & de haine que jamais. D'un côté les Romains se voyant trompés mirent tout en usage pour se venger de cette perfidie, & de l'autre les Carthaginois, qui se sentoient coupables, se résolurent à souffrir tout plutôt que de tomber en la puissance des Romains. Dans cette disposition de part & d'autre, il étoit évident que l'affaire ne se décideroit que par une bataille; de sorte que non seulement l'Italie & l'Afrique, mais encore l'Espagne, la Sicile & la Sardaigne, étoient en suspens & attendoient cet événement avec inquiétude. Comme Annibal manquoit de cavalerie, il députa à Tychée, Numide, ami & allié de Syphax, & qui avoit la meilleure cavalerie d'Afrique, pour l'engager à venir à son secours & à saisir l'occasion qui s'offroit de se maintenir dans ses Etats, ce qu'il ne pouvoit faire, qu'autant que les Carthaginois auroient le dessus, & que sans cela il courroit risque de sa propre vie, aiant en tête un Prince aussi ambitieux que Massinissa. Tychée se rendit à ces raisons, & vint joindre Annibal avec deux mille chevaux.

Scipion aiant pourvû à la sûreté de sa flotte & laissé Boëbius pour la commander, se mit en marche pour se rendre maître des villes, & il n'attendit plus qu'elles se rendissent d'elles-mêmes, il y entra par force, fit passer tous les habitans sous le joug, & fit éclater tout le ressentiment dont il étoit animé contre la perfidie des Carthaginois. Il dépêcha

pêcha aussi courrier sur courrier à Massinissa, pour lui apprendre de quelle manière ils avoient rompu la trêve, & pour le presser de lever une armée la plus nombreuse qu'il pourroit & de le venir joindre en diligence. Car ce Prince, comme nous l'avons déjà dit, aussitôt après la publication de la trêve, étoit parti avec ses propres troupes, dix compagnies tant cavalerie que d'infanterie Romaine & des Ambassadeurs de la part de Scipion, non seulement pour recevoir le Roiaume de ses pères, mais encore pour l'aggrandir, avec le secours des Romains, de celui de Syphax: ce qu'il exécuta en effet.

Cependant les Ambassadeurs revenant de Rome abordèrent au camp de l'armée navale. Sur le champ Boëbius envia ceux de Rome à Scipion, & retint auprès de lui ceux de Carthage, qui tristes & chagrins, depuis qu'ils avoient appris l'insulte faite aux Ambassadeurs des Romains, croioient toucher au dernier moment. Ils ne doutoient pas qu'on ne se vengeât sur eux d'une si noire perfidie. Scipion aiant appris que le Sénat & le peuple Romain avoient approuvé le Traité qu'il avoit conclu avec les Carthaginois, & qu'on étoit prêt à exécuter tout ce qu'il avoit demandé, envia ordre à Boëbius de renvoyer les Ambassadeurs des Carthaginois chez eux avec toute sorte d'honnêtetés. Cet ordre étoit, à mon avis, très-sage & très-prudent. Sachant que sa patrie aiant un respect inviolable pour les Ambassadeurs, toutes réflexions faites, il jugea qu'il ne devoit pas tant faire attention à ce que méritoient les Carthaginois, qu'à ce qu'il convenoit aux Romains de leur faire. C'est dans cette pensée que modérant sa colère & le desir de se venger, il ne pensa qu'à suivre les grands exemples qu'il avoit reçus de ses ancêtres, & à surpasser en vertu les Carthaginois & Annibal même en opposant sa généreuse probité à leur mauvaise foi.

Les Carthaginois ne purent voir plus longtems leurs villes saccagées, ils envoierent à Annibal pour le prier de ne plus différer, de s'approcher des ennemis, & de mettre fin aux affaires par une bataille. Ce Général répondit qu'à Carthage on devoit avoir autre chose à penser, que c'étoit à lui à prendre son tems soit pour se reposer soit pour agir. Cependant quelques jours après il décampa d'Adrumète & vint camper à Zama, ville à cinq journées de Carthage du côté du couchant, d'où il envia trois espions pour reconnoître le camp des Romains. Ces espions furent pris & amenés à Scipion, qui loin de les punir, comme on a coutume de faire, leur donna un Tribun avec ordre de leur montrer sans finesse tout le champ; & après qu'on le leur eut montré, il leur demanda si le Tribun avoit bien obéi à ses ordres. Il leur fournit encore des vivres & une escorte pour retourner à leurs gens, & leur recommanda de ne rien cacher à Annibal de tout ce qui leur étoit arrivé. Annibal fut touché de la grandeur d'ame & de la hardiesse

diessé de Scipion, & cela lui fit naître l'envie d'avoir une conférence avec lui. Il lui envoya un héraut pour lui dire qu'il seroit bien aisé de s'entretenir avec lui sur les affaires présentes. Scipion répondit qu'il le vouloit bien, & qu'il lui feroit dire le lieu & le tems qu'ils pourroient se voir. Le lendemain Massinissa arriva amenant avec lui six mille hommes de pied & six mille chevaux. Scipion le reçut gracieusement, & le félicita de s'être soumis tout le Roiaume de Syphax; puis se mettant en marche il alla camper vers Nadagare, dans un poste qui outre les autres avantages n'étoit éloigné de l'eau que d'un jet de trait. De là il envoya dire au Général des Carthaginois qu'il étoit prêt à l'écouter.

Annibal à cette nouvelle leva le camp, & s'approchant jusqu'à environ trente stades des Romains, campa sur une hauteur qui lui paroissoit fort avantageuse, à cela près qu'elle étoit trop éloignée de l'eau, ce qui faisoit beaucoup souffrir ses troupes. Le jour d'après les deux Généraux sortent chacun de leur camp avec quelques cavaliers, qu'ils firent ensuite retirer. Ils s'approchent l'un de l'autre, n'ayant avec eux que chacun un truchement. Annibal saluë le premier, & commence ainsi : „ Je voudrois de tout mon cœur que les Romains & les Carthaginois n'eussent jamais pensé à étendre leurs conquêtes, ceux-là „ au-delà de l'Italie, ceux-ci au-delà de l'Afrique, & qu'ils se fussent „ renfermés les uns & les autres dans ces deux beaux Empires que la „ nature sembloit avoir elle-même séparés. Mais nous avons d'abord „ pris les armes pour la Sicile, nous nous sommes ensuite disputé la „ domination de l'Espagne, enfin aveuglés par la fortune nous avons „ été jusqu'à nous faire la guerre chacun pour notre propre patrie, & „ c'est encore là que nous en sommes aujourd'hui. Appaisons enfin „ la colère des Dieux, si cela peut se faire; bannissons enfin de nos „ cœurs cette jalousie opiniâtre, qui nous a jusqu'à présent armés les „ uns contre les autres. Pour moi instruit par l'expérience combien la „ fortune est inconstante, combien il faut peu de chose pour tomber „ dans la disgrâce ou mériter ses faveurs, comme elle se joue des „ hommes, je suis très-disposé à la paix. Mais je crains fort, Scipion, „ que vous ne soiez pas dans les mêmes sentimens. Vous êtes dans la „ fleur de votre âge, tout vous a réuissi selon vos souhaits en Espagne „ & en Afrique, rien jusqu'à présent n'a traversé le cours de „ vos prospérités; quelques fortes raisons dont je me serve pour vous „ porter à la paix, vous ne vous laisserez pas persuader. Cependant „ considérez je vous prie combien l'on doit peu compter sur la fortune. Vous n'avez pas besoin pour cela de chercher des exemples dans „ l'antiquité, jetez les yeux sur moi. Je suis cet Annibal, qui après „ la bataille de Cannes, maître de presque toute l'Italie, allai quel- „ que tems après à Rome même, & qui campé à quarante stades de „ cette

„ cette ville délibérois déjà ce que je ferois de vous & de votre pa-  
 „ trie. Et aujourd'hui de retour en Afrique, me voilà obligé de trai-  
 „ ter avec un Romain de mon salut & de celui des Carthaginois. Que  
 „ cet exemple vous apprenne à ne vous pas enorgueillir, à penser que  
 „ vous êtes homme, & par conséquent à choisir toujours le plus grand  
 „ des biens & le plus petit des maux. Qui est l'homme sensé qui vou-  
 „ lût s'exposer au péril qui vous menace? Quand vous remporteriez la  
 „ victoire, vous n'ajouteriez pas beaucoup ni à votre gloire ni à celle  
 „ de votre patrie, au lieu que si vous êtes vaincu, vous perdez par  
 „ vous-même tout ce que vous avez jusqu'à présent aquis de gloire  
 „ & d'honneur. Mais à quoi tend ce discours? A vous faire convenir  
 „ de ces articles, que la Sicile, la Sardaigne & l'Espagne, qui ont fait  
 „ ci devant le sujet de nos guerres, demeureront aux Romains, que  
 „ jamais les Carthaginois ne prendront contre eux les armes pour ces  
 „ Roiaumes; & que tout ce qu'il y a d'autres Isles entre l'Italie &  
 „ l'Afrique appartiendront aussi aux Romains. Il me semble que ces  
 „ conditions, en mettant les Carthaginois en sûreté pour l'avenir,  
 „ vous sont en même tems très-glorieuses à vous en particulier, &  
 „ à toute votre République. Ainsi parla Annibal.

Scipion répondit que ce n'étoient pas les Romains, mais les Cartha-  
 ginois, qui avoient été la cause de la guerre de Sicile & de celle d'Es-  
 pagne, qu'Annibal lui-même le sçavoit très-bien, & que les Dieux en  
 avoient pensé ainsi, puisqu'ils avoient favorisé non les Carthaginois,  
 qui avoient entrepris une guerre injuste, mais les Romains, qui n'a-  
 voient fait que se défendre: que cependant ces succès ne lui faisoient  
 pas perdre de vue l'inconstance de la fortune & l'incertitude des cho-  
 ses humaines. „ Mais, ajouta-t-il, si, avant que les Romains passas-  
 „ sent en Afrique, vous fussiez sorti de l'Italie & eussiez proposé ces  
 „ conditions, je ne crois pas qu'on eût refusé de les écouter. Ajour-  
 „ d'hui que vous êtes venu d'Italie malgré vous, & que nous sommes  
 „ en Afrique les maîtres de la campagne, les affaires ne sont plus sur  
 „ le même pied. Bien plus, quoique vos citoyens fussent vaincus, nous  
 „ avons biens voulu à leur prière faire une espèce de Traité avec eux.  
 „ Nos articles ont été mis par écrit, lesquels, outre ceux que vous  
 „ proposez, étoient que les Carthaginois nous rendroient nos prison-  
 „ niers sans rançon, qu'ils nous livreroient leurs vaisseaux pontés,  
 „ qu'ils nous paieroient cinq mille talens; & qu'ils fourniroient sur tout  
 „ cela des otages. Telles sont les conditions dont nous étions conve-  
 „ nus. Nous avons envoyé à Rome les uns & les autres pour les faire  
 „ ratifier par le Sénat & par le peuple, témoignant que nous les ap-  
 „ prouvions, & les Carthaginois demandant avec instance qu'elles leur  
 „ fussent accordées. Et après que le Sénat & le peuple Romain ont  
 „ donné leur consentement, les Carthaginois manquent à leur parole

„ &

„ & nous trompent. Que faire après cela ? Mettez-vous en ma place.  
 „ & répondez. Faut-il les décharger de ce qu'il y a de plus rigoureux  
 „ dans le Traité ? Certes l'expédient seroit merveilleux pour leur ap-  
 „ prendre à tromper dans la suite ceux qui les auroient obligés. S'ils  
 „ obtiennent ce qu'ils demandent, direz-vous, ils n'oublieront jamais  
 „ un si grand bienfait. Mais ce qu'ils nous ont demandé en supplians  
 „ ils l'ont obtenu, & cependant sur la foible espérance que votre retour  
 „ leur a fait concevoir, ils nous ont d'abord traités en ennemis. En  
 „ un mot, si aux conditions qui vous ont été imposées on en ajoutoit  
 „ quelque autre encore plus rigoureuse, en ce cas on pourroit porter  
 „ une seconde fois notre Traité devant le peuple Romain ; mais puis-  
 „ qu'au contraire vous retranchez de celles dont on étoit tombé d'ac-  
 „ cord, il n'y a plus de rapport à lui en faire. A quoi tend aussi ce  
 „ discours ? A vous faire entendre qu'il faut que vous vous rendiez  
 „ vous & votre patrie à discrétion, ou qu'une bataille décide en votre  
 „ faveur. Ces discours finis sans rien conclure pour la paix, les deux  
 Généraux se séparèrent.

Le lendemain dès le point du jour on fit sortir les armées de leurs camps & l'on se disposa à combattre, les Carthaginois pour leur propre salut & la conservation de l'Afrique, les Romains pour s'assurer l'empire de l'univers. Qui en lisant avec réflexion ce que je vai raconter ne se sentira pénétré de compassion. Jamais nations plus belliqueuses, jamais Chefs plus habiles & plus exercés dans le métier de la guerre n'étoient venus aux mains les uns contre les autres, jamais la fortune n'avoit proposé de plus grands prix aux combattans. Car il ne s'agissoit ni de l'Afrique ni de l'Europe, le vainqueur devoit devenir maître de toutes les autres parties du monde connu, comme il le devint en effet peu après. Voici de quelle manière Scipion rangea ses troupes en bataille. Il mit à la première ligne les Hastaires, laissant des intervalles entre les cohortes ; à la seconde les Princes, postant leurs cohortes non vis-à-vis les espaces de la première ligne, comme c'est la coutume chez les Romains, mais les unes derrière les autres avec des intervalles entre elles, à cause du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie. Les Triaires formoient la réserve. Sur l'aîle gauche étoit C. Lælius avec la cavalerie d'Italie, & sur la droite Massinissa avec ses Numides. Il jeta dans les espaces de la première ligne des Velites & leur donna ordre de commencer le combat, de manière pourtant que s'ils étoient poussés ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphans, ils se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derrière toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui se verroient enveloppés, par les espaces de travers à droit & à gauche.

Il courut ensuite dans tous les rangs pour animer en peu de mots ses troupes à bien faire leur devoir dans l'occasion présente : „ Qu'ils se  
 „ sou-



„ foudrinssent de leurs premiers exploits & qu'ils soutinssent leur gloire  
„ & celle de leur patrie; qu'ils fissent attention que s'ils remportoient  
„ la victoire, ils ne seroient pas seulement les maîtres de l'Afrique;  
„ mais qu'ils assureroient à leur patrie l'empire de tout le reste de  
„ l'univers; que s'ils étoient vaincus, ceux qui mourroient sur le champ  
„ de bataille auroient la gloire d'avoir répandu leur sang pour la  
„ patrie, gloire préférable à tous les honneurs de la sépulture, au  
„ lieu que ceux qui tourneroient le dos passeroient le reste de leurs  
„ jours dans l'infamie & dans la misère: qu'en effet il n'y avoit pas  
„ d'endroit dans l'Afrique qui pût leur donner une retraite sûre,  
„ qu'ils ne pourroient se dérober à la poursuite des Carthaginois, &  
„ que tombant entre leurs mains il étoit aisé de prévoir quelle seroit  
„ leur destinée. A Dieu ne plaise, dit-il, que ce malheur vous arri-  
„ ve. Une domination universelle ou une mort glorieuse sont les prix  
„ que la fortune nous propose: ne serions-nous pas les plus lâches  
„ & les plus insensés des hommes, si par un honteux amour de la  
„ vie laissant là les plus grands biens, nous étions capables de choi-  
„ sir les plus grands maux? En marchant aux ennemis, n'avez dans  
„ l'esprit que la victoire ou la mort, sans vous arrêter à l'espérance  
„ de survivre au combat. Venez aux mains dans cette disposition;  
„ & la victoire est à nous. C'est ainsi que Scipion exhorta ses  
„ troupes.

L'ordre d'Annibal étoit: devant toute l'armée plus de quatre-vingts  
éléphants, ensuite les étrangers soudoyés au nombre d'environ douze  
mille Liguriens, Gaulois, Belears, Maures: derrière cette ligne les  
Africains & les Carthaginois; & à la troisième ligne, qu'il éloigna  
de la seconde de plus d'un stade, les troupes qui étoient venues d'Ita-  
lie avec lui. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des alliés Numides;  
& sur la droite celle des Carthaginois, ordonnant aux Officiers d'en-  
courager chacun ses propres soldats, en les exhortant de bien espérer  
de la victoire, puisqu'ils avoient avec eux Annibal & l'armée qu'il avoit  
amenée d'Italie: mais surtout de bien peindre aux Carthaginois les maux  
qui fondront sur leurs femmes & sur leurs enfans s'ils perdent la batail-  
le. Pendant que les Officiers exécutent cet ordre, Annibal voltigeant  
sur toute la troisième ligne crioit à ses soldats: „ Souvenez-vous, ca-  
„ marades, qu'il y a dix-sept ans que nous servons ensemble, souve-  
„ nez vous de ce grand nombre de batailles que vous avez pendant ce  
„ tems-là livrées aux Romains. Victorieux dans toutes, vous n'avez pas  
„ laissé seulement aux Romains la moindre espérance de pouvoir jamais  
„ vous vaincre. Ayez toujours devant les yeux la bataille de la Trébie  
„ contre le père de celui qui commande aujourd'hui l'armée que nous  
„ allons combattre, & celles du Thrasymane contre Flaminius, & de  
„ Cannes contre Paul Emile, sans compter les petits combats & les  
Tome VI.

» avantages sans nombre que vous avez remportés. Quelle compa-  
 » raison entre la bataille d'aujourd'hui & ces trois grandes batailles,  
 » soit qu'on regarde le nombre ou la valeur des troupes? Jetez les  
 » yeux sur l'armée des ennemis. Non seulement ils sont en plus pe-  
 » tit nombre, à peine font-ils une petite partie de ceux que nous avons  
 » alors contre nous. Pour la valeur, ils ne méritent pas d'entrer en  
 » comparaison. Les premiers avoient été jusqu'alors invincibles, &  
 » avoient toutes leurs forces à nous opposer: ceux-ci ne sont ou que  
 » les enfans de ceux-là ou les restes de ceux que nous avons vaincus en  
 » Italie, & qui ont plusieurs fois pris la fuite devant nous. Prenez  
 » donc garde de ne pas perdre ici la gloire que vous & moi nous  
 » avons acquise, mais combattez en gens de cœur pour vous assurer  
 » à jamais la réputation que vous vous êtes faite d'hommes invinci-  
 » bles. Telle fut à peu près la harangue d'Annibal.

Tout étant prêt pour le combat, & les cavaliers Numides aiant  
 longtems escarmouché les uns contre les autres, Annibal donna or-  
 dre de mener les éléphans aux ennemis. Le son des triompettes effraia  
 tellement quelques-uns de ces animaux, que reculant en arrière ils  
 mirent le désordre dans les Numides auxiliaires des Carthaginois,  
 désordre dont Massinissa profita pour renverser leur aîle gauche. Le  
 reste des éléphans s'avança entre les deux armées dans la plaine, &  
 fondit sur les Velites des Romains. Ils souffrirent là beaucoup &  
 firent beaucoup souffrir, mais enfin épouvantés ils se retirèrent par-  
 tie par les espaces que Scipion avoit prudemment ménagés pour qu'ils  
 ne nuisissent pas à son ordonnance, partie le long de l'aîle droite,  
 d'où la cavalerie à coups de traits les chassa jusqu'hors le champ de  
 bataille. Lælius prit le tems de ce tumulte pour courir sur la cavale-  
 rie Carthaginoise, qui tourna le dos & s'enfuit à toute bride. Lælius  
 la poursuivit avec ardeur, pendant que Massinissa faisoit la même  
 chose de son côté.

Pendant ce tems-là l'infanterie de part & d'autre s'avançoit à pas  
 lents & en bonne posture, à l'exception de celle qu'Annibal avoit  
 amenée d'Italie, laquelle demeura dans le poste qui lui avoit d'abord  
 été donné. Quand on fut proche, les Romains criant selon leur cou-  
 tume & frappant de leurs épées sur leurs boucliers se jettent sur les  
 ennemis. Du côté des Carthaginois, les étrangers soudoiés comme  
 composés de différentes nations jettent des cris confus tous différens  
 les uns des autres. Comme on ne pouvoit se servir ni des javelines  
 ni même des épées, & que l'on combattoit main à main, les étrangers  
 eurent d'abord quelque avantage sur les Romains par leur agilité &  
 leur hardiesse. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre & la na-  
 ture de leurs armes gagnent du terrain, encouragés par la seconde  
 ligne qui les suivoit: au lieu que les étrangers n'étant ni suivis ni se-

courus des Carthaginois perdent courage, lâchent pié, & se croiant abandonnés tombent en se retirant sur ceux qui étoient derrière eux & les tuënt. Ceux-ci se trouvent contraints de défendre courageusement leur vie, de sorte que les Carthaginois attaqués par les étrangers se virent contre leur attente des ennemis à combattre, leurs propres troupes & les Romains, & dans cette confusion il y en eut un assez bon nombre qui perdirent la vie: ce qui jetta aussi le désordre parmi les Hastaires.

Alors les Officiers des Princes opposèrent leurs troupes pour les arrêter & les rallier: d'où il arriva que la plupart des étrangers & des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en pièces partie par eux-mêmes, partie par les Hastaires. Annibal ne voulut pas souffrir que les fuyards se mêlassent parmi ceux qui restoient. Loin de là il ordonna au premier rang de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des aîles dans la plaine. L'espace entre les deux armées étant alors tout couvert de sang, de morts & de blessés, Scipion se trouve dans un assez grand embarras. Car comment faire marcher ses troupes en bon ordre par dessus cet amas confus d'armes & de cadavres encore sanglans & entassés les uns sur les autres? Cependant Scipion ordonne qu'on porte les blessés derrière l'armée, il fait sonner la retraite pour les Hastaires qui poursuivoient, les poste vis-à-vis le centre des ennemis en attendant une nouvelle charge, fait serrer les rangs aux Princes & aux Triaires sur l'une & l'autre aîle, & leur ordonne d'avancer à travers les morts. Quand ils furent sur le même front que les Hastaires, l'infanterie de part & d'autre s'ébranle & charge avec beaucoup de courage & de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la résolution, les armes étoient égales, & que l'opiniâtreté étoit si grande que l'on mouroit sur la place où l'on combattoit, on fut longtemps sans pouvoir juger qui avoit l'avantage, lorsque Massinissa & Lælius revenant de la poursuite rejoignirent le gros le plus à propos du monde, & tombent sur les derrières d'Annibal passèrent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges, sans que très-peu pussent se dérober par la fuite à une cavalerie qu'ils avoient dans une plaine à leurs trouffes. Les Romains perdirent dans cette bataille plus de quinze cens hommes, mais il demeura sur la place plus de vingt mille Carthaginois, & l'on ne fit guères moins de prisonniers. Ainsi finit cette grande action, qui rendit les Romains les maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion poursuivit ce qui s'étoit échappé de Carthaginois, pilla leur camp & se retira ensuite dans le sien. Quant à Annibal, il se retira sans perdre de tems avec quelques maîtres & se sauva à Adrumète. On peut dire qu'il fit dans cette occasion tout ce qu'il étoit possible de faire, & tout ce qu'on devoit attendre d'un

brave homme & d'un grand Capitaine. Premièrement il entra en conférence pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'étoit pas deshonorer ses premiers exploits, c'étoit se défier de la fortune & se mettre en garde contre l'incertitude & la bizarrerie des armes. Dans le combat il se conduisit de façon, qu'ayant à se servir des mêmes armes que les Romains il ne pouvoit mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à rompre; chez eux l'armée en général & chaque corps en particulier combat de quelque côté que l'ennemi se présente; parce que leur ordre de bataille est tel, que les cohortes les plus proches du péril se tournent toujours toutes ensemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assurance & de hardiesse, la grandeur de leurs boucliers & la force de leurs épées fait acheter bien cher la victoire. Cependant Annibal employa tout ce qui se pouvoit humainement trouver de moïens pour vaincre tous ces obstacles. Il avoit amassé grand nombre d'éléphants, & les avoit mis à la tête pour troubler & rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la première ligne les étrangers soudoiés, & après eux les Carthaginois, il avoit en vûe de laisser d'abord les ennemis & d'émousser leurs épées à force de tuer: de plus mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduisoit à la nécessité de combattre, suivant la maxime d'Homère. Les plus braves & les plus fermes, il les avoit rangés à une certaine distance, afin que voiant de loin l'événement & aiant toutes leurs forces, quand le bon moment seroit venu, ils tombassent avec valeur sur les ennemis. Si ce Héros, jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvoit faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes, & d'ailleurs il est assez ordinaire qu'un habile homme soit vaincu par un plus habile.

## OBSERVATIONS

*Sur la bataille de Zama.*

## §. I.

*Ordre de bataille des deux armées.*

CES deux ordres de bataille sont uniques & fort singuliers. Celui de Scipion est très-remarquable & digne de l'admiration des Sçavans dans la tactique, & dans l'étude de l'infanterie. Si l'on veut bien faire attention à cette disposition du Général Romain, on conviendra qu'il ne s'est rien pratiqué dans l'antiquité de plus merveilleux & de plus parfait dans la disposition de l'infanterie, dans l'art de la faire combattre & de se ranger.

Ce n'est pas la ruse & la valeur des troupes qui décident d'une action si fameuse, c'est l'intelligence, c'est l'habileté du Général qui connoît parfaitement la force de l'infanterie & la méthode de la faire combattre. Annibal, à qui cette manière de combattre & de se ranger étoit auparavant inconnue, pouvoit dire comme Lyfandre, qu'il avoit été vaincu non faute de courage, mais d'art. L'on peut dire que cette journée est de toutes celles de l'antiquité où il se soit passé des choses plus extraordinaires; autant dans ce qui regarde l'obstination des combattans, que dans l'art & la conduite des Généraux.

Scipion est le premier, après les Grecs, qui ait connu la colonne & la manière de combattre dans cet ordre: car bien que Régulus ait présenté une ligne de colonnes contre Xantippe, il ne paroît pas qu'il se fût rangé de la sorte pour enfoncer son ennemi par le poids & la pesanteur de ses corps & la profondeur de ses files, mais uniquement pour résister contre les éléphants: outre qu'il ne laissa que fort peu d'intervalle entre eux pour laisser des retraites ou des passages suffisans à ces animaux, il ne songea pas à profiter de l'avantage de ses corps rangés de la sorte. Il n'avoit donc en vue que les éléphants, contre lesquels les corps les plus épais n'auroient jamais pu soutenir. L'ordonnance de Cannes étoit toute semblable à celle de Régulus, mais l'ignorance des Chefs la rendit inutile. Par les corps qu'on tira des ailes sans nécessité, on y mit le trouble & la confusion, & les colonnes se confondirent en se trouvant trop près à près, le front de l'infanterie se trouva diminué, & Annibal l'enveloppa de ses ailes qui le surpassoient.

Il est surprenant que de tant d'Historiens Grecs & Latins anciens & modernes, qui ont parlé de cette bataille, aucun ne soit entré dans les raisons qui obligèrent le Général Romain de combattre sur de tels principes. Il y a plus que ce que j'avance, aucun ne semble avoir compris une disposition si sçavante & si remarquable.

Polybe, qui nous donne une description si exacte, & si nette d'une si mémorable journée, qu'il décrit avec tout l'art d'un guerrier consommé dans les armes, loué extrêmement la disposition des deux armées. Il me paroît que celle du Général Romain est plus digne de ses réflexions que celle du Carthaginois. Il n'en fait pourtant aucu-

ne, il se contente de distribuer également son encens à l'un & à l'autre, & cependant le dernier m'en paroît peu digne, comme je le ferai voir en son lieu.

Le Prince Louis-Guillaume de Nassau nous a donné un plan de cette bataille dans un Ouvrage \* de sa façon, je doute si le Prince Maurice n'en est pas l'Auteur. Quoiqu'il en soit, il paroît qu'il n'a pas fait réflexion à cette manière de combattre. Comme mon Auteur ne l'a pas remarquée non plus, & encore moins dans l'action de Régulus contre Xantippe, ni dans celle de Cannes, il ne faut pas s'étonner que le Prince Louis ne l'ait pas fait non plus. Il paroît pourtant qu'il a observé cet ordre, mais que la découverte des colonnes lui est échappée, puisqu'il a cru que cette disposition si singulière, les cohortes pressées & comme unies les unes à la queue des autres, & ces espaces entre elles n'étoient que pour faciliter l'écoulement ou la retraite des éléphants, & pour empêcher qu'ils n'apportassent du trouble & ne rompiissent les corps, s'ils eussent eu moins d'intervalles entre eux, & que les corps de la seconde se trouvant vis-à-vis de la première, comme ceux de la troisième entre ceux de la seconde, les éléphants ne les renversassent dans leur chemin, si ces rues, comme Polybe les appelle, n'eussent pas été droites.

Véritablement ces espaces directs entre les colonnes qui donnoient un libre passage à ces animaux, sans trouver rien qui pût leur faire obstacle, & les effaroucher, furent d'un grand secours à Scipion; mais ce ne fut pas uniquement dans cette vue qu'il avoit imaginé cette merveilleuse disposition à son infanterie, il avoit de plus hautes pensées.

Les deux armées combattirent dans une plaine rase & découverte, & par conséquent dans un égal avantage à l'égard des lieux, & les ailes n'étant appuyées nulle part, il falloit que l'habileté & une tactique sçavante & rusée dans le plus foible des deux Généraux décidât de la victoire: car la partie n'étoit pas égale à l'égard du nombre. Elle l'étoit si peu & la disproportion dans les deux armées si grande, qu'elle sembloit exclure tout équilibre, si ce n'est dans la valeur des troupes autant que dans leur discipline, & dans une égale confiance en leurs Généraux. Tout cela sembloit pronostiquer la ruine entière de Scipion, qui n'avoit à opposer à son ennemi qu'une armée de vingt-deux mille hommes contre cinquante mille, & cependant rien n'est plus trompeur, puisqu'il est certain par l'évidence des exemples anciens & modernes, dont l'Histoire est toute remplie, que le nombre ne fait rien contre une armée commandée par un grand Capitaine contre un autre qu'il surpasse par une plus grande habileté & par un plus grand art & plus d'artifice dans la manière de ranger & de combattre, & qui ajoute encore des armes plus avantageuses, bien qu'il puisse vaincre indépendamment de cela, tant la bonne disposition a de pouvoir & de force.

Scipion observa avec une attention l'ordonnance de son ennemi, qui se présenta le premier en bataille dans la plaine, pour donner plus de terreur par l'opinion de ses forces; ce qui n'étonna ni les Romains ni leur Général. Celui-ci vit qu'Annibal s'étoit formé sur trois lignes A. B. C. ou pour mieux dire sur trois phalanges. La cavalerie D. E. sur les ailes de la première ligne, car les anciens ne la faisoient combattre que sur une seule ligne sans être soutenu d'une seconde.

Scipion ayant observé cette disposition d'Annibal, jugea que l'ordonnance Romaine étoit trop foible pour soutenir le poids & le choc d'une masse d'infanterie qui lui parut impénétrable, si la seconde ligne s'unissoit à la première & n'en formoit qu'une seule en doublant ses files. Réflexions judicieuses que les Généraux

\* *Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines. A la Haie chez Stencker.*





THE  
JOURNAL  
OF  
THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 19  
PART 1  
1889  
LONDON  
PUBLISHED BY THE INSTITUTE  
1889



Romains opposés à Annibal ne firent jamais pendant tout le cours de la guerre en Italie.

Le Général Romain craignit encore quelque mouvement subit & imprévu à la troisième C. qui pouvoit se partager à droit & à gauche, s'étendre, lui gagner le flanc, & l'envelopper totalement à ses aîles.

Il crut devoir les assurer par une disposition à son infanterie qui pût soutenir une attaque uniforme & vigoureuse sur tout son front. Il crut devoir porter sa prévoyance dans une affaire de si grande importance au-delà des choses nécessaires pour ne rien oublier ni négliger de ce qui pouvoit l'aider à la victoire; enfin il se précautionna sur tout ce que son ennemi pouvoit & devoit faire, afin d'être préparé à tout ce qui pouvoit arriver.

Il voioit en même tems sur tout le front de cette armée une ligne d'éléphants P. P. cela n'étoit pas à mépriser. La défaite de Regulus, \* causée en partie par ces animaux & par la mauvaise disposition de ses colonnes, qu'il rangea trop près-à-près les unes des autres, devoit lui servir de leçon pour ne point tomber dans de semblables défauts; il songea bien-moins à leur résister & à les combattre qu'à les rendre inutiles, & son ordre de bataille le tira d'inquiétude de ce côté-là.

Scipion ne se fondeoit pas tant sur ce qu'il voioit qu'il ne songeât en même tems à aller au-devant de ce qui pouvoit lui être caché. Il avoit besoin contre un tel ennemi d'une prévoyance plus habile & plus raffinée qu'avec tous les autres Généraux contre lesquels il avoit combattu. Il connoissoit parfaitement l'esprit fin & rusé du Carthaginois, plein d'expédiens & de ressources profondes, aussi habile à se tirer du péril qu'adroit à y précipiter les autres.

Annibal étoit en situation de ruser à toutes ses lignes, de réduire son ennemi aux dernières extrémités, & de rendre inutiles les précautions & les mesures qu'il pouvoit prendre, ou du moins les rendre peu assurées par des mouvemens prompts, subits & fort simples, qui pouvoient être facilement cachés aux Romains; mais il ne paroît pas dans le commencement non plus que dans les suites du combat qu'Annibal ait jamais connu les avantages qu'il pouvoit tirer de son ordre de bataille à son infanterie. Il ne combattit sur trois lignes que dans le dessein de faire en sorte qu'elles se succédassent les unes aux autres, & que la première renversée fît place à la seconde, & celle-ci à la troisième, sans prendre garde que cela ne pouvoit arriver qu'en laissant des retraites aux troupes qui avoient combattu.

Scipion, tout au contraire d'Annibal, ne douta nullement qu'il n'y eût quelque stratagème de tactique dans cet ordre de bataille. Il voioit assez que l'exécution des mouvemens que son ennemi pouvoit faire à sa seconde & à sa troisième ligne B. C. étoient fort aisés à faire, & très-dangereux par la considération de sa foiblesse, & cependant le Carthaginois ne pensa jamais à ruser à ses deux lignes; ce qu'on auroit de la peine à concevoir, si le commencement & la suite de cette action mémorable n'en étoient une preuve manifeste, & ne nous apprennent en même tems que les plus habiles Généraux & les plus renommés dont l'Histoire fasse mention, n'ont pas pensé toujours juste dans les affaires les plus importantes, & qui décident des grands Empires; ce qui démontre en même tems que l'intelligence du Général Romain étoit fort au dessus de celle du Général de Carthage, qui ne fit rien qui fût d'un Général même au dessous du médiocre. Les mesures que le Romain prit pour s'empêcher d'être

\* A la bataille qu'il perdit contre Xanthippe.

vaincu, enveloppé & doublé à ses ailes, font assez juger qu'il voioit clair dans ce que son ennemi pouvoit faire; mais il ne vint jamais en pensée à Annibal d'en profiter, & de connoître la grandeur de ses avantages. Infiniment supérieur aux Romains & combattant dans une plaine rase & découverte, comment ne pensa-t-il pas à les combattre sur un plus grand front? Scipion crut bien que cela ne pouvoit manquer d'arriver, ce qui le détermina à ranger son infanterie d'une façon où il ne pût rien craindre à ses ailes, quelque surpassé qu'il pût être, & à tirer de l'excellence de son ordre de bataille tout ce qu'il pouvoit raisonnablement en attendre: car à l'égard de la valeur de ses troupes il n'en doutoit nullement, non plus que de leur confiance.

Il s'agissoit du tout dans cette bataille, & la prévoyance dans ces sortes d'affaires ne scauroit être portée trop loin. C'est commencer de vaincre, dit Tite-Live, que de commencer à n'être pas vaincu.

Cette troisième ligne d'Annibal, si fort éloignée des deux autres; parut digne de la plus sérieuse attention au Général de l'armée Romaine, & lui donna extrêmement à penser sur l'usage qu'il en pouvoit faire. En effet le Carthaginois pouvoit remporter une victoire complète par celle-là malgré la défaite de sa cavalerie, sur laquelle il ne comptoit pas beaucoup; mais il ne sut jamais en faire l'usage auquel Scipion s'étoit attendu. Il joignit aux considérations & aux réflexions sur celle-là ce qu'il avoit déjà pensé des deux autres A, B, quoique celles-ci fussent moins expérimentées que la troisième, qui étoit composée des vieilles bandes d'Italie. Il ne douta point qu'elles n'attaquassent avec confiance & n'augmentassent de courage & de hardiesse sous les ordres d'un Capitaine si fameux. Tout cela lui parut sérieux. Il comptoit véritablement sur la valeur & la confiance de ses troupes; mais cela ne suffisoit pas. Il falloit, comme je l'ai dit ailleurs, que son ordre de bataille l'emportât sur celui de son ennemi par un plus grand art, & qu'il pût suppléer à sa foiblesse; ainsi tout dépendoit d'une disposition plus sçavante, plus sûre & plus parfaite. Cet habile Romain ne trouva pas de meilleur expédient que de combattre dans l'ordre que je vai décrire, qui est tout ce que la guerre peut offrir de plus redoutable, de plus fin & de plus profond.

Polybe dit que le nombre & le courage étoient égaux dans les deux armées. Il est visible qu'il s'est trompé à l'égard du nombre, comme je l'ai dit plus haut, & sûrement il y a faute au texte: car si l'infanterie Carthaginoise eût été égale à celle des Romains, Annibal n'eût pû se former sur trois phalanges & sans intervalles entre les bataillons sans diminuer extraordinairement le front de son armée, sans s'exposer à être surpassé à ses ailes; il étoit trop habile pour donner cet avantage à son ennemi.

Scipion ne s'attacha pas seulement à observer les phalanges redoublées de son ennemi, il avoit quelque chose de plus important à considérer: c'étoit de sçavoir quelles étoient les troupes qui devoient combattre aux deux premières lignes; il remarqua bientôt qu'il auroit d'abord affaire aux troupes d'Afrique, qui bien que braves & aguerries, ne valloient pas à beaucoup près les vieilles bandes d'Italie, qui formoient la troisième ligne où Annibal étoit en personne & sur la valeur & l'expérience desquelles il comptoit beaucoup. Cette ligne étoit éloignée d'un stade des deux autres, comme je l'ai dit, & c'étoit celle là qui inquiétoit extrêmement le Général Romain.

Qui auroit jamais cru qu'un Chef d'armée aussi célèbre & aussi rusé que notre Carthaginois, n'eût eu d'autres vûes à ses deux premières lignes que de lasser & d'épuiser les forces des Romains, & qu'après la dérouté de ses deux premières sur lesquelles il sembloit compter, la troisième survenant toute fraîche & en bon ordre, il attaqueroit le victorieux las, recru & dans cette espèce de désordre assez ordinaire aux troupes qui ont combattu, quelle vision!

L'ef-

L'espace qu'il avoit laissé entre ses deux premières lignes & la troisième, n'étoit pas un moien fort sûr pour faciliter la retraite des fuyards, & pour débarasser le champ de bataille.

Il devoit avoir prévu qu'ils iroient tous devant eux, qu'il en seroit accablé, & qu'il s'en sauveroit très-peu du côté des ailes. Il ne falloit pas un grand effort d'esprit pour juger que cela devoit arriver.

Scipion parut d'abord en bataille en présence de l'ennemi sur trois lignes à son infanterie, selon la coutume Romaine, afin qu'Annibal ne connût rien de son dessein que lorsqu'il n'y auroit plus de remède, & qu'il ne pût changer son ordre si aisément. La cavalerie G. K. couvrait les ailes. Les Hastaires faisoient la première, les Princes la seconde, les Triaires la troisième : les corps de la seconde vis-à-vis des espaces de ceux des Hastaires, & les Triaires vis-à-vis ceux des Princes; mais un peu avant le combat, il renversa tout son ordre par un mouvement si simple & si rapide, qu'il étoit difficile de s'en appercevoir & d'y rien comprendre.

Il se rangea sur une seule ligne de colonnes, comme on voit en L. Voici selon mes conjectures les commandemens qu'on fit aux trois lignes de cohortes Romaines pour cette évolution, qui se fit tout d'un tems & d'un même mouvement pour combattre au moment sur une ligne de colonnes. Cette connoissance peut être un jour de quelque utilité, car le tems & la guerre nous obligeront un jour d'avoir recours à cette manière, comme je l'ai prédit en plusieurs endroits de cet Ouvrage, & je ne doute nullement que les étrangers ne commencent les premiers.

L'armée Romaine étant en bataille dans l'ordre ordinaire, on fit ce commandement général à l'infanterie, une moitié faisant à droit & l'autre à gauche, les cohortes marchant par leur flanc.

*Hastaires (a) ne bougez.*

*A vous Princes (b) à gauche pour doubler sous les Hastaires.*

*A vous Triaires (c) à droit pour doubler sous les Princes.*

*Marche.*

Comme il y avoit une cohorte des Princes qui débordoit les Hastaires à la droite, & une des Triaires à la gauche, à cause que le nombre des cohortes ou manipules étoit égal à chaque ligne; toutes celles des Princes firent à gauche & les Triaires à droit, comme je l'ai dit plus haut, & marchant par leur flanc se mirent à la queue des cohortes des Hastaires, & les Triaires, par le même mouvement, gagnèrent la queue des cohortes des Princes, & par ce mouvement tous les corps se trouvèrent en ligne droite à la queue les uns des autres; mais comme les espaces des uns aux autres se trouvoient trop larges pour former des colonnes parfaites sur trois sections, c'est-à-dire sur trois corps, on fit ce commandement :

*Hastaires ne bougez.*

(a) Première ligne.

(b) Seconde ligne.

(c) Troisième ligne.

Tome VI.

A a

*A vous Princes & Triaires.**Marche.*

Les cohortes des Princes garderont quatre pas d'intervalle entre celles des Hastaires, de même les cohortes des Triaires garderont le même intervalle entre celles des Princes.

Scipion laissa cet intervalle M. pour que les armés à la légère N. se retirassent entre l'intervalle des sections.

Le Général Romain se rangea ainsi, c'est-à-dire en colonnes parfaites, jugeant que le gain de la bataille dépendoit uniquement de la profondeur de ces corps, de la pesanteur du premier choc & de la défaite de la première ligne Carthaginoise, qui étant rompuë & poussée vigoureusement, se renverseroit infailliblement sur la seconde; que comme celle-ci étoit rangée en phalange sans aucun intervalle entre les corps & ne formoit qu'une masse unie & serrée, non plus que la troisième, les fuyards ne manqueroient pas d'y jeter le trouble & la confusion, & que par cet ordre admirable il passeroit sur le ventre de ces trois lignes: tant la disposition de son ennemi lui parut foible & peu sentée; quoique redoutable en apparence.

## §. II.

*Combat.*

Scipion parut tout d'un coup dans cet ordre, ce qui dut étonner Annibal, qui fit avancer ses éléphants F. les armés à la légère N. leur allèrent au-devant, & leur gagnant la croupe les détournèrent dans les intervalles P. d'entre les colonnes, pour les obliger de sortir par ces intervalles: que s'ils eussent été trop petits comme ceux de Régulus contre Xantippe, ces animaux fussent infailliblement tombés sur les colonnes, & les eussent renversées.

Cet expédient de Scipion d'empêcher que les éléphants ne missent le désordre dans son infanterie, & de les obliger par son infanterie légère de s'écouler entre les espaces P. eut tout l'effet que ce Général pouvoit en attendre. Ils furent chassés & suivis par les armés à la légère, ils ne firent aucun mal & gagnèrent la campagne, sans que leurs conducteurs pussent les détourner à droit ou à gauche sur les colonnes, & pendant qu'ils s'écouloient par les espaces d'entre les colonnes, une partie des armés à la légère leur lançoient des dards & des flèches par les petits intervalles d'entre les sections qu'on avoit laissé à ce dessein pour les former au moment du choc.

Les éléphants ayant été chassés sans peine sur les derrières de la ligne, & bien au loin dans la campagne, les cohortes se resserrèrent à la queue les unes des autres pour ne former qu'un seul corps & une seule masse dans un très grand ordre, & les légèrement armés gagnèrent la queue de la ligne.

Les choses s'étant passées de la sorte aux éléphants, comme je viens de le dire, les colonnes attaquèrent & choquèrent de tête avec cette impétuosité qui est toute naturelle à cette excellente manière de combattre; les derniers rangs, comme dit l'Auteur, s'excitant & s'animant par leurs cris, & poussant ceux qui les devançoient avec cette violence que nul effort ne peut soutenir, si l'on ne combat dans un ordre semblable.

Les Romains trouvèrent une si grande résistance, que l'Histoire ne nous apprend

rien de semblable dans une bataille rangée en plaine rase & pelée : la valeur, le nombre & l'audace désespérée combattoient d'un côté, & de l'autre l'avantage de l'ordre & la science du Général : celle-ci l'emporta sur le nombre. Les Romains percèrent enfin la première ligne des Carthaginois par le poids de leurs colonnes, avec tant de force & de vigueur, qu'elle se renversa sur la seconde, qui se trouvant sans aucuns intervalles entre les corps pour recevoir les fuyards, fut mise en confusion & dans un désordre épouvantable, & enfin elle fut emportée par la foule, pressée & suivie par les victorieux.

Polybe qui fait un ample récit de cette journée, & des circonstances qui la précédèrent, nous fait connoître parfaitement l'excellence de l'ordre de bataille de Scipion.

En combattant sur une telle disposition il n'y avoit aucune confusion, chaque colonne agissoit & se soutenoit indépendamment de l'autre. Il falloit les briser & les rompre totalement pour être assuré de la victoire, ce qui me paroît & m'a toujours paru impossible dans des troupes bien disciplinées, braves, aguerries conduites par des Officiers habiles & expérimentés. Il n'y a qu'un ordre semblable qui puisse espérer de réussir & de soutenir l'effort d'un autre qui lui offre la même disposition, & lorsque cela arrive des deux côtés & une valeur égale, le nombre l'emporte sur le foible, comme il fût infailliblement arrivé, si Annibal eût combattu dans cet ordre, ou qu'il eût du moins laissé des intervalles entre ses lignes, & en ce cas la supériorité du nombre l'eût peut-être emporté sur les Romains par la profondeur de ses files & l'audace désespérée de ses troupes : cela seul pouvoit aider à la victoire, ou du moins les Romains eussent perdu tant de monde à vaincre la première & la seconde ligne, qu'ils n'eussent pas été en état de soutenir le choc contre une troisième, composée de tout ce que le Général Carthaginois avoit de troupes d'élite, formées des vieilles bandes qu'il avoit amenées d'Italie.

J'ai dit plus haut, & particulièrement dans mon Traité de la Colonne, qu'il n'y a qu'un corps d'infanterie rangé de la sorte qui puisse en combattre un autre formé sur ce principe & par conséquent une ligne rangée en phalange sur dix ou douze de profondeur, comme pouvoient être celles d'Annibal, étoit trop foible pour résister contre les colonnes de Scipion, bien ordonnées & en état de charger avec plus de force, de légèreté & d'égalité que la phalange ne pouvoit faire.

Scipion ne songeoit qu'à vaincre la première ligne, ce qui lui suffisoit pour être assuré de la déroute des deux autres.

Une phalange ou une ligne sans intervalles doit agir uniformément sur une ligne droite, c'est-à-dire sans flottement & tout d'une pièce, de peur qu'en donnant le moindre jour elle ne tombe dans le désordre ; au lieu que les colonnes séparées les unes des autres ne sont sujettes à aucun de ces défauts-là ; elles se meuvent sans peine & conservent parfaitement leur ordre ; & lorsqu'une d'entre elles s'est ouvert un passage au travers d'une ligne, qu'elle se partage en deux, ou qu'une section avance en-dehors pour faire tête à une seconde, & que l'autre choque de flanc ou de pointe à droit ou à gauche, il n'est pas possible qu'on puisse y résister ni y remédier le moins du monde, sinon par un ordre semblable.

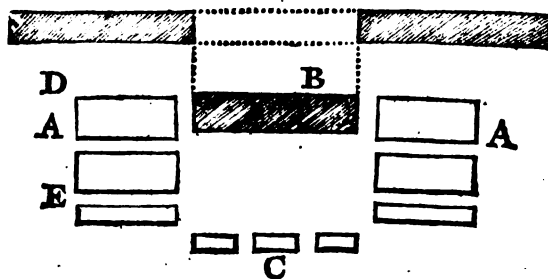
On pourroit peut-être m'objecter contre l'ordonnance de Scipion, qu'Annibal auroit pu l'embarasser & desordonner ses colonnes, s'il eût ouvert pendant le combat le nombre des files qui ne combattoient pas, & qui se trouvoient vis-à-vis l'espace de ces colonnes, que ces files coulant & s'enchaînant entre ces espaces elles les eussent prises en flanc.

Il ne faut pas être fort éclairé pour s'apercevoir que c'étoit exposer ces troupes à une perte manifeste. La raison est que les colonnes étant également fortes aux flancs ou faces qu'à la tête, ce qui seroit entré entre les espaces des deux colonnes A. eût été infailliblement embrassé & attaqué par une force supérieure.

En second lieu cette portion B. enchaînée comme dans un étui, eût trouvé en tête les armées à la légère C. qui étoient postées à la queue entre les espaces des colonnes A. A.

Il fût arrivé la même chose, si une des colonnes eût été entièrement rompuë & brisée; l'ennemi B. ne pouvoit s'engager trop avant entre les deux autres qu'il avoit à ses flancs. Il falloit les rompre toutes, ou tout au moins un certain nombre, pour attaquer avec plus de sûreté.

J'ai dit en une infinité d'endroits de ce grand Ouvrage, & qu'on ne sçauroit trop répéter, que les colonnes agissoient indépendamment les unes des autres, que la défaite de l'une ne contribuoit nullement à celle de l'autre: avantage dont nos bataillons sont entièrement dépourvus. Il y a plus encore, car comme la colonne est subdivisée par autant de sections qu'il y a de bataillons, comme celles de Scipion, si la première D. vient à être rompuë, la seconde E. paroît comme un second mur & un autre ennemi qu'il faut combattre, & qui se trouve en état non seulement de se défendre, mais d'attaquer sans se sentir du désordre de celui qui le précède. Les fuyards ne sçauroient sentir aucun trouble, ils se retirent à droit & à gauche entre les espaces des colonnes, & l'ennemi ne sçauroit non plus joindre ses Princes sans s'exposer à ses flancs par ceux qui sont à côté & par les armées à la légère, qui peuvent se détacher, ainsi que les Triaires.



### §. III.

#### *Fautes d'Annibal à la journée de Zama.*

SI l'on veut réfléchir sur ce que je viens de dire dans le Paragraphe précédent, & l'examiner indépendamment de toute prévention, on ne pourra s'empêcher de convenir que l'ordre de bataille par colonnes, ou pour mieux dire sur une ligne de colonnes & une réserve composée de tous les dragons sans se soucier d'être débordé, est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de mieux & de plus parfait dans la tactique pour combattre avec avantage, & que cette méthode est infiniment meilleure, plus simple & plus sûre que celle dont nous nous servons aujourd'hui.

Il faut avouer aussi qu'il étoit très-difficile à Annibal de s'apercevoir & de pré-

voir même la disposition du Général Romain, jusqu'alors inconnue, & d'en démêler le mouvement, qui suivit d'un moment le combat.

Rien ne marque plus l'adresse, l'expérience & l'habileté d'un Général d'armée, que de savoir bien cacher ses mouvemens & la disposition de son ordre de bataille, & l'on peut dire qu'il est de deux Généraux comme de deux joueurs, dont celui qui ne couvre point son jeu donne prise & avantage à l'autre; au lieu que celui qui sait le cacher vient plus sûrement à bout de sa partie.

Parmi les belles & grandes qualités de Scipion pour la guerre, il excelloit particulièrement dans celles de cacher la connoissance de ses mouvemens & de son ordre de bataille.

On peut remarquer dans toute sa conduite qu'il s'éloigna presque toujours de la commune opinion de la tactique des armées, qu'il s'écarta presque toujours des maximes communément reçues. Ses mouvemens & ses évolutions générales étoient si simples, si légères & si nouvelles, qu'on ne pouvoit s'en appercevoir que lorsqu'il n'y avoit plus de moyen de changer & de se mouvoir sans un danger & une perte assurée.

Annibal vit avec étonnement sa première ligne dans une entière déroute, & fort peu après la seconde, dont la défaite vint uniquement des fuyards, qui la renversèrent & enveloppèrent eux-mêmes dans leur désordre, & ainsi pêle-mêle ils furent à travers dans la plaine avec tout le trouble & la confusion de gens qu'on taille en pièces.

Il n'étoit pas difficile à Annibal de réparer au plutôt le désordre de sa première ligne, lorsqu'il s'aperçut qu'elle commençoit à plier: car sans parler des espaces qu'il pouvoit ouvrir à sa seconde ligne pour donner passage aux fuyards en poussant en arrière un certain nombre de files, il avoit deux moyens plus assurés, si la tête ne lui eût tourné: Qu'avoit-il fait alors de son esprit, de son bon sens & de son expérience? Il devoit bien prévoir que la défaite de la première entraîneroit infailliblement celle de la seconde. Elle lui devenoit donc inutile. Il eut tout le tems de faire cette réflexion & de donner ses ordres. Pourquoi ne le fit-il pas? Un esprit médiocre l'eût pu faire.

Les choses étant en ces termes, il n'avoit plus d'autre ressource que dans une grande résolution. Il pouvoit ouvrir en deux sa seconde ligne, lorsqu'il s'aperçut du mauvais état de sa première, & étendre ses ailes de telle sorte, que laissant un libre passage aux fuyards, il enveloppoit totalement les Romains à leurs ailes, & se jetoit sur leurs flancs & sur leurs derrières, pendant que sa troisième, qui étoit toute fraîche, eût marché pour remplacer la première, & de cette manière les Romains se fussent vus attaqués de front & de tous les côtés; il les eût trouvés fatigués & recrus d'un combat fort opiniâtre; ce qui pouvoit lui donner la victoire, malgré la défaite de sa cavalerie, que Lælius & Massinissa poursuivoient fortement & sans jugement.

Je dis plus, il pouvoit encore sauver sa seconde ligne; lorsque la première fut défaite. Le combat y fut longtems douteux, il eût pu se servir de ce moment, & partageant sa troisième de la même manière que j'ai dit qu'il pouvoit faire à sa seconde.

Sa première & sa seconde ligne aiant été renversées & mises en déroute, Annibal, qui étoit à sa troisième, vit avancer cette nuée de fuyards, sans qu'il lui fût désormais possible de remédier à un mal qui venoit purement de lui & de la mauvaise disposition de son ordre de bataille, & non pas de la faute de ses soldats, qui furent plutôt trompés que vaincus.

Les Romains, qui étoient bien ordonnés, pressant & chassant ces fuyards devant eux, les jetterent sur la troisième ligne; ce qui produisit plusieurs événemens: car on attaquoit aux endroits où l'ennemi s'en étoit débarrassé. De l'autre part les Car-

thaginois dans la crainte d'être rompus par leurs propres gens, les traitèrent en ennemis, baissèrent leurs piques sur eux, & les rejetèrent sur les Romains pour s'ouvrir un passage sur eux & les joindre.

Le combat fut vif & obstiné à cette troisième ligne, & le succès fort balancé, lorsque Lælius & Massinissa parurent revenant de la chasse de la cavalerie qu'ils avoient battuë.

Ce secours ralluma l'ardeur & le courage des Romains, qui enfoncent cette ligne composée de troupes d'élite, & enveloppée de toutes parts, & la taillent en pièces.

Lælius & Massinissa firent une faute grossière, & fort ordinaire à ceux qui s'échauffent avec trop d'ardeur à poursuivre l'ennemi, au lieu de détacher seulement quelques troupes après les fuyards, pendant que le reste tombe sur l'aile. Cette faute a causé la perte de plusieurs batailles, & les Généraux ne sçavoient être trop attentifs à donner leurs ordres là-dessus.

La fortune peut bien dérober la victoire aux plus grands Capitaines, mais non pas la gloire qu'ils méritent, lorsqu'ils ont fait tout ce qui dépend du courage & de l'habileté; mais je ne vois pas que le Général Carthaginois ait rien fait ici qui puisse mériter les éloges & l'admiration des gens qui ont quelque connoissance dans la guerre.

Annibal étoit supérieur en infanterie, on ne sçauoit le révoquer en doute, comme je l'ai dit, & cela ne peut être autrement, puisque les deux armées combattirent sur un front égal, & que les Carthaginois se formèrent sur trois lignes en phalange, & c'est peut-être sur cette égalité de front entre les deux armées que Polybe l'entend.

Annibal eût encore pû se former sur un plus grand front, en combattant même sur trois lignes & déborder bien au-delà les ailes des Romains, s'il eût seulement laissé des intervalles à ses deux dernières pour recevoir les fuyards. Par ce moyen la seconde eût pû recommencer un nouveau combat. La troisième, composée de ses meilleures troupes, eût succédé aux deux autres.

S'il eût bien pensé à ce qu'il pouvoit faire & pris des mesures justes, il se fût apperçu de l'inutilité de sa troisième ligne par l'imperfection des deux autres. Il pouvoit, par ce que j'ai dit, sauver sa cavalerie d'une entière défaite: car outre qu'il pouvoit déborder les Romains, ne pouvoit-il pas entremêler sa cavalerie de ses armés à la légèrè, qui lui furent inutiles? Cette méthode ne lui étoit pas inconnuë. Que dirai-je encore? Il avoit mille moïens qui lui échappèrent, il eût pû cacher un corps d'infanterie derrière les ailes de son infanterie pour tourner sur les flancs de celles des Romains. Il s'étoit servi de cette ruse à la bataille de la Trébie. Il n'y avoit rien de mieux pensé que cet expédient, parmi tous ceux que j'ai dit; d'où vient qu'il n'en employa aucun? Enfin il ne fit rien de ce qu'il pouvoit faire, il fut battu, & il devoit l'être.

Polybe, Tite-Live, & un grand nombre d'Auteurs fort éclairés parmi les modernes, ne peuvent s'empêcher d'admirer la merveilleuse disposition d'Annibal dans cette bataille: passe pour Tite-Live, & pour ces derniers ils n'ont pas cru devoir se morfondre à faire l'analyse de ces deux ordres de bataille. Ils ont suivi le sentiment général sans pénétrer plus loin; mais que Polybe, qui étoit un homme judicieux, grand Historien, & tout ensemble un excellent homme de guerre; que Polybe, dis-je, soit le premier qui ait été de ce sentiment, & qu'il ait donné le branle à celui de tous les autres, voilà ce qui me surprend. Seroit-ce en vûe de relever la gloire de Scipion,



qui étoit son ami; ou prévenu par les grandes actions d'Annibal, ou faute de reflexion? Je ne sai; mais la manière dont il en parle & sa franchise ordinaire me feroient croire qu'il a manqué dans le dernier.

Un Auteur \* poli & généralement estimé, qui ne manquoit ni d'expérience ni de connoissance de la guerre, est tombé dans la même erreur que les autres. Les éloges qu'il donne à Annibal sur son ordre de bataille à Zama me font connoître qu'il n'en a pas senti le faux, non plus que les autres.

„ Le jour de cette bataille fut donné, dit-il, Annibal se surpassa lui-même, soit à  
„ disposer son armée, soit à donner ses ordres dans le combat. Mais enfin le génie  
„ de Rome l'emporta sur celui de Carthage, & la défaite des Carthaginois laissa pour  
„ jamais l'Empire aux Romains.

Pour peu qu'on ait de connoissance de la guerre, on verra qu'Annibal ne se surpassa jamais moins que dans cette bataille. Je ne sai même dans quel Auteur Saint-Evremond a trouvé, à donner ses ordres dans le combat. Il ne paroît pas qu'il en ait donné aucun, & qu'il ait paru même aux endroits où sa présence étoit le plus nécessaire.

„ Quant au Général Carthaginois, poursuit cet Auteur, il fut admiré de Scipion,  
„ qui au milieu de sa gloire portoit envie à la capacité du vaincu. Quoiqu'il soit  
„ toujours dangereux d'être singulier dans son opinion, & d'attaquer, comme j'ai fait,  
„ un sentiment généralement reçu, je ne puis que je ne dise que cet ordre de bataille est  
„ très-peu digne d'envie & de l'éloge de Scipion. Je ne suis pas étonné qu'il l'ait tant  
„ vanté, car en pareille rencontre on loue volontiers son ennemi. L'amour propre se  
„ dédommage de part & d'autre. Les éloges qu'on lui donne relèvent la gloire du vain-  
„ queur, & diminuent la honte du vaincu.

Annibal, quoique d'ailleurs admirable, n'a pas été au-dessus du reste des hommes pour ne commettre aucune faute. Il en a commis même d'assez grossières. Il se démena des plus grandes par la ruse & par l'artifice, dont on n'eut tenu aucun compte, s'il eût eu en opposition des Généraux plus habiles. Il ne fit pas les autres impunément, il fut battu en plusieurs rencontres, & sur la fin de sa guerre en Italie il marcha un peu plus la sonde à la main, & lorsque les Généraux Romains sûrent tirer des leçons de leurs défaites passées, c'est-à-dire lorsqu'ils se rendirent plus habiles.

Quoiqu'il soit généralement estimé & admiré des Anciens & des Modernes, & de Scipion même, & qu'en effet il soit digne de ses éloges, ces autorités toutes respectables qu'elles paroissent, ne sont d'aucune conséquence pour moi dans la recherche de la vérité, & dans les choses où il paroît que sa conduite n'étoit pas la plus régulière.

J'avoue qu'il n'y a qu'une voix sur l'excellence de son dernier ordre de bataille à Zama; mais ce ne doit pas être une raison pour me soumettre à l'opinion de ces généraux. Ils ont profondément examiné cette méthode, dira-t-on; fort bien: cela ne doit pas m'empêcher d'examiner à mon tour, & voir s'ils ne se sont pas trompés. Il est aisé de juger si la chose méritoit d'être examinée. Il n'y a rien qui doive empêcher de reconnoître des fautes dans un homme extraordinaire, ainsi que dans un autre. Personne n'est exempt de fautes, & le plus parfait est celui qui en a le moins commis. Annibal peut être mis de ce nombre.

\* Saint-Evremond.

## C H A P I T R E II.

*Traité de paix conclu entre les Romains & les Carthaginois.*

QUAND les malheureux, pour exciter la compassion, font plus qu'on n'a coutume de faire, s'ils agissent sincèrement & de bonne foi, on ne peut ni les voir, ni les entendre, sans être attendris. Mais si l'on s'apperçoit que la douleur n'est que feinte & qu'on n'en affecte les apparences que pour tromper, alors loin d'être touché de compassion, l'on est indigné contre l'imposteur. C'est ce qui arriva aux Ambassadeurs des Carthaginois. La réponse que leur fit Scipion ne fut pas longue. Il leur dit qu'après l'aveu qu'ils venoient de faire le siège de Sagonte avoit été une entreprise contre les Traités, & que depuis peu ils avoient encore violé les sermens & les articles de paix dont on étoit convenu, leur République ne devoit pas s'attendre qu'on eût pour elle quelque égard, & que par elle même elle ne méritoit que d'être traitée avec la dernière rigueur : que cependant les Romains en useroient avec leur générosité ordinaire, tant pour eux-mêmes, que pour ne point paroître insensibles aux malheurs de la condition humaine : que si les Carthaginois vouloient se rendre justice, ils conviendroient eux-mêmes qu'ils ne sont dignes d'aucune faveur ; que quelque peine qu'on leur fît souffrir, quelque chose qu'on les obligéât de faire, quelque exaction dont on les chargeât, ils ne s'en plaindroient pas comme d'un traitement rigoureux ; qu'au contraire il leur paroîtroit étrange, ce seroit pour eux une espèce de prodige, qu'après avoir par leur perfidie irrité la fortune jusqu'au point d'être livrés à leurs ennemis, on eût encore quelque indulgence & quelque bonté pour eux. Après ce petit discours, il leur donna les articles qui contenoient & les graces qu'il vouloit leur faire, & les conditions qu'il exigeoit d'eux. Les voici en substance.

„ Qu'ils garderoient dans l'Afrique les places qu'ils avoient avant  
 „ la dernière guerre qu'ils avoient faite aux Romains : qu'ils auroient  
 „ encore les terres, les esclaves, & tous les autres biens dont ils  
 „ étoient auparavant en possession : qu'à compter dès ce jour il ne  
 „ seroit fait contre eux aucun acte d'hostilité, qu'ils vivroient selon  
 „ leurs loix & leurs coutumes, & qu'on ne leur donneroit point de  
 „ garnisons. Tels étoient les articles de douceur, ceux de rigueur  
 „ portoient :

„ Que les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils  
 „ avoient injustement pris sur ceux-ci pendant les trêves ; qu'ils leur  
 „ re-

„ remettroient tous les prisonniers de guerre & les fuiards qu'ils avoient  
„ pris en quelque tems que ce fût; qu'ils leur abandonneroient tous  
„ leurs longs vaisseaux, à l'exception de dix galères; qu'ils leur livre-  
„ roient tous leurs éléphants; qu'ils ne feroient aucune guerre ni au de-  
„ hors ni au dedans de l'Afrique sans l'ordre du peuple Romain; qu'ils  
„ rendroient à Massinissa les maisons, terres, villes & autres biens qui  
„ lui avoient appartenu ou à ses ancêtres dans toute l'étendue du pais  
„ qu'on leur montreroit; qu'ils fourniroient de vivres l'armée Romaine  
„ pendant trois mois; qu'ils paieroient sa solde jusqu'à ce que l'on eut  
„ reçu réponse des Romains sur les articles qui leur avoient été envoyés;  
„ qu'ils donneroient dix mille talens d'argent en cinquante ans, en  
„ payant chaque année deux cens talens d'Eubée; que pour assurance  
„ de leur fidélité ils donneroient cent otages que le Consul choisiroit  
„ dans leur jeunesse, depuis quatorze ans jusqu'à trente.

La lecture de ces articles achevée, les Ambassadeurs partirent au plu-  
tôt pour Carthage, & en firent part au Sénat. Pendant qu'ils parloient,  
un des Sénateurs, qui n'en étoit pas content, aiant commencé à se dé-  
clarer, Annibal, dit-on, s'avança, saisit le personnage & le jetta hors  
de son siège. Comme toute la compagnie paroissoit indignée d'une ac-  
tion si contraire au respect dû à un Sénateur, Annibal se lève & dit qu'il  
étoit excusable s'il commettoit quelque faute contre les usages, que l'on  
savait qu'il étoit sorti de sa patrie dès l'âge de neuf ans, & qu'il n'y é-  
toit revenu qu'après plus de trente-six ans d'absence; que l'on ne prît pas  
garde s'il péchoit contre la coutume, mais s'il prenoit, comme il devoit,  
les intérêts de la patrie. Que c'étoit pour les avoir eus à cœur qu'il é-  
toit tombé dans la faute qu'on lui reprochoit; qu'il lui paroissoit surpre-  
nant & tout-à-fait extraordinaire, qu'un Carthaginois instruit de ce que  
l'Etat en général & chaque particulier avoit entrepris contre les Romains,  
ne rendît pas grâces à la fortune, de ce qu'étant tombé en leur puissan-  
ce il en étoit traité si favorablement: que si quelques jours avant la ba-  
taille on eût demandé aux Carthaginois quels maux la République au-  
roit à souffrir en cas que les Romains remportassent la victoire, ils n'au-  
roient pû les exprimer, tant ils leur auroient paru grands & formida-  
bles: qu'il demandoit en grâce que l'on ne délibérât pas sur ces arti-  
cles, qu'on les reçût avec joie, que l'on fit des sacrifices aux Dieux, &  
qu'on les priât tous de faire en sorte que le peuple Romain ratifiât le  
Traité. On trouva cet avis très-sensé & tout-à-fait convenable aux in-  
térêts de l'Etat; on résolut de faire la paix aux conditions proposées,  
& sur le champ le Sénat fit partir des Ambassadeurs pour la conclure.



## C H A P I T R E III.

*Procédé injuste de Philippe & d'Antiochus contre le fils de Ptolémée.*

C Hôse étonnante! Pendant que Ptolémée vivoit & qu'il pouvoit se passer du secours de Philippe & d'Antiochus, ces deux Princes étoient toujours prêts à le secourir: à peine est-il mort, laissant après lui un jeune enfant à qui les loix de la nature les obligeoient de conserver le Roiaume, qu'ils s'animent l'un l'autre à partager cette succession & à se défaire du légitime héritier. Encore si comme les Tyrans ils avoient mis leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger: mais ils se conduisirent en cela d'une manière si féroce & si brutale, qu'on leur appliqua ce que l'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espèce, les plus petits servent de nourriture aux plus gros. Peut-on jeter les yeux sur le Traité que font ensemble ces deux Rois, que l'on ne voie clairement leur impiété, leur inhumanité, leur ambition & leur avarice excessive? Que si quelqu'un fait mauvais gré à la fortune de se jouer ainsi des pauvres mortels, qu'il prenne à son égard des sentimens plus modérés: elle eut soin de punir ces deux Rois comme il méritoient, & en fit un exemple qui servira dans les siècles à venir à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Pendant qu'ils ne cherchoient qu'à se tromper l'un l'autre & qu'ils déchiroient par morceaux le Roiaume du jeune Roi, la fortune sulcitant contre eux les Romains fit retomber justement sur eux & tourna contre eux-mêmes toutes les fraudes qu'ils méditoient contre les autres. Vaincus l'un & l'autre, non seulement ils ne purent plus convoiter le bien d'autrui, mais ils furent encore obligés de paier tribut aux Romains & de se soumettre aux ordres qu'ils en recevoient. Pour finir, en très-peu de tems elle releva le Roiaume de Ptolémée, elle renversa ceux de Philippe & d'Antiochus, & fit sentir à leurs successeurs des maux presque aussi grands, que ceux dont ces deux Princes avoient accablé le jeune pupille.

C A A:

## CHAPITRE IV

*Mauvaise foi de Philippe à l'égard des Cianiens.*

**S**I les Cianiens sont tombés dans de si grandes calamités, ils ne doivent pas s'en prendre à la fortune. Ils n'ont pas même à se reprocher de se les être attirées par quelque injustice à l'égard de leurs voisins. Leur imprudence & leur mauvaise politique en est seule la cause. Pour envahir les biens les uns des autres, quand on n'élève aux premières dignités que ce que l'on a de plus mauvais citoyens, & que l'on respecte leurs décisions jusqu'à maltraiter ceux qui s'y opposent, c'est se précipiter soi-même & de plein gré dans les plus grands maux. C'est cependant une faute que l'on voit tous les jours commettre, sans qu'on ouvre les yeux sur une conduite si irrégulière, sans se mettre tant soit peu sur ses gardes, sans entrer dans la moindre défiance. L'on peut dire qu'en cela certains animaux sont plus sages que les hommes. On ne les mène pas aisément où ils ont eu quelque peine à se défendre d'un appas, ou à se dégager d'un filet. C'est assez même qu'ils aient vu un autre animal en péril dans un endroit, pour que cet endroit leur soit suspect & qu'ils se défient de tout ce qui se présente à leurs yeux. Les hommes ne prennent pas tant de précautions. Quoiqu'ils aient entendu dire, quoiqu'ils voient que des États se perdent par le mauvais choix qu'on fait des Chefs, on n'a qu'à les flatter de l'espérance de s'agrandir au préjudice d'autrui, d'abord ils mordent sottement à l'hameçon ; comme s'ils ne sçavoient pas que personne n'y a mordu sans y trouver sa perte, & que cette politique a toujours été funeste à quiconque s'en est servi.

Lorsque Philippe se fut rendu maître de la ville des Cianiens, sa joie fut extrême. Il croioit avoir fait la plus belle & la plus mémorable de toutes les actions, ayant secouru Prusias son gendre, épauvanté ceux qui avoient quitté son parti, & acquis légitimement une grande quantité d'esclaves & d'argent. Bien des raisons devoient le détromper ; mais il ne les vit pas, quoiqu'elles sautassent aux yeux. Premièrement il venoit au secours d'un gendre, qui loin d'avoir été maltraité, avoit usé de mauvaise foi. En second lieu, en faisant injustement souffrir à une ville Grèque les maux les plus horribles, il confirmoit les peuples dans l'opinion qu'ils avoient de la cruauté avec laquelle il traitoit ses alliés, & il ne falloit que ces deux choses pour le faire passer pour un homme sans respect pour les Dieux. D'ailleurs c'étoit faire une insulte atroce aux Ambassadeurs de ces

villes. Ils étoient venus pour délivrer les Cianiens des maux dont ils étoient menacés, ils n'y étoient venus que parce que lui-même les y avoit exhortés & pressés même avec instance, & ils ne sont pas plutôt arrivés qu'il les rend spectateurs des choses qu'ils craignoient le plus. Ajoutez à cela qu'il indisposa tellement les Rhodiens contre lui, qu'ils ne purent plus en entendre parler. Et le hasard aida beaucoup à leur inspirer cette haine. Car pendant que son Ambassadeur tâchoit dans le théâtre de justifier sa conduite, & leur vantoit fort la générosité de Philippe, qui maître en quelque sorte de leur ville les avoit laissés jouir de leur liberté, tant pour détruire les calomnies que ses ennemis avoient répandues, que pour donner aux Rhodiens des preuves du bien qu'il leur vouloit : je ne sçai quel homme arrivant de la flotte dans le Prytanée annonça la prise de la ville des Cianiens, & les cruautés que Philippe y avoit exercées. Cette nouvelle apportée au milieu du discours de l'Ambassadeur, par le premier Magistrat des Rhodiens, surprit si étrangement l'assemblée, qu'on ne pouvoit se persuader que Philippe eût été capable d'une si étrange perfidie. Cependant ce Prince après s'être plus trompé lui-même qu'il n'avoit trompé les Cianiens, s'aveugla de telle sorte, qu'au lieu de rougir & mourir de honte de ce qu'il avoit fait, il s'en glorifioit comme de la plus belle action de sa vie. Aussi depuis ce jour-là les Rhodiens le regardèrent comme leur ennemi, & firent des préparatifs pour s'en venger. Cette même action lui attira aussi la haine des Etoliens. Il s'étoit depuis peu remis en paix avec eux, & leur tendoit les mains; peu de tems auparavant il avoit fait alliance avec les habitans de Lyfimachi, les Chalcédoniens & les Cianiens. Malgré cela, il commença par éloigner sans aucun prétexte les Lyfimachiens de l'alliance qu'ils avoient avec les Etoliens, il fit consuite passer sous le joug les Chalcédoniens, & après eux les Cianiens, quoique celui qui commandoit dans la ville & qui gouvernoit tout, y fût de la part des Etoliens. A l'égard de Prusias, il eut beaucoup de joie de voir son entreprise heureusement terminée; mais voyant qu'un autre en emportoit tout l'avantage, & qu'il n'avoit pour sa part qu'une ville dont il ne restoit plus que le terrain, il en fut sensiblement touché. Mais le mal étoit sans remède.

C H A-

## CHAPITRE V.

*Fin tragique d'Agathocles & de toute sa famille.*

**A**gathocles aiant fait appeller les principaux d'entre les Macédoniens, entra dans leur assemblée avec le Roi & Agathoclée. D'abord il feignit de ne pouvoir parler, il avoit le visage baigné de larmes. A force de s'essuyer avec son manteau, il arrêta enfin ces pleurs; puis prenant l'enfant entre ses mains: „ Recevez, dit-il, Macédoniens, „ cet enfant, que Ptolémée son père en mourant a laissé entre les mains „ de ma sœur, mais qu'il a confié à votre fidélité. La tendresse que „ ma sœur a pour lui ne peut lui être que d'un très-petit secours, il „ n'a d'espérance qu'en vous, tous ses intérêts sont entre vos mains. „ Il y a longtems que ceux, qui connoissent à fond Tlépolème, s'ap- „ perçoivent qu'il cherche à s'élever plus qu'il ne convient à un homme „ de sa sorte. Mais maintenant il a marqué le jour & l'heure qu'il doit „ prendre le diadème. Ne m'en croiez pas, croiez ceux qui savent la vé- „ rité & qui viennent actuellement de l'endroit où tout est préparé pour „ cela. En même tems il fit approcher Critolaux, qui dit qu'il avoit vû l'autel dressé & les victimes que la multitude dispoit pour cette cérémonie. Les Macédoniens entendirent ces paroles, non seulement sans être touchés de compassion, mais encore sans faire attention à ce qui se disoit. Il l'écoutoient d'un air moqueur, se parlant à l'oreille, & folâtrant de telle façon, qu'Agathocles ne sçavoit pas lui-même comment il étoit sorti de cette assemblée. Il fut reçu de la même manière par les autres corps de l'Etat.

Pendant qu'il se donnoit tous ces mouvemens, il arrivoit des armées des hautes provinces quantité de gens qui animoient les uns leurs parens, les autres leurs amis à se tirer de l'état misérable où ils étoient, & à ne pas souffrir que de si indignes personnages les outrageassent impunément. Mais ce qui piqua davantage la populace à se venger de ceux qui étoient à la tête des affaires, fut que Tlépolème avoit en son pouvoir tout ce qu'il arrivoit de provisions & de vivres à Alexandrie, & qu'elle voioit dans quelle extrémité elle alloit tomber, si elle le laissoit plus longtems le maître.

Agathocles fit en même tems une action qui lui aida beaucoup à irriter la colère & du peuple & de Tlépolème. Il arracha Danaé sabbelle-mère du temple de Cérès, la traîna le visage découvert tout au travers de la ville, & la jetta dans une prison. Il vouloit par-là faire connoître à tout le monde le différent qu'il avoit avec Tlépolème, &

il réussit. La populace animée par cette action fit éclater toute la haine qu'elle avoit dans le cœur contre les Magistrats. Les uns affichioient pendant la nuit leurs sentimens dans tous les quartiers de la ville, les autres pendant le jour s'assembloient par bandes, & s'ameutoient les uns les autres. Agathocles mécontent de ce soulèvement & n'en concevant pas pour lui de grandes espérances, tantôt pensoit à prendre la fuite & puis changeoit de sentiment, parce qu'il avoit eu l'imprudence de ne rien disposer pour l'exécution; tantôt il formoit avec d'autres une conspiration pour aller sur le champ égorger une partie de ses ennemis, se saisir de l'autre, & ensuite usurper la tyrannie.

Sur ces entrefaites, le bruit court que Méragène, un de ses gardes, découvroit toutes choses à Tlépolème & s'entendoit avec lui, à cause de la liaison qu'il avoit avec Adée Gouverneur de Bybaste. D'abord Agathocles donne ordre à Nicostrate son Secrétaire de s'assurer de Méragène, de l'interroger avec soin, & de le menacer même de la question la plus rigoureuse. Nicostrate obéit sur le champ. Il mène l'espion dans l'appartement du palais le plus enfoncé; là il interroge Méragène sur ce dont il s'agissoit; celui-ci n'avouant rien, on le dépouille. Pendant que les uns disposent les instrumens nécessaires à la question, & que les autres, les verges à la main, lui ôtent ses habits, un exprès vient trouver Nicostrate, lui souffle je ne sçai quoi à l'oreille & aussitôt se retire. Nicostrate le suit sans rien dire, mais se frappant continuellement la cuisse. Il arriva ici à Méragène une chose fort singulière. On avoit déjà presque levé les verges pour le battre, on préparoit les instrumens de la torture sous ses yeux, & quand Nicostrate se fut retiré, les satellites restèrent là devant lui immobiles se regardant l'un l'autre & attendant le retour de ce Secrétaire. Comme il restoit quelque tems à revenir, ils s'en allerent tous, & laissèrent là Méragène, qui nû comme il étoit traversa heureusement le palais & entra dans une tente des Macédoniens qui se rencontra auprès. Ils étoient assemblés pour dîner. Il leur conte ce qui lui étoit arrivé & la façon surprenante dont il s'étoit sauvé. On ne pouvoit d'abord le croire, mais comme on le voioit encore tout nû, on ne put s'en défendre. Méragène délivré de ce danger prie avec larmes les Macédoniens de prendre non seulement sa défense, mais encore celle du Roi, & la leur propre; qu'il étoit évident qu'ils alloient tous périr, s'ils ne faisoient le moment que la haine de la multitude contre Agathocles étoit dans sa force, & que tout le monde étoit prêt à se soulever contre lui? que ce moment étoit venu, & qu'il ne s'agissoit plus que d'avoir quelqu'un qui entamât la chose. Les Macédoniens s'échauffent à ce discours & se laissent persuader. Ils passent ensuite dans les tentes des autres soldats, lesquelles se touchent les unes les autres & sont toutes tournées du même côté de la ville.

Com-



Comme depuis longtems on ne demandoit qu'à se révolter, & qu'il ne falloit plus que quelqu'un pour pousser les autres & se mettre à leur tête, ce fut un feu qui éclata dans le moment qu'il commença à prendre. Il n'y avoit pas encore quatre heures que l'on parloit de se soulever, lorsque tous les ordres tant de la guerre que de de la Magistrature se trouvèrent réunis dans le même sentiment. Un accident vint alors tout à propos pour favoriser l'entreprise. On remit une lettre à Agathocles, & on lui amena des espions. La lettre étoit de Tlépolème, qui mandoit qu'il joindroit incessamment l'armée, & les espions annonçoient qu'il en étoit déjà proche. Cette nouvelle le mit tellement hors de lui-même, que toute affaire, tout conseil cessant, il s'en alla prendre son repas à l'heure ordinaire, & s'y divertit comme il avoit coutume de faire.

Mais Oenante pénétrée de douleur fut dans le Thesmophore, ou le Temple de Cérès & de Proserpine, lequel étoit ouvert pour quelque sacrifice qui se faisoit tous les ans à pareil jour. D'abord elle tomba sur ses genoux, & adressa aux Déeses les prières les plus pressantes. Elle s'assit ensuite au pié de l'autel, & resta là tranquille. Quantité de femmes voioient avec plaisir la tristesse & l'affliction où elle étoit, & demeuroient en silence. Mais les parentes de Polycrate & quelques autres des plus illustres, ne sachant pas les raisons de sa douleur, s'approchèrent d'elle & tâchèrent de la consoler. Alors Oenante jettant un grand cri : *ne m'approchez pas, dit-il, bêtes farouches que vous êtes, je vous connois bien, vous nous êtes contraires, vous priez les Déeses de nous envoyer les plus grands maux. Mais j'espère qu'elles permettront que vous mangiez vos propres enfans.* Ensuite elle ordonna à ses femmes de chasser les autres qui étoient venues, & de frapper celles qui refuseroient de se retirer. A ces mots les Dames s'en allèrent levant les mains au ciel, & le priant de faire retomber sur Oenante les maux dont elle menaçoit les autres.

Quoique la résolution de changer le Gouvernement eût été déjà prise par les hommes, leur haine cependant redoubla, lorsqu'ils virent chacun leur femme dans une si grande colère. A peine le jour fut-il tombé, que l'on ne vit dans la ville que tumulte, que flambeaux, que gens qui couroient de côté & d'autre. Ceux-ci s'assembloient en criant dans le Stade, ceux-là s'animoient les uns les autres, il y en avoit qui, pour n'être pas exposés aux suites de ce soulèvement, se cachotent dans des maisons ou des lieux où l'on ne pouvoit soupçonner qu'ils fussent. Déjà tout le terrain d'autour du palais, le Stade, la place étoit couverte de toute sorte de gens, & de ceux surtout qui fréquentent le théâtre de Bacchus, lorsqu'on fut informer Agatocles de ce qui se passoit. Il n'y avoit pas longtems qu'il étoit sorti de table, il s'éveille encore plein du vin qu'il avoit bu, il prend toute sa famille, excepté  
Phi-

Philon; vient au Roi, lui dit quelques paroles sur sa mauvaise fortune, le prend par la main & monte dans une galerie qui est entre le Mœandre & la Palestre, & qui conduit à l'entrée du théâtre. Les deux premières portes il les fait bien assurer, & passe jusqu'au-delà de la troisième avec deux ou trois gardes, le Roi & sa famille. Ces portes étoient à jour, & elles se fermoient à deux leviers.

Il s'étoit alors assemblé de toute la ville une populace infinie, non seulement les rues & les places en étoient couvertes, mais encore les escaliers & les toits. Il s'élevoit un bruit confus de voix de femmes & d'enfants mêlées avec celles des hommes. Car à Alexandrie comme à Chalcédoine c'est la coutume, dans ces sortes de troubles les enfans ne font pas moins de bruit que les hommes. Quand le jour fut venu, quelque grande que fût la confusion de voix, on entendoit cependant surtout que c'étoit le Roi que l'on demandoit. D'abord les Macédoniens sortant de leurs tentes, s'emparent de l'endroit du palais où se tenoient les conseils. Peu après aiant appris où étoit le Roi, ils y furent & enfoncèrent les deux premières portes de la première galerie. A la seconde ils demandèrent le Roi à grands cris. Agathocles comprit alors le danger qu'il couroit, il pria les gardes d'aller trouver les Macédoniens, & de leur dire de sa part, qu'il quittoit le Gouvernement, qu'il renonçoit à sa puissance & aux honneurs qu'il possédoit, qu'il se défaisoit même de tous les biens & revenus qu'il avoit, qu'il ne demandoit que la vie, & le petit secours nécessaire pour la soutenir, que rentrant ainsi dans son premier état il ne pourroit faire de peine à personne, quand même il le voudroit.

Il n'y eut personne des gardes qui voulût se charger de cette commission, hors un certain Aristomène, qui quelque tems après eut la principale part dans le Gouvernement. Cét homme étoit Acarnanien. Avancé en âge & devenu maître des affaires, il se fit une grande réputation par la sage & prudente conduite qu'il tint à l'égard du Roi & du Royaume: aussi habile en cela qu'il l'avoit été à flatter Agathocles, pendant que celui-ci étoit dans sa plus grande prospérité. Il fut le premier, qui l'ayant invité à dîner chez lui, le distingua des autres conviés jusqu'à lui mettre une couronne d'or sur la tête, ce que la coutume ne permet d'accorder qu'aux Rois. Il osa aussi le premier porter son portrait sur une bague. Une fille lui étant née, il lui donna le nom d'Agathoclée. En voilà assez pour le faire connoître.

Aristomène aiant donc reçu cet ordre, sort par une petite porte & vient aux Macédoniens. A peine eut-il dit quelques paroles & expliqué les intentions d'Agathocles, qu'ils voulurent lui passer leurs épées au travers du corps. Mais défendu par certains de la troupe qui demandoient que l'on fit main basse sur la multitude, il retourna vers Agathocles, avec ordre de lui dire, qu'il leur amenât le Roi, ou qu'il

qu'il prit garde de ne pas sortir lui-même. Dès qu'il fut parti les Macédoniens avancèrent à la seconde porte & l'enfoncèrent. Agathocles jugeant par-là & par la réponse qu'on lui avoit apportée, de la colère où ils étoient, leur tendit les mains en suppliant. Agathoclée de son côté se découvrit le sein dont elle disoit qu'elle avoit nourri le Roi. Tous deux les conjuroient par tout ce qu'ils pouvoient dire de plus touchant de leur accorder au moins la vie. Leurs larmes & leurs gémissemens ne servant de rien, enfin ils envoièrent le jeune Roi avec les gardes. Les Macédoniens le prennent, le mettent sur un cheval & le conduisent au Stade. Dès qu'il parut, toute la place retentit de cris de joie & d'applaudissement. On arrêta le cheval, on en descendit le Roi, & on le conduisit jusqu'à l'endroit d'où les Rois ont coutume de se faire voir.

Parmi la multitude on étoit partagé entre la joie & la douleur. On étoit très-content que le Roi eût été amené, mais on étoit en même tems chagrin que l'on n'eût pas pris ceux qui étoient la cause de tous les troubles, & qu'ils ne reçussent pas un châtement proportionné à leur crime. C'est pourquoi l'on ne cessoit de crier & de commander que l'on se fît de ces scélérats, & que l'on en fît un exemple. Le jour aiant paru & la populace ne sachant sur qui faire éclater son ressentiment, un des gardes nommé Sosibe s'avisa d'un expédient fort heureux pour tirer le Roi d'embarras & pour appaiser le tumulte. Voiant que la colère du peuple ne se calmoit point, & la peine où étoit le jeune Prince d'être environné de gens qu'il ne connoissoit pas, & d'entendre le bruit qu'une multitude de peuple faisoit à ses oreilles, il demanda au Roi s'il n'abandonnoit pas au peuple ceux qui en avoient mal agi à son égard & à celui de sa mère. Le Roi dit qu'il le vouloit bien. Sosibe donne ordre à quelques gardes de publier quelles étoient les intentions du Roi, & enleva en même tems ce jeune Prince pour le conduire dans sa maison qui étoit proche & lui servir à manger.

La volonté du Roi aiant été hautement déclarée, on n'entendit par tout que cris de joie, que des applaudissemens. Alors Agathocles & sa sœur se séparèrent & se retirèrent chacun chez soi. Quelques soldats, les uns de leur propre mouvement, les autres poussés par la populace, se mirent en devoir de les chercher. Le massacre suivit bientôt, mais ce ne fut que par un pur hazard. Un homme de la maison d'Agathocles & un de ses flatteurs nommé Philon, entrant plein de vin dans le Stade & voiant la disposition de la populace contre son Maître, dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'à présent comme auparavant, ils ne veroient pas plutôt Agathocles qu'ils changeroient de sentiment. A ces mots, les uns le chargent d'injures, les autres le poussent avec violence; comme il fait effort pour se défendre, on lui déchire son manteau, on le perce à coups de lances, on le traîne avec ignominie encore tout

*Tome VI.*

Cc

pal-

palpitant. Dès que l'on eut commencé à goûter le sang, on n'attendit plus sinon que les autres fussent amenés. Agathocles parut peu de tems après, chargé de chaînes. A peine fut-il entré dans la foule, que quelques-uns coururent à lui & le percèrent d'abord. C'étoit lui rendre un service d'ami, car par-là on le déroba à la triste catastrophe qui devoit terminer sa vie. On amena avec lui Nikon, Agathoclée nue avec ses sœurs, & ensuite tous ses parens. On arracha aussi du Thesmophore Oenante, on la mit nue sur un cheval & on la fit venir dans le Stade. Toutes ces personnes furent livrées à la populace, dont les uns les mordirent, les autres leur passoient l'épée au travers du corps, & d'autres encore leur arrachèrent les yeux, & à mesure qu'ils tomboient de cheval, on leur arracha les membres, jusqu'à ce qu'ils fussent tous déchirés par morceaux. Car c'est le vice naturel des Egyptiens, leur colère est toujours accompagnée de cruauté. Dans le même tems, quelques jeunes filles qui avoient été élevées avec Arsinoé, aiant appris que Philammon, qui avoit commission de tuer la Reine, étoit arrivé depuis trois jours de Cyrène, entrèrent par force dans la maison de cet Officier, & à coups de pierres & de bâtons le mirent à mort, elles étranglèrent son fils, qui étoit encore dans l'âge le plus tendre, & aiant traîné sa femme toute nue sur la place, elles la massacrèrent.

Telle fut la fin tragique d'Agathocles, de sa sœur & de toute sa famille. Je sçai les efforts d'esprit qu'ont fait ceux qui ont écrit avant moi cet événement pour jetter du merveilleux dans leur récit, & pour frapper d'étonnement leurs lecteurs. Ils y ont joint des réflexions plus longues que ne méritoient les choses qui leur donnoient lieu d'en faire; ceux-ci rapportant cet événement à la fortune pour montrer combien elle est peu stable, & combien il est difficile d'être toujours en garde contre sa bizarrerie; ceux-là tâchant de donner quelque air de vraisemblance à des faits qui leur ont paru extraordinaires. Pour moi je n'ai pas jugé à propos de prendre la même peine au sujet d'Agathocles. Je ne vois dans cet homme-là ni courage, ni vertu que le distinguât dans les armes. Sa conduite, dans le maniement des affaires, seroit un mauvais modèle, & pour ce qu'on appelle esprit de cour & l'art de tromper finement, on n'en remarquoit pas dans lui le moindre trait: bien différent de Sosibie & de plusieurs autres qui le possédoient au souverain degré, & qui pour cela s'étoient rendus pour ainsi dire les maîtres des Rois, qui successivement leur avoient confié le soin de leurs affaires. Aussi tout le monde fut-il surpris de son élévation, dont il ne fut redevable qu'à l'impuissance de régner où se trouvoit Ptolémée Philopator. Après la mort de ce Prince, quoiqu'il lui fût facile de se conserver dans son poste, il le perdit avec la vie & en très-peu de tems par sa lâcheté & son peu de vigueur.

On

On ne doit donc pas dans une Histoire s'étendre sur des gens de cette espèce, comme on feroit pour un Agathocles, pour un Denis, ces deux Tyrans de Sicile, & pour quelques autres qui se sont rendus célèbres par leurs grands exploits. Quoique Denis tirât son origine de la lie du peuple, & qu'Agathocles, potier par état, ait quitté jeune la rouë, l'argile & la fumée, comme parle agréablement Timée, pour venir à Syracuse, tous deux, chacun en son tems, parvinrent à la dignité de Tyrans de cette ville, qui en grandeur & en richesses n'avoit pas alors son égale. Devenus ensuite Rois de toute la Sicile, ils conquièrent encore quelques parties de l'Italie. Agathocles poussa plus loin ses conquêtes, il entra dans l'Afrique, & mourut enfin comblé d'honneurs & de prospérités. Scipion avoit une si haute idée de ces deux Tyrans, qu'interrogé quels hommes il croioit s'être le plus distingués par la science du gouvernement & par une hardiesse prudente & judicieuse, il répondit que c'étoit les deux Siciliens, Agathocles & Denis. C'est sur des personnages de ce mérite qu'il faut arrêter ses lecteurs, leur faire envisager les vicissitudes de la fortune, & les porter à faire sur ces événemens des réflexions salutaires. Mais pour cet autre Agathocles, dont nous parlions plus haut, ce seroit lui faire trop d'honneur. C'est la raison pourquoi je me suis étudié à raconter simplement la manière-tragique dont il avoit fini sa carrière. Une autre raison a été, que l'unique avantage que l'on puisse procurer par le récit des événemens terribles, c'est d'en donner la connoissance. Une description trop longue, un tableau trop étudié de ces tristes objets, non seulement est inutile, mais fait encore quelque peine aux spectateurs. Quand on veut instruire ou par les yeux ou par les oreilles, deux choses sont à considérer, le plaisir & l'utilité, & ces deux choses doivent être surtout le but de l'Historien. Or un détail trop étendu de ces sortes de faits n'est ni agréable ni utile. Il n'est point utile, car il n'y a personne qui voulût imiter ce qui arrive contre la raison. Il n'est pas non plus agréable, car quel plaisir y a-t-il à voir des choses qui répugnent à la nature & aux notions ordinaires? On a d'abord quelque envie de les voir ou de les entendre pour s'assurer qu'elles sont possibles. Mais on s'en tient là; & l'on n'aime point à s'y arrêter longtems. Que ce que l'on raconte soit donc propre ou à produire quelque utilité, ou à faire quelque plaisir. Toute description exagérée & qui s'écarte de ce but, peut avoir lieu dans une tragédie, mais elle ne convient point du tout à l'Histoire. Je ne pardonne ces exagérations qu'à des Historiens qui n'ont jamais étudié la nature, & qui ne sachant rien de ce qui s'est passé dans le reste de l'univers, s'imaginent que les événemens dont ils sont témoins ou qui leur ont été racontés, surpassent tout ce qui est arrivé de plus extraordinaire & de plus admirable dans les siècles passés. C'est pour cela que sans y penser ils décrivent avec beaucoup d'emphase des faits qui ont déjà été décrits par d'autres, & qui n'apportent à leurs lecteurs ni utilité ni plaisir.



# HISTOIRE

DE

# POLYBE.

---

LIVRE SEIZIEME,

---

CHAPITRE PREMIER.

*Bataille navale entre Philippe Roi de Macédoine  
& Attalus.*



**P**HILIPPE n'étoit pas tranquille sur l'avenir. Le siège qu'il faisoit n'avançoit pas autant qu'il l'auroit souhaité, & les ennemis avoient à l'ancre un grand nombre de vaisseaux pontés. Comme les conjonctures ne lui permettoient pas même de choisir entre deux partis, il prit celui de lever l'ancre & de disparaître. Les ennemis qui s'attendoient à lui voir pousser ses mines plus loin, furent fort surpris d'un départ si précipité. Mais Philippe avoit ses raisons pour ne pas différer. Ses vûes étoient de gagner le devant sur les ennemis, & de passer sûrement à Samos en rangeant la côte. mais toute sa diligence ne lui servit de rien. Dès qu'Attalus & Théophilisque apperçurent qu'il s'ébranloit, ils résolurent de le suivre & de le combattre. Leur flotte ne marchoit pas fort serrée, parce que comp-

comptant que Philippe suivroit son premier projet, ils n'avoient pas pris soin de la tenir en état. Cependant à force de rames ils l'atteignirent, & attaquèrent, Attalus l'aile droite, & Théophilisque la gauche. Philippe pressé de tous côtés donne à sa droite le signal du combat, commande de faire face aux ennemis & de combattre avec courage, puis avec quelques esquifs il se retire dans de petites Isles qui sont au milieu du trajet, & attend là le succès de la bataille. Sa flotte étoit composée de cinquante trois vaisseaux pontés, de quelques autres découverts & de cent cinquante bâtimens légers avec des fustes. Il étoit resté à Samos des vaisseaux qu'il n'avoit pu équiper. Celle des ennemis étoit de soixante-cinq vaisseaux pontés, en comptant ceux que les Byzantins leur avoient fournis, de neuf galiotes & de trois trirèmes.

L'Action commença par le vaisseau qui montoit Attalus, & aussitôt, sans autre signal, tous les autres, qui étoient proche, chargerent. Attalus tomba sur une octirème, l'ouvrit par l'impétuosité du choc & la coula à fond, quelque résistance que fissent les troupes, qui de dessus le pont la défendoient. La decemrème de Philippe, laquelle étoit l'Amiral, tomba en la puissance des ennemis par un accident très-singulier. Elle choqua si violemment une petite galiote qui s'en approchoit, & enfonça si avant son éperon sous le banc des Thranites, que ce petit bâtiment y demeura attaché, sans que le pilote ait pu arrêter le cours impétueux de son vaisseau. Sur ces entrefaites arrivent deux quinquirèmes, qui percent des deux côtés ce grand bâtiment que le petit qui y étoit comme suspendu empêchoit de se tourner & d'agir, & le coulent à fond avec tous ceux qui le montoient, au nombre desquels étoit Démocrate Général de l'armée.

D'un autre côté Dionysidore & Dinostrate son frère, les deux premiers Officiers de la flotte d'Attalus, couroient un grand péril, combattant le premier sur un septirème, & l'autre sur un octirème. Dinostrate ayant le corps de sa galère considérablement ouvert au-dessus de l'eau, en avoit percé un des ennemis au-dessous, & y tenoit tellement qu'il ne pouvoit s'en détacher, quelque effort qu'il fit pour reculer. Dans cet état il avoit d'autant plus à craindre, que les Macédoniens l'attaquoient avec plus d'acharnement. Attalus vint fort à propos à son secours. Il fondit sur la galère ennemie & la sépara de celle de Dinostrate, qui par ce moien fut délivré; tout l'équipage du vaisseau Macédonien fut égorgé, & le vaisseau même resta en la puissance des vainqueurs. A l'égard de Dyonysidore, comme il se portoit avec force contre un autre vaisseau pour le percer de l'éperon, il manqua son coup. De là tombant parmi les ennemis il vit les bancs des rameurs du côté droit de sa galère enlevés, les tours abattues. Les Macédoniens l'enveloppèrent de tous côtés avec de grands cris, le vaisseau

& l'équipage furent submergés. Heureusement il se sauva lui-même en se jettant avec deux autres à la nage pour gagner une galiote qu'on amenoit à son secours.

Dans le reste de la flotte on se battoit à forces égales. Car d'un côté Philippe avoit plus de vaisseaux légers, de l'autre Attalus étoit plus fort en vaisseaux couverts. A la droite des Macédoniens l'on combattoit de manière, que, quoique la chose ne fût pas encore décidée, il étoit aisé de juger que la victoire se déclareroit en faveur d'Attalus. Je disois tout à l'heure que les Rhodiens, presque au sortir du port, avoient été jettés loin des ennemis; mais comme leur chiourme étoit meilleure, ils eurent bientôt atteint l'arrière-garde des Macédoniens. Là ils commencèrent par se jeter dans les vaisseaux qui se retiroient, & à briser tous leurs bancs. Les Macédoniens viennent au secours. L'escadre Rhodienne se joint à Théophilisque, & l'une & l'autre tournent la proue vers la flotte de Philippe, le combat s'échauffe au son des trompettes, on s'anime les uns les autres par de grands cris de guerre. Si les Macédoniens n'eussent pas mêlé des petits bâtimeus parmi les vaisseaux pontés, la bataille eût été bientôt terminée. Mais ces petits bâtimens incommodoient les Rhodiens en bien des manières. Car dès que les flottes se furent ébranlées selon l'ordre de bataille qu'on avoit pris d'abord, tous les vaisseaux combattirent pêle-mêle, de sorte qu'on ne pouvoit ni couler entre les rangs, ni se tourner, ni mettre à profit ses avantages, ces esquifs tombant tantôt sur les rameurs dont ils arrêtoient la manœuvre, tantôt sur la proue, tantôt sur la poupe des galères, & embarassant également les pilotes & la chiourme. Quand on combattoit de front & la proue tournée vers l'ennemi, ce n'étoit pas sans dessein. Alors les coups que l'on recevoit n'ouvroient le vaisseau qu'au dessus de l'eau; au lieu que ceux que l'on portoit faisoient ouverture au dessous & perdoient sans ressource les vaisseaux ainsi frappés. Mais les Rhodiens n'usèrent que rarement de ce stratagème. Il y avoit trop à risquer par la valeur avec laquelle les Macédoniens se défendoient de dessus leurs ponts. On évitoit au contraire avec grand soin de les approcher. On gagnoit plus à briser les bancs de rameurs en se coulant entre les galères, & en voltigeant de côté & d'autre. Par cette manœuvre tantôt on fendoit sur les ennemis par la proue, tantôt pendant qu'ils se tournoient on les accabloit de blessures, ou l'on fracassoit quelque pièce utile au service du vaisseau. Cette manière de combattre fit perdre aux Macédoniens un très-grand nombre de leurs galères.

Dans cette occasion il arriva à trois quinquérèmes des Rhodiens une aventure fort remarquable. Théophilisque montoit la première, qui étoit la Capitane; Philostrate étoit sur la seconde; la troisième.



sième portoit Nicostrate, & étoit commandée par Autolyque. Celle-ci avoit été donner de son éperon dans une des ennemis, laquelle coulant à fond avec l'équipage entraînoit avec elle celle qui l'avoit ouverte & qui y avoit laissé son éperon. Autolyque, sur cette galère qui se remplissoit d'eau par la proue, ne laissa pas d'abord que de charger courageusement les ennemis qui l'environnoient : mais couvert de blessures il tomba enfin dans la mer, où il fut bientôt suivi de son monde, qui comme lui s'étoit défendu avec valeur jusqu'à la fin. Dans ce moment Théophilisque arrive pour le secourir. Il ne lui est pas possible de sauver la galère, qui étoit déjà pleine d'eau ; mais il en ouvre deux des ennemis & en chasse ceux qui les défendoient. Sur le champ le voilà environné d'esquifs & de gros vaisseaux ennemis. Malgré cela & quoiqu'il eût perdu la plupart de ses gens dans ce choc, quoiqu'il eût reçu trois blessures, il charge avec tant de vigueur qu'il sauve son vaisseau, aidé par Philostrate, qui étoit venu fort à propos à son secours. De là il va joindre le reste de la flotte, entre de nouveau dans l'action, se met aux prises avec les Macédoniens, sans force & sans vigueur, à la vérité, parce qu'il perdoit tout son sang par ses blessures, mais avec plus de courage, plus de présence d'esprit, & par conséquent plus de gloire que dans tout le reste du combat. Au reste il se donna dans cette journée deux batailles navales à quelque distance l'une de l'autre. Car l'aile droite de Philippe, qui n'avoit pas quitté la côte qu'elle avoit rasée d'abord, n'étoit pas loin de l'Asie ; & la gauche, qui s'étoit tournée pour secourir l'arrièregarde, étoit aux mains avec les Rhodiens assez près de Chio.

Attalus vainqueur à son aîle droite s'approchoit des petites Isles où Philippe, à l'ancre, attendoit quel seroit le succès de la bataille. Chemin faisant il apperçoit une de ses quinquérèmes, qui hors du combat avoit été ouverte, & que les Macédoniens tâchoient de submerger. Il court pour la tirer de ce danger avec deux quadrièmes. Le vaisseau ennemi abandonne sa proie & se retire vers la terre. Attalus le suit vivement pour s'en rendre le maître. Philippe, qui le voit éloigné du reste de sa flotte, prend quatre quinquérèmes, trois galiotes & ce qu'il y avoit d'esquifs auprès de lui, il se poste entre Attalus & ses vaisseaux pour lui couper le retour, & l'oblige de se jeter sur la côte, tout tremblant encore du danger dont il étoit échappé. Attalus se retira dans Erythrée avec ce qu'il avoit de troupes, & laissa Philippe se saisir des vaisseaux qui l'accompagnoient & de tout le bagage roial qu'ils portaient. Ce n'étoit pas sans dessein que le Roi de Pergame avoit étalé tout ce qu'il avoit de riche & de magnifique sur le tillac de son vaisseau, & les Macédoniens donnèrent dans le piège qu'il leur tendoit par cet étalage. Car les premiers qui le joignirent voiant une grande quan-

quantité de vases précieux, un habit de pourpre & les autres meubles dont ceux-là sont ordinairement accompagnés, cessèrent de poursuivre, se mirent à piller, & laissèrent Attalus se retirer tranquillement à Erythrée.

Philippe, quoique vaincu, fit beaucoup valloir ce petit avantage. Il se mit en haute mer, rassembla ses vaisseaux, & releva le courage de ses troupes en les flattant qu'elles avoient remporté la victoire. Quelques-uns en effet furent portés à le croire en voyant ce Prince traîner après lui le vaisseau même d'Attalus. A la vue de ce vaisseau Dionysidore conjectura ce qui étoit arrivé au Roi son maître. Il leva un signal, rappella autour de lui ses galères, & se retira sans courir aucun risque dans les ports de l'Asie. En même tems ceux des Macédoniens qui étoient aux mains avec les Rhodiens, & qui étoient maltraités, se retirèrent du combat les uns après les autres, sous prétexte d'aller au plus vite au secours de leurs vaisseaux. Pour les Rhodiens, après avoir lié à leurs galères une partie de celles qu'ils avoient prises, & coulé à fond les autres, ils s'en allèrent à Chio.

Du côté de Philippe il périt dans le combat contre Attalus une galère à dix, une à neuf, une à sept, & une à six rangs de rames, dix autres vaisseaux pontés, & quarante vaisseaux légers, à quoi il faut ajouter deux quadrirèmes & sept petits bâtimens qui furent pris. La perte d'Attalus fut d'une galiote & de deux quinquérèmes & deux tri-rèmes, qui furent mises hors de combat. On ne fit aucune prise sur eux, & l'on ne leur tua que soixante hommes, & au Roi de Pergame que soixante & dix. Les morts, dans l'armée de Philippe, montèrent au nombre de trois mille Macédoniens & de six mille alliés: & l'on fit prisonniers tant de Macédoniens que d'alliés deux mille hommes & sept cents Egyptiens.

Ainsi finit la bataille navale donnée à la hauteur de Chio. Philippe s'en attribua toute la gloire, & cela sur ces deux raisons: la première qu'ayant poussé Attalus sur le rivage, il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince: l'autre, qu'ayant jetté l'ancre près du promontoire d'Argénne, il s'étoit arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Le lendemain il soutint par sa manière d'agir ce qu'il avoit prétendu la veille. Il rassembla les restes des vaisseaux brisés, & fit donner la sépulture à ce que l'on avoit pu reconnoître des siens parmi les morts. Tout cela ne se faisoit que pour persuader au peuple qu'il étoit victorieux, car l'on ne doit pas croire qu'il en fût persuadé lui-même. Il fut aisé de s'en appercevoir, lorsque, pendant le tems même qu'il jouoit le personnage de vainqueur, les Rhodiens & Dionysidore vinrent avec leur flotte se présenter en bataille devant lui. Il ne se montra point & souffrit, sans branler, que ses ennemis reprissent la route de Chio.

Jamais ce Prince, ni sur terre ni sur mer, n'avoit perdu une si grande

de quantité de monde en un seul jour. Il en étoit pénétré de douleur, & il avoit bien rabattu de sa première vivacité. Cependant au dehors il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher sa honte & son chagrin. Mais comment auroit-il pu cacher sa défaite? Outre ce qui s'étoit passé pendant l'action, l'état de son armée après cette bataille faisoit horreur. Tout le trajet de mer, où le combat s'étoit donné, étoit teint de sang & couvert de corps morts, d'armes & de débris de vaisseaux, & les jours suivans on voioit de toutes ces choses un mélange affreux sur les rivages voisins. Ce n'étoit pas Philippe seul qui en étoit frappé, tous les Macédoniens en étoient dans une confusion extrême. Théophilisque, le lendemain de cette bataille, en écrivit le succès à sa patrie, mit en sa place à la tête des troupes Cléonée, & mourut ce même jour de ses blessures. Il s'étoit extrêmement signalé dans cette action, & il ne peut être trop loué d'avoir engagé Attalus & les Rhodiens à l'entreprendre. Sans lui, Philippe étoit tellement redouté, que tous les autres auroient laissé échapper cette occasion de le défaire. Ce fut lui qui commença la guerre, qui obligea sa patrie de prendre les armes contre les Macédoniens, & qui força le Roi de Pergame d'agir vigoureusement, sans différer & sans perdre le tems en préparatifs. Après sa mort, les Rhodiens par reconnaissance lui décernèrent des honneurs si grands, qu'ils étoient capables d'inspirer, non seulement à ceux qui vivoient alors, mais encore aux siècles à venir, une vive ardeur de se rendre utiles à leur patrie.



## CHAPITRE II.

*Raison pourquoi plusieurs abandonnent leurs entreprises.*

SI l'on cherche pourquoi l'on quitte un dessein où l'on sembloit être entré avec beaucoup de vivacité, il est aisé de répondre qu'il n'y a point d'autre cause de ce changement, que la nature même des choses qu'on vouloit entreprendre. En regardant de loin l'objet de nos desirs nous ne nous appercevons pas que ce que nous souhaitons est au dessus de nos forces. L'utilité que nous espérons en tirer nous cache la difficulté de l'acquiescer. La passion d'y parvenir nous aveugle & nous trouble l'esprit. Mais quand il s'agit de l'exécution, on est arrêté par les obstacles invincibles qui se présentent, on ne sait plus quelles mesures on doit prendre, on s'embarrasse dans ses idées, & l'on abandonne l'entreprise.



## C H A P I T R E III.

*Stratagème de Philippe pour s'emparer de Prinasse.*

**P**hilippe, après quelques attaques, voyant que la petite ville qu'il assiégeoit étoit fortifiée de façon à rendre tous ses efforts inutiles, prit le parti de lever le siège, & se contenta de ruiner les châteaux & les villages qui étoient aux environs. De là il vint camper devant Prinasse, où après avoir promptement disposé les claies & fait tous les préparatifs ordinaires d'un siège, il commença par faire creuser des mines. Comme le travail n'avançoit point, parce que le terrain étoit pierreux, il eut recours à ce stratagème. Il donna ordre de faire grand bruit sous terre pendant le jour pour donner à penser qu'on creusoit des mines, & d'apporter de la terre pendant la nuit aux endroits où l'on faisoit semblant de creuser. On amassa là tant de terre, qu'enfin les assiégés en furent effraïés. Ils soutinrent cependant avec assez de courage les premiers jours. Mais dès que Philippe leur eut fait dire qu'il y avoit deux arpens de leurs murailles s'appés, & qu'il leur eut laissé le choix ou de fortir sains & saufs de la place, ou de périr tous avec leur ville quand les bois debout auroient été consumés, ils crurent ce qu'on leur avoit dit de sa part, & lui ouvrirent leurs portes.



## C H A P I T R E IV.

*Choses à remarquer dans la ville d'Iasse.*

**I**asse, en Asie, est une ville située dans le golfe qui est terminé d'un côté par cet endroit de la Milésie où est le Temple de Neptune, & de l'autre par la ville de Myndes. Ce golfe s'appelle communément Bargylétique, nom qu'il reçoit des villes qui sont à son extrémité. Les habitans d'Iasse se vantent d'avoir double origine, la première des Argiens, & l'autre des Milésiens. La raison qu'ils rendent de cette dernière, c'est qu'après la perte de citoyens que leurs ancêtres avoient faite dans la guerre de Carie, ils avoient attiré chez eux le fils de Nélée, qui avoit amené une colonie à Milet. La grandeur de cette ville est de dix stades. On débite chez les Bargylietes, bien plus  
on

on y croit que jamais il ne tombe ni neige ni pluie sur la statue de Diane Cyndiade, quoiqu'elle soit en lieu découvert. On accorde à Vesta le même privilège chez les Lascéens. Il est aussi des Historiens chez qui l'on trouve cette prétendue merveille. Pour moi je ne sçai pourquoi je ne puis m'empêcher de bannir de mon Histoire ces sortes de particularités. Il me semble que c'est une foiblesse puérile que d'ajouter foi à ces choses qui non seulement sont hors de toute vraisemblance, mais ne sont pas même possibles. Il faut de pas avoir le sens commun pour dire par exemple que certains corps exposés au soleil ne sont pas d'ombre. Théopompe a cependant la simplicité d'assurer que ceux-là n'en sont pas, qui en Arcadie entrent dans le Temple de Jupiter. Ce que nous rapportions plus haut n'est pas moins incroyable. Quand certains prodiges ou certains faits extraordinaires peuvent contribuer à conserver parmi le peuple le respect à l'obéissance qu'il doit à la divinité, je ne trouve pas mauvais que les Historiens nous en entretiennent ; mais encore faut-il qu'ils se contiennent dans les justes bornes. J'avoue qu'il n'est pas toujours aisé de fixer celles où l'on doit se renfermer, mais enfin ce n'est pas une chose impossible. Pour dire ce que j'en pense, jusqu'à certain degré il est excusable d'ignorer le vrai ou de croire le faux ; mais quand l'ignorance ou la crédulité vont jusqu'à l'excès, cela est intolérable.



## CHAPITRE V.

*Retour de Scipion à Rome & son triomphe. Mort de Syphax.*

CE fut environ vers ce tems-là que Scipion quitta l'Afrique pour revenir à Rome. Un Consul, qui s'étoit illustré par tant de grands exploits, ne pouvoit manquer d'y être attendu avec une extrême impatience. Son entrée fut pompeuse, & il reçut du peuple toutes les marques d'estime & d'affection imaginables. Il les méritoit, & l'on ne faisoit en cela que lui rendre justice. La joie fut extrême, lorsqu'on revit un homme qui non seulement avoit chassé Annibal d'Italie & détourné de dessus la patrie la tempête qui la menaçoit, deux avantages qu'on n'avoit pas jusqu'alors osé même espérer, mais encore avoit rétabli la tranquillité publique & domté les ennemis qui l'avoient troublée. Quand il entra triomphant dans la ville, ce fut alors surtout que l'appareil & les ornemens du triomphe rappelant à la mémoire des citoyens les dangers dont ils avoient été délivrés, ils éclatèrent en actions de grâces, & qu'ils firent paroître combien ils aimoient l'auteur d'un pareil changement. Syphax-Roi des Maséyliens sui-

voit le char de son vainqueur avec les autres prisonniers, & mourut quelque tems après dans la prison. Pendant plusieurs jours ce ne fut à Rome que jeux & que spectacles, aux frais desquels Scipion fournissoit avec une magnificence digne de lui.



## CHAPITRE VI.

*Philippe rétablit ses affaires, & fait heureusement la guerre contre Attalus & les Rhodiens.*

**I**L est assez ordinaire de voir des gens capables de commencer bien une affaire & de la suivre avec la même aueur jusqu'à un certain point : mais on voit peu de personnes qui sçachent la conduire jusqu'à la fin, & regagner par la force de l'esprit ce que la fortune, en traversant leur dessein, leur auroit fait perdre de vivacité. Autant que l'on peut justement blâmer Attalus & les Rhodiens de leur nonchalance, autant on doit louer Philippe pour la noblesse de ses projets, l'élevation de son esprit, & la constance dans ses résolutions. Je croi devoir avertir que je ne prétens pas que cet éloge s'étende à toute la vie de ce Prince. Il n'est ici question que de la fermeté qu'il eut dans les conjonctures présentes. Cet avis étoit nécessaire. Sans cela l'on me reprocheroit peut-être de ne pas m'accorder avec moi-même, parce qu'après avoir loué plus haut Attalus & les Rhodiens & blâmé Philippe, je tiens ici un langage contraire. C'est pour prévenir ce reproche, que j'ai dit dès le commencement de cet Ouvrage, qu'il étoit nécessaire de louer quelquefois & de censurer les mêmes personnes ; parce que souvent, selon les circonstances où l'on se trouve, on prend un bon ou un mauvais parti, & qu'indépendamment même des circonstances, l'homme se porte de lui-même quelquefois à ce qu'il lui importe de faire, & quelquefois à ce qui lui est préjudiciable. Philippe nous fournit un exemple de ces états différens que l'on remarque dans les hommes. Chagrin de ses pertes passées, il ne suivoit que les mouvemens de sa colère. Cependant il se conduisit dans l'occasion présente avec une présence d'esprit qui passe les forces ordinaires de la nature. Aussi après avoir déclaré de nouveau la guerre à Attalus & aux Rhodiens, il vint heureusement à bout de son entreprise. Ce qui m'a donné lieu de faire cette petite digression, c'est que j'ai vu des gens qui comme de mauvais coureurs s'arrêtoient au milieu de la carrière & abandonnoient des affaires déjà avancées, & d'autres qui pour ne s'être point rebutés ont glorieusement exécuté leurs desseins.

CH A-

## CHAPITRE VII.

*Description d'Abyde & de Seste. Siège de cette première ville  
par Philippe.*

**L**A situation d'Abyde & de Seste, les commodités que l'on trouve dans ces deux villes sont si connues même parmi le vulgaire, qu'il me paroît fort inutile d'en faire ici une longue description. Cependant il sera bon, pour une plus grande intelligence de ce que je vai rapporter, qu'en peu de mots j'en rappelle à mes lecteurs le souvenir, & je parlerai de manière de ces deux places, qu'en comparant ensemble ce que j'en dirai, on les connoîtra mieux que si l'on étoit sur les lieux. Comme de l'Océan ou de la mer Atlantique il n'est pas possible d'entrer dans notre mer sans traverser le détroit des colonnes d'Hercule, de même on ne peut aller de notre mer dans la Propontide & le Pont, qu'on ne passe entre Abyde & Seste. Et ce n'est pas sans raison que la fortune, en formant ces deux détroits, a voulu que celui des colonnes d'Hercule fût de soixante stades, & que celui de l'Hélespont ne fût que de deux; c'est, à ce que je puis conjecturer, parce que la mer extérieure est beaucoup plus grande que la nôtre. Au reste le détroit d'Abyde est plus avantageusement situé que l'autre. Car il est habité de l'un & de l'autre côté, & il sert comme de porte pour la communication des peuples. Les gens de pied passent d'un continent à l'autre sur un pont, on y va aussi par mer, & ce passage est très-fréquenté: au lieu que l'on fait très-peu d'usage du détroit des colonnes d'Hercule, premièrement parce que peu de gens sont en commerce avec les peuples qui habitent les extrémités de l'Afrique & de l'Europe, & en second lieu parce que la mer extérieure est inconnue. Abyde est environnée des deux côtés par des promontoires d'Europe, & il y a un port où les vaisseaux sont à l'abri de toutes sortes de vents, & hors du port, il est impossible de jeter l'ancre proche de la ville, tant est grande la rapidité & la violence du cours de l'eau dans le détroit.

Philippe assiégeoit cette ville par mer & par terre. Par mer en hérissant de pieux le port, & par terre en conduisant autour de la ville des retranchemens. Quoique les préparatifs du siège fussent grands, que l'appareil en fût terrible, & que de part & d'autre on n'omit rien de ce qui se pratique ordinairement, soit pour attaquer ou pour se défendre, ce n'est point par-là que ce siège est digne d'admiration. Mais si l'on considère le courage & la constance inébranlable avec laquelle les Abydénienens l'ont soutenu, il n'y en a point dont l'Histoire méritoit plus

plus d'être transmise à la postérité. D'abord pleins de confiance en leurs forces, ils repoussèrent vivement les premières approches du Roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvoient approcher qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux mêmes qui les portoient étoient en péril, & les assiégeans avoient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre les Abydénienens se défendirent aussi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne désespéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais voyant la muraille extérieure s'appée, & que les Macédoniens pouissoient leurs mines sous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoierent Iphiade & Pantanocte pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville, à ces conditions; que les troupes qui leur avoient été envoyées par les Rhodiens & par Attalus retourneroient à leurs maîtres sous sa sauve-garde, & que les personnes libres se retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient sur le corps. Philippe leur ayant répondu que les Abydénienens n'avoient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les Ambassadeurs se retirèrent. Sur leur rapport, les assiégés au désespoir s'assemblent & délibèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Il fut résolu premièrement qu'on donneroit la liberté aux esclaves pour les animer à la défense de la ville: en second lieu qu'on renferméroit toutes les femmes dans le Temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnase: ensuite que l'on rassembleroit tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent dans la place, & tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux dans la quadrirème des Rhodiens & dans la trirème des Cyclicienens. Cet avis ayant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens & des plus graves citoyens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui seroit résolu, & on leur fit prêter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galères chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramassé. Ensuite ayant appelé leurs Prêtres ils jurèrent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main: & après avoir immolé des victimes, ils obligèrent les Prêtres & les Prêtresses de prononcer, des autels, mille exécutions contre ceux qui manqueroient à leur serment. Cela fait on cessa de conterminer, & l'on prit la résolution, dès que la muraille seroit tombée, de se porter sur la brèche & d'y combattre jusqu'à la mort.

Après cela ne peut-on pas dire que le désespoir des Phocéens & la fermeté des Acarnaniens sont au dessous du courage que les Abydénienens témoignèrent en cette occasion? Il est vrai que les Phocéens por-



portèrent le même decret contre leurs familles, mais leurs affaires n'étoient pas si désespérées; puisqu'ils devoient combattre en bataille rangée contre les Thessaliens. Les Acarnaniens avoient aussi la même ressource, lorsqu'apprenant que les Etoliens venoient les attaquer ils firent un decret semblable à celui des Phocéens. Mais les Abydénien étoient enveloppés de tous les côtés & ne voioient nul jour à se sauver, lorsqu'ils résolurent de mourir plutôt avec leurs femmes & leurs enfans, que de penser d'avance que leurs femmes & leurs enfans tomberoient entre les mains de leurs ennemis. La fortune fut moins équitable à l'égard de ce peuple qu'elle ne l'avoit été à l'égard des deux autres. Elle eut compassion de la mort de ceux-ci, rétablit leurs affaires, & par une victoire complete les délivra de leurs ennemis lorsqu'ils attendoient le moins une si grande faveur: mais elle ne traita pas si favorablement les Abydénien. Car ils perdirent la vie, leur ville fut prise, & les enfans avec leurs mères furent la proie des Macédonien. Voici comme la chose arriva. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés sur la brèche, fidèles à leur serment, combattoient avec tant de courage, que quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étoient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savoit encore qu'espérer du succès de son siège. Les premiers Abydénien qui se présentèrent sur la brèche en passant sur les corps morts ne se battoient pas seulement avec fureur, ils ne se servoient pas seulement de leurs épées & de leurs javelines: mais quand leurs armes avoient été rompuës, ou qu'elles leur avoient été arrachées des mains, ils se jettoient à corps perdu sur les Macédonien, renversoient les uns, brisoient le sarisses des autres, & avec les morceaux leur frapportoient le visage & tout ce qu'ils trouvoient de leur corps à découvert, & les réduisoient au désespoir. Quand la nuit mit fin au carnage, la brèche étoit toute couverte d'Abydénien morts, & ce qui étoit échappé pouvoit à peine se soutenir, accablés qu'ils étoient de lassitude & de blessures. Les choses étoient en cette situation, lorsque Glaucide & Théognète se départirent lâchement de la belle résolution qu'ils avoient prise avec les autres citoiens. Esclaves de leurs propres intérêts, ils convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans ils enveroient à Philippe, dès le point du jour, les Prêtres & les Prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour les lui demander & lui livrer la ville.

Attalus alors, sur la nouvelle du siège d'Abyde, étoit venu par la mer Egée à Ténedos, & les Ambassadeurs Romains aiant appris à Rhodes la même chose, & voulant notifier à Philippe les intentions de leur République, lui avoient député M. Emilius, le plus  
jeune

jeune d'entre eux, qui arriva à Abyde dans le tems même de la trahison. Emilius dit à Philippe qu'il avoit ordre de la part du Sénat de l'exhorter à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attalus & les Rhodiens; que s'il se rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix, & que s'il refusoit de s'y soumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. Mais Emilius l'interrompant: „ Que vous ont fait les Athéniens, lui dit-il, „ qu'avez-vous à vous plaindre des Cianiens & des Abydédiens? Qui „ de ces peuples vous a le premier attaqué? Le Roi embarrassé de ces questions, s'en tira en disant à l'Ambassadeur qu'il lui pardonnoit pour trois raisons la hauteur & l'orgueil avec lequel il lui avoit parlé: la première, parce qu'il étoit jeune & sans expérience; la seconde, parce qu'il étoit le plus beau des jeunes gens de son âge; & la troisième, parce qu'il portoit un nom Romain. Au reste, ajouta-t-il, je souhaite que votre République garde fidèlement les Traités qu'elle a faits avec moi, & que jamais elle ne prenne les armes contre les Macédoniens: que si elle agit autrement, nous prendrons les Dieux à témoins de son infidélité, & nous nous défendrons en braves gens. Après cette entrevue ils se séparèrent. Ensuite Philippe entra dans la ville, & se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydédiens avoient rassemblées dans un même lieu. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit les uns étouffer, les autres poignarder, ceux-ci étrangler, ceux-là jeter dans des puits, d'autres encore précipiter du haut des toits leurs femmes & leurs enfans! Ce triste spectacle le pénétra de douleur, & il fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient se pendre & se donner la mort. Mais les Abydédiens avoient disposé de leur sort. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient généreusement combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, ils ne purent survivre à ces illustres citoyens. Tous dans chaque famille se tuèrent les uns les autres, & il n'échappa de cette expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha de quelque autre manière de se défaire eux-mêmes.

C H A:

## CHAPITRE VIII.

*Expédition de Philopœmen contre Nabis, Tyran de Lacédémone.*

**P**hilopœmen se disposant à marcher contre Nabis, commença par examiner la distance qu'il y avoit entre les villes de l'Achaïe, & quelles étoient celles où l'on pouvoit aller par le même chemin. Ensuite il écrivit une lettre à chaque ville, & donna ordre qu'elles fussent portées aux plus éloignées, les distribuant de façon, que chacune ne recevoit pas seulement chaque jour celle qui lui étoit adressée, mais celles qui étoient écrites à toutes les autres villes qui se rencontroient sur la même route. La première s'adressoit au Gouverneur, & portoit : „ Aussitôt la présente reçue, vous assemblerez sur la place tout ce que „ vous avez d'hommes propres à la guerre, vous leur donnerez des „ vivres pour cinq jours, de l'argent & des armes, & vous les conduirez à la ville voisine. Quand vous y serez arrivé, rendez au „ Gouverneur la lettre que je vous envoie pour lui, & suivez exactement ce qui y est marqué. Cette seconde lettre étoit conçue en mêmes termes que la première, il n'y avoit de différent que le nom de la ville où l'on devoit marcher. La même chose s'observant pour toutes les villes, il tira de là deux avantages. Car personne ne sçavoit pour quelle expédition ces troupes étoient en marche, & les troupes elles-mêmes ne connoissoient de leur route, que la première ville où l'on les conduisoit. On se joignoit les uns aux autres, sans sçavoir de quoi il s'agissoit, & cependant l'on marchoit toujours en avant. Et comme les villes les plus éloignées de Tégée n'en étoient pas à égale distance, les lettres ne furent pas données à toutes en même tems, mais à proportion de leur éloignement. D'où il arriva que sans que les Tégéates ni ceux qui arrivoient chez eux sçussent ce qui se tramoit, tous les Achéens en armes entrèrent de tous les endroits dans Tégée. Philopœmen avoit imaginé cet expédient pour dérober son dessein à la connoissance des espions du Tyran de Sparte, & de gens avides de nouvelles qu'il apostoit de tous côtés. Le jour que tous les Achéens devoient arriver à Tégée, il donna ordre aux troupes choisies de passer la nuit autour de Sellasie, dès que le jour paroîtroit de se jeter sur la Laconie, en cas que celles qui étoient à la solde des Lacédémoniens les incommodassent, de se retirer à Scotite, & pour le reste d'obéir en tout à Didascondas de Crète, à qui il avoit fait connoître ses intentions & développé tout son projet. Cet ordre exécuté, il commanda aux Achéens de souper de bonne heure. Il

Tome VI.

Ee

partit

partit ensuite de Tégée, & forçant sa marche, il arriva au point du jour aux environs de Scotite, & y campa. Cette ville est entre Tégée & Lacédémone. Le lendemain la garnison de Pellène, qui étoit composée de soldats mercénaires, ne fut pas plutôt avertie que les Achéens faisoient des courses dans le país, qu'elle sortit pour les arrêter, comme elle avoit coutume de faire, & pour les combattre. Les Achéens se battent en retraite, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu. La garnison les poursuit vivement, elle vient où les ennemis étoient en embuscade, les Achéens paroissent, en taillent en pièces une partie, & le reste fut fait prisonnier.





# HISTOIRE

## DE

# POLYBE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

### CHAPITRE PREMIER.

*Le Sénat Romain déclare la guerre à Philippe Roi de Macédoine.*



Le jour venu pour la conférence, Philippe montant une fuste accompagnée de cinq vaisseaux légers, arriva de Démétriade dans le golfe de Malée. Il avoit lui deux de ses Secrétaires Apollodore & Démosthènes, l'un & l'autre Macédoniens; de la Beotie, Brachylles; de l'Achaïe, Cycliadas, qui pour les raisons que nous avons dites avoit été exilé du Péloponèse. Titus Flaminus se trouva aussi au même endroit avec Amyndandre Roi des Athamaniens. On y voioit encore de la part d'Attalus, Dionysodore. Les Ambassadeurs des différens peuples étoient : pour les Achéens, Arienstète & Xénophon; pour les Rhodiens, Acesimborte leur Amiral; pour les Etoliens, leur Capitaine général Phéneas, &

Et 2

plu-

plusieurs autres membres du Conseil de ce peuple. Quand on fut proche de Nicée, Flaminius se mit sur le bord de la mer. Philippe approcha aussi de la terre, mais il n'y descendit pas & se tint à l'ancre. L'Ambassadeur Romain lui ordonna de descendre; du haut de sa proue il répondit qu'il n'en feroit rien. On lui demanda qui il craignoit. „ Personne, repliqua-t-il, sinon les Dieux immortels; mais je me dé-  
 „ fie de la plupart de vous tous, & principalement des Etoliens. Fla-  
 minius surpris lui dit que le danger étoit égal pour tous. „ Cela n'est  
 „ pas tout-à-fait ainsi, reprit Philippe; Phéneas mort, les Etoliens ne  
 „ manqueront pas d'autres Capitaines: mais si le même accident m'ar-  
 „ rivoit, il n'y a personne en Macédoine pour prendre ma place. Ce  
 „ début ne parut pas de bon augure. Flaminius ne laissa pas que de  
 lui demander qu'il s'expliquât sur l'affaire présente, & il n'eut d'autre  
 réponse du Roi, sinon que ce n'étoit point à lui de commencer, mais  
 au Romain: que cependant il seroit bien aise de sçavoir, ce qu'il auroit  
 à faire pour obtenir la grace de vivre en paix. „ Ce que l'on veut que  
 „ vous fassiez, répondit Flaminius, est simple & clair, je vous ordon-  
 „ ne de retirer vos troupes de toute la Grèce, de rendre à chacun les  
 „ transfuges & les prisonniers que vous retenez, de livrer aux Ro-  
 „ mains toutes les places d'Illyrie que vous avez envahies depuis la  
 „ paix faite en Epire, & de rendre à Ptolémée toutes les villes dont  
 „ vous vous êtes emparé depuis la mort de Ptolémée Philopator. Puis  
 se tournant vers les autres Ambassadeurs, il leur dit de déclarer les or-  
 dres qu'ils avoient reçus de ceux qui les avoient envoiés. Dionysodore  
 parla le premier, & demanda que Philippe rendît à Attalus les vais-  
 seaux & les prisonniers qu'il avoit pris à la bataille de Chio, & qu'il ré-  
 parât en entier le Temple de Venus & le Nicéphore qu'il avoit renver-  
 sés. Après lui, Acesimbrote Amiral des Rhodiens, voulut que Philippe  
 restituât aux Rhodiens la Perée qu'il leur avoit enlevée; de faire sortir  
 d'Iasse, de Bargyle & d'Euromée les garnisons qu'il avoit mises dans  
 ces trois villes; qu'il rétablît les Périnthiens dans la forme de gouver-  
 nement qui leur étoit commune avec les Byzantins, & enfin qu'il se re-  
 tirât de Seste, d'Abyde & de tous les ports de l'Asie. Les Achéens par-  
 lèrent ensuite, & demandèrent Corinthe & Argos. Après eux Phéneas  
 dit qu'il falloit que Philippe sortit de toute la Grèce, comme les Ro-  
 mains l'avoient demandé; & qu'il rendit aux Etoliens saines & entières  
 les villes qui auparavant vivoient sous les mêmes loix qu'eux.

Alexandre surnommé l'Isien prit ensuite la parole. C'étoit un homme  
 en réputation d'éloquence & d'habileté dans les affaires. „ Le Roi de  
 „ Macédoine ne fait, dit-il, ni la paix avec droiture, ni la guerre avec  
 „ honneur. Dans les conférences & les négociations il n'est occupé  
 „ qu'à tendre des pièges, à épier vos endroits foibles, à vous saisir  
 „ par-là comme feroit un ennemi. S'il est question de guerre,  
 „ rien

rien de plus injuste & de plus lâche que sa manière de combattre. Il ne se présente pas de front aux ennemis, il leur tourne le dos, & en fuyant réduit en cendres ou met au pillage les villes qui sont sur sa route, & par cet odieux procédé, vaincu il enlève aux vainqueurs le prix & la récompense de leurs victoires. Quelle différence entre cette conduite & celle de ses prédécesseurs ! C'étoit toujours à découvert & en bataille rangée qu'ils combattoient, rarement on les voioit détruire & renverser les villes. Je n'en veux d'autre preuve que la guerre qu'Alexandre fit à Darius dans l'Asie, & celle que ses successeurs eurent contre Antigonus pour l'Empire de l'Asie qu'il leur avoit laissé. Jusqu'à Pyrrhus, on remarque toujours dans la Maison de Macédoine la même générosité, les mêmes maximes. C'est toujours en pleine campagne qu'ils se battent, ils n'omettent rien pour vaincre par les armes; mais ils épargnent les villes, afin que les victorieux y régissent & y aient des sujets dont ils soient honorés. Au fond c'est être insensé & furieux que de ruiner ce pour quoi l'on fait la guerre, & de ne la point faire. Telle est cependant la manière d'agir de ce Roi. Quoiqu'allié & ami des Thessaliens, lorsqu'il sortit des détroits de l'Épire, il leur a détruit plus de villes, que n'en ont jamais détruit tous ceux contre qui ils ont été en guerre. Après quelques autres reproches semblables, il finit en demandant à Philippe pourquoi il avoit chassé de Lyfimachie, ville alliée des Éoliens, le Préteur qui étoit de la part de ce peuple & y avoit mis garnison? Comment étant ami des Éoliens il avoit eu le front de réduire en servitude les Cianiens qui se gouvernoient selon les mêmes loix? Quelle raison il avoit de retenir Échine, Thèbes, Phties, Pharsale & Larisse?

Après ce discours, Philippe s'approcha de la terre, & droit sur son vaisseau: „ On ne devoit attendre d'un Étolien, dit-il en parlant d'Alexandre, qu'une déclamation de théâtre. Car qui ne fait que personnel ne de soi-même ne se porte à faire tort à ses propres alliés; mais que les Chefs se rencontrent quelquefois dans des conjonctures, où ils sont fâchés d'agir contre leurs inclinations? Il parloit encore, lorsque Phéneas, qui avoit la vue très-foible, l'interrompit durement, en lui disant qu'il extravagait & qu'il devoit ou vaincre en combattant, ou recevoir la loi des vainqueurs. „ Un aveugle même voit clair dans cette vérité”, reprit vivement Philippe, qui étoit naturellement railleur, & qui jusques dans cette occasion, où il n'avoit pas sujet de rire, se laissa aller à son penchant. Ensuite se tournant vers Alexandre: Vous me demandez, dit-il, pourquoi je me suis emparé de Lyfimachie: c'est de peur que les Thraces ne s'en rendissent les maîtres & ne la renversassent, malheur qui ne lui seroit point arrivé, si cette guerre ne m'eût obligé d'en rappeler les troupes que j'y avois mises, non pour

„ y avoir garnison, comme vous le dites, mais pour la mettre à con-  
 „ vert d'invasion. Je n'ai pas fait non plus la guerre aux Cianiens;  
 „ mais allant au secours de Prusias, qui étoit en guerre avec eux, je  
 „ lui ai aidé à les défaire. Mais c'est vous, Etoliens, qui êtes la cause  
 „ de leur ruine. Nous vous avons demandé plusieurs fois les autres  
 „ peuples de la Grèce & moi, par nos Ambassadeurs, que vous abro-  
 „ geassiez la loi qui vous permet DE PRENDRE DES DEPOUILLES  
 „ DES DEPOUILLES MEMES. Et vous nous avez répondu que vous  
 „ ôteriez plutôt l'Étolie de l'Étolie, que de révoquer cette loi”. Flami-  
 „ nius fut fort étonné d'entendre ce langage, & pour le lui faire conce-  
 „ voir, le Roi dit „ que parmi les Etoliens il étoit permis de piller le  
 „ pays non seulement de ceux avec qui ils sont en guerre, mais encore  
 „ des peuples qui se font la guerre les uns aux autres, quoique ces  
 „ peuples soient leurs amis & leurs alliés. Il leur est, dis-je, permis,  
 „ quoiqu'il n'y ait pas là-dessus de Decret public, de porter les armes  
 „ pour les uns & pour les autres, & de butiner sur les terres des uns  
 „ & des autres. Chez eux tous les droits de l'amitié & de la haine  
 „ sont confondus: qu'il naisse un différend chez leurs voisins, on est  
 „ sûr de les avoir pour ennemis. Ne leur sied-il pas bien après cela de  
 „ me reprocher qu'étant ami des Etoliens & allié de Prusias, j'aie fait  
 „ quelque tort aux Cianiens en secourant un de mes alliés? Mais ce  
 „ qui me choque à l'excès, c'est que ces orgueilleux vont de pas égal  
 „ avec les Romains, ils ordonnent, comme eux, que les Macédoniens  
 „ vident la Grèce. Je pardonne aux Romains ce ton impérieux:  
 „ mais que les Etoliens le prennent, cela n'est pas supportable. Mais  
 „ dites-moi, je vous prie, qu'entendez-vous par la Grèce dont vous  
 „ voulez que je sorte? Dans quelles bornes la renfermez-vous? Car la  
 „ plupart des Etoliens ne sont pas Grecs. Le pays des Agraiens, celui  
 „ des Apodotes, celui des Amphiloques, ne sont pas dans la Grèce,  
 „ ce, m'abandonnez-vous ces peuples”? Flaminus ne put ici s'empê-  
 „ cher de rire. „ Mais finissons, continua Philippe, sur l'article des Eto-  
 „ lions. A l'égard des Rhodiens & d'Attalus, à un tribunal équitable  
 „ ils seroient plutôt condamnés à nous rendre les vaisseaux qu'ils nous  
 „ ont pris, que nous à leur remettre ceux que nous leur avons enle-  
 „ vés. Nous n'avons pas été les premiers à attaquer Attalus & les Rho-  
 „ diens, la guerre a commencé par eux, tout le monde en convient.  
 „ Cependant puisque vous le voulez, Alexandre, je consens de rendre  
 „ aux Rhodiens la Parée, & à Attalus les vaisseaux & les prisonniers  
 „ qui se trouveront: Pour le Nicéphore & le Temple de Vénus, je ne  
 „ suis pas maintenant en état de les rétablir; mais j'y enverrai des plants  
 „ & des jardiniers, qui en cultiveront le terrain, & y planteront plus  
 „ d'arbres qu'il n'en a été coupé. Cette plaisanterie réjouit encore Fla-  
 „ minius, & le fit éclater de rire. Des Etoliens le Roi passa ensuite aux  
 „ Achéens



Achéens. Il détailla d'abord les bienfaits qu'ils avoient reçus d'Antigonus, & ceux qu'ils avoient reçus de lui-même. Il vint ensuite aux honneurs qui avoient été décernés par les Achéens aux Rois des Macédoniens, enfin il lut le Decret qu'ils avoient fait d'abandonner ces Princes & de se ranger au parti des Romains ; & à cette occasion il s'étendit beaucoup sur leur perfidie & leur ingratitude. „ Cependant, dit-il, je veux bien leur rendre Argos. Pour Corinthe, j'en délibérerai avec Flaminius.

Après cela adressant la parole à ce Romain, il lui demanda de quels lieux ou de quelles villes de la Grèce le Sénat vouloit qu'il se retirât, de celles qu'il avoit conquises, ou de celles qui lui avoient été laissées par ses pères. Flaminius ne répondant pas, Aristenète se disposoit à parler encore pour les Achéens & Phéneas pour les Etoliens ; mais la nuit approchant, on fut obligé de terminer la conférence. Philippe demanda qu'on lui donnât par écrit tous les articles sur lesquels on devoit faire la paix ; que seul il n'avoit point là de qui prendre conseil, & qu'il examineroit chez lui ce qu'il auroit à faire sur ce qui lui étoit ordonné. Flaminius écoutoit avec plaisir les plaisanteries de ce Prince, & ne voulant pas qu'il fût dit de lui qu'il n'avoit eu rien à lui répondre, il railla Philippe à son tour : „ Comment voudriez-vous n'être pas seul, lui dit-il, après avoir fait mourir tout ce que vous aviez d'amis capables de vous donner les meilleurs conseils. A ce mot le Roi fit un sourire forcé & ne répliqua point. On lui donna par écrit toutes les conditions auxquelles on vouloit faire la paix avec lui, & qui étoient toutes conformes à ce qui s'étoit dit dans la conférence ; on se sépara ensuite, après être convenu que le lendemain l'on se rassembleroit au même endroit.

Flaminius y vint en effet, tous les autres s'y trouvèrent hors Philippe, qui sur le soir, lorsqu'on ne l'attendoit presque plus, arriva suivi de ceux qui l'accompagnoient le jour précédent. Il dit, pour s'excuser, que les conditions qu'on exigeoit de lui étoient si embarrassantes, qu'il ne lui avoit pas fallu moins que toute la journée pour en délibérer. Les autres crurent que la vraie raison étoit, qu'il n'avoit point voulu que les Achéens & les Etoliens, qu'il avoit vus la veille disposés à disputer avec lui, eussent le tems de faire leurs plaintes. Il les confirma lui-même dans cette pensée, lorsque s'approchant il pria le Consul de lui permettre avec lui une conférence particulière, de peur que les Ambassadeurs de ces deux peuples n'emploiasent le tems en paroles inutiles, & afin que l'on terminât enfin les contestations. Comme il demandoit ce tête à tête avec beaucoup d'empressement, Flaminius consulta la compagnie sur ce qu'il devoit faire. On lui dit d'accorder au Roi cet entretien & d'écouter ses propositions. Il prend

prend donc avec lui Appius Claudius, alors Tribun, dit aux autres de s'éloigner un peu de la mer & de rester là, & à Philippe de descendre à terre. Le Roi descendit avec Apollodore & Démonsthrènes, joignit Flaminius & conféra longtems avec lui. Ce qui se dit là de part & d'autre, il seroit difficile d'en instruire mes lecteurs. Mais quand Flaminius eut rejoint les autres Ambassadeurs, il leur dit que Philippe rendroit Pharsale & Larisse aux Etoliens, & non pas Thèbes, aux Rhodiens la Pérée, mais garderoit l'asse & Bargyle; aux Achéens Corinthe & Argos; aux Romains la côte d'Illyrie & tous les prisonniers qu'il avoit faits sur eux, & au Roi de Pergame ses vaisseaux & tout ce qu'il avoit de prisonniers. Tous rejetterent une paix faite à ces conditions, & dirent qu'il falloit que Philippe commençât par exécuter ce que toute l'assemblée avoit ordonné, c'est-à-dire qu'il se retirât de toute la Grèce; que sans cela tout ce qu'il accordoit aux particuliers ne seroit point écouté, & n'auroit aucun effet. Le Roi voyant que la dispute s'échauffoit, & craignant d'entendre les accusations qu'on lui préparoit, pria le Consul d'indiquer une troisième conférence pour le lendemain, qu'il se faisoit tard, qu'il persuaderoit à l'assemblée d'accepter ses propositions, ou qu'il se laisseroit persuader de se rendre aux conditions qu'on lui imposoit. Flaminius y consentit, on convint de se joindre sur le rivage à Thronie, & l'on se sépara.

Le jour suivant tous se trouvèrent de bonne heure au lieu marqué. Philippe, après un petit discours, pria tous les Ambassadeurs, & surtout le Consul, de ne pas interrompre la négociation, puisque la plupart panchoient à la paix, qu'ils tâchassent de s'accorder par eux-mêmes sur les sujets de contestation; que si cela ne se pouvoit pas, qu'il dépêcherait des Ambassadeurs au Sénat, & qu'il en obtiendrait ce qu'il souhaitoit, ou qu'il en passeroit par tout ce qui lui seroit commandé. L'assemblée fut partagée sur cette proposition. Les uns furent d'avis que l'on reprît les armes & qu'on n'eût aucun égard aux prières du Roi. Flaminius dit qu'il sçavoit que Philippe ne feroit rien de ce qu'on exigeoit de lui, qu'il n'y avoit même nulle apparence qu'il en fît rien, mais qu'après tout la grace qu'il souhaitoit ne faisant aucun tort aux affaires, on devoit la lui accorder: que d'ailleurs on ne pouvoit rien statuer sur les articles proposés sans l'autorité du Sénat; que la saison étoit propre & donnoit tout le tems nécessaire pour sonder ses intentions; que les armées pendant l'hiver ne pouvoient entrer en campagne; qu'ainsi en employant cette saison à informer le Sénat de l'état présent des affaires, loin d'en reculer le succès, on l'avanceroit beaucoup. Comme Flaminius, par ce discours, faisoit voir que son intention étoit qu'on instruisît le Sénat de ce qui se passoit, tous les suffrages se réunirent bientôt pour son sentiment, & l'on conclut qu'il seroit per-

permis à Philippe d'envoyer à Rome des Ambassadeurs. On convint aussi qu'il en iroit de la part de tous les autres intéressés pour défendre leurs droits devant le Sénat, & y porter leurs plaintes contre le Roi de Macédoine.

Flaminius ayant tiré des conférences tout l'avantage qu'il avoit projeté d'abord d'en tirer, travailla sur le champ à faire en sorte que les suites en fussent également heureuses. Il eut grand soin de prendre toutes ses sûretés, il n'accorda rien à Philippe dont il pût profiter. Il voulut que pendant les deux mois de trêve qu'il lui donnoit, il envoyât son Ambassade à Rome, & lui ordonna de retirer incessamment ses garnisons de la Phocide & de la Locride. Ses soins s'étendirent aussi sur ses alliés. Il eut une extrême attention qu'il ne leur fût fait aucun tort par les Macédoniens, pendant le tems de la trêve. Après avoir marqué par écrit à Philippe les conditions de la trêve, il exécuta par lui-même ce qui lui restoit à faire. Il fit partir pour Rome Amyandre, Prince qu'il connoissoit d'un esprit flexible & d'un caractère à vouloir aisément tout ce que ses amis de Rome voudroient; quelque chose qu'on lui demandât: comptant d'ailleurs que le nom de Roi ajouteroit beaucoup de poids à l'ambassade & feroit une grande impression sur le Sénat. Il députa ensuite Quintus Fabius son neveu, & Quintus Fulvius, & avec eux Appius Claudius surnommé Néron. De la part des Etoliens partirent pour Rome Alexandre l'Ilien, Damocrate de Calydoine, Dirarque Trichonien, Polemarque d'Arspiné, Lamius d'Ambracie, & Nicomaque Acarnanien. Ceux qui s'étoient enfuis de Thurium & qui s'étoient réfugiés dans Ambracie, députèrent Théodote de Pherée, qui avoit été banni de Thessalie & qui demouroit à Strate. L'Ambassadeur des Achéens fut Xénophon d'Egée, celui d'Attalus, Alexandre tout seul; & celui des Athéniens, Céphissodore.

Toutes ces Ambassades arrivèrent à Rome avant que le Sénat se fût déterminé sur le choix des Magistrats de l'année. On y délibéroit encore si l'on enverroient les deux Consuls dans les Gaules, ou si l'on en feroit partir un contre le Roi de Macédoine. Comme les amis de Flaminius étoient persuadés que les deux Consuls ne sortiroient pas d'Italie, à cause de la crainte qu'on étoit des Gaulois; ils entrèrent tous dans le Sénat avec les Ambassadeurs, & y déclamèrent amèrement contre Philippe. On répéta là beaucoup de choses qui lui avoient auparavant été dites à lui-même: mais ce que l'on tâcha d'imprimer profondément dans l'esprit des Sénateurs, c'est que jamais il n'y auroit de liberté chez les Grecs, tant que Philippe auroit Chalcis, Corinthe & Démétriade sous sa domination: ce Roi disant lui-même, ce qui étoit très-vrai, que ces trois places étoient les entraves de la Grèce: que tant qu'il auroit garnison dans Corinthe, le Pélopo-

*Fine VI.*

Ff

né

nése seroit toujours dans l'oppression : que si l'on le laissoit dans Chalcis & dans le reste de l'Eubée, les Locriens, les Béotiens & les Phocéens n'auroient rien à espérer : qu'enfin ç'en étoit fait aussi de la liberté des Thessaliens & des Magnètes, si l'on souffroit que Philippe & ses Macédoniens restassent dans Démétriade : que quand ce Roi offroit de sortir des autres endroits, ce n'étoit que dans le dessein d'éluder pour le présent leurs poursuites : que maître des pais, dont on avoit parlé, il remettroit les Grecs sous le joug le plus aisément du monde & le jour qui lui plairoit ; qu'il ne leur restoit donc plus qu'à prier le Sénat, ou de réduire Philippe à sortir des places qu'on lui avoit marquées, ou de laisser les choses dans l'état où elles étoient, & de continuer la guerre contre ce Prince avec vigueur : résolution que le Sénat devoit d'autant moins hésiter de prendre, que le plus fort de cette guerre étoit terminé, puisque les Macédoniens avoient déjà perdu deux batailles sur mer, & que sur terre toutes leurs munitions étoient consumées. Ils conclurent en suppliant le Sénat de ne pas permettre que les Grecs eussent espéré en vain de rentrer dans leur ancienne liberté, & de ne pas se priver lui-même, s'ils y rentrent, du glorieux titre de Libérateur, qu'il doit attendre de leur reconnoissance. Après eux, les Ambassadeurs de Philippe sembloient disposés à faire une longue harangue, mais on leur ferma d'abord la bouche. Interrogés s'ils se retiroient de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade, ils répondirent qu'ils n'avoient point reçu d'ordre à ce sujet, & les reproches qu'on leur en fit leur imposèrent silence.

Le Sénat envoya dans les Gaules les deux Consuls, comme nous disions tout à l'heure, & il fut réglé que l'on continueroit la guerre contre Philippe, & que Flaminius seroit chargé des affaires de la Grèce. Ces nouvelles portées chez les Grecs, firent que tout ensuite réussit au gré des Flaminius. On peut dire que la fortune ne contribuoit que fort peu à son bonheur. Il n'en étoit redevable qu'à la prudence avec laquelle il conduisoit toutes ses entreprises ; habile & intelligent autant qu'autre Romain l'ait jamais été, & gouvernant les affaires de sa République & les siennes propres avec tant d'adresse & de dextérité, qu'il n'avoit pas son égal. Alors cependant il étoit encore très-jeune, car il n'avoit pas plus de trente ans. Il est le premier qui ait passé avec une armée dans la Grèce.

## C H A P I T R E II.

*L'homme est pire que les bêtes.*

**Q**uoique l'homme semble être fort au dessus des autres animaux en finesse & en subtilité, il y a cependant bien des raisons qui portent à croire qu'il est le plus misérable de tous. Car les autres, assujettis aux mouvemens & aux passions du corps, ne péchent du moins que par là: au lieu que l'homme esclave de ses opinions & de ses sens, ne fait pas moins de fautes par inconfidération, que par les défauts naturels.

## C H A P I T R E III.

*Réflexions de l'Historien sur les pieux des Romains. Deux batailles entre Philippe & Flaminius. Observations sur la phalange Macédonienne.*

**F**laminius ne pouvoit découvrir au juste où les ennemis étoient campés: mais comme il savoit qu'ils étoient arrivés dans la Thessalie, il donna ordre aux troupes de couper des pieux, pour s'en servir au besoin. Cet usage, qui chez les Romains est aisé à pratiquer, passe chez les Grecs pour impraticable. A peine dans les marches peuvent-ils soutenir leur corps: pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules & les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux, & ces pieux sont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci, les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc. Les Romains au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, & seulement d'un côté, de cette manière un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, & l'on en tire beaucoup plus de service. Ceux des Grecs sont très-aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront fort facilement, & voilà une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine

peut-on distinguer le pié d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguillés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raisons; la première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enlève plusieurs. Envain deux ou trois hommes réuniront leurs efforts pour l'arracher. Que si cependant à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces fortes de pieux, on les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, & c'est pour le camp une barrière sûre & qui ne peut être rompuë aisément. A mon sens il n'est pas de pratique militaire chez les Romains, qui mérite plus qu'on l'imite & qu'on la prenne.

Quand le Général Romain se fut ainsi précautionné, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Il alla d'abord à petites journées, & lorsqu'il fut à cinquante stades de Pherée, il posa là son camp. Le lendemain au point du jour, il envoya à la découverte pour savoir où étoient les ennemis & ce qu'ils faisoient. Philippe de son côté ayant appris que les ennemis étoient campés autour de Thèbes, partit de Larisse avec toute son armée & prit la route de Pherée. A trente stades de cette ville, il campa & donna ordre aux troupes de repaître. Avant le jour, il envoya son avantgarde occuper les hauteurs qui sont autour de Pherée, & dès que le jour parut, il fit sortir l'armée de ses retranchemens. Peu s'en fallut que ceux qu'on avoit détachés de part & d'autre ne se rencontrassent sur les hauteurs & n'en vinssent aux mains. A travers l'obscurité ils s'aperçurent les uns les autres, s'arrêtèrent à une certaine distance, & dépêchèrent aux Généraux pour savoir quel parti ils prendroient. Ces Généraux jugèrent à propos de ne pas sortir de leur camp, & de rappeler ceux qu'ils avoient envoyés devant. Le jour d'après ils firent un détachement de trois cens chevaux & d'autant de Vélites pour aller aux nouvelles. Flaminius se servit pour cela de deux turmes d'Eoliens, parce qu'ils étoient au fait du pays. Les deux détachemens se rencontrèrent sur le chemin de Pherée à Larisse, & il se donna là un combat fort vif. Eupolème Etolien s'y distingua par sa valeur, il engagea les Italiens dans l'action, & les Macédoniens furent battus. Après une longue escarmouche, chacun se retira dans son camp.

Le lendemain les deux Généraux ne s'accommodant pas d'un terrain aussi couvert d'arbres, de haies & de jardinages que celui de Phe-

Phérée, ils levèrent le camp. Philippe tourna vers Scotuse pour s'y fournir de toutes les munitions nécessaires & choisir ensuite un terrain plus convenable. Mais Flaminius soupçonnant que c'étoit là son dessein, se mit en marche en même tems que lui, & fit grande diligence pour ravager tout ce qu'il y avoit de maisons dans la campagne de Scotuse. Une chaîne de montagnes, qui sur la route se trouvoit entre les deux armées, fit que ni les Romains ne pûrent sçavoir quel chemin tenoient les Macédoniens, ni ceux-ci celui des Romains. Après avoir marché tout le jour, le Général Romain campa dans un lieu qu'on appelle Eretrie de Pherée, & Philippe proche la rivière d'Acheke, sans que l'un des deux connût où étoit le camp de l'autre. On se remit en marche le jour suivant. Philippe campa à Melombie dans le territoire de Scotuse; & Flaminius à Thétidie autour de Pharsale, l'un & l'autre ignorant encore où campoit son Antagoniste. Une grosse pluie accompagnée de tonnerre effroiable étant tombée ce jour-là, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Cela n'empêcha pas que Philippe, qui avoit son projet en tête, ne décampât: mais incommodé dans sa marche par l'obscurité du tems, après avoir fait quelque peu de chemin, il se retrancha, & détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs qui séparoient son camp de celui des Romains. Flaminius campé à Thétidie n'étoit pas moins en peine de découvrir où il trouveroit les Macédoniens. Il fit partir dix turmes de cavalerie & environ mille armés à la légère, leur ordonnant de reconnoître avec soin les endroits où ils passeroient & de piller la campagne. Ce détachement tomba, sans y penser, sur celui des Macédoniens qui étoit en embuscade, n'ayant pû l'appercevoir à travers l'obscurité. D'abord on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya apprendre aux Généraux ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépêchèrent à leur camp pour demander du secours. Flaminius exhorta fort Archedame & Eupolème, l'un & l'autre Etoliens, d'y courir. Il les fit accompagner de deux Tribuns avec cinq cens chevaux & deux mille hommes de pié, qui joints à ceux qui esearmouchoient, firent bientôt changer de face au combat. Les premiers se voyant secourus se battirent avec beaucoup plus de courage & de confiance. De la part des Macédoniens on ne manquoit pas non plus de valeur, mais accablés sous le poids de leurs armes, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, & de là envoièrent au Roi pour en obtenir du secours.

Philippe, qui, pour les raisons qu'on a vûes plus haut, ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille générale, avoit détaché pour un fourrage la plus grande partie de son monde. Instruit du danger où

étoient ses premières troupes, & l'obscurité commençant à se dissiper, il fit partir Héraclide, qui commandoit la cavalerie Thessalienne, Léon sous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athenagore qui avoit sous lui tous les soldats foudoies, à l'exception des Thraces. Ce renfort ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent de nouvelles forces, retournèrent à la charge, & à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète, sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardiesse étonnante. C'est aussi ce qu'il y a de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, surtout dans les rencontres & les combats particuliers. Mais l'infanterie Etolienne n'est pas estimée. Ses armes & l'ordre dans lequel on la range ne sont nullement propres pour une bataille générale. Pour revenir à cette cavalerie, elle soutint de façon le choc & l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusques dans le valon. A quelque distance de l'ennemi ils prirent un peu haleine & retournèrent ensuite au combat. Flaminius s'apercevant non seulement que les armées à la légère & la cavalerie plioient, mais encore que cet échec épouvantoit toute l'armée, il sortit du camp à la tête de toutes ses troupes & la rangea en bataille proche des hauteurs. Dans ce tems-là même, de l'embuscade des Macédoniens il venoit à Philippe messager sur messager, qui criaient : „ Prince, les ennemis sont en fuite, ne laissez „ pas échapper cette occasion, les Barbares ne peuvent nous résister, „ c'est pour vous aujourd'hui le jour & le moment de vaincre. Quoique le terrain ne plût pas à Philippe, il ne pouvoit cependant pas se refuser à ces cris redoublés. Les hauteurs, dont il est question, s'appellent Cynoscéphales ou têtes de chien. Elles sont rudes, rompues en différens endroits & considérablement élevées. Philippe voioit bien que cette disposition n'étoit nullement avantageuse, & c'est pour cela qu'il avoit beaucoup de répugnance à donner là une bataille. Mais animé par la confiance que témoignaient ceux qui étoient venus lui apporter les premières nouvelles du combat, il ordonna enfin à l'armée de sortir de ses retranchemens.

Flaminius fit la même chose de son côté. Il mit son armée en ordre de bataille, assigna aux escarmoucheurs leur poste, & parcourant les lignes fit une harangue à ses soldats, courte à la vérité, mais persuasive & à la portée de ses auditeurs. „ Compagnons, ne sont-ce pas là „ ces Macédoniens, leur dit-il en les leur montrant, qui s'étoient emparés des hautes montagnes d'Eordée, où vous avez monté en gravissant, Sulpicius à votre tête, que vous avez chassés de ce poste, „ & dont vous avez taillé en pièces un très-grand nombre? Ne sont-ce „ pas là ces Macédoniens, qui s'étoient postés dans ces détroits de „ l'Epire où l'on désespéroit de pouvoir vous conduire, que votre va- „ leur



„ leur a mis en fuite, & qui jettant honteusement leurs armes ne cessé-  
 „ rent de fuir devant vous que lorsqu'ils se virent dans la Macédoine ?  
 „ Craignez-vous maintenant ces mêmes Macédoniens, lorsque vous  
 „ avez à les combattre à forces égales ? Le souvenir du passé vous fe-  
 „ roit-il peur ? Ne doit-il pas au contraire vous inspirer plus de con-  
 „ fiance ? Romains, animez-vous les uns les autres, & marchez à l'en-  
 „ nemi avec votre valeur ordinaire. Je compte, avec l'aide des Dieux,  
 „ que cette bataille vous fera aussi glorieuse que vous l'ont été les pré-  
 „ cédentes. Cela dit, il commande à l'aîle droite de ne pas branler  
 de son poste, place les éléphants devant cette aîle, & marchant d'un  
 pas fier & assuré, mène lui-même l'aîle gauche aux ennemis. Les es-  
 carmoucheurs se voyant appuyés des légions, retournent à la charge &  
 en viennent aux mains.

Quand Philippe eut, devant son camp, rangé en bataille la plus  
 grande partie de son armée, il se fit suivre des rondachers & de l'aîle  
 droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, & donna  
 ordre à Nicanor surnommé l'Eléphant de marcher incessamment après  
 lui avec le reste de l'armée. Les premières troupes arrivées au sommet,  
 il tourne à gauche, fait son ordonnance de bataille, & s'empare des  
 hauteurs, qui de ce côté-là étoient alors abandonnées, parce que dans le  
 premier combat les Macédoniens avoient repoussé les Romains jusques  
 sur l'autre côté des montagnes. Le Roi étoit encore occupé à l'ordon-  
 nance de sa droite, lorsqu'arrivèrent à lui en désordre ses soldats sou-  
 doyés à qui les Romains avoient fait tourner le dos. Car, comme je  
 le disois tout à l'heure, quand les armés à la légère se virent soutenus  
 des légionnaires qui combattoient avec eux, reprenant alors de nouvel-  
 les forces, ils retournèrent à l'ennemi avec fureur & firent un très-  
 grand carnage. Philippe, qui d'abord en arrivant assez près du camp  
 des Romains, voyoit aux mains ses armés à la légère, prenoit beau-  
 coup de plaisir à ce spectacle : mais quand il les vit plier & dans un be-  
 soin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir & entrer dans une  
 action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût en-  
 core en marche pour venir sur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cepen-  
 dant les combattans repoussés, il les rassemble tous, tant infanterie que  
 cavalerie, à son aîle droite, & donne ordre aux rondachers & à la  
 phalange de doubler leurs files & de serrer leurs rangs sur la droite.  
 Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commande à la pha-  
 lange de marcher à eux piques baissées ; & aux armés à la légère de les  
 déborder. Flaminius avoit aussi en même tems reçu dans ses inter-  
 valles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Ma-  
 cédoniens.

Pendant le choc, qui étoit des plus violens, on jettoit de part  
 & d'autre des cris épouvantables ; ceux qui étoient hors du com-  
 bat

bat joignoient les leurs à ceux des combattans, jamais spectacle ne fut plus terrible & plus effraiant. L'aîle droite de Philippe avoit visiblement tout l'avantage. Le poste élevé d'où elle combattoit, le poids de son ordonnance, l'excellence de ses armes, tout cela lui donnoit une grande supériorité. A l'égard du reste de l'armée Macédonienne, une partie à la suite des combattans se tenoit à quelque distance de l'ennemi, & l'aîle gauche, qui ne faisoit que d'arriver, se monroit sur les hauteurs. Déjà les Romains avoient peine à soutenir le choc de la phalange, déjà une partie de l'aîle gauche avoit été taillée en pièces & l'autre prenoit la fuite. Flaminius, pour remédier à ce désordre, courut au plus vite à l'aîle droite, qui seule pouvoit être de quelque ressource. Là il voit qu'entre les ennemis, les uns se joignoient aux combattans, les autres décroient des montagnes, & quelques autres se tenoient sur le sommet; sur le champ il place les éléphants à la tête de sa ligne & marche à l'ennemi. Les Macédoniens alors sans chef qui leur donnât le signal, & ne pouvant se ranger en phalange, tant à cause de la disposition du terrain qui ne lui étoit pas propre, que parce que suivant ceux qui combattoient, ils étoient plutôt en ordre de marche qu'en ordre de bataille, lâchèrent le pié, rompus d'ailleurs par les éléphants, & prirent la fuite à l'approche des Romains, dont la plupart se mirent à leurs trousses & ne firent quartier à aucun.

En cette occasion un Tribun qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voiant que Philippe fort éloigné du reste de l'armée pressoit vivement l'aîle gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit, & qui certainement victorieuse n'avoit nul besoin de son secours, marche vers les combattans, arrive sur leurs derrières, & les charge de toutes ses forces. Or tel est l'ordre en phalange, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à mesure qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes se défendre jettent leurs armes & prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliés étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe, qui d'abord jugeant du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de son côté, comptoit sur une pleine victoire, lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes & les Romains fondre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec quelques maîtres & quelques fantassins, & de là il considéra en quel état se trouvoient toutes choses. Et quand il s'aperçut que les Romains, qui poursuivoient son aîle gauche, touchoient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens,

&

& chercha son salut dans la fuite. Flaminius se met à la queue des fuyards. Il rencontre sur les hauteurs & sur l'aîle gauche des Macédoniens quelques troupes qui y étoient tout récemment arrivées, il s'avance pour les combattre, mais il s'arrêta quand il vit qu'elles tenoient la pique levée : c'est l'usage parmi les Macédoniens quand ils se rendent ou qu'ils passent du côté des ennemis. S'étant informé de la vérité du fait, il retint les siens, & se fit un devoir d'épargner des gens que la peur lui livroit. Malgré cela, quelques-uns des premiers rangs tombant d'en haut sur eux, en tuèrent une grande partie, & il n'y en eut qu'un petit nombre qui par la fuite pût leur échapper.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé. Le premier jour de sa retraite il arriva au lieu qu'on appelle la tour d'Alexandre, & le lendemain à Gonnes au voisinage de Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés de la défaite. Les Romains poursuivirent ces fuyards pendant quelque tems. Ensuite les uns dépouillèrent les morts, les autres rassemblèrent les prisonniers, la plupart se jetèrent sur le camp des ennemis & le pillèrent. Les Etoliens y étoient arrivés avant les Romains, qui croiant être frustrés d'un butin qui leur appartenoit, s'en plaignirent hautement au Général ; *Vous nous commandez, lui dirent-ils, de nous exposer aux dangers, mais le butin vous l'accordez à d'autres.* Ils retournèrent cependant au camp & y passèrent la nuit. Le lendemain après avoir ramassé les prisonniers & le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ sept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, & cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales.

Dans mon sixième Livre, j'ai promis de saisir la première occasion qui se présenteroit de comparer ensemble les armes des Macédoniens & celles des Romains, l'ordre de bataille des uns & des autres, & de marquer en quoi l'un est supérieur ou inférieur à l'autre : l'action que je viens de raconter me l'offre cette occasion, il faut que je tienne ma parole.

Autrefois l'ordonnance des Macédoniens surpassoit celle des Asiatiques & des Grecs. C'est un fait que les victoires qu'elles ont produites ne nous permettent pas de révoquer en doute : & il n'étoit pas d'ordonnance en Afrique ni en Europe qui ne le cédât à celle des Romains. Aujourd'hui que ces différens ordres de bataille se sont souvent trouvés opposés les uns les autres, il est bon de rechercher en quoi ils différaient, & pourquoi l'avantage est du côté des Romains. Apparemment que quand on sera bien instruit sur cette matière, on ne s'avisera plus de rapporter le succès des événemens à la fortune, &

qu'on ne louera pas les vainqueurs sans connoissance de cause, comme ont coûtume de faire les personnes non éclairées; mais qu'on s'accoutumera enfin à les louer par principes & par raison.

Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut pas juger de ces deux manières de se ranger par les combats qu'Annibal a livrés aux Romains, & par les victoires qu'il a gagnées sur eux. Ce n'est ni par la façon de s'armer ni par celle de se ranger qu'Annibal a vaincu, c'est par ses ruses & par sa dextérité. Nous l'avons fait voir clairement dans le récit que nous avons donné de ces combats. Si l'on en veut d'autres preuves, qu'on jette les yeux sur le succès de la guerre. Dès que les troupes Romaines eurent à leur tête un Général d'égale force, elles furent aussi-tôt victorieuses. Qu'on en croie Annibal lui-même, qui aussi-tôt après la première bataille abandonna l'armure Carthaginoise, & qui ayant fait prendre à ses troupes celle des Romains, n'a jamais discontinué de s'en servir. Pyrrhus fit encore plus, car il ne se contenta pas de prendre les armes, il employa les troupes mêmes d'Italie. Dans les combats qu'il donna aux Romains, il rangeoit alternativement une de leurs compagnies & une cohorte en forme de phalange. Encore ce mélange ne lui servit-il de rien pour vaincre : tous les avantages qu'il a remportés ont toujours été très-équivoques. Il étoit nécessaire que je prévinsse ainsi mes lecteurs, afin qu'il ne se présente rien à leur esprit qui paroisse peu conforme à ce que je dois dire dans la suite. Je viens donc à la comparaison des deux différens ordres de bataille.

C'est une chose constante & qui se peut justifier par mille endroits, que tant que la phalange se maintient dans son état propre & naturel, rien ne peut y résister de front ni soutenir la violence de son choc. Dans cette ordonnance, on donne au soldat en armes trois piés de terrain. La sarisse étoit longue de seize coudées. Depuis elle a été accourcie de deux pour la rendre plus commode, & après ce retranchement il reste, depuis l'endroit où le soldat la tient jusqu'au bout qui passe derrière lui & qui sert comme de contrepoids à l'autre bout, quatre coudées; & par conséquent si la sarisse est poussée des deux mains contre l'ennemi, elle s'étend dix coudées devant le soldat qui la pousse. Ainsi quand la phalange est dans son état propre, & le soldat qui est à côté ou par derrière joint son voisin autant qu'il le doit, les sarisses du second, troisième & quatrième rang s'avancent au-delà du premier plus que celles du cinquième, qui n'ont au-delà de ce premier rang que deux coudées. Ce pressement de la phalange est décrit dans Homère en ces termes : *Les bouchers joignent les bouchers, les casques touchent les casques, le soldat appuie le soldat, & l'on voit flotter au dessus des casques les brillantes pennaches dont ils sont*

*sont ornés, tant les soldats se sont serrés les uns contre les autres.* Cette peinture est aussi belle qu'élégante; & de là il s'ensuit qu'avant le premier rang il y en a cinq de sarisses, plus courtes les unes que les autres de deux coudées, à mesure qu'elles s'éloignent du premier rang au cinquième. Or comme la phalange est rangée sur seize de profondeur, on peut aisément se figurer quel est le choc, le poids & la force de cette ordonnance. Il est vrai cependant qu'au-delà du cinquième rang les sarisses ne sont d'aucun usage pour le combat. Aussi ne les allonge-t-on pas en avant, mais on les appuie sur les épaules du rang précédent la pointe en haut, afin que pressées elles rompent l'impétuosité des traits, qui passent au-delà des premiers rangs & pourroient tomber sur ceux qui les suivent. Ces rangs postérieurs & reculés ont cependant leur utilité. Car en marchant à l'ennemi ils poussent & pressent ceux qui les précèdent, & ôtent à ceux qui sont devant eux tout moyen de retourner en arrière. On a vu la disposition tant du corps entier que des parties de la phalange. Voions maintenant ce qui est propre de l'armure & de l'ordonnance des Romains, pour en faire la comparaison avec celle des Macédoniens.

Le soldat Romain n'occupe non plus que trois piés de terrain: mais comme pour se couvrir de leurs boucliers & frapper d'estoc & de taille, ils sont dans la nécessité de se donner quelque mouvement, il faut qu'entre chaque légionnaire, soit à côté ou par derrière, il reste au moins trois piés d'intervalle, si l'on veut qu'ils se remuent commodément. Chaque soldat Romain combattant contre une phalange a donc deux hommes & dix sarisses à forcer. Or quand on en vient aux mains, il ne les peut forcer ni en coupant, ni en rompant, & les rangs qui le suivent ne lui sont pour cela d'aucun secours. La violence du choc lui seroit également inutile & son épée ne feroit nul effet. J'ai donc eu raison de dire que la phalange, tant qu'elle se conserve dans son état propre & naturel, est invincible de front, & que nulle autre ordonnance n'en peut soutenir l'effort. D'où vient donc que les Romains sont victorieux? Pourquoi la phalange est-elle vaincue? C'est que dans la guerre le tems & le lieu des combats se varient en une infinité de manière, & que la phalange n'est propre que dans un tems & d'une seule façon. Quand il s'agit d'une action décisive, si l'ennemi est forcé d'avoir affaire à la phalange dans un tems & dans un terrain qui lui soient convenables, nous l'avons déjà dit, il y a toute sorte d'apparence que tout l'avantage sera du côté de la phalange. Mais si l'on peut éviter l'un & l'autre, comme il est aisé de le faire, qu'y a-t-il de si redoutable dans cette ordonnance? Que pour tirer parti d'une phalange, il soit nécessaire de lui trouver un terrain plat, découvert, uni, sans fossés, sans fondrières, sans gorges, sans éminences, sans rivières; c'est une chose avouée de

tout le monde. D'un autre côté l'on ne disconvient pas qu'il est impossible ou du moins très-rare de rencontrer un terrain de vingt stades ou plus, qui n'offre quelqu'un de ces obstacles. Quel usage ferez-vous de votre phalange, si votre ennemi, au lieu de venir à vous dans cet heureux terrain, se répand dans le pays, ravage les villes & fait le dégât dans les terres de vos alliés? Ce corps restant dans le poste qui lui est avantageux, non seulement ne sera d'aucun secours à vos amis, il ne pourra se conserver lui-même. L'ennemi maître de la campagne, sans trouver personne qui lui résiste, lui enlèvera ses convois de quelque endroit qu'ils lui viennent. S'il quitte son poste, pour entreprendre quelque chose, ses forces lui manquent, & il devient le jouet de ses ennemis. Accordons encore qu'on ira l'attaquer sur son terrain: mais si l'ennemi ne présente pas à la phalange toute son armée en même tems, & qu'au moment du combat il l'évite en se retirant, qu'arrivera-t-il de votre ordonnance?

Il est facile d'en juger par la manœuvre que font aujourd'hui les Romains. Car nous ne nous fondons pas ici sur de simples raisonnemens, mais sur des faits qui sont encore tout récents. Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes pour faire un front égal à celui de la phalange, mais ils en mettent une partie en réserve & n'opposent que l'autre aux ennemis. Alors soit que la phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle soit elle-même enfoncée, elle sort de la disposition qui lui est propre. Qu'elle poursuive des fuyards, ou qu'elle fuie devant ceux qui la pressent, elle perd toute sa force. Car dans l'un & l'autre cas, il se fait des intervalles que la réserve saisit, pour attaquer non de front, mais en flanc & par les derrières. En général; puisqu'il est facile d'éviter le tems & toutes les autres circonstances qui donnent l'avantage à la phalange, & qu'il ne lui est pas possible d'éviter toutes celles qui lui sont contraires, n'en est-ce pas assez pour nous faire concevoir combien cette ordonnance est au-dessous de celle des Romains?

Ajoutons que ceux qui se rangent en phalange se trouvent dans le cas de marcher par toutes sortes d'endroits, de camper, de s'emparer des postes avantageux, d'assiéger, d'être assiégés, de tomber sur la marche des ennemis lorsqu'ils ne s'y attendoient pas. Car tous ces accidens font partie d'une guerre, souvent la victoire en dépend, quelquefois du moins ils y contribuent beaucoup. Or dans toutes ces occasions il est difficile d'employer la phalange, ou l'on l'emploieroit inutilement; parce qu'elle ne peut alors combattre ni par cohortes ni d'homme à homme: au lieu que l'ordonnance Romaine, dans ces rencontres mêmes, ne souffre aucun embarras. Tout lieu, tout tems lui convient; l'ennemi ne la surprend jamais, de quelque part qu'il se présente. Le soldat Romain est toujours prêt à combattre, soit avec l'armée enné-

re,

re, soit avec quelqu'une de ses parties, soit par compagnies, soit d'homme à homme. Avec un ordre de bataille dont toutes les parties agissent avec tant de facilité, doit-on être surpris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent plus aisément à bout de leurs entreprises, que ceux qui combattent dans un autre? Au reste je me suis cru obligé de traiter au long cette matière; parce qu'aujourd'hui la plupart des Grecs s'imaginent que c'est une espèce de prodige que les Macédoniens aient été défaits, & que d'autres sont encore à sçavoir comment & pourquoi l'ordonnance Romaine est supérieure à la phalange.

Pour reprendre la suite du combat, Philippe y aiant été vaincu malgré tous ses efforts, rallia le plus grand nombre qu'il put de ceux qui en avoient échappé, & prit la route de Tempé pour aller de là dans la Macédoine. Dès le premier gîte, attentif jusques dans le plus grand revers à ce que le devoir demandoit de lui, il envoya un de ses gardes à Larisse avec ordre d'y brûler tous les papiers qui le regardoient: attention vraiment digne d'un Roi. Car il sçavoit que si les Romains avoient pû mettre la main sur ces papiers, ils y auroient trouvé mille prétextes de l'inquiéter lui & ses amis. Il n'est pas le seul à qui il soit arrivé d'oublier dans la prospérité, qu'on est homme, & dans les plus grandes disgrâces de ne point être ébranlé & de ne perdre jamais de vûe ses devoirs. Mais Philippe s'est fait remarquer plus que personne dans ces deux états, comme nous ferons voir dans la suite. Car comme après l'avoir représenté plein d'ardeur & de vivacité pour les belles actions au commencement de son règne, nous avons montré quand, comment & pourquoi il s'étoit fait du changement dans ces belles actions; nous ne manquerons pas non plus de raconter comment il s'est reconnu, & avec quelle prudence, profitant pour son instruction des malheurs qu'il s'étoit attirés, il s'est conduit dans toutes les affaires qui lui sont arrivées depuis. Pour Flaminius, aiant mis ordre aux prisonniers & au butin, il se retira à Larisse.



## C H A P I T R E IV.

*On est trompé, quelque fin que l'on soit, quand on croit facilement.*

**Q**Uoique souvent trompés par les mêmes artifices & par les mêmes personnes, nous n'en devenons pas cependant plus circonspects & plus precautionnés. Il est telle finesse que nous avons vû plusieurs fois employer, sans qu'il nous vienne en pensée de nous en défier. Que certaines gens y soient pris, cela n'est pas fort éton-

nant: mais que ceux-là mêmes s'y laissent surprendre, qui sont, si j'ose m'exprimer ainsi, la source de ces frauduleuses subtilités, cela est à peine concevable. C'est qu'on n'a point assez présent à l'esprit cette maxime d'un de nos Poëtes.

*A la sévérité joignez la défiance  
Ce sont les nerfs de la prudence.*



## CHAPITRE V.

*Conférence, à Lyfimachie, entre le Roi Antiochus & les  
Ambassadeurs Romains.*

**P**ublius Lentulus & Lucius Terentius avec Publius Villius de Tasse, accompagnés de dix autres, étant venus de Bargyle, & aiant fait sçavoir à Antiochus leur arrivée, en peu de jours ils se rassemblèrent tous à Lyfimachie, où Hégésianax & Lyfias envoyés à Flaminius se rencontrèrent en même tems. Dans les entretiens particuliers qu'eut le Roi avec les Ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paroisoient sincères. Mais quand tout le monde assemblé il fut question d'affaires, les choses changèrent de face. Lucius Cornelius demanda qu'Antiochus cédât à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avoit usurpées sur ce Prince, & qu'il se retirât de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, prenant les Dieux & les hommes à témoins de la justice de ses demandes. Car quoi de plus ridicule, disoit-il, que de voir Antiochus se rendre maître des fruits & des récompenses d'une guerre que les Romains avoient eue avec Philippe. Il l'exhortoit de plus de ne plus toucher aux villes qui jouissoient de leur liberté. Il ajoutoit qu'il étoit fort surpris qu'Antiochus fût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre & de mer; qu'à penser juste sur cette expédition on n'en pouvoit imaginer un autre motif que celui d'attaquer les Romains.

Le Roi répondit à ce discours, qu'il ne concevoit pas comment on lui faisoit une querelle sur les villes de l'Asie qu'il possédoit, qu'il convenoit moins aux Romains qu'à personne de le chicaner là-dessus: qu'il les prioit de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie qu'il se mêloit lui-même de celles d'Europe; qu'il étoit passé en Europe pour reconquérir la Chersonèse & les villes de la Thrace; que personne n'avoit plus droit que lui de régner sur ces pais; qu'ils avoient été d'abord soumis à Lyfimachus; que ce Prince dans une guerre avoit été vaincu par Séleucus, que son Roiaume par conséquent appartenoit par le



le droit de la guerre au victorieux ; que dans la suite des tems ses pères occupés d'autres affaires avoient laissé Ptolémée & Philippe s'approprier successivement ces conquêtes ; que lui maintenant ne les aqueroit pas en abusant du mauvais état où se trouvoit Philippe, mais se les revendiquoit en se servant des moiens que les conjonctures présentes lui offroient ; qu'en rétablissant les Lyfimachiens dans leur ville, dont ils avoient été indignement chassés par les Thraces, & en peuplant cette colonie, il ne faisoit nulle injustice aux Romains ; qu'en cela il n'avoit point eu en vûë de prendre les armes contre eux, mais seulement de faire de cette place une capitale pour Séleucus son fils ; que les villes de l'Asie, qui étoient gouvernées selon leurs loix, ne devoient pas tenir leur liberté des Romains, mais de sa pure libéralité : qu'à l'égard de Ptolémée & des démêlés qu'ils avoient ensemble, il en passeroit par tout ce qu'il plairoit à ce Prince ; & que son dessein étoit non seulement de lier amitié avec lui, mais encore d'entrer dans son alliance.

Lucius aiant été d'avis qu'il falloit appeller les Lampsacéniens & les Smyrnéens & demander leur sentiment, ou les appella. Parmenion & Pythodore entrèrent de la part des premiers, & Cœranus de la part des autres. Comme ils parloient avec beaucoup de liberté, le Roi chagrin de paroître, devant les Romains, rendre compte de ses actions à des gens qui lui dispuoient quelque chose, interrompit Parmenion en disant que ce n'étoient pas les Romains, mais les Rhodiens qu'il vouloit qui fussent les juges de leurs différens. La-dessus l'assemblée se sépara sans que l'on fût convenu de rien.



## C H A P I T R E VI.

*Mort de Scopas.*

ON voit peu de personnes qui ne souhaitent se distinguer par des actions de courage, mais il en est peu qui aient la hardiesse de les entreprendre. Scopas, pour échapper à sa disgrâce par un coup de vigueur, a eu plus de secours que Cléomène, qui surpris & prévenu n'avoit pour toute ressource que ses propres domestiques & ses amis. Cependant celui-ci se défendit jusqu'à la dernière extrémité, & aima mieux mourir glorieusement que de vivre deshonoré. Scopas au contraire, quoiqu'il eût un nombreux corps de troupes en sa disposition, & que, sous un Roi enfant, l'occasion ne lui manqua point, se laissa prévenir à force de différer & de délibérer. Sur l'avis qu'Aristomène avoit reçu qu'il avoit assemblé chez lui ses amis & qu'il les consultoit sur le parti qu'il auroit à prendre, il envoya quelques gardes pour l'avertir de la part du Roi qu'on l'attendoit dans le Conseil. A ce seul mot Scopas fut si déconcerté, qu'il n'osa ni rien exécuter de ce qu'il méditoit, ni obéir à son Prince. C'étoit être insensé au dernier point. Aristomène averti de sa sottise, fait environner la maison de soldats & d'éléphants, & envoie Ptolémée fils d'Eumène avec quelques soldats pour lui réitérer les ordres du Roi, & en cas de refus de l'amener par force au Conseil. Ptolémée entre & dit à Scopas que le Roi le demandoit. Celui-ci ne fait pas attention à ce qu'on lui dit, il attache ses regards sur Ptolémée comme lui faisant des menaces & admirant sa hardiesse. Ptolémée s'approche & le saisit par le manteau. Scopas crie au secours. Mais les soldats étant entrés, & quelqu'un aiant dit que la maison étoit environnée, il céda à sa mauvaise fortune, & suivit avec ses amis ceux qui le conduisoient au Conseil. Là le Roi commença l'accusation en peu de mots, Polycrate arrivé depuis peu de Cypré la continua, & après lui Aristomène. Nous avons déjà rapporté tous les chefs de cette accusation. Il n'y fut alors rien ajouté que les assemblées d'amis qu'il faisoit dans sa maison, & le refus qu'il venoit de faire d'obéir aux ordres du Roi. Il fut sur le champ condamné non seulement par le Conseil, mais encore par ceux des Ambassadeurs qui y assistoient. Car Aristomène, qui devoit l'accuser, avoit eu soin d'y mener plusieurs des plus illustres Grecs, & les Ambassadeurs qui de la part des Etoliens étoient venus pour négocier une paix. Dorymaque fils de Micostrate étoit de ce nombre.

Quand

Quand les accusateurs eurent cessé de parler, Scopas tâcha d'alléguer quelque chose pour sa défense; mais les faits dont il avoit été chargé étoient en si grand nombre qu'on ne daigna pas l'écouter. On le jetta dans une prison avec ses amis. La nuit venuë, Aristomène fit mourir par le poison Scopas, ses parens & tous ses amis. Dicearque fut fouetté de verges, & finit sa vie dans les tourmens, punition digne de ses crimes & que toute la Grèce demandoit. Ce Dicearque étoit cet homme que Philippe, voulant contre la foi des Traités opprimer les Isles Cyclades, fit Amiral de toute la flotte & chef de toute l'entreprise. Envoïé pour une expédition aussi évidemment impie que celle-là, il ne se contenta pas de commettre un si grand crime, il porta l'insolence jusqu'à vouloir effraier les Dieux & les hommes. Arrivé dans le port, il érigea deux autels, dont il consacra l'un à l'Impiété & l'autre à l'Injustice, fit des sacrifices sur l'un & sur l'autre, & adora ces deux monstres comme si ç'eût été des Divinités. Aussi les Dieux & les hommes lui firent-ils porter la peine qu'il méritoit. Car il étoit juste qu'un homme, qui pendant sa vie s'étoit fait une règle de violer toutes les loix de la nature, ne finît pas sa vie par une mort naturelle. Parmi les autres Etoliens ceux qui voulurent retourner dans leur patrie, Le Roi les y renvoia & leur permit d'emporter avec eux tout ce qu'ils avoient.

Pour revenir à Scopas, de son vivant on ne s'entretenoit d'autre chose que de son insatiable avidité pour les richesses, & en effet il n'y avoit personne qu'il ne surpassât de ce côté-là: mais on en parla bien davantage après sa mort quand on scut la quantité d'or & de meubles précieux qui s'étoit trouvée dans sa maison. Il se faisoit aider dans son brigandage par des gens qu'il connoissoit livrés à toutes sortes de débauches, & avec leur secours il n'étoit dans le Roiaume ni muraille ni barrière qu'il ne forçât pour s'enrichir.

Quand les affaires des Etoliens furent réglées, les Courtisans se disposèrent à célébrer la fête des Anacleteries pour le Roi. Ce Prince n'avoit cependant pas encore atteint l'âge où cette fête à coutume de se faire. Mais l'on crut que lorsqu'il auroit été proclamé Roi, le gouvernement prendroit une meilleure forme, & que de là ensuite les affaires iroient toujours de mieux en mieux. Il se fit pour cela de grands préparatifs, & la fête se célébra avec une pompe & une magnificence digne d'un si beau Roiaume. Polycrates passa dans le tems pour avoir été dans cette occasion d'un grand secours aux Courtisans. Ce Polycrates, quoique jeune du tems que le père du Roi vivoit, s'étoit fait une si belle réputation par sa brobité & par ses actions, que dans la Cour il n'avoit pas son égal. Il avoit le même crédit sous le fils. Il se l'étoit aquis par la fidélité avec laquelle il avoit gouverné l'Isle de Cypre. Envoïé dans des tems dé-

Tome VI.

Hh

licats

licats & difficiles pour la régir & en recevoir tous les revenus, non seulement il la garda au Roi mineur, mais il y amassa des richesses considérables qu'il apporta au Prince, après avoir laissé le gouvernement de l'Isle à Ptolémée de Mégalopolis. Il fut reçu à la Cour avec de grands applaudissemens, & se rendit fort puissant dans la suite. Mais plus avancé en âge il s'abandonna aux plus affreux défordres. Ptolémée fils d'Agéandres deshonorait sa vieillesse de la même manière, à en croire du moins la renommée. Quand l'occasion s'en présentera, nous ne manquerons pas de faire connoître les actions honteuses que ces sortes de gens, pendant qu'ils étoient en crédit & dans l'opulence, n'ont pas eu honte de commettre.



# AMBASSADES

*E X T R A I T E S*

D E

P O L Y B E,

*Par l'ordre de Constantin  
Porphyrogénète.*

Hh 2

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

2 111



# AMBASSADES EXTRAITES DE POLYBE,

*Par l'ordre de Constantin Porphyrogénète.*



R.

*Hieronyme de Syracuse, partie par sa propre imprudence, partie par de mauvais conseils, rompt le Traité qu'Hieron son aieul avoit fait avec les Romains, & fait alliance avec les Carthaginois.*



**A**PRE'S la conjuration qui s'étoit formée contre la vie d'Hieronyme Roi de Syracuse & la mort de Thrason, Zoïppe & Andranadore persuadèrent à ce Prince de dépêcher sans délai des Ambassadeurs à Annibal. On jetta les yeux pour cela sur Polycrète de Cyrène & Philodème d'Argos, & on les fit partir pour l'Italie avec ordre de traiter d'alliance avec les Carthaginois. Le Roi envoia en même tems ses frères à Alexandrie. Annibal reçut gracieusement les Ambassadeurs, leur vanta fort les avantages que le jeune Roi tireroit de l'alliance qu'il projettoit, & les renvoia avec des Ambassadeurs de sa part, qui étoient Annibal de Carthage, alors Commandant des galères, Hippocrate & Epicyde son frère puîné, tous deux Syracusains. Ces deux frères portoient les armes depuis longtems sous Annibal; ils étoient même établis à Carthage, parce que leur aieul aiant été accusé d'avoir attenté sur la vie d'Agatharque, le plus jeune des fils d'Agatocles, avoit été obligé de sortir de sa patrie. Ces deux Ambassades arrivent à Syracuse, & Annibal de Carthage fait part au

H 3

Roi

Roi des ordres que lui avoit donnés le Général des Carthaginois. Hiéronyme, qui étoit déjà disposé à se lier avec cette République, dit à Annibal qu'il falloit au plutôt qu'il partît pour Carthage, & promit d'y envoyer avec lui des Ambassadeurs pour traiter de la part avec les Carthaginois.

On apprend à Lilybée les nouvelles de cette alliance. Le Préteur, qui y étoit de la part des Romains, députa aussitôt au Roi de Syracuse pour l'engager à renouveler les Traités que ses ancêtres avoient faits avec Rome. Le Prince ne goûtoit point cette Ambassade. „ Je plains  
 „ fort le sort des Romains, répondit-il, il est fâcheux qu'un méchant  
 „ peuple-foit taillé en pièces en Italie par les Carthaginois". Les Ambassadeurs étonnés d'une réponse si peu sensée, lui demandèrent sur la foi de qui il parloit de la sorte: „ C'est, dit-il, sur la foi des Cartha-  
 „ ginois que vous voyez, convainquez-les de m'avoir accusé faux. Les Ambassadeurs répliquèrent que ce n'étoit pas la coutume des Romains d'ajouter foi au rapport de leurs ennemis, qu'au reste ils lui conseil-  
 „ loient de ne pas enfreindre les anciens Traités, & que non seule-  
 „ ment la justice, mais encore son propre intérêt demandoient de lui qu'il les observât fidèlement. „ Je délibérerai là-dessus, reprit le Roi,  
 „ & je vous ferai savoir ma dernière résolution. Mais dites-moi, je  
 „ vous prie, pourquoi avant la mort de mon aieul vous êtes reve-  
 „ nus à Syracuse, après que vous en étiez partis avec cinquante vais-  
 „ seaux, & que vous étiez même arrivés au promontoire de Pachin. En effet les Romains, quelque tems avant cette Ambassade, aiant entendu dire qu'Hiéron étoit mort, étoient revenus à Syracuse, dans la crainte que le peu de respect qu'on auroit pour un Roi enfant ne donnât lieu à quelques nouveautés, & informés ensuite qu'Hiéron vivoit, avoient repris la route de Lilybée. Les Ambassadeurs avouèrent le fait, & dirent qu'en revenant à Syracuse ils n'avoient eu d'autre dessein que de secourir sa jeunesse & de lui conserver son Roiaume. „ Et  
 „ bien, repliqua le Roi, souffrez donc, Romains, que pour me con-  
 „ server le Roiaume, je change de route & que je me rejette du côté  
 „ des Carthaginois". A ces mots, les Ambassadeurs ne doutant plus qu'il n'eût pris son parti, prirent congé sans rien répondre, retournèrent à Lilybée, & apprirent au Préteur tout ce qu'ils avoient entendu. Depuis ce tems-là les Romains éprièrent les démarches de ce Prince, & s'en défièrent comme d'un ennemi déclaré.

Hiéronyme aiant choisi pour ses Ambassadeurs auprès des Carthaginois Agatharque, Onégisène & Hippothène, il les fit partir avec Annibal de Carthage, & leur ordonna de faire un Traité avec la République, qui portoit: „ Que les Carthaginois lui fourniroient des trou-  
 „ pes de terre & de mer, & qu'après avoir, avec leur secours, chas-  
 „ sé les Romains de la Sicile, il partageroit avec eux l'Isle de telle  
 „ for-



„ forte, que l'Himère, qui la traverse presque par le milieu, serviroit  
 „ de bornes entre les provinces des Carthaginois & les siennes. Les  
 Ambassadeurs proposèrent ces conditions, auxquelles les Carthaginois  
 consentirent volontiers, & le Traité fut conclu.

Hippocrate faisoit assidûment sa cour à ce jeune Prince, & lui repais-  
 soit l'esprit de mensonges & de flatteries. Il lui racontoit de quelle  
 manière Annibal étoit passé en Italie, les batailles & les combats qu'il  
 y avoit livrés. Il lui faisoit entendre qu'il n'appartenoit plus à person-  
 ne qu'à lui de régner sur toute la Sicile, premièrement parce qu'il étoit  
 fils de Neries fille de Pyrrhus, que les Siciliens, par choix & par in-  
 clination, avoient mis à leur tête & nommé leur Roi; en second lieu,  
 parce qu'Hiéron son aïeul y avoit régné seul. Il sut enfin charmer  
 tellement ce jeune Roi, que nul autre que lui n'en étoit écouté. Le  
 caractère du Prince naturellement léger & inconstant avoit beaucoup  
 de part à ce défaut, mais on le doit surtout imputer à ce flatteur, qui  
 nourrissoit sa vanité des espérances les plus ambitieuses. Agatharque  
 négocioit encore à Carthage le Traité, lorsqu'Hiéronyme envoya de  
 nouveaux Ambassadeurs pour y dire qu'il prétendoit régner seul sur tou-  
 te la Sicile, qu'il lui paroissoit juste que les Carthaginois lui aidassent  
 à rentrer dans tous les droits qu'il avoit sur cette Île; mais qu'en ré-  
 compense il promettoit aux Carthaginois de les aider dans l'exécution  
 des projets qu'ils avoient formés sur l'Italie. On sentit bien à Cartha-  
 ge qu'il n'y avoit nul fond à faire sur ce Prince; mais parce que, pour  
 plusieurs raisons, il étoit important à la République d'avoir la Sicile de  
 son côté, on lui accorda tout ce qu'il voulut; & comme il y avoit déjà  
 des vaisseaux équipés & des troupes levées, on ne s'occupa plus que  
 du soin de transporter au plutôt une armée dans la Sicile.

Sur cette nouvelle, les Romains députèrent de nouveau au Roi  
 de Sicile pour l'avertir de ne se pas départir des Traités que ses  
 pères avoient faits avec la République Romaine. Le Roi assembla  
 son Conseil. Les naturels du pays craignant les fougues du Prin-  
 ce, se dispensèrent de dire le leur. Mais Aristomaque de Corin-  
 the, Damippe de Lacédémone & Autone Thessalien opinèrent  
 qu'il falloit rester dans l'alliance des Romains. Il n'y eut qu'An-  
 dranadore qui dit que l'occasion étoit trop belle pour la laisser échap-  
 per, & que c'étoit dans cette conjoncture seule qu'il pouvoit établir sa  
 domination dans la Sicile. On consulta ensuite Hippocrate, qui répon-  
 dit simplement qu'il étoit de l'avis d'Andranadore. Là finit ce Conseil,  
 & ainsi fut prise la résolution de déclarer la guerre aux Romains. Le  
 Roi ne voulut cependant pas rompre les Traités sans donner de  
 son changement au moins des prétextes apparens: mais il en allé-  
 gua de tels, que les Romains, loin de s'en contenter, devoient en être  
 vivement offensés. Il dit qu'il tiendrait ces Traités, pourvu qu'on lui

ren-

rendit premièrement l'or qu'on avoit reçu d'Hiéron son aieul ; secondement le bled & tous les autres présens qu'Hiéron leur avoit donnés depuis le commencement de l'alliance ; & que l'on reconnût que toutes les terres & les villes, qui sont en-deçà de l'Himère, appartiennent aux Syracusains. On congédia là-dessus les Ambassadeurs Romains, & l'assemblée se sépara. Hiéronyme ensuite fit ses préparatifs de guerre, leva des troupes, & fit provision de toutes les autres munitions nécessaires.



## II.

*Ambassade des Romains à Ptolémée pour en avoir des grains.*

DAns la disette de grains où se voioient les Romains, les armées aiant ravagé tout ce qu'il y en avoit dans l'Italie jusqu'aux portes de Rome, ils eurent recours à Ptolémée & lui envoièrent des Ambassadeurs pour le prier de leur en fournir. Car il n'y avoit pas de secours à espérer même des provinces hors de l'Italie. Tout l'univers, à l'exception de l'Egypte, étoit en armes & couvert de soldats. La famine cependant étoit si extrême à Rome, que le médimne de Sicile valloit quinze dragmes. Malgré une conjoncture si fâcheuse, on n'y laissa pas que de continuer toujours la guerre avec la même chaleur.



## III.

*Attalus, après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athènes & persuade aux Athéniens de se liguier avec lui contre ce Prince. Honneurs qu'il reçoit dans cette ville.*

Les Athéniens dépêchèrent au Roi Attalus des Ambassadeurs, tant pour le remercier de ce qu'il avoit fait en leur faveur, que pour le prier de venir à Athènes, & délibérer avec eux sur le parti que l'on prendroit dans les circonstances présentes. Quelques jours après, ce Prince, sur la nouvelle qu'il avoit apprise que des Ambassadeurs Romains étoient abordés au Pirée, crut qu'il étoit nécessaire qu'il s'abouchât avec eux & partit sans délai pour se rendre à Athènes. Au bruit de son arrivée les Athéniens réglèrent comment on iroit au-devant de lui, & avec quelle pompe & quel appareil on le recevrait. Entré dans le

le Pirée il passa tout le premier jour avec les Ambassadeurs Romains, & fut très-content de les entendre parler de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui, & de la disposition où il les vit de faire la guerre à Philippe. Le lendemain avec les Ambassadeurs Romains & les Magistrats il monta dans la ville suivi d'un cortège très-nombreux. Car non seulement les Magistrats & les Prêtres, mais encore tous les citoyens avec leurs femmes & leurs enfans, lui étoient venus au-devant. Dès que cette multitude l'eut joint, on ne peut exprimer les marques de bienveillance & d'amitié qu'elle donna aux Romains, & plus encore à Attalus. Il entra dans le Dîpyle aiant à sa droite les Prêtres & les Prêtresses à sa gauche, ensuite tous les Temples lui furent ouverts, à tous les autels on avoit disposé des victimes, & l'on demandoit qu'il les immolât. Enfin les honneurs qu'on lui décerna furent tels, que personne de ceux qui auparavant leur avoient été utiles, n'en avoit reçu de pareils. Car outre tous ceux dont nous venons de parler, ils donnèrent son nom à une de leurs Tribus, & le comptèrent parmi ceux de leurs premiers auteurs dont les Tribus portent le nom. On convoqua ensuite une assemblée, où il fut appelé. Il s'excusa d'y aller, sur ce qu'il n'étoit pas de la bienfaisance qu'il entrât dans cette assemblée & qu'il fît en face le détail des services qu'il avoit rendus. On le pria donc de donner par écrit ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît dans les conjonctures présentes. Il y consentit, & écrivit une lettre que les Magistrats portèrent au peuple. Cette lettre rouloit sur trois chefs. On y voioit d'abord un détail des bienfaits que les Athéniens avoient reçus du Roi; ensuite le récit de ce qu'il avoit fait contre Philippe, & en dernier lieu il exhortoit les Athéniens de déclarer la guerre à ce Prince, & de faire serment d'entrer dans toute la haine dont les Rhodiens, les Romains & lui étoient animés contre cet ennemi. Il finissoit en les avertissant que si laissant échapper cette occasion, ils se joignoient à quelque Traité de paix fait par d'autres, ils agiroient contre les vrais intérêts de leur patrie. Après la lecture de cette lettre, la multitude gagnée par les raisons qu'elle venoit d'entendre, & plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour Attalus, étoit déjà toute disposée à faire son Decret pour la guerre, lorsque les Rhodiens entrèrent dans l'assemblée. Ils parlèrent longtems sur le même sujet, & quand ils eurent fini, les Athéniens statuerent que l'on prendroit les armes contre Philippe. On décerna aussi de grands honneurs aux Rhodiens. On accorda à ce peuple la couronne dont on récompense la vertu. On lui fit part des mêmes droits dont jouissoient les citoyens d'Athènes, & cela pour reconnoître le plaisir que les Rhodiens avoient fait aux Athéniens, en leur rendant les vaisseaux & les soldats qu'ils avoient pris prisonniers. Après quoi les Ambassadeurs Rhodiens

diens montèrent sur leurs vaisseaux & voguèrent vers Chio pour passer de là dans les autres Isles.



## IV.

*Ordres que les Romains envoient à Philippe  
en faveur des Grecs & d'Attalus.*

Pendant que les Ambassadeurs Romains étoient à Athènes, Nicenor un des Généraux de Philippe faisoit le dégât dans l'Attique, & avoit pénétré jusqu'à l'Academie. Les Romains, après lui avoir auparavant dépêché des hérauts, furent le trouver eux-mêmes, & lui dirent d'avertir le Roi son Maître que les Romains l'exhortoient de ne faire tort à aucun des Grecs, & de rendre compte devant des juges équitables de la conduite injuste qu'il avoit tenue à l'égard d'Attalus: qu'en agissant de la sorte il auroit les Romains pour amis, & pour ennemis s'il ne suivoit pas leur conseil. Après avoir reçu ces ordres, Nicenor se retira. Les Ambassadeurs tinrent sur Philippe les mêmes discours aux Epirotes sur la côte de Phénicie, dans l'Athamanie à Amyandre, aux Etoliens à Naupacte, aux Achéens à Egium, & ils s'en allèrent vers Ptolémée & Antiochus, pour pacifier les différens que ces deux Princes avoient ensemble.



## V.

*Ambassades des Achéens & des Romains aux Rhodiens*

Après la prise d'Abyde, il vint de la part des Achéens des Ambassadeurs à Rhodes, pour y exhorter le peuple à faire la paix avec Philippe. Il en arriva en même tems d'autres de Rome pour l'en détourner. Le peuple, aiant entendu les derniers, jugea qu'il falloit se tenir attaché aux Romains & rechercher leur amitié.

## VI.



## VI.

*Les Romains & les Etoliens commencent à se brouiller ensemble après la bataille de Cynoscéphales. Conférence entre Flaminius & tous les alliés pour délibérer si l'on feroit la paix avec Philippe. Autre conférence entre les alliés & Philippe, où la paix fut conclue. Indignation des Etoliens à ce sujet.*

L'Avidité avec laquelle les Etoliens se jettoient sur le butin étoit insupportable à Flaminius, qui d'ailleurs ne vouloit pas que, Philippe chassé du trône, les Etoliens commandassent aux Grecs. Il ne pouvoit sans impatience les voir se louer sans cesse, s'attribuer tout l'honneur de la victoire & remplir toute la Grèce du bruit de leurs exploits. C'est pour cela que dans les entretiens qu'il avoit avec eux il les traitoit avec hauteur, ne leur communiquoit rien des affaires publiques, & régloit tout par soi-même & par ses amis. Les Romains & les Etoliens étoient ainsi indisposés les uns contre les autres, lorsqu'à quelques jours de là vinrent de la part de Philippe trois Ambassadeurs, sçavoir Démosthène, Cyliadas & Limnée. Après une assez longue conversation qu'il eut avec eux en présence des Tribuns, il se fit une trêve de quinze jours, pendant laquelle il prit dessein d'aller trouver Philippe & de s'entretenir avec lui sur les affaires présentes. La douceur & les égards que Flaminius eut pour le Roi de Macédoine dans cette occasion augmentèrent extrêmement les soupçons qu'on avoit déjà formés contre ce Général. Car la contagion des présens gâtoit toute la Grèce: on y avoit pour maxime que personne ne faisoit rien pour rien: & comme cette maxime étoit surtout en crédit chez les Etoliens, ils ne pouvoient se persuader que Flaminius fût devenu ami de Philippe, sans que ce Prince eût par des présens, acheté son amitié. Ne sçachant quelle étoit à cet égard la coutume des Romains, ils en jugeoient par eux-mêmes, & prétendoient que le Roi de Macédoine, pour se tirer de l'embarras où il se trouvoit, avoit offert quelque grosse somme d'argent, & que Flaminius s'en étoit laissé éblouir. Ce Général étant convenu avec Philippe qu'à certain jour ils se joindroient à l'entrée de Tempé, il écrivit aussitôt aux alliés pour leur apprendre le jour & le lieu de la conférence, & quelques jours après il partit pour s'y rendre,

Les alliés réunis & le Conseil assemblé, il ordonna que chacun dit à quelles conditions il falloit faire la paix avec Philippe. Amyntandre Roi des Athamaniens dit son sentiment en peu de mots. Il se con-

tenta de demander que l'on fit attention à ce qui le regardoit, qu'il étoit à craindre qu'après que les Romains seroient sortis de la Grèce, Philippe n'épanchât sur lui toute sa colère, & que les Macédoniens avoient d'autant plus de facilité à envahir son Roiaume, qu'il étoit foible & voisin de la Macédoine.

Alexandre Etolien prit ensuite la parole, & dit que l'on ne pouvoit que louer Flaminius d'avoir convoqué les alliés & de prendre leurs avis sur la paix: mais que s'il pensoit qu'en faisant la paix avec Philippe il procureroit ou la paix aux Romains, ou aux Grecs une liberté durable, il se mécomptoit étrangement, & que jamais il ne parviendrait ni à l'un ni à l'autre: mais que s'il vouloit ne pas laisser les projets de sa patrie imparfaits & tenir les promesses que lui-même avoit faites aux Grecs, il n'y avoit qu'une manière de finir la guerre avec les Macédoniens, qui étoit d'expulser Philippe de son Roiaume; que la chose étoit maintenant très aisée, pourvu qu'il profitât de l'occasion qui se présentoit. Il appuya son avis de plusieurs autres raisons, & s'assit.

Flaminius parla ensuite, & apostrofant Alexandre: „ Vous ne con-  
 „ noissez rien, lui dit-il, aux vûes des Romains, ni à mes desseins,  
 „ ni aux intérêts des Grecs. Ce n'est pas l'usage des Romains, quand  
 „ ils ont fait la guerre à une Puissance, de la détruire entièrement.  
 „ Annibal & les Carthaginois sont, de ce que j'avance, une preu-  
 „ ve convaincante. Quoique les Romains, après avoir été réduits  
 „ par ce peuple aux dernières extrémités, se soient mis ensuite en  
 „ état de se venger comme il leur plairoit, l'on ne voit cependant pas  
 „ qu'ils aient exercé contre lui la moindre inhumanité. Mon dessein  
 „ n'a jamais été non plus de faire à Philippe une guerre irréconcilia-  
 „ ble. J'ai été au contraire toujours disposé à lui accorder la paix,  
 „ dès qu'il se soumettroit aux conditions qui lui seroient imposées.  
 „ D'où vient donc, Etoliens, que vous trouvant dans un Conseil qui  
 „ n'a été assemblé que pour mettre fin à la guerre, vous témoignez tant  
 „ d'éloignement pour la paix? Est-ce parce que nous sommes victorieux?  
 „ Mais ce motif ne seroit pas raisonnable. Dans le combat un homme  
 „ de courage doit tomber sur l'ennemi avec force & avec vigueur, &  
 „ s'il est vaincu marquer dans sa défaite de la constance & de la gran-  
 „ deur d'ame: mais le devoir du vainqueur est de faire paroître de la  
 „ modération, de la douceur & de l'humanité. Enfin pour venir aux  
 „ intérêts des Grecs, il est de conséquence pour eux que le Roiaume  
 „ de Macédoine soit moins puissant qu'autrefois, mais il leur importe  
 „ également qu'il ne soit pas tout-à-fait détruit; c'est pour eux une bar-  
 „ rière contre les Thraces & les Gaulois, sans laquelle, comme ils ont  
 „ déjà fait souvent, ils ne manqueroient pas de fondre sur la Gre-  
 „ ce. Flaminius conclut en disant que son avis & celui du Conseil  
 étoit,

étoit, si Philippe promettoit d'observer fidèlement tout ce qui lui avoit été auparavant ordonné par les alliés, de lui accorder la paix, après qu'on auroit sur cela consulté le Sénat, & que les Etoliens pouvoient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeroient à propos.

Phénée Etolien s'étant ensuite avisé de dire que l'on s'étoit en vain donné jusqu'à présent tant de mouvemens contre le Roi de Macédoine, & que délivré du péril présent il ne tarderoit pas à former d'autres projets & à donner occasion à une nouvelle guerre : Flaminius, du haut de son siège & d'un ton de colère, „ Cessez, lui dit-il, Phénée, de nous fatiguer les oreilles de vos impertinences, je cimerai la paix de telle sorte, que quand Philippe le voudroit, il ne pourra rien entreprendre contre les Grecs”. Ici le Conseil se sépara. Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence, & trois jours après le Conseil s'étant rassemblé, il y entra, & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les alliés lui ordonnoient, & que pour le reste il s'en remettait entièrement à la discrétion du Sénat. A ces mots il se fit un grand silence dans le Conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phénée qui demanda au Roi, pourquoi donc il ne leur rendoit pas Larisse, Pharsale, Thèbes & Echine? „ Prenez-les, répondit Philippe, j'y consens. Non pas toutes, reprit le Consul, mais Thèbes seulement. Car étant allé à Thèbes à la tête de mes troupes, j'en ai exhorté les habitans de se rendre aux Romains, & comme ils ont refusé de le faire, le droit de la guerre m'en rend le maître, & c'est à moi d'en disposer à mon gré”. Phénée indigné de cette réponse, dit que les villes qui avant la guerre étoient de leur dépendance & vivoient sous leurs loix, devoient leur revenir par deux raisons; la première, parce qu'ils avoient pris les armes avec les Romains; & la seconde, parce que tel étoit le Traité d'alliance fait d'abord entre les Romains & les Etoliens: que dans le partage des choses prises pendant la guerre, les meubles seroient pour les premiers & les villes pour les derniers. Le Consul lui répondit qu'il étoit dans l'erreur sur l'un & sur l'autre point; que le Traité d'alliance n'avoit plus lieu, depuis que les Etoliens, abandonnant les Romains, avoient fait leur paix avec Philippe; que si cependant il vouloit que le Traité subsistât, il n'y étoit pas marqué que les Etoliens auroient les villes, qui d'elles-mêmes & de plein gré se seroient mises sous la protection des Romains, comme avoient fait toutes celles de la Thessalie; mais celles-là seulement dont on auroit fait le siège. Cette réplique du Consul plut à toute l'assemblée, les seuls Etoliens n'en furent pas contents, & de là vinrent dans la suite de très-grands maux. C'est cette dispute, cette étincelle qui alluma peu de tems après la guerre que les Romains firent aux Etoliens & à Antiochus.

Au reste ce qui engageoit Flaminius à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui étoit venue qu'Antiochus avec une armée partoît de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignoit que Philippe ne saisisse cette occasion pour défendre les villes qu'il avoit envahies, ne traînât la guerre en longueur. Un autre motif encore, c'est que si un autre Consul venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au Roi ce qu'il demandoit, quatre mois de trêve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour ôtages Demetrius son fils & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoyer à Rome & d'y abandonner tout à la disposition du Sénat. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires, que si la paix ne se faisoit pas, Flaminius rendroit à Philippe les talens & les ôtages. Après cela tous les intéressés dépêchèrent des Ambassadeurs à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.



## VII.

*La paix avec Philippe est ratifiée à Rome. Création de dix Commissaires pour régler les affaires de la Grèce. Les Achéens demandent en vain de faire alliance avec les Romains.*

Claudius Marcellus aiant été fait Consul, arrivèrent à Rome, de la part de Philippe, de Flaminius & des alliés, des Ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposoit de faire avec le Roi de Macédoine. Il se tint dans le Sénat de longs discours sur cette paix, mais enfin il se déclara pour les conditions auxquelles Philippe s'étoit engagé. L'affaire rapportée au peuple, Marcellus qui souhaitoit avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce, y mit opposition, & fit tous ses efforts pour que le Traité fût rompu : mais il ne put empêcher que le peuple n'approuvât le projet de Flaminius, & ne ratifiât les conditions. Le Sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoyens pour aller en Grèce, régler les affaires avec Flaminius & assurer la liberté aux Grecs. Damoxène d'Attalée, Ambassadeur de Achéens, se présenta en même tems dans le Sénat pour le prier de recevoir les Achéens parmi les alliés du peuple Romain. Mais on trouva de la difficulté à leur accorder cette grace, parce que les Eléens étoient en différend avec eux pour la Triphylie, les Messéniens déjà alliés des Romains pour Asine & Pyle, & les Etoliens pour Erée. On renvoia cette affaire aux dix Commissaires ; il ne se passa rien autre chose alors dans le Sénat.

## VIII.



## VIII.

*Les Béotiens commencent à se détacher des Romains. Brachylles, Général des Béotiens, est tué par les partisans des Romains.*

EN Grèce, après la bataille de Cynoscéphales, pendant que Flaminus étoit en quartier d'hiver à Elatée, les Béotiens députèrent au Consul, pour lui demander le retour des soldats de leur nation qui avoient servi dans l'armée de Philippe. Flaminus qui se précautionnoit contre Antiochus, se fit un plaisir, pour gagner leur amitié, de renvoyer leurs soldats, entre lesquels étoit un nommé Brachylles. Mais à peine les eurent-ils reçus, qu'ils firent de ce Brachylles leur Général. Ils rémoignèrent aussi faire un cas particulier des autres amis de la Maison de Macédoine, & ne les élevoient pas moins aux dignités qu'auparavant. Bien plus, ils poussèrent l'ingratitude, jusqu'à envoyer des Ambassadeurs à Philippe pour le remercier de leur avoir rendu leurs soldats. Ce procédé choqua Zeuxippe, Pisistrate & tous les autres amis du peuple Romain, qui prévoyant l'avenir craignirent pour leur famille & pour eux-mêmes. En effet, les Romains une fois sortis de la Grèce, quelle sûreté devoit-il y avoir pour eux dans la Béotie, pendant que Philippe seroit à portée de soutenir & d'appuyer leurs ennemis? Ils députèrent donc de concert à Flaminus. Les Députés entretenirent longtems le Consul sur la haine dont la populace étoit animée contre eux, & sur l'ingratitude de la nation. Ils allèrent jusqu'à lui dire que si pour effraier les autres on ne fait mourir Brachylles, les amis du peuple Romain ne pourroient vivre en sûreté dans la Béotie, dès que les armées en seroient sorties. Flaminus dit qu'il ne prendroit point de part à ce dessein, mais qu'au reste il ne leur défendoit pas de l'exécuter, qu'ils communiquassent cette affaire à Alexamène Général des Etoliens. Zeuxippe obéit, parle à ce Général, qui acquiesçant au projet donne ordre à trois Etoliens & à trois Italiens de tuer Brachylles.

## IX.

## IX.

*Sénatusconsulte sur la paix faite avec Philippe. Les Etoliens seuls en sont mécontents, & le décrient. Un héraut dans les jeux Isthmiques publie le Sénatusconsulte fait pour la liberté des Grecs. Réponse de Flaminius & des dix Commissaires aux Ambassadeurs d'Antiochus, de Philippe & des Etoliens.*

Vers ce tems-là vinrent de Rome les dix Commissaires qui devoient régler les affaires de la Grèce. Ils apportèrent avec eux le Sénatusconsulte sur la paix avec Philippe. En voici les articles: „ Tous „ les Grecs tant ceux d'Asie que ceux d'Europe seront libres, & se „ gouverneront selon leurs loix. Philippe livrera aux Romains tous les „ Grecs qui sont en sa puissance, & toutes les villes où il tient garni- „ son & cela avant la fête des jeux Isthmiques: Il tirera les garnisons „ d'Eurome, de Pedasse, de Bargyle, de Jesse, d'Abyde, de Thase, „ de Myrine, de Perinthe, & les laissera jouir de la liberté. Sur la dé- „ livrance des Cianiens Titus écrira au Roi Prusias quelles sont les in- „ tentions du Sénat. Philippe rendra aux Romains les prisonniers & „ les transfuges dans le même tems, & outre cela les vaisseaux pontés „ à l'exception de cinq felouques & de la galère à seize bancs de ra- „ meurs. Il donnera mille talens incessamment, & l'autre moitié en „ dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut.

Quand ce Sénatusconsulte se fut répandu parmi les Grecs, la confiance qu'il leur inspira, la joie qu'il leur donna ne se peut exprimer. Les seuls Etoliens, mécontents de n'avoir point obtenu ce qu'ils avoient espéré, affectoient de le décrier, disant qu'il ne contenoit que des paroles & rien davantage. Pour indisposer les esprits contre ce Decret, ils fendoient leur médisance sur certaines probabilités qu'ils tiroient de la manière même dont il étoit conçu. Ils disoient, qu'au sujet des villes où Philippe avoit garnison, le Sénatusconsulte ordonnoit deux choses, la première qu'il retirât ces garnisons & livrât les villes aux Romains; l'autre, qu'en retirant les garnisons, il mît les villes en liberté: que celles qui reprenoient leur liberté étoient nommées par leur nom, & que c'étoient celles de l'Asie; & que celles qui étoient données aux Romains, étoient celles de l'Europe, sçavoir Orée, Eretrie, Chalcis, Demétriade, Corinthe. D'où il étoit aisé de voir, que les Romains ne faisoient maintenant que tenir la place de Philippe, que la Grèce n'étoit pas délivrée de ces chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître. Voilà ce que les Etoliens disoient & répétoient sans cesse.

Fla-

Flaminius & les dix Commissaires, d'Elatée s'en allèrent à Anticyre & de là à Corinthe, où ils tinrent de fréquens conseils sur l'état présent des affaires. Pour empêcher les mauvais effets des bruits que les Etoliens répandoient dans toute la Grèce, & dont quelques-uns étoient frappés, le Consul se crut obligé de mettre cette affaire en délibération. Il n'y eut pas de raisons qu'il n'employât pour faire voir aux Commissaires, que s'ils vouloient chez les Grecs immortaliser le nom Romain & les persuader tous qu'en venant chez eux, ce n'étoit pas le propre intérêt, mais la liberté de la Grèce qu'on s'étoit proposée, il falloit sortir de tous les lieux & mettre en liberté toutes les villes où Philippe avoit des garnisons. Cela ne laissoit pas que d'avoir ses difficultés. Car ce qui regardoit les autres villes avoit déjà été agité à Rome par les dix Commissaires, & ils avoient sur ce point reçu des ordres exprès du Sénat: mais à l'égard de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade, comme on avoit des précautions à prendre contre Antiochus, on leur avoit donné pouvoir de disposer de ces trois villes selon qu'ils jugeroient à propos, eu égard aux conjonctures où ils se verroient. Car l'on ne doutoit point qu'Antiochus ne se disposât depuis longtems à fondre sur l'Europe. Enfin Flaminius gagna sur le Conseil, que Corinthe seroit mise en liberté & entre les mains des Achéens, mais l'on retint l'Acrocorinthe, Démétriade & Chalcis.

On étoit alors au tems où les jeux Isthmiques devoient se célébrer, & l'attente de ce qui alloit arriver y avoit amené de presque toutes les parties de l'univers des personnes de la plus grande considération. Le Traité de paix futur étoit là le sujet de toutes les conversations, & l'on en parloit différemment. Les uns disoient qu'il n'y avoit nulle apparence que les Romains se retirassent de tous les lieux & de toutes les places qu'ils avoient conquises: les autres, qu'ils sortiroient des places les plus célèbres, mais qu'ils garderoient celles qui avec moins de nom leur procureroient les mêmes avantages. Ils croient même les connaître ces places, & les désignoient dans les conversations. Tout le monde étoit dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le Stade pour le spectacle de paix, un héraut s'avance, fait faire silence par une trompette, & publie à haute voix: *Le Sénat Romain & Titus Quintius Consul, après avoir vaincu Philippe & les Macédoniens, met en liberté, sans garnison, sans tribut, & laisse vivre sous leurs propres loix les Corinthiens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens Phitiotes, les Magnètes, les Thessaliens & les Perrébiens.*

Le héraut n'eut pas prononcé les premières paroles, qu'il s'éleva un si grand bruit dans le peuple, que quelques-uns n'entendirent pas la suite, & que d'autres voulurent l'entendre une seconde fois. La plu-

part n'en croioient pas leurs propres oreilles; la chose leur paroïsoit si extraordinaire, qu'il leur sembloit ne l'avoir entenduë que comme en songe. Quelqu'un plus impatient cria qu'on fit revenir le héraut, que la trompette imposât silence & qu'on répétât le Sénatusconsulte. Ce n'étoit pas tant, à mon avis, pour entendre que pour voir celui qui annonçoit une nouvelle si difficile à croire. Le héraut reparoit, la trompette sonne, la nouvelle se republie, les applaudissemens recommencent & avec tant d'éclat, qu'il feroit difficile aujourd'hui de donner une juste idée de cet événement. Quand le bruit fut cessé, les athlètes entrèrent dans la lice, mais on n'y fit aucune attention. Les uns s'entretenoient avec leurs voisins de ce qui venoit de se passer, les autres en étoient profondément occupés & sembloient être hors d'eux-mêmes. Après le spectacle, la foule transportée de joie s'approcha du Consul pour le remercier. La presse étoit telle qu'il pensa en être étouffé. On vouloit voir son visage, saluer son libérateur, & toucher sa main. On lui jettoit des couronnes & des guirlandes, enfin peu s'en fallut qu'il ne fût écrasé. Mais quelque éclatantes que fussent ces marques de reconnoissance, on peut dire hardiment qu'elles étoient encore beaucoup au dessous du bienfait. Qu'il est beau de voir les Romains concevoir le dessein de venir à leurs frais & à travers mille périls dans la Grèce pour la tirer de servitude! Qu'il est grand d'y conduire des forces capables d'exécuter une si grande entreprise! Mais ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est que la fortune n'y ait pas apporté le moindre obstacle, & qu'elle ait tout favorisé jusqu'à cet heureux moment, où à la seule voix d'un héraut tous les Grecs tant ceux d'Asie que ceux d'Europe, se sont vus libres, sans garnisons, sans tribut & sous leurs propres loix.

La fête passée, les Députés donnèrent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus, & ordonnèrent que ce Prince n'entreprit rien sur les villes d'Asie qui étoient libres, qu'il se retirât de toutes celles qu'il avoit envahies sur Ptolémée & sur Philippe. Ils lui défendirent de passer en Europe avec une armée, puisque les Grecs n'avoient plus de guerre à soutenir contre personne; & qu'ils jouissoient d'une entière liberté. Ils finirent en promettant qu'il iroit quelqu'un de leur part vers Antiochus. Hégésianax & Lysias se retirèrent avec ces ordres. On fit appeller ensuite les Ambassadeurs des nations & des villes, & on leur déclara les résolutions du Conseil. On remit en liberté les Macédoniens appelés Orestes, parce que pendant la guerre ils s'étoient joints aux Romains. La même grace fut accordée aux Perrhébiens, aux Dolopes & aux Magnètes. Outre la liberté, les Thessaliens obtinrent que les Achéens Phriotes fussent unis à leur territoire, on en excepta néanmoins Thèbes, Pharfale & Leucade, trois villes que les Etoliens réclamèrent en vertu du premier Traité. Mais le Conseil différa de les leur abandon-

ner,

ner, & les renvoia pour cela au Sénat. Il permit seulement que les Phocéens & les Locriens fissent, comme avant la guerre, un même Etat avec les Etoliens. On rendit aux Achéens Corinthe, Triphylie & Hérée. Les Députés donnoient Orée & Eretrie à Eumène; mais Flaminius ne fut pas de cet avis. C'est pourquoi peu de tems après le Sénat accorda aussi la liberté à ces villes, & celle de Caryste eut le même privilège. On donna à Pleurate Lychais & Parthe, deux villes d'Illyrie, à la vérité, mais qui étoient sous la Domination de Philippe. Enfin on laissa le Roi Amyndandre maître de tous les châteaux qu'il avoit pris pendant la guerre sur le Roi de Macédoine.

Les choses ainsi réglées, les Députés partirent chacun pour les villes qu'il devoit mettre en liberté. Publius Lentulus fut à Dargyle; Lucius Sertinius à Héphéstie, à Thase & aux villes de Thrace; Publius Villius & Lucius Terentius chez Antiochus; & Gneus Cornelius chez Philippe, qu'il rencontra à Tempé. Là il lui fit part des ordres qu'il avoit pour lui, & lui conseilla d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, & de peur qu'on ne le soupçonnât de différer à dessein & d'attendre qu'Antiochus fût arrivé. Le Roi aiant promis d'envoyer au plutôt, Cornelius vint à l'assemblée des Grecs qui se tenoit aux Thermopyles. Il y fit un long discours pour exhorter les Etoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne se départir jamais du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Romains. Il y écouta aussi leurs plaintes. Les uns se plaignoient, quoiqu'avec modestie & politesse, de ce qu'on n'avoit donné à leur nation aucune part dans l'heureux succès de la guerre, & de ce que les Romains n'avoient pas à son égard observé le Traité. Les autres lui reprochoient en face, que sans les Etoliens, jamais les Romains n'auroient mis le pied dans la Grèce, ni par conséquent vaincu Philippe. Mais Cornelius ne jugea pas à propos de répondre sur tous ces chefs; il se contenta de renvoyer les mécontents au Sénat, leur promettant qu'il leur seroit rendu justice. Son conseil fut suivi. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

X.

*Lucius Cornelius arrive auprès d'Antiochus.*

Tout réussissoit à Antiochus selon ses desirs, & déjà il étoit entré dans la Thrace, lorsque Lucius Cornelius prit port à Selymbrie. Il étoit envoyé de la part du Sénat pour négocier la paix entre Antiochus & Ptolémée.

---

 XL
*Réponse des Béotiens aux Ambassadeurs de Philippe.*

**P**hilippe aiant envoyé des Ambassadeurs aux Béotiens, ceux-ci leur répondirent : *quand le Roi viendra chez nous, alors nous verrons ce que nous aurons à faire.*

---

## XII.

*Ambassades des Epirotes & des Eléens auprès d'Antiochus.*

**P**endant qu'Antiochus séjournoit à Chalcis, vers le commencement de l'hiver il lui vint des Ambassadeurs de la part des Epirotes & des Eléens, Charope pour les premiers, & Callistrate pour les autres. Charope le supplia de ne pas engager les Epirotes à avoir les premiers la guerre avec les Romains, & de faire attention que leur Etat étoit le premier qu'ils rencontreroient en venant d'Italie dans la Grèce: que si commandant dans l'Epire il étoit en état de les défendre, tous les ports & toutes les villes lui seroient ouverts: que s'il se voioit dans l'impuissance de les secourir, il voulût bien leur pardonner le refus qu'ils faisoient de le recevoir, & n'imputer ce refus qu'à la crainte qu'ils avoient d'être accablés par les Romains. Pour Callistrate, il pria le Roi d'envoyer aux Eléens du secours contre les Achéens, qui avoient pris la résolution de leur déclarer la guerre, & de la part desquels ils craignoient une irruption. Le Roi répondit à Charope qu'il députeroit chez les Epirotes pour délibérer avec eux sur ce qu'il convenoit de faire, & il envoya aux Eléens mille hommes de pied, à la tête desquels il mit Euphane Crétois.

## XIII.



XIII.

*Après la prise d'Héraclée par les Romains, les Etoliens envoient plusieurs fois à Rome des Ambassadeurs, & sont enfin obligés de se rendre à la foi des Romains. Trompés par le mot de Foi, & instruits ensuite de la force de ce mot, ils en sont effrayés & rompent le Traité. Retour de Nicandre envoyé par les Etoliens à Antiochus, & sa conférence avec Philippe.*

PHÉNEAS Préteur des Etoliens voiant, après la prise d'Héraclée, le danger qui menaçoit l'Etolie, & se représentant les maux qui devoient fondre sur les autres villes, se hâta de députer à Manius pour demander une trêve & la paix. Ces Ambassadeurs furent Archedame, Pantaleon & Chalèse, qui abordèrent le Consul bien disposés à lui faire un long discours. Mais Manius ne leur en donna pas le loisir, il les interrompit sous prétexte qu'il étoit trop occupé de la distribution des dépouilles d'Héraclée. Il leur accorda une trêve de dix jours, & leur dit qu'il feroit partir avec eux Lucius, à qui ils n'auroient qu'à déclarer leurs intentions. Lucius arrive avec eux à Hypatè, les conférences se tiennent: les Etoliens, pour justifier leur mécontentement, rappellent les services qu'ils avoient rendus aux Romains. Mais Lucius les interrompant, leur dit que cette sorte d'apologie n'étoit plus de saison, qu'ils avoient rompu avec les Romains, qu'ils s'étoient attirés eux-mêmes la haine qu'on avoit pour eux, que leurs services passés leur étoient maintenant inutiles, qu'il ne leur restoit qu'un moyen de se remettre bien avec les Romains; qui étoit de recourir aux prières & de supplier le Consul d'oublier & de pardonner les excès où ils étoient tombés. Les Etoliens, après avoir longtems délibéré sur cette affaire, résolurent enfin de laisser le tout à la discrétion de Manius & de s'abandonner à la foi des Romains, sans sçavoir à quoi ils s'engageoient, & ne prétendant par-là que se rendre Lucius plus favorable. En quoi ils s'abusoient lourdement; car chez les Romains s'abandonner à la foi, c'est se soumettre absolument au vainqueur.

Le Decret ratifié, ils envoièrent Phéneas avec Lucius pour faire connaître au Consul ce qui avoit été résolu. Présenté à Manius, après avoir dit quelque chose pour la défense des Etoliens, il conclut en disant, qu'il avoit été réglé chez eux qu'ils s'abandonneroient à la foi des Romains. *Cela est-il ainsi*, reprit le Consul? Quand ils l'en eurent assuré: *Hé bien*, continua le Consul, *il faudra donc qu'il ne passe en*

Kk 3.

Asse

*Asie aucun Etolien soit comme particulier soit comme homme public, en second lieu que vous me livriez Dicearque & Ménéstrate Epirote, qu'on disoit être entré dans Naupacte avec des troupes, & avec eux Amyndrè & ceux des Athamaniens qui l'ont suivi dans sa révolte contre les Romains.* Phéneas ne lui permit pas d'aller plus loin, *Ce que vous demandez, lui dit-il, n'est ni juste ni selon l'usage des Grecs.* Ici Manius haussant le ton, moins par colère, que pour faire sentir aux Députés à quoi les Etoliens étoient réduits & leur inspirer une extrême terreur : *Il vous sied bien vraiment, petits Grecs, répondit-il, de m'alléguer vos usages, & de m'avertir de ce qu'il me convient de faire, après vous être abandonnés à ma foi. Sçavez vous qu'il dépend de moi de vous charger de chaînes ?* Et sur le champ il en fit apporter & un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au col. Phéneas & les autres Députés furent si effraîés, que les genoux leur plioient, & qu'ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Lucius & quelques autres Tribuns qui étoient présens, prièrent Manius d'avoir des égards pour le caractère d'Ambassadeurs dont ces Grecs étoient revêtus, & de ne pas les traiter en rigueur. Le Consul se radoucit & laissa parler Phéneas, qui dit que les Magistrats des Etoliens feroient tout ce qui leur étoit ordonné ; mais que les ordres devoient être portés au peuple, si l'on vouloit qu'ils fussent exécutés, & qu'il demandoit pour cela une nouvelle trêve de dix jours. Cela lui fut accordé, & l'on se sépara.

Les Ambassadeurs, de retour à Hypate, rapportent aux Magistrats tout ce qui leur étoit arrivé & tout ce qui leur avoit été dit. Et ce fut alors que les Etoliens sentirent à quoi ils étoient exposés, faute d'avoir connu ce qu'ils faisoient en s'abandonnant à la foi des Romains. Aussitôt on écrivit aux villes, on convoqua la nation pour délibérer sur les ordres qu'on leur donnoit. Mais le bruit des mauvais traitemens qu'avoient reçus les Ambassadeurs, avoit prévenu les lettres, & toute la multitude en avoit été indignée au point, que personne ne voulut se trouver à l'assemblée, & qu'il fut par conséquent impossible de délibérer. Une autre chose encore ralentit les négociations. Dans ce tems-là Nicandre arriva d'Asie à Phalère dans le golfe de Malée d'où il étoit parti, & dès qu'il eut fait connoître au peuple la bonne volonté qu'Antiochus avoit pour lui & les promesses qu'il étoit chargé de faire de la part de ce Prince, ç'en fut assez, on ne pensa plus à la paix, & on laissa tranquillement passer les dix jours de trêve sans rien conclure pour finir la guerre.

Il arriva à ce Nicandre, en revenant, une aventure singulière, je ne puis la passer sous silence. Il y avoit douze jours qu'il avoit fait voile d'Ephèse lorsqu'il entra dans le port de Phalère. Sur la route aiant découvert que les Romains étoient à Héraclée & que les Macédoniens, quoiqu'hors de Lamie, campoient cependant assez près de cette ville,



ville, il fut assez heureux pour porter, sans être apperçu, tout ce qu'il avoit d'argent dans Lamie. La nuit venuë, il voulut passer entre les deux camps pour gagner Hypate, mais il tomba dans le quartier d'une élite de Macédoniens qui le faillirent & le menèrent à Philippe, qui étoit alors à table. Il sembloit ne pouvoir éviter un de ces deux maux, ou d'essuier toute la colère du Roi de Macédoine, ou d'être livré aux Romains. On annonce Nicandre à Philippe, qui commande qu'on ait soin de lui & qu'on ne le laisse manquer de rien. Au sortir du repas il joint Nicandre, & après s'être plaint que les Etoliens enssent été assez insensés pour donner entrée dans la Grèce aux Romains & ensuite à Antiochus, il l'exhorta d'avertir les Magistrats, au moins dans les circonstances présentes, d'oublier le passé, de rechercher son amitié, & de faire en sorte qu'eux & les Macédoniens ne travaillassent pas à se détruire réciproquement les uns les autres. A l'égard de Nicandre, il lui recommanda de n'oublier jamais la bonté qu'il avoit aujourd'hui pour lui, il le renvoia avec bonne garde, & ordonna à ceux, qui devoient le conduire, de ne le pas quitter qu'il ne fût entré dans Hypate. Cela fut ponctuellement exécuté. Nicandre revint sain & sauf dans sa patrie, non sans être extrêmement surpris du bonheur extraordinaire qu'il avoit eu dans cette occasion. Depuis ce tems-là il garda toujours une forte inclination pour la Maison de Macédoine. Sa reconnoissance lui coûta cher du tems de Persée. Car comme il ne s'opposoit qu'à contrevenir aux entreprises de ce Prince, il fut soupçonné & accusé d'avoir avec lui des intelligences. Il fut appelé à Rome pour y rendre compte de sa conduite, & il y mourut.



XIV.

*Ambassade des Lacédémoniens auprès du Sénat Romain.*

**L** Es Ambassadeurs envoyés à Rome par les Lacédémoniens arrivèrent alors, sans y avoir rien obtenu de ce qu'ils espéroient. Il s'agissoit des otages & des bourgs. Sur le dernier point, le Sénat répondit qu'il donneroit ses ordres aux Députés qui devoient aller dans la Laconie, & à l'égard des otages, qu'il vouloit examiner encore cette affaire. Il fut encore question des bannis, sur quoi la réponse du Sénat fut qu'il étoit fort surpris que les Achéens ne les rétablissent point dans leur patrie, puisque Sparte avoit été remise en liberté.

XV.

## XV.

*Le Sénat Romain reconnoît les services que Philippe avoit rendus à la République pendant la guerre contre Antiochus.*

**L**Es Ambassadeurs de Philippe étant entrés dans le Sénat, firent valloir tant qu'ils pûrent le zèle & la vivacité avec laquelle leur Maître avoit défendu contre Antiochus les intérêts de la République, & ils n'eurent pas fini, que le Sénat par reconnoissance permit à Demetrius, qui étoit à Rome en ôtage, de retourner chez le Roi son père; il promit encore que Philippe seroit déchargé du tribut qu'on avoit exigé de lui, si dans la guerre présente il demeurait constamment fidèle aux Romains. On donna aussi la liberté de se retirer aux ôtages des Lacédémoniens; on ne retint qu'Amenas fils de Nabis; mais quelque tems après il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta.

## XVI.

*Fêtes chez les Romains après une victoire. Réponse du Sénat aux Ambassadeurs Etoliens.*

**A**Rome, dès qu'on eut appris la victoire qui avoit été remportée sur mer, on ordonna au peuple une fête de neuf jours, c'est-à-dire qu'il y eut ordre de ne pas travailler & d'offrir aux Dieux des sacrifices en reconnoissance de l'heureux succès qu'ils avoient accordé aux armes de Romains. Ensuite on écouta les Ambassadeurs des Etoliens & ceux de Manius. Après les avoir entendus, le Sénat proposa aux Etoliens cette alternative, ou qu'ils remissent sans restriction tout ce qui les regardoit en la disposition de Romains, ou qu'ils paissent sans délai mille talens, & qu'ils eussent les mêmes amis & les mêmes ennemis qu'avoient les Romains. Les Etoliens prièrent qu'il leur fût expliqué quelles choses on vouloit qu'ils remissent en la disposition des Romains; mais le Sénat ne voulut point entendre à cette distinction, & l'on resta en guerre avec eux.

## XVII.

XVIII.

*Ambassades des Athéniens auprès des Romains pour les Etoliens.  
Embarras où les propositions des Romains jettent les Etoliens.*

Pendant que le Consul Manius faisoit le siège d'Amphise, les Athéniens informés de l'extrémité où se trouvoit cette place, & que Publius Scipion venoit d'y arriver, députèrent Echedème au camp des assiégeans, avec ordre de saluer de leur part les deux Scipions Lucius & Publius; & de les engager, si cela se pouvoit, à ne plus faire la guerre aux Etoliens. Publius prévoyant que cet Ambassadeur lui seroit utile dans la suite, le reçut avec beaucoup de politesse & de bonté. Son dessein étoit de conduire les affaires des Etoliens à un accommodement, ou s'ils refusoient d'y entrer, de ne point s'arrêter là & de passer en Asie. Car il sentoît bien que pour terminer cette guerre & venir glorieusement à bout de cette expédition, le seul moyen étoit; non de subjuguier les Etoliens, mais de vaincre Antiochus & de se rendre maître de l'Asie. Il écouta donc volontiers ce que lui dit l'Ambassadeur sur la paix, & il lui ordonna d'aller sonder les Etoliens sur le même sujet. Echedème part, arrive à Hypate & confère avec les Magistrats d'Etolie, on l'entend avec plaisir parler de paix & l'on nomme des Ambassadeurs avec qui il revient trouver Publius, qui étoit campé à huit stades d'Amphise. Après un long détail qu'ils lui firent des services que les Romains avoient tirés des Etoliens, Publius à son tour leur parlant avec beaucoup de douceur & d'amitié, raconta ce qu'il avoit fait en Espagne & en Afrique, & de quelle manière il s'étoit conduit à l'égard de ceux qui l'avoient fait maître de leur sort, & enfin il leur déclara qu'il falloit qu'ils se soumissent aussi & qu'ils s'abandonnassent aux Romains. D'abord ces Ambassadeurs espéroient que la paix alloit se conclure; mais quand ils se furent informés des conditions, & qu'on leur eut dit qu'ils n'obtiendroient la paix qu'en se remettant sans restriction à tout ce qu'il plairoit aux Romains, ou qu'en payant sans délai mille talens, & qu'en aimant ou haïssant ceux que Rome aimoit ou haïssoit, ils furent indignés d'entendre un langage si peu conforme au premier qu'on leur avoit tenu. Ils dirent cependant qu'ils communiqueroient ces ordres aux Etoliens, & prirent congé. Echedème reparle aux Magistrats Etoliens, on remet l'affaire en délibération. Comme la première des conditions étoit impraticable, & que la somme immense que l'on demandoit étoit au delà de leur pouvoir; & que la seconde les effraioit, parce qu'après s'y être autrefois soumis

*Tome VI.*

L 1

ils

ils avoient pensé être jettés dans les fers; inquiets & embarrassés sur le parti qu'ils avoient à prendre, ils renvoierent les Ambassadeurs pour prier ou qu'on diminuât la somme, afin qu'on pût l'aquiter, ou que les Magistrats & les femmes ne fussent pas comptés parmi ceux que les Romains avoient en leur disposition. Avec ces instructions ils reviennent à Publius, mais Lucius leur dit qu'il n'avoit pouvoir de traiter de paix avec eux qu'aux conditions qu'il leur avoit marquées. Ils retournent à Hypate, Achedème les accompagne, nouvelle délibération. Il leur conseille, puisque la paix ne pouvoit actuellement se faire; de demander une trêve pour respirer un peu de l'accablement où ils étoient, & d'envoyer des Ambassades au Sénat, que peut-être il seroit plus indulgent à leur égard; ou s'il les ménageoit aussi peu, qu'ils épieroiert l'occasion que le tems leur présenteroit de se délivrer des maux qu'ils souffroient; que leur état ne pouvoit devenir pire qu'il étoit, mais que pour bien des raisons il y avoit lieu d'espérer qu'il deviendroit meilleur. On trouva cet avis très-judicieux, & l'on députa encore à Lucius pour en obtenir six mois de trêve, pendant lesquels on enverroit une Ambassade au Sénat. Publius qui brûloit depuis longtems d'aller en Asie, persuada bientôt à son frère de leur accorder cette grace. Les conventions couchées par écrit, Manius lève le siège, remet toutes ses troupes à Lucius, & prend avec les Tribuns la route de Rome.



## XVIII.

*Ambassades des Phocéens auprès d'Antiochus.*

**S**Alencus campoit sur les frontières de la Phocide, lorsque les Magistrats de cette contrée, craignant que la disette où l'on étoit ne soulevât la multitude & que les partisans d'Antiochus ne lui inspirassent leurs sentimens, envoierent à ce Prince des Ambassadeurs, pour le prier de ne pas approcher de Phocée, parce que leur résolution étoit de rester tranquilles, & d'attendre quel seroit le succès de la guerre, qu'alors ils se soumettroient à tout ce qui leur seroit ordonné. Entre ces Ambassadeurs, Aristarque, Cafandre & Rhodon étoient portés pour Séleucus; Hégias & Gélias panchoient pour Antiochus. Le Roi reçut les trois premiers poliment & leur fit beaucoup de caresses, & n'eut que très-peu d'égards pour les autres. Informé des dispositions du peuple & de la famine qu'il souffroit, sans entendre les Ambassadeurs, sans leur donner aucune réponse, il se mit en marche & s'avança vers la ville.

XIX.



XIX.

*Lettres du Consul Lucius.*

**S**eleucus & Eumène reçurent à Samos des lettres de la part de Lucius Consul & de Publius Scipion, par lesquelles on leur apprenoit que la trêve demandée par les Etoliens leur avoit été accordée, & que l'armée Romaine marchoit vers l'Héleipont. Les Etoliens mandèrent les mêmes nouvelles à Antiochus & à Seleucus.



XX.

*Traité d'alliance entre Eumène & les Achéens.*

**D**ans la Grèce, Eumène aiant député aux Achéens pour les engager à s'unir avec lui, il se fit une assemblée dans l'Achaïe, où l'on conclut & ratifia cette alliance, & les Achéens fournirent au Roi mille hommes de pied & cent chevaux, à qui ils donnèrent pour Chef Diophane de Mégalopolis.



XXI.

*Eumène assiégé dans Pergame détourne les Romains d'accepter la paix proposée par Antiochus.*

**A**ntiochus s'étant répandu dans la campagne de Pergame, apprit là qu'Eumène arrivoit. Dans la crainte que toutes les troupes de terre & de mer ne fondissent sur lui; pour éviter cet inconvénient, il se résolut de proposer la paix aux Romains, à Eumène & aux Rhodiens. Il leva donc le camp & s'en fut à Elée. Vis-à-vis la place s'élevait une hauteur, il y posta son infanterie. La cavalerie au nombre de plus de six mille chevaux, il la fit camper dans la plaine sous les murailles de la ville. Il prit son quartier entre l'une & l'autre, & de là il députa à Lucius, qui étoit dans la place, pour traiter de la paix. Aussitôt le Général Romain assemble Eumène & les Rhodiens,

& demande leur avis. Eudème & Pamphilidas n'étoient point éloignés de la paix : mais Eumène dit qu'il n'étoit ni décent ni possible de la faire actuellement. „ Car, dit-il, où est la décence de faire des „ conventions quand on est enfermé de murailles ? Cela n'est pas non „ plus possible, puisque le Consul n'est pas ici, & que sans son autorité, nos conventions seroient sans force & ne pourroient sublister. „ Et d'ailleurs quand du côté d'Antiochus il y auroit quelque apparence de paix, il ne nous seroit pas permis, avant que le peuple & le „ Sénat Romain eût ratifié notre Traité, de nous retirer avec nos „ troupes tant de mer que de terre. Il ne nous reste donc qu'une „ chose à faire, qui est, en attendant leur décision, de nous mettre „ dans ce pais-ci en quartiers d'hiver, de ne rien entreprendre les uns „ sur les autres, & de consumer les vivres & munitions que nous trouverons chez nos alliés. En cas qu'il ne plaise pas au Sénat de finir „ la guerre, nous la recommencerons tout de nouveau, & avec l'aide „ des Dieux nous sommes en état de la terminer”. Ainsi parla Eumène, & sur cet avis, Lucius fit réponse aux Ambassadeurs d'Antiochus, qu'avant l'arrivée du Proconsul, la paix ne pouvoit se faire. Antiochus n'eut pas reçu cette réponse qu'aussitôt il fit le dégât dans la campagne d'Elée, & laissant Séleucus dans le pais il s'avança jusques dans la plaine de Thèbes, plaine fertile & abondante en toutes sortes de biens, & ses troupes s'y gorgèrent de butin.



## XXII.

*Antiochus & les Romains attirent Prusias dans leur alliance.*

**A** Prés l'expédition que nous venons de raconter, Antiochus arrivé à Sardes députoit coup sur coup à Prusias pour l'exhorter de faire alliance avec lui. Jusqu'alors Prusias, qui craignoit que les Romains ne passassent en Asie & n'en soumissent toutes les Puissances à leur domination, avoit assez de penchant à s'unir avec Antiochus : mais une lettre qu'il reçut des deux Scipions Lucius & Publius, fixa ses incertitudes & lui fit ouvrir les yeux sur les suites de la guerre qu'Antiochus entreprenoit contre les Romains. Car Publius s'étoit servi des raisons les plus fortes & les plus capables de la persuader, & de le tirer de l'erreur où il étoit. Pour lui montrer que ni lui ni la République n'avoit pas en vue de le dépouiller de ce qui lui appartenoit, il lui faisoit voir que les Romains, loin de chasser du trône les Rois qui l'occupaient légitimement, avoient eux-mêmes fait des Rois & augmenté beaucoup la puissance de quelques autres :  
té-

témoins dans l'Espagne, Indibilis & Colchas; dans l'Afrique, Massinissa; & dans l'Illyrie, Pleurate, qui tous, de petits Dynastes devenus Rois par le secours des Romains, étoient maintenant reconnus pour tels. Qu'il jettât encore les yeux sur Philippe & Nabis: que quoique les Romains eussent vaincu le premier & l'eussent obligé de donner des otages & de paier un tribut, après avoir reçu quelques marques très-légères de son amitié; ils lui avoient rendu son fils & les autres jeunes Seigneurs qui étoient à Rome en otages avec lui, l'avoient déchargé du tribut qui lui avoit été imposé, & avoient ajouté à son Roiaume plusieurs villes qui avoient été prises pendant la guerre: qu'à l'égard de Nabis, bien qu'ils fussent en droit de le perdre entièrement, ils l'avoient cependant épargné, quoique ce fût un Tyran, & s'étoient contentés d'en tirer les assurances ordinaires: qu'il cessât donc de craindre pour son Roiaume, qu'il prît avec confiance les intérêts des Romains, & que jamais il n'auroit lieu de se repentir de les avoir pris. Cette lettre fit une telle impression sur l'esprit de Prusias, qu'aussi-tôt qu'il eut parlé aux Ambassadeurs qui lui étoient venus de la part de C. Livins, il renonça à toutes les espérances dont le Roi de Syrie, pour le gagner, l'avoit jusqu'alors flatté. Antiochus ne voyant plus de ressource de ce côté-là, prit la route d'Ephèse, & jugeant que le seul moyen qui lui restoit, pour arrêter les Romains & empêcher la guerre en Asie, étoit de se rendre puissant & redoutable sur mer, il résolut de décider les affaires par un combat naval.



## XXII

*Après le passage des Romains en Asie, Antiochus épouvanté envoie des Ambassadeurs pour demander la paix. Les instructions qu'il leur donne tant pour le Conseil que pour Publius Scipion en particulier.*

Antiochus, après sa défaite sur mer, s'arrêtoit autour de Sardes & délibéroit lentement sur ce qu'il devoit entreprendre, lorsque la nouvelle lui vint que les Romains étoient passés en Asie. Alors consterné & ne voyant plus rien à espérer, il députa Héraclide de Byfance aux deux Scipions pour demander la paix à ces conditions, qu'il se retireroit de Lampsaque, de Smyrne, d'Alexandrie, les trois villes qui avoient donné occasion à la guerre: qu'il sortiroit aussi de celles d'Eolie & d'Ionie, qui dans l'affaire présente s'étoient jointes aux Romains: qu'il les dédommageroit de la moitié des frais qu'ils avoient faits pour cette guerre. Telles étoient les instructions d'Héraclide pour le Conseil, il en avoit d'autres pour Publius que nous rapporterons.

rons bientôt. Cet Ambassadeur arrive à l'Hélespont & y trouve les ennemis campés à l'endroit même où ils avoient mis leur camp après avoir traversé le détroit. D'abord cela lui fit plaisir, car il se flattoit que c'étoit une disposition favorable pour la paix, que les ennemis n'eussent encore rien tenté dans l'Asie. Mais quand il apprit que Publius étoit resté au-delà de la mer, il fut déconcerté, parce qu'il comptoit que ce Romain lui seroit d'un grand secours dans cette négociation. La raison pourquoi Publius étoit demeuré dans le premier camp, c'est qu'il étoit Salien, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué dans notre Traité du Gouvernement, membre d'un de ces trois Collèges qui à Rome ont le soin des principaux sacrifices qui s'offrent aux Dieux, & qui en quelque endroit qu'ils se trouvent, quand la fête arrive, sont obligés d'y rester pendant trente jours. Or comme l'armée devoit traverser dans ce tems-là même, Publius ne l'avoit pas suivie, & étoit resté en Europe. C'est aussi pour cette même raison que l'armée s'arrêtoit près de l'Hélespont en attendant que Publius l'eût jointe. Il arriva peu de jours après, & Héraclide fut appelé au Conseil, où après avoir fait connoître les conditions auxquelles Antiochus se soumettoit pour avoir la paix, il exhorta les Romains de ne pas oublier qu'ils étoient hommes, de se défier de la fortune; de ne pas ambitionner une puissance sans bornes, & de la contenir du moins dans l'étendue de l'Europe; que leur domination, quoique renfermée dans cette partie du monde, ne laisseroit pas que de paroître incroyable, puisque jamais personne ne s'en étoit acquise une pareille. Que si peu satisfaits du nombre de villes que leur abandonnoit Antiochus, ils vouloient encore lui retrancher quelque chose de ce qu'il possédoit en Asie, ils déclarassent ce qu'ils souhaitoient, que le Roi étoit prêt de faire pour la paix tout ce qu'on lui prescriroit de possible.

Quand il eut fini, l'avis du Conseil fut que le Général Romain répondroit à l'Ambassadeur, qu'on demandoit d'Antiochus qu'il indemnifât non seulement de la moitié, mais de tous les frais de la guerre, puisque c'étoit lui-même, & non les Romains, qui avoit pris le premier les armes; & qu'en laissant en liberté les villes d'Eolie & d'Ionie, il se retirât encore de tout le pays qui étoit en-deça du mont Taurus. Héraclide n'eut aucun égard pour des propositions qui excédoient si fort les ordres dont il étoit chargé, & ne se présenta plus au Conseil; mais il faisoit assidument sa cour à Publius. Un jour entre autres qu'il pouvoit lui parler confidemment, il lui dit que si par son moyen la paix se pouvoit obtenir, premièrement son fils, qui dès le commencement de la guerre avoit été fait prisonnier, lui seroit rendu sans rançon, en second lieu, il n'avoit qu'à dire quelle somme d'argent il souhaitoit, qu'Antiochus étoit prêt de la lui donner, quelle qu'elle fût: & enfin que ce Prince



ce partageroit avec lui les revenus de son Roiaume. De toutes ces offres, Publius n'accepte que celle qui regardoit son fils, & dit qu'il seroit obligé à Antiochus, si sur ce point il tenoit parole: mais qu'à l'égard des autres, tant de celles qu'il avoit faites dans le Conseil, que de celles qu'il venoit de lui faire en particulier, il entendoit tout-à-fait mal ses intérêts: que peut-être les propositions d'Antiochus eussent été écoutées, s'il les eût envoyées pendant qu'il étoit à Lydimachie & maître de l'entrée de la Chersonèse; ou encore si, après avoir quitté ces deux postes, il avoit paru à la tête d'une armée sur les bords de l'Hélespont pour empêcher que nous ne passassions dans l'Asie. Mais à présent que nos troupes y sont campées, sans qu'il s'y soit opposé; à présent que nous avons mis un frein à son ambition & que nous sommes ses maîtres, il ne lui convient pas de traiter avec nous à des conditions égales, & il est juste que ses propositions soient rejetées: qu'il prît donc de plus sages mesures, & qu'il fit sérieusement attention à l'extrémité où il étoit réduit: que pour lui témoigner combien il étoit reconnoissant de l'offre qu'il lui avoit fait de lui rendre son fils, il l'exhortoit de se rendre à tout ce que les Romains exigeroient de lui, & de ne les attaquer en nulle manière. Héraclide s'en retourna vers Antiochus, qui ayant entendu la réponse des Romains, ne pensa plus à la paix. Comme ayant pris les armes à la main il n'avoit rien à craindre de plus triste que ce qu'on lui ordonnoit, il donna tous ses soins à se préparer à une nouvelle bataille.

## XXIV.

*Paix entre Antiochus & les Romains;  
& à quelles conditions.*

**L**ES Romains ayant gagné la victoire contre Antiochus & pris Sardes avec quelques citadelles, Musée en qualité de Héraut vint les trouver de la part de ce Prince. Reçu gracieusement par Publius, il dit que le Roi son Maître vouloit leur envoyer des Ambassadeurs pour traiter avec eux, & qu'il venoit pour lui demander un saufconduit, qu'on lui accorda. Quelques jours après ces Ambassadeurs arrivèrent, c'étoit Zeuxis autrefois Satrape de la Lydie & Antipater son neveu. Le premier avec qui ils tâchèrent d'abord de s'aboucher, étoit Eumène; ils craignoient que les anciens démêlés qu'il avoit eus avec Antiochus ne le portassent à indisposer le Conseil contre eux. Mais contre leur attente ils le trouvèrent doux & modéré; ainsi ils ne pensèrent plus qu'à la conférence. Appelés au Conseil, entre autres choses

choses sur lesquelles ils s'étendirent beaucoup, ils exhortèrent les Romains de profiter de leurs avantages avec sagesse & avec modération, que ces vertus n'avoient pas lieu dans Antiochus, mais qu'elles devoient être précieuses aux Romains que la fortune avoit fait les maîtres de l'univers. Ensuite ils demandèrent ce qu'il falloit que ce Prince fît pour obtenir la paix & être ami des Romains. Après quelque délibération, Publius par ordre du Conseil répondit que les Romains victorieux n'imposeroient pas des loix plus dures qu'avant la victoire, qu'ainsi les conditions seroient les mêmes qui leur avoient été marquées, lorsqu'avant le combat ils étoient venus le trouver sur le bord de l'Hélespont. Savoir ; qu'Antiochus se retireroit de l'Europe, & dans l'Asie, de tout le país qui est en deçà du mont Taurus : qu'il donneroit aux Romains quinze mille talens Euboïques pour les frais qu'ils avoient faits dans cette guerre, cinq cens actuellement, deux mille cinq cens lorsque le peuple Romain aura ratifié le Traité, & le reste en douze ans mille talens chaque année : qu'il paieroit à Eumène les quatre cens talens qu'il lui devoit & ce qui restoit de vivres, ainsi que portoit le Traité fait avec son père ; qu'il livreroit aux Romains Annibal de Carthage, Théas Etolien, Mnasiloque d'Arcanie, Philon & Eubulide de Chalcis, & que pour assurances il donneroit à présent vingt ôtages dont on lui marquoit les noms par écrit : Telle fut la réponse que fit Publius Scipion au nom du Conseil, & les conditions furent acceptées par Zeuxis & par Antipater. On résolut ensuite unanimement de députer à Rome pour engager le peuple & le Sénat à confirmer le Traité, & l'on se sépara. Les troupes furent distribuées en quartiers d'hiver, & quelques jours après les ôtages étant arrivés à Ephèse, Eumène, les deux Scipions, les Rhodiens, les Smyrnéens, presque tous les peuples d'en-deçà du mont Taurus, se disposèrent à envoyer incessamment leurs Ambassadeurs à Rome.



## XXV.

*Demandes d'Eumène & des Ambassadeurs, dans le Sénat, réponses qu'ils en reçoivent.*

**E**Uméné, les Ambassadeurs d'Antiochus, ceux des Rhodiens & de tous les autres peuples arrivèrent à Rome sur la fin du printemps. Car presque toutes les nations de l'Asie, aussitôt après la bataille, y avoient député, parce qu'il n'y en avoit pas une seule dont le sort ne dépendît du Sénat. Ils furent tous reçus avec beaucoup de politesse, mais on traita Euméné avec grande distinction. On alla au-devant de

de lui & l'on lui fit des préfens magnifiques. Après lui les Rhodiens reçurent les plus grands honneurs. Le jour de l'audiance venu, Eumène fut le premier introduit dans le Sénat, & on lui dit de déclarer avec pleine liberté ce qu'il en fouhaitoit. Le Roi répondit que s'il avoit quelque grace à attendre d'un ami, il prendroit confeil des Romains; de peur qu'il ne lui arrivât ou de fouhaiter quelque chose contre la justice, ou de demander au-delà de ce qu'il conviendrait: mais maintenant que c'étoit aux Romains qu'il avoit à demander, il croioit n'avoir rien de mieux à faire, que de remettre ses intérêts & ceux de ses frères entre leurs mains. A ces mots un Sénateur se lève & lui dit de ne rien craindre & de s'expliquer hardiment sur ce qu'il vouloit, parce que l'intention du Sénat étoit de lui accorder tout ce dont il pourroit disposer. Mais Eumène, quelque instance qu'on lui fit, refusa toujours de parler & se retira. Le Senat, après avoir délibéré sur ce qu'il étoit à propos de faire, fut d'avis qu'on rappellât Eumène & qu'on le pressât encore d'expliquer librement pourquoi il étoit venu, puisqu'il sçavoit mieux que personne ce qui lui convenoit, & qu'il étoit au fait des affaires de l'Asie. Le Roi rentra donc de nouveau dans le Sénat, & quelqu'un de cette compagnie lui ayant dit ce qui venoit d'y être résolu, il ne put se dispenser de dire ce qu'il pensoit sur la situation présente des affaires.

„ Sur ce qui me regarde en particulier, dit-il, je persiste, Péres  
 „ conscrits, dans la résolution que j'ai prise de vous laisser pleine li-  
 „ berté d'en décider comme il vous plaira. Mais une chose m'inquiète  
 „ à l'égard des Rhodiens, & je ne puis vous la dissimuler. Ils vien-  
 „ nent ici non avec moins de zèle & d'ardeur pour les intérêts de leur  
 „ patrie que j'en ai pour ceux de mon Roiaume: mais le discours qu'ils  
 „ vous préparent donne des choses une idée bien différente de ce  
 „ qu'elles font en effet. Il vous est aisé de vous en convaincre vous-  
 „ mêmes. Car ils commenceront par vous dire, qu'ils ne sont venus  
 „ à Rome ni pour vous rien demander, ni dans le dessein de vous por-  
 „ ter le moindre préjudice, mais seulement pour obtenir de vous la li-  
 „ berté des Grecs qui sont établis dans l'Asie. Ils ajouteront que ce  
 „ bienfait, quelque agréable qu'il doive leur être, sera encore plus  
 „ digne de vous & de la générosité que vous avez déjà eue pour les  
 „ autres Grecs. Voilà de beaux dehors, de belles apparences, mais  
 „ dans le fond rien n'est moins conforme à la vérité. Car si ces villes  
 „ sont mises en liberté, comme ils vous en sollicitent, leur puissance  
 „ en sera infiniment augmentée, & la mienne en quelque sorte anéan-  
 „ tie. Dès qu'il sera public dans nos contrées que vous aimez que les  
 „ villes soient libres; ce nom seul de liberté, cet avantage d'être gou-  
 „ verné par ses propres loix soustraira de ma domination non seulement  
 „ les peuples qui seront mis en liberté, mais encore ceux qui aupara-

*Tome VI.*

M m

„ vant

„ vant m'étoient soumis. Car tel est le train que prendra cette affaire.  
 „ On croira leur devoir sa liberté, on fera profession d'être leurs al-  
 „ liés, & par reconnoissance pour un si grand bienfait on se croira  
 „ obligé d'obéir à tous les ordres qu'ils enverront. Je vous prie donc,  
 „ Pères conscrits, de vous observer soigneusement sur ce point, de  
 „ peur que sans y penser, vous n'ajoutiez trop à la puissance de quel-  
 „ ques-uns, & que vous ne retranchiez imprudemment de celle de vos  
 „ amis; que vous ne fassiez du bien à ceux qui ont pris les armes con-  
 „ tre vous, & que vous ne paroissiez négliger ou mépriser ceux qui  
 „ toujours vous ont été constamment attachés. En toute autre occa-  
 „ sion je céderai sans disputer à quiconque voudra l'emporter sur moi,  
 „ mais en amitié & en affection pour vous, autant que je le pourrai,  
 „ jamais je ne céderai à personne. Mon père, s'il vivoit, vous parle-  
 „ roit dans les mêmes sentimens. Il fut le premier, entre les Asiatiques  
 „ & les Grecs, qui rechercha votre amitié & votre alliance; jusqu'au  
 „ dernier moment de sa vie il s'est conservé dans l'une & dans l'autre  
 „ & ce n'étoit pas une simple disposition du cœur. Vous n'avez pas  
 „ fait de guerre dans la Grèce où il ne soit entré. Pas un de vos alliés  
 „ ne vous a plus fourni de troupes de terre & de mer, plus de vivres,  
 „ plus de munitions, pas un ne s'est exposé à de plus grands dangers.  
 „ Enfin sa vie même il la perdit pour vous, puisqu'il mourut pendant  
 „ qu'il tâchoit d'attirer les Béotiens dans votre parti. Héritier de son  
 „ Roiaume j'ai aussi succédé à ses sentimens pour les Romains. Je ne  
 „ puis vous aimer plus que lui, il n'est pas possible de le surpasser en  
 „ ce point; mais j'ai fait pour vous plus qu'il n'a fait, parce que les  
 „ conjonctures ont mis ma constance à de plus grandes épreuves. Quoi-  
 „ qu'Antiochus m'eût pressé de prendre sa fille en mariage, m'eût pro-  
 „ mis de me faire part de tout ce qui lui appartenoit; qu'il me livrât  
 „ sur le champ toutes les villes qui avoient été démembrées de mon  
 „ Roiaume, & qu'il me promît de tout entreprendre dans la suite pour  
 „ moi, si je me joignois avec lui contre vous; cependant j'ai été si  
 „ éloigné de rien accepter de tout ce qu'il m'offroit, que je lui ai fait  
 „ la guerre avec vous, que je vous ai amené par terre & par mer plus  
 „ de troupes qu'aucun de vos autres alliés; que je vous ai secouru de  
 „ plus de munitions, & dans les tems où vous en aviez le plus grand  
 „ besoin; que sans hésiter je me suis jetté avec vos Généraux dans les  
 „ plus grands périls, & qu'enfin par amitié pour votre peuple, je me  
 „ suis vu enfermé & assiégé dans ma Capitale au risque de perdre &  
 „ mon Roiaume & la vie. Plusieurs d'entre vous, Pères conscrits,  
 „ ont été témoins oculaires de ces faits, & il n'est personne dans  
 „ cette compagnie qui les ignore, il est donc juste que vous pre-  
 „ niez mes intérêts avec autant de chaleur que j'ai pris les vôtres. Hé  
 „ ne feroit-il pas étrange, que Massinissa qui avoit été votre enne-  
 „ mi,

„ mi, & qui s'étoit sauvé dans votre camp avec quelques cavaliers,  
 „ pour vous avoir été fidèle pendant une guerre contre les Car-  
 „ thaginois, ait été fait Roi de la plus grande partie de l'Afrique :  
 „ que Pleurate, qui n'a jamais rien fait pour vous, ait été pour une  
 „ raison semblable rendu le plus puissant de tous les Princes d'Illyrie,  
 „ & que vous n'eussiez aucun égard pour moi après les grands & mé-  
 „ morables exploits que nous avons faits mon père & moi pour vous  
 „ secourir? Quel est enfin le but de ce discours, & que souhaitez-je  
 „ tenir de vous? Je vous le dirai franchement, puisque vous le vou-  
 „ lez ainsi. Si vous avez dessein de retenir quelques-unes de ces pla-  
 „ ces de l'Asie qui sont en-deçà du mont Taurus, & qui ci-devant  
 „ obéissoient à Antiochus, rien ne me fera plus de plaisir que de vous  
 „ y voir; vous ayant pour voisins, & surtout participant à votre puis-  
 „ sance, je régnerai tranquillement & je croirai mon Roiaume à cou-  
 „ vert de toute insulte. Mais si vous ne voulez rien garder dans l'Asie,  
 „ il me semble qu'il n'y a personne à qui vous puissiez plus justement  
 „ céder qu'à moi les pays qui ont été conquis pendant la guerre. N'est-  
 „ il pas plus beau, me direz-vous, de mettre en liberté des villes qui  
 „ sont en servitude? Oui sans doute, si elles n'ont point eu l'audace  
 „ de se joindre avec Antiochus contre vous. Mais puisque vous avez  
 „ cette faute à leur reprocher, il y a plus de gloire à rendre à ses vrais  
 „ amis bienfait pour bienfait, qu'à favoriser ses ennemis”. Eumène  
 „ ayant ainsi parlé se retira, laissant le Sénat fort touché de son discours  
 „ & très-disposé à ne rien négliger pour le satisfaire.

Après le Roi de Pergame, on vouloit entendre les Rhodiens, mais  
 „ quelqu'un de ces Ambassadeurs étant absent, on appella les Smyrnéens,  
 „ qui justifièrent par un grand nombre de faits l'attachement qu'ils avoient  
 „ eu pour les Romains pendant la dernière guerre, & la vivacité avec la-  
 „ quelle ils étoient accourus à leur secours. Mais comme il est constant  
 „ que de tous les Grecs, qui vivent dans l'Asie sous leurs propres loix,  
 „ il n'est aucun peuple qui ait marqué plus d'ardeur & de fidélité pour les  
 „ Romains, il seroit inutile de rapporter ici en détail tout ce qu'ils dirent  
 „ dans le Sénat.

Les Rhodiens entrèrent après eux, & commencèrent par les services  
 „ qu'ils avoient rendus aux Romains. Ils ne furent pas longs sur cet ar-  
 „ ticle, ils vinrent bientôt à ce qui touchoit leur patrie. „ Il est bien  
 „ triste pour nous, dirent-ils, que la nature même des affaires ne nous  
 „ permette pas de penser dans cette occasion comme un Prince, avec  
 „ „ qui d'ailleurs nous sommes très-unis. Nous sommes dans cette per-  
 „ „ suasion que les Romains ne peuvent rien faire de plus honorable  
 „ „ pour notre patrie, de plus glorieux pour eux-mêmes, que de délivrer  
 „ „ de la servitude tous les Grecs de l'Asie, & de les faire jouir de la  
 „ „ liberté, de ce bien que tous les mortels chérissent comme le plus

M m 2

„ grand

„ grand de tous les biens. Mais c'est de quoi Eumène & ses frères ne  
 „ veulent pas convenir. La Monarchie ne souffre point l'égalité entre  
 „ les hommes; elle prétend que tous, ou du moins la plupart, lui  
 „ soient soumis & lui obéissent. Malgré cela, nous ne doutons cepen-  
 „ dant pas que vous ne nous accordiez cette grace, non que nous  
 „ nous flattions d'avoir plus de crédit sur vous qu'Eumène; mais par-  
 „ ce qu'il est évident que nos demandes sont plus justes que les sien-  
 „ nes & plus conformes aux intérêts de tous les alliés. A la vérité si  
 „ vous ne pouviez autrement témoigner votre reconnaissance à Eu-  
 „ mène, qu'en lui livrant les villes qui sont en possession de ne suivre  
 „ que leurs loix, il y auroit plus à hésiter. Car alors vous vous trou-  
 „ veriez dans la fâcheuse nécessité ou de n'avoir nul égard pour un  
 „ Prince véritablement ami, ou de manquer à ce que la justice & le  
 „ devoir exige de vous, & d'obscurcir par là, d'effacer entièrement  
 „ la gloire que vous vous êtes acquise par vos exploits. Mais puisqu'il  
 „ vous est aisé de satisfaire en même tems à l'un & à l'autre, qu'il a-t-  
 „ il à délibérer? Nous sommes ici comme à une table richement servie,  
 „ d'où chacun peut tirer de quoi se rassasier & beaucoup même audelà.  
 „ Vous pouvez disposer en faveur de qui il vous plaira de la Lycaonie,  
 „ de la Phrygie près de l'Hélespont, de la Pisidie, de la Chersonèse  
 „ & des pays qui touchent à l'Europe; pays dont un seul ajouté au  
 „ Roiaume d'Eumène lui donnera dix fois plus d'étendue qu'il n'en a  
 „ maintenant. Que si vous les lui accordez tous, ou du moins la  
 „ plupart, il ne sera pas de Roiaume plus grand & plus puissant que  
 „ le sien. Il vous est donc permis, Romains, de gratifier magnifique-  
 „ ment vos amis, sans que pour cela vous négligiez les intérêts de vo-  
 „ tre gloire, & que vous manquiez à ce qui donne le plus d'éclat à  
 „ vos entreprises. Car le but que vous vous y proposez n'est pas celui  
 „ que se proposent les autres conquérans. Ceux-ci ne se mettent en  
 „ campagne que pour subjuguier & envahir les villes, les munitions,  
 „ les vaisseaux: mais vous, après avoir soumis l'univers entier à votre  
 „ domination, vous vous êtes mis en état de vous passer de toutes ces  
 „ choses. De quoi donc avez-vous maintenant besoin? Que devez-vous  
 „ maintenant rechercher avec plus d'empressement & de soin? Les  
 „ louanges & la gloire, deux choses qu'on acquiert difficilement, &  
 „ qu'il est encore plus difficile de conserver. En voulez-vous être con-  
 „ vaincus? Vous avez fait la guerre à Philippe, vous vous êtes expo-  
 „ sés à toutes sortes de dangers, uniquement pour mettre les Grecs  
 „ en liberté, c'est l'unique fruit que vous vous êtes proposés de tirer  
 „ de cette expédition. Cela seul cependant vous a fait plus de plaisir  
 „ que les peines terribles par lesquelles vous vous êtes vengés des Car-  
 „ thaginois. Nous n'en sommes nullement surpris. L'argent que vous  
 „ en avez exigé est un bien commun à tous les hommes; mais l'hon-  
 „ neur,

„ neur, les louanges, la gloire ne convient qu'aux Dieux & aux hom-  
 „ mes qui approchent le plus de la divinité. Le plus beau de vos  
 „ exploits, c'est d'avoir mis les Grecs en liberté ; si vous faites la  
 „ même grace aux Grecs de l'Asie, votre gloire est à son comble,  
 „ elle est parvenue au plus haut degré qu'elle puisse atteindre : mais  
 „ si vous manquez à couronner la première action par la dernière ,  
 „ vous perdrez beaucoup de la gloire que la première vous a acquise.  
 „ Pour nous, Romains, qui sommes entrés dans vos vûes, & qui pour  
 „ les faire réussir avons partagé avec vous les plus grands périls, nous  
 „ gardons toujours à votre égard les mêmes sentimens, & c'est par  
 „ cette raison que nous n'avons pas craint de vous dire ce qui nous a  
 „ paru vous être plus convenable & plus avantageux. Notre propre in-  
 „ térêt ne nous touche pas, nous n'avons rien à cœur que ce qu'il vous  
 „ convient de faire ". Ainsi parlèrent les Ambassadeurs des Rhodiens,  
 & la solidité jointe à la modestie de leur discours leur attira les applau-  
 dissemens de tout le Conseil.

Antipater & Zeuxis, Ambassadeurs d'Antiochus, entrèrent ensui-  
 te, & se bornèrent à demander, à supplier que la paix faite en Asie  
 par les deux Scipions fût confirmée. Ce qui fut exécuté sur le champ  
 par le Sénat. Quelques jours après le peuple ayant ratifié le Traité,  
 on fit à Antipater les sermens qu'on a coutume de faire dans ces  
 occasions. On appella ensuite les autres Ambassadeurs qui étoient ve-  
 nus d'Asie. L'audience qu'ils eurent ne fut pas longue. On leur fit  
 à tous la même réponse, qui étoit que l'on nommeroit dix Députés  
 pour aller sur les lieux connoître des différens que les villes avoient  
 entre elles. On les nomma en effet, & on leur donna pouvoir de  
 régler à leur gré les affaires particulières. Pour les générales, le Sé-  
 nat ordonna que tous les peuples qui étoient en-deça du mont Tau-  
 rus & qui obéissoient à Antiochus, reconnoîtroient désormais Eumé-  
 ne pour leur Roi, à l'exception de la Lycie, & de la Carie jus-  
 qu'au Meandre, qui seroient données aux Rhodiens : que celles des  
 villes Grèques qui auparavant paioient tribut à Attalus, le paieroient  
 dorénavant à Eumène, & que toutes celles qui ne le paioient qu'à An-  
 tiochus, en seroient exemptes. Telles furent les dispositions dont fu-  
 rent chargés les dix Députés qui furent envoyés dans l'Asie au Con-  
 sul Gnaeus.

Les affaires ainsi réglées, les Rhodiens vinrent au Sénat pour trai-  
 ter de la ville de Soles qui est dans la Cilicie, faisant entendre  
 qu'il étoit de leur devoir de veiller à ses intérêts, que les habitans  
 étoient comme eux une colonie des Argiens, que pour cette raison  
 ils se regardoient comme frères, & conservoient entre eux une union  
 vraiment fraternelle, & qu'il étoit juste qu'à la faveur des Rhodiens  
 ils obtinssent aussi leur liberté. Le Sénat sur cette demande fit ap-

peller les Ambassadeurs d'Antiochus, & voulut que ce Prince sortît de la Cilicie. Antipater & Zeuxis aiant refusé de se rendre à cette condition, qui étoit contre le Traité, le Sénat leur proposa de laisser en liberté la ville de Soles; mais comme les Ambassadeurs se roidissoient contre, il les renvoia, & fit rentrer les Rhodiens, à qui il dit ce que les Ambassadeurs d'Antiochus oppoisoient à leur demande. Il leur ajouta que si absolument ils vouloient que Soles fût libre, il passeroit par dessus tout pour qu'ils eussent cette satisfaction. Mais ils furent si charmés de cet empressement du Sénat pour les obliger; qu'ils dirent qu'ils s'en tenoient à ce qu'il leur avoit accordé, & Soles resta dans son premier état. Les dix Députés & les autres Ambassadeurs étoient prêts de partir, lorsque Publius & Lucius Scipion abordèrent à Brunduse dans l'Italie. Ces deux vainqueurs d'Antiochus entrèrent quelques jours après dans Rome, & eurent les honneurs du triomphe.



## XXVI.

*Amyndre rétabli dans son Roiaume, envoie des Ambassadeurs aux Scipions à Ephèse. Les Etoliens se rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Aperantie & de la Dolopie. Ils tâchent, après la défaite d'Antiochus, d'appaiser la colère des Romains.*

**A**myndre Roi des Athamaniens se croiant alors tranquille possesseur de son Roiaume, envoya des Ambassadeurs à Rome & aux deux Scipions, qui étoient encore autour d'Ephèse. Ces Ambassadeurs avoient ordre premièrement de l'excuser sur ce que c'étoit par les Etoliens qu'il avoit recouvré ses Etats; en second lieu de porter ses plaintes contre Philippe, & enfin de prier qu'on le reçut au nombre des alliés.

Les Etoliens crurent alors avoir trouvé l'occasion favorable pour rentrer dans l'Amphilochie & dans l'Aperantie. Ils se proposent d'en aller faire le siège, Nicandre leur Général assemble une grande armée & se jette dans l'Amphilochie, d'où ne trouvant nulle résistance, il passe dans l'Aperantie, dont les peuples, comme ceux de l'autre province, se rendirent d'eux-mêmes & de bon gré. De là il entra dans la Dolopie, où l'on sembla d'abord vouloir se défendre & demeurer attaché à Philippe; mais quand on eut fait réflexion à ce qui étoit arrivé aux Athamaniens & à la suite de Philippe, on changea bien vite de sentiment & l'on se joignit aux Etoliens. Après des succès si heureux, Nicandre retourna dans l'Etolie bien content d'avoir par ses conquêtes  
mis



mis sa patrie en état de ne rien craindre du dehors, au moins il se l'imaginoit ainsi. Mais pendant que les Etoliens se glorifioient ainsi de cette expédition, la nouvelle vint qu'il s'étoit donné une bataille en Asie, & qu'Antiochus y avoit été entièrement défait. L'alarme aussitôt se répand par tout. En même tems Damotéle arrive de Rome, & annonce qu'ils ont encore la guerre avec les Romains, & que M. Fulvius Consul vient à eux avec une armée. Leur inquiétude s'augmente, ils ne savent comment ils pourront détourner la tempête qui les menace. Ils prennent enfin la résolution de députer aux Rhodiens & aux Athéniens, pour les prier d'envoyer à Rome des Ambassadeurs, qui apaisant la colère des Romains soulagent un peu les maux dont l'Étolie alloit être accablée. Ils en dépêchèrent aussi de leur part, & ils choisirent pour cela Alexandre surnommé l'Isien, Phéneas, Charops, Alype d'Ambracie & Lycopé.



XXVII.

*Les Romains assiègent Ambracie. Avarice d'un des trois Ambassadeurs Etoliens.*

LE Consul s'entretint avec les Ambassadeurs, qui l'étoient venus trouver de la part des Epirotes, sur l'expédition dont il étoit chargé contre les Etoliens, & demande leur avis. Comme alors les Ambraciens suivoient les loix des Etoliens, les Ambassadeurs lui conseillèrent de faire le siège d'Ambracie. Ils apportoit pour raison, que si les Etoliens vouloient accepter une bataille, la campagne d'Ambracie étoit très-propre pour une action, & que s'ils craignoient de s'y engager, il lui seroit aisé d'assiéger la ville: que le país lui fourniroit abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire tant pour la subsistance de ses troupes que pour les approches; que l'Arethonte qui coule le long des murailles de la ville lui seroit d'un grand secours, tant pour mettre son camp dans l'abondance de toutes choses, que pour couvrir ses ouvrages.

M. Fulvius aiant trouvé que le parti qu'on lui conseilloit de prendre étoit en effet le meilleur, leva le camp & conduisit par l'Épire son armée devant Ambracie. Quand il y fut arrivé, les Etoliens n'osant se présenter devant lui, il fit le tour de la ville, en reconnut toutes les fortifications, & en pressa vivement l'attaque.

Avant qu'il partît, les Ambassadeurs Etoliens, qui avoient été envoyés à Rome, aiant été découverts dans la Céphallénie par Siberte fils de Pétrate, furent conduits à Charandre. D'abord les Epirotes, étoient

étoient d'avis de les transférer à Bulet, & de les garder là avec soin. Mais quelques jours après ils leur proposèrent de se racheter, parce qu'alors ils étoient en guerre avec les Etoliens. Alexandre, un de ces Ambassadeurs, étoit l'homme le plus opulent de la Grèce; les deux autres étoient riches aussi, mais ils n'approchoient pas du premier. On leur demanda d'abord à chacun cinq talens. Les deux derniers, loin de rejeter cette proposition, l'acceptoient de tout leur cœur, regardant leur salut & leur liberté comme le bien le plus précieux qu'ils eussent au monde. Mais Alexandre dit qu'il ne vouloit pas acheter si cher sa liberté, que cinq talens étoit une somme exorbitante. Pendant les nuits il ne fermoit pas l'œil, il les passoit à gémir & à pleurer sur la perte dont il étoit menacé. Cependant les Epirotes faisoient des réflexions sur l'avenir. Ils craignirent que les Romains avertis de la détention d'Ambassadeurs qui leur étoient envoyés, ne leur écrivissent pour les prier ou plutôt pour leur ordonner de les relâcher. Cette crainte les rendit plus traitables, & ils se contentèrent de demander à chacun trois talens. Les deux moins riches consentirent de les paier, & aiant donné caution retournent dans leur pays. Mais Alexandre dit qu'il ne donneroit qu'un talent, & que c'étoit encore beaucoup. Il refusa de se sauver à ce prix, & demeura dans la prison. Je crois que ce vieillard, qui étoit riche de plus de deux cens talens, auroit mieux aimé perdre la vie, que d'en déboursier trois. Tels sont les excès où la fureur d'accumuler porte ceux qu'elle possède. Et cependant il fut si heureux dans son avarice, que dans la fuite il fut applaudi & loué du refus déraisonnable qu'il avoit fait; car peu de jours après, les lettres qu'on craignoit de la part des Romains, arrivèrent à Charandre, & il fut le seul qui recouvra sa liberté sans rançon. Les Etoliens informés de son aventure, choisirent une seconde fois Damotéle pour leur Ambassadeur à Rome, qui aiant appris à Leucade que M. Fulvius alloit par l'Epire à Ambracie, désespéra du succès de son Ambassade & retourna dans l'Etolie.

---

XXVIII.

*Ambracie après un assez long siège se rend au Consul. Paix entre les Etoliens & les Romains. Articles du Traité.*

**I**L étoit venu au camp des Romains des Ambassadeurs de la part des Athéniens & des Rhodiens, pour porter M. Fulvius à faire la paix avec les Etoliens. Amyndandre Roi des Athamaniens avoit aussi demandé un saufconduit au Consul pour y venir. Au tems de sa fuite  
il

il avoit séjourné longtems dans Ambracie, il en aimoit les habitans & il avoit fort à cœur de les délivrer de l'extrémité où ils se trouvoient. Peu de jours après il vint encore des Ambassadeurs d'Acarnanie qui amenoient Damotéle avec eux. Car le Consul aiant été averti de l'accident, qui étoit arrivé aux Ambassadeurs Etoliens, avoit écrit aux Tyriens de les lui amener. Toutes ces Ambassades rassemblées, on travailla vivement à la paix. Amyndre ne cessoit d'y exhorter les Ambraciens, les assurant qu'elle n'étoit pas éloignée, pourvû qu'ils voulussent suivre de meilleurs conseils. Souvent il s'approchoit du pied des murailles, & de là s'entretenoit avec les assiégés. Ensuite comme ils jugèrent à propos qu'il entrât dans la ville, il en demanda la permission au Consul, qui la lui accorda: il entra donc & délibéra avec les Ambraciens sur l'affaire présente.

D'un autre côté les Ambassadeurs d'Athènes & de Rhodes, dans les fréquentes conversations qu'ils avoient avec le Consul, tâchoient par toutes sortes de voies de l'appaiser & de l'adoucir en faveur des Ambraciens. Quelqu'un alors suggéra à Damotéle & à Phéneas de voir & de cultiver C. Valerius fils de ce Marcus Lœvinus, qui le premier avoit fait un Traité d'alliance avec les Etoliens, & frère de mère de Marcus Fulvius, jeune Officier plein d'esprit & de vivacité, qui avoit auprès du Consul beaucoup d'accès & de crédit. Damotéle ne manqua pas de lui recommander cette affaire, & Valerius la regardant comme la sienne propre & se faisant un devoir de protéger les Etoliens, s'employa avec tout le zèle imaginable pour les remettre bien avec les Romains. Il se donna pour cela tant de mouvemens, qu'il en vint heureusement à bout. Les Ambraciens cédèrent aux exhortations d'Amyndre, se rendirent à discrétion & ouvrirent au Consul les portes de la ville; à condition cependant, car ils ne se départirent point de la foi qu'ils devoient à leurs alliés, à condition, dis-je, que les Etoliens fortiroient bagues sauvées pour se retirer dans leur patrie. Le Traité de paix fut dressé du consentement du Consul, & il portoit en substance:

- „ que les Etoliens paieroient actuellement deux cens talens Euboïques,
- „ & trois cens en six ans en paiemens égaux, cinquante chaque année: que de là en six mois ils rendroient sans rançon tous les prisonniers & tous les transfuges qu'ils avoient pris sur les Romains;
- „ qu'ils n'auroient aucune ville soumise à leurs loix & à leur gouvernement; qu'ils n'y en soumettroient aucune de celles qui avoient été prises par les Romains depuis que Titus Quintius étoit passé dans la
- „ Grèce, ou qui avoient fait alliance avec les Romains, & que les Céphalléniens ne seroient pas compris dans le présent Traité: Ce n'étoit là que la première ébauche de ce Traité, qui ne pouvoit être ratifié avant que les Etoliens y eussent donné leur consentement, & que le rapport en eût été fait au Sénat. Les Ambassadeurs d'Athènes

& de Rhodes restèrent à Ambracie en attendant le retour de Damotéle, qui étoit allé annoncer aux Etoliens de quoi on étoit convenu. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils ne s'attendoient pas à être si fort ménagés. Le retranchement des villes qui vivoient auparavant avec eux sous les mêmes loix, leur fit d'abord quelque peine, mais enfin ils y donnèrent encore les mains.

Ambracie rendue, le Consul renvoia les Etoliens, comme il avoit été réglé: mais il en fit transporter tous les ornemens, les statues & les tableaux, qui étoient en grand nombre, parce qu'Ambracie avoit été la Capitale & le lieu de la résidence de Pyrrhus. - On fit aussi présent à Fulvius d'une couronne de la valeur de cent cinquante talens. Il pénétra ensuite dans les terres de l'Étolie, où il fut surpris de ne rencontrer aucun Etolien qui lui vînt au-devant. Arrivé à Argos d'Amphilochie, ville distante d'Ambracie de cent soixante stades, il y campa, & apprit là de Damotéle que les Etoliens avoient confirmé le Traité. Après quoi les Ambassadeurs Etoliens retournèrent chez eux; & Fulvius revint à Ambracie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il en partit pour aller dans la Céphallénie.

En Étolie on choisit pour Ambassadeurs Phéneas & Nicandre, qui devoient aller à Rome pour y faire ratifier le Traité de paix par le peuple, sans l'approbation duquel rien ne se pouvoit conclure. Ces Ambassadeurs aiant pris avec eux ceux d'Athènes & de Rhodes, mirent à la voile. Le Consul de son côté y envoya aussi pour le même sujet Cajus Valerius & quelques autres de ses amis. En arrivant à Rome, ces Ambassadeurs y trouvèrent tout le peuple soulevé par Philippe contre les Etoliens. Ce Prince croiant qu'ils lui avoient fait une injustice en se rendant maîtres de l'Athamanie & de la Dolopie, avoit envoyé prier les amis, qu'il avoit à Rome, d'entrer dans son ressentiment, & de ne pas consentir à la paix. Ils sçurent tellement prévenir les esprits, que le Sénat d'abord ne daigna qu'à peine prêter l'oreille à ce que disoient les Ambassadeurs Etoliens. Mais à la prière des Rhodiens & des Athéniens on revint en leur faveur, & on les écouta avec attention. Damis, un des Ambassadeurs d'Athènes, mérita les applaudissemens de toute l'assemblée, qui dans son discours admira entre autres choses une comparaison dont il se servit, & qui convenoit tout-à-fait à la conjoncture présente. Il dit que c'étoit avec raison que le Sénat étoit irrité contre les Etoliens; qu'ils avoient été comblés de bienfaits par les Romains, sans que jamais ils en eussent témoigné la moindre reconnoissance; qu'au contraire en allumant la guerre contre Antiochus, ils avoient jetté l'Empire Romain dans un péril éminent: mais que le Sénat avoit tort d'imputer ces fautes à la nation: que dans les Etats la multitude étoit en quelque chose semblable à la mer: que celle-ci de sa nature étoit toujours paisible & tranquille, tou-

toujours telle, qu'on peut en approcher & voyager dessus sans crainte & sans danger: mais que quand des vents impétueux fondent sur ses eaux, & la tirent en les agitant hors de son état naturel, rien alors n'est plus terrible ni plus formidable; que la même chose étoit arrivée dans l'Etolie; que tant que les Etoliens n'avoient suivi que leurs propres lumières, les Romains n'avoient trouvé nulle part dans la Grèce plus d'attachement, plus de fermeté, plus de secours; mais que quand Thoas & Dicearque furent venus d'Asie, que Menestas & Damocrite furent venus d'Europe, qu'ils eurent soulevé la multitude & qu'ils eurent changé sa disposition naturelle jusqu'à l'engager à tout dire & à tout faire, alors aveuglée par leur mauvais conseil en voulant nuire aux Romains, elle s'étoit elle-même précipitée dans un abîme de malheurs: que c'étoit contre ces boute-feux que la colère du Sénat devoit éclater, & non contre la nation Etolienne, qui étoit plutôt digne de sa compassion: qu'en la délivrant par la paix du péril où elle étoit, on pouvoit compter que revenant à elle-même elle feroit si sensible à ce nouveau bienfait, que les Romains la verroient comme autrefois la plus fidèle & la plus affectionnée de toutes les nations de la Grèce. Ce discours renoncilia les Etoliens avec le Sénat, qui approuva le Traité de paix & le fit ratifier par le peuple. En voici tous les articles.

„ Les Etoliens auront un respect sincère & sans réserve pour l'Em-  
 „ pire & la domination Romaine. Ils ne donneront passage par leur  
 „ pais ni par leurs villes à aucunes troupes qui marcheroient contre les  
 „ Romains, ou contre leur alliés, ou contre leurs amis, & ne leur  
 „ fourniront aucun secours par autorité du Conseil public. Les amis  
 „ & les ennemis du peuple Romain seront les leurs; & ils feront  
 „ la guerre à quiconque les Romains la feront. Ils rendront tous  
 „ les transfuges & les prisonniers des Romains & de leurs alliés,  
 „ à l'exception de ceux qui pris pendant la guerre auroient été pris  
 „ une seconde fois après être retournés dans leur patrie: à l'except-  
 „ tion encore de ceux qui étoient ennemis des Romains, pendant  
 „ que les Etoliens étoient du nombre de leurs alliés. Ces prisonniers  
 „ & ces transfuges seront remis aux Magistrats de Corcyre dans l'espa-  
 „ ce de cent jours, en comptant depuis la ratification du Traité. Si  
 „ quelques-uns ne se trouvent pas pendant ce terme, quand ils paroî-  
 „ tront, ils seront rendus sans fraude, & il ne leur sera plus permis de  
 „ retourner dans l'Etolie. Les Etoliens donneront incessamment en ar-  
 „ gent aussi bon que celui de l'Attique au Proconsul qui est en Grèce  
 „ deux cens talens Euboïques. La troisième partie de cet argent, ils  
 „ pourront, s'ils veulent, la paier en or, pourvu que pour dix mines  
 „ d'argent, ils en donnent une d'or. Du jour du Traité en six ans, ils  
 „ paieront chaque année cinquante talens, qu'ils enverront à Rome

N n 2

„ Ils

„ Ils livreront dans le terme de six ans au Consul quarante ôtages,  
 „ dont aucun ne fera ni au dessous de neuf ni au dessus de qua-  
 „ rante ans, tous au choix des Romains. Il n'y en aura aucun ni  
 „ Préteur, ni Général de la cavalerie, ni Scribe public, ni qui ait  
 „ été auparavant en ôtages à Rome. Ils auront soin que ces ôtages  
 „ soient transportés à Rome. Si quelqu'un de ces ôtages vient à  
 „ mourir, ils le remplaceront par un autre. La Céphallénie ne fera  
 „ pas comprise dans le présent Traité. Dans les terres, les villes &  
 „ sur les hommes, qui étoient sous la puissance des Etoliens du tems  
 „ des Consuls Titus Quintius & Cn. Domitius & depuis, ou qui ont  
 „ été de nos alliés, les Etoliens n'y auront aucun droit. La ville &  
 „ le territoire des Aniades appartiendront aux Acarnaniens. Les ser-  
 „ mens faits sur ces articles, la paix fut arrêtée. Ainsi furent réglées  
 les affaires des Etoliens, & en général de tous les Grecs.



## XXIX.

*En quel tems le Consul Manlius fit la guerre aux Galates.*

Cette guerre se termina en Asie pendant qu'on traitoit à Rome de la paix avec Antiochus, que tous les Ambassadeurs qui étoient venus d'Asie travailloient à la faire conclure, & que dans la Grèce la guerre étoit allumée contre les Etoliens.



## XXX.

*Moagètes Tyran de Cibre ne se résout qu'à peine  
à préférer son salut à son argent*

CE Tyran étoit un homme cruel & qui ne s'étudioit qu'à tromper. Cependant à l'approche du Consul, qui pour le sonder avoit déjà envoyé devant C. Helvius, il députa vers cet Helvius pour le prier d'empêcher qu'on ne pillât ses terres, parce qu'il étoit ami du peuple Romain, & qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'on lui ordonneroit. Il avoit en même tems donné ordre qu'on lui offrit une couronne de la valeur de quinze talens. Helvius, après avoir promis que l'on ne toucheroit point à ses terres, lui commanda de dépêcher une Ambassade au Consul, qui approchoit, & qu'il auroit incessamment sur les bras. Moagètes fit partir en effet des Ambassa-  
 deurs,

deurs, auxquels il joignit son frère. Sur la route ils rencontrèrent le Consul, qui leur parlant d'un ton ferme & menaçant, leur dit qu'il n'y avoit pas de Puissance dans l'Asie qui fût plus ennemie des Romains que Moagètes; qu'il avoit contribué autant qu'il avoit pû au renversement de l'Empire Romain, que loin d'en mériter l'amitié, il n'étoit digne que de sa colère & de son indignation. Les Ambassadeurs épouvantés, laissant tous les ordres dont ils étoient chargés, se bornèrent à le prier de conférer avec Moagètes, & aiant obtenu cette grace ils revinrent à Cibyre. Le lendemain le Tyran sortit de la ville accompagné de ses amis, vêtu simplement, sans cortège, dans un état à faire compassion. Il commença par gémir sur sa pauvreté & sur la misère des villes de son petit Etat, qui consistoit en trois villes, Cybire, Sylée & Alinde, & pria le Consul de se contenter de quinze talens. Cnæus Manlius étonné de l'impudence de ce Tyran, lui dit que s'il ne se faisoit pas un plaisir d'en donner cinq cens, non seulement il ravageroit ses terres, mais encore assiégeroit & mettroit Cibyre au pillage. Ces menaces effrayèrent Moagètes, qui pria qu'on n'en vînt pas à l'exécution, & qui fit si bien, en ajoutant toujours quelque chose à ses premières offres, qu'il aquit l'amitié du peuple Romain, & qu'il ne lui en coûta pour l'acquérir que cent talens & dix mille mesures de froment.



## XXXI.

*Exploits de Manlius dans la Pamphylie & la Carie  
pendant la guerre des Gallo-Grecs.*

Après que Cn. Manlius eut traversé le Colobate, il lui vint des Ambassadeurs de la ville appelée Ifonde pour le prier de les secourir contre les Telmessiens, qui avec les Philoméliens avoient ravagé leurs campagnes, pillé leur ville, & assiégeoient actuellement la citadelle, où tous les habitans s'étoient réfugiés avec leurs femmes & leurs enfans. Manlius leur promit obligeamment qu'il iroit à leur secours, & prévoyant tous les avantages que cette affaire lui produiroit, il prit sa route vers la Pamphylie, & fit alliance avec les Telmessiens & les Aspendiens moyennant cinquante talens qu'il en exigea. Il reçut là des Ambassadeurs de la part d'autres villes, à qui il inspira les mêmes sentimens qu'il avoit déjà inspirés ailleurs, & après avoir fait lever le siège d'Ifonde il revint dans la Pamphylie.

## XXXII.

*Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs.*

**L**A ville de Cyrmasé prise avec un butin considérable, comme Manlius côtoioit un marais, il rencontra des Ambassadeurs que lui envoioient les habitans de Lyfinoé, pour se rendre à discrétion. De là il se jeta sur les terres des Salagusiens, y fit un grand butin; & attendit à quoi la ville se détermineroit. On lui députa pour demander à quelles conditions il voudroit accorder la paix. Il exigea une couronne de la valeur de cinquante talens, deux mille medimnes d'orge & deux mille de froment. On lui donna ce qu'il vouloit, & la paix fut conclue.

## XXXIII.

*Eposognat Roi dans la Gallo-Grèce exhorte en vain les autres Rois du même país de se soumettre aux Romains.*

**M**Anlius envia des Ambassadeurs à Eposognat pour l'engager à députer aux autres Rois de la Gallo-Grèce, & il en reçut peu après de la part d'Apofognat, qui le prièrent de ne pas se hâter de décamper & de ne point attaquer les Gaulois Tolistoboges; qu'il iroit lui-même trouver leurs Rois, qu'il tâcheroit de les porter à la paix, & qu'il leur persuaderoit d'accepter les conditions qu'on leur proposeroit pour peu qu'elles parussent supportables. Mais pendant que Manlius étoit auprès de la petite ville de Gorde, Apofognat lui envia dire, qu'il avoit vû les Rois des Gaulois, qui loin de consentir à aucun accommodement, avoient assemblé sur le mont Olympe leurs femmes & leurs enfans, y avoient transporté tous leurs effets, & y étoient prêts à se défendre.

## XXXIV.





XXXIV.

*Pièges que les Gaulois Tectosages tendirent à Manlius  
sous prétexte d'une conférence.*

**A**près la défaite des Gaulois, dans le tems que Manlius campé auprès d'Ancyre se disposoit à pénétrer plus avant, il lui arriva des Ambassadeurs de la part des Tectosages pour le prier, sans retirer ses troupes d'où elles étoient, de s'avancer lui-même le lendemain entre les deux camps, où leurs Rois se rencontreroient en même tems pour traiter de la paix. Le Consul y consentit, & se rendit au lieu marqué avec cinq cens chevaux : mais les Rois aiant manqué au rendez-vous, il retourna dans son camp. Les Ambassadeurs Tectosages revinrent, & après avoir sous différens prétextes excusé leurs Princes, ils prièrent encore le Consul de venir au lieu indiqué, où il trouveroit les principaux du païs qui conféreroient avec lui sur la manière de finir la guerre. Manlius promit de faire ce qu'ils demandoient ; mais il ne sortit pas du camp, & en sa place il fit aller Attalus au lieu de la conférence avec quelques Tribuns & trois cens chevaux. Quelques Tectosages des plus distingués vinrent en effet, comme on étoit convenu, on parla d'affaire ; mais ils dirent qu'ils n'avoient pas pouvoir de rien conclure, & que leurs Rois viendroient incessamment pour convenir des articles, si Manlius vouloit se trouver au même endroit avec eux. Attalus promit que le Consul s'y trouveroit, & l'on se sépara. Tous ces délais étoient affectés. Le but en étoit de gagner du tems pour transporter au-delà du Halys leurs familles & leurs effets : mais surtout de prendre prisonnier le Consul, si cela se pouvoit, ou du moins de l'égorger. Dans cette vûe ils viennent le lendemain au lieu marqué, à la tête d'environ mille chevaux, & attendirent que les Romains y arrivassent. Le Consul, sur le rapport d'Attalus, persuadé que les Rois viendroient, sortit du camp comme la première fois avec cinq cens maîtres. Il faut remarquer que quelques jours auparavant les fourageurs de l'armée Romaine avoient été dans un endroit, où le détachement de cavalerie, qui suivoit le Consul à la conférence, servoit à les soutenir. Or le jour même de la conférence les Tribuns ordonnèrent aux fourageurs, qui sortoient en grand nombre, d'aller où il étoit, & leur joignirent un autre pareil détachement. Ce qui se fit alors sans dessein, fut d'un grand usage quelques heures après.

XXXV.

## XXXV.

*Ambassades de toutes les nations de l'Asie vers Manlius.  
Traité de paix entre Antiochus & les Romains.*

Pendant que Cn. Manlius étoit en quartier d'hiver à Ephèse, & la dernière année de la présente Olympiade, les villes Grèques de l'Asie & plusieurs autres envoient des Ambassadeurs à ce Consul pour le féliciter de la victoire qu'il avoit remporté sur les Gaulois, & lui apporter des couronnes. La joie de tous les peuples qui sont en deçà du mont Taurus n'étoit pas tant fondée sur ce qu'Antiochus vaincu, ils étoient délivrés les uns des impôts dont ils étoient chargés, les autres des garnisons qu'ils avoient chez eux, tous de la nécessité d'obéir aux ordres de ce Prince, que sur ce qu'ils n'avoient plus rien à craindre des Barbares, & qu'ils ne souffriroient plus de leur part les insultes & les injustices qu'ils avoient coutume d'en souffrir. Antiochus & Ariarathe Roi de Cappadoce députèrent aussi au Consul pour savoir à quelles conditions la paix leur seroit accordée. Ariarathe s'étoit joint à Antiochus, & il s'étoit trouvé à la bataille que les Romains venoient de gagner. Il craignoit d'en être puni, & dans l'inquiétude où il étoit, il envoioit députés sur députés pour apprendre ce qu'on vouloit qu'il donnât ou qu'il fit pour obtenir le pardon de sa faute. Toutes les Ambassades des villes furent reçues avec bonté, le Consul les loua fort & les renvoia. Ensuite il répondit aux autres. Il dit aux Gaulois qu'il attendoit à faire la paix avec eux qu'Eumène fût arrivé : à ceux d'Ariarathe, qu'ils eussent à paier six cens talens : à Musée Ambassadeur d'Antiochus, que son Maître, avant que de parler de paix, vint avec son armée sur les frontières de la Pamphylie, qu'il y apportât deux mille cinq cens talens & le blé qui se devoit distribuer aux soldats, selon le Traité fait auparavant avec Lucius Scipion. Et dès que la belle saison lui permit d'entrer en campagne, ayant expié son armée par des sacrifices, il partit avec Attalus, & en huit jours de marche il arriva à Apamée. Il n'y séjourna que trois jours. Le troisième il leva le camp, & marchant à grandes journées il campa trois jours après dans l'endroit où il avoit marqué aux Ambassadeurs d'Antiochus de le venir joindre. Musée s'y rencontra en effet, & pria Manlius d'y rester jusqu'à ce que les chariots & les bêtes de charge, qui apportent le blé & l'argent, fussent arrivées. Elles entrèrent dans le camp au bout de trois jours. Le blé fut distribué aux troupes, &

& les talens, par l'ordre du Proconsul, furent conduits par un Tribun à Apamée. Après quoi sur l'avis que Manlius reçut que le Commandant de la garnison de Perga n'avoit pas évacué la place, & que lui-même y demeurait encore, il s'en approcha avec son armée. Il en étoit déjà proche, lorsque le Commandant vint à sa rencontre, pour le supplier de ne lui sçavoir pas mauvais gré d'être resté dans Perga, que son devoir avoit demandé qu'il n'abandonnât point cette place; qu'y aiant été mis par Antiochus, il avoit voulu la conserver jusqu'à ce qu'il sçût de celui qui la lui avoit confiée, ce qu'il avoit à faire; que jusqu'à présent personne ne lui avoit encore déclaré ses intentions, qu'il lui accordât trente-neuf jours pour s'informer & apprendre du Roi ce qu'il falloit qu'il fît. Manlius eut d'autant moins de peine à consentir à ce délai, qu'en toutes choses il trouvoit Antiochus très-fidèle à sa parole. Quelques jours après Perga fut remise en liberté.

Au commencement de l'été les dix Commissaires & Aumène débarquèrent à Ephèse, ils s'y reposèrent deux jours & allèrent ensuite à Apamée. Manlius en étant averti, envoya Lucius son frère avec quatre mille hommes chez les Oroandiens pour les porter ou les forcer à paier les taxes qui leur avoient été imposées. Il se mit ensuite en marche & se hâta de joindre le Roi Eumène. Arrivé à Apamée, il tint conseil avec ce Prince & les dix Commissaires sur la paix dont il s'agissoit. On la conclut enfin, & voici quels furent les articles du Traité.

„ L'amitié subsistera toujours entre Antiochus & les Romains aux conditions suivantes.

„ Le Roi Antiochus ne permettra le passage sur ses terres ni sur celles de ses sujets à aucune armée ennemie du peuple Romain; & ne lui fournira aucun secours: & réciproquement ni Rome ni ses alliés ne souffriront aucune armée passer sur leurs terres pour faire la guerre à Antiochus ou à ses sujets.

„ Antiochus ne portera point la guerre dans les Isles, & il renoncera à ses prétentions en Europe.

„ Il retirera ses troupes de toutes les villes, les bourgades & les châteaux qui sont en deçà du mont Taurus jusqu'au fleuve Halys, & de la plaine jusqu'aux hauteurs qui sont vers la Lycaonie.

„ Les troupes Syriennes en évacuant les places n'en transporteront point leurs armes, si elles en ont transporté, elles les restitueront.

„ Antiochus ne recevra dans ses Etats ni soldat du Roi Eumène, ni qui que ce soit.

„ Si quelques habitans des villes que les Romains séparent du Royaume d'Antiochus, se rencontrent dans son armée, il les renvoiera à Apamée.

*Tome VI.*

O o

„ II

„ Il sera permis à ceux du Roiaume d'Antiochus qui se trou-  
 „ ront soit chez les Romains soit chez leurs alliés, ou de s'en retirer  
 „ ou d'y rester.

„ Antiochus & ses sujets rendront aux Romains & à leurs alliés les  
 „ esclaves, les prisonniers, les fugitifs qu'ils auront pris sur eux.

„ Le Roi de Syrie, s'il est en son pouvoir, remettra entre les mains  
 „ du Proconsul, le Carthaginois Annibal fils d'Amilcar, l'Acarnanien  
 „ Mnésilochus, l'Etolien Thoas, Eubulis & Philon, tous deux Chal-  
 „ cidiens, & quiconque aura eu quelque Magistrature dans l'Etolie.

„ Il livrera tous les éléphants qu'il a dans Apamée, & il ne lui sera  
 „ plus permis d'en avoir aucun.

„ Il mettra les Romains en possession de toutes les galères armées en  
 „ guerre avec leur équipage, & ne pourra mettre en mer que dix vais-  
 „ seaux, dont la chiourme ne sera que de trente rames, les eût-il mis  
 „ pour une guerre qu'il commençoit.

„ Il bornera sa navigation au promontoire de Calycadne, si ce n'est  
 „ lorsqu'il faudra conduire de l'argent, des Ambassadeurs ou des otages.

„ Il ne lui sera pas permis de lever des troupes mercénaires dans le  
 „ païs Romain, ni d'en recevoir même de volontaires.

„ Les maisons qui dans la Syrie appartenoient aux Rhodiens ou à  
 „ leurs alliés, demeureront en leur puissance comme avant que la guer-  
 „ re leur fût déclarée.

„ S'il leur est dû de l'argent, ils seront en droit de l'exiger, & on  
 „ leur rendra ce qu'ils prouveront leur avoir été enlevé.

„ Les biens des Rhodiens seront exemts de toute charge & de tout  
 „ impôt, comme ils étoient avant la guerre.

„ Si Antiochus a donné à d'autres les villes qu'il doit livrer aux Ro-  
 „ mains, il en retirera les garnisons, & il ne recevra point celles qui  
 „ après la paix voudroient rentrer sous son obéissance.

„ Il paiera aux Romains durant douze ans, par chaque année, mil-  
 „ le talens en argent le plus pur, tel que celui d'Athènes, chaque ta-  
 „ lent pesant quatre-vingt livres, poids Romain, & cinq cens quaran-  
 „ te mille boisseaux de froment.

„ Il délivrera au Roi Eumène dans l'espace de cinq ans trois cens  
 „ cinquante neuf talens en paiemens égaux, pour le blé qui lui est dû  
 „ cent vingt-sept talens, ce qui se laisse à l'estimation d'Antiochus, &  
 „ douze cens huit dragmes, somme qu'il a accordée à Eumène & dont  
 „ ce Roi se contente.

„ Il remettra aux Romains vingt otages & les changera de trois ans  
 „ en trois ans, lesquels otages ne seront que depuis l'âge de dix-huit,  
 „ jusqu'à quarante-cinq ans.

„ S'il manque quelque chose à la somme qu'il paiera tous les ans,  
 „ il y satisfera l'année suivante.

„ Si

„ Si quelques villes ou quelques-unes des nations à qui l'on défend  
 „ par le présent Traité de faire la guerre à Antiochus, s'avisent de la lui  
 „ faire, il aura droit de se défendre, sans l'avoir cependant de pren-  
 „ dre aucune de ces villes ou de les compter parmi ses alliés.

„ Les démêlés qui arriveront, on les terminera en justice réglée.

Les sermens prêtés à l'ordinaire, le Proconsul fit partir pour la Syrie Lucius Minucius Thermus & Lucius son frère, qui avoient apporté l'argent des Oroandiens, & leur donna ordre de prendre le serment d'Antiochus pour assurer les articles de la paix. Il envoya ensuite des courriers à Quintus Fabius, & lui ordonna de revenir dans le port de Patara & d'y brûler tous les vaisseaux du Roi de Syrie.



XXXVI.

*Les dix Commissaires reglent les affaires de l'Asie.*

**L**E Général Romain & les dix Commissaires aiant écouté à Apamée les différens qu'avoient entre eux les particuliers, les uns pour des terres, les autres pour de l'argent ou pour quelque autre sujet, renvoierent les plaideurs à certaines villes qu'ils acceptèrent, & où leurs procès devoient être terminés. Ils s'appliquèrent ensuite à ranger les affaires générales. Toutes les villes libres qui autrefois tributaires d'Antiochus, avoient été fidèles au peuple Romain dans la dernière guerre, furent exemptées de tout tribut. Celles qui en paioient à Attalus, furent chargées de les paier à Eumène; & toutes celles qui avoient quitté les Romains pour se joindre à Antiochus, on leur ordonna de donner à Eumène ce qu'elles donnoient au Roi de Syrie. On accorda une franchise entière aux Colophonienens qui étoient établis dans Notium, aussi-bien qu'aux Cyméens & aux Mylassiens. La ville de Clazomène, outre l'immunité, obtint la souveraineté sur l'Isle Drimuse. Les Milésiens n'avoient pû garder pendant la guerre le champ sacré, on les y rétablit. Chio, Smyrne & Erythrée, qui s'étoient distinguées par leur attachement au parti Romain, reçurent les terres que chacun souhaitoit & croioit lui convenir. Les Phocéens rentrèrent en possession de leur premier gouvernement & de leur ancien domaine.

On vint ensuite aux Rhodiens. La Lycie & la Carie jusqu'au Méandre, à l'exception de Telmesse, leur furent attribuées. A l'égard d'Eumène & de ses frères, on ne se contenta pas de ce que l'on avoit réglé en leur faveur dans le Traité de paix, on leur donna encore Lyfimachie avec la Chersonèse en Europe, & les terres avec les châteaux qui y continrent, & qui obéissoient à Antiochus: & en Asie,

les deux Phrygies, la petite proche l'Hélespont & la grande, la Mylie qu'ils avoient déjà conquise, la Lycaonie, & la Lydie, les villes de Mylias, de Trallis, d'Ephèse, de Telmesse. Le Roi de Pergame eut quelques contestations avec les Ambassadeurs d'Antiochus, prétendant que la Pamphylie est en dedà du mont Taurus. Le procès fut renvoyé au Sénat. Toutes les affaires, ou du moins la plupart & les plus nécessaires étant ainsi réglées, le Proconsul prit la route de l'Hélespont, & chemin faisant confirma tout ce qui avoit été fait avec les Gaulois.



## XXXVII.

*Les Achéens se brouillent avec les Romains. Ambassades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, & des Achéens à Ptolémée.*

**L**Es Lacédémoniens irrités du meurtre qui s'étoit fait à Compasium de plusieurs de leurs citoyens, & croiant que par cette action Philopœmen avoit bravé la puissance & insulté à la majesté de la République Romaine, envoièrent à Rome des Ambassadeurs pour se plaindre de ce Préteur & de son gouvernement. Marcus Lépidus qui étoit alors Consul, & qui fut depuis grand Prêtre, écrivit par ces Ambassadeurs aux Achéens, & leur fit des plaintes du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopœmen avoit en même tems député à Rome Nicodème d'Elée. Ce fut aussi dans ce tems là que l'Athénien Demetrius vint en Achaïe de la part de Ptolémée pour renouveler l'alliance que ce Prince avoit autrefois faite avec les Achéens. Ceux-ci se firent un grand plaisir de la renouveler, & députèrent au Roi Lycortas mon père, Théodoridas & Positèles, tous deux Sicyoniens, pour lui prêter ferment & recevoir les siens. C'est ici la place d'un événement qui paroîtra peut-être étranger à mon sujet, mais qui cependant est digne d'être raconté. L'alliance renouvelée, Philopœmen ayant reçu un Ambassadeur de Ptolémée & l'ayant fait manger à sa table, la conversation tomba sur ce Prince. Dans l'éloge qu'en fit l'Ambassadeur, il s'étendit beaucoup sur la dextérité & la hardiesse qu'il faisoit paroître à la chasse, sur l'adresse avec laquelle il manioit un cheval, sur la vigueur & la force avec laquelle il se servoit de ses armes : & pour faire voir combien ce qu'il disoit étoit vrai, il dit que ce Roi de dessus son cheval avoit en chassant tué un taureau d'un coup de trait.



## XXXVIII.

*Les Béotiens indispotent peu à peu contre eux les Romains & les Achéens.*

DEpuis la paix faite avec Antiochus, les esprits inquiets perdirent toute espérance d'innover & de brouiller, & le gouvernement changea de face. Mais comme depuis vingt six ans il ne s'étoit pas rendu de jugement, il se répandit dans les villes qu'il falloit que les procès des particuliers fussent enfin décidés. Comme il y a plus de personnes peu avantagées des biens de la fortune que de gens riches, il y eut beaucoup de contestations sur ce point. Mais il arriva par hazard un événement, qui favorisa beaucoup ceux qui tenoient pour le meilleur parti.

Depuis longtems Titus Flaminus tâchoit de faire rentrer Zeuxippe dans la Béotie, par reconnoissance pour les services qu'il en avoit tirés pendant les guerres d'Antiochus & de Philippe. Il obtint alors du Sénat qu'il écriroit aux Béotiens pour leur ordonner de rappeler chez eux Zeuxippe & ceux qui avec lui étoient exilés de leur patrie. Mais ces lettres ne gagnèrent rien sur les Béotiens, ils craignirent que ces exilés, à leur retour, ne les détachassent des Macédoniens & pour confirmer l'arrêt rendu contre Zeuxippe & ses adhérens, & auquel ils avoient déjà souscrit, on convoqua une assemblée, où l'on remit sur le tapis tous les chefs d'accusation qu'on avoit auparavant contre Zeuxippe. On l'accusa d'abord de sacrilège, prétendant qu'il avoit enlevé des lames de la table de Jupiter, laquelle étoit d'argent. L'autre crime étoit d'avoir tué Brachylles. Après quoi ils députèrent Callicrite à Rome pour dire qu'il ne leur étoit pas permis de déroger à ce qui avoit été une fois établi selon leurs loix. Zeuxippe étant arrivé en même tems à Rome pour y soutenir son droit, le Sénat écrivit aux Etoliens & aux Achéens la résistance que faisoient les Béotiens à ses ordres, & leur commanda de mener Zeuxippe dans sa patrie. Les Achéens ne jugeant pas à propos d'employer pour cela des troupes, envoièrent aux Béotiens des députés, qui les exhorterent d'obéir aux ordres du Sénat, & de reculer le jugement des affaires qu'ils avoient entre eux, comme ils reculoient la décision des procès qu'avoient intentés contre eux les Achéens, qui depuis longtems plaidoient contre les Béotiens pour certains contrats. On promit d'abord aux Députés qu'on suivroit leur avis, mais on oublia bientôt ces promesses. Hippias étoit alors Préteur dans la Béotie. Quand Alceas lui eut succédé, Philopœmen accorda,

à quiconque la lui demanda, la permission de reprendre sur les Béo-  
tiens tout ce qui lui avoit été enlevé par eux; ce qui ne fut pas  
un léger sujet de guerre entre ces deux peuples. Sur le champ on  
prit à Mirrique & à Simon une partie de leurs troupeaux. Il y eut  
combat entre ceux qui prétendoient que cette proie leur apparte-  
noit, & ce fut le commencement non d'un procès de citoyen à ci-  
toien, mais d'une haine qui n'auroit pas manqué de dégénérer en  
une guerre sanglante entre les deux nations, si le Sénat eût persisté  
à vouloir que Zeuxippe fût rétabli dans sa patrie. Mais par bon-  
heur il n'insista pas davantage. Et les Mégariens pacifièrent les dif-  
férens en priant Philopœmen de révoquer la permission qu'il avoit  
donnée à ceux de sa contrée qui avoient contracté avec les Béo-  
tiens.



## XXXIX.

*Dispute entre les Lyciens & les Rhodiens.*

**V**Oici quel en fut le sujet. Pendant que les dix Commissaires met-  
toient ordre aux affaires de l'Asie, Théétète & Philophron vin-  
rent de la part des Rhodiens demander qu'en récompense de leur at-  
tachement au parti des Romains & de l'empressement avec lequel ils  
les avoient servis dans la guerre contre Antiochus, on leur donnât la  
souveraineté sur la Lycie & sur la Carie. En même tems Hipparque &  
Satyre prioient qu'en considération de la liaison que les Iliens, au nom  
desquels ils parloient, avoient avec les Lyciens, on voulût bien par-  
donner à ces derniers les fautes où ils étoient tombés. Les Commissai-  
res aiant entendu les deux parties, pour contenter, autant qu'il leur é-  
toit possible, l'un & l'autre peuple, ne statuèrent rien de trop rigou-  
reux contre les Iliens, & firent présent de la Lycie aux Rhodiens. De  
là naquit entre les Lyciens & les Rhodiens une guerre fâcheuse. D'un  
côté les Iliens parcourant les villes de Lycie, publioient que c'étoient  
eux qui avoient adouci les Romains en leur faveur, & à qui elles é-  
toient redevables de leur liberté. De l'autre Théétète & Philophron ré-  
pandoient chez les Rhodiens, que la Lycie & la Carie & jusqu'au Mean-  
dre leur avoient été attribuées par les Romains. Les Lyciens donc se  
croiant libres, députent à Rhodes pour proposer une alliance entre les  
deux peuples, les Rhodiens au contraire se croiant maîtres envoient  
quelques-uns de leurs citoyens pour ranger les affaires des deux provin-  
ces qui leur avoient été données. Quoique de part & d'autre on pen-  
sât fort différemment, tout le monde cependant n'étoit pas encore in-



instruit du véritable état des choses. Mais quand les Lyciens eurent fait à Rhodes leur demande dans le Conseil, & que Pothion un des Prytanes ou Sénateurs des Rhodiens eut colligé les voix & fait sentir aux Lyciens combien ce qu'ils proposoient étoit absurde, ce fut alors qu'éclata la différence des sentimens. Car les Lyciens protestèrent que quelque chose qu'il arrivât, jamais ils ne se soumettroient & n'obéiroient aux Rhodiens.



XL.

*Ambassades de différentes nations à Rome contre Philippe.  
Ambassade des Romains vers le même Prince.*

**L**E Roi Eumène envoya vers ce tems-là des Ambassadeurs à Rome pour y faire connoître les violentes exactions que Philippe faisoit sur les villes de Thrace. Les Maronites exilés y furent aussi porter leurs plaintes contre ce Prince, & l'accusèrent d'avoir été cause de leur exil. Les Athamaniens, les Perrhébiens, les Theffaliens y députèrent pour demander les villes que Philippe leur avoit enlevées pendant la guerre d'Antiochus. Enfin le Roi lui-même fit aussi partir des Ambassadeurs pour le défendre contre les accusations dont on devoit le charger. Après de longues contestations qu'eurent entre eux tous ces Députés, le S'énat ordonna qu'il seroit envoyé des Ambassadeurs en Macédoine pour examiner tout ce qui concernoit Philippe, & servir comme de sauvegarde à tous ceux qui voudroient faire des plaintes contre ce Prince. On choisit pour cette Ambassade Quintus Cœcilius, Marcus Boebius & Tiberius Sempronius.



XLI.

*Conseil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, & pour répondre à des Ambassadeurs envoyés de plusieurs endroits. Deux factions parmi les Achéens, lesquelles avoient pour Chefs l'une Aristène & Diophane; l'autre, Philopœmen & Lycortas.*

**V**Enons maintenant aux affaires du Péloponèse. Nous avons déjà dit que, sous le gouvernement de Philopœmen, les Achéens avoient envoyé à Rome des Ambassadeurs au sujet de Lacédémone, & au Roi Ptolémée pour renouveler l'alliance faite autrefois avec lui. Aristène aiant été choisi pour Bréteur après Philopœmen, on reçut à

Mé-

Mégalopolis, où se tenoit alors le Conseil des Achéens, des Ambassadeurs de la part d'Eumène, qui promettoit à la République six vingt talents, dont l'intérêt seroit destiné à l'entretien de ceux qui composoient le Conseil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui au nom de leur Maître offrirent dix vaisseaux armés en guerre, & qui demandèrent que l'ancienne alliance faite avec ce Prince fût renouvelée. Le Conseil assemblé, le premier qui y entra fut Nicodème d'Elée, qui fit le rapport de ce qu'il avoit dit dans le Sénat Romain sur l'affaire de Lacédémone, & de ce qui lui avoit été répondu. On jugea par les réponses qu'à la vérité le Sénat n'étoit content ni de la destruction du gouvernement de Sparte, ni du démoliement des murs de cette ville, ni du meurtre fait à Compasium; mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été statué. Et comme il ne se rencontra personne qui parlât pour ou contre les réponses du Sénat, il n'en fut plus fait mention. On donna ensuite audience aux Ambassadeurs d'Eumène, qui après avoir renouvelé l'alliance faite autrefois avec Attalus père du Roi, & proposé les offres que faisoit Eumène de six vingt talents, vantèrent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, le Sicyonien Apollonius se leva & dit que le présent que le Roi de Pergame offroit, à le regarder en lui-même, étoit digne des Achéens; mais que si l'on faisoit attention au but qu'Eumène se proposoit & à l'utilité qu'il se promettoit de tirer de sa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce présent sans se couvrir d'infamie, & sans commettre le plus énorme des crimes: que ce dernier inconvénient étoit hors de doute, puisque la loi défendant à tout particulier, soit du peuple soit d'entre les Magistrats, de rien recevoir d'un Roi, sous quelque prétexte que ce soit; la transgression seroit beaucoup plus criminelle si la République en corps acceptoit les offres d'Eumène: qu'à l'égard de l'infamie, elle étoit sensible & fautoit aux jeux: car quoi de plus honteux pour un Conseil que de recevoir d'un Roi chaque année de quoi se nourrir, & de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'après s'être pour ainsi dire enivrés à sa table; que cela nuirait aussi beaucoup aux affaires de la patrie; qu'après Eumène Prusias ne manqueroit pas aussi de faire des largesses, & Séleucus après Prusias: que les intérêts des Rois étant d'une autre nature que ceux des Républiques, & dans celles-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avoit avec les Rois, il arriveroit nécessairement de deux choses l'une, ou que les Achéens feroient l'avantage de ces Princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendroient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens non seulement de refuser le présent qu'on leur offroit, mais encore de détester Eumène

ne

ne pour s'être avisé de cet expédient pour les corrompre.

Après Apollonius, l'Eginète Cassandre prit la parole, & fit convenir les Achéens, que ses compatriotes n'étoient tombés dans le malheureux état où ils se voioient, que parce qu'ils vivoient sous leurs loix. Nous avons vû en effet que Publius Sulpicius étant venu à Egine en avoit vendu tous les habitans, & que les Étoliens, en vertu d'un Traité fait entre eux & les Romains, devenus maîtres de cette ville, l'avoient livrée à Attalus pour la somme de trente talens. D'où Cassandre concluoit qu'Eumène, au lieu d'acheter à prix d'argent l'amitié des Achéens, avoit, en leur rendant Egine, un moien sûr de se gagner tous les cœurs de la nation; il conjura ensuite les Achéens de ne pas se laisser toucher par les offres d'Eumène; que s'ils avoient la foiblesse des les accepter, les Eginètes perdoient toute espérance d'être jamais remis en liberté. Ces deux discours firent une si forte impression sur la multitude, que personne n'osa prendre la défense du Roi de Pergame. Tous rejetèrent avec de grands cris, la proposition, quelque éblouissante que fût la somme d'argent qu'il offroit.

On appella ensuite Lycortas & les autres Ambassadeurs qui avoient été envoyés à Ptolémée, & l'on fit la lecture du Decret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Lycortas, après avoir dit qu'il avoit prêté serment au Roi au nom des Achéens & reçu les siens, ajouta qu'il apportoit de la part de Ptolémée à la République six mille boucliers d'airain pour armer les Peltastes, & deux cens talens d'airain monnoyé; & il finit par un court éloge de la bienveillance & de l'amitié que ce Prince avoit pour la nation Achéenne. Après quoi le Préteur Aristène se levant demanda à l'Ambassadeur de Ptolémée & à ceux qui avoient été envoyés à ce Roi par les Achéens, quelle alliance il venoit renouveler. Personne n'ayant rien à répondre à cette question, on s'informoit les uns des autres, tout le Conseil fut fort embarrassé. La difficulté venoit de ce qu'il s'étoit fait entre les Achéens & Ptolémée plusieurs Traités d'alliance, qui étoient très-différens les uns des autres selon les conjonctures où ils avoient été faits, & que l'Ambassadeur de Ptolémée, en renouvelant l'alliance, n'avoit parlé de renouvellement qu'en général & sans aucune distinction. Les Ambassadeurs Achéens étoient tombés dans la même faute en prêtant & recevant les sermens accoutumés, comme si jamais il n'y eût eu qu'un Traité d'alliance. C'est pourquoi le Préteur aiant étalé tous les Traités & fait voir en détail les différences importantes qu'il y avoit entre eux, la multitude voulut sçavoir lequel de tous on étoit venu renouveler. Comme ni Philoœmen, pendant la Préture duquel le renouvellement s'étoit fait, ni Lycortas qui avoit été pour cela envoyé à Alexandrie, ne purent rendre raison de leur conduite, ils furent convaincus d'avoir procédé dans cette affaire avec trop peu de prudence & de maturité.

*Tome VI.*

P p

rité:

rité : au lieu que leur faute fit concevoir une grande idée du mérite d'Aristène, on le regarda comme le seul homme qui sût parler avec connoissance de cause. Il empêcha que le Decret ne fût ratifié, & remit la décision à un autre tems.

Après cela on donna audience aux Ambassadeurs de Séleucus. On renouvella l'alliance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisoit présent. L'assemblée ensuite se sépara, & chacun se retira dans la ville d'où il étoit venu. Un autre jour qu'il se célébroit une grande fête, Quintus Cæcilius, au retour de Macédoine, où il étoit allé comme Ambassadeur auprès de Philippe, vint dans l'Achaïe. Aristène assembla aussitôt tous les principaux membres de la République dans Argos, & Quintus Cæcilius étant entré dans ce Conseil, dit que les Achéens devoient d'autant moins user de rigueur avec les Lacédémoniens, que la conduite qu'on avoit tenue à leur égard passoit les bornes d'une juste modération, & que l'on feroit bien de réformer tout ce qui s'étoit imprudemment fait contre eux dans cette occasion, à quoi il exhorta les Achéens de tout son pouvoir.

Il parut bien alors que ce qui avoit été statué contre les Lacédémoniens n'étoit pas du goût d'Aristène, & qu'il s'entendoit avec Cæcilius, son silence le trahit, il ne repliqua pas un seul mot. Diophane de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, se leva ensuite. Ce ne fut pas pour défendre ou excuser le procédé des Achéens, il n'ouvrit pas la bouche sur ce point, mais pour se venger de Philopœmen, qu'il n'aimoit pas, en intentant une autre accusation contre les Achéens. Il dit qu'on avoit injustement agi non seulement avec Lacédémone, mais encore avec Messène. Ce reproche étoit fondé sur ce que les Messéniens n'étoient d'accord entre eux ni sur le Decret qu'avoit fait Titus Quintius pour le rappel des exilés, ni sur la manière dont Philopœmen l'avoit mis à exécution. Cæcilius se voyant des partisans parmi les Achéens mêmes, trouva encore plus mauvais que tout le Conseil ne se soumit pas à son sentiment.

Alors Philopœmen, Lycortas & Archon prirent hautement la défense de la République, ils firent voir que tout ce qui avoit été fait au sujet de Sparte avoit été sagement & même à l'avantage des Lacédémoniens, & que l'on n'y pouvoit rien changer sans violer tous les droits humains & le respect que l'on devoit aux Dieux. Le Conseil touché de leur discours, ordonna qu'il ne seroit rien changé à ce qui avoit été réglé, & que l'on donneroit cette réponse à l'Ambassadeur Romain. Quand on la porta à Cæcilius, il demanda que l'on convoquât les Comices du pays. Les Magistrats répondirent qu'il falloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'assembler. Comme il n'en avoit point, on lui

lui dit nettement qu'on ne s'assembleroit pas; ce qui le mit en si grande colère, qu'il partit d'Achaïe sans vouloir entendre ce que les Magistrats avoient à lui dire. On crut que ce Député, & avant lui Marcus Fulvius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristène & Diophane étoient pour eux. Aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le país par haine pour Philopœmen, & passèrent-ils pour suspects dans l'esprit de la multitude. Tel étoit l'état des affaires dans le Péloponèse.

## XLII.

*Différentes Ambassades vers les Romains. Ambassades des Romains auprès de Philippe & des Grecs.*

Cæcilius, de retour à Rome, fit au Sénat le rapport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Grèce. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs de Macédoine & du Péloponèse. Ceux de Philippe & d'Eumène furent introduits les premiers, après eux les exilés d'Ænum & de Maronée, qui répétèrent ce qui avoit été dit ci-devant à Cæcilius à Thessalonique. Le Sénat, après les avoir entendus, jugea qu'il falloit envoyer de nouveaux Ambassadeurs à Philippe, pour examiner sur les lieux s'il s'étoit retiré, selon qu'il l'avoit promis à Cæcilius, des villes de la Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Ænum & Maronée; & de sortir en un mot de tous les châteaux, terres & villes qu'il occupoit sur la côte maritime de la Thrace. On écouta ensuite Apollonidas, Ambassadeur que les Achéens avoient envoyé pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cæcilius, & pour informer le Sénat de tout ce qui avoit été fait au sujet de Lacédémone, qui de son côté avoit député à Rome Arée & Alcibiade, tous deux de ces anciens exilés que Philopœmen & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie. Ces deux ingrats, malgré un bienfait si précieux & si récent, se chargèrent de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avoient sauvés contre toute espérance, & qui leur avoient procuré le bonheur de revoir leurs foyers. Rien n'irrita plus les Achéens que cette ingratitude. Apollonidas prouva qu'il n'étoit pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone que Philopœmen & les Achéens ne les avoient réglées. De leur côté Arée & Alcibiade tâchèrent de faire voir au contraire que les habitans aiant été chassés par force de Lacédémone, toutes les forces de la ville étoient épuisées; que réduite à un très-petit nombre de citoyens, & ses murs abattus, on n'y pouvoit plus vivre en sûreté; qu'elle avoit perdu son ancienne liberté; qu'elle n'étoit pas

seulement soumise aux Decrets publics des Achéens, mais qu'elle étoit encore forcée d'obéir à leurs Préteurs. Le Sénat aiant comparé & pesé les raisons de part & d'autre, nomma pour Ambassadeur Ap-  
pius Claudius, & lui donna des instructions sur ce démêlé comme pour les autres affaires de la Grèce. Apollonidas excusa encore les Achéens sur le crime qu'on leur faisoit de n'avoir pas convoqué les Comices pour Cæcilius. Il dit qu'en cela ils n'étoient pas condamna-  
bles, que c'étoit une loi chez eux de n'assembler le Conseil que lorsqu'il étoit question d'alliance ou de guerre, à moins qu'on ne produi-  
sît des lettres de la part du Sénat; que les Magistrats avoient donc eu raison de délibérer si l'on assembleroit le Conseil de la nation, & qu'ils n'avoient point eu tort de n'en rien faire, puisque Cæcilius n'apportoit point de lettre du Sénat Romain, & qu'il refusoit de donner des ordres par écrit. Cæcilius ne laissa pas cette apologie sans  
replique, il s'éleva contre Philopœmen, contre Lycortas, contre les Achéens en général, & contre la rigueur dont ils avoient usé envers les Lacédémoniens. La réponse du Sénat aux Ambassadeurs Achéens fut qu'il feroit envoié des Députés sur les lieux pour examiner les choses de plus près, & il leur recommanda d'avoir pour ces Dépu-  
tés tous les égards qu'il avoit lui-même pour ceux qui venoient à Rome de la part des Achéens.



### XLIII.

*Conseil des Achéens donné aux Députés Romains  
à Clitor en Arcadie.*

**C**Et événement arriva dans la cent quarante-huitième Olympiade. Polybe raconte au long tout ce qui se dit de part & d'autre dans ce Conseil sur l'affaire de Lacédémone, & ce que les Achéens jugèrent devoir faire sur ce sujet. Nous nous contentons d'en avertir.

### XLIV.

## XLIV.

*Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. Il  
envoie son fils Demetrius à Rome.*

Quand Philippe eut appris de ses Ambassadeurs, qui lui avoient été renvoyés de Rome, qu'il falloit absolument qu'il vuidât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir de tous les côtés sa domination resserrée, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. Par son ordre, Onomaste qui avoit le Gouvernement de la Thrace, l'étant venu trouver, ils concertèrent ensemble la cruelle vengeance qu'il avoit projetée. Cassandre avoit vécu longtems dans cette ville, & y étoit fort connu. C'étoit assez la maxime de Philippe d'envoyer ses Courtisans dans les villes pour accoutumer les habitans à les y voir. Ce Cassandre fut l'homme dont se servit Onomaste pour exécuter la barbare ordonnance du Prince. Il fit entrer de nuit un corps de Thraces dans la ville, qui firent main basse sur les citoyens & en massacrèrent un grand nombre. Philippe ainsi vengé de ceux qui n'étoient pas de sa faction, attendoit tranquillement l'arrivée des Commissaires, persuadé que perionne n'auroit la hardiesse de se déclarer son accusateur. Quelque tems après arrive Appius, qui bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait des vifs reproches au Roi de Macédoine, qui soutint qu'il n'avoit point de part à ce massacre, & qui le rejetta sur une émotion populaire. Les uns, dit-il, inclinant pour Eumène, les autres pour moi, la querelle s'échauffa, & ils s'égorgerent les uns les autres. Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuser. Mais qui auroit osé le faire? La punition auroit suivi de près, & le secours qu'on auroit pu attendre des Romains étoit trop éloigné. *Il est inutile*, lui dit Appius, *que vous vous excusiez, je sçai ce qui s'est passé & qui en est l'auteur.* Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa cependant pas la chose plus loin dans cette première entrevûe. Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoyer sans délai Onomaste & Cassandre à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question. A cet ordre Philippe changea de couleur, chancela, hésita longtems à répondre. Enfin il dit qu'il enverroit Cassandre, auteur du massacre, à ce que les Commissaires eroient; mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disoit-il, étoit si peu à Maronée dans le tems de cette sanglante tragédie, qu'il n'étoit pas

même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, & à qui il n'avoit rien caché, ne trahît devant le Sénat tous ses secrets. Pour Cassandre, dès que les Commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer; mais il envoya des gens à sa suite qui l'empoisonnèrent en Epire.

Après le départ des Commissaires, qui s'en allèrent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit près de rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion, seul & avec ses amis Appelles & Philocles, que sa haine contre les Romains & le désir de s'en vanger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes & leur faire ouvertement la guerre: mais comme ses préparatifs n'étoient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le dessein d'envoyer à Rome son fils Demetrius, qui aiant été longtems en otage dans cette ville & s'y étant aquis de l'estime, lui parut très en état on de le défendre contre les accusations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il auroit en effet commises. Il disposa donc tout ce qui étoit nécessaire pour cette Ambassade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince son fils fût accompagné. Il promit en même tems aux Byzantins de les secourir non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de Thrace qui régnoient auprès de la Propontide & les empêcheroit de mettre obstacle au dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains.



## XLV.

*Les Commissaires Romains arrivent en Crète & mettent ordre aux affaires de cette Isle.*

DAns l'Isle de Crète, pendant que Cydates fils d'Anticalces faisoit à Gortyne la fonction de premier Magistrat, les Gortyniens tâchant par toutes sortes de voies de diminuer la puissance des Cnossiens & de resserrer leur domaine, avoient donné Lycastion aux Ranciens & Diatonion aux Lyctiens. - Sur ces entrefaites arrivèrent en Crète avec Appius les Commissaires qui avoient été envoyés de Rome pour pacifier les différens qu'avoient entre eux les habitans de cette Isle. Après quelque discussion, les Crétois s'étant laissés persuader de prendre les Commissaires pour arbitres, ceux-ci rétablirent les Cnossiens dans la possession de leur ancien territoire, & ordonnèrent aux Cydoniates de reprendre les otages qu'ils avoient donnés & laissés à Char-



Charmion , & de sortir de Phalarne sans rien enlever de ce qui appartenait aux habitans. Ils leur laissèrent aussi la liberté de faire partie du Conseil public ou de n'y pas entrer, selon qu'ils trouveroient l'un plus avantageux que l'autre, pourvu qu'au reste ils se continssent dans les bornes de leur domaine. Ils accordèrent aussi la même permission aux Phalarniens, qui avoient été bannis de la ville pour avoir tué Menoetius un des plus illustres de leurs citoyens.



## XLVI.

*Plaintes des Ambassadeurs de la Grèce contre Philippe. Réponses que le Sénat Romain leur donna & à Demetrius fils du Roi de Macédoine.*

IL ne se vit peut-être jamais tant d'Ambassadeurs de Grèce à Rome qu'on en vit dans la cent quarante-neuvième olympiade. Le bruit ne se fut pas plutôt répandu que Philippe étoit obligé de porter devant des Juges les démêlés qu'il avoit avec ses voisins, que les Romains écoutoient les plaintes qu'on avoit à faire contre ce Prince, & qu'ils prenoient sous leur protection les peuples qui avoient contre lui leurs droits ou leurs intérêts à défendre; ce bruit, dis-je, ne se fut pas plutôt répandu, que de tous les environs de la Macédoine on ne vit à Rome que des accusateurs contre Philippe, les uns pour eux-mêmes, les autres au nom de leur ville, d'autres encore au nom des nations auxquelles ils s'étoient joints. Il en vint aussi de la part d'Eumène, à la tête desquels étoit Athenée frère du Roi, pour se plaindre de ce que Philippe n'avoit pas évacué les villes de la Thrace, & de ce qu'il avoit envoyé du secours à Prusias. Il en étoit venu encore de Lacédémone; & chaque faction de cette ville y avoit ses députés. Pour Philippe, il n'avoit auprès du Sénat pour défenseur que son fils Demetrius, qu'il avoit fait accompagner de Philocles & d'Appelles, deux amis en qui il avoit une confiance entière. Le premier que le Sénat fit appeler fut Athenée, dont il reçut une couronne du prix de quinze mille pièces d'or. Aussi fit-il de grands éloges d'Eumène & de ses frères, les exhortant de persister toujours dans les mêmes sentimens. Les Consuls introduisirent ensuite Demetrius & tous les accusateurs de Philippe, les uns après les autres. Ils étoient en si grand nombre que trois jours entiers se passèrent à les entendre, & que le Sénat ne savoit comment satisfaire à tous. Car il en étoit venu de la Thessalie non seulement au nom du Royaume en général, mais de la part de chaque ville. Les Perrhébiens, les Athéniens, les Epirotes, les Illyriens y en avoient aussi

aussi envoyés. Les uns reprochoient à Philippe d'avoir empiété sur des terres hors de son district, d'autres d'avoir enlevé des hommes & des bestiaux sur le domaine d'autrui, ceux-ci d'avoir empêché que la justice fût rendue selon les loix, ceux-là d'avoir corrompu les Juges. Enfin il se faisoit des plaintes en si grand nombre qu'il n'étoit pas possible de les retenir toutes, ni de les ranger dans un certain ordre. Le Sénat lui-même ne pouvoit pas approfondir & éclaircir tant de faits de différente nature, & il dispensa Demetrius de justifier le Roi son père sur tout. Il aimoit ce Prince, qui étoit alors fort jeune, & nullement en état de répondre aux subtilités & aux chicanes dont se servoient les accusateurs. D'ailleurs Demetrius n'avoit que des paroles pour défendre son père, & le Sénat vouloit connoître à fond les dispositions de Philippe. On se contenta donc de demander au jeune Prince & à ses deux amis, si le Roi ne leur avoit pas mis entre les mains quelque mémoire. Demetrius répondit qu'il en avoit un, & en même tems produisit un petit livre, où l'on lui ordonna de lire toutes les réponses que Philippe avoit faites en général à toutes les plaintes qu'on pourroit porter contre lui. Le Roi disoit dans ce livre qu'il avoit exécuté les ordres des Romains; que si quelquefois il y avoit manqué, l'on ne devoit s'en prendre qu'à ses accusateurs. Presque sur chaque article il répétoit *Quoiqu'en cela Cœcilius & les autres Commissaires ne nous aient pas rendu la justice qu'ils nous devoient. Et encore: Quoiqu'en nous donnant ces ordres, on n'ait eu nul égard à la justice.* Ainsi finissoient presque toutes les réponses de Philippe. C'est pourquoi le Sénat, après avoir entendu les accusations, satisfit en général à toutes en disant par le ministère du Consul, que sur ce qu'avoit dit ou lu Demetrius, il étoit persuadé que Philippe ne s'étoit pas écarté & ne s'écarteroit pas dans la suite de ce que la justice demandoit de lui; mais qu'on ne lui faisoit cette grace qu'à la considération du Prince son fils; & afin qu'il n'en doutât point, qu'on enverroient en Macédoine des Ambassadeurs, tant pour examiner s'il se conformoit en tout à la volonté du Sénat, que pour lui faire connoître que c'étoit à Demetrius qu'il étoit redevable de l'indulgence dont on avoit usé à son égard: réponse qui devoit d'autant plus flatter le jeune Prince, qu'elle étoit assaisonnée des marques les plus tendres & les plus sincères d'estime & d'amitié, & qu'on ne lui demandoit pour tant de déférences, sinon qu'il fût ami du peuple Romain.

Cette affaire conclue, on donna audience aux Ambassadeurs d'Eu-mène, lesquels se plaignirent que Philippe eût envoyé du secours à Prusias, & de ce qu'il n'avoit point évacué les villes de la Thrace. Philocles qui avoit été Ambassadeur de la part de Philippe auprès de Prusias, & qui étoit venu à Rome pour ces deux affaires par l'ordre du Roi de Macédoine, voulut dire quelque chose pour l'excuser, mais le Sénat,

Sénat, après l'avoir écouté quelque tems, répondit, que si les Députés, en arrivant dans la Macédoine, ne trouvoient pas ses ordres exécutés & toutes les villes de Thrace remises au Roi de Pergame, il auroit raison de cette désobéissance, & ne souffriroit pas qu'on l'amusât plus longtems par des promesses frivoles. Il paroît de là que si l'indignation des Romains n'éclata point alors contre Philippe, ils ne furent arrêtés que par la présence du Prince son fils. Mais si cette Ambassade lui fut avantageuse d'un côté, de l'autre elle ne contribua pas peu à la ruine entière de la Maison de Macédoine. La grace que le jeune Demetrius avoit obtenue du Sénat lui enfla le cœur. Persée son frère & Philippe conçurent une jalousie furieuse de la préférence qu'on avoit donnée sur eux au jeune Prince. Leurs soupçons furent considérablement augmentés par la conversation secrète qu'eut avec Demetrius je ne sai quel inconnu, qui lui fit entendre que bientôt les Romains le mettroient sur le trône de Macédoine, & qui en même tems écrivit à Philippe qu'il étoit important pour lui d'envoyer une seconde fois à Rome son fils & ses amis. Ces deux incidens vinrent fort à propos à Persée pour engager Philippe à consentir à la mort de Demetrius. Nous verrons dans la suite de quelle manière l'arrêt en fut exécuté.

Les Ambassadeurs des Lacédémoniens entrèrent après ceux d'Eumène. Quelques-uns demandèrent que leurs bannis fussent remis en liberté, & qu'on leur rendît tous les biens qu'on leur avoit ôtés au tems de leur exil. Mais Arée & Alcibiade dirent que c'étoit assez qu'on leur en rendît la valeur d'un talent, & qu'il falloit en partager le reste entre les citoyens qui étoient les plus utiles à l'Etat. Un autre Député, c'étoit Serippe, demanda que la République fût rétablie dans la forme de gouvernement qu'elle avoit, lorsqu'elle étoit du corps des Achéens. Chacun prit la défense de ceux qui avoient été condamnés à mort ou bannis par les Achéens. Il sollicita le retour des exilés, & demanda que la République fût remise dans son premier état. Chacun d'eux avoit à l'égard des Achéens des vûes particulières, & parloit selon ces vûes. Le Sénat ne pouvant éclaircir tous ces différens, choisit trois citoyens qui avoient déjà été députés dans le Péloponèse pour les mêmes affaires, & qui étoient Titus, Quintius & Cæcilius. On plaida longtems devant eux toutes ces causes, & l'on convint que les bannis retourneroient dans leur patrie, que ceux qui avoient été condamnés à mort l'avoient été injustement, & que Lacédémone continueroit d'être du corps des Achéens. Restoit à décider si l'on rendroit aux bannis tous leurs biens, ou si l'on réduiroit ces biens à la valeur d'un talent, mais c'est sur quoi l'on ne s'accorda point. Au reste afin qu'on ne revînt pas à disputer sur tous les points, on mit par écrit ce dont on étoit convenu, & les Commissaires ordonnèrent que les parties

*Tome VI.*

Q 9

si-

signassent l'acte qui en avoit été dressé. Les Achéens ne l'avoient pas signé. Titus pour les y engager, fit appeler Xénarque, qui étoit venu de leur part tant pour renouveler l'alliance de ce peuple avec les Romains, que pour soutenir la cause des Achéens contre les Ambassadeurs de Lacédémone. Sans l'avoir averti de quoi il s'agissoit, il lui demanda brusquement s'il approuvoit ce qui avoit été décidé. Xénarque embarrassé ne favoit pas trop ce qu'il devoit répondre. Le retour des exilés & la réhabilitation des morts ne lui plaisoient pas trop. Ces deux articles étoient formellement contraires à un décret de sa nation, décret gravé sur une colonne. D'un autre côté il goûtoit fort ce qui avoit été conclu que la ville de Sparte seroit du Conseil des Achéens. Dans cette incertitude, moitié faite de savoir à quoi s'en tenir, moitié par crainte, il signa l'acte. Après quoi le Sénat envoya Q. Marcius en Macédoine & dans le Péloponèse pour y faire exécuter ses ordres..

## XLVII.

*Philopœmen rompt les mesures que Titus & ses ennemis avoient prises contre lui.*

**D**inocrates de Messène arrivant à Rome fut extrêmement content d'y voir que le Sénat avoit jetté les yeux sur Titus pour l'envoyer auprès de Prusias & de Séleucus. Il comptoit que ce Romain, auprès de qui il avoit eu un libre accès pendant la guerre de Lacédémone, & qui l'aimoit autant qu'il aimoit peu Philopœmen, régleroit, en passant par la Grèce, les affaires de Messène selon les vûes qu'il voudroit & qu'il auroit soin de lui inspirer. Il lui faisoit donc assidûment sa cour, & fondeoit sur lui toutes ses espérances. Il arrive dans la Grèce avec Titus, bien sûr, à ce qu'il s'imaginoit, que sur les intérêts de sa patrie le Romain ne suivroit d'autres lumières que les siennes. Philopœmen les attendit, sans s'inquiéter; parce qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que Titus, sur les affaires de la Grèce, n'avoit aucun ordre de la part du Sénat. Quand ils eurent pris terre à Naupaacte, Titus écrivit au Préteur & aux autres membres du Conseil des Achéens de s'assembler. On lui fit réponse qu'on attendoit, pour convoquer la multitude, qu'il mandât quelle affaire il avoit à communiquer, que c'étoit une condition sans laquelle les loix ne permettoient pas d'assembler le Conseil pour lui. Par là Philopœmen fit tomber toutes les espérances de Dinocrates & des anciens bannis, & rendit inutile l'arrivée de Titus, qui n'osa supposer des ordres qu'il n'avoit pas reçus.

## XLVIII.

XLVIII.

*Philippe sort des villes Grèques de la Thrace. Expédition de ce Prince contre les Barbares.*

DES que Q. Marcius fut arrivé dans la Macédoine, Philippe à la vérité sortit de toutes les villes de Thrace où des Grecs s'étoient établis & en retira les garnisons; mais ce ne fut pas sans regret & sans chagrin, qu'il se vit obligé de se dépouiller ainsi lui-même. Il eut dans tout le reste la même soumission pour les ordres des Romains. Il lui importoit de cacher la haine qu'il avoit pour eux, & de gagner du tems pour se disposer à la guerre qu'il se proposoit de leur déclarer. Ce fut dans cette vue qu'il marcha contre les Barbares, traversa la Thrace, & se jeta sur le pais des Odrysiens, des Bessiens & des Denthelètes. Il entra d'emblée dans Philippolis. Les habitans, à son approche, s'étoient enfuis sur les montagnes. Il fit ensuite des courses dans le plat pais, ravageant les uns, recevant les autres à composition. Il mit enfin garnison dans la ville, & revint dans son Roiaume. Cette garnison fut chassée quelque tems après par les Odrysiens, qui ne gardèrent pas la foi qu'ils avoient promise à ce Prince.

XLIX.

*Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilés.*

LES exilés de Lacédémone firent à Rome une députation, dans laquelle se trouvoient Acétilas & Agélipolis, qui dans son enfance avoit été Roi de Sparte. Ces Députés furent pris par des pirates qui les tuèrent. On leur en substitua d'autres qui arrivèrent sains & saufs à Rome.



## L.

*Commencement des malheurs de Demetrius fils de Philippe.*

**D**emetrius de retour en Macédoine fit connoître la réponse que le Sénat lui avoit faite. Quand les Macédoniens y virent que c'étoit en considération de ce Prince qu'ils avoient été si favorablement traités, qu'on lui étoit redevable de la grace qu'on avoit reçue, & que dans la suite il n'y auroit rien que les Romains ne fissent pour l'obliger, ils le regardèrent comme le libérateur de la patrie. Car la manière dont Philippe se conduisoit avec les Romains leur faisoit craindre que ceux-ci ne vinssent bientôt fondre avec une armée sur la Macédoine. Philippe & Persée furent choqués des honneurs que Demetrius recevoit, ils ne pouvoient digérer que les Romains voulussent qu'on n'eût obligation de leurs faveurs qu'à ce jeune Prince. Le père cependant eut assez de force pour cacher dans lui-même & dissimuler son chagrin. Mais Persée fit éclater ses ressentimens. C'étoit un Prince qui non seulement étoit beaucoup moins aimé des Romains que son frère, mais lui étoit infiniment inférieur soit par le caractère soit par les talens. Ce qui lui faisoit appréhender, que quoiqu'ainé, il ne fût exclus de la succession au Roiaume. Pour prévenir ce malheur, il commença par corrompre & se gagner les amis de Demetrius.... *Voiez la fin tragique de ce Prince dans le quarantième Livre de Tite-Live.*



## L I.

*Différentes réponses du Sénat à différens Ambassadeurs.*

**L**A seconde année de la présente olympiade il vint à Rome des Ambassadeurs de la part d'Eumène, de Pharnace, des Achéens, des Lacédémoniens exilés & de ceux qui étoient dans la ville. Les Rhodiens y en avoient aussi envoyés pour se plaindre du meurtre qui s'étoit fait dans Sinope. Le Sénat répondit aux Ambassadeurs de Sinope, d'Eumène & de Pharnace, qu'il députeroit pour être informé au juste de l'état des affaires des Sinopéens, & des démêlés que les deux Rois avoient ensemble.

A l'égard des autres, comme Q. Marcius étoit récemment arrivé de Grèce, de Macédoine & du Péloponèse, & qu'il avoit donné sur ces pays-là tous les éclaircissemens qu'on pouvoit souhaiter, le Sénat ne

jugeoit pas qu'il fût nécessaire d'en écouter les Ambassadeurs. On fit appeler cependant ceux du Péloponèse & de la Macédoine, & on les laissa parler. Mais dans la réponse qu'on leur fit & dans les jugemens que l'on porta, on eut moins égard à leurs remontrances qu'au rapport qu'avoit fait Marcus; qu'à la vérité Philippe avoit obéi aux ordres du Sénat, mais qu'il ne s'y étoit soumis qu'avec une extrême répugnance, & qu'à la première occasion qui lui paroît favorable, il ne manqueroit pas de se déclarer contre les Romains. Sur ce rapport le Sénat loua Philippe de ce qu'il avoit fait, mais il le loua de telle sorte qu'il l'avertissoit en même tems de se donner de garde de rien entreprendre contre la République Romaine.

Touchant le Péloponèse, Q. Marcus avoit rapporté que les Achéens ne vouloient renvoyer aucune affaire au Sénat, & que c'étoit une Ligue fière & orgueilleuse qui prétendoit tout décider par elle-même: que si les Pères ne les écoutoient que de certaine façon & témoignioient tant soit peu n'être pas contens de leurs procédés, les Lacédémoniens feroient certainement la paix avec Messène, & qu'alors les Achéens viendroient en supplians implorer le secours des Romains. Sur quoi le Sénat fit réponse à Serippe, Ambassadeur de Lacédémone, qu'il avoit fait jusqu'alors pour les Lacédémoniens tout ce qui lui avoit été possible; mais que pour le présent il ne croioit pas que le différend qu'ils avoient avec les Messéniens le regardât. Le Sénat répondit ainsi pour laisser les Lacédémoniens en suspens. Quand ensuite les Achéens demandèrent qu'en vertu du Traité d'alliance on leur donnât, si l'on pouvoit, du secours contre les Messéniens, ou que si cela ne se pouvoit pas, on prît du moins des mesures pour empêcher qu'il n'allât d'Italie à Messène ni armes ni vivres; on ne leur accorda ni l'un ni l'autre. Loin de là, le Sénat répondit que quand les Lacédémoniens, ou les Corinthiens, ou les Argiens se détacheroient de la ligue des Achéens, ceux-ci ne devroient pas être surpris que les Pères ne s'intéressassent pas à cette séparation. C'étoit comme publier à son de trompe qu'ils permettoient à quiconque de se séparer de la ligue des Achéens. On retint après cela les Ambassadeurs à Rome, jusqu'à ce qu'on eût appris quel avoit été le succès de l'expédition des Achéens contre ceux de Messène. Voilà ce qui se faisoit alors en Italie.



## LII.

*Lycortas après avoir soumis les Messéniens venge la mort de Philopœmen.*

**A**près que Lycortas, Préteur des Achéens, eut jeté la terreur parmi les Messéniens, ceux-ci, au lieu de se plaindre comme autrefois de la rigueur du gouvernement, osoient à peine, quoique secourus par les ennemis, ouvrir la bouche & dire qu'il falloit députer pour traiter de la paix. Dinocrates lui-même environné de tous les côtés, prit le parti de céder au tems & de se retirer chez lui. Alors les Messéniens dociles aux avis de leurs anciens, & surtout des Ambassadeurs de Béotie, Epenète & Apollodore, qui heureusement se trouvoient alors à Messène pour négocier la paix ; les Messéniens, dis-je, députèrent pour finir la guerre & demander pardon de leurs fautes passées. Lycortas assembla les autres Magistrats, & après avoir entendu les Députés, il leur dit, que l'unique moien qu'avoient les Messéniens pour obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rébellion & de la mort de Philopœmen, de remettre tous leurs intérêts en la disposition des Achéens, & de recevoir garnison dans leur citadelle. La réponse du Préteur divulguée, ceux d'entre le peuple qui depuis longtems vouloient du mal aux auteurs de la guerre, étoient très-disposés à s'en saisir & à les livrer. D'autres, qui croioient n'avoir rien à craindre de la part des Achéens, consentoient aussi volontiers qu'on abandonnât tout à leur discrétion. Et il falloit bien que les uns & les autres acceptassent les conditions, puisqu'il ne leur restoit aucune autre ressource. La citadelle fut donc aussitôt ouverte au Préteur, qui y mit des rondachers. Il entra ensuite dans la ville suivi d'un corps de troupes choisies. Il convoqua la multitude, lui fit une harangue convenable aux conjonctures présentes, & lui promit que jamais il ne manqueroit à la foi qu'il lui avoit donnée. Pour les affaires générales, il les renvoia toutes au Conseil des Achéens qui devoit fort à propos s'assembler à Mégalopolis. Il fit encore justice de tous ceux qui étoient convaincus de quelque crime, & condamna à mort ceux qui avoient trempé dans la mort de Philopœmen.

## XIII.





## LIII.

*Lycortas rétablit les Messéniens dans leur premier état. Dissimulation des Romains à l'égard des Achéens. Sparte est attribuée à la Ligue d'Achaïe. Ambassade à Rome de la part des citoyens & des exilés de Lacédémone.*

Les Messéniens, qui par leur imprudence étoient tombés dans l'état le plus déplorable, furent par la générosité de Lycortas & des Achéens réunis à la Ligue dont ils s'étoient séparés. Cette Ligue aquit encore alors Abie, Thurie & Phare, qui pendant la guerre de Messène s'étoient détachées des Messéniens, & avoient élevé chacune une colonne particulière. Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Messéniens, on n'y tint plus aux Ambassadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le succès. Le Sénat leur dit qu'il avoit pris garde que personne ne portât d'Italie à Messène ni armes ni vivres, réponse qui fit évidemment connoître qu'il étoit fort éloigné de négliger ou mépriser les affaires du dehors, & qu'au contraire il trouvoit mauvais qu'on ne le consultât point sur toutes choses, & qu'on ne suivît pas en tout ses avis.

Les Ambassadeurs Lacédémoniens étant enfin arrivés de Rome, dirent ce que le Sénat leur avoit répondu. Sur la nouvelle qui s'en répandit, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, & y mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avoit ci-devant abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargés; qu'ils avoient déclaré aux Ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas; que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires souhaitoient entrer dans la Ligue, qu'il trouvoit à l'admettre deux avantages considérables: le premier, qu'ils s'associeroient un peuple qui leur avoit gardé une fidélité inviolable: l'autre, que les Achéens n'auroient plus parmi eux & dans leur Conseil ses anciens bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété, qu'on les chasseroit hors de la ville, pour y recevoir d'autres citoyens, qui amis du gouvernement auroient une reconnaissance proportionnée au bienfait qui leur auroit été accordé. Telles furent les raisons & les motifs dont Lycortas se servit pour engager sa nation à joindre Sparte à la Ligue des Achéens. Diophane & quelques autres prirent la défense des exilés. N'est-ce pas assez, disoient-ils, qu'ils soient interdits & chaf-

chassés de leur patrie? Voulez-vous aggraver encore leur infortune en faveur d'un petit nombre de personnes, & prêter votre puissance à ceux qui contre tout droit & raison les ont éloignés de leurs foyers? Malgré cette opposition, le Conseil décida que Sparte feroit reçûe dans la Ligue, & en effet elle y fut reçûe, & l'on en grava le Decret sur la colonne. A l'égard des anciens bannis, on ne fit grace qu'à ceux d'entre eux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la nation des Achéens.

Cette affaire finie, les Achéens députèrent à Rome Bippe d'Argos pour informer le Sénat de ce qu'ils avoient fait. Les Lacédémoniens y envoièrent Charon, & les exilés Cletis pour défendre leur cause contre les Ambassadeurs des Achéens. Il en fut aussi de la part d'Eumène, d'Ariarathe & de Pharnace. Les Ambassadeurs de ces trois Princes eurent audience les premiers. Il n'étoit pas besoin que les Pères le écoutassent longtems. Ils étoient déjà informés de la modération d'Eumène, de l'avarice & de l'orgueil de Pharnace par Q. Marcius & les autres Commissaires, qu'ils avoient députés pour connoître de la guerre qui étoit entre ces deux Princes. Ils répondirent qu'ils enverroient de nouveaux Commissaires pour examiner encore plus exactement de quoi il s'agissoit entre les deux Rois. On appella ensuite les exilés de Lacédémone avec ceux que les habitans avoient députés. Après avoir entendu les uns & les autres, on ne dit rien aux Ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour les exilés, on leur promit qu'on écrirait aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après Bippe, Député de la part des Achéens, fut introduit dans le Sénat, & y rapporta de quelle manière les Messéniens avoient été rétablis dans leur premier état, & non seulement on ne désapprouva rien de ce qu'il avoit dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiés.



## LIV.

*Rétablissement des bannis de Lacédémone refusé.*

**L**Es exilés de Lacédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponèse, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçûes pour eux de la part du Sénat, & par lesquelles on leur mandoit de rétablir les exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendoit à délibérer sur ces lettres, que les Ambassadeurs Achéens fussent de retour de Rome. Après quoi l'on grava sur une colonne le Traité qui avoit été conclu avec les Messéniens, & on leur accorda l'im-

l'immunité pour trois ans: de sorte que le dégât qui s'étoit fait dans leur pais ne leur fut pas plus préjudiciable qu'aux Achéens. Peu après Bippe arriva de Rome, & rapporta que quand le Sénat avoit écrit en faveur des exilés, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugèrent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé.



LV.

*Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Eumène & Ariarathe.*

Dans l'Asie, Pharnace; sans se mettre en peine de ce que les Romains décideroient, fit partir Léocrite à la tête de dix mille hommes pour piller la Galatie, & au commencement du printems il assembla ses troupes comme pour se jeter dans la Cappadoce. Eumène indigné de voir les Traités les plus solennels si indignement violés, amassa aussi ses troupes. Toutes étoient prêtes à partir, lorsqu'Attalus arriva de Rome. Après quelques conférences sur l'affaire présente, ils marchèrent ensemble contre Léocrite, qu'ils ne trouvèrent point dans la Galatie, & s'avancèrent vers Pharnace. Dans la route ils rencontrèrent des Députés qui de la part de Carisignat & de Gésotore, lesquels avoient auparavant pris le parti de Pharnace, demandoient qu'on ne leur fit point de tort, & promettoient de faire tout ce qui leur seroit ordonné. Mais les deux Rois irrités de l'infidélité de ces princes, ne voulurent pas les écouter. De Calpite en cinq jours ils arrivèrent au fleuve Halys, & six jours après à Amise. Là le Roi de Cappadoce joignit son armée aux leurs & tous trois ensemble firent le dégât dans le plat pais. Ils y étoient campés, lorsque les Ambassadeurs, qui avoient été envoyés de Rome pour la paix arrivèrent. La nouvelle en étant venue à Eumène, il pria Attalus de leur aller au-devant, & pour leur faire voir qu'il étoit par lui-même en état de résister à Pharnace, & même de le mettre à la raison, il augmenta le nombre de ses troupes, & les fournit de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire.

Quand les Ambassadeurs furent arrivés, ils exhortèrent Eumène & Ariarathe de ne pas prolonger plus longtems la guerre. Les deux Princes témoignèrent qu'ils étoient prêts de mettre bas les armes; mais ils prièrent les Députés d'assembler un conseil où Pharnace se trouvât avec eux, afin qu'ils pussent le convaincre en face de sa perfidie & de sa

*Tome VI.*

R r

cruau-

cruauté: que s'il n'étoit pas possible de l'y faire venir, au moins ils examinassent en juges droits & équitables les plaintes qu'il y avoit contre ce Prince. Les Ambassadeurs ne purent se refuser à des demandes si justes & si raisonnables, mais ils représentèrent aux deux Rois qu'il falloit auparavant qu'ils retirassent leurs armées du país, qu'on les avoit envoyés pour terminer la guerre, & que des actes d'hostilité s'accorderoient mal avec des conférences sur la paix. Eumène y consentit, & dès le lendemain il décampa pour se retirer dans la Galatie. Les Ambassadeurs sur le champ vont trouver Pharnace, & tâchent de lui persuader que de tous les moyens d'accommoder les affaires le plus sûr étoit d'avoir une conférence avec Eumène. Cet expédient ne plaît point à Pharnace, il le rejette absolument, & donne à connoître par ce refus, qu'il se reconnoît coupable & qu'il se défie des raisons qu'il apporteroit pour se justifier. Comme cependant les Ambassadeurs étoient résolus de finir la guerre par quelque voie que ce fût, ils ne le quittèrent pas qu'il n'eût consenti à envoyer des Ambassadeurs sur la côte de la mer pour conclure la paix aux conditions qu'ils lui prescriront. Ils se retirèrent ensuite, & rejoignirent Eumène avec les plénipotentiaires de Pharnace. Du côté des Romains & du Roi de Pergame, il n'y eut rien qu'on n'accordât, mais de la part des Ambassadeurs de Pharnace on ne vit que chicane, que résistance. A peine étoit-on convenu de quelque chose avec eux, qu'ils en demandoient une autre ou changeoient de sentiment. Les Députés Romains voyant qu'ils travailloient en vain & que Pharnace n'accepteroit aucune condition, sortirent de Pergame sans avoir rien fait. Ceux de Pharnace retournèrent de même chez eux: la guerre continua de se faire, & Eumène recommença à s'y préparer. Les Rhodiens alors l'ayant prié de se transporter à Rhodes, il y fut à grandes journées pour prendre la conduite de la guerre contre les Lyciens.



## LVI.

*Eumène envoie ses frères à Rome. Promesses qu'ils reçoivent de la part du Sénat.*

**L**E Traité conclu entre Pharnace, Attalus & les autres, chacun conduisit ses troupes dans ses Etats. Eumène alors étoit à Pergame, où il se rétablissoit d'une grande maladie qu'il avoit eue. Il apprit avec beaucoup de plaisir la nouvelle, que lui apportoit Attalus, de la conclusion du Traité, & il se proposa d'envoyer tous ses frères à Rome. Deux motifs l'y portèrent. Par-là il espéroit mettre fin à la guer-

guerre qu'il avoit avec Pharnace, & il étoit bien aisé de faire connoître ses frères aux amis qu'il avoit dans Rome & dans le Sénat. Ils se disposent donc au voyage, ils arrivent. Ils étoient déjà connus dans cette ville à une infinité de personnes qui avoient porté les armes avec eux dans l'Asie. On leur fit un accueil magnifique. Le Sénat surtout n'épargna rien pour les bien recevoir. Il les logea & les traita splendidement. On leur fit de grands présens, on leur accorda l'audience la plus favorable. Introduits dans le Sénat, ils rappellèrent dans un long discours les effets de l'étroite liaison que leur Maison avoit depuis longtems avec les Romains, ils portèrent leurs plaintes contre Pharnace, & demandèrent avec instance qu'il fût puni comme il méritoit. La réponse du Sénat fut gracieuse. On leur promit qu'on enverroient sur les lieux des Ambassadeurs qui tenteroient toutes sortes de voies pour finir la guerre.



## LVII.

*Pourquoi les Achéens choisirent pour Ambassadeurs vers Ptolémée Lycortas, Polybe son fils & le jeune Aratus.*

**P**Tolémée voulant faire alliance avec les Achéens, leur envoya un Ambassadeur avec promesse de leur donner six galères à cinquante rames armées en guerre. Le présent parut digne de reconnaissance, & l'on accepta les offres du Prince. En effet cela valloit à peu près dix talens. Pour remercier Ptolémée des armes & de l'argent qu'il avoit déjà auparavant envoyé, & pour recevoir les galères, les Achéens choisirent dans leur Conseil Lycortas, Polybe & le jeune Aratus. Lycortas fut choisi, par la raison qu'étant Préteur dans le tems qu'on avoit renouvelé l'alliance avec Ptolémée, il avoit pris avec chaleur les intérêts de ce Prince. On lui associa Polybe, quoiqu'il n'eût point encore atteint l'âge prescrit par les loix, parce que c'étoit son père qui avoit été député pour renouveler l'alliance avec le Roi d'Égypte & apporter dans l'Achaïe des armes & de l'argent que ce Prince avoit donné à la Ligue des Achéens. Enfin l'on joignit Aratus aux deux autres, parce que ses ancêtres avoient été fort aimés des Ptolémées. Cette Ambassade ne sortit cependant pas de l'Achaïe, parce que lorsqu'elle se disposoit à partir, Ptolémée mourut.



## LVIII.

*Sentimens généreux de Lycortas dans l'assemblée des Achéens. Députation au Sénat de la part de cette nation. Callicrates, un des Ambassadeurs, trahit sa République & tous les Grecs.*

**H**Yperbate, Préteur des Achéens, aiant mis en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été bannis de Lacédémone, le sentiment de Lycortas fut que sur cela l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été réglé. „ Quand les Romains, dit-il, „ écoutent favorablement les plaintes des malheureux qui ne leur demandent rien que de juste & de raisonnable, ils ne font en cela „ que ce qu'il leur convient de faire: mais lorsqu'on leur représente „ qu'entre les graces qu'on veut obtenir, les unes passent leur pouvoir, les autres feroient deshonneur & un tort considérable à leurs „ alliés, ce n'est pas leur coûtume de s'opiniâtrer & de forcer ces alliés a leur obéir. C'est aujourd'hui le cas où nous sommes. Faisons „ connoître aux Romains que nous ne pouvons exécuter leurs ordres, „ sans violer nos sermens, sans aller contre les loix sur lesquelles notre „ Ligue est établie, ils se relâcheront sans doute & conviendront que „ c'est avec juste raison que nous nous défendons de nous soumettre à „ ce qu'ils nous ordonnent. Hyperbate & Callicrates furent d'un avis contraire. Selon eux il falloit obéir, & il n'y avoit ni loi, ni serment, ni Traité qu'on ne dût sacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de sentimens, il fut résolu qu'on députeroit au Sénat pour l'informer de ce que Lycortas avoit exposé dans le Conseil. Les Ambassadeurs furent Callicrates Léontésien, Lyside de Mégalo polis & Aratus de Sicyone, & on leur donna des instructions conformes à ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambassadeurs furent arrivés à Rome, Callicrates introduit dans le Sénat fit tout le contraire de ce qui lui avoit été ordonné. Non seulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne pensoient pas comme lui: mais il se donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire. „ Si les Grecs ne vous obéissent pas, Pères conscrits, „ dit-il, si l'on n'a égard chez eux ni aux lettres ni aux ordres que „ vous leur envoyez, c'est à vous seuls que vous devez vous en prendre. Dans toutes les Républiques il y a maintenant deux partis, „ dont l'un soutient qu'on doit se soumettre à ce que vous ordonnez, „ & que les loix, les Traités, tout en un mot doit plier sous votre „ bon

„ bon plaisir: l'autre prétend que les loix, les sermens, les Traités  
 „ doivent l'emporter sur votre volonté, & ne cesse d'exhorter le peu-  
 „ ple à s'y tenir inviolablement attaché. De ces deux partis le der-  
 „ nier est le plus du goût des Achéens, & a le plus de pouvoir parmi  
 „ la multitude. Qu'arrive-t-il de là? Que ceux qui se rangent de votre  
 „ côté sont en horreur chez le peuple, & que ceux qui vous résistent  
 „ sont honorés & applaudis. Au lieu que si le Sénat se déclaroit tant  
 „ soit peu pour ceux qui prennent à cœur ses intérêts, bientôt tous les  
 „ Chefs des Républiques seroient pour les Romains, & le peuple inti-  
 „ midé ne tarderoit pas à suivre leur exemple. Mais si vous regardez  
 „ cela comme une chose de peu d'importance, attendez-vous à voir  
 „ tous ces Chefs se tourner contre vous. La raison, je vous l'ai dite,  
 „ c'est que ce parti a pour lui la multitude, & qu'il y est incompara-  
 „ blement plus considéré que l'autre. Aussi voions-nous des gens qui  
 „ n'aient pour tout mérite qu'une opposition invincible à vos ordres  
 „ & un prétendu zèle pour la défense & la conservation des loix de  
 „ leur patrie, sont parvenus aux plus éminentes dignités de leur Ré-  
 „ publique. Continuez, Pères conscrits, vous ne pouvez mieux vous  
 „ y prendre, si vous ne vous embarrassez pas beaucoup que les Grecs  
 „ vous soient soumis. Mais si vous voulez qu'ils exécutent vos ordres  
 „ & qu'ils reçoivent vos lettres avec respect, songez y sérieusement.  
 „ Sans cela je puis vous assurer que vous les trouverez toujours rebel-  
 „ les. Jugez de leur résistance future par celle qu'ils viennent de faire.  
 „ Pendant la guerre de Messène, quelles mesures Q. Marcius n'avoit-  
 „ il pas prises pour empêcher que sans l'aveu des Romains ils n'ordon-  
 „ nassent rien contre les Messéniens? On les a vus malgré cela dé-  
 „ cerner la guerre de leur propre autorité, mettre leur pays au pillage,  
 „ envoyer en exil quelques-uns de leurs plus illustres citoyens, &  
 „ en faire mourir dans les plus honteux supplices d'autres qui s'étoient  
 „ rendus à leur discrétion, sans qu'ils fussent coupables d'autre crime  
 „ que d'avoir pris les Romains pour juges du différend qu'ils avoient  
 „ avec les Achéens. Depuis combien de tems leur avez-vous écrit de  
 „ rappeler les exilés de Lacédémone? Cependant loin de les rappel-  
 „ ler, ils ont fait graver sur une colonne une résolution toute contraire,  
 „ & se sont engagés par serment à ne jamais les rétablir. Apprenez de  
 „ ces exemples quelles précautions vous avez à prendre pour l'avenir.  
 „ Après ce discours Callicrates se retira. Les exilés entrèrent après lui,  
 „ expliquèrent leur affaire en peu de mots & de façon à émouvoir la  
 „ compassion de leurs auditeurs, & prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts de la République que l'étoit  
 celui de Callicrates ne pouvoit qu'être agréable au Sénat. Il s'y trouva  
 des Sénateurs, qui dirent qu'il falloit augmenter le crédit & le pouvoir  
 de ceux qui prenoient en main la défense de l'autorité Romaine, &

abaisser ceux qui osoient ne pas s'y soumettre. Ce fut alors qu'on prit à Rome pour la première fois le funeste parti d'humilier & de décréditer ceux qui chacun dans sa patrie pensoient le mieux, & de combler de biens & d'honneurs ceux qui justement ou sans raison tenoient pour la puissance Romaine : parti qui peu de tems après multiplia les flatteurs & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la République. Au reste le Senat ne se contenta pas, pour rétablir les exilés, d'écrire aux Achéens, il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant soulever tous les peuples contre les Achéens : & dans la réponse qu'il fit aux Députés, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrates, auquel il feroit à souhaiter, dit-il, que tous les Magistrats dans chaque ville ressemblassent. Avec cette réponse ce Député revint triomphant dans la Grèce, sans considérer qu'il étoit la cause des malheurs qui alloient fondre sur toute la Grèce, & en particulier sur l'Achaïe. Car jusqu'à lui on voioit du moins une certaine égalité entre les Achéens & les Romains. Ceux-ci souffroient que les autres allassent en quelque sorte du pair avec eux, parce qu'ils avoient éprouvé leur fidélité dans des tems très-difficiles, je veux dire pendant leurs guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette petite Ligue commençoit à se distinguer, dans les tems dont nous parlons, elle avoit déjà fait de grands progrès, lorsque la trahison de Callicrates vint troubler les espérances qu'on avoit conçues de ce bel établissement. Je dis trahison. Car tel est le caractère des Romains : nobles dans leurs sentimens & portés naturellement aux belles actions, ils sont touchés des plaintes des malheureux, & sont charmés de soulager ceux qui ont recours à leur protection. Mais si quelqu'un, de la fidélité duquel il sont sûrs, les avertit des inconveniens où ils tomberoient en accordant certaines grâces, ils reviennent bientôt à eux & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Callicrates allant à Rome n'étoit chargé que de soutenir les droits des Achéens : puisque les Romains ne faisoient aucunes plaintes sur ce qui s'étoit passé à l'égard des Messéniens, il ne devoit pas parler de cette affaire. Il revient ensuite dans l'Achaïe, répandant par tout la terreur des Romains, racontant par tout, pour effraier, toutes les circonstances de son Ambassade, & faisant peur au peuple, qui ne sachant pas ce qu'il avoit dit dans le Sénat & les présens par lesquels il s'étoit laissé corrompre, le créa d'abord Préteur. Il n'eut pas plutôt cette dignité qu'il rétablit dans leur patrie les exilés de Lacédémone & de Messène.



LIX.

*Eumène & Ariarathe font la paix avec Pharnace.  
Articles du Traité.*

UNE occasion si brusque & si terrible disposa Pharnace & le rendit plus souple à accepter ce que l'on jugeroit à propos de lui ordonner. Il envoya des Ambassadeurs à Eumène & à Ariarathe, qui lui en députèrent aussi de leur côté; & après plusieurs Ambassades réciproques, le Traité fut enfin conclu en ces termes: „ Paix perpétuelle entre Eumène, Prusias, Ariarathe, Pharnace & Mithridate. „ Jamais Pharnace ne mettra le pié dans la Galatie. Tous les Traités qu'a faits Pharnace avec les Gaulois demeureront nuls. Il sortira encore de la Paphlagonie, & y rétablira tous les habitans qu'il en a chassés. Il y remettra les armes & tous les autres effets qu'il en a emportés. Il rendra à Ariarathe les pais qui lui ont été pris, tous les effets qui y étoient & les otages qu'il a reçus. Il rendra aussi Têse, ville près du Pont. Eumène donna quelque tems après cette ville à Prusias, à qui ce présent fit grand plaisir. Suit dans le Traité: „ Il renvoiera tous les prisonniers & les transfuges sans rançon: outre cela, de l'argent & des richesses qu'il a emportées à Morzias & à Ariarathe, il donnera neuf cens talens à ces deux Rois, trois cens à Eumène pour le dédommager des frais de la guerre, & trois cens à Mithridate Gouverneur de l'Arménie, pour avoir pris les armes contre Ariarathe, & cela contre le Traité qu'il avoit fait avec Eumène. Dans ce Traité furent compris, entre les Puissances de l'Asie, Artaxias qui régnoit sur la plus grande partie de l'Arménie, & Acusiloque; entre celles d'Europe, Gatale Prince Sarmate; & entre les Etats libres, les Héracléotes, les Mésébriens, les Chersonésites & les Cyclicéniens. On marqua encore dans le Traité en quel nombre & de quelle condition devoient être les otages que Pharnace donneroit, & dès qu'ils furent arrivés, les armées se retirèrent. Ainsi se termina la guerre qu'Eumène & Ariarathe avoient avec Pharnace.

LX.



## LX.

*Ambassades des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. Les Rhodiens amènent à Persée Laodice sa femme.*

Quand les Consuls Tibérius & Claudius furent partis pour leur expédition contre les Istriens & les Agriens, le Sénat sur la fin de l'été donna audience aux Ambassadeurs, qui n'étoient venus à Rome de la part de Lyciens, qu'après la victoire remportée sur ce peuple, quoiqu'ils fussent sortis de leur pais assez longtems auparavant. Car dès avant que la guerre fût déclarée, les Xanthiens avoient envoyé Nicostate dans l'Achaïe & à Rome. Arrivé dans cette ville, il fit une description si touchante des maux que la cruauté des Rhodiens faisoit souffrir aux Lyciens, que le Sénat pénétré de compassion, députa des Ambassadeurs à Rhodes, pour déclarer que par les mémoires faits par les dix Commissaires envoyés en Asie pour régler les affaires d'Antiochus, on voioit clairement que quand les Lyciens avoient été attribués aux Rhodiens, ce n'étoit pas un présent qu'on leur faisoit, mais des amis & des alliés qu'on leur donnoit. Cette décision ne plut pas aux Rhodiens. Ils crurent que les Romains aiant appris les dépenses énormes qu'ils avoient faites pour construire la flotte sur laquelle ils avoient conduit la Reine Laodice à Persée, vouloient, en les commettant avec les Lyciens, achever d'épuiser leurs épargnes & leurs trésors. En effet peu de tems auparavant les Rhodiens avoient équipé tout ce qu'il avoient de vaisseaux pour faire à la Reine la flotte la plus brillante & la plus magnifique. Persée en avoit fourni les matériaux, & jusqu'aux soldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or.



## LXI.

*Indignation des Rhodiens contre le Décret fait par le Sénat de Rome en faveur des Lyciens.*

Les Ambassadeurs Romains, en arrivant à Rhodes, publièrent l'Arrêt que le Sénat avoit donné. Cet Arrêt excita parmi les citoyens de grands mouvemens. On y fut indigné que les Romains dissent que les Lyciens avoient été donnés à la République Rhodienne, non

non comme présent, mais comme amis & alliés. Ils croioient avoir déjà donné assez bon ordre aux affaires de la Lycie, il étoit triste pour eux de se voir menacés de nouveaux embarras. Car les Lyciens sur le bruit de l'arrivée des Ambassadeurs & de l'Arrêt qu'ils avoient apporté, recommençoient à se soulever, & paroissoient disposés à revendiquer leur liberté à quelque prix que ce fût. De leur côté les Rhodiens se persuadèrent qu'il falloit que les Romains eussent été trompés par les Lyciens, & députèrent Lycophron à Rome pour donner au Sénat les éclaircissements dont il sembloit avoir manqué. Tel étoit à Rhodes l'état des affaires, & l'on y avoit lieu de craindre que dans peu les Lyciens ne se révoltassent.

LXII.

*Les Dardaniens députent à Rome pour demander du secours contre les Bastarnes & Persée.*

**L**ycophron arrive à Rome & y plaide la cause des Rhodiens; mais le Sénat différa de lui répondre. En même tems que lui étoient venus des Ambassadeurs de la part des Dardaniens pour informer le Sénat que leur province étoit inondée d'une multitude de Bastarnes, peuple d'une grandeur gigantesque & d'une valeur extraordinaire, avec lequel comme avec les Gaulois Persée avoit fait un Traité d'alliance: qu'on y craignoit encore plus ce Prince que les Bastarnes, & qu'ils avoient été envoyés pour implorer le secours de la République contre tant d'ennemis. Des Députés de Thessalie attestoient la vérité des plaintes des Dardaniens, & demandoient aussi du secours pour eux mêmes. Sur l'exposé de ces Ambassadeurs, le Sénat députa sur les lieux Aulus Posthumius suivi de quelque jeunesse, pour examiner si le rapport qu'on lui avoit fait, étoit fondé.

LXIII.

*Les Béotiens se divisent imprudemment les uns des autres.*

**P**endant que les Commissaires Romains étoient à Chalcis, Lafys & Callias vinrent les y joindre de la part des Thespiens, & livrèrent leur patrie aux Romains. Isménias y vint aussi de la part de Neon Préteur des Béotiens, & dit que par l'ordre du Conseil com-

Tome VI.

Ss

mun de la nation il remettoit à la discrétion des Commissaires toutes les villes de Béotie. Rien n'étoit plus opposé aux vûes de Q. Marcius, qui auroit souhaité que cela se fût fait par chaque ville en particulier. C'est pourquoi loin de faire un obligeant accueil à Isménias, comme il avoit fait à Lafys, aux Députés de Chéronée, de Lébadie & aux autres, il ne lui marqua que du mépris, & les ordres qu'il lui donna, c'étoit moins des ordres que des insultes: la moquerie alla si loin, que si Isménias ne se fût réfugié sous le tribunal même des Commissaires, il eût été assommé de pierres par quelques-uns des exilés qui avoient conspiré contre sa vie.

A Thèbes dans le même tems il se forma une sédition. Pendant que les citoyens vouloient livrer la ville aux Romains, ceux de Corone & d'Haliarte s'y étant assemblés prétendirent dominer le Conseil, & soutinrent qu'il falloit demeurer dans l'alliance du Roi de Macédoine. Jusques-là les deux partis étoient à peu près égaux. Mais Olympique, un des premiers de Corone, s'étant tourné du côté des Romains, il entraîna avec lui les autres, il se fit un changement universel dans l'esprit de la multitude. D'abord on obligea Dicetas d'aller faire des excuses aux Commissaires pour l'alliance qu'on avoit contractée avec Persée. Ensuite on courut chez Neon & chez Hippias, on les chassa de leurs maisons, on leur ordonna de rendre compte de leur gouvernement, car c'étoient eux qui avoient négocié l'alliance; on assembla le Conseil, on choisit des Députés pour les envoyer aux Commissaires, ordre fut donné aux Magistrats de faire alliance avec les Romains, enfin l'on abandonna la ville aux Romains & l'on rétablit les exilés.

En même tems à Chalcis les exilés envoièrent Pompidas aux Commissaires pour leur dénoncer Isménias, Neon & Dicetas. Comme leur faute étoit manifeste, & que les Romains favorisoient les bannis, Hippias & ceux de son parti se trouvèrent en très-mauvaise situation. La multitude étoit tellement irritée contre eux qu'ils coururent risque de la vie, & ils l'auroient perdue, si les Romains n'eussent fait quelque attention à la leur conserver, & n'eussent arrêté la violence & l'impétuosité de la populace. Les affaires changèrent de face, dès que les Députés Thébains furent arrivés, & qu'ils eurent montré ce qui avoit été réglé chez eux à l'avantage des Romains. Et il ne leur fallut pas beaucoup de tems pour faire le voiage de Thèbes à Chalcis, parce que ces deux villes ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre.

Au reste les Commissaires reçurent agréablement les Thébains, ils firent un grand éloge de leur ville & leur conseillèrent de rappeler les exilés. Ils ordonnèrent ensuite à tous les Députés d'envoyer à Rome des Ambassadeurs qui livrassent chacun leur ville en particulier à la discrétion des Romains. Après avoir ainsi divisé, comme ils se l'étoient

proposé, le corps des Béotiens & donné de l'aversion au peuple pour la Maison roiale de Macédoine, ils firent venir Servius d'Argos, & le laissant à Chalcis, ils passèrent dans le Péloponèse. Neon quelques jours après se retira en Macédoine. Pour Isménias & Dicetas ils furent jettés dans un cachot, où peu de tems après ils se donnèrent la mort à eux-mêmes.

C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris sans raison & par une légèreté impardonnable le parti de Persée, après avoir formé pendant longtems une République qui en différentes occasions s'étoit heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés & gouvernés par autant de Conseils qu'il y avoit de villes dans la province. Pour revenir aux Commissaires, quand Aulus & Marcius furent arrivés à Argos, ils traitèrent avec les Magistrats des Achéens, & prièrent Archon leur Préteur d'envoyer à Chalcis mille soldats pour garder la ville jusqu'à ce que les Romains y eussent conduit des troupes. Archon leur aiant accordé ce secours, ils furent joindre Publius, & se mirent ensuite sur mer pour retourner à Rome.



LXIV.

*Sage politique d'Hégésiloque Prytane des Rhodiens, pour conserver à sa nation l'amitié du peuple Romain.*

**T**ibérius & Posthumius parcourant les Isles & les villes de l'Asie, séjournèrent longtems dans Rhodes, quoique leur présence y fût alors peu nécessaire. Car Hégésiloque, homme d'une grande distinction, qui étoit Prytane, & qui dans la suite fut envoyé à Rome en qualité d'Ambassadeur; Hégésiloque, dis-je, n'eut pas plutôt découvert que les Romains devoient déclarer la guerre à Persée, qu'il exhorta ses citoyens non seulement de se joindre à eux, mais encore de radoubier quarante vaisseaux, afin que si les Romains en avoient besoin, ils ne perdissent pas de tems à les attendre, mais qu'ils les trouvassent tout prêts. Il les montra tels en effet aux deux Commissaires Romains, qui sortirent très-satisfaits de la ville. Ils louèrent extrêmement son zèle & son attachement pour la République Romaine, & revinrent ensuite à Rome.

## LXV.

*Perfée envoie des Ambassadeurs chez les Rhodiens pour sonder leurs intentions.*

**P**ERFÉE, après avoir quitté les Commissaires Romains, renferma dans une lettre toutes les raisons sur lesquelles son droit étoit appuyé & tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre dans la conférence. Il avoit pris cet expédient, tant parce qu'il s'imaginait que ses raisons l'emporteroient sur celles des Commissaires, que parce qu'il vouloit sonder par-là quelles étoient à son égard les dispositions de chaque peuple. Il ne se servit que de courriers pour envoyer sa lettre dans les autres endroits, mais il distingua Rhodes, & y députa Antenor & Philippe, qui d'abord donnèrent la lettre du Roi aux Magistrats. Quelques jours après ils entrèrent dans le Conseil. Là ils exhortèrent les Rhodiens de demeurer en repos, & d'attendre en simples spectateurs quel parti prendroient les Romains. „ S'ils „ entreprennent, dirent-ils, d'attaquer Perfée & les Macédoniens „ malgré les Traités qui ont été faits avec eux, vous serez, Rhodiens, les médiateurs entre les deux peuples; tout le monde est intéressé à les voir vivre en paix, mais il ne sied plus à personne „ qu'à vous de travailler à les réunir. Défenseurs non seulement „ de votre liberté, mais encore de celle de tout le reste de la Grèce, „ plus vous avez de zèle & d'ardeur pour la conservation d'un si „ grand bien, plus vous devez vous mettre en garde contre qui „ conque auroit ou pourroit vous inspirer des sentimens contraires. Ils dirent plusieurs choses semblables, qui furent écoutées avec plaisir. Mais ils parloient à des esprits prévenus en faveur des Romains, & dans lesquels l'autorité du meilleur parti avoit pris le dessus. On fit beaucoup de civilités & de politesse aux Ambassadeurs, mais la réponse fut qu'on prioit Perfée de ne rien demander aux Rhodiens qui pût les faire passer pour contraires aux intérêts de Rome. Antenor ne prit pas cela pour une réponse, mais content d'ailleurs des amitiés qu'il avoit reçues des Rhodiens, il reprit la route de Macédoine.

## LXV

*Ambassades réciproques de Persée chez les Béotiens, & des Béotiens chez Persée.*

PERSÉE informé que quelques villes de Béotie lui étoient encore attachées, leur envoya Antigone fils d'Alexandre en qualité d'Ambassadeur. Antigone arrive dans la Béotie & passe devant plusieurs villes sans y entrer, parce qu'il n'avoit nul prétexte pour les engager à faire alliance avec son Maître. Il entra dans Corone, dans Thèbes, dans Haliarte, & en exhorta les citoyens à se ranger au parti des Macédoniens. Ils se rendirent à ses prières, & résolurent de dépêcher des Ambassadeurs en Macédoine. Antigone retourne à Persée, & lui apprend l'heureux succès de ses négociations. Peu de tems après arrivent les Ambassadeurs de Béotie, & prient le Roi d'envoyer du secours aux villes qui s'étoient mises de son côté, parce que les Thébains irrités de ce que ces villes ne se joignoient pas comme eux aux Romains, les menaçoient & commençoient même à les inquiéter. Le Roi leur répondit, que pour le présent la trêve faite avec les Romains ne lui permettoit pas de donner du secours, qu'il leur conseilloit de se défendre contre les Thébains du mieux qu'il leur seroit possible, & de vivre en paix avec les Romains.

## LXVII.

*Faction à Rhodes contre les Romains.*

CAIUS Lucretius écrivit de Céphallénie, où sa flotte étoit à l'ancre, une lettre aux Rhodiens pour leur demander des vaisseaux, & fit porter de sa lettre un certain Socrates, qui gagnoit sa vie à frotter d'huile les luteurs. Stratocles étoit alors Prytane du dernier semestre. Il assembla le Conseil, & mit en délibération ce que l'on devoit faire sur cette lettre. Agathagète, Rhodophon, Astymèdes & plusieurs autres opinèrent à envoyer des vaisseaux sans délai & de se joindre aux Romains dès le commencement de la guerre. Mais Dinon & Polyarate, chagrins de ce qui s'étoit déjà fait en faveur des Romains, se firent des soupçons qu'on avoit contre Eumène pour empêcher qu'on n'eût égard à ce que Lucretius demandoit. Ce Prince étoit suspect,

& l'on étoit brouillé avec lui depuis que pendant la guerre contre Pharnace il s'étoit posté sur l'Héliopont pour arrêter les vaisseaux qui passoient dans le Pont Euxin, & que les Rhodiens s'y étoient opposés. Cette querelle s'étoit aigrie quelque tems auparavant à l'occasion de certains châteaux & de la Perée; pais situé à l'extrémité du continent opposé à l'Isle de Rhodes, & où les troupes d'Eumène faisoient continuellement des courses. Ces mécontentemens étoient cause que tout ce que l'on disoit contre ce Prince étoit écouté volontiers. Les factieux saisirent ce prétexte pour faire mépriser la lettre de Lucretius. Ils dirent qu'elle ne venoit pas de ce Romain, mais d'Eumène, qui vouloit de quelque manière que ce fût les engager dans une guerre & les jeter dans des dépenses & des fatigues inutiles. Le porteur même de la lettre leur aidait à soutenir ce qu'ils avançoient; que les Romains, loin de se servir de gens d'une condition si basse pour envoyer leurs ordres, choisissent pour cela les personnes les plus distinguées. Ce n'est pas qu'ils ne sussent fort bien que la lettre avoit été véritablement écrite par Lucretius; mais ils vouloient rallentir l'ardeur de la multitude, retarder le secours qu'on devoit donner aux Romains, & faire naître par-là quelques occasions de brouillerie avec eux. Car ils n'avoient d'autres vûes que d'aliéner des Romains l'esprit des peuples & de le gagner à Persée, dont ils étoient fauteurs, l'un sçavoir Polyarate, parce qu'ayant fait de grandes dépenses pour contenter son faste, & son ostentation, il n'avoit plus rien qui ne fût au pouvoir de ses créanciers; & Dinon, parce qu'avare & sans pudeur il s'étoit toujours étudié à augmenter ses biens par les largesses des Grands & des Rois. Stratocles s'éleva vivement contre ces factieux, il dit beaucoup de choses contre Persée, il fit au contraire un grand éloge des Romains, enfin il obtint du peuple un Decret qui ordonneroit d'envoyer les vaisseaux. Sur le champ on équippa six galères, dont on envoya cinq à Chalcis sous la conduite de Timagoras, & la sixième à Ténédos. Un autre Timagoras qui la commandoit rencontra à Ténédos Diophane, à qui Persée avoit donné ordre d'aller vers Antiochus. Il ne put pas s'en rendre maître, mais il prit le vaisseau. Lucretius reçut avec politesse tous les alliés qui lui étoient arrivés par mer, mais il les remercia de leurs services, parce, dit-il, que les affaires ne demandoient pas de secours maritime.



LXVIII.

*Le Sénat ordonne que les Ambassadeurs de Persée forsent de Rome & d'Italie.*

Les Commissaires Romains étant revenus d'Asie, firent au Sénat leur rapport sur ce qu'ils avoient vû à Rhodes & dans d'autres villes. Ensuite on fit entrer les Ambassadeurs de Persée. Solon & Hippias firent tous leurs efforts pour justifier leur Maître sur tout, & pour appaiser la colere du Sénat. Ils le défendirent principalement sur l'attentat qu'on l'accusoit d'avoir commis sur la personne d'Eumène. Quand ils eurent fini, le Sénat qui depuis longtems avoit résolu la guerre, leur ordonna & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de sortir incessamment de la ville & de l'Italie dans trente jours. On appella ensuite les Consuls, & l'on leur recommanda de ne pas perdre de tems & de donner tous leurs soins à cette guerre.

LXIX.

*Persée, quoique victorieux, demande la paix & ne peut l'obtenir.*

Après la victoire remportée \* par les Macédoniens, Persée as-  
sembla son Conseil. Il s'y trouva quelques-uns de ses amis  
qui lui dirent qu'il feroit bien de députer au Conseil, de lui deman-  
der la paix, & pour l'obtenir de lui offrir, quoique victorieux, les  
mêmes tributs & les mêmes places que Philippe vaincu avoit pro-  
mis de céder. „ Car dirent-ils, s'il accorde la paix, premièrement  
„ vous vous faites un très-grand honneur en finissant la guerre  
„ après une victoire, & en second lieu les Romains, après avoir  
„ éprouvé la valeur de vos troupes, ne seront plus si hardis à don-  
„ ner des loix dures ou injustes aux Macédoniens : que si piqués  
„ de leur défaite ils s'opiniâtrent à s'en venger, autant qu'ils auront  
„ à craindre la juste colere des Dieux, autant vous aurez lieu d'es-  
„ pérer que les Dieux & les hommes favoriseront votre modération”.  
Cet avis aiant été approuvé de la plupart des membres du Conseil  
& du Roi même, on choisit sur le champ pour Ambassadeur Pan-

\* Voyez la bataille dans Tite-Live, l. 42.

tauchus & Medon de Boérée. Ils arrivent chez Licinius, on tient conseil, les Ambassadeurs déclarent les ordres dont ils étoient chargés; on les fait retirer, on délibère. Le sentiment unanime fut, qu'il falloit répondre le plus fièrement qu'il se pourroit. Car telle est la coutume qu'observent les Romains & qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, dans la mauvaise fortune ils affectent de paroître hauts & fiers, & dans la bonne doux & modestes. Cette politique est belle, on n'en peut douter, mais je ne sai si dans certaines conjonctures il est bien possible de la garder. Quoiqu'il en soit, voici la réponse qu'on donna aux Ambassadeurs. „Point de paix pour Persée, s'il ne laisse au pouvoir du Sénat de disposer de sa personne & de son Roiaume comme il lui „plaira”. Cette réponse portée au Roi & à ses amis, on fut frappé d'un orgueil si insupportable. Le Conseil en fut choqué au point qu'on dit au Roi que quoiqu'il arrivât, il ne devoit plus envoyer personne aux Romains. Persée ne fut pas de leur avis. Non seulement il y envoya plusieurs fois, mais il offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Toutes ses instances ne servirent qu'à lui faire reprocher par ses amis; que victorieux il se rabaissoit autant que s'il eût été vaincu. N'ayant donc plus de paix à attendre, il revint à son premier camp de Sycurium.

## LXX.

*Convention des Rhodiens avec Persée pour la rançon  
des prisonniers.*

Quand la guerre de Persée contre les Romains fut finie, Antenor vint de sa part à Rhodes pour traiter de la rançon des prisonniers qui étoient sur mer avec Diophane. Le Sénat Rhodien fut partagé sur le parti que l'on devoit prendre. Philophron & Théetète ne vouloient nulle liaison, nul Traité avec le Roi de Macédoine; Dinon & Polyarate étoient d'un autre sentiment. Enfin les avis se réunirent, & l'on convint avec Persée pour la rançon de ces prisonniers.

## LXXI.

LXXI.

*Ambassade à Rome de la part d'Antiochus.*

CE Prince ne pouvant plus douter que le Roi d'Egypte ne se disposât à porter la guerre dans la Coëlesyrie, députa Méleagre à Rome, avec ordre de dire & de prier au Sénat par les Traités faits avec Ptolémée, que ce Roi l'attaquoit contre tout droit & raison.

LXXII.

*Antiochus & Ptolémée envoient des Ambassadeurs  
au Sénat Romain.*

LA guerre pour la Coëlesyrie étoit à peine commencée, que les deux Rois députèrent à Rome des Ambassadeurs. Ceux d'Antiochus furent Méleagre, Sophanes & Héracides; ceux de Ptolémée, Timothée & Damon. Il faut remarquer qu'Antiochus étoit maître de la Coëlesyrie & de la Phénicie, depuis qu'Antiochus son père avoit défait près de Panium les Généraux de Ptolémée. Ces pays lui étant échûs par le droit de la guerre, il les croioit très-justement acquis & les regardoit comme lui appartenans en propre. Ptolémée de son côté les revendiquoit, prétendoit que le premier Antiochus les avoit injustement envahis pendant la minorité de son père. Les Ambassadeurs d'Antiochus avoient donc ordre de faire voir au Sénat que Ptolémée n'avoit pu sans une injustice criante porter le premier la guerre dans la Coëlesyrie: & ceux de Ptolémée de renouveler avec les Romains les anciens Traités d'alliance, de ménager une paix avec Persée, & surtout d'observer ce que diroient à Rome ceux d'Antiochus. Ils n'osèrent cependant pas parler de paix: Marcus Emilius leur avoit conseillé de ne pas s'ingérer dans cette affaire. Mais ils renouvelèrent les Traités d'alliance, & aiant reçu des réponses conformes à ce qu'ils avoient souhaité, ils retournèrent à Alexandrie. Quand aux Ambassadeurs d'Antiochus, la réponse qu'on leur donna fut que le Sénat permettroit à Quintus Marcius, d'écrire à Ptolémée selon qu'il jugeroit que sa probité & les intérêts du peuple Romain le demandoient.

## LXXIII.

*Ambassade des Rhodiens à Rome pour renouveler l'alliance & obtenir la permission de transporter des bleds.*

**S**ur la fin de l'été, Hégésiloque, Nicagoras & Nicandre vinrent à Rome de la part des Rhodiens pour renouveler l'alliance & demander la permission de transporter des bleds. Ils avoient ordre encore de justifier Rhodes sur les mauvais bruits qu'on avoit répandus contre cette Ile. Car personne n'ignoroit qu'il y avoit dans Rhodes une division intestine, qu'Agathagète, Philophron & Rodophon tenoient pour les Romains, & Dinon avec Polyarate pour Persée & les Macédoniens. De là les disputes fréquentes & les partages de sentimens dans les délibérations, d'où les gens mal intentionnés contre la ville prenoient occasion de la décrier. Le Sénat, quoique bien instruit fit semblant de n'avoir rien appris de cette division. Il permit aux Rhodiens de transporter chez eux cent mille medimnes de bled de la Sicile, & se conduisit de même avec tous les autres Grecs, qui étoient venus à Rome & qui étoient affectionnés aux Romains.

## LXXIV.

*Les Achéens assemblent leur Conseil pour Caius Popillius. On lui accorde la même prérogative à Therme dans l'Etolie. Division dans ce dernier Conseil. Délibération des Achéens sur l'Ambassade des Romains. Archon est fait Préteur, & Polybe Général de la cavalerie. Attalus demande aux Achéens que les statues autrefois élevées à son frère Eumène soient relevées.*

**P**endant qu'Aulus Hostilius étoit en quartier d'hiver dans la Thessalie, il envoya pour Ambassadeurs dans toutes les villes de la Grèce Caius Popillius & Cn. Octavius. Ils entrèrent d'abord dans Thèbes, dont ils louèrent fort les citoyens; & les exhortèrent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple Romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponèse, ils vantèrent par tout la douceur & la modération du Sénat, & pour en donner une grande idée, ils ne cessoient de faire

valloir le dernier. Sénat consulte fait en faveur des Grecs. On voit par leurs discours que dans chaque ville ils connoissoient parfaitement & ceux qui ne prenoient pas le parti des Romains avec assez de chaleur, & ceux qui y étoient sincèrement attachés. On s'apercevoit même qu'une simple tiédeur à embrasser leurs intérêts, les choquoit autant que si l'on y eût été tout-à-fait contraire: de façon qu'on ne sçavoit pas trop quelles mesures l'on devoit prendre pour ne pas se faire d'affaires avec eux. Dans le Conseil qui se tint pour eux à Egium, on s'attendoit, au moins le bruit en avoit couru, qu'ils accuseroient & convaincroient Lycortas, Archon & Polybe d'être opposés aux desseins des Romains, & que si pour le présent ces Achéens ne broûilloient pas, ce n'étoit pas qu'ils fussent naturellement paisibles, mais parce qu'ils attendoient quelque incident qui leur en donnât l'occasion. Ils n'en firent cependant rien, faite de prétexte raisonnable. Ils se contentèrent d'exhorter civilement les Achéens à rester fidèles à la République, & passèrent ensuite en Etolie.

A Therme, on leur convoqua une nouvelle assemblée, où ils firent un long discours qui ne fut qu'une honnête & douce exhortation. Leur but dans cette assemblée étoit d'y demander des otages aux Etoliens. Dès qu'ils furent arrivés, Proandre se leva, fit un détail de quelques services qu'il avoit rendus aux Romains, & s'emporta contre ceux qui l'avoient déservi auprès d'eux. Quoique Popillius n'ignorât pas que cet homme étoit contraire aux Romains, il ne laissa pas que de le louer & d'applaudir à tout ce qu'il avoit dit. Lycisque prit ensuite la parole. Dans l'accusation qu'il intenta, à la vérité il ne nomma personne, mais il en fit soupçonner plusieurs. Il dit que les Romains avoient sagement fait d'emmener à Rome les principaux Etoliens, (c'étoit Eupolème & Nicandre qu'il entendoit,) mais qu'il restoit encore dans l'Etolie des gens qui entroient dans leurs desseins, qui agissoient de concert avec eux, & contre lesquels il falloit prendre des mêmes précautions, à moins qu'ils ne donnassent leurs enfans pour otages. Comme cette accusation tomboit à plomb sur Archidame & Pantaleon, celui-ci, après avoir en peu de mots reproché à Lycisque sa basse & honteuse adulation, se tourna vers Thoas, qu'il soupçonnoit avec d'autant plus de raison d'être auteur des calomnies dont on le chargeoit, qu'au dehors il ne paroissoit pas qu'ils fussent mal ensemble. Il lui rappella ce qui s'étoit passé dans le tems de la guerre d'Antiochus, il le fit souvenir que si livré aux Romains il avoit recouvré sa liberté, c'étoit lui Pantaleon & Nicandre qui lui avoient procuré ce bonheur, lorsqu'il s'y attendoit le moins, enfin il donna tant d'horreur au peuple pour l'ingratitude de ce personnage, que non seulement il ne pouvoit dire deux mots sans être interrompu, mais qu'on l'accabloit de pierres. Popillius fit quelques plaintes de cette

violence; mais sans parler davantage des otages, il se mit en mer lui & son Collègue pour entrer dans l'Acarnanie, & laissa l'Etolie pleine de troubles, de soupçons réciproques & de séditions.

Leur passage dans l'Acarnanie fit penser aux Grecs que la chose méritoit toute leur attention. Il se fit une assemblée de ceux qui étoient d'accord sur le gouvernement, & qui étoient Arcésilas, Ariston de Mégalo polis, Stratus de Tritée, Xenon de Patare, Apollonidas de Sicyone. Dans ce Conseil, Lycôrtas persista dans son premier sentiment, qu'il falloit garder entre Persée & les Romains une parfaite neutralité: qu'il n'étoit point avantageux aux Grecs de donner du secours à l'une ou à l'autre Puissance, parce que celle qui seroit victorieuse deviendrait trop formidable; & qu'il seroit dangereux d'agir contre l'une ou l'autre, parce que sur les affaires de l'Etat on avoit déjà osé s'opposer à plusieurs Romains de la première distinction. Apollonidas & Straton convinrent qu'il n'étoit pas à propos de se déclarer contre les Romains; mais ils furent d'avis que s'il se rencontroit quelqu'un, qui sous prétexte de l'intérêt public, voulût contre les loix faire la cour aux Romains en se déclarant pour eux, il falloit l'en empêcher & lui résister en face. L'avis d'Archon fut que l'on devoit se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre Puissance contre la République, & d'éviter les malheurs où étoit tombé Nicandre, pour n'avoir point assez connu le pouvoir des Romains. Ce fut aussi le sentiment de Polyène, d'Arcésilas, d'Ariston & de Xenon. C'est pourquoi l'on convint de donner la Préture à Archon, & de faire Polybe Capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites Attalus ayant quelque chose à obtenir de la Ligue Achéenne, fit sonder le nouveau Préteur, qui résolu à favoriser les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuyer ses demandes de tout son pouvoir. Au premier Conseil qui se tint, on introduisit dans l'assemblée les Ambassadeurs d'Attalus, qui demandèrent qu'en considération du Prince qui les avoit envoyés, l'on rendit à Eumène son frère les honneurs que la République lui avoit autrefois décernés. La multitude incertaine ne sçavoit à quoi se déterminer. Plusieurs s'opposèrent à cette restitution, & pour plusieurs raisons. Ceux qui les avoient otés, vouloient qu'on ne changeât rien à ce qu'ils avoient fait. D'autres poussés par des mécontentemens personnels étoient bien aises de saisir cette occasion pour se venger d'Eumène. Quelques-uns par jalousie contre les partisans d'Attalus faisoient tous leurs efforts pour empêcher que ce Prince n'obtînt ce qu'il demandoit. Comme l'affaire étoit de nature à ne pouvoir être décidée sans que le Préteur se déclarât, Archon se leva & prit le parti des Ambassadeurs. Mais il n'osa parler beaucoup en leur faveur. La charge qu'il occupoit l'avoit

entraîné dans de grandes dépenses; il craignit qu'on ne le soupçonnât de favoriser Eumène dans l'espérance de s'en attirer quelque gratification. Dans l'incertitude où étoit le Conseil, Polybe prit la parole, & pour faire plaisir à la multitude, il s'étendit beaucoup pour montrer que le Decret fait autrefois par les Achéens pour priver Eumène des honneurs qui lui avoient été accordés, ne portoit pas qu'on les lui ôtât tous, mais seulement ceux où il y avoit de l'excès, & ceux qui étoient contre les loix: que de purs démêlés personnels avoient porté Sosigène & Diopithès Rhodiens, qui alors présidoient aux jugemens, à dépouiller le Roi de tous les honneurs qui lui avoient été décernés; qu'en cela ils n'avoient pas seulement passé les bornes de leur pouvoir, mais blessé encore la bienséance & la justice: que si les Achéens avoient retranché les honneurs à Eumène, ce n'étoit pas qu'ils lui voulussent du mal, mais parce qu'il en demandoit plus que ses bienfaits ne lui en avoient mérité: que comme ses juges, sans égard à ce qui convenoit aux Achéens, n'avoient pensé qu'à satisfaire leurs ressentimens particuliers, les Achéens ne devant rien avoir plus à cœur que leur devoir, étoient obligés de modérer les excès de ces Magistrats & de réparer l'injure faite à Eumène, sachant surtout qu'Attalus ne seroit pas moins sensible à cette faveur que le Roi son frère. Toute l'assemblée applaudit à ce discours, & il fut ordonné par un Decret que l'on rétablirait Eumène dans tous ses honneurs, à moins qu'il n'y en eût de deshonorant pour la République ou contre les loix. C'est ainsi qu'Eumène, par la modération d'Attalus, recouvra dans le Péloponèse les honneurs qu'il y avoit perdus.

LXXV.

*Division dans le Conseil des Acarnaniens.*

DANS ce Conseil qui se tenoit à Thorium, Aescrion, Glaucus, Chremès, tous trois amis des Romains, demandoient à Popilius qu'il mît des garnisons dans toutes les villes d'Acarnanie, parce que dans ces villes il se trouvoit des gens qui favorisoient le parti de Persée & des Macédoniens. Diogènes s'opposoit fortement à ce sentiment. Il dit que les Romains ne mettoient de garnisons que chez leurs ennemis & chez les peuples qu'ils avoient vaincus, & que les Acarnaniens n'étant à leur égard coupables d'aucune faute, il n'étoit pas juste qu'on mît des garnisons dans leurs villes. Alors Chremès & Glaucus, pour affermir leur pouvoir, tâchèrent de détruire auprès du Romain le crédit de leurs adversaires. Leur but étoit en attirant des garnisons,

d'exercer impunément leur avarice & de vexer les peuples pour s'enrichir. Mais Popillius se rendit aux remontrances de Diogènes. Il vit trop d'opposition du côté du peuple pour les garnisons, qui d'ailleurs dans la disposition où l'on étoit d'être soumis aux ordres du Sénat étoient très-utiles. Il loua fort les Acarnaniens de leur bonne volonté, & partit pour Larisse, où il devoit joindre le Proconsul.

## LXXVI.

*Persée envoie une Ambassade à Gentius.*

**L**Es Ambassadeurs que Persée envoya au Roi Gentius, furent Pleurate, qui étoit exilé & qu'il avoit recueilli, & Adée de Beroée. Ils avoient ordre de faire connoître au Roi d'Illyrie ce que celui de Macédoine avoit fait depuis qu'il étoit en guerre avec les Romains, les Dardaniens, les Epirotes & les Illyriens, & de l'engager à faire alliance avec lui & avec les Macédoniens. Ces Ambassadeurs traversent le desert d'Illyrie, canton que les Macédoniens avoient ravagé pour fermer aux Dardaniens toute entrée dans l'Illyrie, ils franchissent le mont de Scorde, & après une route si difficile & si fatigante ils arrivent enfin à la ville de ce nom. Là aiant appris que Gentius étoit à Lisse, ils lui donnent avis qu'ils vont le trouver. Le Prince leur envoie au devant, ils le joignent & lui font part des ordres dont ils étoient chargés. Gentius ne parut pas fort opposé à l'alliance qu'on lui proposoit : mais pour ne pas accorder d'abord ce qu'on lui demandoit, il prétexta qu'il n'avoit ni préparatifs de guerre ni argent, & qu'il n'étoit point par conséquent en état d'entrer en guerre contre les Romains. Avec cette réponse les Ambassadeurs reviennent à Persée, qui étoit alors à Stubère, où il avoit vendu son butin, & où il faisoit reposer ses troupes. Après avoir entendu là ce que Gentius avoit répondu, il dépêcha une seconde fois à ce Prince Adée, Glaucias un de ses gardes, & un Illyrien, & les chargea des mêmes ordres, faisant semblant de n'avoir pas assez compris de quoi Gentius manquoit, & à quoi il tenoit qu'il ne prît le parti des Macédoniens. Il décampa ensuite & prit la route d'Ancyre.



## LXXVII.

*Nouvelle Ambassade de la part de Persée vers Gentius,  
aussi inutile que les deux premières.*

**L**Es derniers Ambassadeurs revinrent au Roi de Macédoine sans avoir rien fait de plus que les premiers, & sans apporter d'autre réponse. Gentius s'en tint à celle qu'il avoit déjà donnée. Il vouloit bien se joindre à Persée, mais il dit que sans argent il ne pouvoit le faire. C'étoit justement ce que Persée ne comprenoit pas, ou ne vouloit pas comprendre. Aussi, en envoyant Hippias pour traiter des conditions de l'alliance, ne dit-il pas un mot de l'argent que Gentius demandoit, & qui étoit le seul moyen de se rendre ce Roi favorable. Je ne sçai en vérité comment qualifier ce qui précipite les hommes dans des fautes si grossières. Est-ce absence d'esprit? Est-ce une fatalité qui les entraîne à leur perte? Pour moi je panche à croire qu'il ne faut pas chercher ailleurs, que dans cette fatalité, la raison pourquoi l'on voit des hommes, qui pleins d'une noble ardeur pour les grands exploits & disposés à les entreprendre, même au risque de leur vie, négligent ou refusent d'employer le principal moyen d'y réussir, quoique ce moyen leur soit connu & qu'ils soient en pouvoir de le mettre en œuvre. Si Persée eût voulu donner, je ne dis pas des sommes considérables, comme il le pouvoit, mais une médiocre quantité d'argent aux villes, aux Rois, aux Chefs des Républiques, pour fournir aux frais de la guerre, tous les Grecs & tous les Rois, au moins la plupart, se seroient déclarés en sa faveur. C'est une vérité qu'on ne peut contester pour peu qu'on ait de sens commun pour juger des choses. Il n'en a point donné, c'est un bonheur. Vainqueur, sa puissance seroit devenue formidable: vaincu, il auroit enveloppé un grand nombre de peuples dans son malheur. Il a pris une route toute contraire, & par-là peu de Grecs se sont ressentis de sa mauvaise fortune.

## LXXVIII.

*Decret des Achéens pour secourir les Romains contre Persée. Polybe est choisi pour aller vers le Consul en qualité d'Ambassadeur. Ambassade vers Attalus; autre Ambassade des Achéens vers Ptolémée. Conférence de Polybe avec le Consul. Expédient de Polybe pour épargner à sa patrie de grandes dépenses.*

**S**ur le bruit que Persée entreroit bientôt dans la Thessalie, & que sa guerre avec les Romains alloit se décider, Archon voulant par des faits justifier sa patrie des soupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un Decret par lequel il seroit ordonné qu'on mèneroit une armée dans la Thessalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le Decret ratifié, on donna ordre à Archon de lever des troupes & de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoyer au Consul des Ambassadeurs pour l'informer de la résolution que la République avoit prise, & savoir de lui où & quand il jugeoit à propos que l'armée Achéenne joignît la sienne. Polybe fut choisi pour cette Ambassade avec quelques autres. Mais l'on recommanda expressément à Polybe, en cas que le Consul acceptât le secours de la République, de renvoyer au plutôt les Ambassadeurs pour en avertir, de peur que le secours n'arrivât trop tard. Il eut ordre aussi de prendre garde que dans toutes les villes où l'armée devoit passer, il y eût des vivres & des fourrages tout prêts, & que le soldat n'y manquât de rien. Avec ces ordres les Ambassadeurs se mirent en marche. On dépêcha aussi alors Télocrite à Attalus pour lui porter le Decret qui rendoit à Eumène son frère tous les honneurs qu'on lui avoit ôtés. La nouvelle s'étant en même tems répandue dans l'Achaïe que la fête qui a coutume de se faire pour les Rois mineurs, quand ils sont parvenus à l'âge de régner, avoit été célébrée pour Ptolémée, les Magistrats jugèrent que la République devoit prendre part à cette joie, & députèrent Alcithe & Palidas pour aller renouveler avec ce Prince l'amitié qu'il y avoit avant lui entre les Achéens & les Rois d'Egypte.

Polybe trouvant les Romains hors de la Thessalie & campés dans la Perrhébie entre Azore & Doliché, crut qu'alors il y avoit trop de risque à les joindre; mais il eut part à tous les dangers qu'ils coururent pour entrer dans la Macédoine. Quand l'armée Romaine fut ar-

ri-

rivée aux environs d'Héraclée, comme alors le Consul sembloit avoir heureusement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans son entreprise, il prit ce moment pour présenter à Marcius le Decret des Achéens, & pour l'assurer de la résolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Il ajouta que les Achéens avoient reçu avec une parfaite soumission tous les ordres qui leur avoient été signifiés de vive voix ou par écrit par les Romains depuis le commencement de la guerre. Marcius après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépense où cette guerre les engageroit, qu'il les dispensoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul besoin du secours des alliés. Après ce discours les Collègues de Polybe retournèrent dans l'Achaïe. Il resta seul dans l'armée Romaine, jusqu'à ce que le Consul aiant appris qu'Appius surnommé Centon avoit demandé aux Achéens de lui envoyer cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans son pays en l'exhortant de ne pas souffrir que sa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puisqu'Appius n'avoit nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile de découvrir le vrai motif qui portoit Marcius à parler de la sorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre? Quoiqu'il en soit, quand Polybe entra dans le Péloponèse, les lettres d'Appius y avoient déjà été portées. Peu de tems après, le Conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius; ç'eût été une faute inexcusable; d'un autre côté il étoit dangereux de refuser des troupes dont les Achéens n'avoient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un Decret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eut égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un Sénatusconsulte, qu'Appius n'avoit pas joint aux siennes. Il dit donc qu'avant de rien envoyer à Appius, il falloit informer le Consul de sa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par-là il épargna aux Achéens une dépense qui seroit montée à plus de six vingt talens, & donna beau champ à ceux qui auroient voulu le décrier auprès d'Appius.

## LXXIX.

*Ambassade des Cydoniates, qui étoient dans Crète,  
vers Eumène.*

Dans l'Isle de Crète, les Cydoniates craignoient d'autant plus que les Gortyniens ne s'emparassent de leur ville, que peu auparavant Nothocrates avoit tenté cette entreprise, & que peu s'en étoit fallu qu'il n'eût emporté la place. Dans cette crainte ils envoièrent des Ambassadeurs à Eumène pour demander du secours en vertu du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui. Ce Prince fit partir sur le champ trois cens hommes, à la tête desquels il mit Leon, à qui, dès qu'il fut arrivé, les Cydoniates remirent les clefs de la place, qui fut abandonnée à sa discrétion.

## LXXX.

*Deux Ambassades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre au Consul  
dans la Macédoine. Marcius trompe les Rhodiens.  
Imprudence & légèreté de ces Insulaires.*

A Rhodes les factions s'animoient toujours de plus en plus les unes contre les autres. Quand on y apprit que le Sénat avoit défendu par un Decret qu'on eût égard aux ordres des Généraux, à moins qu'un Sénatusconsulte n'y fut joint, cette prudence du Sénat fut extrêmement applaudie, au moins par plusieurs. Philophron entr'autres & Théétète faillirent cette occasion de poursuivre leur projet, & dirent qu'il falloit dépêcher des Ambassadeurs au Sénat, au Consul Q. Marcius, & à C. Marcius Figulus Amiral de la flotte Romaine. Car tout le monde favoit que quelques-uns des premiers Magistrats de Rome devoient incessamment arriver dans la Grèce. Le sentiment de ces deux Conseillers prévalut & fut ratifié, quoiqu'avec quelque contradiction. On envoya donc à Rome, au commencement de l'été, Hégésiloque & Nicagoras; au Consul & à l'Amiral, Agélipolis, Ariston & Pancrates. Ces Ambassadeurs avoient ordre de renouveler l'alliance avec les Romains, & de défendre Rhodes contre les faussetés & les calomnies dont quelques mauvais citoyens l'avoient noircie. Hégésiloque en particulier devoit encore demander qu'il fût per-

mis aux Rhodiens de transporter des bleds. On a vû, lorsque nous avons parlé des affaires d'Italie, les discours qu'ils tinrent au Sénat, les réponses qu'ils en reçurent, & combien ils retournèrent contents de l'accueil qu'on leur avoit fait. A propos de ceci il est bon que j'avertisse, comme je l'ai déjà fait, que souvent je suis obligé de rapporter les discours que font les Ambassadeurs & les réponses qu'ils reçoivent, avant que de parler de leur nomination & de leur envoi. Cette anticipation est inévitable dans le plan que je me suis formé de ranger sous chaque année tous les événemens qui sont arrivés chez différentes nations.

Pour revenir à nos Ambassadeurs, Agésipolis trouva Q. Marcius campé proche d'Héraclée dans la Macédoine, & lui fit part des ordres dont sa République l'avoit chargé. Le Consul, après l'avoir entendu, lui dit qu'il n'ajoutoit pas foi aux mauvais bruits que les ennemis de Rhodes avoient publiés. Il exhorta les Rhodiens à ne pas souffrir chez eux quiconque auroit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre les Romains. Enfin ils reçurent de ce Consul toutes les marques d'amitié qu'ils en pouvoient attendre. Marcius fit plus encore, il écrivit à Rome la conférence qu'il avoit eue avec les Ambassadeurs Rhodiens. Agésipolis fut charmé de l'audience favorable qu'on lui avoit donnée. Le Consul s'en aperçut, & le tirant à part lui dit qu'il étoit étonné que les Rhodiens ne se donnassent aucun mouvement pour ménager un accommodement entre les deux Rois qui étoient en guerre pour la Cœlesyrie, qu'une négociation de cette nature leur convenoit tout-à-fait & leur feroit beaucoup d'honneur. Il n'est pas aisé de deviner au juste quel étoit le motif qui portoit le Consul à parler de la sorte. Craignoit-il que la guerre pour la Cœlesyrie étant ouvertement déclarée, Antiochus ne devint maître d'Alexandrie, & ne fit de la peine aux Romains occupés contre Persée, qui ne sembloit pas devoir être sitôt défait? Voioit-il au contraire que la guerre contre Persée devant se terminer bientôt à l'avantage des Romains, depuis que les légions étoient entrées dans la Macédoine, il étoit à propos d'engager les Rhodiens à se faire médiateurs entre les deux Princes, & de les exposer par-là à commettre une faute, qui donneroit aux Romains un prétexte plausible de disposer du sort de cette République comme il leur plairoit? Je crois que c'est à ce dernier motif qu'il faut s'en tenir: on n'a pour s'en convaincre qu'à se rappeler ce qui arriva peu de tems après aux Rhodiens.

Du camp du Consul, Agésipolis fut trouver C. Marcius Figulus, de l'accueil duquel il eut encore beaucoup plus lieu d'être flaté que de celui que lui avoit fait Q. Marcius. De là il s'en retourna à Rhodes. Quand il y eut rapporté l'espèce d'émulation qu'il avoit remarquée entre les deux Généraux Romains à qui lui feroit plus de politesses,

à qui marqueroit dans ses réponses plus d'amitié & d'affection pour la République Rhodienne, on prit une grande idée de l'état présent des affaires, on en conçut de bonnes espérances, mais chacun par des vûes différentes. Les plus sages, ceux qui entendoient le mieux les intérêts de leur patrie apprirent avec une extrême joie qu'elle étoit aimée des Romains, mais les brouillons, les gens mal intentionnés interprétèrent tout autrement ces grands témoignages d'amitié. Il les prirent pour une marque certaine que les Romains craignoient, & que les affaires ne prenoient pas le train qu'ils fouhaitoient. Ce fut bien pis, quand Agélipolis eut dit à quelques-uns de ses amis, qu'en particulier il avoit reçu ordre de porter le Conseil à ménager un accommodement entre Antiochus & Ptolémée. Dinon ne douta plus alors que les Romains ne fussent extrêmement pressés & ne désespérassent du succès de la guerre. Sur le champ on envoya des Ambassadeurs à Alexandrie pour finir la guerre qui étoit entre les deux Rois.

## LXXXI.

*Comment se conduisit Antiochus après la conquête de l'Egypte.  
Différentes Ambassades qu'il y trouva.*

**A**près qu'Antiochus se fut rendu maître de l'Egypte, Coman & Cineas consultant avec le Roi, jugèrent qu'il étoit à propos de composer, des Officiers les plus distingués, un Conseil qui régleroit toutes les affaires du pais nouvellement conquis. La première chose que résolut ce Conseil, fut que tous les Ambassadeurs, qui de Grèce étoient venus en Egypte, iroient trouver Antiochus pour traiter de la paix. Or de la part des Achéens il y avoit deux Ambassades, une pour renouveler l'alliance; Alcithe, Xénophon & Pasiadas avoient été choisis pour celle-là: l'autre avoit pour objet les combats des Athlètes. Démarathe y avoit été envoyé par les Athéniens pour faire un présent à Ptolémée, Callias au sujet des fêtes de Minerve, & Clodate pour les mystères. De Milet étoient venus Eudème & Icézius; de Clazomène Appollonidas & Apollonius. Antiochus lui-même y avoit envoyé Tlépolème & un Rhéteur nommé Ptolémée, qui tous deux remontant le fleuve allèrent au devant du vainqueur.

LXXXII.

*Conférence des Ambassadeurs de la Grèce avec Antiochus après la conquête de l'Égypte. Raisons sur lesquelles les Rois de Syrie appuient leurs prétentions sur la Coëlesyrie.*

**A**ntiochus reçut avec bonté les Ambassadeurs qui lui avoient été envoyés pour négocier une paix. Il commença par les inviter à un grand repas, ensuite il leur donna audience & leur permit de s'expliquer sur les affaires dont ils étoient chargés. Ceux des Achéens parlèrent les premiers, après eux Démarate qui étoit venu de la part des Athéniens, & ensuite le Milésien Eudème. Comme ils avoient tous été députés dans les mêmes conjonctures & pour les mêmes affaires, ils dirent tous à peu près les mêmes choses. Tous rejetterent ce qui étoit arrivé sur Euléc, sur les parens & la jeunesse de Ptolémée, & tâchèrent en se disculpant ainsi d'appaîser la colère d'Antiochus. Ce Prince non seulement convint de tout ce qu'ils disoient, mais leur aida même à faire leur apologie. Puis passant aux raisons qui justifioient que la Coëlesyrie avoit de tout tems appartenu aux Rois de Syrie, il fit voir qu'Antigonos, premier fondateur du Roiaume de Syrie, avoit été maître de cette contrée: il leur montra les actes authentiques par lesquels les Rois de Macédoine, après la mort d'Antigonos, avoient cédé ce païs à Séleucus. Il appuya ensuite beaucoup sur la dernière conquête qu'en avoit faite Antiochus son père. Enfin il soutint que rien n'étoit plus faux que ce qu'avançoient les Alexandrins, sçavoir que par Traité conclu entre le dernier Ptolémée & son père Antiochus, Ptolémée en épousant Cléopatre, mère du Ptolémée régnant devoit avoir la Coëlesyrie. Après s'être ainsi persuadé lui-même & avoir persuadé ceux qui l'écoutoient que son droit étoit bien fondé, il se mit en mer pour aller à Naucrates. Il y fit beaucoup de caresses aux habitans, & donna une pièce d'or à chacun des Grecs qui y demeuroient. De là il prit la route d'Alexandrie, où il dit aux Ambassadeurs que pour leur répondre il attendroit qu'Aristides & Thérís, qu'il avoit envoyés vers Ptolémée, fussent de retour, parce qu'il étoit bien aise que les Ambassadeurs de Grèce fussent témoins de tout ce qu'il feroit.

## LXXXIII.

*Antiochus envoie des Ambassadeurs & de l'argent à Rome.*

CE Prince après avoir levé le siège d'Alexandrie, dépêcha à Rome Méleagre, Soliphane & Héraclide, promettant de leur donner cent cinquante talens, dont cinquante seroient employés pour acheter une couronne aux Romains, & le reste distribué à quelques villes de Grèce.

## LXXXIV.

*Conférence des Ambassadeurs Rhodiens avec Antiochus, en Egypte.*

IL arriva vers le même tems à Alexandrie de la part des Rhodiens une Ambassade, dont le chef étoit Pratiôn. Ces Ambassadeurs, qui venoient pour porter les deux Rois à la paix, furent peu après trouver Antiochus dans son camp. Pratiôn avoit préparé un long discours sur l'attachement qu'avoit sa patrie pour les deux Roiaumes, sur la liaison que les deux Rois avoient ensemble, & qui devoit les engager à vivre ensemble en bonne intelligence, & sur les avantages que tous les deux tireroient de la paix. Mais Antiochus l'interrompant lui dit qu'il n'étoit pas besoin de tant de paroles, qu'il reconnoissoit que le Roiaume appartenoit de droit à l'aîné des Ptolémées, & que depuis longtems il avoit fait la paix avec l'autre, & qu'ils étoient amis. Ce qui est si vrai, ajouta-t-il, que si les habitans veulent le rappeler de son exil, je ne m'y oppose pas, & en effet il ne s'y opposa point.



LXXXV.

*Préparatifs de Persée contre les Romains. Différentes Ambassades de ce Prince vers Gentius, Eumène, Antiochus & les Rhodiens.*

**A**vant l'hiver Hippias arriva d'Illyrie, où il étoit allé pour engager Gentius à faire alliance avec le Roi de Macédoine, & dit à Persée que ce Roi étoit tout disposé à se déclarer contre les Romains, pourvu qu'on lui donnât trois cens talens & des assurances convenables. Sur ce rapport Persée, qui jugeoit que cette alliance lui étoit nécessaire, envoya Pantauchus, un de ses plus intimes amis, en Illyrie, avec ordre de promettre l'argent demandé, de donner & de recevoir les sermens accoutumés, d'offrir tels ôtages qu'il lui plairoit, de recevoir de Gentius ceux qui feroient désignés dans le Traité, & de convenir avec ce Prince du tems & de la manière que les trois cens talens lui seroient portés. Pantauchus partit sur le champ & joignit Gentius à Méreon chez les Labéates. Il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour déterminer ce jeune Prince à prendre le parti de Persée. Le Traité écrit & les sermens prêtés, Gentius envoya les ôtages que Pantauchus avoit indiqués, & avec eux Olympion pour recevoir de Persée les sermens & les ôtages. D'autres Députés furent chargés du soin de lui apporter l'argent qui lui avoit été promis.

Pantauchus fit plus que tout cela. Il persuada encore à Gentius de joindre à ces Députés d'autres Ambassadeurs, qui avec ceux que Persée devoit envoyer, iroient à Rhodes pour porter cette République à faire alliance avec eux. Il lui fit entendre que si les Rhodiens y consentoient, jamais les Romains ne pourroient tenir contre ces trois Puissances jointes ensemble. Gentius donna encore les mains à cette proposition, & aiant choisi pour cette Ambassade Parmenien & Morcus, il leur ordonna de partir pour Rhodes dès qu'ils auroient reçu les sermens & les ôtages, & qu'on seroit convenu du transport des trois cens talens. Pantauchus laissa cette nombreuse Ambassade prendre le chemin de Macédoine, & resta auprès du Roi d'Illyrie, pour l'avertir & le presser de faire sans délai ses préparatifs de guerre, & de se tenir prêt à gagner les villes, les ports, les alliés avant les ennemis. Il le pria sur tout de se préparer à une guerre sur mer, que les Romains de ce côté-là étoient absolument sans défense, & que sur la côte d'Epire comme sur celle d'Illyrie, il feroit sans peine par lui-même ou par ses Généranx tout ce qu'il voudroit. Gentius

aussi docile sur cet article que sur les autres, se disposa en effet à l'une & à l'autre guerre.

Sur la nouvelle que les Ambassadeurs & les otages du Roi d'Illyrie arrivoient dans la Macédoine, Persée sortit de son camp, qui étoit sur l'Enipée, avec toute sa cavalerie, & fit au-devant d'eux jusqu'à Dium, & dès qu'il les eut joints, il prêta les sermens devant toutes les troupes qui l'avoient suivi, voulant que ses Macédoniens ne pussent ignorer l'alliance que Gentius faisoit avec eux, alliance qu'il comptoit devoir augmenter leur courage & leur confiance. Il reçut ensuite les otages, & donna les siens à Olympion. Les principaux étoient Limnée, fils de Polemocrates, & Balauchus fils de Pantauchus. Les Ambassadeurs qui étoient venus pour prendre les trois cens talens, il les fit aller à Pella comme pour y recevoir cette somme. Il envoya ceux qui devoient aller à Rhodes chez Métrodore à Thessalonique, leur recommandant de se tenir prêts à s'embarquer. Ils y allèrent en effet, & persuadèrent aux Rhodiens d'entrer de leur part dans la guerre contre les Romains.

Persée ne se borna point à ces deux Puissances. Il dépêcha encore vers Eumène Cryphon qu'il y avoit déjà auparavant envoyé, & Telemnaste de Crète vers Antiochus. Ce dernier Ambassadeur avoit ordre d'exhorter le Roi de Syrie à ne pas laisser échapper l'occasion: qu'il ne s'imaginât pas que les Romains n'eussent en vue que la Macédoine, qu'il subiroit lui-même bientôt les loix de ces durs & impérieux Maîtres, s'il ne secouroit Persée, ou en procurant la paix, ce qui seroit le plus à souhaiter; ou si cela ne se pouvoit pas, en lui aidant à soutenir la guerre.

## LXXXVI.

*Deux Ambassades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Persée, l'autre en Crète pour faire alliance avec les Candiots.*

LE Conseil assemblé à Rhodes, on délibéra sur le parti que l'on devoit prendre dans les circonstances présentes, on proposa d'envoyer des Ambassadeurs pour négocier une paix entre Rome & Persée, & ce sentiment prévalut. Mais on vit clairement dans cette délibération que les Rhodiens n'agissoient pas tous de concert & dans le même esprit. Nous avons dit d'où vient dans les Républiques ce partage de sentimens, lorsque nous avons parlé de l'usage de haranguer le peuple: dans cette occasion le nombre des partisans de Persée fut beaucoup

coup plus grand que celui des amateurs de la patrie & des loix. Les Rhodiens choisirent donc d'abord les Ambassadeurs qui devoient ménager une paix. Agésipolis & Cléombrote furent dépêchés à Rome, quatre autres furent chargés de la même négociation auprès du Consul & de Persée, sçavoir Damon, Nicistrate, Agésiloque & Téléphe. Une autre faute suivit la précédente, combla la mesure & rendit les Rhodiens inexcusables. Ils envoièrent aussitôt après une autre Ambassade en Crète, pour renouveler l'alliance qu'ils avoient avec les peuples de cette île, & pour les exhorter de faire une sérieuse attention au péril dont la Grèce étoit menacée, de s'unir avec les Rhodiens, & d'avoir avec eux les mêmes amis & les mêmes ennemis. Ces derniers Ambassadeurs avoient ordre de donner les mêmes avis aux villes particulières.

## LXXXVII.

*Ce qui se passa à Rhodes après que les Ambassadeurs de Gentius y furent arrivés.*

**P**Armenion & Marcus, Ambassadeurs du Roi d'Illyrie, & Métrodore Ambassadeur de celui de Macédoine, ne furent pas plutôt arrivés à Rhodes, que l'on assambla le Conseil. Le trouble & la confusion y furent extrêmes. Tandis que Démon soutenoit hautement les intérêts de Persée, Théétète étoit épouvanté de ce qui venoit d'arriver. Le retour des vaisseaux, le grand nombre de gens de cheval qui avoient été tués, l'union de Gentius avec Persée, tout cela l'effraioit. Le succès de l'assemblée fut tel qu'on devoit l'attendre d'une délibération si tumultueuse. On y résolut de répondre civilement aux Ambassadeurs, que le Decret avoit été fait pour terminer la guerre entre les deux Puissances ennemies, & qu'au reste on les exhortoit d'entrer de bonne grâce dans l'accordement qui seroit proposé. Après quoi l'on régala magnifiquement les Ambassadeurs d'Illyrie.

## CXXXVIII.

*Accueil que reçoivent à Rome les Ambassadeurs de Rhodes.*

**A**près la défaite & la fuite de Persée, le Sénat fit appeller les Ambassadeurs qui étoient venus de Rhodes pour négocier une paix entre ce Prince & les Romains: comme s'il eût plu à la fortune de produire sur un grand théâtre la sottise des Rhodiens, si cependant l'on doit attribuer aux Rhodiens ce qui ne convient proprement qu'à quelques particuliers qui avoient alors le plus de crédit dans la République. Agésipolis introduit dit qu'il étoit venu pour terminer la guerre, que les Rhodiens l'avoient envoyé, parce que cette guerre traînant en longueur, ils s'étoient persuadés que les grands frais qu'il falloit faire pour la soutenir incommodoient également les Grecs & les Romains: que cette guerre étant finie, comme les Rhodiens le souhaitoient, il venoit pour en féliciter le Sénat & prendre part à la joie que cet heureux événement lui donnoit. Il ne dit rien d'avantage & se retira. Le Sénat ravi de trouver cette occasion de punir les Rhodiens d'une manière qui pût servir d'exemple, fit courir dans le public sa réponse, qui contenoit en substance, que ce n'étoit ni pour les Grecs ni pour eux-mêmes, mais uniquement en faveur de Persée, qu'ils avoient envoyé cette Ambassade. Que si en cela ils eussent eu en vûe de rendre service aux Grecs, il eût été bien plus à propos de l'envoyer, lorsque Persée campé dans la Thessalie pendant près de deux ans ravageoit les plaines & les villes de Grèce: au lieu que dépêchant à Rome pour finir la guerre, après que les légions Romaines étoient entrées dans la Macédoine, avoient enveloppé Persée de toutes parts, & l'avoient réduit à ne pouvoir leur échapper, il étoit évident que le but de l'Ambassade n'étoit pas de faire la paix, mais de délivrer Persée, autant qu'il seroit possible, du péril où il s'étoit jetté, & de le rétablir dans son premier état, qu'ainsi les Ambassadeurs ne devoient attendre ni présens, ni réponse favorable. C'est ainsi que le Sénat reçut les Ambassadeurs de Rhodes.

LXXXIX.

*Les Rois d'Egypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, & en particulier Lycortas & Polybe. Délibération des Achéens à ce sujet.*

Dans le Péloponèse, l'hiver n'étoit pas encore passé, qu'il y arriva une Ambassade solennelle de la part des deux Ptolémées, pour demander quelque secours aux Achéens. Il y eut sur cela une délibération où chacun soutint son sentiment avec beaucoup de chaleur. Callicrates, Diophane & Hyperbatone ne vouloient pas qu'on accordât le secours demandé. Archon, Lycortas & Polybe étoient d'un avis contraire, & l'appuioient sur l'alliance qu'on avoit faite avec les deux Rois. Car le plus jeune des Ptolémées avoit été déclaré Roi depuis peu, & l'aîné revenu de Memphis régnoit avec son frère. Tous deux ayant besoin de troupes avoient dépêché aux Achéens Eumène & Dionysodore, pour en obtenir mille fantassins que Lycortas conduiroit, & deux cens chevaux dont Polybe auroit le commandement. Outre cela ils avoient écrit au Sicyonien Théodoridas de lever mille soldats mercénaires. Ces trois Achéens étoient connus particulièrement des deux Rois, nous avons dit plus haut ce qui leur avoit procuré cet honneur.

Ces Ambassadeurs étant donc arrivés à Corinthe, où se tenoit l'assemblée des Achéens, après avoir rappelé l'étroite liaison qu'il y avoit entre l'Egypte & la Ligue, & mis sous les yeux les conjonctures fâcheuses où se trouvoient les deux Rois, ils demandèrent qu'on allât à leur secours. La multitude étoit très-disposée à leur envoyer non seulement une partie de ses forces, mais même tout ce qu'elle en avoit, s'il en étoit besoin: mais Callicrates s'y opposa, & dit que si en général il étoit de l'intérêt des Achéens de ne pas se mêler des affaires étrangères, il l'étoit surtout dans les circonstances présentes, où il importoit de ne pas diviser leurs forces, & d'être en état de servir les Romains, qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille générale à Persée, puisque Marcius avoit ses quartiers dans la Macédoine.

La dessus on hésitoit, de peur de manquer l'occasion de servir les Romains. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entre autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius pour lui offrir le secours que la Ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'une fois entré

dans la Macédoine il n'avoit plus besoin des forces des Alliés; qu'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte; que dans les conjonctures où ces Princes se trouvoient, il falloit saisir l'occasion de leur être utiles; qu'on ne pouvoit sans ingratitude oublier les bienfaits qu'on en avoit reçus, & qu'en manquant à ce devoir, on violeroit les Traités & les sermens, sur lesquels l'alliance étoit fondée. Déjà la multitude panchoit à accorder le secours, lorsque Callicrates congédia les Magistrats, sous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

Quelque tems après, le Sénat s'étant assemblé à Sicyone, non seulement tous les membres du Conseil s'y rendirent, mais encore tous ceux qui étoient âgés de plus de trente ans. Entre ceux qui reparlèrent de la même affaire, Polybe y ayant répété que les Romains n'avoient nul besoin de secours, qu'il devoit en être cru, puisqu'il le savoit du Consul même, qu'il avoit vu l'année précédente dans la Macédoine: il ajouta que quand même il seroit nécessaire de secourir les Romains, cela ne devoit pas empêcher que la République ne prêtât la main aux Ptolémées, puisque ces Princes ne demandoient que mille fantassins & deux-cens chevaux: qu'une si petite diversion ne diminueroit pas beaucoup ses forces, puisqu'elle étoit en état de mettre sur pied, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes. Ce discours toucha la multitude, & il n'y eut personne qui ne se sentît porté à envoyer du secours aux Rois d'Egypte. Le lendemain qui étoit le jour que le Conseil devoit faire son Decret, Lycortas proposa celui-ci, qu'il falloit envoyer du secours: mais Callicrates proposa au contraire qu'il falloit envoyer des Ambassadeurs à Antiochus pour le porter à faire la paix avec les Ptolémées. Nouvelle délibération, nouvelle dispute, mais où Lycortas eut une grande supériorité. Il compara ensemble les deux Roiaumes, & en fit voir la différence; qu'à la vérité Antiochus avoit donné à la Grèce des preuves de sa grandeur d'ame & de sa générosité, mais que dans les siècles passés on ne trouvoit presque aucun vestige de liaison entre la Syrie & les Grecs; au lieu qu'autrefois ils avoient reçu tant de bienfaits de l'Egypte, que personne n'en avoit été plus favorisé. Lycortas appuya sur cette différence avec tant de force & de dignité, qu'on la sentit toute entière, & que l'on conçut une grande idée des Rois d'Egypte. En effet autant qu'il étoit difficile de compter le nombre des bons offices que les Rois d'Alexandrie avoient rendus; autant il étoit impossible de découvrir quel avantage étoit jamais venu aux Achéens de la part du Roiaume de Syrie.

XC.

*Ambassade des Romains dans l'Egypte.*

**L**E Sénat Romain informé qu'Antiochus étoit maître de l'Egypte & le feroit bientôt d'Alexandrie, ne crut pas qu'il lui fût indifférent de permettre à ce Prince d'étendre sa domination. C'est pourquoi il envoya sur les lieux, C. Popilius, tant pour porter à la paix les deux Princes ennemis, que pour savoir au juste en quel état étoient les affaires.

XCI.

*Fourbe de Callicrates pour empêcher que les Achéens n'envoiasent du secours aux Ptolémées.*

**A**Ndronidas & Callicrates voyant que malgré les instances qu'ils faisoient depuis quelque tems, ils ne pouvoient persuader à personne qu'il fallût travailler à mettre la paix entre les Rois d'Egypte & celui de Syrie, s'avisèrent de ce stratagème. Ils introduisirent sur le théâtre un courier, qui de la part de Q. Marcius apportoit une lettre, par laquelle ce Consul exhortoit les Achéens de s'entremettre pour finir la guerre qui étoit entre les Ptolémées & Antiochus, & de se conformer en cela aux intentions des Romains, qui avoient envoyé Némésius vers eux pour le même sujet. Or cela n'étoit qu'un vain prétexte. Car Titus ayant essayé de pacifier ces Princes, étoit retourné à Rome sans avoir rien fait. Polybe alors n'osant contredire la lettre qu'il croioit de Marcius, renonça au Gouvernement des affaires publiques; & les Ptolémées ne reçurent pas les secours qu'ils demandoient. Il fut donc fait un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on députeroit vers les Rois, pour les mettre d'accord, & l'on choisit pour cette Ambassade Archon d'Egire, avec Arcésylas & Ariston, tous deux de Mégaloполиς. Les Ambassadeurs de Ptolémée frustrés du secours qu'ils espéroient, donnèrent aux Magistrats une lettre de la part de leurs Maîtres, par laquelle ces Princes demandoient Lycortas & Polybe, pour les employer dans la guerre qu'ils avoient à soutenir.

## XCII.

*Popillius va en qualité d'Ambassadeur trouver Antiochus en Egypte.  
De là il passe dans l'Isle de Chypre. Ce qu'il y fait.*

**A**ntiochus marchoit vers Ptolémée pour s'emparer de Peluse, lorsqu'il rencontra Popillius Capitaine Romain, il le salua de loin & lui tendit la main. Alors Popillius avoit dans sa sienne des tablettes où étoit écrit le Decret du Sénat. Il le présenta au Roi & lui ordonna de le lire avant toutes choses, ne voulant comme je crois lui donner aucune marque d'amitié, avant que de savoir à qui il avoit affaire, à un ami ou à un ennemi. Le Roi après avoir lu ce Decret, dit qu'il en feroit part à ses amis, & qu'ensemble ils délibéreroient sur les mesures qu'il y auroit à prendre. A ce mot, Popillius fit une chose qui paroît étrangement dure & imperieuse. Avec une baguette qu'il portoit il fit un cercle autour d'Antiochus, & lui défendit d'en sortir qu'il n'eût donné sa réponse. Le Roi fut étonné de cet orgueil, il demeura quelque tems comme interdit, & répondit enfin qu'il exécuteroit les ordres des Romains. Ce fut alors que Popillius lui prit la main & le salua. Ce Decret lui ordonnoit de finir incessamment la guerre qu'il faisoit à Ptolémée. Pour y obéir, au bout d'un certain nombre de jours qu'on lui avoit marqué, il conduisit ses troupes à Agrie. Ce ne fut pas sans se plaindre & sans gémir intérieurement de se voir réduit à cette extrémité, mais il falloit céder au tems. Pour Popillius, après avoir mis ordre aux affaires d'Alexandrie, exhorté les Rois à vivre en bonne intelligence, & leur avoir donné ordre d'envoyer Polyarate à Rome, il se mit en mer pour aller en Chypre & en faire retirer les troupes qui y étoient. Il y trouva les Généraux de Ptolémée, qui avoient été défaits & les affaires de l'Isle fort dérangées. Il campa dans le voisinage, & resta là jusqu'à ce que les troupes fussent parties pour la Syrie. C'est de cette manière que les Romains sauvèrent le Roiaume de Ptolémée, Roiaume si ébranlé & qui touchoit presque au moment de sa ruine. On voit par ce trait le caprice de la fortune. Elle disposa tellement en souveraine des affaires de Persée & des Macédoniens, que pour rétablir celles d'Alexandrie & de toute l'Egypte, elle se servit de la décadence de ce malheureux Prince. Car je doute qu'Antiochus se fût soumis aux ordres des Romains, si Persée n'eût été défait & que sa défaite n'eût pas été connue.



## XCIII.

*Attalus frère d'Eumène court risque de perdre le Roiaume de Pergame. Stratius son Médecin le sauve de ce péril. Des Ambassadeurs Rhodiens appaisent les Romains en faveur de leur Isle. Astymède blâmé pour avoir justifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. Différens événemens arrivés aux Rhodiens dans le même tems.*

**L**Es ravages que les Gaulois avoient faits dans le Roiaume de Pergame, mettoient Attalus frère d'Eumène dans la nécessité d'aller à Rome; mais quand ce motif lui eût manqué, il avoit un prétexte fort raisonnable de faire ce voiage. Il falloit féliciter le Sénat sur la dernière victoire, & recueillir les applaudissemens qu'il méritoit pour avoir pris part à la guerre contre Persée, & en avoir partagé avec les Romains tous les dangers. Il fut en effet reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur & d'amitié que devoit attendre un Prince qu'on avoit connu dans l'armée en Macédoine, & qui passoit pour ami de la République. On fit même plus qu'il n'attendoit, on alla au devant de lui, & il entra dans la ville suivi d'un cortège très-nombreux. Tous ces honneurs, dont il ne pénétrait pas la véritable raison, enflèrent ses espérances. Peu s'en fallut qu'il n'oubliât ses vrais intérêts, & qu'il ne fît à tout le Roiaume de Pergame un tort irréparable. La plupart des Romains n'avoient plus ni estime ni affection pour Eumène. Sur les conférences qu'il avoit eues avec Persée, ils s'étoient persuadés que ce Pergaménien n'étoit pas de bonne foi dans leur parti, & qu'il n'espéroit que l'occasion de se déclarer contre eux. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus distingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avoient avec Attalus, lui conseilloyent de ne pas faire mention du sujet pourquoi son frère l'avoit envoyé, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faisoient entendre que le Sénat, à qui Eumène étoit odieux, vouloit lui former un Roiaume, & l'établir dans un Etat qui lui seroit propre. Ces mauvais conseils piquèrent l'ambition du jeune Prince, il prenoit plaisir à ces sortes de discours: la chose alla si loin qu'il promit à quelques-uns des principaux de Rome que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du Roiaume de son frère.

Il étoit prêt à commettre cette faute, lorsqu'arriva auprès de lui le Médecin Stratius, qu'Eumène, qui avoit quelque soupçon de l'ave-  
 nir, avoit envoyé à Rome avec ordre d'employer tous les moyens possi-

bles pour empêcher qu'Attalus n'écoutât ceux qui le porteroient à partager le Roiaume. Ce Médecin homme prudent, habile à persuader, & en qui Eumène avoit beaucoup de confiance, prend Attalus en particulier & lui dit tout ce qui pouvoit le détourner d'un dessein si pernicieux. Il en vint à bout, mais ce ne fut pas sans peine. Il lui représenta qu'il étoit autant Roi que son frère; qu'ils avoient tous les deux un pouvoir & une autorité égale; qu'il n'y avoit entre eux deux d'autre différence, sinon qu'il n'avoit ni le diadème ni le titre de Roi: mais que son droit à la succession du Roiaume étoit incontestable, & que le tems de succéder n'étoit pas éloigné, que la foible santé d'Eumène le menaçoit sans cesse d'une mort prochaine, & que ce Prince n'ayant pas d'enfans mâles, car on ne connoissoit point encore alors le fils naturel qu'il avoit & qui régna dans la suite, il ne pourroit, quand il en auroit dessein, laisser le Roiaume à d'autres qu'à celui de ses frères qui le suivoit immédiatement. Stratus ajoutoit que ce qui le touchoit principalement, étoit le péril où Attalus exposoit le Roiaume de Pergame. Vous aurez vous & votre frère, lui disoit-il, de grandes grâces à rendre aux Dieux immortels, si d'accord ensemble & agissant de concert vous pouvez chasser de vos Etats les Gaulois qui menacent de les envahir: que seroit-ce donc si la discorde vous séparoit l'un de l'autre? Il est clair que cette division renversera totalement le Roiaume, qu'elle vous fera perdre la puissance dont vous y jouissez maintenant, qu'elle ruinera toutes les espérances que vous avez pour l'avenir, qu'elle dépouillera vos frères du Roiaume & de tout le pouvoir qu'ils y exercent à présent.

Ces raisons & autres semblables firent impression sur Attalus, il renonça aux ambitieux projets qu'il avoit formés. Entré dans le Sénat, sans parler contre son frère & sans demander qu'on partageât le Roiaume de Pergame, il se contenta de féliciter le Sénat sur la victoire remportée dans la Macédoine; il fit modestement valloir le zèle & l'affection avec laquelle il avoit servi dans la guerre contre Persée, il pria qu'on envoiât des Ambassadeurs, pour réprimer l'insolence des Gaulois & les réduire à leur premier état, & finit par prier qu'on lui donnât l'investiture d'Ænum & de Maronée.

Le Sénat s'imaginant qu'Attalus reviendrait en particulier l'entretenir des mêmes choses, promit d'avance qu'il dépêcheroit des Ambassadeurs, & fit au Prince les présens accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avoit demandées. Mais quand on sçut qu'il étoit parti de Rome, le Sénat piqué de voir qu'il n'avoit rien fait de ce qu'on attendoit de lui, & ne pouvant s'en venger d'une autre manière, révoqua la promesse qu'il lui avoit faite, & avant que le Prince fût hors d'Italie, déclara Ænum & Maronée villes libres & indépendantes. On envoya cependant vers les Gaulois une

Am-

Ambassade, à la tête de laquelle étoit Pub. Licinius. De quels ordres les Ambassadeurs furent chargés, c'est ce qu'il n'est pas aisé de dire, quoiqu'il ne soit pas difficile de le conjecturer par les événemens qui arrivèrent ensuite.

On vit encore à Rome dans ce tems-là même deux députations de la part de la République Rhodienne. Philocrates étoit Chef de la première, à la tête de la seconde étoient Philophron & Astymède. La réponse que le Sénat, après la défaite de Persée, avoit faite à Agésipolis, produisit ces deux Ambassades, dont le but étoit de calmer les Romains, qui, selon cette réponse, paroissoient extrêmement irrités contre les Rhodiens. Astymède & Philophron, dans toutes les audiences qu'on leur donnoit, soit publiques soit particulières, ne voioient que des sujets d'épouvante. L'indisposition où ils sentoient qu'étoient les Romains à l'égard de Rhodes, les consternoit. Mais ce fut bien pis, lorsqu'un Préteur, du haut de la tribune aux harangues, excita le peuple à dénoncer la guerre aux Rhodiens. Le péril dont ils virent leur patrie menacée les saisit de fraieur. Ils se revêtirent d'habits lugubres. Ils n'implorèrent pas seulement la protection de leurs amis, ils demandoient en supplians & avec larmes qu'on ne décernât rien de trop rigoureux contre leur République. Cette grande alarme fut de peu de durée. Au bout de quelques jours, conduits dans l'assemblée du peuple par le Tribun Antonius, qui auparavant avoit fait descendre de la tribune le Préteur qui soulevoit le peuple contre les Rhodiens, ils y justifièrent l'un après l'autre leurs compatriotes. Leurs discours entrecoupés de sanglots touchèrent de compassion. Ils gagnèrent du moins qu'on ne déclareroit pas la guerre à Rhodes. Mais le Sénat leur fit de sanglans reproches sur différens chefs dont on les accusoit. On leur donna clairement à entendre que sans la considération qu'on avoit pour quelques amis de la République, & surtout pour eux, on sçavoit fort bien de quelle manière on auroit pû la traiter.

Dans cette occasion Astymède fit une apologie de sa patrie. Il étoit fort content de cette pièce, mais elle ne plut ni aux Grecs qui pour lors étoient à Rome comme voyageurs, ni à ceux qui y demeuroient. Il la répandit ensuite dans le public, & le public n'y trouva ni sens commun ni équité. Elle étoit fondée cette apologie, moins sur des raisons tirées de la conduite de sa patrie, que sur les fautes où les autres Grecs étoient tombés. Comparant ensemble ce que les Grecs avoient fait seuls ou avoient aidé à faire pour les Romains, il exécratoit autant qu'il lui étoit possible les services des autres peuples de la Grèce, & exagéroit outre mesure ceux que les Rhodiens avoient rendus. Quand il s'agissoit de fautes, c'étoit tout le contraire. Pendant qu'il chargeoit les autres avec emportement, il adoucissoit & faisoit

presque disparaître tout ce qui se pouvoit reprocher aux habitans de Rhodes. S'il mettoit en parallèle les fautes de ceux-ci & des autres, c'étoit afin que celles des Rhodiens parussent petites, peu considérables, dignes de pardon, & celles des autres grandes & impardonnables : d'où il concluoit que les Romains aiant pardonné les dernières, ils ne pouvoient se défendre de pardonner celles de la République Rhodienne. Or ce tour d'apologie ne convient point du tout à un homme employé au maniement des affaires. On ne fait nul cas de ces hommes lâches, qui joints avec d'autres pour quelques pratiques secrètes, se laissent intimider par des menaces, ou ébranler par les tourmens jusqu'au point de déclarer leurs complices : mais on louë & on estime ces hommes fermes, qui au milieu même des plus grands supplices refusent constamment d'entraîner dans leur malheur quelqu'un de ceux avec qui ils étoient unis. Que doit-on donc penser d'un homme, qui sur la crainte d'un malheur incertain révèle à une Puissance les fautes d'autrui, & renouvelle le souvenir de choses que le tems avoit fait oublier ? Au reste Philocrates, aussitôt après la réponse du Sénat, partit de Rome pour la porter à Rhodes, & Astymède n'en sortit point. Il y resta pour y observer tout ce qui s'y pourroit dire ou faire contre sa patrie.

La réponse du Sénat aiant dissipé à Rhodes la crainte qu'on y avoit que les Romains ne prissent les armes contre la République, fit paroître légers tous les autres maux qu'on y souffroit, quelque grands qu'ils fussent. Cela est assez ordinaire, l'attente de grands maux amortit toujours le sentiment de ceux qui le sont moins. Sur le champ l'on décerna aux Romains une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, & l'on choisit pour la présenter l'Amiral Théodote, qui partit au commencement de l'été. On lui joignit une autre députation, dont le chef étoit Rhodophon, pour tenter en toute manière de faire alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne voulurent pas faire mention de cette alliance dans le Decret, de peur que si cela ne plaisoit pas aux Romains, ils ne se repentissent de l'avoir ordonné. Ils laissèrent à l'Amiral le soin de faire cette tentative, parce que les loix lui donnent le pouvoir de conclure ces sortes de Traités.

Il est bon de remarquer en passant que la politique des Rhodiens jusques-là avoit été de ne point faire alliance avec les Romains, quoique depuis près de cent quarante ans, ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. La raison de cette conduite mérite d'être rapportée. Comme ils étoient bien aises que toutes les Puissances pussent aspirer à leur alliance, ils ne vouloient pas partager leurs forces ni enchaîner leur liberté par des sentimens & des Traités. Restant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils étoient en état de mettre à profit tout ce qui se présenteroit d'avantageux. Mais

dans les circonstances présentes ils crurent devoir changer leurs allures. Ils firent tous leurs efforts pour obtenir le glorieux titre d'alliés des Romains, non qu'ils briguaissent des alliances ou qu'ils craignissent d'autre Puissance que la Romaine, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République.

Au reste cette Ambassade, à la tête de laquelle étoit Théétète, avoit à peine mis à la voile, que les Cauniens se détachèrent de Rhodes, & que les Mylassiens s'emparèrent des villes des Euromiens. Vers le même tems il vint de Rome un Sénatusconsulte, qui déclaroit libres & indépendans les Cariens & les Lyciens, peuples que le Sénat, après la guerre d'Antiochus, avoit attribués aux Rhodiens. Il ne leur couta pas beaucoup pour réduire les Cauniens & les Euromiens. Ils en furent quittes pour envoyer contre eux Lycus avec des troupes qui les eurent bientôt rangés à leur devoir, quoiqu'ils fussent secourus des Cybarates. On passa ensuite chez les Euromiens, & l'on défit en bataille rangée les Mylassiens & les Alabandiens, qui étoient venus en corps d'armée à Orthosie. Mais le Decret Romain en faveur des Cariens & des Lyciens leur causa beaucoup d'inquiétudes. Cela leur fit craindre que la couronne envoyée à Rome ne leur produisît aucun fruit, & qu'ils n'eussent espéré vainement l'honneur, qu'ils ambitionnoient, de devenir alliés des Romains.

#### XCIV.

*Députations de la Grèce aux dix Commissaires envoyés en Macédoine après la défaite de Persée. Conduite de ces Commissaires chez les Grecs.*

Persée vaincu & cette grande affaire heureusement terminée, il vint en Macédoine des Ambassadeurs de toutes parts pour féliciter les Généraux Romains sur l'heureux succès de leur expédition, & l'on juge bien que ceux qui dans chaque Etat furent choisis pour cette fonction & pour d'autres affaires, furent ceux qui dans le tems de la guerre avoient paru servir les Romains avec plus de chaleur & être plus de leur goût. Ce fut donc dans l'Achaïe, Callicrates, Aristodame, Agésias. Philippe; dans la Béotie, Mnasilpe; dans l'Acarnanie, Chremés; dans l'Épire, Charops & Nicias; dans l'Étolie, Lycisque & Tilippe, qui tous tendant au même but réglèrent d'autant plus aisément les affaires selon qu'ils jugèrent à propos, qu'ils ne trouvèrent personne qui traversât leurs desseins; car tous

ceux qui leur étoient opposés avoient cédé au tems & renoncé entièrement au gouvernement de la République. Les dix Commissaires firent donc savoir par les Généraux aux villes & aux Conseils des peuples qu'ils vouloient qu'on envoiât à Rome, & ce furent ceux que les Ambassadeurs avoient indiqués, dont ils avoient donné les noms & qui étoient de leur faction, hors un très petit nombre de gens dont le mérite étoit connu. On fit plus d'honneur aux Achéens, on leur députa deux des Commissaires, C. Claudius & Cn. Domitius. Deux motifs avoient fait prendre ce parti. Le premier, parce que l'on craignoit que les Achéens n'obéissent point à de simples lettres, & ne punissent Callicrates des mauvais services qu'il avoit rendus à tous les Grecs; l'autre, parce que dans les lettres qui avoient été écrites par les Achéens à Persée & qu'on avoit prises, on n'avoit rien découvert de certain & de convaincant contre aucun de cette nation. Cependant quelque tems après le Consul ne laissa pas que d'écrire & d'envoyer des Députés chez les Achéens en conséquence de ce que Callicrates & Lycisque lui avoient appris, quoiqu'il n'approuvât pas, comme on le reconnut dans la suite, les dénunciations que ces deux traîtres lui avoient faites.



## CXV.

*Députation à Rome de la part des Rois d'Egypte. Ménalcidas renvoié à la prière de Popillius.*

**L**Es deux Ptolémées n'eurent pas été plutôt délivrés de la guerre d'Antiochus, qu'ils députèrent à Rome Numénius, un de leurs amis, pour remercier les Romains du bienfait signalé qu'ils en avoient reçu dans cette occasion. Ils remirent aussi en liberté le Lacédémonien Ménalcidas, qui pour s'enrichir avoit abusé de l'extrémité où il les voioit. Ce fut C. Popillius qui obtint cette grace des deux Rois.

## XCVI.

*Pourquoi le Sénat rendit la liberté au fils du Roi Cotys*

CE Roi des Odrysiens avoit envoyé des Ambassadeurs à Rome tant pour demander son fils, que pour rendre compte de l'alliance qu'il avoit faite avec Persée. Ces Ambassadeurs furent écoutés favorablement. Les Romains, après la victoire remportée sur le Roi de Macédoine, ayant heureusement terminé tout ce qu'ils s'étoient proposés, ne crurent pas qu'il fût de grande importance pour eux de regarder Cotys comme leur ennemi. Son fils donné en otage à Persée avoit été pris avec les enfans de cet infortuné Prince, ils le lui rendirent, pour donner des marques de leur clémence & de leur générosité, & témoigner le respect qu'ils avoient pour le Prince qui leur demandoit cette grâce.

## CXVII.

*Bassesse d'ame de Prusias Roi de Bithynie. Expédient dont le Sénat se servit pour humilier Eumène.*

PRusias étant venu à Rome pour faire au Sénat & aux troupes des complimens de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y deshonora la majesté royale par ses basses flatteries. On en jugera par les faits suivans. D'abord il fut au devant des Députés que le Sénat avoit envoyés pour le recevoir, & il y fut la tête rasée & avec le bonnet, l'habit & la chaussure des Affranchis : puis saluant les Députés, *vous voyez*, leur dit-il, *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, & à me conformer entièrement à tout ce qui se pratique chez vous.* Je ne sçai si l'on pourroit s'exprimer d'une manière plus lâche & plus rampante. A son entrée dans le Sénat, il se tint contre la porte, vis-à-vis les Sénateurs assis, les mains abattues, il se prosterna & baisa le seuil ; ensuite s'adressant à l'assemblée, *Je vous salue, Dieux Sauveurs*, s'écria-t-il. Peut-on porter plus loin la lâcheté & la flatterie ? Est-ce un homme qui parle ainsi ? La Postérité aura peine à le croire. La conférence répondit à ce prélude ; j'aurois honte de la rapporter. Des abaissemens si profonds ne pouvoient être suivis que d'une réponse toute gracieuse.

A peine Prusias l'eut-il reçue, qu'on apprit qu'Eumène étoit sur le point d'entrer dans Rome. Cette nouvelle ne donna pas peu d'embar-

ras aux Sénateurs. Il étoient prévenus contre ce Prince, & quoiqu'ils fussent résolus à ne pas changer à son égard, ils auroient été fâchés que leurs dispositions eussent été connues. Car après l'avoir mis au rang des plus fidèles amis du peuple Romain, s'ils l'eussent admis à se justifier, & qu'ils lui eussent répondu conformément aux ressentimens qu'ils avoient contre lui, ç'eût été comme annoncer à haute voix qu'ils avoient manqué de prudence, lorsqu'ils avoient tant estimé un homme de ce caractère: que si pour sauver leur réputation ils lui eussent fait un bon accueil, ils auroient eu à se reprocher d'avoir trahi leurs sentimens & les intérêts de la patrie. De quelques côtés qu'ils se jettassent, les inconveniens étoient inévitables. Pour se tirer de cette affaire le moins mal qu'ils pourroient, ils s'avisèrent d'un expédient. Sur le prétexte qu'il en coûtoit trop à la République pour recevoir les Rois qui venoient à Rome, ils firent un Sénatusconsulte par lequel ils défendoient en général à tous les Rois d'entrer dans cette ville. Peu après sur la nouvelle qu'Eumène avoit débarqué au port de Brundisè, on fit partir un Questeur pour signifier l'Arrêt au Roi de Pergame, pour lui demander ce qu'il avoit à traiter au Sénat, & en cas qu'il n'eût rien à y traiter, pour lui ordonner de sortir d'Italie sans délai. Eumène aiant entendu le Questeur, sentit qu'elle étoit la disposition des Romains à son égard, & ne répondit autre chose, sinon qu'il n'avoit nul besoin à Rome. Telle fut la ruse dont le Sénat se servit pour empêcher qu'Eumène ne vînt le trouver.

Cet affront attira au Roi de Pergame une autre affaire très-fâcheuse, & dont les Romains qui s'étoient proposés de la lui faire, pour l'humilier de toutes manières, tirèrent de grands avantages. Il étoit alors menacé d'une irruption de la part des Gallo-Grecs. Or après l'injure qu'il venoit de recevoir, il étoit hors de doute que ses Alliés n'auroient pas le courage de le secourir, & que les Gallo-Grecs au contraire deviendroient plus hardis à l'attaquer. Voilà ce qui se passa au commencement de l'hiver. Ensuite le Sénat écouta tous les autres Ambassadeurs, (car il n'y eut ni ville, ni Prince, ni Roi qui ne députât à Rome pour prendre part au plaisir qu'y causoit la défaite de Persée,) & tous reçurent des réponses pleines de politesse & d'affection. Les Rhodiens n'eurent pas lieu d'être si satisfaits. On les congédia sans leur avoir rien dit de positif sur ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer pour l'avenir. A l'égard des Athéniens, le Sénat étoit très-irrité contre eux.



## XCVIII.

*Injustice des Athéniens à l'égard des Haliartes.*

IL étoit venu d'Athènes des Ambassadeurs à Rome pour prier que les Haliartes fussent rétablis dans leur premier état. N'étant point écoutés sur cet article, ils passèrent à un autre, & demandèrent qu'on les mît en possession de Delos, de Lemnos & du pais des Haliartes. Car leurs instructions portoient qu'ils feroient leurs efforts, ou pour obtenir le rétablissement de ce peuple, ou pour engager le Sénat à en donner la domination aux Athéniens. Comme ils s'étoient déjà rendus maîtres des deux Isles, on ne peut les blâmer d'en avoir sollicité la possession : mais qu'ils aient encore voulu que les Haliartes leur fussent attribués, c'est ce que l'on aura peine à leur pardonner. Qu'on n'ait point aidé une des plus anciennes villes de la Béotie à se relever & à sortir de l'état malheureux où elle étoit réduite, c'est un grand mal : mais ç'en est encore un plus grand de l'effacer de la mémoire des hommes & de lui ôter toute espérance de se rétablir jamais. Il ne convenoit à aucun peuple de la Grèce de se permettre un procédé si injuste, mais cela convenoit moins encore aux Athéniens qu'à tout autre peuple. Ni loi ni coutume ne leur permettoit de faire de leur patrie la patrie de tous les Grecs, & d'envahir les villes qui ne leur appartenoient pas. Cependant le Sénat leur accorda Delos & Lemnos.

## XCIX.

*Les Rhodiens évacuent Caune & Stratonicee.*

THÉÉTÈTE introduit dans le Sénat le pria de trouver bon que les Rhodiens fissent alliance avec la République Romaine. Mais pendant qu'on remet de jour en jour à lui répondre, ce vieillard âgé de plus de quatre-vingts ans paia le tribut à la nature. Sur ces entrefaites arrivèrent à Rome les bannis de Caune & de Stratonicee, ils firent leurs plaintes devant le Sénat, & en obtinrent un Arrêt qui ordonnoit aux Rhodiens de retirer les garnisons de ces deux villes. Sur le champ Philophron & Astymède prirent le chemin de leur patrie, dans la crainte que les Rhodiens refusant de se soumettre à cet ordre, n'attirassent sur eux quelque nouveau malheur.

## C.

*Guerre des Cnoffiens & des Gortyniens contre les Rhaudiens, Ambassade des Rhodiens à Rome pour y demander une alliance qui leur est refusée.*

**L**ES Cnoffiens & les Rhodiens s'étoient joints ensemble pour faire la guerre aux Rhaudiens. & ils avoient juré qu'ils ne quitteroient pas les armes, qu'ils n'eussent emporté leur Capitale. Sur cette nouvelle, les Rhodiens, après avoir exécuté les ordres du Sénat Romain, voiant que sa colère ne s'apaisoit point, firent à Rome une députation, à la tête de laquelle étoit Aristote, qu'ils avoient chargé de tenter tout pour obtenir une alliance. Ces Ambassadeurs arrivèrent pendant le fort de l'été. Entrés dans le Sénat, ils firent un long discours, où après avoir dit que les Rhodiens avoient évacué Caune & Stratonicee selon ce qui leur avoit été ordonné, ils tâchèrent par plusieurs raisons de gagner sur le Sénat, qu'il permît aux Rhodiens de faire alliance avec la République Romaine. Mais dans la réponse qu'on leur fit, sans parler d'amitié, on leur dit simplement qu'il ne convenoit pas pour le présent que l'on fit alliance avec eux.

## CI.

*Accueil que reçoit Tiberius à la Cour d'Antiochus.*

**L**A guerre terminée, Tiberius fut en qualité d'Ambassadeur chez Antiochus pour observer quelles étoient ses dispositions. Antiochus le reçut avec tant de politesse & d'amitié, que non seulement cet Ambassadeur ne conçut aucun soupçon contre lui, ni ne s'aperçut qu'il eût sur le cœur ce qui s'étoit passé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faisoient contre ce Prince de ces sortes de rapports. En effet, outre les autres honnêtetés qu'Antiochus fit à Tiberius, il sortit de son palais pour l'y loger, peu s'en fallut qu'il ne lui cédât aussi son trône. Malgré cela, il est certain qu'il étoit très-éloigné de le faire, & qu'il étoit au contraire très-résolu à se venger des Romains.

## CII.

CII.

*Députation des Gallo-Grecs à Rome.*

**L**E Sénat leur accorda de vivre suivant leurs loix & leurs coutumes, pourvu qu'ils se renfermassent dans les bornes du pais qu'ils occupoient, & qu'ils n'en fortissent point en armes.

CIII.

*Haine des Péloponésiens contre Callicrate.*

**D**ANS le Péloponèse, quand les Ambassadeurs, à leur retour de Rome, eurent rapporté ce que le Sénat leur avoit répondu, il n'y eut à la vérité ni sédition ni tumulte; mais on n'y put cacher la colère & la haine dont on étoit animé contre Callicrate.

CIV.

*Eumène est accusé à Rome par les Ambassadeurs de Prusias, Astymède va une seconde fois à Rome, & obtient enfin l'alliance.*

**E**Ntre les Ambassadeurs qui étoient venus à Rome de divers endroits, les plus considérables étoient Astymède pour la République Rhodienne; Eucas, Anaxidame & Satyre pour les Achéens; Python pour Prusias. A l'audience qui leur fut donnée dans le Sénat, Python se plaignit qu'Eumène s'étoit emparé de plusieurs places, qu'il faisoit des courses sur la Galatie, qu'il n'obéissoit point aux ordres qu'il avoit reçus du Sénat, que toutes ses faveurs étoient pour ceux qui favorisoient son parti, & qu'il affectoit d'abaisser par toutes sortes de moïens ceux qui tenant pour les Romains vouloient que l'Etat fut gouverné selon les volontés du Sénat. D'autres Ambassadeurs venus de la part des villes d'Asie l'accusoient encore d'avoir fait alliance avec Antiochus. Le Sénat écouta ces députés sans rejeter leurs accusations & sans faire connoître ce qu'il en pensoit, dissimulant la défiance où il

Tome VI.

ZZ

étoit sur le compte des deux Rois; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'aidât aux Gallo-Grecs à recouvrer leur liberté.

On fit entrer ensuite les Ambassadeurs de Rhodes. Astymède en cette occasion se conduisit avec plus de prudence & de sagesse que dans l'Ambassade précédente. Sans accuser les autres, il se réduisit, comme ceux qui sont châtiés, à prier que le supplice ne fut pas plus grand. Il dit que sa patrie avoit été punie au-delà de ce que sa faute méritoit; & fit le détail des châtimens qu'elle avoit soufferts: que dépouillée de la Lybie & de la Carie, deux provinces contre lesquelles elle avoit été obligée de soutenir trois guerres qui lui avoient coûté des sommes immenses, elle avoit perdu les revenus que ces deux pais lui produisoient. Cependant, ajouta-t-il, nous souffrons ces deux pertes sans nous plaindre. Nous tenions de vous ces deux provinces, vous étiez les maîtres de nous les ôter, dès que nous vous étions devenus suspects. Mais Cauné & Stratonice n'étoient point un présent de votre libéralité. La première nous l'avions achetée deux cens talens des Généraux de Ptolémée, la seconde nous avoit été donnée par Antiochus & Séleucus, nous tirions de ces deux villes six vingt talens chaque année. Vous avez ordonné à nos troupes de les évacuer, vous avez été obéis. Par-là vous nous avez traités plus rigoureusement pour une légère imprudence, que les Macédoniens vos ennemis de tous les tems. Que dirai-je de l'exemption des péages que vous avez accordés à l'île de Delos, & du tort que vous nous avez fait en nous ôtant la liberté d'ordonner de ce droit & de tous les autres revenus publics? Autrefois nous tirions de ces péages un million de dragmes, & à peine en tirons-nous aujourd'hui cent cinquante mille. Votre colère, Romains, comme un feu dévorant, a séché les sources d'où notre île tiroit ses plus grandes richesses. Peut-être auriez-vous raison de ne vous pas laisser fléchir, si tous les Rhodiens étoient coupables & vous étoient contraires. Mais vous savez que ceux qui nous ont détournés de prendre les armes sont en très-petit nombre, & que ce petit nombre même en a été sévèrement puni. Pourquoi donc garder une haine implacable contre des innocens, vous surtout qui à l'égard de tous les autres peuples, passez pour être les plus modérés & les plus généreux des hommes? Rhodes, après la perte de ses revenus & de sa liberté, deux choses pour la conservation desquelles elle a essuïé tant de travaux & de peines, vous supplie aujourd'hui, Romains, de lui rendre vos bonnes grâces. La punition que vous en avez tirée égale au moins sa faute, mettez enfin des bornes à votre vengeance. Faites connoître à toute la terre, qu'adoucis en faveur des Rhodiens vous avez repris les sentimens d'amitié que vous aviez autrefois pour eux. C'est uniquement de quoi Rhodes a maintenant besoin. Nous

ne demandons ni armes ni troupes. Votre protection nous tiendra lieu de tout. Ainsi parla l'Ambassadeur Rhodien, & l'on trouva que son discours convenoit tout à fait à l'état présent de sa République. Tiberius, qui étoit tout récemment revenu d'Asie, lui aida beaucoup à obtenir l'alliance qu'il demandoit. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres du Sénat, & qu'ils avoient condamné à mort les partisans de Persée. Ce témoignage demeura sans réplique, & l'on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la République Romaine.

.CV.

*Réponse des Romains au sujet des Grecs qui dans leur patrie avoient favorisé le parti de Persée.*

Sur la réponse que les Députés d'Achaïe avoient porté dans le Péloponèse de la part du Sénat, que les Pères étoient surpris que les Achéens les priaient d'examiner l'affaire de ceux, qui avoient été nommément dénoncés comme fauteurs de Persée, après qu'ils en avoient jugé eux-mêmes; Eureas étoit revenu à Rome pour protester encore devant les Sénateurs que jamais ces Achéens n'avoient été entendus dans le pais, & que jamais leur affaire n'y avoit été jugée. Eureas donc entre dans le Sénat avec les autres Ambassadeurs qui l'accompagnoient, il déclare les ordres qu'il avoit reçus, & prie qu'on prenne enfin connoissance de l'accusation & qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le crime dont on les chargeoit: qu'il étoit à souhaiter que le Sénat examinât l'affaire par lui-même, & fît connoître les coupables; mais que si ses grandes occupations ne lui laissoient pas ce loisir, il n'avoit qu'à renvoyer la chose aux Achéens, qui en feroient justice de manière à faire sentir combien ils avoient d'aversion pour les méchans. Ce discours fini, le Sénat fut assez embarrassé comment il y répondroit. De quelque côté qu'il se tournât, il donnoit prise à la censure. D'une part il ne croioit pas qu'il lui convînt de juger; de l'autre, renvoyer les exilés sans avoir porté de jugement, c'étoit perdre sans ressource les amis qu'il avoit dans l'Achaïe. C'est pourquoi partie par nécessité, partie pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés & les rendre par-là plus soumis à ses ordres, il écrivit dans l'Achaïe à Callicrates, & dans les autres Etats aux partisans des Romains, qu'il ne lui paroïssoit pas qu'il fût de leur intérêt ou de celui de leurs pais, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non seulement les exi-

les, mais encore tous les peuples de la Grèce. Ce fut un deuil universel. On se persuada qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour les Achéens accusés, & que leur bannissement étoit sans retour. En ce tems-là Tiberius revint d'Asie; sans avoir pu rien découvrir ni rapporter de plus au Sénat sur Antiochus & Eumène, que ce qu'il sçavoit avant que d'y aller, tant les amitiés qu'il avoit reçues des deux Rois l'avoient attaché à leurs intérêts. Quand la réponse du Sénat eut été portée dans l'Asie, tant que la multitude en fut effrayée, autant Charops, Callistrates & ceux de leur parti en furent transportés de joie.

## CVI.

*Attalus & Athénée justifient Eumène leur frère auprès du Sénat.*

Tiberius, employant tantôt la force & tantôt la ruse, réduisit enfin les Cammaniens sous la puissance des Romains.

A Rome, plusieurs Ambassadeurs y étant arrivés, le Sénat donna audience à Attalus & à Athénée, qu'Eumène y avoit envoyés pour le défendre contre Prusias, qui non seulement le décrioit lui & Attalus, mais avoit encore excité les Gaulois, les Selgiens & d'autres peuples de l'Asie à le calomnier. L'apologie que firent ses deux frères parut résister solidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi de Pergame, & l'on en fut si satisfait qu'on les renvoya en Asie comblés d'honneurs & de présens. Cependant ils n'effacèrent pas entièrement les préjugés où l'on étoit contre Eumène & Antiochus. Le Sénat fit partir C. Sulpius & Manius Sergius avec ordre d'examiner la conduite des Grecs, d'appaîser quelques contestations qu'avoient ensemble les Lacédémoniens & les Mégalo-politains pour je ne sçai quelle terre, & surtout pour observer curieusement si Antiochus & Eumène ne formoient point ensemble quelque intrigue contre les Romains.

## CVII.

*Demetrius en ôtage à Rome demande en vain d'être renvoyé en Syrie.  
Pourquoi le Sénat aimoit mieux que le fils d'Antiochus regnât que  
Demetrius. Députation de Rome dans le Levant.*

Demetrius fils de Séleucus retenu en ôtage depuis longtems à Rome, sembloit y être injustement retenu. Il y avoit été envoyé par Séleucus son père pour être garant de sa fidélité; mais depuis qu'Antiochus avoit succédé au Roiaume de Syrie, il ne paroissoit pas juste que Demetrius y tint la place des enfans de ce Prince. Jusqu'au tems où nous sommes il avoit souffert sans impatience cette espèce d'esclavage. Enfant comme il étoit, il falloit bien qu'il restât dans cet état. Mais à la mort d'Antiochus, se voiant à la fleur de l'âge, il pria le Sénat de le renvoyer dans le Roiaume de Syrie qui lui appartenoit beaucoup plus qu'aux enfans d'Antiochus. Il appuya son droit de plusieurs raisons, & répéta souvent pour prévenir l'assemblée en sa faveur: *Pères conscrits, Rome est ma patrie, j'ai eu le bonheur de croître sous vos yeux. Tous les enfans des Sénateurs sont devenus mes frères, & tous les Sénateurs sont pour moi autant de pères. Je suis venu enfant à Rome, mais aujourd'hui je compte vingt-trois ans.* On fut touché du discours de ce jeune Prince, cependant à la pluralité des suffrages il fut résolu que l'on retiendrait Demetrius, & qu'on maintiendrait sur le trône de Syrie Antiochus Eupator. On craignoit apparemment qu'un Roi à cet âge ne devînt formidable à la République, & l'on crut qu'il étoit plus utile pour elle de laisser le sceptre entre les mains du Prince enfant, à qui Antiochus Epiphanes l'avoit laissé. La suite fit bien voir que telles avoient été les vûes du Sénat. Car sur le champ il choisit Cn. Octavius, Sp. Lucretius & Luc. Aurelius, pour aller mettre ordre aux affaires de la Syrie & gouverner le Roiaume à son gré, comptant bien que sous un Roi mineur il se trouveroit d'autant moins d'obstacles à surmonter, que les principaux du Roiaume étoient charmés que Demetrius ne fût pas à leur tête, comme ils le craignoient. Les Députés à leur départ reçurent ordre premièrement de mettre le feu à tous les vaisseaux pontés, en second lieu de couper les jarets aux éléphans, en un mot d'affoiblir de toutes les manières les forces du Roiaume. On leur recommanda encore de visiter la Macédoine, pour y assoupir quelques émotions qu'y avoit excitées le gouvernement Démocratique auquel les Macédoniens n'étoient pas accoutumés: enfin de veiller sur la Galatie & sur le Roiaume d'Ariathe. Quelque tems

après il leur vint une lettre du Sénat, par laquelle il leur étoit ordonné de régler, s'il étoit possible, les différens des deux Rois d'Egypte.

## CVIII.

*Marcus Junius est député vers Ariarathe.*

ON envia différentes fois des Ambassadeurs de Rome en Cappadoce. Le premier qui y alla fut M. Junius. Il avoit ordre d'examiner les contestations qu'avoient les Gaulois avec le Roi. Car les Trocymiens, un de ces peuples, de dépit de n'avoir pû rien envahir de la Cappadoce, où l'on avoit fortifié la ville qu'ils attaquoient, avoient député à Rome pour y indisposer les esprits contre Ariarathe. Ce Prince reçut Junius avec tant de politesse & se justifia si bien, que cet Ambassadeur sortit du Roiaume plein d'estime & de considération pour lui. Octavius & Lucretius arrivèrent peu après. Ils parlèrent encore au Roi de ses différens avec les Gallo-Grecs. Ariarathe, après leur avoir expliqué en peu de mots sur quoi rouloient ces différens, leur dit qu'au reste il s'en rapportoit très-volontiers à leurs lumières. On s'entretint ensuite longtems sur l'état présent de la Syrie. Ariarathe instruit qu'Octavius alloit dans ce Roiaume, lui fit voir combien tout y étoit chancelant & incertain, il lui nomma les amis qu'il avoit dans cette contrée, il s'offrit de l'y accompagner avec une armée, & d'y rester avec lui pour le mettre à couvert de toute insulte pendant tout le tems qu'il y séjourneroit. Ces offres obligeantes firent beaucoup de plaisir à Octavius, il les écouta avec reconnoissance, mais il dit que pour le présent il n'avoit pas besoin d'être accompagné, que pour l'avenir s'il jugeoit que du secours lui fut nécessaire, il n'hésiteroit point à lui en demander, persuadé qu'il méritoit d'être mis au nombre des vrais amis du peuple Romain.

## CIX.

*Le Roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance.*

A Riarathe n'eut pas plutôt succédé au Roiaume de son père, qu'il fit partir des Députés pour renouveler l'alliance que la Cappadoce avoit avec la République, & pour prier le Sénat de le



compter parmi ses amis, qu'il méritoit cette grace par le tendre attachement qu'il avoit pour le peuple Romain en général & pour chaque Romain en particulier. Le Sénat n'eut pas de peine à se laisser persuader. L'amitié & l'alliance furent renouvelées. On applaudit fort aux dispositions où le Roi étoit, & les Ambassadeurs furent contens de l'accueil qu'on leur fit. Le retour de Tiberius contribua beaucoup à rendre le Sénat favorable à Ariarathe. Envoïé pour observer la conduite des Princes de l'Asie, il fit un rapport très-avantageux de celle d'Ariarathe le père & de tout le Roiaume de Cappadoce. On ne douta pas que ce rapport ne fût conforme à la vérité. De là les amitiés que l'on fit aux Députés, & les louanges que l'on donna à l'affection du Roi pour les Romains.

## CX.

*Ambassade des Rhodiens à Rome.*

Les Rhodiens n'ayant plus à craindre du péril dont ils avoient été menacés, députèrent à Rome Cléagoras & Lygdamis, pour prier le Sénat de leur accorder . . . . & de permettre à ceux qui avoient des terres dans la Lycie & dans la Carie, d'y reprendre les mêmes droits qu'ils avoient auparavant. Outre cela ils firent un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on dresseroit en l'honneur du peuple Romain un Colosse de trente coudées de haut, & que ce Colosse seroit mis dans le temple de Minerve.

## CXI.

*Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens.*

Calinda s'étoit détachée des Cauniens, & ceux-ci l'assiégeoient. Elle appella d'abord les Cnidiens à son secours. Ils vinrent & arrêtrèrent pendant quelque tems les assiégeans. Mais les habitans de Calinda craignant pour l'avenir députèrent à Rhodes, & promirent de se livrer eux & leur ville, si l'on vouloit les secourir. Les Rhodiens viennent par terre & par mer, font lever le siège & prennent possession de la ville. Le Sénat Romain leur permit de jouir tranquillement de leur nouvelle conquête.

## CXII.

*Ariarathe offre des sacrifices aux Dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. Il députe à Lysias pour le prier de lui envoyer les os de sa mère & de sa sœur.*

AU retour de ses Ambassadeurs, le Roi de Cappadoce jugeant sur leur rapport qu'il étoit bien affermi sur son trône, puisque les Romains le rangeoient parmi leurs amis, fit des sacrifices en reconnoissance de cet heureux événement, & donna un grand festin à ses principaux Officiers. Il députa ensuite à Lysias pour le prier de lui envoyer d'Antioche les os de sa mère & de sa sœur. Quelque envie qu'il eût de se venger de l'impiété de ce personnage, il ne jugea cependant pas à propos, dans cette occasion, de lui en faire des reproches, de peur qu'irrité il ne refusât la grace qu'on lui demandoit. Lysias la lui ayant accordée, les os furent apportés à Ariarathe, qui les reçut avec grand appareil & les fit mettre proche le tombeau de son père.

## CXIII.

*Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le Roiaume de Chypre. Réflexion de l'Historien sur la politique des Romains.*

QUAND les Ptolémées eurent fait entre eux le partage du Roiaume, le cadet des deux Rois mécontent de la portion qui lui étoit échue en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le Traité de partage fût cassé, & qu'on le remit en possession de l'Isle de Chypre; il alléguoit pour raison qu'il avoit été forcé par la nécessité des tems à consentir aux propositions de son frère, & que quand on lui accorderoit Chypre, sa part n'égaleroit pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Canuleius & Quintus, envoyés de Rome pour pacifier les différens des deux frères, s'élevèrent contre cette prétention. Ils rendirent témoignage à la vérité que soutenoit Ménithylle, député à Rome par l'aîné, que le cadet leur étoit redevable non seulement de la Cyrenaïque, sur laquelle il avoit été établi Roi, mais encore de la vie; que détesté du peuple il s'étoit cru trop heureux de régner sur cette région, que le Traité avoit été ratifié en présence des Autels, & que de

de part & d'autre on avoit juré de se tenir parole. Ptolémée contesta tous ces faits; & le Sénat voiant qu'en effet le partage n'étoit point égal, il profita habilement de la querelle des deux frères pour diminuer les forces du Roiaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle est la politique ordinaire des Romains. Ils mettent à profit les fautes d'autrui pour étendre & affermir leur domination, & se conduisent de façon à l'égard de ceux qui les commettent ces fautes, que quoiqu'ils n'agissent que pour leur intérêt, on leur a encore obligation. Comme donc la grande puissance d'Egypte leur faisoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable, si elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en sçût faire usage; ils firent partir avec Ptolémée deux Députés, Titus Torquatus & Cn. Merula, pour mettre ce Prince en possession de l'île, & établir une paix durable entre les deux frères rivaux.

## CXIV.

*Demetrius Soter s'évade de Rome, & retourne en Syrie pour y régner.*

**A** peine eut-on appris à Rome l'assassinat commis dans la personne d'Octavius, qu'il y arriva des Ambassadeurs envoyés par Lyfias de la part d'Antiochus, pour faire voir que les amis du Prince n'avoient aucune part à la mort du Député. Le Sénat renvoia ces Ambassadeurs sans leur répondre & sans rien dire de ce qu'il pensoit de ce meurtre. Demetrius frappé de cette nouvelle, sur le champ fit appeller Polybe, & incertain lui-même de ce qu'il devoit faire en cette occasion, lui demanda s'il étoit à propos qu'il eût encore une fois recours au Sénat pour avoir la permission de retourner en Syrie. „ Gardez-  
 „ vous bien, lui répondit Polybe, de heurter contre une pierre qui vous  
 „ a déjà fait faire un faux pas. N'espérez rien que de vous-même; que  
 „ ne fait-on pas pour régner? Vous avez dans les conjonctures présentes toutes les facilités possibles de reprendre la Couronne qui vous  
 „ appartient”. Le Prince comprit ce que cela vouloit dire, & ne repliqua point. Peu de tems après il fit part à un de ses Officiers, nommé Apollonius, du conseil qui lui avoit été donné. Celui-ci jeune encore & sans finesse, lui conseilla au contraire de faire encore une tentative auprès du Sénat; „ Je suis persuadé, lui dit-il, qu'après vous  
 „ avoir injustement dépouillé du Roiaume de Syrie, il n'aura point  
 „ encore l'injustice de vous retenir plus longtems en otage. Il est  
 „ trop absurde que vous restiez en Italie pour garant du jeune An-

Tome VI.

Aaa

Antiochus. Demetrius s'arrête à ce conseil, entre dans le Sénat & demande que puisqu'on avoit mis Antiochus sur le trône de Syrie, au moins on ne l'obligeât pas lui de rester en ôtage pour ce Prince. Il eut beau accumuler raisons sur raisons, le Sénat s'en tint à son premier plan, & l'on ne peut l'en blâmer. Quand il avoit assuré le Roiaume au jeune Antiochus, ce n'est pas que Demetrius n'eût solidement prouvé que ce Roiaume étoit à lui de droit, mais parce qu'il étoit de son avantage qu'Antiochus le possédât. Les mêmes raisons subsistoient, lorsque Demetrius se présenta la seconde fois. Il étoit donc raisonnable que le Sénat ne changeât rien à ses premières dispositions.

Au reste cette démarche, quelque vaine qu'elle fût, servit à faire sentir à Demetrius combien l'avis de Polybe étoit sensé, & il se repentit de la faute qu'il avoit faite. La noble fierté qui lui étoit naturelle & son courage le portent à la réparer. Il s'abouche avec Diodore, qui depuis peu étoit revenu de Syrie, il le consulte sur ce qu'il avoit à faire. Ce Diodore avoit été son Gouverneur, homme habile dans le maniement des affaires & qui avoit observé avec soin l'état du Roiaume. Il lui fit voir que depuis le meurtre d'Octavius tout y étoit en confusion; que le peuple se défioit de Lyfias & Lyfias du peuple; que le Sénat Romain n'imputoit qu'aux créatures du Roi la mort de son Député; que le tems ne pouvoit lui être plus favorable; qu'il n'avoit qu'à se remontrer à la Syrie; que tous les peuples se réuniroient pour lui mettre le sceptre entre les mains, n'y parût-il accompagné que d'un Page; qu'après l'attentat dont on croit Lyfias coupable, il n'y avoit nulle apparence que le Sénat osât le protéger; que tout dépendoit du secret & de fortir de manière que personne n'eût connoissance de son dessein.

Demetrius goûte ce conseil, fait venir Polybe, lui communique son projet, le prie d'y prêter la main & de lui chercher des expédiens pour s'évader. Polybe alors avoit à Rome un intime ami, nommé Ménithylle, natif d'Alabandes, qui avoit été député par l'ainé des deux Ptolémées pour être son Agent auprès du Sénat contre le cadet. Il en parla au Prince comme de l'homme du monde qu'il connoissoit le plus propre à le tirer d'embarras. En effet Ménithylle se charge d'abord de disposer tout pour le départ. Un bâtiment Carthaginois étoit à l'ancre au port d'Ostie, & devoit dans peu mettre à la voile pour porter à Tyr les prémices des fruits de Carthage. On choisissoit pour cela les meilleurs vaisseaux. L'Ambassadeur de Ptolémée y demanda place pour lui, comme s'il vouloit retourner en Egypte, & convint du prix pour son passage, & cela ouvertement & en présence de tout le monde: de sorte qu'il fit transporter toutes les provisions qu'il voulut, & traita avec les matelots, sans que personne le soupçonnât. Quand tout fut prêt pour l'embarquement, & qu'il ne restoit plus à Demetrius qu'à

se disposer lui-même, ce Prince fit partir Diodore son Gouverneur, afin qu'il le prévînt dans la Syrie & qu'il observât quelles étoient les dispositions des peuples à son égard. Il découvrit ensuite son dessein à Méleagre & à Menestée, frères d'Apollonius, qui avoit été élevé à Rome avec lui, & à qui d'abord il avoit fait part de ce qu'il projettoit. Ces trois Syriens étoient fils d'un Apollonius qui avoit eu beaucoup de crédit sous Séleucus, & qui, après que le sceptre fut passé entre les mains d'Antiochus, s'étoit retiré à Milet. Ils furent les seuls à qui Demetrius s'ouvrit sur sa fuite, quoiqu'il eût un très-grand nombre de domestiques.

Le jour marqué pour le départ étant proche, le jeune Prince invita ses amis à un grand souper dans une maison d'emprunt, il ne pouvoit les recevoir chez lui; & c'étoit sa coutume de régaler tous les soirs tous ceux qui s'étoient attachés à sa personne. Ceux qui étoient du secret étoient convenus qu'aussi-tôt après le souper ils partiroient pour Ostie, n'ayant chacun qu'un seul valet avec eux. Car ils avoient envoyé les autres à Anagnie, comme devant eux-mêmes s'y trouver le lendemain. Polybe alors étoit malade & obligé de garder le lit, mais averti de tout ce qui se passoit par Ménithylle, & craignant que le jeune Prince, qui naturellement aimoit les plaisirs de la table, ne s'y livrât avec trop peu de précaution, il lui écrivit un billet qu'il cacheta & envoya sur le soir, avec ordre au porteur de demander le Maître d'hôtel du Prince, de lui mettre le billet entre les mains, sans lui dire qui il étoit ni de quelle part il venoit, & de le prier de le faire lire incessamment à Demetrius. Cela fut ponctuellement exécuté. Demetrius ouvre le billet & lit: *Pendant que l'on diffère, la mort vient nous surprendre. On gagne plus à oser quelque chose. Osez donc, essayez, agissez, sans vous inquiéter du succès. Hazardez tout plutôt que de vous manquer à vous-même. Soiez sobre, ne vous fiez à personne, ce sont les nerfs de la prudence.* Après avoir lu ce billet, Demetrius comprit de qui il venoit, & à quelle intention il avoit été écrit. Sur le champ il feignit un mal de cœur, & retourna en son logis. Ses amis l'y suivirent. Il donna ordre à ceux de sa Maison; qui ne devoient pas être du voyage, de partir sur l'heure avec des filets & sa meute pour Anagnie & de le venir joindre à Circée, où il avoit accoutumé de chasser, & où il avoit eu occasion de faire connaissance avec Polybe. Il découvrit ensuite son dessein à Nicanor & à ceux de sa suite, & les exhorta d'entrer dans son entreprise. Ils y consentirent avec joie, & suivant ses ordres retournèrent chez eux, ordonnèrent à leurs domestiques de prendre au point du jour le chemin d'Anagnie, & de se rendre au rendez-vous de chasse à Circée, où ils devoient se trouver eux-mêmes le lende-

main avec Demetrius. Ces ordres donnés, ils partirent dès la nuit même pour se rendre à Ostie.

Durant cet intervalle, Ménithylle, qui étoit parti devant, avoit déclaré au Capitaine du vaisseau Carthaginois qu'il avoit reçu du Roi son Maître de nouveaux ordres qui le retiendroient encore quelque tems à Rome, & qui l'obligeoient d'envoyer à Ptolémée quelques jeunes Seigneurs d'une fidélité éprouvée pour l'informer de ce que son frère faisoit à Rome : qu'il ne partiroit donc pas lui ; mais que vers le milieu de la nuit, ces jeunes Seigneurs viendroient s'embarquer. Ce changement ne fit nulle peine au Capitaine. Il lui étoit fort indifférent qui il reçût sur son bord, dès que le paiement qu'il recevoit étoit égal. En effet le Prince & sa troupe, au nombre de seize personnes, en comptant les Pages & les valets, arrivèrent à Ostie sur les trois heures du matin. Ménithylle causa quelque tems avec eux, leur montra les provisions qu'il avoit faites, les recommanda vivement au Capitaine, & ils s'embarquèrent. Au point du jour le pilote leva l'ancre, tout se fit à l'ordinaire dans le vaisseau, sans qu'il pensât avoir sur son bord d'autres personnes, que quelques Officiers que Ménithylle envoyoit à Ptolémée. Le lendemain à Rome on ne s'avisâ point de s'informer où étoit Demetrius, ni ceux qui en étoient fortis avec lui. On les croioit à Circée, où se trouvèrent aussi ceux qui y avoient été envoyés, pensant les y rencontrer. On n'apprit la fuite de ce Prince que par un Page, qui fouetté à Anagnine courut à Circée pour s'en plaindre à son Maître, & qui ne l'y trouvant pas, ni sur le chemin de Circée à Rome, le dit dans cette ville aux amis du Prince & à ceux qui étoient restés dans sa maison. On ne commença à soupçonner qu'il s'étoit évadé que quatre jours après son départ. Au cinquième les Sénateurs s'assemblèrent pour délibérer sur cette affaire, mais alors le vaisseau, qui portoit le Prince, avoit six jours d'avance, & il avoit doublé le détroit de Sicile. Il étoit trop éloigné & il voguoit trop heureusement, pour que l'on pût espérer de l'atteindre ; & quand on auroit voulu le poursuivre, on n'étoit pas maître d'arrêter Demetrius. Ainsi quelques jours après l'on prit le parti de députer Tiberius Gracchus, Lucius Lentulus, & Servilius Glaucias, avec ordre d'examiner de près l'état de la Grèce, de passer de là en Asie pour y observer Demetrius, y étudier les dispositions des autres Princes, & accommoder les différens qu'ils avoient avec les Gallo-Grecs. Tiberius eut ordre de veiller en personne sur toutes ces affaires.

CXV.

*Le plus jeune des Ptolémées tâche de se soumettre l'Isle de Chypre & la Cyrénaïque*

**C**LE Prince arrivé dans la Grèce, avec les Députés Romains, y leva un grand nombre de soldats mercénaires, & avec eux un certain Macédonien nommé Damasippe, qui après avoir fait égorger tous les membres du Conseil public de Phaçon, avoit été obligé de sortir de la Macédoine avec sa femme & ses enfans. De là Ptolémée fut dans la Pé-rée, petit canton sur la côte de Rhodes & vis-à-vis cette Isle. De la Pé-rée, où il avoit été bien reçu, il se proposa de passer en Chypre. Mais Torquatus & ses Collègues lui voyant assembler beaucoup de troupes étrangères, le firent souvenir que le Sénat avoit ordonné qu'on le recondui-rât sans guerre dans son Roiaume, & lui persuadèrent de congédier ses troupes dès qu'il seroit arrivé à Sida, de quitter le dessein d'entrer dans l'Isle de Chypre, & de faire en sorte qu'ils pussent se joindre sur les fron-tières de la Cyrénaïque: que les Députés Romains iroient à Alexandrie, qu'ils engageroient son aîné à consentir à ce que l'on souhaitoit de lui, qu'ils reviendroient le joindre sur ces frontières, & qu'il amèneroit son frère avec eux. Ptolémée sur la foi de ces promesses abandonna le dessein de conquérir l'Isle de Chypre, licentia ses troupes étrangères, vint en Crète avec Damasippe & C. Mérula, un des Députés, de Cré-te, avec quelques mille hommes qu'il y avoit levés, il fut à Libyna, d'où il alla mouiller au port d'Apis.

Torquatus & Titus arrivés à Alexandrie, firent tous leurs efforts pour porter l'aîné des Ptolémées à faire la paix avec son frère, & à lui accor-der l'Isle de Chypre. Mais tandis que ce Prince tantôt en promettant quelques choses, tantôt en refusant d'en écouter d'autres, tâche de ga-gner du tems, le cadet campé à Libyna avec ses Candiots selon qu'il en étoit convenu, s'impatiente de n'apprendre aucunes nouvelles. Il en-voie Mérula à Alexandrie dans la pensée que deux Députés auroient plus de pouvoir qu'un seul sur l'esprit de son frère. En vain il attend son retour. Le tems se passe, quarante jours s'écoulent, sans appren-dre rien de nouveau, son inquiétude est extrême. En effet son aîné, à force de caresses, avoit mis les Députés dans ses intérêts & les retenoit chez lui, quelque répugnance qu'ils eussent à y rester.

Pendant ces délais, Ptolémée le cadet apprend que les Cyrénéens se révoltent contre lui, que les autres villes entrent dans la même conspi-ration, & que l'Egyptien Ptolémée qu'il avoit fait Gouverneur de

Royaume, lorsqu'il en étoit parti pour aller à Rome, avoit part à cette rébellion. Il apprend encore peu de temps après que les Cyréniens sont en armes. Sur ces nouvelles, de peur qu'en voulant subjuguier l'Île de Chypre, il ne perde Cyrène, laissant la tout le reste, il prend la route de cette ville. Arrivé au lieu, qu'on appelle *la grande décente*, il trouve que les Libyennes jointes aux Cyréniens s'étoient emparés des détroits. Cet événement l'inquiète. Il partage sa petite armée en deux corps. Il en met un sur des vaisseaux avec ordre de doubler les détroits & de tomber brusquement sur les ennemis. Il se met à la tête de l'autre, les attaque de front & tâche de gagner le haut de la montagne. Les Libyennes épouvantées de cette double attaque, abandonnent leur poste. Ptolémée se rend maître du sommet & d'un château fortifié de quatre tours qui y étoit, & où il trouva une très grande abondance d'eau. De là traversant un désert il arriva en sept jours de marche à Cyrène, suivi des Mécurinienis qui s'étoient joints à ses troupes. Les Cyréniens l'attendoient de pied ferme, campés & formant une armée de huit mille fantassins & de cinq cens chevaux. L'esprit de Ptolémée ne leur étoit pas inconnu, ils savoient ce qui s'étoit passé à Alexandrie, ils prévoient que ce Prince les gouverneroit moins en Roi qu'en Tyran. Loin de se soumettre de bon gré à sa domination, ils résolurent de sacrifier tout à la défense de leur liberté. Ils osèrent en effet s'approcher de lui, la bataille se donna & Ptolémée fut défait.

## CXVI.

*Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées.*

MÉRULA revient enfin d'Alexandrie, & déclare à Ptolémée que son frère avoit rejeté toutes les propositions qu'on lui avoit faites, & qu'il vouloit qu'on s'en tint aux articles dont on étoit convenu, & qu'on avoit réciproquement acceptés. Sur ce rapport, le Roi fait partir pour Rome COMAN & Ptolémée son frère avec MÉRULA, & leur donna ordre de porter des plaintes au Sénat contre l'injustice que lui faisoit le Roi d'Egypte, & le peu d'égard qu'il avoit pour le peuple Romain. Ces Députés, dans leur route, renvoyèrent aussi TITUS, qui n'avoit pu non plus rien gagner. Telle étoit la situation des affaires à Alexandrie & dans la Cyrénaïque.



CXVII.

*Le Sénat prend le parti du cadet des Ptolémées, & rompt avec l'aîné.*

**A**vec les Ambassadeurs du plus jeune de ces deux Princes, arrivèrent à Rome ceux de l'aîné, dont le chef étoit Ménithylle d'Alabandes. Dans le Sénat ils firent de longs discours, & se reprochèrent en face les uns aux autres des choses très-odieuses. Après les avoir entendus, le Sénat, sur le témoignage de Titus & de Mériula, qui favorisoient vivement le Roi de la Cyrénaïque, fit un Décret, qui portoit que Ménithylle avec ses Adjoints sortiroient de Rome dans l'espace de cinq jours, que le peuple Romain renouvoit à toute alliance avec le Roi d'Egypte, & qu'on députeroit à son frère pour lui apprendre ce qui avoit été arrêté en sa faveur. Publius Apustius, & C. Lentulus furent choisis pour cette Ambassade, & sur le champ ils partirent pour Cyène. Ptolémée n'eut pas plutôt appris que le Sénat s'étoit déclaré pour lui, que fier d'une si grande protection, il se mit à lever des troupes pour se soumettre l'île de Chypre, dont la conquête l'occupoit tout entier.

CXVIII.

*Démétrius de Maffinissa avec les Carthaginois ; toujours décidés par les Romains en faveur du Prince, quoiqu'ils ne fussent pas toujours justes.*

**E**N Afrique, Maffinissa déjà quelque tems avant celui dont nous parlons, avoit été violemment tenté de s'emparer du terroir qui est autour de la petite Syrte & qu'on appelle *Emporia*. Les villes y étoient en grand nombre, le pays beau, les revenus, qu'on en tiroit, très-considérables. Il prit enfin le dessein d'envalir ce riche domaine sur les Carthaginois. Maître du plat pays, il n'eut pas de peine à conquérir la campagne. Jamais les Carthaginois ne se sont fort entendus à la guerre sur terre ; & d'ailleurs la longue paix dont ils avoient joui jusqu'alors leur avoit extrêmement affoibli le courage. Mais il n'eut pas tant de facilité à subjuguier les villes. Les Carthaginois les défendoient si bien, qu'il ne put y entrer. Pendant toutes ces

hostilités, les Carthaginois envoient à Rome pour se plaindre du Roi de Numidie, & le Roi y députoit aussi de sa part pour se justifier contre les Carthaginois. Mais quelque droit qu'eussent les Députés de ce peuple, les Juges étoient toujours pour Massinissa, non que la justice fût du côté de ce Prince, mais parce qu'il étoit de l'intérêt du Sénat de décider en sa faveur. Le prétexte de ces hostilités étoit que le Roi de Numidie aiant demandé passage aux Carthaginois par le terroir voisin de la petite Syrte, pour poursuivre un rebelle nommé Aphterate, les Carthaginois le lui avoient refusé, sous couleur qu'il n'avoit aucun droit sur cette contrée. Mais ce refus leur coûta cher. Ils furent tellement pressés, que non seulement ils perdirent la campagne & les villes, mais qu'on les obligea de paier cinq cens talens pour les fruits qu'ils en avoient perçus depuis le commencement de la contestation.

## CXIX.

*Prusias, Eumène & Ariarathe députent à Rome.*

LE premier de ces Rois envoya des Ambassadeurs à Rome avec des Gallo-Grecs pour porter des plaintes au Sénat contre Eumène. Celui-ci fit faire le même voyage à son frère Attalus pour répondre aux accusations de Prusias. Et Ariarathe y députa aussi, & ses Ambassadeurs en présentant une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, devoient faire connoître au Sénat de quelle manière il avoit reçu Tiberius, & le prier qu'on lui déclarât ce que l'on souhaitoit de lui, qu'il étoit prêt d'exécuter tout ce qu'on jugeroit à propos de lui ordonner.

## CXX.

*Accueil que fait Demetrius aux Ambassadeurs Romains. Il députe lui-même à Rome & y fait conduire des meurtriers d'Octavius.*

DES que Menochares fut arrivé à Antioche & qu'il eut fait part à Demetrius de l'entretien qu'il avoit eu avec Tiberius & les autres Commissaires dans la Cappadoce, ce Prince crut n'avoir rien de plus important à faire que de gagner leur amitié autant qu'il lui seroit possible. Tourant donc de ce côté-là toutes ses pensées, il leur en-

envoia des Ambassadeurs, d'abord dans la Pamphylie, ensuite à Rhodes, où l'on leur fit de sa part tant de promesses, qu'enfin il obtint d'eux qu'ils le déclareroient Roi. Tiberius contribua beaucoup à lui faire avoir le Roiaume de Syrie. Il lui vouloit du bien, & il s'emploia dans cette occasion avec tout le zèle qu'on pouvoit attendre d'un ami. Le Prince, après un bienfait si signalé, fit partir sans délai pour Rome des Ambassadeurs, qui outre une couronne livrèrent au Sénat celui qui avoit tué Octavius, & le Grammairien Isocrate.

CXXI.

*Ambassadeurs d'Ariarathe & d'Attalus bien reçus à Rome.*

**L**Es Ambassadeurs d'Ariarathe, introduits dans le Sénat, offrirent leur couronne, firent valloir comme ils devoient l'extrême attachement qu'avoit le Roi leur Maître pour la République Romaine, & en prirent Tiberius à témoin, qui attesta tout ce qu'ils avoient avancé. Sur ce témoignage, le Sénat reçut la couronne avec beaucoup de reconnaissance, fit présent au Prince à son tour de ce que les Romains estiment par dessus toutes choses, du bâton & de la chaise d'yvoire, & renvoia les Ambassadeurs avant l'hiver.

Après eux, Attalus arriva. Les Consuls alors avoient pris possession de leur dignité. Les Gallo-Grecs que Prusias avoit envoiés, & plusieurs autres Députés d'Asie, étalèrent les griefs qu'ils avoient contre Attalus; & quand ils eurent fini, le Sénat non content de décharger ce Prince de toutes accusations qu'on avoit intentées contre lui, le combla d'honneurs & de dignités. Car autant qu'il avoit d'aversion pour Eumène, autant il aimoit Attalus & se faisoit un plaisir d'en relever la gloire.

CXXII.

*Les Ambassadeurs de Demetrius arrivent à Rome. Hardiesse étrange de Leptines, meurtrier d'Octavius. Epouvante d'Isocrate. Députation des Achéens à Rome au sujet de Polybe & de Stratius.*

**M**Enocharès & les autres Députés de Demetrius arrivèrent à Rome, apportant avec eux une couronne de dix mille pièces

Tome VI.

Bbb

d'or, & suivis du meurtrier d'Octavius. Le Sénat délibéra longtems sur les mesures qu'il avoit à prendre en cette occasion. Les Ambassadeurs furent enfin introduits, on reçut gracieusement leur couronne. Mais pour Leptines, l'assassin de Caius, & Isocrate, on leur interdit l'entrée du Sénat. Cet Isocrate étoit un de ces Grammairiens qui publiquement déclament des pièces de leur métier, grand parleur, vain jusqu'à la fatuité, odieux & haï des Grecs mêmes. Car jamais il ne se trouvoit en concours avec Alcée, que ce Poëte ingénieux ne lui lançât quelques bons mots & ne le tournât en ridicule. Ce Grammairien étant venu en Syrie, commença par se mettre les Syriens à dos par le mépris qu'il en faisoit. Puis se croiant trop resserré dans les bornes de sa profession, il s'avisa de parler des affaires d'Etat, & de débiter par tout qu'Octavius avoit été tué à juste titre, que les autres Députés avoient mérité le même sort, qu'il ne devoit pas en rester un seul pour porter la nouvelle de leur mort aux Romains, qu'un tel événement auroit humilié leur orgueil, & les auroit obligés de tempérer l'insolente autorité qu'ils usurpoient. Voilà ce qui lui attira son malheur. On remarque sur ces deux criminels une chose qui mérite en effet d'être transmise à la postérité. Malgré son assassinat, Leptines ne discontinua pas de se promener tête levée dans Laodicée, & de dire tout haut qu'il avoit très-bien fait de poignarder Octavius; il ne craignoit pas même d'assurer que cette belle action ne s'étoit faite que par l'inspiration des Dieux. Bien plus, quand Demetrius fut en possession du Roiaume, il fut le trouver & lui dit de ne pas s'inquiéter du meurtre du Député, qu'il ne décernât pour cela rien de rigoureux contre les Laodicéens; que lui-même il iroit à Rome & prouveroit au Sénat que c'étoit par l'ordre des Dieux qu'il avoit égorgé Octavius, & il parut en effet si disposé à y aller, qu'on l'y conduisit sans le lier & sans le garder. Au contraire Isocrate n'eut pas été plutôt dénoncé, que son esprit fut troublé. Dès qu'il se vit une chaîne au col, il ne prit plus de nourriture que très-rarement, il n'eut plus nul soin de son corps. Quand il entra dans Rome, ce fut un spectacle qui fit horreur. Aussi faut-il convenir que l'homme, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'ame, est le plus horrible de tous les animaux, quand il se livre au desespoir. Sa figure! faisoit peur à voir; à la saleté de son corps, à ses ongles & à ses cheveux, qui n'avoient été nettoies ni coupés depuis plus d'un an, on l'auroit pris pour une bête féroce, ses regards ne faisoient que confirmer dans cette idée. En un mot on ne pouvoit le regarder, sans se sentir beaucoup plus d'aversion pour lui, que pour tout autre animal. Leptines joua beaucoup mieux son personnage, il persista dans ses premiers sentimens, toujours prêt à soutenir sa cause devant le Sénat, faisant gloire de son action, en quelque compagnie qu'il se trouvât, & prétendant que jamais les

Romains ne l'en puniroient. Il prédit vrai. Le Sénat, si je ne me trompe, crut que, dans l'esprit de la multitude, c'étoit avoir puni le crime que d'avoir le criminel entre les mains, & d'être en pouvoir de le punir quand on le jugeroit à propos. C'est pour cela apparemment qu'il ne voulut ni entendre ces deux Syriens, ni prendre alors connoissance de cette affaire. Il se contenta de répondre aux Ambassadeurs de Demetrius, que le Roi leur Maître seroit ami des Romains, tant qu'il seroit aussi soumis qu'il l'étoit, pendant qu'il demeureroit à Rome.

Il étoit aussi venu des Ambassadeurs de la part des Achéens, pour demander le retour de ceux de cette nation qui avoient été accusés, & surtout de Polybe & de Stratius. Car la plupart des autres, & presque tous les principaux d'entre eux, étoient morts pendant leur exil. Ces Ambassadeurs étoient Xenon & Télécles. Ils n'étoient chargés que de demander cette grace en supplians, de peur qu'en prenant la défense des exilés ils ne parussent tant soit peu opposés aux volontés du Sénat. On leur donna audience; dans leur harangue il ne leur échappa rien qui ne fût très-mesuré. Malgré cela, les Pères demeurèrent inflexibles, & prononcèrent qu'ils s'en tenoient à ce qui avoit été réglé.



CXXIII.

*Députation des Athéniens & des Achéens à Rome, au sujet des habitans de Delos qui s'étoient transportés dans l'Achaïe.*

**T**Héaridas & Stephanus avoient été envoyés à Rome par les Athéniens & les Achéens pour l'affaire des peuples de l'île de Delos. Voici ce que c'étoit que cette affaire. Après que Delos eut été donnée aux Athéniens, les Romains ordonnèrent aux habitans de sortir de leur île & de transporter tous leurs biens dans l'Achaïe. Ils obéirent, & furent comptés parmi ceux qui faisoient partie du Conseil public, & qui en recevoient les loix. En cet état, quand ils avoient quelque démêlé avec les Athéniens, ils prétendoient ne devoir être jugés que selon les loix de la confédération établie entre les Athéniens & les Achéens. Les Athéniens au contraire soutenant que les Déliens n'avoient pas ce privilège, ceux-ci demandèrent aux Achéens d'être délivrés de la servitude où les Athéniens les réduisoient. On députa à Rome pour avoir la décision de ce différend, & le Sénat répondit, qu'il falloit observer ce que les Achéens avoient légitimement établi touchant les Déliens.

## CXXIV.

*Les Lissiens & les Daorsiens députent à Rome contre les Dalmates.*

**D**Eja il étoit venu plusieurs fois à Rome des Ambassadeurs de la part des Lissiens pour se plaindre que les Dalmates infestoient leur pais & les villes de leur district, savoir Epution & Tragurion. Les Daorsiens faisant des Dalmates les mêmes plaintes, le Sénat députa C. Fannius dans l'Illyrie pour observer ce qui s'y passoit, & surtout comment les Dalmates s'y gouvernoient. Tant que Pleurate vécut, ce peuple lui fut très-soumis. Mais Gentius son successeur fut à peine monté sur le trône, qu'ils se révoltèrent, firent la guerre à leurs voisins, & tâchèrent de les conquérir. Quelques-uns mêmes leur païèrent tribut, & ce tribut consistoit en bestiaux & en bled. Tel étoit le sujet de la députation de Fannius.

## CXXV.

*Fannius est mal reçu par les Dalmates. Cause & prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple.*

**A**U retour d'Illyrie, C. Fannius déclara que les Dalmates n'étoient nullement disposés à réparer les torts qu'on les accusoit d'avoir faits, que loin de faire satisfaction à ceux qui se plaignoient de leurs procédés, ils n'avoient pas même voulu l'écouter, & qu'ils ne lui avoient dit autre chose sinon qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Romains; que leur audace avoit encore été plus loin, qu'ils lui avoient refusé & le logement & les vivres nécessaires; qu'ils lui avoient enlevé les chevaux qu'une autre ville lui avoit fournis; qu'il auroit même couru risque de perdre la vie par les mains de ces Barbares, si cédant au tems il ne se fût retiré de leur pais sans éclat & sans bruit. Sur ce rapport, le Sénat indigné de la fierté & de la férocity des Dalmates, crut que le tems étoit venu de leur déclarer la guerre. Plusieurs raisons l'y engageoient. Depuis que les Romains avoient chassé d'Illyrie Demetrius de Pharos, on avoit entièrement négligé la partie de ce Roiaume qui regarde la mer Adriatique. D'ailleurs depuis la décision des affaires de Macédoine douze ans s'étoient écoulés, pendant lesquels

les Italiens avoient joui d'une paix profonde, & l'on craignoit qu'un repos plus long ne les amollit & n'affoiblit leur courage. On voulut comme renouveler leur ancienne ardeur pour les armes, en les leur faisant prendre contre l'Illyrie. Ajoutons qu'on vouloit jeter l'épouvante parmi les Illyriens, & les rendre dociles aux ordres qui dans la suite leur seroient envoyés. Telles furent les vraies causes de la guerre contre les Dalmates. On publioit cependant hors l'Italie qu'on ne le faisoit que pour venger l'insulte qui avoit été faite à Fannius. Mais cette insulte n'en étoit que le prétexte.

CXXVI.

*Ariarathe vient à Rome, & y perd sa cause contre les Ambassadeurs de Demetrius & d'Holophernes.*

**A**riarathe arriva à Rome avant la fin de l'été, & alors Sextus Julius & son Collègue dans le Consulat étoient entrés en charge. Dans les conférences qu'il eut avec eux, il donna la plus triste idée qu'il put du malheur où il étoit tombé. Mais il trouva là Miltiades, que Demetrius avoit député, & qui étoit également préparé & à refuter ses accusations, & à l'accuser lui-même. Holophernes avoit aussi envoyé Timothée & Diogènes, qui avoient une couronne à présenter de sa part, avec ordre de renouveler son alliance avec les Romains, de se justifier contre les plaintes d'Ariarathe, & d'en faire contre ce Prince. Dans les conférences particulières, Diogènes & Miltiades brilloient plus & faisoient plus d'impression que le Roi de Cappadoce. On ne doit pas en être surpris. Ils étoient plusieurs contre un seul; l'éclat qui les environnoit éblouissoit les yeux, & l'on ne les détournoit qu'avec peine sur un Roi triste & malheureux. Aussi quand il s'agit de plaider chacun sa cause, les Ambassadeurs eurent-ils un grand avantage sur le Prince. Sans aucun égard pour la vérité, il leur fut permis de dire tout ce qu'il leur plut, & tout ce qu'ils disoient demeurait sans réplique, parce qu'il n'y avoit personne qui prît la défense de l'accusé. Le mensonge l'emporta sans peine sur la vérité, & ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

## CXXVII.

*Phénice, ville d'Épire, député à Rome.*

**A**UX Ambassadeurs que Phénice & les exilés avoient envoyés à Rome, le Sénat répondit, après les avoir entendus, qu'il donneroit ses ordres aux Députés qui devoient aller en Hÿrie avec C. Marcius.

## CXXVIII.

*Athénée vient à Rome pour accuser Prusias.*

**A**Ttalus défait par Prusias, envoya Athénée son frère à Rome avec Publius Lentulus, pour faire connoître au Sénat ce qui lui étoit arrivé. Andronique à la vérité lui avoit déjà fait le récit de la première irruption du Roi de Bithynie. Mais le Sénat, loin d'y ajouter foi, soupçonnoit Attalus d'avoir voulu attaquer Prusias d'épier les occasions de lui faire la guerre, & de ne répandre de mauvais bruits contre ce Prince que pour chercher querelle & le porter à prendre le premier les armes. D'un autre côté, quoique Nicomède & Antiphyle, Députés de Prusias, attestassent que tout ce que l'on débitoit contre leur Maître étoit faux, le Sénat n'en vouloit rien croire. Enfin après d'exactes recherches, comme il ne pouvoit être informé au juste de ce qui s'étoit passé, il députa Lucius Apuleius & C. Petronius sur les lieux pour examiner quelle étoit la situation des affaires dans les Roiaumes de Bithynie & de Pergame.

## CXXIX.

*Députation des Romains vers Prusias en faveur d'Attalus. Délibération du Sénat sur les Achéens relégués en Italie.*

**S**UR la fin de l'hiver, le Sénat, sur le rapport que Publius Lentulus lui avoit fait, à son retour, de ce qu'il avoit vu chez Prusias, fit appeler Athénée frère d'Attalus, & sans perdre le tems en longues discussions, le fit partir avec trois Députés, C. Claudius Centon, Lucius Hortensius & C. Aurunculeius, qui tous trois eurent ordre d'em-



pêcher que Prusias ne fit la guerre à Attalus. Il arriva en même tems à Rome des Ambassadeurs de la part des Achéens, Xénocr d'Egium & Télécles de Tégée, pour demander qu'on renvoyât enfin dans leur pais les Grecs accusés d'avoir été partisans de Persée, & dispersés pour cette faute dans l'Italie. Le Sénat s'assemble à ce sujet, l'affaire se propose, & peu s'en fallut qu'on ne le remît en liberté. Le Préteur Aulus Posthumius fut cause que la chose ne réussit pas. Les avis étoient partagés. Les uns vouloient qu'on les renvoyât, les autres qu'on les retînt, & un troisième parti qu'on leur accordât leur liberté, mais non pas pour le présent. De ces trois bandes Posthumius n'en fit que deux, & demandant leur avis, *Que ceux, dit-il, qui sont pour le renvoi des exilés passent ici, & que ceux qui sont d'un autre sentiment passent là.* Or ceux qui étoient d'avis qu'on différât encore à les renvoyer, se joignirent à ceux qui vouloient qu'on les retînt, par-là ce parti devint beaucoup plus nombreux que l'autre, & les exilés restèrent dans le même état.

CXXX

*Ambassade des Achéens à Rome.*

Quand au retour des Députés on apprit dans l'Achaïe qu'il ne s'en étoit presque rien fallu que tous les exilés ne revinssent dans leur patrie, on conçut de grandes espérances qu'enfin cette grace leur seroit accordée. C'est pourquoi ils envoïèrent à Rome Télécles de Mégalo-polls & Anaxidame, pour faire de nouvelles instances.

CXXX

*Les Marseillois demandent du secours aux Romains.*

Les Marseillois avoient déjà été autrefois inquiétés par les Liguriens. Mais au tems dont nous parlons réduits aux dernières extrémités & voyant deux de leurs villes, Antipolis & Nîce, assiégées, ils dépêchèrent à Rome des Ambassadeurs, tant pour informer le Sénat de ce qu'ils souffroient, que pour prier qu'on leur envoiât du secours. Ces Députés entrèrent dans le Sénat, déclarèrent les ordres dont ils étoient chargés, & il fut résolu qu'on députeroit sur les lieux pour être éclairci de ce qui s'étoit passé, & pour essayer de ranger par négociation les Barbares à leur devoir.

## CXXXII.

*Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome & en obtient du secours.*

DANS le tems que le Sénat envoya Opimius contre les Oxybiens, on vit arriver à Rome le cadet des Ptolémées, qui introduit dans le Sénat se plaignit amèrement de son frère, & rejeta sur lui le cruel projet qu'on avoit formé de l'assassiner. Les cicatrices des plaies qu'il montra, jointes au discours touchant qu'il fit, touchèrent l'assemblée d'une compassion si vive, qu'en vain Néolaïdas & Andromachus s'efforcèrent de justifier leur Maître; non seulement on refusa de les écouter, mais on leur donna ordre de sortir sans délai de Rome. On choisit ensuite cinq Députés, du nombre desquels étoient Merula & Luc. Thermus. Ils eurent ordre de prendre chacun une galère & de conduire Ptolémée en Chypre, & l'on écrivit aux Alliés de Grèce & d'Asie qu'on leur permettoit d'aider Ptolémée à rentrer dans son Roiaume.

## CXXXIII.

*Dix Commissaires sont envoyés en Asie pour réprimer la témérité de Prusias.*

LEUR retour de Pergame, Hortensius & Arunculeius font sçavoir au Sénat que Prusias se moque de ses ordres, que contre la foi des Traités, il les avoit enfermés dans Pergame eux & Attalus, en un mot qu'il n'étoit pas de mauvais traitemens qu'il ne leur eût faits. Les Pères indignés de cet étrange procédé, députèrent dix Commissaires, dont les principaux étoient Lucius Anicius, C. Fannius & Quintus Fabius Maximus, avec ordre de finir cette guerre & d'obliger Prusias de faire satisfaction à Attalus pour les dommages qu'il lui avoit causés.

## CXXXIV.

## CXXXIV.

*Guerre des Romains en faveur des Marseillois contre les Oxybiens  
& les Décéates.*

**S**UR les plaintes que les Marseillois avoient portées à Rome contre les Liguriens, le Sénat députa sur le champ Flaminius, Popilius Lænas & L. Publius, qui partant avec les Ambassadeurs de Marseille, vinrent par mer dans le territoire des Oxybiens dans le dessein de débarquer devant Egitna. Les Liguriens, sur la nouvelle qu'ils apprirent que ces Commissaires étoient venus pour leur commander de lever le siège de cette ville, s'opposèrent à la décente de ceux qui étoient encore dans le port. Ils n'arrivèrent pas à tems pour empêcher Flaminius de descendre, il étoit débarqué & ses balots étoient déjà sur le bord. D'abord ils lui ordonnent de sortir de leur pais, il méprise ces ordres; on pille ses bagages, ses domestiques les veulent défendre, on les repousse & on les insulte; Flaminius lui-même vient au secours, on le couvre de blessures & l'on jette sur le carreau deux de ses gens, on poursuit les autres jusqu'à leur vaisseau, & Flaminius remonté sur son bord, est obligé, pour sauver sa vie, de couper les cables des ancres. On le transporta à Marseille, où rien ne fut négligé pour le guérir.

Le Sénat informé de ces tristes événemens, fait partir au plus vite, avec une armée, le Consul Quintus Opimius, pour se venger des Oxybiens & des Décéates. Les troupes se rendirent à Placentia, de là le long de l'Apennin le Consul vint dans le pais des Oxybiens & campa sur les rives de l'Apron, où il attendit les ennemis; dont il avoit ouï dire qu'ils s'assembloient, bien résolus à combattre. Il conduisit de là son armée devant Egitna, où le droit des gens avoit été violé d'une manière si criante dans sa personne & dans celle de ses Collègues. Il prit la ville d'assaut, en réduisit les habitans à l'esclavage, & envoya liés & garotés à Rome les principaux auteurs de l'insulte qui leur avoit été faite. Après cet exploit, il alla au-devant des Oxybiens, qui désespérant de fléchir le courroux des Romains, par un excès de témérité venoient l'attaquer au nombre d'environ quatre mille hommes, avant que les Décéates les eussent joints. Opimius, Capitaine habile & expérimenté, fut frappé de leur hardiesse; mais voyant qu'elle n'étoit fondée sur aucun principe, il s'attendit bien que de pareils ennemis ne feroient pas longue résistance. Il sort donc de son camp, il range ses troupes, les anime à bien faire & marche aux Oxybiens au petit pas. Le choc fut si vif, qu'en un moment ils furent défaits. Plus

Tome VI.

Ccc

lieurs restèrent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite & se dissipèrent.

Les Décéates en corps d'armée se présentèrent pour secourir les Oxybiens, mais il étoit trop tard. Ils rallièrent cependant les fuyards, & avec ce renfort ils vinrent attaquer les Romains. Ils combattirent avec beaucoup de courage & de vivacité. Enfin ils cédèrent, se rendirent aux Romains & leur livrèrent la ville capitale de leur pays. Le vainqueur distribua aux Marseillois toutes les terres qu'il venoit de conquérir. Il voulut que les Liguriens envoiasent à Marseille des otages qu'on échangeoit à certains tems. Il désarma les ennemis, & fit prendre à ses soldats des quartiers d'hiver dans leurs villes. Ainsi commença & finit en peu de tems la guerre contre les Oxybiens & les Décéates.

## CXXXV.

*Les Romains rompent avec Prusias & se disposent à lui faire la guerre.*

EN Asie, l'hiver n'étoit pas encore passé, qu'Attalus se trouva un très-grand nombre de troupes, Ariarathe & Mithridate, en vertu de leur alliance avec le Roi de Pergame, lui avoient envoyé de la cavalerie & de l'infanterie sous le commandement de Demetrius fils d'Ariarathe. Tout se dispoisoit pour la campagne, lorsqu'on apprit que les Commissaires Romains étoient arrivés à Quades. Attalus les y joignit, & après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là ils déclarent à Prusias les ordres dont ils étoient chargés pour lui de la part du Sénat. Ce Prince veut bien se soumettre à quelques-uns, & refuse d'obéir à la plupart des autres. Les Commissaires choqués de cette résistance, renoncent à son amitié & à son alliance, & reprennent sur le champ la route de Pergame. Prusias se repent de sa faute, les suit pendant quelque tems, tâche de les toucher, ses efforts sont inutiles, il retourne chez lui & ne sçait plus quel parti prendre. De retour chez Attalus, les Envoies de Rome lui conseillèrent de se tenir avec son armée sur les frontières de son Roiaume sans faire le premier aucun acte d'hostilité, & de mettre à couvert de toute insulte les villes & les bourgs de sa domination. Ils se partagèrent ensuite, les uns retournèrent à Rome pour y informer le Sénat de la rébellion de Prusias, les autres se répandirent dans l'Ionie, quelques-uns prirent leur route vers l'Hélespont & les villes voisines de Byfance; & dans tous ces endroits ils ne travaillèrent, car c'étoit l'unique but qu'ils s'étoient proposés, qu'à détourner les peuples de l'alliance de Prusias, & à rassembler des forces en faveur d'Attalus.

CXXXVI.

*Paix entre Prusias & Attalus.*

**A**ttalus, avec le secours de tant d'Alliés, se vit bientôt une flotte nombreuse. Rhodes lui fournit cinq galères à trois rangs, qui avoient été envoyées pour la guerre de Crète; Cylique en donna vingt; lui même il en avoit équipé vingt-sept; de sorte qu'avec celles que d'autres Alliés encore lui envoient il composa une flotte de quatre-vingt galères, dont il donna le commandement à Athénée son frère. Ce Prince cinglant vers l'Hélespont, faisoit de continuelles décentes sur la côte de la Bithynie, & y mettoit tout au pillage. Heureusement pour Prusias, le Sénat sur le rapport des Députés qu'il lui avoit envoyés, en nomma promptement trois autres, Appius Claudius, Lucius Oppius & Aulus Posthumius, qui arrivés en Asie finirent la guerre en obligeant les deux Rois à souscrire ce Traité: „ Que Prusias donneroit pour le „ présent vingt galères pontées à Attalus; qu'il lui paieroit cinq cens „ talens dans l'espace de vingt ans; que l'un & l'autre se renfermèrent „ dans les bornes de leur Etat, telles qu'elles étoient avant la guerre; „ que Prusias, en réparation des dommages qu'il avoit causés dans les „ terre de Méthymne, d'Egium, de Cumes & d'Héraclée, restitueroit „ à ces villes cent talens”. Ces conditions acceptées Attalus ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son Roiaume. Ainsi fut conduite la guerre que les différens d'Attalus & de Prusias avoient allumée.

CXXXVII.

*Députation des Achéens en faveur de leurs exilés.*

**I**L arriva dans ce tems-ci à Rome encore une nouvelle députation de la part des Achéens en faveur de ceux de leur nation qui avoient été évoqués en Italie. Les Députés demandèrent grace au Sénat pour ces infortunés; mais les Pères jugèrent qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été décidé.

## CXXXVIII.

*Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. Ambassade des Rhodiens au sujet de leur guerre contre les Candiots.*

Pendant l'été, Héraclide vint à Rome & y amena avec lui Laodice & Alexandre, enfans d'Antiochus. Durant le séjour qu'il fit dans cette ville, il n'y eut point d'artifices dont il ne se servît pour obtenir du Sénat ce qu'il en fouhaitoit. Le Rhodien Astymède, Député & Amiral de sa République, parut en même tems dans le Sénat, & parla sur la guerre que les Rhodiens avoient avec les Candiots. Les Pères, après l'avoir entendu avec beaucoup d'attention, députèrent sur les lieux Quintus, & le chargèrent de terminer cette guerre.

## CXXXIX.

*Les Candiots & les Rhodiens députent aux Achéens. Eloge d'Antiphates de Crète.*

LE Conseil des Achéens assemblé à Corinthe, il y vint deux Ambassades, l'une de la part des Candiots, dont le Chef étoit le Gortynien Antiphates fils de Telemnastes; l'autre de la part des Rhodiens, à la tête de laquelle étoit Théophanes. Ces Ambassadeurs demandèrent du secours pour leur patrie, mais dans le Conseil la plupart penchoient plus en faveur des Rhodiens. La célébrité de cette République, la forme de son gouvernement, le caractère de ses Citoyens réunissoit presque tous les suffrages. Antiphates en fut averti, & voulut rentrer dans l'assemblée. Il y rentra en effet avec la permission du Préteur, il y parla avec plus de poids & de dignité qu'on ne devoit en attendre d'un Candiot. Aussi ce jeune homme n'avoit-il rien des défauts de son pays. La liberté avec laquelle il plaida la cause de sa patrie, plut par elle-même aux Achéens, mais ce qui lui aida à gagner ses auditeurs, c'est que pendant la guerre de Nabis, Telemnastes son père étoit venu au secours des Achéens avec cinq cens Crétois. Malgré cela on alloit accorder aux Rhodiens les forces qu'ils demandoient, lorsque Callicrates dit que, sans l'aven des Romains; il ne falloit ni faire la guerre à personne, ni donner de secours contre personne. Il ne fallut que ce mot pour empêcher qu'on ne prît quelque résolution.

## CXL.

*Attalus fils d'Eumène & Demetrius fils de Demetrius Soter viennent à Rome. Héraclide obtient du Sénat que les enfans d'Antiochus retournent en Syrie.*

Entre les Ambassadeurs qui étoient venus à Rome de différens endroits, Attalus fils d'Eumène fut le premier à qui le Sénat donna audience. Quoique fort jeune encore il avoit fait ce voyage pour se faire connoître au Sénat, & demander la continuation de son amitié & du droit d'hospitalité que son père avoit toujours si constamment conservé avec le peuple Romain. Il reçut du Sénat & des amis du Roi son père toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre. On lui accorda tout ce qu'il souhaitoit, on lui fit tous les honneurs qui convenoient à son âge, & quelques jours après il repartit pour ses États. Dans toutes les villes de Grèce, où il passa, il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie.

Demetrius étoit arrivé en même tems à Rome. Comme ce n'étoit qu'un enfant, l'appareil de sa réception fut médiocre, & il ne fit pas long séjour. Quand il fut parti, Héraclide qui depuis longtems étoit dans la ville, conduisit avec lui dans le Sénat Laodice & Alexandre. D'abord le jeune Prince pria les Peres en peu de mots de se rappeler dans la mémoire combien Antiochus leur étoit cher, & l'alliance qu'ils avoient avec lui; de le mettre en possession du trône que son père avoit occupé, ou du moins de lui accorder la liberté de retourner en Syrie, & de ne pas empêcher qu'on ne lui aidât à recouvrer le Roiaume de ses pères. Héraclide prenant ensuite la parole, fit un grand éloge d'Antiochus, s'éleva vivement contre Demetrius, & conclut en disant que l'on devoit accorder au jeune Prince & à Laodice sa sœur la liberté de retourner dans leur patrie, que rien n'étoit plus juste, puisqu'ils étoient enfans naturels d'Antiochus. Tout ce qu'il y avoit de gens sensés parmi les Sénateurs, furent choqués de ce discours. On regarda cela comme une de ces fictions que les Poètes produisent sur la scène, & l'on n'eut que de l'horreur pour l'auteur de cette intrigue. Le plus grand nombre cependant fasciné par l'artificieux Héraclide conclut à dresser un Decret en ces termes: „ Alexandre & Laodice, enfans „ d'Antiochus, qui a été notre ami & notre allié, ont demandé „ dans le Sénat qu'il leur fût permis de retourner dans leur patrie & „ d'implorer le secours de leurs amis, pour remonter sur le trône „ de leur père, & le Sénat leur permet l'un & l'autre. Ces permissions

obtenues, sur le champ Héraclide leva des troupes étrangères, & attira dans son parti tout ce qu'il put de personnages illustres. De Rome il fut à Ephèse, & là il fit les préparatifs de la guerre qu'il méditoit.

## CXLI.

*Les Belles & les Tithes, alliés du peuple Romain députent à Rome. Les Arévaques, ses ennemis, y députent aussi. Guerre contre ces derniers. Courage de Scipion Aemilianus.*

**A**près la trêve faite avec Marcus Claudius, les Celtibériens envoièrent des Ambassadeurs à Rome, & se tinrent tranquilles en attendant la réponse. Marcellus profita aussi de cet intervalle pour marcher contre les Lusitaniens, il prit d'assaut Nergobrix, leur Capitale, & passa l'hiver à Cordoue. Les Députés des Belles & des Tithes, comme amis du peuple Romain, furent reçus dans Rome, pour les Arévaques, dont on étoit mécontent, on leur ordonna de séjourner sous des tentes au-delà du Tibre, jusqu'à ce que leur affaire eût été discutée. Le tems venu d'avoir audience du Sénat, le Consul les y conduisit séparément. Tout barbares qu'ils étoient, ils firent un exposé très-net & très-sensé des différentes factions de leur contrée. Ils firent voir que si l'on ne punissoit pas ceux qui avoient pris les armes contre les Romains, comme ils méritoient d'être punis, ils ne manqueroient pas, dès que l'armée Consulaire seroit sortie du pays, de fondre sur les amis des Romains & de les traiter comme des traîtres à leur patrie: que si leur première faute demeureroit impunie, bientôt ils brouilleroient de nouveau, & qu'après avoir résisté à la puissance Romaine, il leur seroit aisé d'entraîner dans leur parti toute l'Espagne. Sur ces raisons, ils demandèrent, ou qu'il y eût toujours une armée dans l'Espagne, & qu'un Consul fut envoyé chaque année pour protéger les alliés & les venger des insultes des Arévaques; ou qu'avant d'en retirer les légions, on tirât de la rébellion des Arévaques une vengeance si éclatante, qu'elle inspirât de la terreur à quiconque seroit tenté de suivre leur exemple.

Les Belles & les Tithes s'étant retirés, on introduisit les Arévaques. Quoique dans leurs paroles ils affectassent quelque espèce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'apercevoir qu'ils ne se croioient pas vaincus, & que le fond de leur cœur ne répondoit pas à leur discours. Ils rejetèrent les échecs qu'ils avoient reçus sur l'inconstance de la fortune; ils dirent que les victoires qu'on avoit remportées sur eux avoient été longtems disputées; ils osèrent même insinuer qu'ils avoient



en de l'avantage dans les combats qu'ils avoient livrés aux Romains; que cependant, si on leur imposoit quelque peine, ils s'y soumettoient volontiers, pourvu qu'après avoir par-là expié leur faute, on les rétablît sur le pié de l'ancienne confédération que Tiberius Gracchus avoit établie en Espagne.

Les Arévaques congédiés, on écouta les Députés de Marcellus, sur le rapport desquels le Sénat aiant apperçu qu'ils panchoient à finir la guerre, & que le Consul lui-même étoit plus favorable aux ennemis qu'aux alliés, il répondit aux Ambassadeurs des uns & des autres, que Marcellus en Espagne leur feroit connoître les intentions du Sénat: & dans la persuasion où il étoit que le conseil, qu'avoient donné les Belles & les Tithes, étoit avantageux à la République, que l'orgueil des Arévaques devoit être réprimé, & que Marcellus n'osoit par timidité continuer la guerre, il donna aux Députés qu'il envoioit en Espagne un ordre secret de la continuer à outrance contre les Arévaques & d'une manière digne du nom Romain. Comme on n'avoit pris cette résolution que parce qu'on ne comptoit pas beaucoup sur le courage de Marcellus, il pensa aussitôt après à donner un autre Chef à l'armée d'Espagne, & qui devoit être l'un des deux Consuls, Aulus Posthumius Albinus & L. Licinius Lucullus, qui alors étoient entrés en exercice. On s'appliqua ensuite à faire de grands préparatifs. De là on attendoit la décision des affaires de l'Espagne. Les ennemis subjugués, on se flattoit que tous les peuples de ce continent recevraient la loi de la République dominante; au lieu que si l'on se relâchoit, la fierté des Arévaques se communiqueroit par contagion à toute la contrée.

Malgré le zèle & l'ardeur du Sénat en cette occasion, quand il s'agit de lever des troupes, on vit une chose dont on eut lieu d'être extrêmement surpris. On avoit appris à Rome par Quintus Fulvius & par les soldats qui avoient servi sous lui en Espagne l'année précédente, qu'ils avoient été obligés d'avoir presque toujours les armes à la main, qu'ils avoient eu des combats sans nombre à livrer & à soutenir, qu'une infinité de Romains y avoient péri, que le courage des Celtibériens étoit invincible, que Marcellus trembloit qu'on ne lui ordonnât de leur faire plus longtems la guerre. Ces nouvelles jettèrent la jeunesse dans une si grande consternation, qu'à entendre parler les plus vieux Romains, on n'en avoit jamais vû une semblable. Enfin l'aversion pour le voyage d'Espagne crut à un point, qu'au lieu qu'autrefois l'on trouvoit plus de Tribuns qu'on n'en demandoit, il ne s'en présenta pas un seul pour cet emploi. Les anciens Officiers, quoique désignés par les Consuls pour marcher avec le Général, refusèrent de le suivre. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que la jeunesse Romaine, quoique citée, ne voulut pas se faire inscrire, & pour évi-

ter l'enrollement, se servit de prétextes qu'il étoit honteux d'expliquer, qu'on ne pouvoit avec honneur approfondir, & dont la multitude ne permettoit pas qu'on fit le châtement.

Le Sénat & les Consuls attendoient avec inquiétude où aboutiroit enfin l'imprudence de cette jeunesse, car c'est ainsi que l'on qualifioit alors sa résistance, lorsque Publius Cornelius Africanus, jeune encore mais qui avoit conseillé la guerre, saisit ce moment, où il voyoit le Sénat embarrassé, pour joindre à la réputation où il étoit de sagesse & de probité, celle de bravoure & de courage qui lui manquoit. Il se leva, & dit qu'il iroit sans peine paier de ses services en Espagne, soit qu'on voulût qu'il y allât comme Tribun ou comme Lieutenant général : qu'il étoit invité d'aller en Macédoine pour une fonction où il auroit eu moins de risques à courir, (& en effet les Macédoniens l'avoient demandé nommément pour pacifier quelques troubles qui s'étoient élevés dans le Roiaume,) mais qu'il ne pouvoit abandonner la République dans des conjonctures si pressantes, & qui appelloient en Espagne tous ceux qui avoient quelque amour pour la belle gloire. Ce discours surprit. On fut étonné que pendant que tant d'autres n'osoient se présenter, un jeune Patricien offrit si généreusement ses services. On courut sur le champ l'embrasser; le lendemain les applaudissemens redoublèrent; car ceux qui auparavant avoient eu peur d'être enrôlés, craignant que la comparaison qu'on ne manqueroit pas de faire du courage de Scipion avec leur lâcheté, ne les perdît d'honneur, s'empressèrent ou à briguer les emplois militaires, ou à se faire inscrire sur la liste des enrôlemens.

CXLII.

*Commencement de la troisième guerre Punique. Les Carthaginois sont enfin forcés de se livrer aux Romains en forme de DEDITION. Ce qu'on entend par ce mot. Loix qui leur furent ensuite imposées.*

**L**Es Carthaginois délibéroient depuis longtems sur la satisfaction que Rome leur demandoit. Se livrer eux & leurs murailles aux Romains, c'étoit une offre qui leur étoit venu en pensée de faire : mais Utique les avoit prévenus. Cependant il ne leur restoit pas d'autre ressource pour les fléchir. Et en cela ils faisoient ce que vaincus n'avoient jamais fait, lors même qu'ils avoient été réduits aux plus dures extrémités, & qu'ils avoient vû les ennemis au pied de leurs murailles. Mais, encore un coup, ils ne pouvoient rien espérer de cette

cette soumission. Utique s'étoit livrée, & sa reddition affoiblissoit le mérite d'une démarche pareille. Il fallut pourtant s'y résoudre. Après tout le mal étoit moins grand que si l'on eût été obligé de soutenir la guerre. C'est pourquoi après beaucoup de conférences secrètes sur le parti qu'on avoit à prendre, on députa, Giscon, Strutane, Amilcar, Misdès, Gillicas & Magon, avec plein pouvoir de transiger avec les Romains comme ils jugeroient à propos. En arrivant à Rome, les Députés apprirent que la guerre étoit déclarée, & que l'armée étoit partie. Ils n'eurent donc pas à délibérer, & se remirent eux & tout ce qui leur appartenoit entre les mains des Romains. Nous avons déjà expliqué ce qu'on entendoit par s'abandonner à la discrétion de quelqu'un ou se rendre en forme de *dédition*, mais il n'est pas mauvais que nous en rafraîchissions la mémoire. Se rendre, s'abandonner à la discrétion des Romains, c'étoit les rendre maîtres absolus du pais, des villes, des habitans, des rivières, des ports, des temples, des tombeaux, en un mot de tout.

Après cette reddition, les Députés introduits dans le Sénat, le Consul déclara les volontés de cette assemblée, & dit que parce qu'enfin ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accordoit la liberté, l'usage de leurs loix, toutes leurs terres & tous les autres biens que possédoient, soit les particuliers, soit la République. Jusqu'ici les Députés n'avoient rien entendu qui ne leur fît plaisir. N'ayant à attendre que des maux, ils trouvoient ceux-ci supportables, puisqu'au moins on leur accordoit les biens les plus nécessaires & les plus précieux. Mais quand le Consul eut ajouté que c'étoit à condition que dans l'espace de trente jours ils enveroient en ôtage à Lilybée trois cens des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, & qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les Consuls, ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude, car que devoient-ils ordonner, ces Consuls? Ils sortirent sans repliquer & partirent pour Carthage, où ils rendirent compte de leur députation. On fut assez content de tous les articles du Traité; mais le silence gardé sur les villes dont il n'étoit pas fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien accorder, inquiéta extrêmement les Carthaginois.

Durant cette émotion, Magon surnommé Bretius rassûra les esprits :  
 „ De deux tems qui vous ont été donnés, dit-il aux Sénateurs, pour  
 „ délibérer sur vos intérêts & sur ceux de la patrie, le premier est  
 „ passé. Ce n'est pas aujourd'hui que vous devez vous inquiéter de ce  
 „ que les Consuls vous ordonneront, ni pourquoi le Sénat Romain n'a  
 „ fait nulle mention des villes; c'étoit lorsque vous vous êtes livrés  
 „ aux Romains. Mais après cette démarche toute délibération est  
 „ superflue. Il ne vous reste plus que d'obéir, quelque ordre qu'il vous  
 „ vienne de leur part, à moins qu'ils ne portent leurs prétentions à  
 Tome VI.

D d d

des excès intolérables. S'ils en viennent là, il fera tems alors de décider s'il vaut mieux souffrir tous les maux de la guerre que de nous soumettre". Dans l'incertitude où l'on étoit de ce que l'on devoit craindre, l'ennemi déjà en chemin fixa les irrésolutions. Le Sénat ordonna qu'on enverroient les trois cens ôtages à Lilybée. On les choisit aussitôt parmi la jeunesse Carthaginoise, & l'on les conduisit au port. On ne peut exprimer avec quelle douleur leurs parens & leurs amis les y suivirent. On n'entendoit que gémissemens & que lamentations, les larmes couloient de tous les yeux, & les mères éplorées augmentoient infiniment ce deuil universel par toutes les marques qu'elles donnoient de la tristesse la plus accablante.

Quand ces ôtages eurent débarqué à Lilybée, on les mit entre les mains de Q. Fabius Maximus qui alors étoit Préteur en Sicile; & il les fit passer à Rome, où ils furent tous enfermés dans un même lieu. Durant tous ces mouvemens les armées Consulaires abordèrent à Utique. Cette nouvelle portée à Carthage, y jetta l'épouvante. On craignoit tous les maux, parce qu'on ne favoit auxquels on devoit s'attendre. Des Députés se rendirent au camp des Romains pour recevoir les ordres des Consuls, & pour déclarer qu'on étoit prêt d'obéir en tout. Il se tint un Conseil, où le Consul, après avoir loué leur bonne disposition & leur obéissance, leur ordonna de lui livrer sans fraude & sans délai généralement toutes leurs armes. Les Députés y consentirent; mais ils le prièrent de faire réflexion à quel état ils seroient réduits, s'ils se défaisoient de leurs armes, & que les Romains les emportassent avec eux. Il fallut les livrer.

### CXLIII.

#### *Origine de la haine des Romains contre les Achéens.*

A Leur retour du Péloponèse, Aurelius & ses Collègues rapportèrent ce qui leur étoit arrivé. Représentant non comme une émotion soudaine, mais comme un complot prémédité, le péril où ils avoient été exposés, ils peignirent avec les couleurs les plus noires la prétendue insulte que les Achéens leur avoient faite. A les entendre, on ne pouvoit tirer de ce forfait une vengeance trop éclatante. Le Sénat en parut en effet très-indigné, & députa sur le champ Julius dans l'Achaïe; mais il étoit chargé de se plaindre modérément, & d'exhorter plutôt les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que par imprudence ils n'encourussent la disgrâce des Romains, malheur qu'ils pouvoient éviter en punissant eux-mêmes ceux qui les y

avoient exposés. Ces ordres font voir évidemment que le dessein du Sénat n'étoit nullement de détruire la Ligue des Achéens, mais seulement de châtier l'orgueilleuse averfion que cette Ligue avoit pour les Romains. Quelques-uns se font imaginés que les Romains auroient pris un ton beaucoup plus impérieux, si leur guerre contre Carthage eût été terminée. Mais c'est une pensée sans fondement. Ils aimoient depuis long-tems la nation Achéenne, & il n'y en avoit point en Grèce en qui ils eussent plus de confiance. En la menaçant d'une guerre, ils n'avoient d'autres vûes que d'humilier son orgueil qui les choquoit; mais de prendre les armes contre elle & de rompre avec elle sans retour, c'est à quoi jamais ils n'avoient pensé.

## CXLIV.

*Sextus, Député Romain, arrive dans l'Achaïe. Les Achéens s'abeytent à leur ruine.*

**S**extus Julius & ses Collègues allant de Rome dans le Péloponèse, trouvèrent en chemin un Député de la faction nommé Théaridas, que les séditieux envoioient à Rome pour y rendre compte de leurs procédés contre Aurelius, & lui conseillèrent de reprendre la route de son païs, où il entendroit les ordres qu'ils avoient à déclarer aux Achéens de la part du Sénat. Arrivés à Egée, où la Diète de la nation avoit été convoquée, ils parlèrent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leur discours ils n'insérèrent pas un mot du mauvais traitement fait au Député, où ils l'excusèrent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils se bornèrent à exhorter le Conseil à ne pas augmenter leur première faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens sages. Ils rappellèrent leur conduite passée, & se souvinrent de la rigueur que Rome avoit exercée contre les États qui avoient osé se mesurer avec elle. Le grand nombre n'ayant rien à repliquer aux raisons de Julius, se tint tranquille, mais dans le fond il couvoit un feu de mécontentement & de rébellion que le discours des Députés n'éteignit pas. Ce feu étoit allumé par le souffle de Diæus & de Critolaüs, & de ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus scélérats, les plus impies & les plus pernicioeux. Pour le Conseil de la nation, non-seulement il reçut mal les témoignages d'amitié que les Députés Romains lui donnoient, mais il fut assez insensé pour se

mettre en tête, qu'ils n'avoient parlé avec tant de douceur que parce que leur République, déjà occupée dans deux grandes guerres en Afrique & en Espagne, craignoit que les Achéens ne se soulevassent encore contre elle, & que le tems étoit venu de secouer son joug. Cependant on prit avec les Ambassadeurs des manières assez polies, on leur dit qu'on enverroit Théaridas à Rome, qu'ils n'avoient qu'à se rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens & les disposer à la paix. Par cette fourberie on amusa le malheureux peuple que l'on gouvernoit, & on l'associa au téméraire projet qu'on méditoit depuis longtems d'exécuter. C'est ce que l'on devoit attendre de l'inhabileté & de la dépravation des Chefs, qui achevèrent de perdre la nation de la manière que nous allons dire.

Les Députés Romains furent en effet à Tégée, amenèrent les Lacédémoniens à s'accommoder avec les Achéens & à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que des Commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous les différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté ce Préteur, ne se rendît au Congrès. Il y arriva lorsqu'on ne l'attendoit presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, & qu'il rapporteroit l'affaire dans la Diète générale, qui ne pourroit être convoquée que dans six mois. Cette supercherie choqua vivement Julius, qui, après avoir congédié les Lacédémoniens, partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant & furieux. Les Députés ne furent pas plutôt sortis du Péloponèse, que Critolaüs courut de ville en ville, & cela pendant tout l'hiver, & convoqua des assemblées, comme pour faire connoître ce qui avoit été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais dans le fond pour invektiver contre les Romains, & pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disoient, afin d'inspirer contre eux la haine & l'aversion dont il étoit animé lui-même, & il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux Juges de poursuivre aucun Achéen, & de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la Diète & Lacédémone. Par-là il persuada tout ce qu'il voulut, & disposa la multitude à recevoir avec soumission tous les ordres qu'il jugeroit à propos de lui donner. Incapable de faire des réflexions sur l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Métellus aiant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponèse étoit agité il y députa C. Papirius, le jeune Scipion l'Africain, Aulus Gabinus & C. Fannius, qui arrivés par hasard à Corinthe dans le tems que le Conseil y étoit assemblé, parlèrent du moins avec autant de modération que Julius avoit parlé. Ils n'épargnèrent rien pour em-

pêcher que les Achéens ne s'exposassent à perdre entièrement l'amitié des Romains, soit par leurs querelles avec les Lacédémoniens, soit par leur aversion pour Rome. Malgré cela, la populace ne put se contenir; on se moqua des Députés, on les chassa ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla un nombre innombrable d'ouvriers & d'artisans au top d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors en état de révolte, mais Corinthe l'emportoit de ce côté-là sur toutes autres. Très-peu de gens y goûtèrent le discours des Ambassadeurs. Une espèce de fureur transportoit cette assemblée tumultueuse au-delà de toutes bornes.

Le Préteur voyant avec complaisance que tout réussissoit à son gré, harangue la multitude. Les Magistrats furent le principal objet de ses invectives. Il raila amèrement les amis que Rome avoit parmi les Achéens. Les Ambassadeurs ne furent pas plus ménagés. Il dit qu'il ne seroit pas fâché d'avoir les Romains pour amis, mais qu'il ne les souffriroit pas pour maîtres; que pour peu que les Achéens eussent de courage, ils ne manqueroient pas d'Alliés, & que les maîtres ne leur manqueroient pas, s'ils n'avoient pas assez de cœur pour défendre leur liberté. Par ces raisons & d'autres semblables l'artificieux Préteur soulevoit le peuple. Il ajouta que ce n'étoit pas sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains, qu'il avoit des Rois dans son parti, & que des Républiques étoient prêtes aussi de le prendre. Ces derniers mots effrayèrent de sages vieillards qui se trouvoient à l'assemblée. Ils environnèrent le Préteur, & voulurent lui imposer silence. Critolaüs appella sa garde, & menaça ces Sénateurs respectables des plus mauvais traitemens, s'ils osoient approcher & toucher seulement sa robe. Ensuite il dit qu'après s'être longtems retenu; il ne pouvoit plus s'empêcher de déclarer qu'il ne falloit pas tant craindre ni les Lacédémoniens ni les Romains, que ceux qui parmi les Achéens mêmes agissoient en faveur des uns & des autres; qu'on sçavoit des gens qui les favorisoient plus que leur propre patrie; qu'Evagoras d'Égie & Stratogius de Trittée rapportoient aux Ambassadeurs Romains tout ce qui se passoit dans les Conseils de la nation. Stratogius donna le démenti au Préteur: „ Il „ est vrai, dit-il, que j'ai vû ces Ambassadeurs, & je suis résolu de „ les voir encore, parce qu'ils sont nos amis & nos alliés. Du reste „ j'atteste les Dieux que je ne leur ai point découvert les secrets de nos „ assemblées. Quelques-uns l'en crurent sur sa parole, mais la multitude aimait mieux en croire son Préteur, qui par ces sortes de calomnies vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & dans leur personne aux Romains. Ce Decret fut suivi d'un autre qui n'étoit pas moins injuste, sçavoir que quiconque dans cette expédition s'empareroit de quelque terre ou place, en demeureroit le maître.

Depuis ce tems-là Mistrarque dans son pais, ou pour s'en faire plus, qu'à brouiller & à soulever les Achéens contre les Romains, ne se dis pas seulement sans raison, mais par les voies les plus irrégulières & les plus injustes. Papirius alla d'abord à Athènes & revint ensuite à Lacédémone, pour observer de là les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte, & deux restèrent à Athènes, jusqu'à ce que Métellus y fut arrivé. Tel étoit l'état des affaires dans le Péloponèse.

*Fin des Ambassades.*

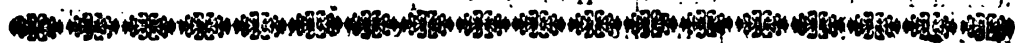






# EXEMPLES DE VERTUS ET DE VICES.

*Extraits de Polybe par l'ordre de l'Empereur Constantin Porphyrogénète.*



*Lucius Tarquinius.*

**L**UCIUS étoit fils d'un Corinthien nommé Demaratus. Il alla à Rome, persuadé que dans ce nouvel Etat il n'y auroit personne qui l'emportât sur lui en mérite personnel & en biens. Sa femme, outre les autres belles qualités, avoit l'esprit tout-à-fait propre aux affaires. Mis au nombre des Citoyens Romains, il commença par capter la bienveillance du Roi. La belle éducation qu'il avoit reçue, ses richesses & son habileté lui gagnèrent en peu de temps les faveurs & la confiance du Prince. Il s'insinua dans la suite si avant dans l'amitié d'Adrius Marcius, qu'il logeoit & gouvernoit avec lui. Dans ce grand poste il s'étudioit à être utile à tout le monde. Quand on imploroit son secours, on étoit sûr de l'obtenir. Avait-on besoin de quelque chose, il étoit toujours prêt à soulager. Quand il s'agissoit de faire part de ses biens, pourvu qu'il fût sa libéralité bien placée, il les répandoit avec une noble générosité. Un grand nombre de personnes s'attachèrent à lui par

reconnoissance, & sa probité prévint tellement les Romains en sa faveur & lui fit une si belle réputation parmi eux, qu'après la mort d'Antius, ils lui déférèrent l'autorité souveraine.

## II.

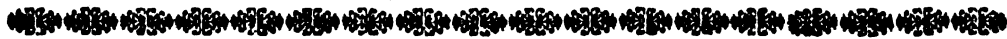
*Hieronymus, Hiéron son aïeul & Gélon son père, Tyrans de Syracuse.*

Quelques Historiens, à l'occasion de la mort tragique d'Hieronymus, ont déclamé avec trop de vivacité contre ce Tyran. Ils se sont étendus au-delà des justes bornes sur de prétendus prodiges qui ont précédé son gouvernement, & sur les malheurs qu'il a causés aux Syracusains. Ils ne tarissent point sur la férocité de son naturel, ils le représentent comme un scélérat & un homme abominable, & racontent sa mort comme l'événement du monde le plus extraordinaire. A les en croire, jamais Tyran ne fut plus cruel; Phalaris, Apollodore, & tous les autres, comparés avec lui, ont été les plus doux des hommes. A ces traits reconnoît-on un Prince qui est monté sur le trône, lorsqu'il n'étoit encore qu'enfant, & qui n'y a pas vécu plus de treize mois? Que pendant un règne si court un ou deux Siciliens aient été maltraités, que quelques amis & d'autres Syracusains aient été tués, cela n'est pas impossible; mais qu'en si peu de tems l'injustice & l'impiété aient été portées aux derniers excès, cela est hors de toute vraisemblance. Je ne disconviens pas qu'Hieronymus n'ait été téméraire & injuste. J'avoue même que c'étoit son caractère; mais il ne l'étoit pas beaucoup plus que les autres Tyrans que j'ai nommés. Et voilà le défaut où l'on court risque de tomber, quand on entreprend de traiter un sujet de peu d'étendue & qui fournit peu à l'écrivain; on amplifie alors les plus petites choses, on ramasse avec soin les événements les moins considérables, & l'on raconte fort au long des faits qui ne valent pas même la peine d'être indiqués. Quelques Auteurs s'exposent aux mêmes reproches, faute de discernement dans le choix des Histoires qu'ils se proposent d'écrire. Si l'on veut faire un livre d'une juste grosseur, pourquoi s'attacher plutôt à Hieronymus (ou à Hiéron & à Gélon?) L'Histoire de ces deux Tyrans eût été beaucoup plus agréable & plus utile. Hiéron n'a du son élévation qu'à son seul mérite. Pour régner sur les Syracusains & sur leurs Alliés, il n'avait ni richesses, ni réputation, ni aucun autre secours de la fortune. Il ne s'est ouvert le chemin du trône ni par le meurtre;

ni

ni par les exils, ni par les supplices. Par lui-même, ce qui ne se peut trop admirer, il est parvenu à la Souveraineté; & ce qu'on n'admira pas moins, il ne se l'est pas seulement acquise, mais il s'y est maintenu par les mêmes voies. Pendant cinquante-quatre ans qu'il a régné, sa patrie a joui d'une paix profonde, jamais pièges ne lui ont été tendus, & l'envie même qui pour l'ordinaire est inséparable des grands postes, l'a toujours respecté. Souvent il a eu dessein de se démettre de son autorité, sans que jamais ses sujets aient voulu le lui permettre. Avidé de la belle gloire, il s'est rendu célèbre chez les Grecs par ses bienfaits, & a gagné aux Syracusains l'amitié de tous les peuples. Il a vécu plus de quatre-vingts ans dans l'abondance & dans les délices, sans qu'un si grand âge lui ait fait perdre ni l'usage d'aucun de ses sens, ni aucune partie de son corps, preuve convaincante de sa sagesse & de sa modération.

Pour Gélon, il avoit à sa mort plus de cinquante ans. Son unique étude fut d'être parfaitement soumis à Hiéron son père. Richesses, Roiaume, rien ne lui parut au dessus du respect & de la fidélité qu'il devoit à ceux qui lui avoient donné le jour.



## III.

*Gorgus de Messène.*

C'Etoit un des premiers de la ville, soit par la naissance, soit par les richesses. Jeune il se distingua dans les combats gymniques par dessus tous les autres athlètes. Sa mine avantageuse, la splendeur où il vivoit, le nombre des couronnes qu'il avoit remportées, lui donnoient le premier rang parmi ses égaux. De ces exercices il passa au gouvernement de sa patrie, & dans cette place il ne s'aquit pas moins de gloire que dans le premier état. On ne remarqua pas dans lui cette timidité que l'on voit ordinairement dans les athlètes. Il s'aquita de sa charge avec toute l'activité & toute la prudence qu'on pouvoir désirer.

## IV.

*Philippe Roi de Macédoine.*

**I**nterrompons pour un moment le fil de notre narration pour dire un mot de Philippe. Car c'est ici l'époque du changement fatal qui se fit dans sa conduite & dans sa manière de gouverner. On ne peut proposer un exemple plus illustre à ceux qui à la tête des affaires cherchent à s'instruire par la lecture de l'Histoire. Né maître d'un Roiaume puissant & avec les plus belles inclinations, il est connu aux Grecs par ses bons & par ses mauvais endroits, & l'on sçait également les succès qu'il s'est mérités par les uns, & les malheurs qu'il s'est attirés par les autres. Il monta fort jeune sur le trône. Cependant jamais Roi ne fut plus aimé qu'il l'étoit dans la Thessalie, dans la Macédoine, dans tous les lieux de sa domination. En veut-on une preuve incontestable? En guerre contre les Etoliens & les Lacédémoniens, il étoit presque toujours hors de la Macédoine. Malgré cela, ni les peuples que je viens de nommer, ni les Barbares voisins de son Roiaume, n'osèrent y mettre le pied. Que dirai-je de la tendresse & de l'empressement qu'ont eu à le servir Alexandre, Chrysogone & tous ses autres amis? Par combien de bienfaits ne s'attachait-il pas en peu de tems par les liens de la plus vive reconnoissance les peuples du Péloponèse, de la Béotie, de l'Epire & de l'Acarnanie? Si j'ose le dire, il étoit l'amour & les délices de la Grèce par son caractère officieux & bienfaisant. Une marque éclatante du crédit que donne aux Princes la réputation de probité & de fidélité, c'est que les Candiots le choisirent unanimement pour Chef & maître de leur Isle; & ce qui peut-être ne s'est jamais vû, tout cela s'est fait sans armes & sans combats. Mais depuis la conduite qu'il tint avec les Messéniens tout changea de face, la haine qu'on eut pour lui égala l'amitié qu'on avoit eue. Il devoit s'y attendre. Prenant des dispositions toutes contraires aux premières & agissant en conséquence, il étoit naturel qu'il perdit la réputation qu'il s'étoit faite, & que ses affaires n'eussent plus le même succès qu'avant son changement. C'est ce qui lui arriva en effet, comme on verra dans la suite de cette Histoire.

## V.

*Aratus.*

Quand Philippe se fut ouvertement déclaré contre les Romains, & qu'il eut entièrement changé à l'égard de ses Alliés, Aratus lui proposa mille motifs, mille raisons pour le détourner de cette entreprise. Il y réussit, mais ce ne fut pas sans peine. Ici je prie mes lecteurs, afin qu'il ne leur reste de doute sur rien, de se rappeler une promesse que nous leur avons faite dans le cinquième Livre de cette Histoire. En racontant la guerre d'Etolie, nous avons dit que si Philippe avoit renversé les galeries & profané les ornemens de Therme, on ne devoit pas tant lui imputer ces excès, dont sa jeunesse n'étoit point capable, qu'aux amis qui le suivoient; & que comme ces excès étoient incompatibles avec le caractère doux & modéré d'Aratus, il ne falloit en charger que Demetrius de Pharos. Ce que j'avançois alors je promis de le prouver dans la suite. Or on a vû dans ce que nous avons rapporté des Messéniens, qu'Aratus étoit éloigné d'une journée & que Demetrius étoit auprès du Roi, lorsque ce Prince a commencé à goûter, pour ainsi dire, du sang humain, à manquer de foi à ses Alliés, à dégénérer en Tyran. Mais ce qui fait le plus sentir la différence qu'il y avoit entre ces deux Conseils, c'est l'avis qu'ils donnèrent l'un & l'autre au Prince au sujet de la citadelle de Messène. En suivant celui d'Aratus, Philippe n'y toucha point, & par-là consola en quelque sorte les Messéniens du carnage qu'il avoit fait dans la ville: & pour avoir écouté contre les Etoliens celui de Demetrius, il se laissa emporter à une violence qui ne lui étoit pas naturelle, il se fit détester des Dieux & des hommes: des Dieux, en profanant leurs temples; des hommes, en excédant les loix de la guerre. L'Isle de Crète nous fournit encore une nouvelle preuve de la sagesse d'Aratus. Tant qu'il fut consulté sur les affaires de cette Isle, Philippe sans faire ni tort ni peine à personne, vit les Candiots recevoir ses ordres avec soumission, & mit tous les Grecs dans ses intérêts par la douceur de son gouvernement: au lieu que pour s'être livré à Demetrius, il a porté chez eux toutes les horreurs de la guerre, s'est fait des ennemis de tous ses Alliés, & a détruit la confiance qu'avoient en lui tous les autres peuples de la Grèce. Tant il est important pour un jeune Roi de bien choisir ceux dont il doit prendre des conseils. De là dépend ou le bonheur ou la ruine de ses Etats. C'est cependant à quoi la plupart ne daignent pas seulement penser.

Eee 2

## VI.

*Théopompe.*

**P**hilippe arrivé dans la Messénie saccagea tout le país, & y fit un dégât cruel. La colère le transportoit & ne lui permettoit pas de réfléchir sur cette violence. Se peut-il qu'il espérât que les peuples infortunés, qu'il frappoit sans cesse, recevraient ses coups sans se plaindre & sans le hair? Au reste si dans ce Livre & dans le précédent j'ai rapporté naïvement ce que je sçavois de la mauvaise conduite de Philippe, ce qui m'y a engagé, c'est, outre les raisons que j'ai déjà dites, le silence que gardent quelques Historiens sur les affaires des Messéniens, & la foiblesse des autres, qui par inclination pour ce Prince, ou par crainte de lui déplaire, non seulement ne blâment pas ses mauvais procédés, mais lui en font un mérite. Ce défaut se remarque dans les Historiens des autres Princes comme dans ceux du Roi de Macédoine. Aussi sont-ils beaucoup moins Historiens que Panégyristes.

Dans l'Histoire d'un Monarque, on ne doit jamais ni blâmer ni louer contre la vérité. Il faut faire attention à ne pas démentir dans un endroit ce qu'on a dit dans un autre, & prendre garde surtout que ses inclinations y soient peintes au naturel. Il est vrai que ce conseil, qu'il est aisé de donner, est très-difficile à mettre en pratique. Car dans combien de circonstances ne se trouve-t-on pas, où il n'est pas possible de dire ou d'écrire tout ce que l'on pense? Je pardonne donc à quelques-uns de n'avoir pas suivi, en écrivant, les règles que le bon sens prescrit, & que je viens de marquer; mais on ne peut pardonner à Théopompe de les avoir violées si grossièrement.

A l'entendre, il n'a entrepris l'Histoire de Philippe fils d'Amyntas, que parce que l'Europe n'a jamais produit d'homme comparable à ce Prince. Cependant dès la première page & dans la suite, il nous le représente comme un homme passionné à l'excès pour ses femmes, & qui par-là s'est exposé à perdre sa propre Maison. Il nous le peint injuste & perfide à l'égard de ses amis & de ses Alliés; asservissant les villes par fraude & par violence, adonné au vin jusqu'à paroître ivre en plein jour. Que l'on jette les yeux sur le commencement du neuvième & du quarantième de ses Livres, on sera frappé des emportemens de cet Ecrivain. Voici entre autres choses ce qu'il a eu la hardiesse de dire, je me sers de ses propres termes :

„ Si chez les Grecs ou chez les Barbares il se trouvoit de ces in-  
„ signes débauchés qui ont perdu toute pudeur, ces gens-là s'assem-

„ bloient en Macédoine autour de Philippe, & c'étoient là ses favoris.  
 „ L'honneur, la sagesse, la probité n'étoient pas de son goût. Pour être  
 „ bien reçu chez lui, y être considéré & élevé aux plus grandes char-  
 „ ges, il falloit être prodigue, ivrogne, joueur. Et il n'affermissoit  
 „ pas seulement ses amis dans ces cruelles inclinations, il les piquoit  
 „ d'émulation à qui se signaleroit davantage dans tout autre désordre.  
 „ Car que leur manquoit-il de honteux & d'infame? Que ne leur  
 „ manquoit-il pas de vertueux & d'honnête? Les uns affectoient une  
 „ propreté efféminée, les autres se livroient avec des hommes faits aux  
 „ plus sales débauches. On en voioit qui menoient par tout avec eux  
 „ deux ou trois enfans, tristes victimes de leur détestable volupté, &  
 „ qui se prétoient à d'autres pour le même usage. A voir cette Cour  
 „ plongée dans la mollesse & dans les plus honteux plaisirs, on pouvoit  
 „ dire que Philippe y avoit non des favoris, mais des mignons, &  
 „ plutôt des femmes prostituées que des soldats. Car quoique les Cour-  
 „ tisans, dont il étoit environné, fussent naturellement cruels & san-  
 „ guinaires, leur manière de vivre étoit telle qu'on ne peut rien s'ima-  
 „ giner de plus mou & de plus dissolu. Pour abréger, car j'ai trop à  
 „ dire pour m'arrêter longtems sur chaque sujet, ceux qu'on appelloit  
 „ amis & favoris de Philippe, étoient pires que les Centaures, les Le-  
 „ strigons, & les animaux les plus féroces.

Ces excès sont-ils supportables? Quel fiel! Quelle langue empoison-  
 née! Théopompe est coupable ici sur bien des chefs. Premièrement  
 il n'est pas d'accord avec lui-même. En second lieu rien n'est plus ca-  
 lomnieux que ce qu'il avance contre Philippe & contre ses amis, enfin  
 il calomnie en termes indignes d'un Ecrivain qui a quelque pudeur.  
 Quand il auroit eu à peindre Sardanapale & sa Cour, à peine eût-il  
 osé employer les mêmes couleurs, ce Sardanapale, dis-je, ce Roi  
 si décrié pour sa vie molle & luxurieuse, & sur le tombeau duquel  
 on lit cette Epitaphe: *J'emporte avec moi tous les plaisirs, que l'ex-  
 cès de l'amour & de la table ont pu me donner.* Mais à l'égard de  
 Philippe & de ses amis, tant s'en faut qu'on puisse rien leur repro-  
 cher de lâche & de deshonorant, que quand même on entreprendroit  
 leur éloge, on ne pourroit rien dire de leur courage, de leur fermeté  
 & de leurs autres vertus, qui ne fût beaucoup au dessous de ce qu'ils  
 méritent. C'est par leurs travaux & par leur intrépidité qu'ils ont reçu-  
 lé les bornes du Roiaume de Macédoine. Sans parler de ce qu'ils ont  
 fait sous Philippe, combien après sa mort n'ont-ils pas signalé leur coura-  
 ge dans les exploits où ils se sont trouvés avec Alexandre! Ce Prince  
 a eu la principale part dans ces exploits, je le veux; mais cela n'empêche  
 pas que ses amis ne lui aient été d'un grand secours. Combien de fois  
 ont-ils défait leurs ennemis? Quelles fatigues n'ont-ils pas essuies?  
 A quels dangers ne se sont-ils pas exposés? Quand dans la suite

possesseurs de grands Etats, ils ont été en état de satisfaire toutes leurs passions, jamais ils ne s'y sont livrés jusqu'à altérer leur santé ou faire quelque chose contre la justice ou contre la bienséance. On leur a toujours vû, soit du tems de Philippe, soit du tems d'Alexandre, la même noblesse de sentimens, la même grandeur d'ame, la même prudence & le même courage. Je ne les nomme pas, leurs noms sont assez connus.

Après la mort d'Alexandre, ils se disputèrent les uns aux autres les plus grandes parties de l'Univers, & ils nous ont transmis eux-mêmes par un grand nombre de monumens historiques la gloire qu'ils se sont acquise pendant ces guerres. Timée s'est emporté contre Agathocles, Tyran de Sicile; beaucoup au-delà des bornes d'une juste modération: cependant on ne peut pas dire que ce soit sans raison. Il avoit à parler d'un ennemi, d'un méchant homme, d'un Tyran. Mais rien ne justifie Théopompe. Il se propose d'écrire l'histoire d'un Prince que la nature sembloit avoir formé pour la vertu, & il n'est rien de honteux & d'infame dont il ne le charge, & qu'il ne lui reproche. Il faut donc ou que l'éloge qu'il fait de Philippe au commencement de son Histoire soit faux & bassement flatteur, ou que dans la suite de son Ouvrage il ait perdu l'esprit, s'il s'est imaginé qu'en blâmant quelquefois son Héros sans mesure & sans raison, il rendroit plus croiables les louanges qu'il devoit lui donner en d'autres endroits.

Je doute que l'on approuve d'avantage le dessein général de cet Historien. Il entreprend d'écrire l'Histoire de la Grèce, en la prenant où Thucydide l'a laissée, & quand on s'attend à lui voir décrire la bataille de Leuctres & les plus brillantes actions des Grecs, il laisse là la Grèce & se jette sur les exploits de Philippe. Or il auroit été, ce me semble, bien plus raisonnable d'insérer l'Histoire de Philippe dans celle de la Grèce, que d'envelopper l'Histoire de la Grèce dans celle de Philippe. Quelque ébloui que l'on fût de la dignité, & peut-être de la puissance royale, on ne sauroit pas mauvais gré à un Historien, qui en parlant d'un Roi passeroit par occasion aux affaires de la Grèce; mais jamais Historien sensé, après avoir commencé par l'Histoire de la Grèce & l'avoir un peu avancée, ne l'interrompra pour faire celle d'un Roi. Mais quelle raison a forcé Théopompe à ne pas s'embarasser de ces sortes d'écarts? C'est que d'un côté il n'y avoit que de la gloire, & que de l'autre il trouvoit son profit. Après tout, si on lui demandoit pourquoi il a changé de dessein, peut-être auroit-il de quoi s'excuser. Mais je ne pense pas qu'il pût dire pour quelle raison il a si cruellement diffamé la Cour de Philippe. Il conviendrait apparemment qu'en cela il a manqué au devoir d'Historien.



## VII.

*Cavarus, Roi des Gaulois dans la Thrace.*

**C**E Prince pensoit noblement & avoit des sentimens dignes d'un Roi. Il fit en sorte que les marchands navigassent sur le Pont sans courir aucun risque, & fut d'un grand secours aux Byzantins pendant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Thraces & les Bithyniens.

## VIII.

*Antiochus.*

**P**endant que Xerxès régnoit dans la grande Arménie, Antiochus vint assiéger Armofata, Capitale du Roiaume, & située entre l'Euphrate & le Tigre dans l'endroit qu'on appelle la belle Plaine. D'abord Xerxès fut épouvanté des préparatifs de son ennemi, & prit la fuite. Quelque tems après craignant que la Capitale prise il ne fût dépouillé de tous ses Etats, il changea de sentiment, & envoya demander une conférence à Antiochus. Les Courtisans de ce Roi étoient d'avis qu'il se faisoit de ce jeune Prince, qui se présentoit de lui-même, & qu'il donnât le Roiaume à Mithrydate son neveu. Mais le Roi de Syrie, loin de suivre ces conseils violens, reçut le jeune Roi, fit la paix avec lui, & lui remit la plus grande partie des tributs que son père lui devoit. Il se contenta de trois cens talens, de mille chevaux & de mille mulets enharnachés. Il mit ordre aux affaires du Roiaume, & donna en mariage à Xerxès Antiochis sa fille. Un procédé si noble & si généreux lui fit beaucoup d'honneur, & lui gagna les cœurs de tous les peuples de cette contrée.

## IX.

*Asdrubal fils de Giscon.*

**L**es Chefs des Carthaginois, après avoir vaincu leurs ennemis, ne purent se vaincre eux-mêmes. Pendant qu'on les croioit en guerre avec les Romains, ils se faisoient la guerre les uns aux autres. Tout étoit plein de séditions à Carthage par l'avarice & l'ambition démesurée de Phénix. Asdrubal, un des Chefs, abusa de sa puissance au point d'exiger une grosse somme d'Indibilis, le plus fidèle ami qu'eussent les Carthaginois, qui en leur considération s'étoit laissé chasser de son Roiaume, & qu'ils y avoient rétabli par reconnaissance. Ce Prince comptant que la République en cette occasion auroit égard à son ancien attachement pour elle, ne se mit pas en peine d'exécuter l'ordre d'Annibal; mais celui-ci pour se venger inventa une calomnie atroce contre lui, & l'obligea de donner ses filles en ôtage.

## X.

*Annibal.*

**S**i l'on demande qui étoit l'auteur & comme l'aîne de toutes les affaires qui se passaient alors à Rome & à Carthage, c'étoit Annibal. Il faisoit tout en Italie par lui-même, & en Espagne par Asdrubal son aîné, & ensuite par Magon. Ce furent ces deux Capitaines qui défirent en Espagne les Généraux Romains. C'est sous ses ordres qu'agirent dans la Sicile, d'abord Hippocrate, & après lui l'Africain Mytton. C'est lui qui souleva l'Illyrie & la Grèce, & qui fit avec Philippe un Traité d'alliance pour effraier les Romains & distraire leurs forces. Grands Dieux, qu'un homme, qu'une ame est grande & digne d'admiration, lorsque la nature la rend propre à exécuter tout ce qu'il lui plaît d'entreprendre!

Mais puisque l'état des affaires nous a conduits au caractère d'Annibal, profitons de l'occasion pour le peindre au naturel. On en a fait différens portraits. Les uns disent que ce Carthaginois étoit cruel à l'excès, les autres le taxent d'avarice. Au fond il n'est pas aisé de distinguer au juste son caractère, & il en est de même de tous ceux qui  
sont

sont à la tête des affaires. J'entens dire que ce sont les conjonctures, où l'homme se trouve, qui le font connoître; que tel qui n'étoit pas connu, tandis qu'il étoit dans l'obscurité, l'avoit été dès qu'il en étoit sorti; & que tel autre, inconnu dans la prospérité, dans l'infortune avoit repris son naturel. Cette maxime ne me paroît pas exactement vraie. Il me semble au contraire que les conseils des amis & mille autres circonstances où l'homme se rencontre, l'obligent à dire & à faire beaucoup de choses contre son penchant naturel. Pour nous en convaincre, rappelons ce qui s'est fait avant nous.

Agathocles, Tyran de Sicile, a passé pour le plus cruel des hommes pendant qu'il commençoit à établir sa domination: quand il la crut suffisamment affermie, il gouverna ses sujets avec tant de douceur & de bonté, que de ce côté-là personne ne s'est fait une plus belle réputation. Cléomène de Sparte d'excellent Roi devient Tyran inhumain; simple particulier dans la suite, c'est le plus agréable & le plus caressant des hommes. Il n'est cependant pas vraisemblable qu'un homme soit naturellement si contraire à lui-même. Il ne faut donc pas chercher ailleurs, que dans le changement des affaires, la cause des contrariétés qui se remarquent souvent dans le caractère des Grands. D'où je conclus qu'au lieu de tirer des conjonctures, où l'homme se trouve, quelque secours pour le connoître, ces conjonctures ne servent qu'à nous le cacher & nous en dérober la connoissance.

Ce ne sont pas seulement les Chefs, les Potentats, les Rois, qui par le conseil des amis agissent contre leurs inclinations naturelles, les Etats mêmes sont sujets à ces sortes de changemens. Sous le gouvernement d'Aristides & de Périclès, presque rien ne s'ordonne à Athènes qui ne soit sage & modéré: sous Cléon & Charès quelle différence! A Lacédémone, pendant que cette République tenoit le premier rang dans la Grèce, tout ce qui se passoit par le Roi Cléombrote, se faisoit par le conseil des Alliés; & l'on vit tout le contraire sous Agésilas: Car le génie des Etats change avec les Chefs. Rien de plus injuste que Philippe, quand il suit les avis de Taurion & de Demetrius; rien de plus pacifique & de plus doux, quand il se conduit sur ceux d'Aratus & de Chryfogone.

Il est arrivé quelque chose de semblable à Annibal. Il s'est trouvé dans une infinité de circonstances différentes, & la plupart extraordinaires. Autant d'amis qui le suivoient, autant d'esprits différens, de sorte que ses exploits d'Italie servent peu à nous le faire connoître. Les conjonctures épineuses où il s'est rencontré, il est facile de s'en instruire, on les verra dans la suite de cette Histoire. Pour les conseils qu'il recevoit de ses amis, il est bon d'en dire quelque chose. Un entre autres fera juger du caractère de ces Conseillers.

Lorsqu'Annibal prit dessein de passer d'Espagne en Italie avec une

*Tome VI.*

Fff

armée, il se présenta une difficulté qui parut d'abord insupportable. Pendant une si longue route, à travers un nombre infini de Barbares durs & féroces, où prendre des vivres & les autres munitions nécessaires? Cette difficulté se proposa plusieurs fois dans le Conseil du Général: enfin Annibal, surnommé Monomaque, dit qu'il ne voioit qu'une voie pour entrer en Italie. Le Général lui ordonne de s'expliquer; c'est, reprit Monomaque, d'apprendre aux troupes & de les accoutumer à se nourrir de chair humaine. On convint assez que cet expédient levoit tous les obstacles; mais jamais Annibal ne put gagner sur lui ni sur ses autres Officiers d'en faire l'essai. C'est ce Monomaque, dit-on, qui est auteur de ce qui s'est fait de cruel en Italie, & dont on charge Annibal. Les circonstances n'en sont pas moins la cause que les conseils.

Il me paroît encore avoir été fort avare, & avoir eu entre ses confidens un Magon, Préfet chez les Brutiens, qui l'étoit au suprême degré. Je sai cela des Carthaginois mêmes, car sur les mœurs les habitans d'un pays se connoissent parfaitement les uns les autres. Je le sai encore plus exactement de Massinissa, qui me citoit plusieurs exemples de l'avarice non seulement des Carthaginois en général, mais encore de celle d'Annibal & de ce Magon en particulier. Il me disoit que ces deux hommes avoient commandé ensemble dès le premier tems où ils avoient été capables de porter les armes; qu'en Espagne & en Italie ils avoient pris plusieurs places, les unes d'assaut, les autres à composition; mais que jamais ils ne s'étoient trouvés ensemble dans la même action, que les ennemis n'auroient pas tant pris de soin de les séparer qu'ils en prenoient eux-mêmes pour ne pas être ensemble à la prise d'une ville, de peur que l'émulation qui étoit entre eux ne causât quelque dissention dans les opérations du siège ou dans le partage du butin.

Que les conseils des amis, & encore plus les conjonctures, aient souvent changé Annibal, on l'a déjà vu dans ce que nous avons dit, & l'on le verra encore dans ce qu'il nous reste à dire. Dès que les Romains se furent rendus maîtres de Capouë, les autres villes comme en suspens ne cherchèrent plus que l'occasion & des prétextes de se donner aux Romains. On conçoit bien quelle dut être alors l'inquiétude d'Annibal. Se poster dans un lieu en pays ennemi, & de là garder des villes fort éloignées les unes des autres, pendant qu'il est lui-même environné des légions Romaines, cela n'étoit pas possible. D'un autre côté s'il eût partagé ses forces, ne pouvant ni rien faire avec ce qu'il s'en seroit réservé, ni porter du secours à ce qu'il en auroit détaché, il courroit un péril évident de tomber en la puissance de ses ennemis. Il étoit donc obligé d'abandonner entièrement certaines villes, & d'en évacuer d'autres, de peur que les habitans changeant de maîtres

n'entraînaient ses soldats dans la même défection. Or en cette occasion les Traités ne purent pas ne point être violés. Car en transportant les habitans de quelques villes dans d'autres, il exposa leurs effets au pillage. Là-dessus les uns se récrièrent à la perfidie, les autres à la cruauté, parce qu'en effet les soldats sortant d'une ville & entrant dans une autre exerçoient des violences & enlevoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Ils avoient d'autant moins de compassion pour les habitans, qu'ils les regardoient comme devant bientôt se ranger sous la domination des Romains. Tout cela fait voir qu'il est très-difficile de dire quel étoit précisément le caractère d'Annibal. Quoiqu'il en soit, chez les Carthaginois on dit qu'il étoit avare, & chez les Romains qu'il étoit cruel.

---

 XI.

*Publius Scipion.*

**A**vant que de faire l'histoire des exploits de Publius Scipion dans l'Espagne, & généralement de tout ce qu'il a fait pendant sa vie, il est nécessaire, ce me semble, que nous apprenions à nos lecteurs quel étoit le caractère & le génie de ce Romain. Comme très-peu d'hommes avant lui se sont rendus plus célèbres, on est bien aisé de savoir quel étoit & comment s'est formé ce Héros qui s'est signalé par tant de grandes actions. En ne lisant que les Auteurs qui en ont écrit, on ignore beaucoup de choses, & l'on est dans l'erreur sur d'autres. Car ces Auteurs mêmes se sont écartés de la vérité. Le récit que nous allons faire en convaincra quiconque saura mettre aux exploits & aux vertus de ce Romain le prix qu'elles méritent.

---

 XII.

*Philopœmen.*

**E**uryleron, Préteur des Achéens, étoit un homme sans courage & sans connoissance de la guerre. Mais puisque nous sommes arrivés au tems où Philopœmen commence à être employé, il est à propos que nous fassions pour lui ce que nous avons fait pour les hommes d'une certaine réputation, que nous fassions connoître quel

étoit son caractère, & à quelle école il avoit été instruit. Car je ne puis souffrir ces Historiens qui nous entretiennent longtems sur une ville, quand on a commencé à la bâtir, par qui & comment elle a été bâtie, où elle est située, ce qui s'y est passé, & qui ne nous disent pas un mot des soins & des peines que se sont données les grands hommes pour se rendre capables du gouvernement. Cependant combien tireroit-on plus d'utilité de l'un que de l'autre? Un édifice ne nous présente rien pour notre instruction, rien que nous puissions imiter : mais en apprenant les inclinations d'un homme bien né, nous sommes portés à nous le proposer pour modèle & à marcher sur ses traces. C'est pour cela que si dans une Histoire particulière je n'eusse pas fait connoître quel étoit Philopœmen, de qui il venoit, & comment il avoit été élevé, je me croirois obligé d'entrer ici dans ce détail : mais parce que dans trois Livres que j'ai consacrés à sa mémoire, j'ai rapporté l'éducation qu'il avoit reçue & ses actions les plus mémorables, il ne conviendrait pas que dans cet Ouvrage je m'arrêtasse sur ses premières années : au lieu que les deux Ouvrages seront dans les règles, si aux actions qu'il a faites dans la force de l'âge, & que je n'ai indiquées que sommairement dans le premier, j'ajoute dans celui-ci les particularités que j'ai retranchées dans l'autre. Dans le premier on ne pouvoit demander de moi qu'un tableau en raccourci & orné de ses actions. C'étoit moins une Histoire qu'un éloge que je m'étois proposé. Mais celui-ci est une Histoire, où le blâme & la louange ont également place, & où par conséquent les faits doivent être vrais, appuyés de preuves & accompagnés de réflexions. Entrons donc en matière.

Philopœmen naquit de parens illustres, il tiroit son origine des familles les plus distinguées. Il eut pour premier maître Cléandre, noble Mantinéen, qui avoit droit d'hospitalité chez son père, & qui étoit alors banni de sa patrie. Adolescent il se fit disciple d'Ecdème & de Démophanes, qui nés l'un & l'autre à Mégalo polis, s'étoient retirés chez le Philosophe Arcésilas. Pendant leur fuite, aiant formé une conspiration contre Aristodème, ils remirent leur país en liberté, & furent d'un grand secours à Aratus pour délivrer les Sicyoniens de leur Tyran Nicoclès. Appelé ensuite par les Cyrénéens, ils gouvernèrent ce peuple avec beaucoup de sagesse & le maintinrent en liberté. Formé par ces deux Mégalo politains, Philopœmen se distingua dès sa jeunesse parmi ses égaux, soit à la chasse, soit dans la guerre, par son ardeur infatigable dans l'une & dans l'autre & par son courage. Dans la manière de se nourrir & de s'habiller il joignoit un grand arrangement à une grande frugalité. Il avoit appris de ses maîtres qu'un homme négligent dans ce qui le regarde personnellement, est incapable de bien gouverner les affaires

d'un Etat, & que qui dépense pour vivre, au-delà de ses propres revenus, vivra bientôt aux dépens du public. Créé par les Achéens Commandant de la cavalerie, il la reçut dans un état misérable, sans discipline & sans courage. Il s'en fit si bien l'exercer & la piquer d'émulation, qu'il la rendit non seulement meilleure qu'elle n'étoit auparavant, mais encore de beaucoup supérieure à celle des ennemis. La plupart de ceux qui entrent dans cette charge sans connoissance des mouvemens de la cavalerie, ne hazardent point de donner des ordres. D'autres ambitionnant la Préture, ménagent leur monde & se concilient d'avance ses suffrages. Pour cela ils ne reprennent & ne punissent rien, sans quoi cependant on expose un Etat à sa ruine, ils dissimulent les fautes, & pour faire une petite grâce ils font un tort infini à ceux qui leur ont confié le commandement. Il en est enfin d'autres, qui sont courageux, habiles, désintéressés & sans ambition, mais qui par une exactitude outrée & importune dérangent plus les troupes que ceux qui n'en ont aucune.



## XIII.

*Philippe Roi de Macédoine.*

CE Prince, après avoir célébré les jeux Néméens, retourna à Argos, où quittant le diadème & la pourpre, il voulut vivre d'égal à égal avec tout le monde, & affecta des manières tout-à-fait douces & populaires. Mais plus il se rapprocha du peuple par ses habits, plus la puissance qu'il exerça fut grande & souveraine. Ce n'étoient plus les femmes veuves ou mariées qu'il tâchoit de corrompre. Celle qui lui plaisoit, il lui envoioit ordre de le venir trouver. Celles qui n'obéissoient pas sur le champ, il alloit manger chez elles & les deshonoroit. Sous divers prétextes déraisonnables, il faisoit venir chez lui les enfans des unes, les maris des autres, & les intimidait par ses menaces. Il n'y eut point de défordres où il ne se plongeât, point d'injustice qu'il ne commît. Ces excès firent beaucoup de peine aux Achéens, & surtout aux honnêtes gens d'entre eux. Mais menacés de guerre de tous côtés, il falloit, malgré qu'ils en eussent, qu'ils supportassent patiemment les débordemens affreux de ce Prince.

## XIV.

*Le même.*

**J**Amais Roi n'a eu de plus grands talens pour régner que Philippe, jamais Roi n'a deshonoré le trône par de plus grands défauts. Les talens, je croi qu'il les avoit reçus de la nature, & que les défauts lui sont venus à mesure qu'il croissoit en âge. Nous n'avons parlé ni des uns ni des autres en commençant son Histoire, comme font les autres Historiens. Nous réservons nos réflexions pour les joindre aux faits quand ils se présentent. Cette méthode dont nous nous servons à l'égard des Rois & de toutes les personnes de marque, nous paroît plus convenable à l'Histoire & plus utile à ceux qui la lisent.

## XV.

*Le même.*

**P**hilippe aiant pris sa route par le marais Trichonide, ne fut pas plutôt arrivé à Therme, où il y avoit un Temple consacré à Apollon, qu'il en pillâ ou brûla tous les vœux qui y étoient appendus, & auxquels il n'avoit pas touché la première fois qu'il y étoit entré. Dans l'un & dans l'autre siège, il se livra trop aux emportemens de sa colère. Pour se venger des hommes, faire insulte aux Dieux, c'est le comble de l'extravagance.

## XVI.

*Timée.*

**L'**Histoire de Timée est pleine de faussetés. Cet Ecrivain paroît cependant assez informé des choses qu'il rapporte; mais dès qu'il s'agit de blâmer ou de louer, la passion de contredire le saisit, il oublie tout & viole toutes les règles. Au reste en voilà assez pour justifier Aristote. On a vû pourquoi & sur quels fondemens il a parlé des Locriens de la manière que nous avons dite. Mais ceci nous donne



occasion de porter notre jugement sur Timée & sur toute son Histoire, & en même tems de parler du devoir d'un Historien. Je crois avoir montré que Timée & Aristote n'ont été guidés que par des conjectures, & que le sentiment de celui-ci est plus vraisemblable que celui de l'autre. Or pour être suivi, il suffit qu'il soit tel, car là-dessus on ne peut rien découvrir de certainement vrai.

Mais accordons à Timée qu'il a le plus approché de la vérité. Cela lui donnoit-il le droit de décrier, de déchirer, de condamner à mort, pour ainsi dire, ceux qui avoient été moins heureux que lui? Non assurément. Ce n'est qu'à l'égard des Historiens qui de dessein prémédité débitent des choses fausses qu'on doit être rigoureux & implacable: mais ceux qui ne tombent dans ce défaut que parce qu'ils sont mal informés, doivent être plus ménagés. On relève poliment leurs fautes & on les leur pardonne. Sur ce principe, où il faut prouver que ce qu'Aristote a dit des Locriens, il l'a dit ou pour faire plaisir à quelqu'un, ou pour tirer quelque gratification, ou parce qu'il avoit quelque démêlé avec eux: ou si l'on n'ose avancer rien de tout cela contre Aristote, on doit convenir que les traits piquants que Timée a lâchés contre lui marquent un homme peu attentif à ses devoirs. Car voici le portrait qu'il en fait.

Aristote, si l'on en croit Timée, étoit un homme hardi, étourdi, téméraire, qui par une calomnie imprudente a osé dire des Locriens qu'ils étoient une Colonie ramassée d'esclaves fugitifs & de gens corrompus, & qui avance cette fausseté avec tant d'assurance, qu'il sembleroit, à l'entendre, que c'est un Général d'armée, & que c'est lui qui à la tête de ses troupes a défait depuis peu les Perses en bataille rangée aux portes de la Cilicie. On sçait cependant, continué Timée, que c'est un Sophiste ignorant, haïssable, qui sur ses vieux jours, d'Apotiquaire accrédité s'est avisé de s'ériger en Historien, qui pique toutes les tables, gourmand, entendu en cuisine, prêt à tout faire pour un bon morceau. A quel tribunal souffriroit-on qu'un homme de la lie du peuple vomît ces injures contre sa patrie? Ces excès ne paroïtroient-ils pas insupportables? Un Historien, qui sçait ses devoirs, non seulement ne salit pas le papier de ces sortes de grossièretés, il n'ose pas même les penser.

Mais examinons un peu de près le sentiment de Timée, & comparons les raisons sur lesquelles il se fonde avec celles d'Aristote. Par-là nous serons en état de juger lequel des deux mérite la censure. Il assure que, sans s'arrêter à des vraisemblances, il a été lui-même en Grèce consulter les Locriens sur l'origine de leur Colonie? que d'abord ils lui ont montré des Actes authentiques qui subsistent encore, & qui commençoient ainsi: *Comme il convient aux pères à l'égard de leurs enfans*; qu'il avoit vû ensuite des Decrets publics, qui établissoient

les loix que les Locriens devoient observer les uns à l'égard des autres; qu'ayant appris ce qu'Aristote avoit écrit de leur Colonie, ils avoient été étonnés de la témérité de cet Ecrivain; que de Grèce il avoit passé chez les Locriens d'Italie, qu'il y avoit trouvé des loix & des coutumes qui ne se sentoient point du tout de l'esprit d'esclavage, mais qui étoient dignes d'hommes libres; qu'on y voioit des peines infligées aux fugitifs, & aux gens de mauvaise vie, ce qui ne se verroit point, s'ils avoient à se reprocher la même origine. Telles sont les raisons de Timée.

Mais demandons à cet Historien qui sont les Locriens qu'il a interrogés & qui l'ont informé de toutes ces particularités? Si en Grèce, comme en Italie, il n'y avoit de Locriens qu'une seule nation, peut-être n'aurions-nous pas lieu de douter de sa bonne foi, au moins il nous seroit aisé de nous éclaircir. Mais il y a deux nations de Locriens. Chez lesquels s'est-il transporté? Quelles villes de l'autre nation a-t-il consultées? Chez qui a-t-il trouvé ces Actes qu'il fait tant valloir? Car il ne nous dit rien sur tous ces points. On sçait cependant que la gloire qu'il dispute aux autres Historiens, c'est celle de l'exactitude dans l'ordre des événemens, & dans l'indication des pièces dont il s'est servi. Comment donc s'est-il oublié jusqu'à ne nous nommer ni la ville où il a découvert ces Actes, ni le lieu où ils ont été écrits, ni les Magistrats qui les lui ont communiqués, ni ceux à qui il a parlé? S'il eût pris ces précautions, tous les doutes se dissiperoient, & en cas qu'il en restât, on s'assureroit aisément de la vérité. Soions persuadés que s'il ne les a pas prises, c'est qu'il craignoit qu'on ne le démentît. Sans cela il n'auroit pas manqué de nous étaler toutes ces preuves. On va s'en convaincre.

Il cite nommément Echécrate, il dit que c'est avec lui qu'il s'est entretenu sur les Locriens d'Italie, & pour montre que cet Echécrate n'étoit pas un homme de néant, il a soin de nous dire que son père avoit été Ambassadeur de Denis le Tyran. Un Historien capable de ces sortes de détails, oublieroit-il un Acte public, un monument authentique? Un Historien qui compare les Ephores des premiers tems avec les Rois de Lacédémone, qui range selon l'ordre des tems les Archontes d'Athènes, les Prêtresses de Junon à Argos, & ceux qui ont vaincu aux jeux Olympiques, & relève jusqu'à une erreur de trois mois dans les monumens de ces villes; qui déterre les pièces les plus cachées, qui le premier a trouvé chez les Philiassiens les monumens de l'hospitalité publique; un tel Historien, dis-je, est inexcusable, soit qu'il ignore les circonstances que nous demandons, soit que les sçachant il les passe sous silence, soit qu'il avance des choses fausses. Dur & inexorable à l'égard d'autrui, il mérite qu'on le traite avec la même rigueur.

Après

Après avoir menti sur les Locriens de Grèce, passant à ceux d'Italie, il accuse Aristote & Théophraste d'avoir fausement représenté les loix & les autres usages établis chez les deux nations. Quoique cela doive m'écarter de mon sujet, je prévois que je serai obligé de dire & de prouver ce que je sçai sur ces deux Colonnes. Si je m'y suis arrêté dans cet endroit trop longtems; c'est de peur qu'il ne m'arrivât de faire des digressions trop fréquentes.



## XVII.

*Le même.*

**T**imée rapporte que Démocharès s'étoit prostitué de façon, qu'il ne lui auroit pas été permis d'allumer de sa bouche le feu sacré, & que dans ses écrits l'on trouvoit plus d'obscénités, que dans ceux de Botrys, de Philénis & des autres Auteurs les plus sales. Il est étonnant qu'un homme bien élevé se permette des termes qu'on auroit honte de se permettre dans des lieux de prostitution. Timée a senti toute l'horreur de ces calomnies, & de peur de passer pour en être l'inventeur, il prend à témoin un Poëte comique dont il ne dit pas le nom. Pour moi je suis persuadé que Démocharès n'est pas coupable de ces ordures. Ce qui l'en justifie, c'est qu'il est né d'une famille illustre & qu'il a reçu une très-belle éducation, il étoit de Demosthène. Une autre raison, c'est que les Athéniens lui ont donné le commandement de leurs troupes, & l'ont élevé encore à d'autres dignités. Il n'est nullement vraisemblable qu'ils eussent fait tant d'honneur à un homme plongé dans de pareilles infamies. Timée ne prend pas garde qu'il deshonne moins Démocharès que les Athéniens, qui ont aimé cet Historien, qu'il maltraite si cruellement, jusqu'au point de lui confier la défense de leur République & de leur propre vie. Aussi Démocharès n'est-il pas coupable de ce que Timée lui reproche.

Il est vrai qu'Archédique, Poëte comique, a répandu contre lui les sottises que Timée a eu soin de recueillir. Mais il n'est pat le seul. Les amis d'Antipater se sont aussi déchaînés contre lui. Mais pourquoi? C'est parce qu'il avoit dit librement plusieurs choses qui pouvoient chagriner ce Prince, ses héritiers & ses amis. Ceux qui dans le Gouvernement ne s'accordoient pas avec lui, ont aussi pris plaisir à le décrier. Demetrius de Phalère étoit de ce nombre. Mais comment Démocharès en avoit-il parlé dans son Livre? Il dit que cet homme, à la tête des affaires, se glorifioit de son Gouvernement aux

mêmes titres qu'auroit pû avoir un Banquier ou un Artisan; qu'il se vantoit d'avoir gouverné de manière, que toutes les commodités de la vie se trouvoient en abondance & à vil prix; qu'une tortue artificielle marchoit devant lui les jours de cérémonie en jettant de la salive; que de jeunes gens chantoient dans le théâtre, qu'Athènes, cédant aux Grecs tout autre avantage, se réservoir à elle seule la gloire d'être soumise à Cassander, & qu'il avoit le front d'entendre ces prétendues louanges sans rougir. Malgré cette satire, ni Demetrius ni aucun autre n'a dit de Démocharès ce qu'en a osé dire Timée. Le témoignage de la patrie est plus croiable que celui de ce fougueux Historien. En faut-il davantage pour assurer hardiment que Démocharès est innocent des turpitudes dont on l'accuse? Mais quand il seroit vrai que cet Ecrivain a eu le malheur de tomber dans ces sortes de fautes; quelle occasion, quelle affaire mettoit Timée dans la nécessité de les relever dans son Histoire? *Joignez ici tout le Fragment IV. du Livre XII. à la suite duquel Polybe ajoutoit*: Pour moi, laissant tous les excès où sa mauvaise humeur l'a emporté, je n'ai fait usage que de ce qui m'a paru être de mon sujet.



## XVIII.

*Le même.*

**C**Et Auteur déclame souvent contre Ephore. Il est cependant lui-même coupable de deux fautes. Il reproche avec aigreur des défauts qu'il n'a pas sçu lui-même éviter, & il se sert de telles expressions, il inspire à ses lecteurs de telles idées, qu'on ne peut s'empêcher de lui croire l'esprit absolument renversé. Si Alexandre a eu raison de faire mourir Calisthène dans les supplices; quels supplices ne mérite pas Timée! Car assurément la Divinité doit être plus irritée contre lui que contre Calisthène. Celui-ci refusa constamment de mettre Alexandre au rang des Dieux, Alexandre, dis-je, au-dessus duquel tout le monde convient que la nature humaine n'a jamais rien produit: au lieu que Timée place au-dessus des plus grands Dieux un Timoléon, un homme qui n'a jamais ni fait ni entrepris rien de grand, un homme qui pour tout voyage a été de Corinthe à Syracuse. Grand espace à parcourir en comparaison de l'Univers! Timée se fera sans doute mis en tête que si Timoleon, après s'être distingué dans un petit coin du monde, comme la Sicile, alloit de pair dans son Histoire avec les Héros les plus fameux, lui-même pour avoir écrit ce qui s'étoit passé en Italie & en Sicile, seroit comparé à ces Ecrivains qui ont em-

brassé l'Histoire du monde entier. Voilà Aristote, Théophraste, Callisthène, Ephore & Démocharès assez vengés ce me semble, des insultes que Timée leur a faites. Ce que j'ai dit de cet Historien suffit aussi pour détromper ceux qui l'ont pris pour un Ecrivain droit & sans passion.

## XIX.

*Le même.*

**O**N a quelque peine à démêler le caractère de cet Historien. A l'en croire l'on connoît celui des Poètes & des autres Ecrivains à certaines expressions qu'ils répètent souvent. Sur un mot, par exemple, qui signifie distribuer des viandes & qui se rencontre souvent dans Homère, il conjecture que ce Poète aimoit la table. Aristote parle souvent d'assaisonnemens, en voilà assez pour lui persuader qu'Aristote étoit friand: défaut qu'il attribue aussi à Denis, sur ce que ce Tyran aimoit que ses lits fussent propres, & qu'il recherchoit avec soin des tapis de toutes sortes & les plus précieux. Sur ce principe il faut que Timée ait été d'un esprit chagrin & difficile à contenter. Quand il s'agit de blâmer autrui, il le fait avec gravité & avec force. Produit-il ses propres pensées, ce ne sont que des rêveries, des prodiges, des contes de vieille, des superstitions dont une femme seroit à peine susceptible. Au reste que l'ignorance & le défaut de jugement aveuglent quelquefois certains Ecrivains, jusqu'à les transporter loin du sujet qu'ils ont à traiter & les empêcher en quelque sorte de voir ce qu'ils voient, c'est de quoi l'on a pu se convaincre par ce que nous avons dit être arrivé à Timée.

## XX.

*Le même.*

**J**USQU'à Timée l'on avoit cru que Phalaris avoit fait faire, dans Agrigente, un taureau d'airain, qu'il y faisoit entrer ceux dont il vouloit se défaire; qu'ensuite on allumoit dessous un grand feu, que l'airain échauffé brûloit & consumoit ceux qui étoient enfermés dans cette fournaise; & que l'animal étoit construit de façon, que quand la violence du supplice arrachoit des cris à ces malheureux, on croioit

Ggg 2

entendre des rugissemens de taureau. Il passoit encore pour constant, jusqu'à cet Hiltorien, que pendant que les Carthaginois étoient maîtres de la Sicile, ce taureau avoit été transporté d'Agrigente à Carthage, & qu'on y voioit encore l'ouverture par laquelle le Tyran faisoit entrer ceux de ses sujets qui lui étoient suspects. Il n'y a d'ailleurs nulle raison de dire qu'un pareil taureau a été frabriqué à Carthage. Malgré une tradition si bien établie, Timée nie le fait, & soutient que les Poètes & les Historiens qui l'assurent se sont mécomptés; que jamais ce taureau n'a été porté d'Agrigente à Carthage, & que jamais même il n'a été dans Agrigente. Les termes me manquent pour qualifier cette hardiesse. Cela mériteroit toutes les invectives dont Timée se fert contre ceux qu'il attaque. Mais on voit assez par ce que nous avons rapporté plus haut, que la chicane, le mensonge & l'imprudence se trouvent chez lui au souverain degré, & l'on verra dans la suite qu'il est outre cela parfaitement ignorant. Entre autres preuves que j'en ai, dans son vingt & unième Livre sur la fin, il fait dire à Timoleon: *Toute la terre est divisée en trois parties, dont l'une s'appelle l'Asie, l'autre l'Afrique, & la troisième l'Europe.* On seroit étonné d'entendre parler ainsi cet imbécille, qu'on nommoit Margites. Que doit-on donc penser de Timée?



## XXI.

*Les Etoiliens.*

**D**Es guerres continuelles & un luxe démesuré avoient jetté les Etoiliens dans de si grandes dépenses, que sans que l'on s'en aperçût, sans qu'ils s'en aperçussent eux-mêmes, ils se trouvèrent enfin accablés de dettes. Dans cet état ne voyant de ressource que dans le changement du gouvernement, il mirent à leur tête Dorimaque & Scopas, deux hommes factieux, & dont tous les biens étoient engagés à leurs créanciers. Elevés à cette dignité, ces deux hommes prescrivirent des loix à leur patrie.

XXII.

*Scopas.*

**C**E Préteur des Etoliens se voyant privé de la dignité, en vûe de laquelle il avoit fait des loix, tourna toutes ses pensées vers le Roi d'Egypte, persuadé qu'il se releveroit par-là de l'indigence où il étoit réduit, & qu'il trouveroit dans ce Roiaume de quoi satisfaire la passion qu'il avoit d'amasser des richesses. Mais cette passion chez lui étoit sans bornes. Il arriva à Alexandrie, on le fait Général des troupes, on lui confie les principales affaires, le Roi lui donne chaque jour dix mines pour sa table, tandis que les Officiers subalternes n'en recevoient qu'une. Tout cela lui paroissoit encore trop peu, sa première avidité ne fut pas rassasiée. Il la porta à de tels excès, que devenu odieux à ceux mêmes qui l'avoient enrichi, il perdit & ses richesses & la vie.

XXIII.

*Damoclès.*

**C'**Est lui qui avoit été envoyé avec Pythion pour observer les desseins des Romains. C'étoit un homme qui avoit reçu de la nature de grandes qualités pour le maniement des affaires d'un Etat.

XXIV.

*Nabis, Tyran de Lacédémone.*

**C**E que l'on va voir, est la suite du Nombre IV. du Livre XIII. Toutes ses autres actions répondirent à celle que nous venons de rapporter, il ne se démentit jamais. Il avoit sa part dans la piraterie qu'exerçoient les Candiots. Dans tout le Péloponèse il distribuoit des scélérats dont les uns pilloient les temples, les autres voloient sur les grands chemins, d'autres assassinoient, & à qui, après avoir partagé le butin avec eux, il donnoit dans Sparte un lieu de refuge pour les mettre

en sûreté. Vers ce tems quelques Béotiens étant venus à Lacédémone gagnèrent tellement l'amitié d'un des Ecuier de ce Tyran, qu'ils l'engagèrent à faire voiage avec eux. Il prit en effet un cheval blanc le plus beau qu'il y eût dans les écuries de son Maître. A peine furent-ils arrivés à Mégapolis, que des satellites envoiés par le Tyran se jettant sur eux, emmenèrent le cheval & l'Ecuier, & insultèrent ceux qu'il accompagnoit. D'abord les Béotiens demandent qu'on les conduise au Magistrat. Sur le refus qu'on leur en fait, un d'entre eux se met à crier, *au secours, au secours*. Les habitans s'assemblent : & se mettent en devoir de mener les voyageurs au Magistrat. Ce tribunal effraia les satellites de Nabis, ils lâchèrent leur proie & se retirèrent. Le Tyran qui cherchoit depuis longtems quelque prétexte de courir sus aux peuples voisins, saisit celui-ci, il se mit en campagne, & poursuivit les bestiaux de Proagoras & de quelques autres, & ce fut là le commencement de la guerre.

## XXV.

*Ptolémée Philopator.*

ON fera peut-être surpris que dans un même endroit nous rassemblions sur l'Egypte beaucoup de faits éloignés les uns des autres. J'avoue que ce n'est pas ma méthode ordinaire, j'ai coutume de marquer sous chaque année les événemens qui y sont arrivés. Mais j'ai eu des raisons pour m'écarter en cette occasion de mon premier plan. Les voici. Ptolémée Philopator, après avoir fini la guerre qu'il avoit entreprise pour la Cœlesyrie, passa de la conduite sage & rangée, qui jusqu'alors l'avoit fait admirer, à la vie voluptueuse & déréglée que nous venons de voir. Ici manquoient dans le Livre quarante-huit feuilles où l'Historien parloit de Ptolémée & d'Arfinoé. Enfin le mauvais état de ses affaires le jetta dans la guerre dont nous parlions tout à l'heure, & dans laquelle, si l'on excepte les cruautés & les injustices réciproques, il ne s'est passé ni sur terre ni sur mer rien qui soit digne de mémoire. C'est ce qui m'a fait croire que sans ranger sous chaque année de petits faits qui ne méritent nulle attention, il valloit mieux & pour ma propre commodité & pour l'intérêt des lecteurs, que j'assemblasse comme en un corps tout ce qui pouvoit faire connoître le caractère & les inclinations de Ptolémée.



XXVI.

*Molpagoras.*

**C**'Etoit chez les Cianiens un homme également fait pour parler & pour agir. Naturellement ambitieux, pour s'insinuer dans l'esprit de la multitude, il lui dénonça les gens les plus riches, il en fit mourir quelques-uns, il en bannit d'autres, mit leurs biens à l'enchère, les distribua au peuple, & parvint par ces sortes de moyens à se faire bientôt une puissance & une autorité royale.

XXVII.

*Philippe.*

**C**E Prince, après avoir fait sur la route mille injustices contre la foi des Traités, prit terre chez les Thasiens, & réduisit en servitude leur Capitale, quoiqu'elle eût fait alliance avec lui.

XXVIII.

*Sofibe.*

**I**L paroît que ce prétendu Tuteur de Ptolémée étoit un esprit rusé, accoutumé depuis longtems aux souplesses & aux artifices des Cours, & méchant. Le premier qu'il fit mourir fut Lyfimaque, fils de Ptolémée & d'Arfinoé fille de Lyfimaque: le second fut Maga, fils de Ptolémée & de Bérénice fille de Maga. Il se défit par la même voie de Bérénice, mère de Ptolémée Philopator, du Lacédémonien Cléoméne, & d'Arfinoé fille de Bérénice.

## XXIX.

*Agathocles.*

**A**utre Ministre de Ptolémée, qui après avoir éloigné de la Cour tout ce qu'il y avoit parmi les Seigneurs de plus illustre, & avoit apaisé la colère des troupes par le paiement de leur solde, revint d'abord à sa première façon de vivre. Les charges qui étoient restées vagues par l'éloignement de ceux qui les occupoient, il les donna à des gens employés auparavant aux plus vils ministères, & qui n'avoient ni probité ni honneur. Il passoit la plus grande partie du jour & de la nuit à se noier dans le vin & dans les autres débauches qui marchent à la suite de l'ivrognerie. Femmes, filles fiancées, vierges étoient déshonorées sans pudeur, & tous ces crimes se commettoient avec un air d'autorité qui le rendoit insupportable. Toute l'Egypte gémissoit sous la tyrannie de ce monstre. Il ne se présentait cependant nul expédient, nul secours pour l'en délivrer, & le joug s'appesantissoit toujours de plus en plus. L'insolence, l'orgueil, la mollesse du Ministre, n'avoient plus de bornes. Il étoit en horreur parmi le peuple. On se rappela les malheurs où ses pareils avoient autrefois entraîné le Roiaume. Mais comme il ne se trouvoit pas un homme sous la conduite duquel on pût se venger d'Agathocles & d'Agathoclée sa femme, il fallut bien se tenir en repos. On n'avoit plus d'espérance qu'en Tlépolème, & cette espérance tranquillisoit.

## XXX.

*Antiochus.*

**D**ans les premières années de son règne, ce Prince passoit pour être capable de former & d'exécuter de grands desseins. Plus avancé en âge, il devint méconnoissable, & trompa l'attente qu'on en avoit conçue.

## XXXI.

## XXXL

*Philippe.*

Quand ce Prince fut arrivé à Pergame, s'imaginant qu'Attalus ne pouvoit plus lui échapper, il n'y eut pas de cruautés qu'il n'exercât. Il se livra à toute sa fureur, & la fit éclater plus encore contre les Dieux que contre les hommes. Irrité de ce que la garnison de Pergame, aidée par la situation des postes qu'elle gardoit, sortoit des petits combats toujours victorieuse, & de ce qu'il ne pouvoit rien piller dans la campagne par le bon ordre qu'Attalus y avoit mis, il déchargea toute sa colère sur les statues & sur les temples des Dieux, & par-là se fit, selon moi, plus de tort & de deshonneur à lui-même qu'au Roi de Pergame. Car non seulement il mit le feu aux Temples & renversa les Autels, mais il fit encore briser les pierres, de peur qu'elles ne servissent à relever ces édifices. Après avoir détruit le *Nicephorium*, coupé le bois sacré, arraché l'enceinte, & ruiné jusqu'aux fondemens plusieurs autres Temples d'une grande beauté, il alla d'abord à Thyatire, de là dans la plaine appelée Thèbes, où il espéroit faire un butin immense, & d'où, sans pouvoir rien en emporter, il passa à Hiéra Comé. De cet endroit il députa à Zeuxis pour le prier de lui envoyer des vivres & les autres secours dont il étoit convenu dans le Traité d'alliance qu'ils avoient fait ensemble. Ce Satrape fit semblant d'exécuter les articles du Traité : mais dans le fond il ne vouloit rien moins qu'augmenter les forces & la puissance du Roi de Macédoine.

## XXXIL

*Nabis.*

On a vû plus haut quelle étoit la manière de gouverner de ce Tyrان de Lacédémone, comme après avoir chassé les Citoyens, il attachoit les esclaves & leur fit épouser les femmes & les filles de leurs maîtres. On a vû encore que tous ceux qui pour leurs crimes avoient été chassés de leur patrie, trouvoient dans sa puissance comme un asyle sacré, & qu'il avoit fait de Sparte comme un repaire de scélérats. Nous allons montrer maintenant comment dans ce tems-là même,

*Tome VI.*

H h h

quoiqu'Allié des Messéniens, des Eléens & des Etoliens, & engagé par sermens & par Traitez de les secourir lorsqu'ils seroient attaqués, sans égard pour des engagemens si solemnels, il osa commettre contre Messène la plus noire des perfidies.

## XXXIII.

*Zénon & Antisthène, Historiens Rhodiens.*

Comme quelques Historiens particuliers ont écrit avant moi les événemens qui sont arrivés dans ce tems-ci chez les Messéniens & les autres Alliés, je suis bien aise de dire ici ce que j'en pense. Je ne les passerai pas tous en revue, je ne m'arrêterai qu'aux plus célèbres & aux plus distingués. Zénon & Antisthène, tous deux Rhodiens, sont de ce nombre, & méritent notre attention pour plus d'une raison. Car ils sont Auteurs contemporains, ils ont gouverné la République, & quand ils ont écrit, ce n'a point été par des vûes d'intérêt, mais par honneur & par d'autres motifs dignes du rang qu'ils tenoient. Ce qui m'oblige à m'expliquer sur leur compte, c'est que je traite les mêmes choses qu'ils ont traitées. Si je ne prévenois pas le lecteur, ébloui de la célébrité de la République Rhodienne & de la réputation où elle est de se distinguer particulièrement dans les affaires de mer, il seroit porté, lorsque je ne conviendrois pas avec eux, à ajouter foi à leur rapport plutôt qu'au mien. Voions donc si l'on doit s'y fier.

L'un & l'autre assûrent que la bataille navale donnée proche de l'Isle de Ladé, a été plus vive & plus meurtrière que celle qui s'est donnée à la hauteur de Chio. Ils disent encore que le détail de l'action, son succès, en un mot la victoire est toute à l'honneur des Rhodiens. Qu'il soit permis aux Historiens d'avoir quelque penchant à faire honneur à leur patrie, j'y consens; mais je ne voudrois pas qu'ils abusassent de cette permission, jusqu'à nous débiter des choses contraires à ce qui s'est réellement passé. Il leur échappa déjà tant de fautes que l'humanité peut à peine éviter. Si en faveur de notre patrie, ou par tendresse pour nos amis, ou par reconnaissance, nous nous laissons aller à raconter de dessein prémédité des événemens faux & imaginaires, en quoi nous distinguerait-on de ces Historiens mercenaires qui livrent leur plume au plus offrant? L'intérêt qu'on fait que ceux-ci ont à mentir, fait mépriser leurs Ouvrages: les nôtres seront-ils plus estimés, si l'on s'apperçoit que l'inclination ou la haine nous les a dictés? C'est un défaut contre lequel un lecteur ne peut trop

se tenir en garde, & que les Historiens eux-mêmes doivent éviter avec soin. Zénon & Antisthène y sont tombés. En voici la preuve.

Ils conviennent l'un & l'autre, en faisant le détail du combat, que deux quinquerèmes des Rhodiens furent prises avec leur équipage par les ennemis: qu'un autre vaisseau ouvert & prêt de couler à fond, pour se sauver, avoit levé la voile & gagné le large; que plusieurs qui en étoient proche s'étoient mis aussi en haute mer, & que l'Amiral se voyant presque abandonné avoit suivi le même exemple: qu'alors tous ces vaisseaux jettés par une tempête dans la Myndie, avoient abordé le lendemain à l'Isle de Cos en traversant les ennemis; que ceux-ci avoient attaché les quinquerèmes Rhodiennes à leurs vaisseaux, & que débarquant à Ladé ils s'étoient logés dans le camp des Rhodiens: enfin que les Milésiens effrayés de cet événement, avoient couronné non seulement Philippe, mais encore Héraclides. Après toutes ces marques d'une défaite entière, comment peuvent-ils nous assurer que les Rhodiens ont remporté la victoire? Ils le font cependant, & cela malgré une Lettre écrite au Conseil & aux Prytanes par l'Amiral même après le combat, & qui se conserve encore dans le Prytanée: Lettre entièrement conforme au récit que nous avons fait de la journée de Ladé, & qui détruit tout ce que Zénon & Antisthène en ont rapporté.

Ces deux Historiens racontent ensuite l'insulte faite aux Messéniens contre la foi des Traités. Là Zénon dit que Nabis, au sortir de Lacédémone, traversa l'Eurotas: que suivant le ruisseau nommé Hoplitès, il étoit venu par le sentier étroit à Polasion, & de là à Sélasie; d'où prenant sa route par Phares & par les Thalames, il étoit arrivé au Pamise. Que dirons-nous de cette route? Elle est tout-à-fait semblable à celle d'un homme, qui pour aller de Corinthe à Argos traverseroit l'Isthme, iroit aux rochers Scironiens, & de là, suivant le Contopore & passant par les terres de Mycènes, entreroit dans Argos. Car tous ces lieux ne sont pas seulement un peu éloignés les uns des autres, ils sont dans une situation absolument opposée. L'Isthme & les rochers Scironiens sont à l'Orient de Corinthe, au lieu que le Contopore & Mycènes approchent beaucoup du Couchant d'hiver: de sorte qu'il n'est pas possible de venir de Corinthe à Argos par ce chemin. La même impossibilité se rencontre dans la route que Zénon fait suivre à Nabis. Car l'Eurotas & Sélasie sont au regard de Lacédémone à l'Orient d'été, & les Thalames, Phares & le Pamise au Couchant d'hiver. Il ne faut donc pour aller par les Thalames à Messène, ni passer à Sélasie, ni même traverser l'Eurotas.

Ce que dit encore Zénon que Nabis sortit de Messène par la porte de Tegée, est une méprise grossière. Car l'on passe par Mégalopolis pour aller de Messène à Tegée, il ne peut donc y avoir à Messène une

porte qu'on appelle de Tegée. Ce qui a trompé Zénon, c'est qu'à Messène il y a une porte qui se nomme Tégéatide & par laquelle Nabis sortit de la ville pour retourner dans la Laconie. C'est ce nom de Tégéatide qui a fait croire à cet Historien que Tegée étoit voisine de Messène, quoique pour passer de cette ville dans la Tégéatide on ait à traverser toute la Laconie & le territoire de Mégalopolis.

Voici encore un autre mécompte de Zénon. Il dit que l'Alphée se cachant presque au sortir de sa source, parcourt sous terre un long espace de chemin & ne commence à reparoître qu'auprès de Lycoa dans l'Arcadie. Il est cependant certain que ce fleuve, qui se cache sous terre près de sa source, au bout de dix stades reparoit & traverse toute la campagne de Mégalopolis; que petit d'abord, mais prenant en chemin de nouvelles forces, il arrose majestueusement deux cens stades de cette campagne, & qu'ensuite augmenté du Lyfius il est à Lycoa très-profond & très-rapide. *Il manque ici quelque chose.*

Cependant ces fautes paroissent en quelque sorte excusables & je les pardonne volontiers à ces Historiens. Les uns ils ne les ont faites que pour n'avoir point assez connu les pais dont ils avoient à parler; & ils n'ont déguisé la défaite de Ladé que par amour pour la gloire de leur patrie. Mais il reste un reproche à faire à Zénon dont il auroit peine à se laver, c'est de s'être beaucoup moins étudié à la recherche & à l'arrangement des faits, qu'à l'élégance & à la beauté du stile. Il se vante même souvent de s'être distingué en ce genre, & plusieurs autres Historiens célèbres se font valloir comme lui de ce côté-là. Pour moi je crois que l'on doit s'appliquer à donner à l'Histoire tous les ornemens qui lui conviennent, elle devient par là beaucoup plus utile & plus intéressante: mais jamais homme sensé ne fera de cela son principal & ne se le proposera pour son premier objet. Il est en effet d'autres parties de l'Histoire qui méritent beaucoup plus nos soins & où il est beaucoup plus glorieux d'exceller. Au moins un Ecrivain éclairé dans les affaires en pensera ainsi. J'explique ma pensée par un exemple.

Zénon décrivant le siège de Gaza & la bataille donnée par Antiochus à Scopas dans la Coëlesyrie près de Pavion, a pris tant de soins pour orner sa narration, qu'un Rhéteur travaillant sur la même matière pour étaler toute son éloquence, demeureroit au-dessous de l'Historien. En récompense il s'est tellement négligé sur les faits, que sur ce point il ne se peut rien voir de plus superficiel & de plus ignorant que Zénon. Voici la manière dont il décrit l'ordre de bataille de Scopas, en commençant par la première ligne. La phalange, dit-il, étoit avec quelque peu de cavalerie sur l'aîle droite au pied de la montagne: &

l'aîle gauche avec toute la cavalerie qui la soutenoit , étoit dans la plaine. Antiochus au point du jour, continuë-t-il, fit partir son fils aîné avec un détachement pour occuper le premier les hauteurs qui commandoient les ennemis; & avec le reste de l'armée, dès que le Soleil eut paru, il traversa le fleuve, rangea ses troupes dans la plaine, mit sa phalange sur une seule ligne & l'opposa au corps de bataille des ennemis. Il distribua sa cavalerie partie sur l'aîle gauche, partie sur la droite de la phalange. Ici étoient postés les cavaliers cuirassés qui étoient conduits par le plus jeune des enfans d'Antiochus. Les éléphants placés devant la phalange à certaine distance avoient à leur tête Antipates de Tarente. On avoit jetté dans les intervalles, laissés entre les éléphants, quantité d'Archers & de Frondeurs. Le Roi entouré de la cavalerie favorite & de ses gardes prit son poste derriere les éléphants.

L'armée ainsi rangée, c'est toujours d'après Zénon que je parle, Antiochus le cadet, que nous venons de voir dans la plaine opposée à l'aîle gauche des ennemis avec les cavaliers cuirassés, fondit du haut de la montagne sur la cavalerie que commandoit Ptolémée fils d'OÉrope & que les Etoliens avoient mise dans la plaine sur l'aîle gauche, il la culbuta & poursuivit les fuyards. Zénon met ensuite les deux phalanges aux mains, & dit que le combat fut opiniâtre. Mais comment ne voit-il pas que ces deux phalanges ne peuvent se joindre, avant que les éléphants, les Archers, les Frondeurs, les chevaux qui sont entre elles, aient vuïdé le terrain?

Il ajoute que quand la phalange Macédonienne ouverte par les Etoliens eut été mise hors de combat, les éléphants recevant les fuyards & tombant sur les ennemis, y causèrent un grand désordre. Mais les phalanges une fois mêlées, les éléphants pouvoient-ils distinguer, entre ceux qui plioient, qui étoit de l'armée d'Antiochus, qui appartenoit à celle de Scopas?

Il dit encore que la cavalerie Etolienne, peu accoutumée à voir des éléphants, en avoit été épouvantée pendant le combat. Cela ne se peut pas. Car Zénon nous dit lui-même que la cavalerie de l'aîle droite n'eut rien à souffrir, & que celle de l'aîle gauche avoit été mise en fuite par le plus jeune des fils d'Antiochus. Quelle est donc cette cavalerie qui vis-à-vis de la phalange auroit été effrayée par les éléphants?

Mais le Roi lui-même qu'est-il devenu? Je ne le vois nulle part. De quel usage a-t-il été dans l'action? Quel service a rendu ce beau corps de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit assemblé autour de sa personne? Et l'aîné des Antiochus qui avec un détachement étoit allé s'emparer des hauteurs, qu'a-t-il fait? Il ne retourne pas même au camp après le combat. Il n'avoit garde d'y retourner. Zénon fait marcher

à la suite du Roi deux de ses fils, & il n'y en a qu'un qui l'ait accompagné.

Comment se peut-il encore faire que Scopas soit sorti le premier & le dernier du combat? Si nous en croions notre Historien, ce Général n'eut pas plutôt vu la cavalerie conduite par le jeune Antiochus fondre, au retour de la poursuite des fuyards, sur les derrières de sa phalange, que désespérant de vaincre, il fit retraite. Cependant il nous dit dans un autre endroit que Scopas voyant la phalange enveloppée par les éléphants & par la cavalerie, il crut la bataille perdue & se retira. Quelle confusion ne doivent pas faire à des Historiens des fautes si palpables, des contradictions si manifestes!

Concluons donc, qu'il faut faire tous ses efforts pour exceller dans toutes les parties de l'Histoire, cette ambition est digne d'un honnête homme : mais que si cela ne se peut pas, l'on doit s'appliquer principalement aux parties les plus importantes & les plus nécessaires. Je donne cet avis, parce que je vois que dans les autres arts & dans les sciences, comme dans l'Histoire, l'on néglige le vrai & l'utile, & qu'on ne recherche que le brillant & ce qui flatte l'imagination. On loue ces sortes de productions, on les admire. Ce sont pourtant celles qui coûtent le moins, & qui font le moins d'honneur. J'en atteste les peintres.

Au reste à l'égard des fautes de Géographie que nous venons de relever, comme elles sautoient aux yeux, j'en ai écrit à Zénon même; car il n'est pas d'un galant homme de tirer avantage des fautes d'autrui, pour se faire de la réputation à ses dépens. C'est cependant un procédé assez ordinaire. Mais loin d'en agir ainsi, je crois qu'en vue de l'utilité publique nous devons, autant qu'il est possible, non seulement travailler nos Ouvrages avec soin, mais encore aider aux autres à rectifier les leurs. Par malheur cet Historien reçut ma Lettre trop tard. L'Histoire étoit déjà répandue dans le public. Il n'étoit plus possible d'y rien changer, il en fut au désespoir, mais du reste il prit en très-bonne part les avis que j'avois pris la liberté de lui donner. Je prie ceux qui dans la suite me liront de tenir la même conduite à mon égard. S'ils s'apperçoivent que j'aie quelque part menti à dessein ou dissimulé la vérité la connoissant, qu'ils me condamnent sans miséricorde; mais si je n'ai manqué que faute d'avoir été assez instruit de certaines choses, je leur demande grace. Dans un Ouvrage si vaste & qui embrasse tant de choses, il n'est pas aisé d'être également exact en tout.



## XXXIV.

*Tlépolème.*

**T**Lépolème étoit encore jeune lorsqu'en Egypte il fut honoré du Ministère. Il avoit porté les armes toute sa vie, & avoit fait grande figure dans les armées. Il étoit naturellement haut & avide de gloire. Pour les affaires, il avoit beaucoup de bonnes & beaucoup de mauvaises qualités. Brave & vigoureux, il savoit commander une armée, bien conduire une expédition, manier les esprits des soldats, & les amener où il vouloit. Mais personne n'étoit moins propre aux affaires qui demandent de l'étude & de l'attention, personne n'entendoit moins les finances. Aussi sa fortune fut-elle de peu de durée. Le Roiaume se sentit bientôt de sa prodigalité. Il ne se vit pas plutôt maître des coffres du Roi, qu'il passa la plus grande partie des jours à jouer à la paume, & à disputer avec de jeunes gens à qui brilleroient davantage dans les exercices militaires. Il leur donnoit ensuite de grands repas. C'étoient là ses occupations & ses compagnies ordinaires. Quand il faisoit tant que de donner quelque audience pour les affaires de l'État, c'étoit alors qu'il répandoit à pleines mains & qu'il dissipoit l'argent de son Maître. Il en donnoit avec profusion aux Députés de la Grèce, aux artisans de Bacchus & surtout aux Officiers de l'armée & aux soldats. Il ne savoit ce que c'étoit que de refuser. Il paioit grassement les louanges qu'on lui donnoit, de quelque part qu'elles vinssent. Par-là il s'exposa à des dépenses beaucoup plus considérables. Car on ne le loua pas seulement pour les bienfaits qu'on avoit reçus, sans qu'on s'y attendît; mais encore pour ceux qu'on espéroit de recevoir dans la suite. C'étoit de tout côté à qui le loueroit davantage. On n'entendoit par tout que des éloges de *Tlépolème*. Dans tous les repas on buvoit à sa santé. La ville étoit pleine d'inscriptions à son honneur, toutes les rues retentissoient de chansons, où l'on élevoit son mérite jusqu'au ciel. Ce déchaînement de louanges lui enfla le cœur, & ne fit qu'irriter en lui la passion d'être loué, & pour se satisfaire il devint encore plus libéral à l'égard des étrangers & des soldats. A la Cour ces prodigalités lui firent des ennemis, on l'y blâmoit hautement, sa vanité y devint insupportable, & *Sosibe* y étoit infiniment plus estimé. En effet ce *Sosibe* se conduisoit auprès du Prince avec une sagesse qui paroissoit au dessus de son âge, avec les étrangers, c'étoient toujours des manières dignes des deux emplois qui lui avoient été confiés, savoir de Garde de l'Anneau Royal & de premier Officier des Gardes du corps.

Vers ce tems-là Ptolémée, fils de Sosibe, revint de Macédoine à Alexandrie. Avant qu'il partît de cette ville, déjà vain par lui-même & par les Richesses que son père lui avoit acquises, il le devint encore plus à la Cour de Philippe. Il affecta les airs & prit la façon de s'habiller de la jeuneffe qu'il y fréquenta. Il eut la simplicité de s'imaginer que la vertu des Macédoniens consistoit à se vêtir & à se chauffer d'une certaine manière, & se crut véritablement homme pour avoir fait ce voiage & avoir vécu avec les Macédoniens. A son retour, il regarda les Alexandrins avec le dernier mépris, ce n'étoit selon lui que de vils esclaves & des stupides. Il n'eut pas plus d'estime pour Tlépolème, il le décria par tout. Les Courtisans indignés de voir les affaires si mal gouvernées, se joignirent à lui. Ils ne purent souffrir plus longtems que Tlépolème disposât des finances, non en Ministre, mais en héritier. Le nombre de ses amis diminueoit de jour en jour. On observoit toutes ses démarches, on prenoit en mauvaise part toutes ses actions, & l'on répandoit contre lui des discours pleins de fiel & d'aigreur. Il fut averti de tout ce qui se passoit contre lui, & d'abord il prit le parti de n'y pas faire attention. Mais quand il scût qu'en son absence, dans un Conseil public, on avoit osé se plaindre de son gouvernement, irrité alors il convoqua une assemblée à son tour, où il dit qu'on l'avoit calomnié en secret, & qu'il vouloit former lui contre ses calomniateurs, une accusation en présence de tout le monde.

## XXXV.

*Le même.*

Q Uand Tlépolème eut fini sa harangue, il voulut que Sosibe lui remît l'Anneau Roial, & depuis ce moment il disposa de toutes les affaires de l'Etat comme il lui plut.

## XXXVI.

*Les Gazéens.*

A Près avoir raconté la prise de Gaza par Antiochus, Polybe ajoute: Je ne puis me dispenser de rendre ici aux Gazéens la justice qu'ils méritent. Braves & courageux dans la guerre autant qu'aucun

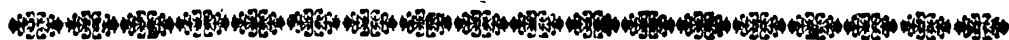
un autre peuple de la Cœlesyrie, en fidélité pour leurs Alliés & en constance ils surpassent de beaucoup tous les autres. Leur fermeté est inébranlable. A la quatrième irruption que firent les Médes dans le païs, la terreur, que cette Puissance redoutable répandit, fut si grande, que de tout côté l'on se livroit sans résistance. Les Gazéens seuls osèrent s'opposer à ce torrent, & soutinrent un siège. Alexandre paroît dans ce Roiaume, toutes les villes lui ouvrent leurs portes, Tyr elle même est réduite en servitude, & l'on n'espère plus de salut en nul endroit qu'en se soumettant à ce Conquérant, c'est une impétuosité & une violence à laquelle personne n'ose résister, Gaza seule plus hardie ne se rend qu'après avoir tout essayé pour se défendre. Telle on la voit encore dans le tems dont nous parlons. Elle n'omet rien de ce qui est en son pouvoir, pour conserver à Ptolémée la fidélité qu'elle lui a jurée. Nous louons-dans cet Ouvrage les particuliers qui se sont distingués par leurs vertus & par leurs actions: pourquoi ne louerions-nous pas de même les villes entières, lorsqu'animées par l'exemple de leurs ancêtres, ou de leur propre mouvement, elles se signalent par quelque exploit mémorable?

## XXXVII.

*Philippe.*

**A**U commencement de l'hiver, où Publius Sulpicius avoit été fait Consul à Rome, Philippe séjournant chez les Bargyliens, fut fort alarmé de voir qu'Attalus & les Rhodiens, loin de congédier leurs armées navales, remplissoient de troupes leurs vaisseaux & se précautionnoient contre lui avec plus de soin & de vigilance que jamais. L'avenir lui donnoit plus d'une inquiétude. En sortant de chez les Bargyliens, il prévoioit le péril qu'il auroit à courir sur la mer. D'un autre côté il craignoit qu'en passant l'hiver dans l'Asie, il ne fût pas à portée de défendre la Macédoine que les Etoliens & les Romains menaçoient. Car il n'ignoroit pas les députations qu'on avoit faites à Rome contre lui, depuis que les affaires d'Afrique étoient terminées. Dans cet embarras, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de rester chez les Bargyliens. Il y vécut comme un loup affamé, pillant les uns, arrachant aux autres par force, en flattant quelques-uns, contre son naturel, pour avoir dequoi nourrir son armée qui souffroit. Il lui donnoit tantôt de la viande, tantôt des figues, tantôt du pain en petite quantité, provisions qu'il tiroit ou de Zeuxis, ou des Mylésiens, ou des Alabandiens, ou des Magnésiens. Flatteur jusqu'aux

baïesses à l'égard de ceux qui lui accorderoient quelque secours, il se plaignoit hautement de ceux qui lui en refusoient & cherchoit à s'en venger. Par le moien de Philoclès il fit des pratiques chez les Mylésiens, mais son imprudence les fit échouer. Sous prétexte qu'il avoit une armée à nourrir, il fit le dégât dans la campagne d'Alabande. Chez les Magnésiens, ne pouvant avoir du bled, il prit des figues, & par reconnaissance il leur donna un petit païs.



## XXXVIII.

*Qui l'on doit appeller Traître.*

**E**Ntre les opinions humaines dont la fausseté m'a souvent frappé, celle où l'on est au sujet des traîtres me paroît la plus étonnante. Puisque l'occasion se présente ici d'en parler, il faut que j'éclaircisse cette matière, malgré la difficulté que je sens d'expliquer clairement & de décider qui sont ceux que l'on peut à juste titre appeller du nom de traîtres.

Ce ne sont pas certainement ceux qui, pendant que tout est tranquille dans un Etat, conseillent, pour assurer cette tranquillité, de faire alliance avec quelques Rois ou quelques autres Puissances. Il seroit injuste encore de traiter ainsi ceux qui dans certaines conjonctures sont en sorte que leur patrie renonce à certains Alliés pour passer à d'autres. C'est à ces sortes de gens qu'on a dû souvent les plus grands avantages, les biens les plus précieux. Sans en aller chercher fort loin des exemples, le tems dont nous parlons nous en offre de convaincans. La nation Achéenne étoit perdue sans ressource, si Aristénète, en la détachant de Philippe, ne lui eût fait faire alliance avec la République Romaine. Par-là non seulement il a mis sa patrie hors d'atteinte, mais il lui a procuré encore des accroissemens considérables. Aussi fut-il alors regardé non comme un traître, mais comme le bienfaïcteur & le libérateur de son païs. Ainsi doivent être considérés tous ceux qui dans certaines circonstances se sont conduits de la même manière. De-là l'on peut voir que Demosthène; quelque estimable qu'il soit par beaucoup d'endroits, a très-grand tort de déclamer avec tant d'aigreur contre des Grecs d'une grande distinction & de leur donner le nom de traîtres, parce qu'ils se sont unis d'intérêts avec Philippe. C'est cependant l'injure qu'il fait dans l'Arcadie à Cercidas, à Hyeronyme & à Eucampidas, aux Messéniens Néon & Thrasylouque-fils de Philiades; aux Argiens Myrtis, Têledame & Mnasiar; aux Thessaliens Daoque & Cineas; aux Béotiens Théogiton &

Timolas, & à plusieurs autres qu'il choisit dans chaque ville & qu'il désigne par leur nom: quoique tous ces accusés, & entre autres les Arcadiens & les Messéniens, aient de fortes raisons pour justifier leur conduite. Car ces derniers en attirant Philippe dans le Péloponèse & en diminuant par-là la puissance des Lacédémoniens, ont fait deux grands biens. Premièrement ils ont tiré d'oppression tous les peuples de cette Contrée, & leur ont fait goûter quelque espèce de liberté. En second lieu recouvrant le pais & les villes que les Lacédémoniens fiers de leur prospérité avoient enlevées aux Messéniens, aux Mégalo-politains, aux Tégéates & aux Argiens, ils ont sans contredit fort augmenté les forces & la puissance de leur patrie. Leur convenoit-il, après avoir reçu de Philippe de si bons offices, de prendre les armes contre ce Prince & contre ces Macédoniens? S'ils avoient demandé à Philippe des garnisons, si contre les loix ils avoient blessé la liberté commune, s'ils n'avoient agi que pour s'aquerir du crédit & de la puissance, en ce cas l'injurieux nom de traîtres leur seroit donné avec justice. Mais si sans aller contre les loix du pais, ils n'ont pensé différemment des autres, que parce qu'ils ont jugé que les intérêts d'Athènes n'étoient pas ceux de l'Arcadie & de Messène, ils ne devoient pas pour cela passer pour traîtres dans l'esprit de Démosthène. Cet Orateur s'est mécompté grossièrement, s'il s'est mis en tête de mesurer tout à l'avantage de sa patrie & a prétendu que tous les Grecs devoient prendre des Athéniens la règle de leur conduite. Ce qui arriva dans ce tems-là aux Grecs fait assez connoître qu'Eucampidas & Hieronyme, Cercidas & les fils de Philides voioient bien plus clair dans l'avenir que Démosthène. Car les Athéniens, en se roidissant contre Philippe sur les conseils de l'Orateur, furent taillés en pieces à la bataille de Chéronée, bataille qui les auroit réduit aux dernières extrémités, si le généreux vainqueur ne les eût épargnés: au lieu que la sage politique des Grecs que nous venons de nommer, mit l'Arcadie & la Messénie en général à couvert des insultes des Lacédémoniens, & procura aux villes particulières de ces Grecs grand nombre d'avantages considérables.

On voit par là qu'il n'est pas aisé de marquer précisément qui doit être appellé traître. Je crois cependant qu'on pourroit nommer ainsi, sans se tromper, ces gens qui dans des conjonctures délicates, soit pour se mettre en sûreté, soit pour leur propre utilité, soit par dépit contre ceux qui gouvernent sur un autre plan & sur d'autres lumières que les leurs, livreroient l'État aux ennemis; où ceux encore qui pour avoir des garnisons & exécuter avec des secours étrangers, des entreprises qui leur seroient particulières, soumettroient leur patrie à une Puissance plus forte qu'elle. Toutes ces sortes de brouillons peuvent

être mis sans crainte au nombre des traîtres, tâche funeste qui ne produit rien de bon & de solide à ceux qui en sont noircis, mais qui au contraire a toujours pour eux des suites très-fâcheuses.

Je ne conçois pas, pour revenir à ce que nous disions au commencement, quelle vûe l'on peut avoir, ni sur quoi fondé l'on peut prendre ce malheureux parti. Car de tous ceux qui ont trahi une armée ou une garnison, nul n'a jamais été caché. Si les traîtres ont été inconnus pendant le cours de la trahison, la suite des tems les a fait connoître. Mais quand ils demeureroient inconnus, ils n'en seroient pas pour cela plus heureux. Pour l'ordinaire ceux mêmes qui ont profité de la perfidie, les en punissent. Les Généraux d'armées, les Puissances se servent des traîtres, parce qu'ils leur sont utiles; en ont-ils tiré l'usage qu'ils vouloient, ils n'ont pour eux d'autres égards, comme dit Démosthène, que ceux que méritent des traîtres. Ils se persuadent avec raison que quiconque trahit sa patrie & ses amis, ne leur demeurera pas sincèrement attaché & violera bientôt la foi qu'il leur a promise. Je veux encore qu'il échappe à ceux en faveur de qui il a fait le crime; mais lui fera-t-il bien facile d'échapper à ceux contre qui le crime a été fait? Posons encore qu'il évite les pièges des uns & des autres; mais la réputation qu'il s'est faite dans l'esprit des autres hommes, ne le quitte pas & l'accompagne pendant toute sa vie. Elle lui inspire & la nuit & le jour mille sujets de crainte, ou frivole ou juste. Elle suggère à ceux qui lui veulent du mal mille moïens de se vanger. Elle lui met perpétuellement son forfait devant les yeux, même pendant le sommeil, & l'en occupe si entièrement, que ses songes mêmes ne lui représentent que les peines & les supplices dont il s'est rendu digne. Il ne voit au dedans de lui-même que la haine & l'aversion que tout le monde a pour lui. Cette situation est ce qu'il y a au monde de plus déplorable: cependant quand on a eu besoin de traître, on n'en a presque jamais manqué.



## XXXIX.

*Attalus.*

**D**Epuis que ce Prince avoit racheté de ses propres deniers aux Sicyoniens un certain champ consacré à Apollon, ils avoient conçu pour lui une estime si particulière, qu'ils lui avoient fait dresser auprès d'Apollon, dans la place, un Colosse haut de dix coudées. Un nouveau bienfait augmenta leur reconnaissance. Après avoir reçu de lui dix talens & dix mille médimnes de froment, il y eut

un Decret du Conseil pour lui élever une statue d'or, & célébrer tous les ans une Fête en son honneur. Le Decret exécuté, Attalus partit pour Cenchrée.

## XL.

*Nabis.*

Comme ce Tyran n'avoit en personne plus de confiance qu'en Timocrate de Pellène; & qu'il s'en étoit déjà servi dans des affaires de très-grande importance, il le laissa à Argos & reprit la route de Lacédémone. Quelques jours après il y envoya sa femme, avec ordre de lui ramasser de l'argent. Cette femme arrivée à Argos, y exerça plus de violences & de cruautés que son mari. Elle fit venir d'abord quelques femmes les unes après les autres, ensuite quelques autres ensemble d'une même famille, & elle ne cessa de les insulter & de les tourmenter, jusqu'à ce qu'elles lui eussent livré non seulement leur argent, mais encore leurs habits les plus précieux.

## XLI.

*Paul Emile & P. Scipion son fils.*

Dans la sixième Ambassade après ces mots : Sans que ce Prince eût par des présens acheté son amitié, ajoutez :

S'il étoit question des Romains, tels qu'ils étoient dans les premiers tems de la République, avant qu'ils portassent la guerre au-delà des mers, & pendant qu'ils suivoient religieusement leurs loix & leurs usages, j'assûrerois hardiment qu'aucun d'eux n'auroit été capable d'une telle bassesse. A l'égard de ceux d'aujourd'hui, je n'oserois pas l'assûrer de tous; mais je dirai, sans craindre d'être démenti que de nos jours il y en a eu plusieurs encore qu'on auroit tenté inutilement de corrompre par de l'argent. Et de peur que cela ne paroisse impossible, je vais en citer deux, à qui personne ne conteste ce parfait désintéressement.

Paul Emile, le vainqueur de Persée, se vit maître, après sa victoire, de tout le Roiaume de Macédoine. On y trouva, toute les richesses, plus de six mille talens d'or & d'argent. Ces trésors tentèrent si peu le Consul, qu'il ne voulut pas seulement les voir. Il en donna le soin à d'autres. Mais peut-être étoit-il déjà assez riche

par lui-même? Il l'étoit si peu, qu'après sa mort, qui arriva peu après la conquête de la Macédoine, Publius Scipion & Q. Maximus, ses deux fils, voulant rendre à sa femme la dot qu'elle avoit apportée, & qui n'étoit que de vingt-cinq talens, ne pûrent lui faire cette somme, qu'en vendant les meubles, les esclaves & quelques-unes des terres. Si cela paroît incroyable, qu'on s'informe dans Rome. On n'y est pas d'accord sur beaucoup de choses, & en particulier sur des faits de cette nature, à cause des inimitiés qui y régnerent: cependant on n'y trouvera personne qui ne convienne de celui que je viens de rapporter.

Publius Scipion, fils de Paul Émile, & neveu par adoption du grand Scipion, fit paroître le même desintéressement après la prise de Carthage. Cette ville passoit pour la plus riche & la plus opulente de l'univers. Il ne s'en appropria rien, ni par achat, ni de quelque autre manière que ce fût, quoique son bien propre fût modique, & qu'il ne passât point ce qu'un Romain devoit posséder. Non seulement il ne prit rien de Carthage pour s'enrichir, il eut la même indifférence pour tout ce qu'il étoit en droit de prendre dans l'Afrique. Si l'on doute encore de la vérité de ce fait, il n'y a personne à Rome qui ne soit prêt de l'attester. Mais une autre occasion se présentera de parler plus au long des vertus de ces grands hommes.



## XLII.

*Attalus.*

**A**près avoir raconté la mort de ce Prince, il est juste, puisque nous en avons usé ainsi à l'égard des autres, que nous fassions connoître ce qui l'a rendu recommandable. Il monta sur le trône de Pergame sans autre secours extérieur que les richesses. C'est à la vérité un moyen puissant pour parvenir à tout ce que l'on souhaite, quand on fait l'employer prudemment & avec magnificence: mais faute de ces deux vertus, à combien de gens n'ont-elles pas été funestes! L'envie en est inséparable, on leur tend des pièges sans cesse, souvent elles causent la perte du corps & de l'esprit, & l'on voit peu d'hommes qui par leur moyen évitent ces sortes de malheurs. On ne peut donc trop admirer Attalus, de ne s'en être servi que pour acquérir la Souveraineté, la plus grande & la plus belle dignité qui se puisse désirer. Pour en paroître digne, il commença par se faire un grand nombre d'amis par des bienfaits, & par se signaler dans la guerre. Les Gaulois étoient alors dans l'Asie la nation la plus formidable & la plus belli-

M. de Vallois a traduit ici, comme s'il y avoit, &c. j'ai suivi.



queuse. Il les défit en bataille rangée, & après sa victoire il se fit déclarer Roi. De soixante & douze ans qu'il véquit, il en régna quarante, toujours modeste & grave avec la Reine sa femme & les Princes ses enfans, toujours d'une fidélité inviolable à l'égard de tous ses Alliés. Il mourut dans le cours d'une de ses plus belles entreprises, en travaillant pour la liberté des Grecs. En mourant il laissa quatre fils qui avoient atteint l'adolescence, & qui trouvèrent le Roiaume si bien établi, que leurs enfans mêmes en jouirent paisiblement & sans trouble.

---

 XLIII.

*Les Béotiens.*

**L**Es affaires de ce peuple dépérissoient depuis longtems & l'ancienne gloire de leur gouvernement s'étoit presque évanouie. Au tems de la bataille de Leuctres leur réputation & leur puissance avoient fait de grands progrès, mais dans la suite sous la Préture d'Amœocrite, l'un & l'autre s'affoiblirent, & enfin prenant tout une autre route que celle qu'ils avoient auparavant suivie, ils perdirent toute la gloire qu'ils s'étoient acquise. Voici comme la chose arriva. Les Achéens par une alliance faite avec eux les avoient engagés à prendre les armes contre les Etoliens. Ceux-ci fondent avec une armée sur la Béotie. Les Béotiens s'assemblent en corps d'armée, & sans attendre les Achéens qui devoient venir à leur secours, en viennent aux mains avec leurs ennemis. Défaits ils se laissèrent tellement abattre, que depuis ce tems-là ils n'osèrent plus rien entreprendre pour recouvrer leur première splendeur, ni se joindre par Decret public aux autres Grecs dans quelque expédition qu'on leur proposât. Ils ne pensèrent plus qu'à boire & à manger, & ils firent l'un & l'autre avec tant d'excès, qu'ils devinrent sans courage & sans force. Il est bon de remarquer ici par quels degrés ce changement se fit.

Après leur défaite, aiant abandonné les Achéens, ils se joignirent à l'Etat des Etoliens, dont ils se séparèrent peu de tems après, lorsqu'ils les virent marcher contre Demetrius Père de Philippe. Ce Prince ne fut pas plutôt entré dans la Béotie, que sans se donner le moindre mouvement pour le repousser ils se livrèrent aux Macédonniens. Comme il restoit encore parmi eux quelque foible étincelle de l'ancienne vertu, quelques-uns portèrent ce joug avec impatience. On s'éleva vivement contre Ascondas & Néon, l'un aieul & l'autre père de Brachylles, lesquels étoient les plus ardens pour le parti des Macédo-

niens. Cependant la faction d'Ascondas l'emporta, on va voir comment.

Antigonus, après la mort de Demetrius, ayant été fait Tuteur de Philippe, venoit par mer à l'extrémité de la Béotie pour je ne sai quelles affaires. A la hauteur de Labryna une tempête affreuse le surprit & jetta ses vaisseaux sur la côte, où ils restèrent à sec. Le bruit se répand aussi-tôt qu'Antigonus devoit faire une décente dans la Béotie. Sur cette nouvelle Néon prend toute la cavalerie, dont il étoit Capitaine général, & la conduit de tous côtés pour empêcher l'irruption. Il arrive où étoit Antigonus fort inquiet & fort embarrassé. Il étoit facile d'incommoder là les Macédoniens, mais Néon, contre leur propre attente, les épargna. Les Béotiens lui en scûrent bon gré, mais les Thébains le trouvèrent très-mauvais. Quand à la faveur du flot les vaisseaux d'Antigonus pûrent continuer leur route, il commença par remercier Néon de ne l'avoir pas attaqué dans l'état où il étoit, & passa ensuite en Asie. Il conserva le souvenir de ce bienfait. Après avoir dans la suite vaincu Cléomène & s'être rendu maître de Lacédémone, il fit Brachylles Gouverneur de cette ville. Ce ne fut pas la seule faveur que reçut cette famille. Tantôt Antigonus, tantôt Philippe lui fournissoient de l'argent, & l'appuioient de leur protection. Avec ce secours, bientôt elle se mit au-dessus de tous les Thébains qui lui étoient contraires, & les obligea tous, à l'exception d'un très-petit nombre, à se ranger du côté de la Macédoine. Telle est l'origine & du crédit que la famille de Néon avoit chez les Macédoniens, & des libéralités qu'elle en recevoit.

Pour revenir à la Béotie, tout y étoit dans un si grand desordre, que pendant près de vingt-cinq ans les tribunaux demeurèrent fermés, les contrats suspendus, les procès indécis. Les Magistrats occupés tantôt à ordonner des garnisons, tantôt à marcher à quelque expédition, ne trouvoient pas le moment d'écouter les différens des particuliers. Des coffres publics, quelques Chefs prenoient de quoi distribuer aux citoyens pauvres, pour s'attirer leurs suffrages & en obtenir les premières dignités, & le peuple panchoit d'autant plus en leur faveur, qu'à l'abri de ces Magistrats il eseroit éviter les peines dûes à ses crimes, n'avoir rien à craindre de ses créanciers, & tirer quelque argent du trésor public. Celui qui contribuoit le plus à cette corruption, étoit un certain Opheltas. Tous les jours il formoit quelque nouveau projet, qui paroissoit utile pour le présent, mais dont les suites devoient être funestes à l'Etat. Il s'introduisit encore une coutume pernicieuse. Les pères qui mouroient sans enfans, ne laissèrent pas leurs biens à leur famille, comme il s'observoit autrefois, ils les léguèrent à leurs compagnons de table pour être dépensés en commun. Ceux mêmes qui avoient des en-

fans,

fans, confacroient la plus grande partie de leur succession à l'établissement de ces sortes de confréries. Il étoit beaucoup de Béotiens qui avoient en un mois plus de repas à prendre que le mois n'avoit de jours. Les Mégariens se lassèrent enfin d'un gouvernement si pitoyable, & se rejoignirent à celui des Achéens qu'ils avoient quitté. Car dès le tems d'Antigonus Gonatas ils ne formoient qu'un Etat avec les Achéens. Ils ne s'en étoient même séparés, pour s'unir aux Béotiens, que de leur consentement, & parce que Cléomène occupant l'Isthme ils ne pouvoient avoir nul commerce avec eux. Les Béotiens furent extrêmement choqués de cette désertion, ils se crurent méprisés & coururent aux armes. Pleins de mépris pour les Mégariens ils s'approchèrent de la Capitale, sans penser que les Achéens viendroient au secours. Déjà ils faisoient leurs approches, lorsque saisis d'une terreur panique, fondée sur le bruit qui courut, que Philopœmen arrivoit avec ses troupes, ils laissèrent leurs échelles contre les murailles & se retirèrent en desordre dans leur pais. Quelque dérangé que fût le gouvernement des Béotiens, ils ne souffrirent cependant pas beaucoup des guerres de Philippe & d'Antiochus. Mais ils eurent beaucoup à souffrir dans la suite, La fortune sembla vouloir se dédommager, & elle les traita cruellement, comme nous verrons plus bas.



## XLIV.

*Les mêmes.*

**L**E prétexte dont les Béotiens couvroient leur haine contre les Romains, étoit la mort de Brachylles & l'expédition que Titus avoit entreprise contre Coroné pour venger les Romains qui avoient été tués sur les chemins. Mais dans le fond ils n'avoient d'autres raisons de les haïr que celles que nous avons rapportées. Car lorsqu'Antiochus fut proche de Thèbes, les principaux citoyens furent au-devant de lui, témoignèrent beaucoup de joie de le voir & l'amenèrent dans la ville.

## XLV.

*Pamphilidas & Pasistrate.*

**L**E premier de ces deux Rhodiens, Amiral de la République, paroïssoit plus propre que l'autre au gouvernement des affaires. Il avoit naturellement l'esprit pénétrant & profond, & il étoit moins hardi à entreprendre que constant dans ses entreprises. Cependant comme la plupart des hommes jugent des choses non par principe & par raison, mais par les événemens, parce que Pasistrate faisoit paroître plus d'activité & de hardiesse, les Rhodiens l'avoient préféré : mais l'accident qui leur arriva leur fit bientôt changer de sentiment.

## XLVI.

*Diophanes.*

**C**E Mégapolitain avoit porté les armes sous Philopœmen pendant toute la longue guerre qu'avoit faite Nabis, Tyran de Lacédémone, dans le voisinage de Mégalopolis, & il s'y étoit rendu très-habile dans le métier. Il avoit outre cela la mine haute & avantageuse, le corps robuste & redoutable. Et ce que l'on estime principalement dans un homme de guerre, il étoit brave & entendoit en perfection le maniement des armes.

## XLVII.

*Moagètes.*

**L**A cruauté & la fourberie formoient le caractère de ce Tyran des Cybirates. Je lâche ici ce trait en passant. Mais le personnage mérite bien qu'on en parle avec étendue.

## XLVIII.

*Ptolémée Roi d'Egypte.*

QUand ce Prince eut fait le siège de Licopolis, les principaux Seigneurs de l'Egypte furent effrayés & se rendirent à discrétion. Le Roi en usa mal avec eux, & par-là s'attira bien des malheurs. On vit arriver quelque chose de semblable, lorsque Polycrates eut vaincu les rebelles. Car Athinis, Pausiras, Chésuphe & Irobaste, qui étoient restés seuls de tous les Seigneurs, cédant au tems étoient venus à Saïn pour se rendre à Ptolémée. Mais ce Prince, sans égard pour les assurances qu'il leur avoit données, les fit traîner nus & enchaînés à des chars, & les condamna ensuite à la mort. De là il fut à Naucraté, où aiant reçu un corps de soldats mercenaires qu'Aristonique lui avoit levés dans la Grèce, il se mit en mer pour retourner à Alexandrie, sans avoir fait aucun exploit de guerre, quoiqu'il eût alors vingt-cinq ans. Ce fut l'effet des mauvais conseils de Polycrates.

## XLIX.

*Apollonias, femme d'Attalus Roi de Pergame  
& mère d'Eumène.*

CEtte Reine mérite par bien des endroits que nous la fassions connaître à la postérité. Elle étoit de Cyzique. Attalus la prit chez le peuple, & partagea le trône de Pergame avec elle. Jusqu'à la mort elle se maintint dans cette dignité suprême, se rendant chère & aimable au Roi son mari, non par des manières enjouées & des caresses frivoles, mais par sa sagesse, sa gravité, sa modestie & sa probité. Mère de quatre Princes, elle conserva pour eux jusqu'au dernier moment de sa vie une affection & une tendresse inaltérable, quoiqu'elle ait vécu assez longtems après son mari. Rien n'a fait plus d'honneur à deux d'entre eux que le respect avec lequel ils la reçurent à Cyzique. Ils la placèrent au milieu d'eux, & lui prenant la main chacun de son côté, ils la conduisirent civilement dans les temples & dans les autres endroits de la ville. Tout le peuple regardoit ces deux jeunes Princes avec admiration. On se rappelloit, en les voyant, Cléobis & Biton, on comparoit les deux actions ensemble, en donnant néanmoins l'avan-

Kkk 2

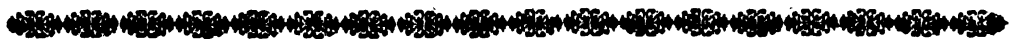
tage à celle des deux fils d'Attalus, en qui une tendresse égale pour leur mère étoit relevée par l'éclat que lui donnoit leur illustre naissance. Ce charmant spectacle fut vû à Cyzique après la paix faite avec Prusias.



## L.

*Ortiagon Roi des Gaulois en Asie.*

**D**Ominier seul sur tout ce qu'il y avoit de Gaulois dans l'Asie, c'étoit la grande passion de ce Prince, & l'on doit convenir qu'il avoit, pour parvenir à son but, toutes les qualités naturelles & acquises qui se pouvoient souhaiter. Il étoit bienfaisant, généreux, d'un commerce agréable, & ce qui distingue chez les Gaulois plus que toute autre chose, brave & d'une vigueur infatigable.



## L I.

*Aristonique.*

**C**'Etoit un Eunuque de Ptolémée Roi d'Egypte, & qui dès l'enfance avoit été élevé avec ce Prince. Plus avancé en âge, il fit remarquer en lui des sentimens plus nobles & plus élevés qu'on n'a coutume d'en voir dans des gens de cette espèce. Il avoit de la nature une inclination dominante pour la guerre, & s'appliquoit beaucoup à s'y rendre habile. Aimable dans la société, il y portoit un talent rare, c'étoit celui de sçavoir s'accommoder à toutes sortes d'esprits. Outre ces bonnes qualités, il avoit encore celle d'aimer à faire plaisir.

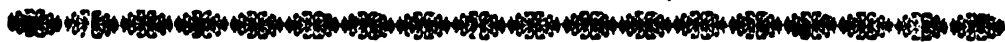


## L I I.

*Dinocrates.*

**C**E Messénien étoit né courtisan & soldat, & en faisant l'un & l'autre métier il s'y étoit perfectionné. A ne juger de lui que par les apparences, on l'auroit cru propre aux affaires d'Etat : mais on se seroit trompé, il n'avoit de la grande science de gouverner qu'une super-

ficie très-méprisable. A la guerre il se distinguoit par son activité & sa hardiesse, & sortoit glorieusement d'un combat singulier. Dans la conversation il étoit vif & intéressant; & dans la société, complaisant, civil & sensible à l'amitié. Mais quand il s'agissoit des affaires d'Etat, où il falloit faire des réflexions, prévoir l'avenir, se précautionner & persuader la multitude, c'étoit l'homme du monde le plus inepte. Quoiqu'il vît sa patrie dans de grands maux dont il étoit la première cause, il ne remua pas pour l'en délivrer. Sans penser aux suites qu'ils pouvoient avoir, il suivit toujours le même train de vie, & ne discontinua pas de donner tout le jour à l'amour, au vin & à la musique. Un mot de Titus l'obligea de se distraire un peu de ses plaisirs, pour faire attention à l'état où étoit sa patrie. Un jour ce Romain l'ayant aperçu dans un repas dansant en robe traînante, ne lui en fit pas sur le champ des reproches : mais le lendemain Dinocrates l'étant venu trouver pour lui demander quelque chose en faveur du país: *Je ferai tout mon possible,* lui répondit Titus, *mais je m'étonne qu'après avoir suscité aux Grecs des affaires si fâcheuses, vous puissiez danser dans des festins.* Ce mot le fit un peu rentrer en lui-même, & lui apprit que le Gouvernement ne convenoit ni à sa façon de vivre ni à son caractère. Au reste il étoit venu alors avec Titus dans la Grèce, persuadé qu'incessamment les affaires des Messéniens alloient être réglées à son gré.



## LIII.

*Philippe.*

**I**L arriva dans ce tems-ci un événement qui fut, pour ce Prince & pour tout le Roiaume de Macédoine, le commencement d'une horrible calamité, & qui mérite d'être bien remarqué. La fortune, comme pour tirer vengeance de tous les crimes & de toutes les impiétés dont Philippe avoit souillé sa vie, lui lâcha des furies, qui ne le quittant ni le jour ni la nuit, le tourmentèrent jusqu'au dernier moment de sa vie. Preuve éclatante qu'il est un œil de la justice auquel l'homme ne peut se soustraire & qu'il est impie de mépriser. La première pensée que ces furies vengeresses lui inspirèrent, fut que devant déclarer la guerre aux Romains, il chassât des grandes villes, & en particulier des villes maritimes, tous ceux qui les habitoient avec leurs femmes & leurs enfans, de les transférer dans la province qui appelée autrefois Pœonie porte aujourd'hui le nom d'Emathie, & de peupler ces villes de Thraces & de Barbares, qui pendant son expédition contre les Romains lui seroient plus fidèles & plus attachés. Cette transmi-

gration causa un deuil & un tumulte prodigieux dans toute la Macédoine, une irruption d'ennemis n'y auroit pas apporté plus de desordre & de confusion. On ne cacha plus la haine qu'on avoit contre le Prince. On éclata en imprécations contre lui.

Cet ordre inhumain n'eut pas été exécuté, qu'il lui vint dans l'esprit de ne rien laisser qui fût suspect & dont il pût avoir à craindre. Il écrivit aux Gouverneurs des villes de rechercher les enfans, tant de l'un que de l'autre sexe, des Macédoniens qu'il avoit fait mourir, & de les enfermer dans des prisons. Quoique cet ordre regardât particulièrement Admète, Pyrrhique & Samus, & les autres qui étoient morts avec eux, il s'étendoit cependant à tous les autres à qui Philippe avoit fait perdre la vie. On dit que pour justifier cette cruauté, il citoit ce vers : *Sot qui tuant le père, épargne les enfans.* Le sort de ces enfans, qui la plupart venoient de pères illustres & puissans, fit un grand éclat dans le Roiaume, & il n'y avoit personne qui n'en fût vivement touché.

La fortune donna dans le même tems une troisième scène où les propres enfans de Philippe vengèrent les autres de l'inhumanité qu'il avoit exercée contre eux. Persée & Demetrius étoient mal ensemble, & cherchoient réciproquement à se perdre. Le père fut averti de leur division & de leur haine mutuelle, & l'inquiétude mortelle où il étoit de sçavoir lequel des deux seroit assez hardi pour tuer l'autre, & duquel des deux il avoit à redouter pour lui le même malheur dans sa vieillesse, le tourmentoit nuit & jour. Quand on pense à l'état violent, où l'esprit de ce Prince étoit perpétuellement, on ne peut s'empêcher de croire que quelques Dieux irrités punissoient dans sa vieillesse les crimes qu'il avoit commis dans un autre âge. C'est ce que l'on verra encore plus clairement par ce que nous dirons dans la suite.



#### LIV.

*Philopœmen & Lycortas, Préteurs des Achéens.*

**L**E premier n'étoit, en vertus, inférieur à aucun des Héros de l'antiquité, mais du côté de la fortune il n'étoit pas si favorisé. Lycortas, qui lui succéda, n'étoit en rien moins estimable que lui.

Philopœmen, pendant quarante ans, dans un Etat populaire & susceptible de vicissitudes infinies, n'entreprit rien dont il ne s'acquittât avec honneur, & quoiqu'il n'accordât rien à la faveur & qu'il allât toujours sans respect humain au bien de la République, il eut cepen-



dant l'art de se soustraire aux traits de l'envie. En cela je ne sçai si l'on trouveroit son semblable.

## LV.

*Annibal.*

C'est une chose singulière, que ce Général des Carthaginois ait été dix-sept ans en guerre, à la tête d'une armée composée de nations, de païs & de langage différent, qu'il conduisoit à des expéditions étonnantes, & dont on pouvoit à peine espérer quelque succès, sans que jamais on lui ait tendu le moindre piège, sans que jamais aucun de ses soldats se soit avisé de le trahir.

## LVI.

*Pub. Scipion.*

Après avoir brillé dans les premières charges de la République, ce Romain se vit assigné à comparoître devant le peuple, pour répondre à une accusation que je ne sçai quel plébeien avoit intentée contre lui, selon la coutume des Romains. Il comparut en effet, & l'accusateur lui reprocha beaucoup de choses qui devoient le piquer : mais il s'étoit tellement gagné & l'amitié du peuple & la confiance du Sénat, qu'après avoir dit simplement, qu'il ne convenoit pas au peuple Romain d'écouter un accusateur de Publius Cornélius Scipion, à qui les accusateurs mêmes devoient la liberté qu'ils avoient de parler, toute l'assemblée se dissipa & laissa l'accusateur tout seul.

## LVII.

*Cbæron.*

CE Lacédémonien, l'année précédente, avoit été député à Rome. Quoique jeune, de basse naissance & mal élevé, il ne laissoit pas que d'avoir de l'habileté pour les affaires. Par les mouvemens qu'il excita parmi le peuple, & par une entreprise qu'il fit tout autre que lui

n'auroit osé tenter, il se fit en peu de tems de la réputation. D'abord il distribua légèrement & en parties inégales aux plus vils citoyens les terres que les Tyrans avoient accordées aux sœurs, aux femmes, aux mères & aux enfans de ceux qui avoient été bannis. Ensuite sans égard pour les loix, sans Decret Public, sans l'autorité du Magistrat, il usa des richesses de l'Etat comme si elles lui eussent appartenuës, & dissipa en folles dépenses les revenus de la République. Quelques citoyens indignés de cette conduite, demandèrent avec des instances reiterées que suivant les loix on établit des Questeurs pour garder le trésor public, ce qui fut exécuté. Mais Chæron, que sa conscience inquiétoit, prit des mesures pour se mettre à l'abri des perquisitions de ces nouveaux Officiers. Un d'entre eux nommé Apollonides, étoit le plus capable de pénétrer dans toutes ses malversations. Il apôta quelques assassins qui le massacrèrent lorsqu'il revenoit du bain. Cette nouvelle portée chez les Achéens, souleva toute la multitude contre l'auteur du meurtre. Le Préteur partit aussitôt pour Lacédémone, là il se saisit de Chæron, lui ordonna de répondre sur le crime dont il étoit accusé, & après l'avoir condamné il le fit jetter dans un cachot. Il exhorta ensuite les autres Questeurs à rechercher avec soin les deniers publics, & de faire en sorte que les terres enlevées aux parens des bannis leur fussent exactement rendues.

## LVIII.

*Philopœmen & Aristène.*

ENTRE ces deux Préteurs des Achéens on remarquoit une grande différence, soit du côté du caractère, soit dans la manière de gouverner. Le premier étoit né pour la guerre. Le corps & l'esprit sembloient être faits pour cela. L'autre étoit propre à délibérer & à haranguer dans des Conseils. On reconnut surtout en quoi l'un différoit de l'autre, lorsque la République Romaine étendit sa puissance & son autorité dans la Grèce, c'est-à-dire au tems des guerres de Philippe & d'Antiochus. Alors la politique d'Aristène consistoit à faire sans délai tout ce qu'il croioit être de l'intérêt des Romains, quelquefois même avant qu'il en reçût ordre de leur part. Il tâchoit cependant de couvrir son attachement pour eux de quelque apparence de zèle pour les loix, & quand il arrivoit qu'on lui demandât quelque chose qui leur étoit ouvertement contraire, il se défendoit de l'accorder. Philopœmen agissoit d'une autre façon. Si ce que les Romains exigeoient de l'Achaïe étoit conforme aux loix & aux Traités d'alliance faits avec eux, sur le  
champ

champ & sans chicane il exécutoit leurs ordres. Mais quand leurs prétentions passaient au-delà de ces bornes, il ne pouvoit se résoudre à s'y soumettre de lui-même. Il vouloit que d'abord on leur fit connoître les raisons qu'on avoit de ne pas s'y rendre, ensuite qu'on en vînt aux prières & qu'on les suppliât de se renfermer dans les Traités; s'ils demeuroient inflexibles, qu'on prît alors les Dieux à témoin de l'infraction & que l'on obéît.

## LIX.

*Perfée.*

**A**près avoir renouvelé son alliance avec les Romains; ce Prince s'appliqua d'abord à se gagner les Grecs. Pour y réussir, il fit afficher à Délos, à Delphes & dans le Temple de Minerve Itonienne, des édits par lesquels il rappelloit dans la Macédoine tous ceux qui en étoient sortis ou pour se dérober aux poursuites de leurs créanciers, ou par sentence de Juge, ou pour crimes d'Etat. Par ces édits il défendoit encore qu'on les inquiétât sur leur route, & leur permit non seulement de rentrer dans les biens dont ils avoient été dépouillés, mais encore de se faire paier des fruits que ces biens avoient produits depuis qu'ils étoient en exil. Il remit aux Macédoniens tout ce qu'ils devoient au Trésor royal, & mit en liberté tous les prisonniers d'Etat. Cette douceur, cette générosité fit concevoir aux Grecs de grandes espérances de ce Prince, qui d'ailleurs soutenoit son rang avec beaucoup de dignité. Il étoit bien fait de sa personne & d'une vigueur à supporter toutes sortes de travaux. Son air & tous les traits de son visage répondoient à sa jeunesse. Cette passion démesurée pour les femmes & pour la table, à laquelle Philippe son père s'étoit livré, on n'en appercevoit chez lui nul vestige. Tel fut Perfée quand il commença de régner.

## LX.

*Philippe.*

**J**amais Roi ne fut plus infidèle & plus injuste que l'étoit ce Prince, lorsque sa puissance vint à s'accroître, & qu'il fut le maître chez les Grecs: jamais Roi ne fut plus modeste & plus raisonnable que

lui, lorsqu'il cessa d'avoir le vent de la fortune en poupe. Quand ses affaires furent entièrement dérangées, tranquille sur tout ce qui pourroit lui arriver, il tenta toutes sortes de moyens pour rétablir son Royaume dans son premier état.

## LXI.

*Cotys, Roi de Thrace.*

Outre une mine avantageuse & une force infatigable pour la guerre, on remarquoit dans ce Roi un caractère d'esprit fort différent de celui des Thraces. Il étoit sobre, doux & d'une prudence peu commune.

## LXII.

*Ptolémée Gouverneur de Chypre.*

Cet Egyptien étoit fort au-dessus des autres hommes de son pays, il étoit judicieux & entendu dans les affaires. Lorsqu'on lui confia le gouvernement de l'Isle de Chypre, le Roi étoit encore jeune. Il mit tous ses soins à ramasser de l'argent, & n'en donnoit rien à personne, quelques instances que lui fissent les Oeconomés Royaux. Sa fermeté sur ce point alloit si loin, qu'on l'accusoit ouvertement de s'approprier les revenus de l'Isle. Mais quand Ptolémée fut en âge de gouverner par lui-même & que le Gouverneur lui eut envoyé l'argent qu'il avoit amassé & qui montoit à une assez grosse somme, alors & le Roi & toute la Cour donnèrent de grandes louanges à sa fidélité & à son épargne.

## LXIII.

*Céphale.*

Céphale arriva ainsi d'Epire. Déjà auparavant affectionné à la famille Roiale de Macédoine, il fut alors comme forcé de prendre parti pour Persée. Voici pourquoi. Charope Epiroté, homme d'hon-

neur & de probité, ami des Romains, & qui pendant que Philippe occupoit les détroits de l'Epire, avoit été cause que ce Prince avoit été chassé de ce Roiaume & que Titius s'en étoit rendu maître, & de la Macédoine: Charope, dis-je, avoit un fils nommé Machatas qui en eut un qu'il nomma Charope. Machatas étant venu à mourir laissa son fils fort jeune. Charope son aieul prit soin de son éducation, & l'envoia à Rome avec un équipage sortable pour y être instruit dans la langue latine & dans les belles lettres. Le jeune Charope se fit beaucoup d'amis dans cette ville & après quelque séjour il revint dans sa patrie. Son aieul alors étoit mort. Naturellement haut, orgueilleux & plein de mauvaises inclinations, il se mit à contredire & à décrier les personnes du premier rang. D'abord on n'y fit nulle attention, & Antinoüs, plus âgé & plus en considération que lui, n'en gouvernoit pas moins à son gré. La guerre déclarée contre Persée, Charope indisposa les Romains contre Antmoüs, & pour cela leur exagéra l'ancienne liaison qu'avoit cet Etolien avec la Maison Royale de Macédoine. Tantôt il observoit ses démarches, tantôt il interprétoit en mauvaise part ses paroles ou ses actions, il retranchoit de quelques-unes, il ajoutoit à d'autres, & vint enfin à bout par ces artifices de faire croire tout ce qu'il inventoit contre ceux qu'il vouloit perdre. Céphale n'en fut pas ébranlé. C'étoit un homme d'une sagesse & d'une prudence singulière. Il persista dans le meilleur parti. Il pria d'abord les Dieux de ne pas permettre que les affaires se décidassent par les armes. Quand la guerre eut été déclarée, il fut d'avis qu'on n'accordât aux Romains que ce à quoi l'on s'étoit obligé par le Traité d'alliance, & qu'on ne se deshonorât point jusqu'à se soumettre lâchement à tout ce qu'il leur plairoit d'ordonner. Cette fermeté déplut à Charope, & il se déchaîna contre Céphale. On ne pouvoit rien faire où il ne soupçonnât du mal, dès que ce qui se faisoit n'étoit pas favorable aux Romains. Dans les commencemens Antinoüs & Céphale, n'ayant point à se reprocher d'avoir rien proposé de contraire à la République Romaine, crurent devoir mépriser les calomnies qui se répandoient contre eux. Mais quand après le combat de Cavalerie ils virent que sans raison l'on conduisoit à Rome les Etoliens Hippoloque, Nicandre & Loquague, & qu'on ajoutoit foi aux calomnies que publioit Lycisque, qui dans l'Etolie suivoit la même route que Charope; alors prévoyant l'avenir ils prirent des mesures pour se mettre à couvert de ce calomniateur, & résolurent de tout tenter pour éviter d'être mis dans les fers & d'être menés à Rome sans avoir été entendus. Pour cela ils furent obligés, quoique ce fût contre leur intention, d'embrasser le parti de Persée.

## LXIV.

*Théodote & Philostrate.*

**O**N ne peut excuser l'action détestable de ces deux traîtres. Sur la nouvelle que le Consul Romain Aulus Hostilius devoit incessamment arriver à son camp dans la Thessalie, ils se persuadèrent qu'en le livrant à Persée ils rendroient à ce Prince un service qu'il ne manqueroit pas de paier de toute sa confiance, & mettroient pour le présent un très-grand obstacle à l'entreprise des Romains. Ils écrivirent donc à Persée de se mettre en marche au plutôt. Ce Prince s'y mit en effet: mais il fut arrêté sur sa route par les Molloesses, qui s'étoient emparés du pont qui est sur le Louïs, & il fallut les combattre. Le Consul arrivé à Phanote logea chez Néstor Cropius. Là il étoit aisé à ses ennemis de le prendre, & sa perte étoit inévitable, si la fortune ne l'eût favorisé. Son Hôte aiant pressenti comme par inspiration le malheur dont Hostilius étoit menacé, l'obligea de sortir de la ville pendant la nuit & de passer dans une ville voisine. Il le fit & quittant la route d'Epire il se mit en mer, cingla vers Anticyre, & de-là il marcha vers la Thessalie.

## LXV.

*Pharnace & Attalus.*

**L**E premier de ces deux Princes étoit le plus injuste Roi qu'on eût vu avant lui.

L'autre étoit en quartier d'hiver à Elatez, lorsqu'instruit du chagrin mortel que les Péloponnésiens avoient fait à Eumènes son frère en lui retranchant par un Decret public les honneurs qu'ils lui avoient autrefois décernés, il résolut, sans communiquer son dessein à personne, de députer chez les Achéens, pour demander qu'on relevât les Statues qui avoient été érigées à Eumènes & qu'on rétablît les inscriptions faites en son honneur. Deux motifs l'engagèrent à prendre cette résolution: premièrement la persuasion où il étoit qu'il ne pouvoit faire un plus grand plaisir à Eumènes, & en second lieu l'honneur que lui feroit dans la Grèce cette preuve manifeste & de sa grandeur d'ame & de son affection pour son frère.

## LXVL

*Les Crétois.*

**V**Oici une perfidie criante de ces Insulaires. C'est un crime qui leur est assez ordinaire; mais dans cette occasion ils ont paru se surpasser eux-mêmes. Ils étoient amis des Apolloniates. Bien plus ils vivoient sous les mêmes loix, composoient ensemble un même état, jouissoient en commun de tout ce qui s'appelle droits parmi les hommes, & le Traité, qui les contenoit, gravé sur l'airain, se voioit auprès de la Statue de Jupiter Idéen. Toutes ces barrières ne furent pas assez fortes pour mettre les Apolloniates, à couvert de leurs violences. Ils s'emparèrent d'Apollonie, ils en massacrèrent les habitans, mirent leurs biens au pillage & partagèrent entre eux les femmes, les enfans & tout le pais.

## LXVII.

*Antiochus.*

**L**Es indignes stratagèmes dont ce Prince se servit à Péluse ternissent extrêmement sa mémoire. Hors cela l'on ne peut nier qu'il n'ait été vigilant, actif & digne du titre auguste de Roi.

## LXVIII.

*Dion & Polyarate.*

**I**L faut commencer par instruire le lecteur de la politique de ces deux Grecs. Car dans les tristes conjonctures où l'on se trouvoit alors, il se fit de grands changemens non seulement chez les Rhodiens, mais encore dans presque tous les autres Etats. Or il est bon d'examiner & de connoître quelles furent dans ce tems-là les dispositions de ceux qui gouvernoient, qui d'entre eux semblèrent prendre le parti le plus raisonnable, ou s'en écartèrent. Nos descendans aiant ce tableau devant les yeux y apprendront ce qu'ils doivent faire ou éviter, lorsqu'ils se rencontreront dans des circonstances pareilles. Rien n'est plus impor-

tant pour empêcher que, manquant à leur devoir sur la fin de leurs jours, ils ne perdent toute la gloire que leur vie passée leur auroit acquise.

Du tems de la guerre contre Persée, il y eut trois sortes de personnes que les Romains soupçonnèrent de ne leur être pas favorables. Les premiers furent ceux, qui voyant à regret tout l'univers prêt à subir la loi d'une seule Puissance, ni ne donnoient de secours ni ne s'opposoient aux Romains, mais abandonnoient les événemens à la fortune, & en attendoient tranquillement le succès. La seconde classe fut de ceux qui voioient avec plaisir la Macédoine aux mains avec la République Romaine, & qui souhaitoient que Persée sortît victorieux de cette guerre; mais ne pouvoient inspirer leurs sentimens & leurs inclinations aux peuples qu'ils conduisoient. La troisième enfin fut de ceux qui avoient engagé & entraîné les Etats qu'ils gouvernoient dans le parti de Persée. Considérons maintenant comment tous ces politiques se conduisirent.

Antinoüs, Théodore, Céphale & la faction qui leur étoit contraire, firent embrasser aux Molosses les intérêts de Persée. Le danger ne les étonna pas, ils virent sans fraieur leur dernier moment s'approcher, tous sans s'ébranler persistèrent dans leurs premiers sentimens & moururent avec honneur. On ne peut que les louer de ne s'être pas manqués à eux mêmes, & de n'avoir pas souffert que leur dernier jour obscurcît l'éclat de la réputation qu'ils s'étoient faite pendant le reste de leur vie.

La tranquillité où l'on resta dans l'Achaïe, chez les Thessaliens & chez les Perrhébiens, fut suspecte. Plusieurs y furent soupçonnés de panacher en faveur du Roi de Macédoine & de ne chercher que l'occasion de se déclarer pour ce Prince. Cependant jamais ils n'avoient lâché publiquement un seul mot, jamais on n'avoit surpris ni lettre, ni message de leur part qui pût donner lieu à ce soupçon, jamais ils ne donnèrent prise sur eux. Aussi furent-ils toujours prêts à rendre compte de leur conduite, & à justifier leur innocence. Avant que de périr ils tentèrent tous les moyens de se sauver. Car il n'y a pas moins de lâcheté, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, à sortir à regret de la vie par la crainte d'une faction contraire ou d'une Puissance supérieure, qu'à y rester avec deshonneur.

Dans l'Isle de Rhodes, dans celle de Cos & dans plusieurs autres villes, quelques-uns affectionnés pour Persée avoient la hardiesse de parler ouvertement pour les Macédoniens & contre les Romains & de solliciter leur Nation à se joindre à Persée, mais ils ne pouvoient les amener à ce sentiment. Les plus distingués d'entre eux étoient, dans l'Isle de Cos Hippocrite & Diomédon son frère, & dans celle de Rhodes Dinon & Polyaraté. Mais qui pourroit ne pas blâmer le procédé de ces Magistrats? Toute leur Nation sçavoit ce qu'ils avoient fait, ce qu'ils



avoient dit; elle avoit vû les lettres tant celles qu'ils avoient écrites à Persée que celles qu'ils avoient reçues de ce Prince & qui avoient été interceptées, elle connoissoit les Messagers envoyés de part & d'autre & qui avoient été arrêtés. Malgré des moïens de conviction si puissans, ils ne purent gagner sur eux de céder à la fortune & de quitter la vie, ils s'opiniâtrèrent à soutenir qu'ils n'étoient pas coupables. Que leur a produit cette obstination à conserver leur vie contre toute apparence? Toute la gloire qu'ils s'étoient méritée par le courage & la constance qu'on leur croioit, s'est évanouie, & ils sont tombés dans un mépris qui n'a pas même laissé lieu à la compassion. Convaincus en face par ceux-mêmes qu'ils avoient employés, ils passèrent non seulement pour malheureux, mais encore pour d'impudens menteurs. Thoas un de ceux qu'ils avoient envoyés en Macédoine, agité par sa conscience se retira à Cnide après la défaite de Persée. Mis en prison par les Cnidiens, il fut demandé par les Rhodiens & amené à Rhodes. Là dans la question qu'on lui donna, il avoua tout ce que portoient les Lettres de ces Magistrats à Persée, & de Persée à ces Magistrats. Il est surprenant que Dinon malgré cela ait aimé à vivre jusqu'à souffrir cette infamie.

Polyarate porta encore plus loin l'insolence & la lâcheté. Popilius avoit mandé à Ptolémée de le faire partir pour Rome Par respect pour la patrie & par déférence pour Polyarate qui demandoit d'aller à Rhodes, le Roi d'Egypte aima mieux l'y envoyer qu'à Rome. On lui donna un Vaisseau & il partit sous la garde d'un homme de la Cour nommé Démétrius, & en même tems le Roi écrivit aux Rhodiens pour leur donner avis du départ de l'accusé. Polyarate abordé à Phaselis, sur je ne sçai quelle pensée qu'il rouloit dans son esprit se couvrit la tête de vervennes & courut se réfugier dans le temple de la ville. Si on lui eût demandé alors quel étoit son dessein, je suis bien sûr qu'il ne l'auroit pas pû dire. Car s'il vouloit retourner dans sa patrie, à quoi bon se cacher? Sa garde n'étoit-elle pas chargée de l'y conduire? Et si elle avoit eu ordre de le mener à Rome, il auroit fallu bon gré mal gré qu'il y allât. Que lui restoit-il de plus à chercher? Il n'y avoit plus d'autre lieu où il pût être en sûreté. De Phaselis on envoya à Rhodes pour avertir qu'on vînt prendre Polyarate, pour le transporter dans l'Isle. Les Rhodiens firent partir un vaisseau découvert, mais ils eurent la prudence de défendre au pilote de recevoir Polyarate sur son bord, parce que les Alexandrins avoient ordre de le rendre dans l'Isle. Le bâtiment Rhodien arrive à Phaselis. Epicharès le Capitaine refuse de prendre Polyarate, Demetrius le presse de monter sur son vaisseau. Il en est encore pressé par les Phaselites, qui craignoient que son séjour ne leur attirât quelque disgrâce de la part des Romains. Dans cette extrémité il entre effrayé dans le vaisseau de Demetrius. Mais sur la route il trouva moïen de se

sauver & s'enfuit à Caune, & implora le secours des habitans. Mais malheureusement ils étoient unis avec les Rhodiens, & ils le chassèrent de la ville. De là il envoya prier les Cibyrates de lui donner une retraite, & de lui faire venir quelqu'un qui le conduisît chez eux. Il espéroit d'autant plus en obtenir cette grace, que les enfans de Pancrates, Tyran de cette ville, avoient été nourris chez lui. Il l'obtint en effet, mais arrivé dans cette ville, il la jetta dans un grand embarras, & tomba lui-même dans un plus grand que celui où il s'étoit trouvé à Phaselis. Car les Phasélites n'osèrent le loger, de peur que les Romains ne leur en fissent un crime, & ils ne pûrent le conduire à Rome, parce qu'étant tout-à-fait au milieu des terres, ils n'avoient nul usage de la navigation. Ils furent donc obligés de députer à Rhodes & au Consul dans la Macédoine, pour les prier de les défaire de ce malheureux fugitif. Paul Emile écrivit aux Cibyrates de garder à vûe Polyarate, & de le mener à Rhodes, & aux Rhodiens de le conduire vif à Rome par mer. Les uns & les autres exécutèrent l'ordre qu'ils avoient reçu, & Polyarate fut transporté à Rome, théâtre où parut dans tout son jour son imprudence & sa lâcheté, & sur lequel il fut exposé par Ptolémée, les Phasélites, les Cibyrates & les Rhodiens. Son peu de force d'esprit méritoit bien cette punition.

Jé me suis un peu étendu sur Dinon & sur Polyarate, non pour insulter à leur malheur, cela seroit déraisonnable, mais pour porter ceux qui dans la suite se trouveront dans des conjonctures semblables, à prendre de plus sages mesures.



## LXIX.

### *Les Etoliens & les Epirotes.*

**L**E premier de ces peuples étoit occoûtumé à vivre de vol & de brigandage. Tant qu'il leur fut permis de piller les Grecs, ils ne vécurent qu'à leurs dépens, toute terre leur fut ennemie. Quand les Romains furent les maîtres, ne pouvant chercher de secours hors de leur pays, ils tournèrent leur fureur contre eux-mêmes. Dans une guerre civile qui s'éleva parmi eux, il n'y eut pas de violences & de cruautés qu'ils n'exerçassent. Après s'être égorgés les uns les autres peu de tems auparavant proche d'Arfinoé, rien ne pouvoit plus les arrêter. Leur rage étoit parvenue à un excès, qu'il n'y avoit ni Chef ni Conseil qui pût la réprimer. On ne voioit dans toute l'Etolie, que confusion, qu'injustices, que meurtres. Rien ne s'y faisoit sur les lumières du bon sens

sens & de la raison, une mer agitée par une grande tempête ne l'est pas plus que l'étoit alors la République des Etoliens.

L'Epire n'étoit pas plus tranquille. Parmi la multitude on voioit la plus de modération, mais en récompense le Chef étoit un monstre en impiété & en injustices. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais, ou que jamais il doive naître un homme plus cruel que Charope.

## LXX.

*Callicrates & Andronidas.*

**R**ien n'est au dessus de la haine qu'on avoit pour ces deux Grecs & pour les autres de la même faction. On en peut juger par ce que je vais dire. A Sicyone le jour de la fête des Antigones, on se baigne. Dans les bains sont pratiquées des loges, auprès desquelles on trouve des sièges où se placent les personnes les plus distinguées. Quand Callicrates & Andronidas s'y étoient assis, on avoit horreur de s'y asseoir après eux, à moins qu'auparavant le baigneur n'eût fait écouler toute l'eau où ils étoient lavés, & n'en eût fait entrer d'autre. On se croioit souillé en entrant dans l'eau où ils étoient entrés. Dans les assemblées solennelles des Grecs, si quelqu'un s'avisait de faire entendre leurs noms par la voix d'un héraut, c'étoit des sifflemens, des railleries, un murmure qui ne se peut exprimer. Les enfans mêmes en sortant de leurs Collèges, en pleine rue, leur reprochoient en face leur trahison & les appelloient traîtres. Tant la haine & l'aversion qu'on avoit pour eux étoit universelle.

## LXXI.

*C. Sulpitius Gallus.*

**C**E ne sont point là les seules actions déraisonnables qu'on ait à reprocher à ce Romain. Quand il fut arrivé en Asie, il fit afficher dans les villes que quiconque avoit sujet d'accuser Eumène, n'avoit qu'à venir le trouver à Sardes certain jour marqué. Il alla ensuite à Sardes, s'assit dans un gymnase, & ne fit pendant dix jours qu'écouter les accusateurs du Roi de Pergame. Quelques indignités, quelques opprobres dont on couvrit ce Prince, tout étoit reçu, tout étoit entendu

*Tome VI.*

M m m

avec plaisir. Cet esprit vain se faisoit un honneur d'être brouillé avec Eumène.

## LXXII.

*Antiochus.*

**C**E Prince avide de grossir ses trésors, se proposa d'aller piller le temple de Diane dans l'Elymaïde. Il y fut en effet, mais les barbares qui habitoient le país s'opposèrent avec tant de zèle & de force à son projet sacrilège, qu'il fut obligé d'y renoncer. Il se retira ensuite à Tabas dans la Perse, où il fut atteint d'une phrénésie qui l'emporta. Quelques Historiens disent que ce fut une punition divine, parce que la divinité fit paroître quelques marques extérieures de son indignation contre ce Prince.

## LXXIII.

*Famille des Scipions.*

**L**A vertu de Paul Emile, vainqueur de Persée, éclata surtout après sa mort. Tel qu'on croioit être son delintéressement, pendant qu'il vivoit, tel on trouva qu'il étoit quand il eut expiré, & c'est principalement à cette marque que la vertu se reconnoît. Ce Romain qui d'Espagne avoit porté dans les coffres de la République plus d'argent qu'aucun autre de son tems; qui s'étoit rendu maître des trésors immenses de la Macédoine, & qui pouvoit en disposer comme il lui auroit plû; ce Romain, dis-je, pensa si peu à s'enrichir lui-même, comme nous l'avons déjà dit, qu'après sa mort on ne trouva pas dans sa maison de quoi faire à sa femme la dot qu'elle avoit apportée en mariage, & qu'il fallut vendre des terres pour achever la somme. On louë, on admire ce détachement des richesses dans quelques-uns de nos Grecs: mais l'on doit convenir que celui de Paul Emile en efface entièrement la gloire. Car si ne pas recevoir de l'argent & le laisser à celui qui le présente, comme Aristide & Epaminondas ont fait, est une chose digne d'admiration; combien est-il plus admirable, quand on a tout un Roiaume en sa puissance & qu'on est libre d'en user à son gré, de ne rien souhaiter de ce qu'on y trouve! En cas que le fait que je viens de rapporter paroisse incroyable,

je prie le lecteur d'observer ici & par tout où je dirai des Romains quelque chose d'extraordinaire, que je sçai, à n'en pouvoir douter que les Romains attirés par la curiosité de voir les plus illustres événemens de leur Histoire, ne manqueront pas de lire mon Ouvrage, qu'ils sont parfaitement instruits des faits que je raconte & qui les regardent, & que je n'aurois ni pardon ni grace à attendre d'eux, si j'avois l'imprudence de débiter des choses fausses sur leur compte. Or personne ne s'expose volontiers au péril de n'être pas cru & d'être méprisé.

Mais puisque la suite des faits nous a conduits au tems, où nous devons parler de cette illustre famille, il faut que je m'aquitte de la promesse que j'ai faite dans mon premier Livre, que je dirois dans l'occasion pourquoi & comment Scipion s'étoit fait à Rome une réputation au dessus de son âge, & comment sa liaison avec moi s'étoit accrue à un point, que non seulement la renommée s'en étoit répandue dans l'Italie & dans la Grèce, mais encore chez les nations les plus éloignées.

J'ai déjà dit que notre commerce avoit commencé par les entretiens que nous avions ensemble sur les livres qu'il me prêtoit. Cette union avoit déjà fait quelque progrès, lorsqu'au tems où les Grecs évoqués à Rome devoient être dispersés dans différentes villes, les deux fils de Paul Emile, Fabius & Publius Scipion, demandèrent avec instance au Préteur que je demeurasse auprès d'eux. Pendant que j'y étois, une aventure assez singulière servit beaucoup à serrer les liens de notre amitié. Un jour que Fabius alloit vers le Barreau & que nous nous prominions Scipion & moi d'un autre côté, ce jeune Romain, d'une manière douce & tendre & rougissant tant soit peu, se plaignit de ce que mangeant avec lui & son frère, j'adressois toujours parole à Fabius & jamais à lui. „ Je sens bien, me dit-il, que cette indifférence vient „ de la pensée où vous êtes, comme tous nos citoyens, que je suis un „ jeune homme inappliqué & qui n'ai rien du goût qui régné aujourd'hui „ dans Rome, parce qu'on ne voit pas que je m'attache aux exercices du Barreau, & que je m'applique aux talens de la parole. Mais „ comment le ferois-je? On me dit perpétuellement que ce n'est point „ un Orateur que l'on attend de la maison des Scipions, mais un Général d'armée. Je vous avoué que votre indifférence pour moi me „ touche & m'afflige sensiblement. Surpris d'un discours que je n'attendois pas d'un jeune homme de dix-huit ans: „ Au nom des Dieux, „ lui dis-je, Scipion ne dites pas, ne pensez pas que si j'adresse ordinairement la parole à votre frère, ce soit faute d'estime pour vous „ C'est uniquement parce qu'il est votre aîné, que depuis le commencement des conversations jusqu'à la fin je ne fais attention qu'à lui, „ & parce que je sçai que vous pensez de même l'un & l'autre. Au „ reste je ne puis trop admirer que vous reconnoissiez que la non-

„ chalance ne sied pas à un Scipion. Cela fait voir que vos sentimens sont fort au dessus de ceux du vulgaire. De mon côté je m'offre de tout mon cœur à votre service. Si vous me croiez propre à vous porter à une vie digne du grand nom que vous portez, vous pouvez disposer de moi. Par rapport aux sciences pour lesquelles je vous vois du goût & de l'ardeur, vous trouverez des secours suffisans dans ce grand nombre de Scavans qui viennent tous les jours de Grèce à Rome : mais pour le métier de la guerre, que vous regrettez de ne pas sçavoir, j'ose me flatter que je puis plus que personne vous être de quelque utilité". Alors Scipion me prenant les mains, & les serrant avec les siennes : „ Oh, dit-il, quand verrai-je cet heureux jour, où libre de tout autre engagement, & vivant avec moi, vous voudrez bien vous appliquer à me former l'esprit & le cœur. C'est alors que je me croirai digne de mes ancêtres". Charmé & attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentimens, je ne craignis plus, sinon que le haut rang que tenoit sa famille dans Rome & les grandes richesses qu'elle possédoit, ne gâtassent un si beau naturel. Au reste depuis ce tems-là il ne put plus me quitter, son plus grand plaisir fut d'être avec moi ; & les différentes affaires, où nous nous sommes trouvés ensemble, ne faisant que ferrer de plus en plus les nœuds de notre amitié, il me respectoit comme son propre père, & je le chérissais comme mon propre enfant.

Ce que Scipion souhaita d'abord & rechercha avec le plus d'ardeur, fut de se faire la réputation d'homme sage & rangé dans les mœurs, & de surpasser de ce côté-là tous les Romains de son âge. Autant que cette ambition étoit noble, autant il étoit difficile à Rome d'y persévérer. La plupart y vivoient dans un dérangement étrange. L'amour y emportoit la jeunesse aux excès les plus honteux. On y étoit livré aux festins, aux spectacles, au luxe, tous desordres qu'on n'avoit que trop avidement pris chez les Grecs pendant la guerre contre Persée. La débauche fut portée si loin par les jeunes gens, que plusieurs d'entre eux donnoient jusqu'à un talent à un garçon pour se satisfaire. On ne doit pas être surpris que la corruption fût alors à son comble. La Macédoine subjuguée, on crut pouvoir vivre dans une sécurité parfaite, & jouir tranquillement de l'empire de l'Univers. Qu'on ajoute à ce repos l'abondance extraordinaire où les particuliers & la République se trouvèrent, quand les dépouilles de la Macédoine eurent été apportées à Rome, on cessera d'être étonné de la corruption qui y régnoit alors.

Scipion sçut se préserver de cette contagion. Toujours en garde contre ses passions, toujours égal à lui-même. jamais il ne se démentit. Aussi au bout de cinq ans fut-il regardé dans toute la ville comme un modèle de retenue & de sagesse. De là il passa à la générosité,

au noble desintéressement, au bel usage des richesses, vertus pour l'acquisition desquelles l'éducation qu'il avoit reçue de Paul Emile son père jointe à ses dispositions naturelles, lui donnoient une merveilleuse facilité. La fortune lui aida aussi à les acquérir par les occasions qu'elle lui presenta de les pratiquer.

La première fut la mort d'Emilie sa mère par adoption, sœur de Paul Emile son père, & femme de son aïeul par adoption, je veux dire de Scipion surnommé le Grand. Cette Dame qui avoit partagé la fortune d'un mari si opulent, avoit laissé en mourant à Publius tout l'appareil pompeux avec lequel elle avoit coutume de paroître en public, tous les bijoux qui composent la parure des personnes de son rang, une grande quantité de vases d'or & d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée. Elle ne fut pas plutôt morte, que Scipion abandonna toute cette riche succession à sa mère Papiria, qui ayant été répudiée il y avoit déjà quelque tems par Paul Emile, n'avoit pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, & ne paroissoit plus dans les assemblées ni les cérémonies publiques. Quand dans un sacrifice solennel qui se fit alors, on la vit reparoître avec le même éclat qu'avoit paru Emilie, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion parmi les Dames Romaines; elles levèrent les mains au ciel, elles lui souhaitèrent toutes sortes de biens. Cette générosité en effet méritoit dans tout pays d'être admirée, mais elle le méritoit surtout dans Rome, où l'on ne se dépouille pas volontiers de son bien. Ce fut par-là que Scipion commença à s'acquérir la réputation d'homme généreux & libéral. Et l'on juge bien que cette réputation fut grande, puisque les femmes, qui naturellement ne savent ni se taire ni se modérer dans ce qui leur plaît, se mêloient d'être elles-mêmes ses panégyristes.

Scipion ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. En conséquence de la succession qui lui étoit échue par la mort de sa grand-mère, il étoit obligé de payer aux deux filles de Scipion son grand père adoptif la moitié de leur dot qui avoit été réglée par leur père & qui montoit à cinquante talens. L'autre moitié, Emilie de son vivant l'avoit payée aux maris de ces deux filles. Scipion, selon les loix Romaines, pouvoit ne satisfaire à cette dette qu'en trois termes differens, un an pour chaque terme, après qu'il avoit livré les meubles pendant les dix premiers mois. Mais dans ces dix mois il fit remettre entre les mains du Banquier la somme entière. Ce terme passé, Tibérius Gracchus & Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, vont chez le Banquier & lui demandent s'il n'a pas reçu ordre de Scipion de leur donner de

l'argent. On leur répond qu'on est prêt de leur en donner & on leur compte à chacun vingt cinq talens. Ils disent au Banquier qu'il se trompe, & que cette somme ne doit pas être payée toute à la fois, mais en trois termes... Le Banquier répond que tels étoient les ordres qu'il avoit reçus. Ils ne pouvoient le croire & vont trouver Scipion pour le tirer de l'erreur où il étoit, à ce qu'ils croioient. Et ils n'avoient pas tort de le croire. Car à Rome, non seulement on ne paie pas cinquante talens avant les trois ans écoulés, mais on n'en paie pas seulement un avant le jour marqué. On y est trop attentif à ne pas se défaire de son argent, & trop avide du fruit qu'on espère en tirer en le gardant. Ils s'informent donc du Scipion quel ordre il avoit donné au Banquier. *De vous remettre toute la somme qui vous est due*, répond-il. *Mais il ne faut pas pour cela, repliquèrent-ils, vous incommoder. Selon les loix, vous pouvez encore longtems vous servir de votre argent.* „ Je n'ignore pas, leur dit Scipion, la disposition des loix : on en peut „ suivre la rigueur avec des étrangers, mais avec des proches & des amis „ mis on doit en user avec plus de simplicité & de noblesse. Agréez que „ la somme entière vous soit payée”. Ils s'en retournèrent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, & se reprochant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentimens par rapport à l'intérêt, quoiqu'ils fussent les premiers de la ville & les plus estimés.

Deux ans après il fit un autre acte de générosité, qui est bien digne d'être rapporté. Paul Emile mort, toute sa succession passa à Fabius & à Publius son frère. Car quoique cet illustre Romain eût eu plusieurs autres enfans, les uns avoient été adoptés dans d'autres maisons, & la mort avoit emporté les autres. Comme Fabius n'étoit pas si riche que Scipion, celui-ci lui laissa toute la part qui lui étoit échue des biens de leur père, laquelle montoit à plus de soixante talens, afin de corriger ainsi l'inégalité de biens qui se trouvoit entre les deux frères.

A cette libéralité, qui fit à Rome un très-grand éclat, il en joignit une autre encore plus éclatante. Fabius ayant dessein de donner un spectacle de gladiateurs après la mort de son père, pour honorer sa mémoire, & ne pouvant pas soutenir cette dépense, qui va jusqu'à trente talens pour le moins, quand on veut que ce spectacle soit magnifique, Scipion en donna quinze pour porter du moins la moitié de cette dépense.

Le bruit de cette action se répandoit dans Rome, lorsque Papiria mourut. Il étoit alors libre à Scipion de reprendre tout ce qu'il lui avoit donné de la succession d'Emilie. Mais loin d'en user ainsi, non seulement il fit présent à ses sœurs de tout ce que sa mère avoit reçu de lui, il leur abandonna encore tout le bien qu'elle avoit



laissé, quoique selon les loix Romaines elles n'y eussent aucun droit. Quand dans les cérémonies publiques on vit ses sœurs suivies du cortège & parées de tous les bijoux d'Emilie, les applaudissemens se renouvelèrent, on éleva jusqu'aux nuës cette nouvelle preuve que Scipion donnoit de sa grandeur d'ame & de sa tendre amitié pour sa famille. Telles furent les libéralités dont Scipion dès sa première jeunesse, acheta la réputation de cœur généreux & déintéressé. Quoiqu'elles lui aient coûté au moins soixante talens de son propre fond, on peut dire que ses largesses tiroient un nouveau prix de l'âge où il les faisoit, & encore plus des circonstances du tems, où il les plaçoit, & des manieres gracieuses & obligeantes dont il sçavoit les assaisonner.

Pour la réputation de tempérance & de modération, tant s'en faut qu'elle lui ait rien coûté à aquérir, qu'il y a beaucoup gagné. Car en renonçant à certains plaisirs, il s'est fait une santé forte, qu'il a conservée pendant toute sa vie, & qui par des plaisirs honnêtes, & solides a amplement compensé ceux dont il s'étoit abstenu.

Il ne lui restoit plus à se signaler que par la force & le courage, qualités qu'on estime par dessus toutes les autres dans presque tout gouvernement, mais surtout à Rome. Il ne s'agissoit que de s'y exercer beaucoup. La fortune lui en fournit une belle occasion. La grande passion des Rois de Macédoine, étoit la chasse, & ils avoient coutume d'assembler dans de grands parcs des bêtes pour cet exercice. Pendant tout le tems de la guerre ces parcs étoient gardés avec soin, & Persée n'y chassoit pas, occupé d'ailleurs pendant quatre ans à quelque chose de bien plus nécessaire. Ainsi les bêtes s'y étoient multipliées sans nombre. Quand la guerre eut été terminée, Paul Emile persuadé qu'il ne pouvoit procurer à ses enfans un plus utile & plus noble divertissement que la chasse, donna à Scipion les officiers qui servoient Persée à cet usage & pleine liberté de chasser tant qu'il lui plairoit. Le jeune Romain se regardant presque comme Roi ne s'occupa de rien autre chose pendant tout le tems que les légions restèrent dans la Macédoine après la bataille. Il profita d'autant plus de la liberté qui lui avoit été donnée, qu'il étoit dans la vigueur de l'âge & porté naturellement à cet exercice. Semblable à un lévrier généreux, son ardeur pour la chasse étoit infatigable. De retour à Rome: il trouva dans moi une passion pour la chasse qui ne fit qu'augmenter la sienne: de sorte que tandis que les autres jeunes Romains passoient le tems à plaider, à saluer des Juges, à fréquenter le Barreau, & qu'ils tâchoient de se rendre recommandables par ces sortes d'endroits; Scipion occupé de la chasse & y faisant toujours quelque exploit brillant & mémorable, équeroit une gloire supérieure de beaucoup à la leur. Celle que donne le Barreau

ne vient guères sans faire tort à quelque citoyen. Les procès ne se décident pas autrement. La gloire qu'ambitionnoit Scipion ne nuisoit à personne. Il disputoit le premier rang non par des discours, mais par des actions. Il est vrai aussi qu'en peu de tems il surpassa en réputation tous les Romains de son âge. Personne avant lui ne fut plus estimé, quoique pour l'être, il eût pris une route toute différente de celle qui chez les Romains étoit la plus ordinaire.

Au reste si je me suis un peu étendu sur les premières années de Scipion, je l'ai fait, premièrement parce que j'ai cru que ce détail seroit agréable aux gens avancés en âge & utile à la jeunesse; & en second lieu, parce qu'ayant à raconter de lui des choses qui pourront paroître incroyables, il étoit bon que je disposasse mes lecteurs à les croire. Peut-être que sans cette précaution, ignorant les raisons de certains faits qui lui sont propres, ils en feroient honneur à la fortune & au hasard, à qui cependant l'on ne peut en attribuer qu'un très-petit nombre. Mais finissons enfin cette digression & reprenons le fil de notre histoire.

## LXXIV.

*Charope.*

**A**près la mort de Lycisque, le feu de la guerre civile s'éteignit dans l'Etolie, & la province jouit d'une tranquillité parfaite. La Béotie commença aussi de respirer après celle de Mnasilpe de Coroné, & celle de Chrématas fut aussi très-avantageuse à l'Acarnanie. La Grèce se trouva comme purifiée par la mort de ces hommes pestilentiels. Le bonheur voulut aussi que l'Epirote Charope mourut cette année même à Brunduse; mais la cruauté & les injustices que ce traître avoit exercées après la défaite de Persée, firent que sa mort ne mit pas fin aux troubles qu'il avoit excités dans l'Epire après la guerre contre Persée. Car après que Lucius Anicius eut condamné à être conduits à Rome tout ce qu'il y avoit de plus illustres Grecs soupçonnés même légèrement d'avoir panché pour Persée, cet Epirote, aiant plein pouvoir de faire tout ce qui lui plaisoit, s'emporta à tous les excès imaginables, agissant tantôt par lui-même, tantôt par le ministère de ses amis. Quoiqu'il fût jeune encore & environné de scélérats, qui ne s'étoient assemblés autour de lui que pour s'enrichir des dépouilles d'autrui, on croit cependant sa conduite fondée sur quelque raison & autorisée par les Romains: & ce qui le faisoit croire, c'est le nombre d'amis qu'il s'étoit faits autrefois à Rome & la liaison qu'il avoit avec le

le vieillard Myrton, son fils Nicanor, & plusieurs autres hommes graves, amis des Romains & qui jusque-là irréprochables s'étoient prêtés je ne sçai comment à ses injustices. Appuié de ces suffrages, après avoir fait mourir beaucoup de personnes, les uns en plein marché, les autres dans leurs maisons. quelques-uns dans la campagne & sur les grands chemins, & avoir pris leurs biens, il s'avisa d'un autre stratagème. Il proscrivit tous les exilés tant hommes que femmes qui étoient riches, & la terreur ainsi répandue, il tira des hommes & fit tirer des femmes par Philotides sa mère tout l'argent qu'il put. Car cette Philotides, du côté de la douceur & de la compassion, n'avoit rien des personnes de son sexe. Ces malheureux n'en furent pas quittes pour la perte de leur argent : on ne laissa pas malgré cela que de les dénoncer au peuple, & de leur faire le procès, & l'on trouva des Juges qui par foiblesse ou par surprise les condamnèrent non au bannissement, mais à la mort, comme coupables de n'avoir point été pour les Romains. Ils avoient tous pris la fuite, pour se sauver, lorsque Charope bien fourni d'argent & accompagné de Myrton partit pour se rendre à Rome & y faire ratifier par le Sénat ses injustes procédés. Mais les Romains donnèrent alors une belle preuve de leur équité & un spectacle bien agréable à tous les Grecs qui étoient alors à Rome, & surtout à ceux d'entre eux qui avoient été évoqués dans la ville. Car Marcus Æmilius Lépidus grand Prêtre & Prince du Sénat & Paul Emile, le vainqueur de Persée, homme puissant & d'un grand crédit, informés de ce que Charope avoit fait dans l'Epire, lui défendirent de mettre le pied dans leurs maisons. Cette défense devenuë bientôt publique fit un extrême plaisir à tout ce qu'il y avoit alors de Grecs dans Rome. Ils furent charmés de voir la haine que les Romains témoignoiient pour les méchans. Quelque tems après Charope entra dans le Sénat, mais ni l'on ne lui donna place parmi les personnes distinguées, ni l'on ne lui rendit de réponse. On dit simplement qu'on donneroit des ordres aux Députés qu'on enverroit sur les lieux. Malgré une réception si disgraciée, Charope, au sortir du Sénat, ne laissa pas que d'écrire dans son pays que les Romains avoient approuvé tout ce qu'il avoit fait.

## LXXV.

*Eumène.*

**C**E Prince avoit le corps foible & délicat, l'ame grande & pleine des plus nobles sentimens. Il ne cédoit en rien aux Rois de son

Tome VI.

N n n

tems, du côté des belles inclinations il les surpassoit tous. Le Roiaume de Pergame, quand il le reçut de son père, se réduisoit à un très-petit nombre de villes qui méritoient à peine ce nom; il le rendit si puissant, que ceux qui l'étoient le plus lui étoient tout au plus égaux. Il ne dut rien ni au hazard ni à la fortune, tout lui vint de sa prudence, de son assiduité au travail, de son activité. Avidé d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Grèce & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de son siècle. Pour achever son portrait, il sçut si bien tenir en respect ses trois frères, quoique tous fussent dans un âge à entreprendre par eux-mêmes, qu'ils lui furent toujours soumis & lui aidèrent à défendre le Roiaume. Un second exemple de cette autorité sur des frères, seroit peut-être difficile à trouver.

## LXXVI.

*Attalus frère d'Euméme.*

**L**A première preuve que donna ce Prince de sa grandeur d'ame & de sa générosité, fut, de rétablir Ariarathe sur le trône de ses pères.

## LXXVII.

*Prusias.*

**A**Ttalus vaincu, ce Prince entra dans Pergame, & après avoir immolé des victimes dans le temple d'Esculape, il retourna dans son camp. Le lendemain aiant amené ses troupes au *Nicephorium*, il renversa tous les temples & en dépouilla les statues & les images des Dieux. Celle d'Esculape même, qui passoit pour le chef-d'œuvre de Philomaque, & à qui la veille il avoit offert des sacrifices, apparemment pour se rendre ce Dieu propice & favorable, il la prit sur ses épaules & l'emporta chez lui. En parlant de Philippe, j'ai déjà traité de fureur & de rage ces sortes d'hostilités. Ne faut-il pas en effet être furieux & insensé pour adorer une statue & plier les genoux comme une femme devant des Autels, & ensuite faire insulte à la divinité même en profanant ce qui sert à son culte. C'est cependant ce qu'a fait Prusias. Au reste en quittant Pergame, au siège de laquelle il ne se signala que par un fol emportement contre les Dieux & contre les hommes, il conduisit ses troupes à Elée, dont il tenta

vainement le siège. Après quelques approches, voyant que Sosander qui avoit été élevé avec le Roi & qui étoit entré dans cette ville avec un renfort de troupes, rendoit tous ses efforts inutiles, il s'en alla à Thyatire: mais rencontrant sur la côte, qu'il rangeoit, le temple de Diane dans l'Hiéra-Comé, il en pillà tous les ornemens. Il maltraita beaucoup plus celui d'Apollon proche de Temnos, il le réduisit en cendres. De là cet ennemi des hommes & des Dieux prit la route de Bithynie: Mais il ne rentra pas dans son Royaume sans avoir porté la peine de ses crimes. Les Dieux se vengèrent, il perdit en chemin la plus grande partie de son infanterie par la diète & la dysenterie.

## LXXVIII.

*Aristocrates, Préteur de Rhodés.*

A Juger de ce Rhodien par son air noble & sa taille avantageuse, on ne pouvoit s'empêcher de le respecter & de le craindre; il n'en fallut pas davantage aux Rhodiens pour lui donner le commandement de leurs armées. Mais ils se repentirent dans la suite de ne l'avoir pas approfondi. L'occasion se présenta d'agir; à l'épreuve de ce creuset, il ne parut plus le même. Il démentit par ses actions le jugement qu'on en avoit trop légèrement porté.

## LXXIX.

*Archias.*

C E malheureux traître avoit fait dessein de livrer l'île de Chypre à Demetrius. La mine ayant été éventée, il fut conduit devant les juges, & pour éviter le supplice qui lui étoit destiné, il se pendit au cordon d'une tapisserie. Ainsi les hommes vains se flattent toujours de vaines espérances. Celui-ci espérant de recevoir cinq cens talens de sa trahison, avec la vie perdit tous les biens qu'il avoit déjà.

## LXXX.

*Les Priéniens.*

**I**L arriva pour lors à ce peuple un malheur étrange. Pendant qu'Holophernes étoit maître de la Cappadoce, il avoit mis en dépôt à Priène la somme de quatre cens talens. Dans la suite quand Ariarathe fut rétabli dans ce Roiaume, il demanda cet argent. Les Priéniens se défendirent de le lui donner, sur cette raison, qui me paroît juste, que tant qu'Holophernes seroit en vie, il ne leur étoit pas permis de remettre un dépôt à d'autres qu'à celui qui le leur avoit confié. En effet Ariarathe ne fut pas loué de bien des gens d'exiger un bien de cette nature & qui ne lui apparténoit pas. S'il se fût cependant contenté de le demander, & d'essayer si sur sa demande on le lui accorderoit, cela seroit peut-être excusable, au moins il eût pû dire que cet argent apparténoit au Roiaume; mais il fit mal assurément de s'irriter contre la ville qui en étoit dépositaire, & de l'exiger avec violence. C'est néanmoins l'excès où il se laissa emporter. Il envoya piller le territoire de Priène, & Attalus pour quelque démêlé qu'il avoit eu avec cette ville, non seulement lui donna ce mauvais conseil, mais encore lui aida à l'exécuter. On égorga péle-mêle & hommes & bestiaux jusqu'aux portes de la ville. Les Priéniens, hors d'état de se défendre, députèrent d'abord à Rhodes & ensuite à Rome. Rien ne put fléchir Ariarathe. Ainsi Priène, loin de tirer d'une si grande somme l'avantage qu'elle espéroit, après l'avoir rendue à Holophernes, se vit encore exposée à tous les coups qu'il plut à l'injuste vengeance d'Ariarathe de lui porter..... Ne peut-on pas dire après cela que ce Prince poussa la fureur plus loin qu'Antiphanes de Bergée, & qu'en cela nos derniers neveux ne verront personne qui l'égale?

## LXXXI.

*Prusias.*

**C**E Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en sa faveur, il étoit plus avantage du côté de l'esprit. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & qu'une femme par le cœur & le courage. Non seulement il étoit timide, mais mou, inca-

pable de travail, en un mot d'un corps & d'un esprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aime moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles Lettres, la Philosophie & toutes les autres curiosités dont elles instruisent, lui étoient parfaitement inconnues. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la première lueur d'espérance, se portèrent-ils avec impétuosité & à prendre parti contre lui, & à le punir de la manière dont il les avoit gouvernés.



## LXXXII.

*Maffiniffa, Roi des Numides.*

C'Etoit le Prince de notre siècle le plus accompli & le plus heureux. Il régna plus de soixante ans & ne mourut qu'à quatre-vingt dix, aiant conservé jusqu'au dernier moment une santé parfaite, & un corps si robuste que quand il falloit qu'il se tint debout, il s'y tenoit tout le jour sans branler de la place; qu'une fois assis, il ne se levoit pas avant la nuit, & que jour & nuit à cheval il n'en étoit pas incommodé. Une preuve manifeste de sa force, c'est que mourant nonagénaire il laissa un fils qui n'avoit que quatre ans, qui s'appelloit Stembale, & qui fut adopté par Micipsa. Il avoit encore quatre autres fils, qui lui furent toujours si étroitement unis & entre eux, que jamais dissension domestique ne troubla le repos de son Roiaume. Ce que l'on admire particulièrement de ce Roi, c'est qu'il fut le premier qui fit voir, que la Numidie, qui avant lui ne produisoit rien & passoit pour ne pouvoir rien produire, étoit autant propre à fournir de toutes sortes de fruits, qu'aucune autre contrée. On ne peut exprimer dans combien de terres il fit planter des arbres qui lui rapportoient des fruits de toute espèce. Rien n'est donc plus juste que de louer ce Prince & de faire honneur à sa mémoire. Scipion arriva à Cirta trois jours après la mort de ce Roi, & mit ordre aux affaires de la succession.

## LXXXIII.

*Asdrubal, Général des Carthaginois.*

IL y avoit dans ce Chef des Carthaginois aussi peu de ces qualités qui forment un bon Général, qu'il se flattoit & qu'il se vançoit d'en avoir beaucoup. Voici entre plusieurs autres un bel exemple de sa vanité. Quand il vint au rendez-vous qu'il avoit assigné à Gulussa Roi de Numidie, il y parut couvert d'un manteau de pourpre & suivi de douze gardes bien armés. A vingt pas du terme, il laissa ses gardes, & du bord du fossé qui étoit devant lui, il fit signe au Roi de le venir joindre, signe qu'il devoit plutôt attendre que donner. Au contraire Gulussa vint sans escorte, vêtu simplement & sans armes. Quand il fut près d'Asdrubal, il lui demanda pourquoi il s'étoit muni d'une cuirasse & qui il craignoit ? *Je crains les Romains*, reprit Asdrubal. *S'il est vrai que vous les appréhendez si fort*, repartit Gulussa, *pourquoi sans nécessité vous enfermez-vous dans une ville assiégée ? Mais enfin que souhaitez-vous de moi ? Je vous prie*, dit Asdrubal, *d'être notre intercesseur auprès du Général Romain. Qu'il épargne Carthage & qu'il la laisse subsister. Sur tout le reste il nous trouvera soumis*. Gulussa se moqua de cette commission. *Quoi ?* dit-il au Gouverneur de Carthage, *dans l'état où vous êtes, enveloppé de toutes parts, n'ayant presque plus de ressource ni d'espérances, vous n'avez point d'autre proposition à faire que celle qu'on a rejetée à Utique, avant le siège ? Les affaires*, reprit Asdrubal, *ne sont pas si désespérées que vous pensez. Nos Alliés arment au dehors pour nous, (il ne sçavoit pas encore ce qui s'étoit passé dans la Mauritanie,) nos troupes sont encore en état de défense, & nous avons les Dieux pour nous. Ils sont trop justes pour nous abandonner. Ils sçavent l'injustice qu'on nous fait, ils nous donneront les moyens de nous en venger. Faites donc entendre au Consul que les Dieux tiennent en main la foudre, & que la fortune a ses revers. Enfin, pour tout dire en un mot, nous sommes résolus de ne survivre point à Carthage, & nous périrons tous plutôt que de nous rendre*. Ici finit l'entrevue. on se sépara & l'on promit de revenir au même rendez-vous trois jours après.

Revenu au camp, Gulussa rendit compte à Scipion de l'entretien. Le Consul en riant : *Cet homme n'a-t-il pas bonne grace*, dit-il, *après avoir cruellement massacré nos captifs, de compter sur la protection des Dieux : la belle manière de se les rendre propices, que de violer*



*toutes les loix divines & humaines !* Le Roi fit ensuite remarquer à Scipion, qu'il étoit de son intérêt de finir au plutôt la guerre ; que, sans parler de cas imprévus, l'élection des nouveaux Consuls approchoit, & qu'il étoit à craindre qu'au commencement de l'hiver un autre ne vint lui ravir, sans l'avoir mérité, tout l'honneur de son expédition. Æmilien fit réflexion sur cet avis de Gulussa, & lui dit d'annoncer au Gouverneur de sa part, qu'il lui occorroit à lui, à sa femme, à ses enfans & à dix familles parentes ou amies la liberté & la vie, & qu'il lui permettoit d'emporter de Carthage dix talens de son bien, & d'emmener six de ses domestiques à son choix. Gulussa, avec des offres qui devoient, ce semble, être si agréables à Asdrubal, se rendit au jour marqué au lieu de la conférence. Le Gouverneur y vint aussi de son côté, mais vrai Roi de théâtre. A son habillement de pourpre, à sa démarche lente & grave, on auroit dit qu'il jouoit un premier rôle dans une tragédie. Naturellement Asdrubal étoit gros & replet, mais ce jour-là l'enflure de son ventre & l'enluminure de son teint marquoient qu'il avoit fort ajouté à la nature. On l'auroit pris pour un homme qui vit dans un marché comme les bœufs qu'on engraille, plutôt que pour le Gouverneur d'une ville dont les maux étoient inexprimables. Après qu'il eut appris de Gulussa les offres du Consul : *Je prens les Dieux & la fortune à témoins*, s'écria-t-il, en se frappant la cuisse à grands coups redoublés, *que le Soleil ne verra jamais Carthage détruite & Asdrubal vivant. Un homme de cœur n'est nulle part plus noblement enseveli que sous les cendres de sa patrie.* Résolution généreuse, magnifiques paroles & qu'on ne peut pas ne point admirer ; mais quand il s'agit de les mettre en exécution, l'on voit avec étonnement que ce fanfaron est le plus foible & le plus lâche des hommes. Car premièrement, tandis que les citiens mouroient de faim, il se régaloit avec ses amis, leur servoit des desserts somptueux, & se faisoit un embonpoint qui ne servoit qu'à faire remarquer davantage la disette & la misère où étoient les autres. Car le nombre tant de ceux que la faim dévorait que de ceux qui désertoient pour l'éviter, étoit innombrable. Il railloit les uns, insultoit aux autres, & à force de sang répandu il intimida tellement la multitude, qu'il se maintint dans une puissance aussi absolue que le seroit celle d'un Tyran dans une ville heureuse & dans une patrie infortunée. Tout cela me persuade que j'ai eu raison de dire qu'il seroit difficile de trouver des gens qui se ressemblassent plus que ceux qui alors dans la Grèce & à Carthage étoient à la tête des affaires. La comparaison que nous ferons dans la suite de ces Chefs, rendra cette vérité plus sensible.

## LXXXIV.

*Pythias.*

**C**et homme étoit frère d'Acatis & fils de Cléomène. Ses mœurs d'abord furent assez dérégées; mais il se flatta qu'on pardonneroit aisément cela à sa jeunesse. Chargé du soin du gouvernement, il ne changea point. On remarqua toujours dans lui la même hardiesse & la même avidité de s'enrichir. Ces vices s'accrurent beaucoup par la faveur d'Eumène & de Philetœre.

## LXXXV.

*Dicæus.*

**A**près la mort de Critolaüs, Préteur des Achéens, la loi portant que le Préteur mort fût remplacé par son prédécesseur, jusqu'à ce que la Diète de la nation en choisît un autre, Dicæus reprit le gouvernement des affaires de la Ligue Achéenne. Revêtu de cette dignité, après avoir envoyé du secours à Mégare, il fut à Argos, & de là il écrivit à toutes les villes de l'Etat de mettre en liberté ceux de leurs esclaves qui étoient en âge de porter les armes, d'en former un corps de douze mille hommes, de les armer & de les envoyer à Corinthe. Il fit en cette occasion la faute qui lui étoit assez ordinaire, cette charge fut imposée sans prudence & sans égalité. De plus quand dans une maison il n'y avoit pas assez d'esclaves pour faire le nombre qu'elle étoit obligée de fournir, il falloit qu'elle y suppléât par des esclaves étrangers. Il fit plus encore. Comme l'Etat avoit été trop affoibli par les guerres soutenues contre les Lacédémoniens, pour porter ce nouveau fardeau, il força les personnes riches de l'un & de l'autre sexe de promettre qu'ils s'en chargeroient en particulier. Enfin il ordonna que toute la jeunesse s'assemblât en armes à Corinthe. Ces ordres remplirent les villes de troubles, le soulèvement fut universel, on fut par tout pénétré de douleur. Les uns félicitoient ceux qui étoient morts dans les guerres précédentes, les autres portoient compassion à ceux qui partoient, on les conduisoit avec larmes, comme si l'on eût eu quelque pressentiment de ce qui

qui leur devoit arriver. Le sort des esclaves, qu'on enlevoit, arrachoit les larmes des yeux. Les uns venoient d'être affranchis, les autres attendoient la même grace. Les riches citoyens étoient obligés, malgré qu'ils en eussent, de contribuer à cette guerre de tout ce qu'ils avoient de biens. On arrachoit aux femmes leurs parures & celles de leurs enfans, pour les faire servir à leur ruine.

Ce qui étoit de plus triste, c'est que la peine que causoient ces ordres différens qui se succédoient les uns aux autres, détournoit l'attention de dessus les affaires générales, & empêchoit les Achéens de prévoir le péril évident où l'on les jettoit eux, leurs femmes & leurs enfans. Tous comme emportés par un torrent impétueux cédoient à l'imprudence & à la fureur de leur Chef. Les Eléens & les Messéniens restoient chez eux, & y attendoient en tremblant la flotte des Romains, & en effet rien n'eût pû les sauver, si la nuée qui devoit crever sur eux eût suivi la route qu'elle avoit prise d'abord. Les habitans de Patras & les peuples du ressort de cette ville, avoient été peu auparavant battus dans la Phocide, & leur sort fut le plus à plaindre. Rien de plus déplorable n'étoit arrivé dans le Péloponèse. Les uns se donnèrent la mort à eux-mêmes, les autres effrayés de ce qui se passoit dans les villes s'en retirèrent & prirent la fuite sans savoir où ils alloient. On en voioit qui se livroient les uns les autres aux Romains comme coupables de leur avoir été contraires. D'autres alloient d'eux-mêmes & sans qu'on les y obligeât, dénoncer leurs compatriotes. Quelques uns en posture de supplians avouoient, sans qu'on les interrogeât, qu'ils avoient violé les Traités, & demandoient par quelle peine ils pourroient expier leur crime. On ne voioit par tout que des furieux qui se jettoient dans des puits ou qui se précipitoient du haut des rochers. En un mot l'état de la Grèce alors étoit tel, que ses ennemis mêmes en auroient été touchés de compassion. Avant ce dernier malheur, les Grecs en avoient déjà éprouvé d'autres, ils avoient été même entièrement renversés, soit par des dissensions intestines, soit par la perfidie des Rois ; mais dans ce tems-ci ils ne pûrent s'en prendre qu'à l'imprudence de leurs Chefs & à leur propre imbécillité. Pour les Thébains, ils sortirent tous de leur ville & la laissèrent déserte. Pythias se retira dans le Péloponèse avec sa femme & ses enfans, errant de côté & d'autre sans savoir où se fixer.



## LXXXVI.

*Le même.*

**P**endant que Dicoüs, après avoir été fait Préteur, étoit à Corinthe, Andronidas vint l'y trouver de la part de Q. Cæcilius Métellus, & en fut mal reçu. Comme le Préteur avoit déjà eu soin de le décrier comme un homme qui s'entendoit avec les Romains & agissoit pour eux, il le livra lui & sa suite à la multitude, qui leur fit mille outrages & les chargea de chaînes. Le Thessalien Philon vint aussi faire des offres avantageuses aux Achéens. Quelques-uns du pays, & entre autres Stratius, alors fort âgé, l'écoutèrent avec plaisir. Le bon vieillard embrassant Dicoüs, le pria d'accepter les offres qu'on lui faisoit. Mais le Conseil les rejetta, sous prétexte que Philon s'étoit chargé de cette commission, non en vûe du salut commun de la patrie, mais pour son propre intérêt. Ce fut là le résultat de ce Conseil. Aussi ne fit-on rien comme il falloit. Car si la manière dont on s'étoit conduit ne permettoit pas que l'on se promît quelque grace de la part des Romains; au moins devoit-on s'exposer généreusement à tout pour sauver l'Etat. Voilà ce qu'on attendoit de gens qui se donnoient pour Chefs de la Grèce. Mais c'est une résolution qu'ils ne pensèrent pas même à prendre. Et comment une telle pensée leur seroit-elle venue à l'esprit? Les premiers de ce Conseil étoient Dicoüs & Damocrite, qui l'un & l'autre venoient d'être rappelés d'exil, à la faveur des troubles qui régnoient. Ils avoient pour assesseurs Alcamènes, Théodectes & Archicrates, tous gens dont nous avons peint plus haut le caractère, le génie & les mœurs. Il ne pouvoit partir d'un Conseil ainsi composé que les résolutions dont il étoit capable. Il fit mettre en prison Andronidas, Lagius & le Sous-Préteur Sosicrates. On imputa à ce dernier d'avoir consenti, pendant qu'il présidoit au Conseil, qu'on députât vers Cæcilius, & d'avoir été l'auteur & la cause de tous les maux qu'on avoit à souffrir. Le lendemain des Juges assemblés le condamnèrent à mort, & sur le champ on le chargea de fers, on le tourmenta tant qu'il expira dans les supplices, sans qu'il lui échappât un mot de ce qu'on espéroit. Lagius, Andronidas & Archippe furent relâchés, une partie parce que la multitude fit attention à l'injustice qu'on avoit faite à Sosicrates, & encore parce qu'Andronidas & Archippe avoient fait présent à Dicoüs, le premier d'un talent & l'autre de quarante mines. Car ce Préteur étoit sur ce point d'une impudence & d'une effronterie si grande, qu'au milieu d'un spectacle il

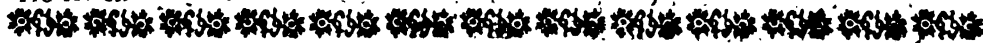
auroit reçu des présens. Philinus de Corinthe avoit été traité quelque tems auparavant de la même manière que Socrate. Dicoeus l'accusa d'avoir envoyé à Chalcis, & d'avoir pris le parti des Romains. Il le fit prendre lui & ses enfans, les fit tourmenter les uns sous les yeux des autres, & les supplices ne finirent que par la mort du père & de ses enfans. On me demandera sans doute comment il s'est pû faire qu'une confusion si universelle & un gouvernement plus dérangé qu'on n'en voit chez des Barbares, n'aient pas détruit de fond en comble toute la Grèce. Pour moi je m'imagine que la fortune, toujours ingénieuse & adroite, prit plaisir à s'opposer aux folies & aux extravagances des Chefs. Quoique repoussée de toutes parts, elle voulut de quelque manière que ce fût sauver les Achéens, & pour cela elle se servit du seul expédient qui lui restoit, elle fit en sorte que les Grecs fussent aisément vaincus & qu'ils ne tinssent pas longtems contre les Romains. Par ce moyen elle empêcha que la colère de ceux-ci ne s'emportât trop loin, que les légions ne fussent appelées d'Afrique, & que les Chefs des Grecs n'exercassent quelque cruauté sur les peuples, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, du caractère qu'ils étoient, s'ils avoient remporté quelque avantage. On n'en doutera nullement, pour peu qu'on fasse réflexion sur ce que nous avons dit d'eux. Au reste le mot qui courut en ce tems-là, confirme notre conjecture: *Si nous n'étions périss promptement, disoit-on par tout, nous n'aurions pû nous sauver.*



## LXXXVII.

*Aulus Posthumius Albinus.*

CE Romain tiroit son origine d'une des plus illustres familles de Rome. Il étoit naturellement grand parleur & vain au suprême degré. Curieux dès l'enfance de l'érudition & de la langue Grèque, il se livra à cette étude avec une ardeur si démesurée, qu'il inspira du dégoût & de l'aversion pour elle aux plus anciens & aux plus distingués des Romains. Il fit même un Poëme & écrivit une Histoire dans cette langue. Dès l'entrée de celle-ci, il demande grace à ses lecteurs, s'ils y trouvent quelques fautes de langage, n'étant pas étonnant qu'un Romain ne possède pas la langue Grèque dans la plus grande perfection. On débite là-dessus un bon mot de Marcus Porcius Caton. „ Pourquoi, disoit-il, s'excuser? Si le Conseil des Amphyctions „ lui avoit ordonné d'entreprendre cette Histoire, l'excuse seroit „ peut-être recevable. Mais après l'avoir entreprise volontairement



## XC.

*L. Mummius.*

**L**Es Députés sortis de l'Achaïe, ce Préteur, après avoir relevé dans l'Isthme le temple qui y avoit été détruit, & avoir décoré ceux d'Olympie & de Delphes, visita les villes de Grèce, honoré & reçu par tout comme il méritoit de l'être. On ne se lassoit pas d'admirer sa modération, son désintéressement, sa douceur, & l'on admiroit d'autant plus ces vertus, que la Grèce, maître comme il en étoit, lui fournissoit plus de facilité à s'enrichir. Si quelquefois il s'est écarté de sa modération ordinaire, comme quand il fit massacrer la cavalerie de Chalcis, je crois qu'on doit moins lui imputer cette faute, qu'aux amis qui le suivoient.



## XCL

*Ptolémée, Roi d'Egypte.*

**C**E Prince mourut d'une blessure qu'il reçut dans un combat. Selon quelques-uns, c'étoit un Roi digne de grands éloges: selon d'autres, il n'étoit digne d'aucun. Il est vrai cependant qu'il étoit doux & humain autant que jamais Roi l'ait été. En voici des preuves. Jamais il ne fit mourir aucun de ses amis; quelque accusation qu'on intentât contre eux. Je ne sçache pas non plus que personne à Alexandrie ait été tué par son ordre. Presque chassé du Roiaume par son frère, quoiqu'il lui fût aisé de se venger à Alexandrie, il lui pardonna sa faute. Il le traita avec la même douceur après son entreprise sur l'Isle de Chypre. Quoiqu'il fût entre ses mains à Lapithe, loin de le punir comme ennemi, il ajouta des gratifications à celles qu'il étoit convenu de lui faire, & promit de lui donner sa fille en mariage. D'un autre côté les heureux succès lui amollirent le courage. La mollesse & la volupté, vices ordinaires aux Egyptiens, s'emparèrent de son cœur, & l'entraînèrent dans de grands malheurs.

*Fin du sixième & dernier Volume.*

# T A B L E

## DES PRINCIPALES MATIERES.

*Contenues dans les Tomes V. & VI.*

La Lettre *a* marque le Tome V. & la Lettre *b* le Tome VI.

- A.**
- Abbas**: usage que l'on en peut faire, *a* 136.
- Abila**, *a* 229.
- Abyde**, description de cette ville, *b* 213. Elle est assiégée & prise par Philippe, *ibid.* 214. Désespoir des Abydédiens, 216.
- Acarmanie**, *a* 54.
- Acarmanions** entrent dans l'alliance des Achéens, *a* 99. Eloge de ce peuple, *la même*.
- Aché** reçoit d'Antiochus le gouvernement des pays en deçà le mont Taurus, *a* 257. il se met le diadème sur la tête & se fait appeller Roi, 324. il fait la paix avec les Selgiens, & se rend maître de la plus grande partie de la Pamphylie, 346.
- Aché**: ceux mêmes qui avoient promis à Sosib de délivrer ce Prince, le trahissent, le livrent à Antiochus qui le condamne à une mort honteuse, *b* 53. *& suivantes*.
- Achéens**: forme de gouvernement de ce peuple depuis Tisamène, un des fils d'Oreste, jusqu'au tems que Philippe fils de Demetrius monta sur le trône de Macédoine, *a* 2. ils s'assembloient à Egion pour donner du secours aux Messéniens, 6. Mauvais état de leurs milices, *la même*. Ils lèvent des troupes, 7. ils ne sont bons soldats qu'en bataille rangée, 8. ils sont défaits à Caphys par les Etoliens, 11. Réflexions sur cet événement, 12. *& suivantes*. ils se plaignent après des Puissances voisines des Etoliens, 32. Decret qu'ils confirment à Egion contre eux, 52. Amitié de Philippe Roi de Macédoine envers les Achéens, 171. Mauvais traitemens qu'ils reçoivent d'Apelles, Tuteur de Philippe, 191. Desordre arrivé dans la République par la lâcheté du Préteur Epérate, 241. ils se disposent à la guerre, 396.
- Achéni** étant Philopœmen à leur tête, remportent à Mantinée une grande victoire sur les Lacédémoniens, *b* 130. *& suiv.* leur franchise & leur droiture dans les affaires publiques, 158. Ils demandent en vain de faire alliance avec les Romains, 254. ils s'achèvent à leur propre ruine, 395. *& suiv.*
- Achélois**, *a* 208.
- Acrie**, *a* 222.
- Afrique**, réfutation de ce qu'en rapporte Timée, *b* 146. *& suivantes*.
- Egée**, *a* 346.
- Egée**, *b* 191.
- Agathocles**, Roi de Syracuse, est blâmé d'avoir abandonné son armée en Afrique, *a* 163. calomnié par l'Historien Timée, *b* 150. idée qu'en avoit Scipion, 203.
- Agathocles**, Ministre de Ptolémée, *a* 318. fin tragique de ce personnage & de toute sa famille, *b* 197. *& suiv.*
- Agélaus**: beau discours qu'il fait aux Plénipotentiaires des Alliés pour les exhorter à demeurer unis, *a* 407.
- Agépolis**, encore enfant, est créé Roi de Lacédémone, *a* 58.
- Aggrinie**, *a* 208.
- Agriente**, description de cette ville, *b* 79.
- Aire**, ce qui fit échouer la surprise de cette ville en 1711. *a* 181, 182.
- Albinus (Aulus Posthumius)**, caractère de ce Romain, *b* 475.
- Alcibiades** admire la vie frugale & laborieuse des Spartiates, *a* 265.
- Alexandre le Grand**: Réflexions sur son passage du Granique, *a* 128. *& suiv.* Comparaison de ce grand Capitaine avec César & Charles XII. Roi de Suède, 132. *& suiv.* En quoi il faisoit consister la principale fortification d'une place, 175: son respect envers les Dieux, 212.
- Alexandre**, contradictions où est tombé Callisthène en racontant une bataille contre Darius, *b* 152. *& suiv.*
- Alexandre**, Capitaine des gardes de Philippe Roi de Macédoine, *a* 199.
- Alexandre**, frère de Molon, est fait Gouverneur de la Perse, & entre dans la révolte de son frère, *a* 257. il se tue lui-même après la défaite de Molon, 281.
- Alexandrie**, tumulte arrivé dans cette ville après la mort de Ptolémée Philopator, *b* 197. *& suiv.*
- Allier**: passage de cette rivière par César, *a* 137.
- Aliphère**: situation de cette ville, *a* 191. Elle est escaladée par Philippe, 192.
- Alphonse**, Roi de Naples, est blâmé d'avoir abandonné son Roiaume, *a* 163.
- Alsace**: projet de la campagne de 1674. sur cette province, *a* 361.
- Ambassades** extraites de l'Histoire de Polybe par ordre de Constantin Porphyrogénète, *b* 245. *& suiv.*
- Amour**: combien les Princes & les Généraux d'armées doivent être en garde contre l'amour, *a* 158. *& suiv.*
- Amphaxitide**, *a* 402.
- Amphibiens**: on appelloit ainsi les Députés des

# TABLE DES MATIERES.

- peuples & des villes de la Grèce, leur pouvoir, a 51.
- Amycle*, a 221.
- Amynas*, Roi des Athamains, a 33.
- Amérique*, a 403.
- Ancléteries*, fête célébrée à la proclamation des Rois d'Egypte, b 241.
- Andromaque* d'Alpende aide Polycrate à réformer la discipline militaire des Egyptiens, a 322.
- Andronique* l'Ange, sa lâcheté, a 161.
- Annibal*, son Traité de paix avec Philippe Roi de Macédoine, b 39, 40. il prend la ville de Tarente par trahison, 57. *Et suiv.* désespérant de faire lever le siège de Capoue, il s'avance vers Rome, 66. *Et suiv.* il se retire du côté de Rhége, 76. Comparaison de ce Général avec Epaminondas, *ibid.* son éloge, 111, 135. Il est rappelé pour faire tête à Scipion, 173. il a une conférence avec lui pour l'engager à faire la paix, 174. Bataille de Zama, où ce fameux Guerrier est vaincu par Scipion sans qu'on puisse lui reprocher la plus légère faute, 179. *Et suiv.* Observations sur cette bataille, *Et suiv.* Portrait d'Annibal, 408. *Et suiv.*
- Antiliban*, a 261.
- Antigonus*: éloge de ce Prince & ses dernières dispositions, a 199.
- Antiochus* le Grand succède à Séleucus son père Roi de Syrie, a 257. ses principaux Officiers, *ibid.* & 258. Il forme le projet de reconquérir la Cœlesyrie, 259. il marche en personne contre Molon, passe le Tigre, est défait, 262, 263. il passe une seconde fois le Tigre, livre bataille à Molon, le bat, & par-là il éteint entièrement la révolte, 279, 280, 281. Eloge de ce jeune Prince, 287. Il marche contre Artabazane, qui se soumet, 311, 312. il fait tuer Hermias son premier Ministre, 313, 314. il tient conseil sur l'expédition qu'il méditoit contre Ptolémée, 314, 315. il escalade Séleucie, 316. ses conquêtes dans la Cœlesyrie, 317. Adresse des Ministres de Ptolémée pour en arrêter les progrès, 318. *Et suiv.* il consent à une trêve, 325. il la rompt, 326, 327. il attaque Ptolémée par terre & par mer, & sort victorieux de ces deux combats, 328, 329. il fait de grands honneurs aux Officiers de Ptolémée qui se donnent à lui, 329. Suite de ses conquêtes, la même. Action générale, où les deux Rois se trouvent en personne, malheureuse à Antiochus, 365. *Et suiv.* Réflexions sur cette bataille, 369. *Et suiv.* Antiochus demande une trêve à Ptolémée, qui la lui accorde, 389. il se dispose à la guerre contre Achée, 391. sa libéralité envers les Rhodiens, 394. se rend maître de la ville de Sardes, b 41, 42, 43. fait mourir cruellement Achée qui la défendoit. & qui étoit tombé, par trahison, entre ses mains, 53. *Et suiv.* son expédition contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes, 107. *Et suiv.*
- il défait Euthidème dans la Bactriane, 122, 123. il le rétablit dans sa dignité, & donne sa fille en mariage à Demetrius fils d'Euthidème, 144. son expédition dans les hautes provinces de l'Asie, 145. il a une conférence avec les Ambassadeurs Romains, 238, 239. Réponse de Flaminius aux Ambassadeurs de ce Prince, 258. Les Epirotes lui envoient des Députés, 260. il offre la paix aux Romains, 267. il tâche d'attirer Prusias à son parti, 268. Après sa défaite sur mer, il demande la paix, 269, 270. elle est conclue, 271, 272. son Traité de paix, 283. *Et suiv.* il envoie des Ambassadeurs à Rome contre Ptolémée, 329. comment il se conduisit après la conquête de l'Egypte, 340. *Et suiv.* il a terni sa gloire par les indignes stratagèmes dont il se servit à Peluse, 453. il meurt de phrénésie, & sa mort est attribuée à une punition divine, 458. Eupator son fils est reconnu par les Romains pour Roi de Syrie, contre les prétentions de Demetrius. Soter, 365.
- Antisthène*, Historien Rhodien, critique de son Histoire, 426. *Et suiv.*
- Antoine (Marc)* ses amours avec Cléopâtre lui font perdre tout sentiment d'honneur, a 152.
- Apelles*, Tuteur de Philippe Roi de Macédoine, chagrine les Achéens, a 190. accuse les Aratus devant Philippe, 196. est démenti & perd une partie de l'estime que le Roi avoit pour lui, 198. Moins qu'il emploie pour perdre deux des principaux Officiers du Roi, *ibid.* il conspire contre le Roi, 202. il revient à la Cour, où il est fort mal reçu, 226. il est puni, 227.
- Api.*, a 346.
- Apolloniates*, a 260.
- Apolloniatiside*, a 279.
- Apollonie*. Observations sur cette bataille, a 281. *Et suiv.*
- Apollophanes*, Médecin d'Antiochus, persuade à son Maître de se défaire d'Hermias, a 312, 313. de commencer son expédition contre Ptolémée par le siège de Séleucie, 315.
- Arabie*: elle se soulève en faveur d'Antiochus, a 329.
- Arachsie*, b 145.
- Aradiens*, a 327.
- Aratus*, Préteur des Achéens: portrait de ce grand homme, a 7, 12, 13. il attaque les Eoliens & perd la bataille, 11. Réflexions sur sa défaite, 15. *Et suiv.* il a la modestie de reconnaître les fautes qu'il fit dans ce combat, 20. Estime qu'avoient pour lui Antigonus & Philippe, 14, 15. Accusé dans le Conseil des Achéens, il se justifie & se gagne de plus en plus la confiance de ses Citoyens, 31, 32. L'échec qu'il avoit reçu à Caphyes le rend timide, 36. il se rend auprès de Philippe, 154. il remercie ce Roi au nom des Achéens, 170. Artifices d'Apelles pour le perdre, 195. il est accusé devant Philippe, se justifie & augmente en crédit auprès du Roi, 196, 197, 198. *Et suiv.*



# TABLE DES MATIERES.

- s'oppose aux mauvais conseils de Léontius, & il est écouté, 208. il confond les Conjurés & renverse tous leurs projets, 216. Eloge de ce grand homme, 218. il apaise les troubles de Mégalo polis & se rend à l'assemblée des Achéens, 397. Aratus son fils est fait Préteur des Achéens, 59. son peu de capacité, 76.
- Aratus**, sage conseil qu'il donne à Philippe Roi de Macédoine, *b* 41. il est empoisonné par ordre de ce Prince qu'il avoit si fidèlement servi, 50. honneurs qu'on lui rend après sa mort, 51.
- Aratus l'Historien**, où il termine son Histoire de la Grèce, *a* 2.
- Arcadiens**: mœurs de ce peuple, *a* 37. sa puissance, 55.
- Archimède** rend inutiles les machines des Romains qui assiégeoient Syracuse, *b* 48, 49.
- Archipel**: c'étoit autrefois un continent, *a* 62.
- Arco** (*M. le Maréchal d'*) retranché devant Donawert, est forcé par les Alliés, *a* 236, 237.
- Ardaxante**, rivière, *b* 51.
- Arennes** (*M. d'*) se joint au régiment des Vaisseaux, & relève le courage & l'espérance de nos soldats, *a* 90. il est blessé, 98.
- Arétin** (*Gai*) Moine Bénédictin, sa méthode d'apprendre la Musique, *a* 42.
- Arévaques**, peuple d'Espagne, passoient chez les Romains pour invincibles, *b* 391.
- Argos**, *a* 195.
- Ariaraces**, *a* 261.
- Ariarathe**, tems auquel il régnoit en Cappadoce, *a* 2.
- Aristocratie**, son origine & sa chute, *b* 6.
- Aristomène** devient maître des affaires en Egypte, *b* 200, 201.
- Ariston**, Préteur des Etoliens: sa conduite au commencement de la guerre Sociale, *a* 33.
- Armée**: attaque d'une armée sous le canon d'une place, *a* 234, 235.
- Armes blanches**: avantages qu'elles ont sur les armes à feu, *a* 324.
- Armes**: sentiment de Philopæmen sur la façon des armes, *b* 129. Armes des Romains, 14. *Et suiv.* Comparaison de ces armes avec celles des Macédoniens, 233. *Et suiv.*
- Arrièregarde**: Réflexions sur la manière d'attaquer une arrièregarde, *a* 21, 22. Ordre de bataille, 22, 23. Exemples, 24, 25, 26.
- Arfacès**, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes, est attaqué par Antiochus, *b* 107. *Et suiv.*
- Arse**, rivière, *b* 123.
- Asdrubal**, frère d'Annibal, est vaincu & tué par les Romains, *b* 124. Eloge de ce Guerrier, 125. *Et suiv.*
- Asdrubal**, fils de Giscon, se laisse prendre au piège que lui tend Scipion, qui, sans combattre, ruine entièrement l'armée de son ennemi, *b* 162.
- Asdrubal** commande à Carthage pendant le siège, portrait de ce Général, *b* 470. *Et suiv.*
- Astine**, *a* 222.
- Aspendiens**, *a* 343.
- Artabazane** se soumet à Antiochus, *a* 312.
- Artaxerxès**: paroles remarquables de ce Roi de Perse, *a* 321.
- Artemise**, *a* 171.
- Astronomie**, connoissance qu'en doit avoir un Général d'armée, *b* 74.
- Atabryon**, *a* 328.
- Ataopatiens**, *a* 260.
- Athamains**, *a* 33.
- Athènes**, défauts du gouvernement de cette République, *b* 27, 28.
- Atropatiens**, *a* 311.
- Attalus**, ses conquêtes dans l'Elide, *a* 346.
- Attalus**, Roi de Pergame, défait Philippe Roi de Macédoine à la hauteur de Chio, perd son vaisseau & se sauve, *b* 204. il persuade aux Athéniens de se liguier avec lui contre Philippe, 248. honneurs qu'il reçoit à Athènes, 249. les Romains prennent ses intérêts, 250. Caractère de ce Prince, & moiens qu'il emploia pour monter sur le trône & pour s'y conserver, 438, 439. Eloge d'Apollonias sa femme, 443.
- Attache**: Réflexions sur les attaques d'arrièregarde, *a* 21. *Et suiv.* d'une armée sous le canon d'une place, 234. *Et suiv.* Réflexions sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censes en plein-champ, 347. *Et suiv.* Attaque des places par escalade. *Voiez* Places.
- Avarice**, exemple d'une extrême avarice, *b* 279, 280.
- Auguste**: à quoi il dut la victoire d'Actium, *a* 159.
- Avis**: répugnance que l'on a à recevoir des avis, *a* 166.
- Auteurs**: sortie contre les Auteurs, *a* 242, 243. *B.*
- Bataille** de Raphie entre Antiochus & Ptolémée. *Voiez* Raphie. Ordre de bataille dans une plaine rase selon le sentiment de l'Auteur, *a* 384. Réflexions qu'un Général d'armée doit faire, lorsqu'il est sur le point d'en venir à une action générale, *b* 125, 126.
- Bateaux**, ponts de bateaux. *Voiez* Ponts.
- Baumbergher** (*le Colonel Gaspard*) escalade de Philisbourg, *a* 188.
- Beaulieu** (*M. de*) Lieutenant Colonel du régiment de Médoc, fut un de ceux qui se distinguèrent le plus à Crémone, *a* 101.
- Bellefond** (*M. le Maréchal de*) bat les Espagnols au passage du Ter, *a* 115.
- Béotiens** embrassent le parti de Philippe contre les Romains, *b* 255, 260.
- Beryte**, *a* 327.
- Bêtes**: Il est difficile de leur attribuer une ame, & plus encore de prouver qu'elles n'en ont pas, *a* 41.
- Bétule**, ville d'Espagne, *b* 115.
- Boë**, *a* 22.
- Boïax**, *a* 192.
- Bolis** Candiôt, son exécrable perfidie à l'égard d'Achée qu'il livre à Antiochus, *b* 52. *Et suiv.*

Tome VI.

Ppp

# TABLE DES MATIERES.

**Bonat**, Médecin célèbre: ses observations sur la Musique, *a* 45.  
**Botrys**, *a* 327.  
**Botte**, *a* 402.  
**Boulens**. Voyez *Cassines*.  
**Bourk**, le régiment du Bourk Irlandois se distingue à Crémone, *a* 92.  
**Boyne**: passage de cette rivière par le Prince d'Orange, *a* 150.  
**Broque**, *a* 317.  
**Butin**, attention que doit avoir un Général d'armée à faire distribuer aux troupes le butin que l'on a fait, *b* 101, 102.  
**Bylazore**, *a* 401.  
**Byssance**: description de cette ville, *a* 60, & suiv.  
**Bysantins**: guerres continuelles qu'ils ont à soutenir, *a* 66, 67. L'impôt qu'ils exigent de ceux qui passent dans le Pont est il juste? 68 Guerre avec les Rhodiens, 70. Traité de paix entre ces deux peuples, 71.  
**C.**  
**Cadductens**, *a* 261.  
**Cadicus**, *a* 147.  
**Cailus (M. de)**, *a* 101.  
**Calame**, *a* 327, 396.  
**Calcedoine**: situation de cette ville, *a* 66.  
**Caligula (Caius)** fait faire un pont sur la mer depuis Baies jusqu'à Pouzoles, *a* 308.  
**Callisthène**, contradictions où il est tombé en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius, *b* 152 & suiv.  
**Calomnie**: celle qui est la plus à craindre & la plus en usage parmi les Courtisans, *a* 199.  
**Came**, *a* 331.  
**Camp des Romains**. Voyez *Castramétation*.  
**Campagne**: Réflexions sur la manière de bien former un projet de campagne, *a* 287. & suiv.  
**Candiots**: leurs talens pour les armes, *a* 8.  
**Candiots**, mœurs de ce peuple, *b* 29, 30, 53.  
**Caphyes**: Observations sur le combat donné dans cette plaine entre les Achéens & les Etoliens, *a* 12.  
**Capitaines**: grands Capitaines dont on ne fait presque aucune mention, *a* 147, 148.  
**Capouë**, siège de cette ville par les Romains après la bataille de Cannes, *b* 67, 68.  
**Capre**, rivière, *a* 279.  
**Carhiens**, *a* 260.  
**Carnion**, *a* 222.  
**Carse**, *a* 346.  
**Cartes militaires**: pourquoi il y en a si peu de bonnes, *a* 290. Comment elles doivent être faites, *ibid.* & 299.  
**Carthage**, comparaison de cette République avec celle des Romains, *b* 32. & suiv.  
**Carthage la-neuve**, situation, siège & prise de cette ville par Scipion, *b* 96. & suiv.  
**Carthaginois** font alliance avec Philippe de Macédoine, *b* 39, 40. Grandes actions des Carthaginois & des Romains, 46. leur mauvaise manière de conduire une guerre, 113. & suiv. Ex-

trémité où ils sont réduits par Scipion, 165. & suiv. leur perfidie envers les Romains, 171. & suiv. ils font alliance avec Hiéronyme de Syracuse, 245. se livrent aux Romains en forme de *dedition*, 392. & suiv.  
**Cassius**, *a* 365.  
**Cassens**, *a* 260.  
**Cassines**: Réflexions sur l'attaque & la défense des maisons en plein champ, *a* 347. & suiv. Relation de l'attaque & de la défense de la cassine de la Bouline ou de Moscolini en 1705. 353. & suiv.  
**Castramétation** des Romains, *b* 17. & suiv. Fonctions des soldats dans le camp, 20. peines & récompenses, 23, 24.  
**Castruccio Castracani**, ses qualités militaires, *a* 148, 149.  
**Cavalerie Romaine**, *b* 13, 15. combien la cavalerie étoit négligée à Carthage, 32. celle d'Annibal étoit formidable aux Romains, 68.  
**Cavarus**, dernier Roi des Gaulois qui s'étoient emparés de la Thrace, *a* 67. il réconcilie Prusias avec les Byantins, 71. *b* 307.  
**Cellarius** ne parle pas de plusieurs villes dont Polybe fait mention, *a* 327.  
**Celtiberiens** se rendent formidables aux Romains par leur courage, *b* 391.  
**Céphallénie**, *a* 204.  
**Cerace**, *a* 410.  
**Céreas**, un des Gouverneurs de Ptolémée, passe avec plusieurs autres Officiers dans l'armée d'Antiochus, *a* 229.  
**César** l'emporte infiniment sur Alexandre, *a* 131. son passage de la Segre, 128. de l'Allier, 137. de la Seine, 138.  
**Chanvon (M. le Marquis de)** Lieutenant Général des armées du Roi, *a* 121.  
**Charles XII.** Roi de Suède. Comparaison de ce Prince avec Alexandre le Grand, *a* 132. & suiv. son expédition dans la Pologne & la Moscovie, 238. Eloge de ce Prince, 351. il est attaqué dans sa maison près de Bender par le Grand Visir & le Kam des Tartares, *ibid.* & suiv. sa manière de vivre, 406.  
**Chilon** excite des troubles à Lacédémone, *a* 194.  
**Chlénas** fait une harangue contre la Maison royale de Macédoine, *b* 80. elle est réfutée par Lyciscus, 82.  
**Chrysodromion**, *a* 410.  
**Cirra**, *a* 239.  
**Clarius**, *a* 5.  
**Claudin le jeune**, Musicien célèbre sous le règne d'Henri III. Affets de sa Musique, *a* 56.  
**Cléomène** Roi de Sparte, *a* 58. cause de sa prison, 252. il en sort, 253. il se fait mourir, 255.  
**Cléomène**, fils de Cléombrote, est fait Tuteur d'Agésipolis Roi de Lacédémone, *a* 58.  
**Cléopatre**: elle commence de régner avec son frère, *a* 250.  
**Climare**, *a* 341.  
**Clitorie**, *a* 10. 35.

# TABLE DES MATIERES.

**Calbert (M)** : l'habileté & la probité de ce grand Ministre cause l'agrandissement de la France, a 385.  
**Columbe (M. de Sainte)**, Capitaine du régiment de Beaujolois, est-il blâmable d'avoir agi sans ordre des Officiers Généraux ? a 94, 95.  
**Colonne**, Scipion est le premier après les Grecs qui ait connu la colonne & la manière de combattre dans cet ordre, b 181.  
**Colophoniens**, a 346.  
**Comontorius**, premier Roi des Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Brennus, a 67.  
**Condé** : portrait de M. le Prince, dit le grand Condé, a 26. Relation du combat de Senef, 27. & suiv. Il faut des siècles pour produire des Généraux d'armées de la force, 292.  
**Conope**, a 207.  
**Conquêtes**, est-il de la bonne politique de transporter chez soi les richesses & les ornemens des villes conquises ? b 72.  
**Conseil de guerre** : de quelle manière on doit le tenir, a 282.  
**Conspiration** : embarras où se trouve un Prince lorsque ses Ministres conspirent contre lui, 202, 203.  
**Consuls**, droit des Consuls, du Sénat & du peuple dans la République Romaine, b 9. & suiv.  
**Corbrens**, a 260.  
**Corbulon** fait jeter un pont sur l'Euphrate, a 309.  
**Corse**, réfutation de ce que dit Timée sur cette île, b 146. & suiv.  
**Courfes d'armées** dans le pais ennemi. Réflexions sur ces sortes d'expéditions, a 239. & suiv.  
**Courtisans** : extrémités où ils se portent lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, a 202.  
**Coutume** : on combat les préjugés de la coutume à l'égard de certains usages contraires aux règles de la guerre, a 321. & suiv. 331. & suiv. 341.  
**Crémone** : Relation de la surprise de cette ville par les troupes Impériales en 1702. a 81. & suiv.  
**Crenan (M. le Marquis de)** est blessé à mort, a 87.  
**Crète** : troubles arrivés dans cette ville au commencement de la guerre Sociale, a 73. & suiv.  
**Crétopie**, a 341.  
**Crimère** : Timoleon avec 5000. hommes en défend le passage à 70000. Carthaginois, a 143, 144.  
**Cromwel** commence à se faire connoître, a 376. 377.  
**Cumes**, a 346.  
**Cyllène**, a 9. 204.  
**Cynethes** : état de cette ville au commencement de la guerre Sociale, a 33, 34.  
**Cynéthéens** : pour avoir négligé la Musique, ils ont beaucoup dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, a 36.  
**Cyparissiens**, a 396.  
**Cyphame**, a 59.  
**Cyrrhésies**, a 278, 314.  
**Cyrtiens**, a 279.  
**Cyrus** : par quel stratagème il vainquit Tomiris Reine des Scythes, a 276.

D.

**D'Amure**, a 327.  
**Dardaniens** entrent en armes dans la Macédoine, a 116.  
**Daniel (le Père)** manque d'exactitude, surtout pour ce qui regarde les Rois de la première race, a 161.  
**Darius** fait jeter un pont sur le Bosphore de Thrace, a 305. sur le Danube près de son embouchure, 306.  
**David** se venge des habitans de Rabbath d'une manière que nos loix militaires ne permettroient pas, a 330.  
**Dédition**, ce que l'on entend par ce mot, b 393.  
**Défense** : Réflexions sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censés en plein-champ, a 347. & suiv. Défense des places contre les escalades ou attaques d'emblée. Voyez Places.  
**Défensive** : Réflexions sur la manière de bien établir & de bien régler l'état d'une guerre défensive, a 279.  
**Déffiance**, jusqu'où on doit la porter, b 237.  
**Demetriade**, a 403.  
**Demétrius** de Pharos se jette sur les Isles Cyclades, a 33. il se joint à Taurion pour secourir les Achéens, 35. Chassé d'Illyrie par les Romains, il se met sous la protection de Philippe de Macédoine, 117, 410. donne de mauvais conseils à Philippe, b 40.  
**Demétrius Soter**, fils de Seleucus, sollicite en vain les Romains de lui permettre d'aller en Syrie faire valoir ses droits sur ce Roiaume après la mort d'Antiochus, b 365. il consulte Polybe, écoute ses avis & s'évade, 369. & suiv. Il est reconnu Roi de Syrie par les Romains, 377. Il envoie à Rome Leptinès, meurtrier d'Octavius, *ibid.* Etrange hardiesse de Leptinès, 378.  
**Demétrius**, fils de Philippe Roi de Macédoine plaide à Rome la cause de son père, b 303. Commencement de ses malheurs, 308.  
**Démocratie**, son origine & sa chute, b 6.  
**Démophilène** avoit très-grand tort de déclamer contre les Grecs qui s'étoient unis d'intérêts avec Philippe, b 434.  
**Denis** Tyran de Syracuse : idée qu'en avoit Scipion, b 203.  
**Descartes** : son Traité de l'ame des bêtes ne fait pas d'honneur à son jugement, a 41. son opinion sur la formation des fontaines, 62.  
**Despréaux** : ce qu'il dit dans sa huitième Satyre d'Alexandre le Grand n'est pas juste, a 404, 405.  
**Diane** Cyndiade, merveille de sa statue, b 211.  
**Didyme**, a 346.  
**Dieux**, les plus révéérés à Carthage, b 39. Rien n'a plus contribué aux progrès de la République Romaine que le respect pour les Dieux, 35.  
**Dignités** : les grandes dignités s'achètent par tout à peu de frais, a 59.  
**Dingéne**, Officier général d'Antiochus, a 263.  
**Diognète**, Amiral d'Antiochus, commence l'escalade de Seleucie, a 316.  
**Dioryste**, a 206.  
 Fpp 2

# TABLE DES MATIERES.

*Dioscure*, a 171. o

*Discipline militaire*: avec quel soin on doit la faire observer, 331, 332, 370. & *suiv.*

*Discipline militaire*, avec quelle rigueur elle étoit observée chez les Romains, b 23.

*Donawert*: les François retranchés auprès de cette ville sont forcés par les Alliés, a 235, 236.

*Doria* le plus habile homme de mer de son siècle, a 206.

*Dorimaque*, Officier général des Eoliens: son caractère, a 3, 4. ses exploits, b 10, 33, 154.

*Dragut*, Amiral de la flotte Ottomane, s'avise d'un stratagème qui rend *Doria* dupe, a 206.

*Dure*, a 279.

*Dymes*, a 195.

## E.

*Ecbatane*, description de cette ville, b 106, 107.

*Echérat* commande l'alle droite de Ptolémée à la bataille de Raphie, a 366. Belle manœuvre qu'il fait dans le plus fort de l'action, 368. Réflexions sur ce sujet, 378.

*Ecrivains militaires*: défauts qui se rencontrent dans leurs Ouvrages, a 118.

*Edeon*: Roi d'une partie de l'Espagne, b 116. & *suiv.*

*Edèse*, a 402.

*Egine* assiégée par Philippe, b 88. sa situation, *ibid.*

*Egion*, a 6.

*Egire*, sa situation, a 74. Observations sur la surprise de cette ville par les Eoliens, 77. & *suiv.*

*Egrigny* (M. d') est pris prisonnier, a 87.

*Egypte*: puissance de ses Rois lorsque Ptolémée Philopator monta sur le trône, a 243.

*Egyptiens*: leur penchant à la raillerie, a 247. leur colère est toujours accompagnée de cruauté, b 202.

*Eléens* sont défaits par Philippe, a 155, 156. leur amour pour l'agriculture, 171, 172.

*Eléphants*: leur manière de combattre, a 367. Les éléphants d'Afrique ne peuvent soutenir l'odeur ni le cri de ceux des Indes, *ibid.*

*Elide*: ce pays étoit regardé comme sacré, pourquoi? a 170. il passe sous la domination d'Attilus, 346.

*Elie*, a 222.

*Eliméens*, a 261.

*Elinge*, ville; b 136.

*Emile* (Paul-Emile) donne de grands exemples de désintéressement, b 437, 458.

*Empires*: source de leur agrandissement, a 385.

*Enée*, Auteur d'un Ouvrage sur l'art de conduire les armées, b 119.

*Enipée*, a 402.

*Ennemis*. On ne doit ajouter foi à ses ennemis qu'avec de grandes précautions, b 44, 45.

*Entragues* (M. le Chevalier d') Colonel du régiment des Vaisseaux, sauve Crémone, a 89. & *suiv.*

*Entreprises*, pourquoi on les abandonne, b 209.

*Envie*: maux qu'elle cause dans un Etat lorsqu'elle

s'attache dans le cœur des Grands, a 202, 203.

*Epaminondas*, Comparaison de ce grand Capitaine avec Annibal, b 70.

*Epee*: cette arme fait toute la force & l'avantage du soldat, a 324.

*Ephore* l'Historien, a 242.

*Epigène*, Officier général d'Antiochus: ses grandes qualités donnent de la jalousie à Hermias, a 258. il donne au Roi un bon conseil, & Hermias le fait rejeter, *ibid.* & 267. il persiste de conseiller au Roi de marcher en personne contre Molon, Chef des rebelles, 277. Hermias le fait tuer, 278.

*Epirotes*: leur mauvaise foi, a 54.

*Epthalie*, a 193.

*Eposognat*, Roi d'une partie de la Gallo-Grèce, exhorte en vain les autres Rois Gaulois de se soumettre aux Romains, b 286.

*Escalade*: Regles à observer dans ces sortes d'entreprises, a 173. & *suiv.* Les attaques des places par escalade étoient plus difficiles du tems des Anciens qu'elles ne le seroient aujourd'hui, 178. Précautions à prendre, 181. & *suiv.*

*Espagnols* se soumettent à Scipion, & le prient de devenir leur Roi, b 112. & *suiv.*

*Eténiens*, a 343.

*Eoliens*: mœurs de ce peuple, a 3, 8, 32, 52, 77, 154. Observations sur leur conduite à Egire qu'ils avoient surprise, 78. & *suiv.*

*Eoliens* se plaignent des Romains, b 106. On tâche de les porter à finir la guerre contre Philippe, 127. & *suiv.* Ils se brouillent avec les Romains, 251. & *suiv.* se rendent à la foi des Romains, 261. Trompés par ce mot *foi*, ils rompent le Traité, 262, 263. ils prennent plusieurs villes, 278. Avarice extrême d'un Etolien, 280. Mœurs de ce peuple, 456.

*Etrangers*, soldats étrangers. *Voiez* Soldats.

*Eugène* (M. le Prince *Eugène de Savoie*) surprend Crémone, & manque son entreprise, a 84. & *suiv.* Eloge de ce grand Capitaine, 118. il défend aux Turcs le passage de la Teisse, 152.

*Eumene*, Roi de Pergame, harangue le Sénat Romain, b 273. & *suiv.* son portrait, 465.

*Euphrate*, source de ce fleuve & pays qu'il parcourt, b 88.

*Euripidas*, Général des Eléens, abandonne son armée, a 154. Réflexions sur cette conduite, 156. & *suiv.*

*Euripidas*, Préteur des Eoliens, ravage la Grèce, a 75. il défend Psophis, 170.

*Eurotas*, a 223.

*Euthydème* vaincu par Antiochus, fait sa paix, & son fils épouse la fille d'Antiochus, b 144.

*Extraordinaires*. l'élite des Alliés qui combattoit auprès des Consuls, b 16.

## F.

*Fabius Maximus* escalade Arpi; hardiesse de cette entreprise, a 176, 177. ce qui lui acquit le nom de *Très-Grand*, 323.

*Faïeux*: prétexte qu'ils allèguent toujours de

# TABLE DES MATIERES.

- leur prise d'armes, *a* 265, 266, 314.
- Fable*: son utilité, *a* 166.
- Face-Dieu*, promontoire, *a* 327.
- Faveur*: la faveur, aussi bien que l'amour, ne se partage point, *a* 203.
- Faveurs*: leurs intérêts sont ordinairement la cause des maux dont le peuple est affligé, *a* 197. Maux qu'ils causent souvent à un État, 267.
- Feu*: l'effet de nos différentes bouches à feu n'est point aussi formidable qu'on se l'imagine, *a* 180, 181.
- Feuquières (M. le Marquis de)*, *a* 220.
- Timarcon (M. le Marquis de)* se signale à Crémone, *a* 98, 99.
- Flaminius* entre en conférence avec Philippe Roi de Macédoine, *b* 219. Succès de cette négociation, 225. Grandes qualités du Consul, 226. Il gagne sur Philippe la bataille de Cynoscéphales, 228. *Et suiv.* Il délibère avec les Alliés si l'on doit faire la paix avec Philippe, 251. La paix est conclue, 253. Elle est ratifiée à Rome, 254. Flaminius fait publier dans les jeux Isthmiques le Sénatusconsulte pour la liberté des Grecs, 256. *Et suiv.*
- Flatteur*, combien un jeune Prince doit être en garde contre les flatteurs, *b* 247.
- Fleury (M. le Cardinal de)* ses grandes qualités pour le Gouvernement, *a* 15.
- Flûte*: effet prodigieux de cet instrument, *a* 45.
- Foi*, ce que c'étoit que se rendre à la foi des Romains, *b* 261, 262.
- Fortune*: elle se joue des hommes, surtout dans les Cours des Rois, *a* 227.
- Fouët*: il avoit rang parmi les instrumens de musique des Anciens, *a* 47.
- France*: causes de son agrandissement sous Louis le Grand, *a* 385.
- François*: humeur de cette nation à la guerre, *a* 9, 19, 296.
- Fuivards*: on ne doit point se laisser emporter à les poursuivre, lorsque la défaite n'est pas entière, *a* 373. *Et suiv.*
- Fulvius* assiège Ambracie, & fait la paix avec les Etoliens, *b* 281. *Et suiv.*
- Fumailles* des Romains, *b* 33, 34.
- G.
- GAdare*, *a* 230.
- Galates*: en quel tems Manlius leur fit la guerre, *b* 284. ils députent à Rome, & obtiennent la permission de vivre suivant leurs loix & leurs coutumes, 362.
- Galatie*, *a* 230.
- Camala*: siège de cette place par Vespasien, *a* 113, 114.
- Carpyeris*: stratagème dont il se sert contre les Séligiens, *a* 341, 342.
- Gaulois*, la nation de l'Asie la plus formidable & la plus belliqueuse, *b* 437. Ce qui distingue le plus chez les Gaulois, 444. Les Tolistoboges refusent opiniâtement de se soumettre aux Romains, 286. Les Tectosages tendent un piège à Manlius sous prétexte d'une conférence, 287. ils ravagent le Roiaume de Pergame, 351, 452.
- Gaulois*: ils font une décente à Byfance sous la conduite de Comontorius, *a* 67. se rendent maître de la Thrace, *ibid.* Fin de leur Monarchie, *ibid.* Gaulois Tectosages à la solde d'Attalus, 346. de Ptolémée, 366, 412.
- Généalogie*: hardiesse des faiseurs de généalogies, *a* 259, 260.
- Général* d'armée: connoissances qui lui sont nécessaires, *b* 73. *Et suiv.* Il ne doit point se trouver aux combats particuliers sans une extrême nécessité, 110, 111. Réflexions qu'il doit faire lorsqu'il est sur le point de donner une bataille générale, 125, 126. Attention qu'il doit avoir à faire distribuer aux troupes le butin que l'on a fait, 101, 102. Fautes où tombent les Généraux trop subtils & trop circonspects, *a* 17. Le succès d'une guerre dépend plus de l'habileté du Général, que du nombre & du courage des troupes, 131. Un Général doit mourir le dernier de son armée, 157. Exemples de Généraux qui se sont deshonorés par le défaut de courage, 157. *Et suiv.* Un Général doit avoir la liberté de tourner la défensive en offensive, lorsque l'occasion se présente de défaire son ennemi, 299. Fautes qu'il ne peut commettre sans mériter des reproches, 402.
- Géométrie*, science nécessaire à un Général d'armée, *b* 78.
- Gephre*, *a* 229.
- Gloire*, moiens employés par les Romains pour inspirer à leur jeunesse l'amour de la gloire, *b* 24, 25, 33, 34.
- Glympe*, *a* 59.
- Glympie*, *a* 222.
- Goesbriand (M. le Marquis de)* Lieutenant Général des armées du Roi, *a* 181, 182.
- Gorgias* de Messène, son éloge, *b* 401.
- Gouvernement*: combien il y en a de sortes, & comment elles se forment, *b* 2. *Et suiv.*
- Gouverneur de places*: qualités qu'il doit avoir, *a* 187, 188. ce qu'il doit faire, 107. *Et suiv.*
- Gozoli* livre Crémone au Prince Eugène, *a* 84. *Et suiv.*
- Grands*: on leur donne des avis, *a* 284.
- Granique*: passage de ce fleuve par Alexandre, *a* 129. Réflexions, 131.
- Grèce*: gouvernement des différentes Républiques de la Grèce, *b* 27. *Et suiv.*
- Guerchois (M. le Marquis de)*, *a* 359.
- Guerre*: connoissances qu'il faut avoir pour réussir dans les actions de la guerre, *b* 73. *Et suiv.* Comment on doit la conduire pour profiter de ses victoires, 113.
- Guerre*: commencement de la troisième Punique, *b* 392.
- Guerre*: elle est quelquefois préférable à la paix, *a* 55. On doit toujours la commencer par une action de grand éclat, 294. Réflexions sur la manière de bien établir l'état de la guerre dans l'offensive, 287. *Et suiv.* dans la défensive, 227.

# TABLE DES MATIERES.

- Ê suiv.** Combien il est dangereux de se jeter dans une défensive, lorsqu'on a commencé par une offensive qui n'a point été heureuse, 228, 229. Réflexions sur les excès qui se commettent par une vengeance outrée, 209. **Ê suiv.** sur certains usages contraires aux règles de la guerre, 321. **Ê suiv.** 331. **Ê suiv.** Conseil de guerre. *Voiez* Conseil.
- Guerres civiles:** on ne sçauoit trop les détester, a 265, 266. Réflexions sur les motifs qui font agir les Chefs, 285. **Ê suiv.**
- Guerre Sociale** ou des Alliés, a 51, 395. **Ê suiv.** 407. **Ê suiv.**
- Guitarre:** penchant des Italiens, des Espagnols & des Portugais pour cet instrument, a 40.
- Gustave-Adolphe,** a 173.
- Gythie,** a 222.
- H.**
- Harangues:** leur utilité, a 388.
- Hardiſſe:** lorsqu'elle est effrénée elle ne forme que des projets chimériques, a 57.
- Harmonie.** *Voiez* *Musique.*
- Hastaires,** leur place dans les légions & leurs armes, b 14, 15.
- Hécatadore,** fameux Statuaire, a 192.
- Hécatompile,** ville des Parthes, b 108.
- Héliographe,** a 403.
- Héraclide de Tarente,** portrait de ce personnage, b 159.
- Hermias,** premier Ministre d'Antiochus: son caractère, a 258. **Ê suiv.** sa haine contre Epigène, excellent Officier Général, 277. il se gagne les troupes par ses largesses, 278. il continue de donner au Roi de mauvais conseils, 279, 280, 282. sa cruauté, 281. En quoi il excelloit, 287. il pense à se défaire du Roi, 311. 312. il est poignardé, 314. Malheurs de sa famille, *là même.*
- Héros:** la bravoure ne fait pas tant le Héros que la constance dans les plus grands revers de fortune, a 286.
- Héron,** éloge de ce Tyran de Syracuse, b 400, 401.
- Hieronyme de Syracuse** rompt mal à propos avec les Romains, b 245. **Ê suiv.**
- Histoire:** nécessité de l'étudier pour ceux qui sont destinés à gouverner les peuples & à commander les armées, a 165, 166, 245. Ordre que l'on doit garder dans la composition d'une Histoire, 242, 243.
- Histoire,** utilité d'une Histoire générale, b 46. la manière la plus utile d'écrire l'Histoire, 64, 65. Faussetés à distinguer, 149. ce qui perfectionne l'Histoire, 156. but de l'Histoire, & défaut où tombent assez ordinairement les Historiens, 203. Critique de l'Histoire de Théopompe, 404. **Ê suiv.** de Timée, 414. **Ê suiv.** de Zénon & d'Antisthène, 426. **Ê suiv.**
- Historien:** il doit toujours attribuer les décisions à ceux qui sont à la tête des affaires, a 49. Défauts des Historiens modernes dans le récit des actions militaires, a 18, 284, 350.
- Homère** est, selon Cléonème, le Conseiller des gens de guerre, a 173.
- Homme,** sa faiblesse, b 227. Si les affaires font connoître les hommes tels qu'ils sont réellement, 409. **Ê suiv.**
- Hommes:** Réflexions sur les faiblesses que l'on remarque dans les plus grands hommes, a 7, 8, 9, 12, 14.
- Horace,** dit le Borgne, son amour extrême pour sa patrie, b 34.
- Huniade** abandonne son armée, est-ce à tort? a 162.
- Hyanthéens,** a 222.
- Hypane,** a 191.
- I.**
- Iſſe,** choses à remarquer dans cette ville, b 210, 211.
- Impiété,** autels qui lui sont consacrés, b 241.
- Indibilis,** Roi d'une partie de l'Espagne, embrasse le parti des Romains, b 113. **Ê suiv.** il le quitte, & Scipion le défait entièrement, 142, 143.
- Infanterie:** force de ce corps lorsqu'il combat sur une grande profondeur, a 120. On la connoît moins aujourd'hui qu'on ne la connut jamais, 119, 121, 122, 123.
- Infanterie Romaine,** b 13. **Ê suiv.**
- Injustice,** autels consacrés à l'injustice & à l'Impiété, b 241.
- Injustice:** on la pardonne plus aisément lorsqu'elle est continuée, que si elle arrivoit rarement, a 32.
- Invasions** dans le pays ennemi, *Voiez* *Courtes.*
- Irlandois:** ils se distinguent à la surprise de Crémone, a 92, 101.
- Isac l'Ange:** sa retraite à travers des défilés & des pas de montagnes, a 167.
- Isthmiques,** jeux, b 257.
- Italiens:** leur passion pour la Musique, & surtout pour la guitarre, a 39.
- Ithome,** forteresse des Messéniens, b 41.
- Jeux Néméens** à Argos, a 404.
- Jeu double.** *Voiez* *Ruses.*
- Jupiter Ataburien,** b 79.
- Jupiter Lycien,** a 56.
- L.**
- Labiéus** se jette dans le parti de Pompée, & ne remporte que de la honte de sa défection, a 257. il passe la Seine, 139.
- Labute,** montagne, b 108.
- Lacédémone,** éloge du gouvernement de cette République établi par Lycurgue, b 7, 8, 30, 31. Comparaison des Lacédémoniens, avec les Romains, 130. **Ê suiv.** ils perdent la bataille de Mantinée, 131. **Ê suiv.**
- Lacédémone:** description de cette ville, a 223. Combien de tems elle a subsisté sans murailles, 225. Décadence de cette République, 195. Etat où elle étoit lorsque Philippe entra dans la Laconie, 231. **Ê suiv.**
- Lacédémoniens.** Troubles dans cet Etat, 48, 49, 57. sa puissance, 55, 56. Décadence de cette République, 195. **Ê suivantes.** Usage que les

# TABLE DES MATIERES.

**Lacédémoniens** faisoient de la Musique, *a* 45, 46.  
**Laconie**, elle est ravagée par Philippe, *a* 222. Réflexions sur cette expédition du Roi de Macédoine, 227.  
**Laodice**, fille de Mithridate, épouse Antiochus, *a* 259, 260.  
**Lafon**, *a* 171, 172.  
**Laubanie** (*M. de*) défend Landau contre le Roi des Romains, *a* 186.  
**Légion**, armes des différens corps qui composoient une légion, *b* 14, 15.  
**Léonte**, ville de Sicile, sa situation, *b* 37. prise par Philippe, *b* 51, 52.  
**Leontium**, *a* 397.  
**Leontius**, Colonel de l'infanterie sous Philippe Roi de Macédoine, *a* 109. il conspire contre le Roi, 202. il fait échouer le siège de Palée, 205. Mauvais conseils qu'il donne au Roi, 206, 208. Troubles qu'il excite dans le camp, 215, 225, 226. il est puni, 239.  
**Lépée**, *a* 191.  
**Leucade**, *a* 206.  
**Leuce**, *a* 59, 222.  
**Liba**, *a* 279.  
**Liban**, *a* 328.  
**Limnée**, *a* 207.  
**Lisse**, *a* 33.  
**Livius (Caius)** pendant qu'il commande à Tarente, on livre la ville à Annibal, *b* 58. *& suiv.*  
**Locriens** particularités sur ce peuple, *b* 148.  
**Logbassis** trahit sa patrie, *a* 344, 345.  
**Loi singulière** de Zaleucus, *b* 151, 152.  
**Louanges malignes**, espèce de calomnie fort en usage parmi les Courtisans, *a* 199.  
**Louis XIV.** en quoi il a paru plus grand, *a* 286. Ce que la France a été capable de faire sous son règne, 295, 298. sa sagesse & son amour pour la gloire, 385.  
**Louis XV.** Eloge du Roi sur le choix qu'il a fait de M. le Cardinal de Fleury pour son Ministre, *a* 15.  
**Louis VII.** passe le Meandre, *a* 137.  
**Loüs**, *a* 411.  
**Louvois**: sa capacité pour régler un plan de guerre, *a* 301. il a beaucoup contribué à la gloire de la France, 385.  
**Louysiates**, *a* 35.  
**Luxembourg**: (*M. le Maréchal Duc de*) ruse dont il se sert à la bataille de Fleurus, & qui est une des plus hardies dont on ait ouï parler, *a* 379. A Leuse il auroit dû marcher à l'ennemi avec un grand corps d'infanterie, 24.  
**Luyffe**, *a* 35.  
**Lyciscus** harangue les Lacédémoniens, & fait l'éloge de la Maison royale de Macédoine, *b* 82. *& suiv.*  
**Lycortas**, père de Polybe, est le seul avec Philopœmen & Archon qui prenne les intérêts de la République, *b* 297, 298. il venge la mort de Philopœmen, 310. il rétablit les Messéniens dans leur premier état, 311. il est envoyé en

Ambassade avec Polybe son fils & Aratus vers Ptolémée, 315. grands sentimens qu'il fait paroître dans l'assemblée des Achéens, 316. il engage les Achéens à secourir les Rois d'Egypte, 347. *& suiv.*  
**Lycurgue**, éloge du gouvernement qu'il établit à Sparte, *b* 7, 8, 30, 31.  
**Lygnide**, (*lac de*) *a* 410.  
**Lyque**, *a* 279, 327.  
**Lyfmathie**, *a* 208.  
**Lyfimaque**, Gaulois, commande sous Antiochus les Cardaces & les Archers de Lydie, *a* 364.  
**Lyte**, la plus ancienne ville de Crète, est ruinée, *a* 72.

## M.

**Macédoine**, harangues pour & contre la Maison de Macédoine, *b* 80, 81. *& suiv.*  
**Macédoniens**. Ils ne sont propres qu'à combattre en bataille rangée, *a* 9. Eloge de ces troupes, 201, 202. Liberté dont ils usent avec leur Roi, 239: comparaison de leurs armes & de leur ordonnance avec celles des Romains, *b* 233. *& suiv.*  
**Machabées**, leur éloge par rapport à la science des armes, *a* 387. *& suiv.*  
**Machanidas**, Tyran de Sparte, perd la bataille de Mantinée & la vie, *b* 130. *& suiv.*  
**Magdonel**, Lieutenant Colonel Irlandois, commande un détachement de l'armée Impériale, & entre le premier dans Crémone, *a* 86, 87. il tente la fidélité des Irlandois au service de la France, 94. il est arrêté, *ibid.*  
**Mahmoud**, Sultan: adresse de son Vizir pour le porter à changer de conduite, *a* 166, 167.  
**Maigret**, habile Ingénieur. Son Traité de la sûreté & conservation des Etats par le moien des forteresses, *a* 105.  
**Maisons**. Réflexions sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censés en plein-champ, *a* 347. *& suiv.*  
**Malée**, *a* 398.  
**Malée**, golfe, *b* 88.  
**Mandrocles**, auteur de ce pont fameux que Darius fit jetter sur le Bosphore de Thrace, *a* 306.  
**Manlius (Cneus)** exploits de ce Consul, *b* 284. *& suiv.* il reçoit des Ambassadeurs de toutes les nations de l'Asie, 288 *& suiv.* il fait un Traité de paix avec Antiochus, 289. *& suiv.*  
**Mantinée**, bataille gagnée par les Achéens sur les Lacédémoniens, *b* 131. *& suiv.*  
**Marathe**, *a* 327.  
**Marcellus**: vains efforts de ses machines de guerre contre les inventions d'Archimède, *b* 47. *& suiv.* il est tué faute de connoissances de la guerre, 110.  
**Marches** de retraite dans un psis de défilés, *a* 24. Réflexions sur celle de Philippe dans les défilés des montagnes de l'herme, 217. *& suiv.*  
**Marck** (*M. le Comte de la*) Ambassadeur de France. Estime que Charles XII. Roi de Suède avoit pour lui, *a* 406.

# TABLE DES MATIERES.

- Mandonius**, Roi d'une partie de l'Espagne, *b* 113.  
**Marine**, la science & l'usage de la marine ne peuvent rien contre le courage & la bravoure des soldats, *b* 33.  
**Mariotte**: son Traité du mouvement des eaux, *a* 62.  
**Marlbrough** attaque & bat les troupes retranchées devant Donawert, *a* 235.  
**Mars**, pourquoi hai de Jupiter. *b* 157.  
**Marseillois** secourus par les Romains contre les Liguriens, *b* 383, 385.  
**Martjes**, *a* 318.  
**Martin**, Brigadier des armées du Roi, son habileté à dresser des ponts, *a* 311.  
**Masselin** se distingue à Crémone, *a* 101.  
**Massinissa**, Roi des Numides, le Prince de son siècle le plus accompli & le plus heureux, *b* 469.  
**Mathématiques**, science nécessaire à un Général d'armée, *b* 73, 74.  
**Mattanes**, *a* 201.  
**Mazarin (le Cardinal)** Ministre: sa politique étoit bien différente de celle d'Hermias, premier Ministre d'Antiochus, *a* 268.  
**Méandre**: passage de cette rivière par Louis VII. *a* 137.  
**Mède**: description de ce pays, *a* 260, 261. le plus puissant Roiaume de toute l'Asie, *b* 106, 107.  
**Mégaleas**, Chancelier de Philippe, *a* 199. il conspire contre le Roi, 202. Troubles qu'il excite dans le camp, 215. il s'enfuit à Athènes, & de là à Thèbes, 227. sa perfidie, 240. il se donne la mort, *ibid.*  
**Mégapolis**, *a* 194. division parmi les Citoiens, 397.  
**Métiée**, *a* 402.  
**Memphis**, *a* 318.  
**Ménélée**, sa situation, *a* 223.  
**Mercenaires**. Voyez Soldats.  
**Merci (le Baron de)** commande la cavalerie sous le Prince Eugène, *a* 85. ce qu'il fit à Crémone, 92, 93.  
**Mers**: hypothèses sur la formation des lacs & des mers, *a* 62.  
**Messène**, *a* 6.  
**Messénie**, *a* 55.  
**Messéniens**, leur conduite durant la guerre Sociale, *a* 9, 22, 54, 55.  
**Métape**, *a* 208.  
**Méthydration**, *a* 10, 11.  
**Meuse**: passage de cette rivière par le Prince d'Orange, *a* 128.  
**Milice**. Il est aisé d'en former une excellente, *a* 238.  
**Milice des Romains**, *b* 13. & *suiv.*  
**Milyade**, *a* 341.  
**Minerve Itonia**, *a* 50.  
**Ministres d'Etat**: soin qu'ils doivent prendre des armées pendant la paix, *a* 19. Avis aux Ministres par rapport à la guerre, 183, 186, 288. Portrait d'un grand Ministre, 332, 333. A quoi les plus sages & les plus vertueux sont exposés, 390, 391. caractère de ceux qui gouvernoient l'Egypte sous Ptolémée Philopator, *b* 423. & *suiv.* 431.  
**Molon** est fait Gouverneur de la Médie; & se révolte contre le Roi, *a* 257. les premiers actes d'hostilité, 260, 261. il bat l'armée royale, 262, 263. Réflexions sur sa retraite simulée & sur sa révolte, 263, 264, 265, 271. son inquiétude à l'arrivée du Roi, 279. il est défait, se tue lui-même & son armée entièrement dissipée, 280, 281. Réflexions sur cette bataille, 282. & *suiv.*  
**Monarchie universelle**: Réflexions sur les Princes qui en ont formé le projet, *a* 404. & *suiv.*  
**Mongon (M. le Comte de)** échappé à la mort, est fait prisonnier, *a* 87.  
**Montagnes**: précautions à prendre dans un pays de montagnes, *a* 163. & *suiv.*  
**Montandre** relève à Crémone le courage de nos soldats, *a* 90.  
**Montecuculi**: idée qu'on doit avoir de ses écrits, *a* 118. son sentiment sur les courses d'armée dans le pays ennemi, 237. & *suiv.*  
**Mort**. Avec quelle facilité les Anciens se devoient à la mort, *a* 253. & *suiv.*  
**Morts**, honneurs extraordinaires qu'on leur rendoit à Rome & pourquoi, *b* 33.  
**Moscovites**; ce qu'ils étoient avant Pierre le Grand, *a* 153.  
**Mouzon**. Escalade de cette ville par Piccolomini, qui échoué dans son entreprise, *a* 185.  
**Mummol**, Général de l'armée de Gontran, *a* 148. défait les Lombards, 164. sa trahison à l'égard de Gondebaud, & sa mort, 350.  
**Musique**. Elle étoit absolument nécessaire aux Arcadiens, *a* 36, 37. Passion des Grecs & des Romains pour cet art, 38, 39. son origine, 41, 42. elle est venue d'Asie, 46. effets surprenans de la Musique, 43. & *suiv.*  
**Myndes**, ville, *b* 210.  
**Myfie**, *a* 346.

## N.

- Nabis**, cruauté de ce Tyran de Lacédémone, *b* 160, 161, 437.  
**Narvez** se venge du mépris que l'Empereur Justin & l'Impératrice Sophie lui avoient témoigné, *a* 256.  
**Naupacte**, *a* 33.  
**Navailles (M. le Marquis de Saint-Genès)** *a* 88. son éloge, 99.  
**Nécessité**: c'est la plus dangereuse de toutes les armes, *a* 157.  
**Negotiations**: les plus grands Ministres les ont toujours mises en jeu pour éloigner la guerre de quelques campagnes, *a* 332, 333.  
**Neron**: il étoit cruel pour paroître vaillant, *a* 306.  
**Nettancourt (M. le Marquis de)** *a* 236.  
**Nicarque**, Officier général d'Antiochus, commandant les pesamment armés, *a* 328. Emulation entre lui & Théodote, 330. ses troupes lâchent le pied à la bataille de Raphie, 368.

Ni-







1913

